


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

LES

VIEUX CHANTS POPULAIRES

SCANDINAVES

LES

VIEUX CHANTS POPULAIRES

SCANDINAVES

(GAMLE NORDISKE FOLKEVISER)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LÉON PINEAU

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉPOQUE BARBARE

LA LÉGENDE DIVINE ET HÉROÏQUE



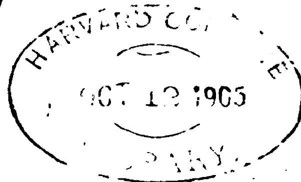
PARIS (2e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

—

1901



A

MONSIEUR JOH. C.-H.-R. STEENSTRUP

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE

Affectueux hommage de mon respect.

L. P.

« Naar vi dog ellers lægge stor Vægt paa at finde den rette Tidskolorit, hvorfor skulle vi da sammenblande de Sange, som bleve sungne paa Renaissancetidens Herregaarde, med dem, der lode paa Middelalderens Ridderborge? Hvorfor skulle vi see paa hvide Mure, naar det dog er muligt at afbanke Pudsen og finde livfulde Billeder under den paasmurte Kalk? »

JOH. STEENSTRUP,
(Vore Folkeviser. Forord. 1891.)

LISTE

DES ABRÉVIATIONS USITÉES POUR LES OUVRAGES LE PLUS SOUVENT CITÉS

A.-I. ARWIDSSON. — *Svenska Fornsånger*. Stockholm, 1834-1842, 3 vol. SFs.
H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. *Cours de littérature celtique*. Paris, Fontemoing, éditeur, 1883. — 7 vol. parus. LC.
S. BUGGE. — *Gamle Norske Folkeviser*, Kristiania, 1858. GNF.
Fr.-J. CHILD. — *The English and Scottish popular Ballads*. Boston, 1882-1898, 8 Parts. EaSPB.
FINNUR JÓNSSON. — *Eddalieder*, 2 vol. *Altnordische Textbibliothek*. Halle, 1890. EL.
— *Den oldnorske og oldislanske Litteraturs Historie*. Copenhague, 1893. — 2 vol. parus. LH.
W. GOLTHER. — *Handbuch der germanischen Mythologie*. Leipzig, 1895. HGM.
BRÜDER GRIMM. — *Kinder-u. Hausmärchen*. KuHM.
J. GRIMM. — *Deutsche Rechtsalterthümer*. 3te Aufl., Göttingen, 1881. DR.
— *Deutsche Mythologie*. 4te Ausg., Berlin, 3 vol., 1875-1878. DM.
W. GRIMM. — *Altdänische Heldenlieder, Balladen u. Märchen*. ADHL.
— *Die deutsche Heldensage*. 3te Aufl., 1889. DH.
E.-G. GEIJER och A.-A. AFZELIUS. — *Svenska Folkvisor*, Utgifven af R. Bergström och L. Höjer. Stockh., 1880, 3 vol. SFv.
SVEND GRUNDTVIG. — *Danmarks gamle Folkeviser*. Copenhague, 1853-1878, 5 vol. Continué par Axel Olrik. DgF.
V.-U. HAMMERSHAIMB. — *Sjúrðar Kvæði*. Copenhague, 1851. SK.
— *Færöiske Kvæder*. Copenhague, 1855. FK.
— *Færösk Anthologi*. Copenhague, 1881. FA.
E.-T. KRISTENSEN. — *Gamle Viser i Folkemunde*. Copenhague, 1891. GV.
— *Jydske Folkeviser og Toner*. Id., 1871. JF.
M.-B. LANDSTAD. — *Norske Folkeviser*. Christiania, 1853. NF.
E. MOGK. — *Germanische Mythologie*, 2te Aufl. Strasbourg, 1898. GM.
DER NIBELUNGE NÔT. — Éd. K. Bartsch, 4te. Leipzig, 1875. NN.
Nyare Bidrag till de Svenska Landsmålen, etc., 1878. SL.
N.-M. PETERSEN. — *Danmarks Historie i Hedenold*, 2et Oplag. Kjbhvn. 1854. DHH.
— *Nordisk Mythologi*, 2en Udgave. Kjbhvn, 1863. NM.
C. ROSENBERG. — *Nordboernes Aandsliv*. Kjbhvn, 1878-1885, 3 vol. NA.
SAXONIS GRAMMATICI *Gesta Danorum*. Éd. A. Holder. Strasbourg, 1886. GD.
K. SIMROCK. — *Handbuch der deutschen Mythologie*, 6te Aufl. Bonn, 1887. HDM.

H. SCHÜCK och K. WARBURG. — *Illustrerad Svensk Litteraturhistoria.* Stockh., 1896-1897, 3 vol. ISLH.
B. SYMONS. — *Germanische Heldensage,* 2te Aufl. Strasbourg, 1898. GHS.
Joh. STEENSTRUP, Kr. ERSLEV, etc., etc. — *Danmarks Riges Historie.* Kjbhvn. En cours de publication. DRH.
VÖLSUNGA-SAGA. — *Die prosaische Edda nebst Völsunga-Saga u. Nornagests-þáttr,* herausgegeben von Ernst Wilken, 11ter Band der Bibliotek der ältesten deutschen Literatur-Denkmäler. Paderborn, 1877. VS.

N. B. — Pour les noms propres nous avons cru devoir conserver l'orthographe originale ; nous n'avons fait exception que pour quelques noms plus connus et qui sont désormais comme francisés.

Nous rappellerons que :

þ, đ = th anglais, respectivement dur et doux.
ǫ = un son intermédiaire entre a et o, à peu près comme aw en anglais.
ø = ö allemand, *eu* fr. bref ;
å, aa = à peu près l'o fr. ; ou long, comme dans l'angl. caught ; ou bref, comme dans l'angl. cot.
æ, œ = ai, eu, fr. longs.

Les voyelles longues sont surmontées des signes ^ ou ', celui-ci usité dans les mots vieux-norrois.

ERRATA

Page 5, ligne 7, enlever la virgule après le mot *bronze ;*
— 40, — 12, au lieu de : *Hermoðr,* lire : *Hermóðr ;*
— 49, — 8, au lieu de : *y fut,* lire : *y fût ;*
— 59, — 24, enlever la virgule après le mot *convenu ;*
— 98, note 4, ligne 2, au lieu de : *ekrí,* lire : *ekr í ;*
— 106, ligne 24, au lieu de : *Thore tång,* lire : *Thore lång ;*
— 153, dernière ligne, au lieu de : Ét, lire : Et ;
— 176, ligne 6, enlever la virgule après *se plaignait que ;*
— 377, — 21, mettre une virgule après *la tradition ;*
— 378, — 7, virgule après « *Doon de la Roche* » ;
— 402, — 27, au lieu de : *ma fi,* lire : *ma foi ;*
— 420, — 4, au lieu de : *Brunhilt,* lire : *Brünhilt ;*
— 468, — 6, virgule après *Hildegund ;*
— 473, — 5, virgule après *point.*

Nous écrivons le mot Got étymologiquement sans *h* : c'est par erreur que, plusieurs fois, l'orthographe usuelle a été rétablie.

LES VIEUX CHANTS POPULAIRES SCANDINAVES

INTRODUCTION

LA SCANDINAVIE PRIMITIVE

« Lorsqu'on veut suivre l'évolution intellectuelle et morale d'un peuple dans l'histoire de sa littérature, il paraît indispensable de déterminer d'abord aussi exactement que possible d'où il est parti. »

M. Croiset,
Histoire de la Littérature grecque, I, p. 1.

Les premiers habitants des pays scandinaves.

S'il faut en croire le savant suédois O. Montelius, nous ne saurions dire, à mille ans près, quand la Suède a commencé d'être habitée[1]. Un fait seulement semble bien établi : c'est que dans la partie méridionale de la péninsule ainsi qu'en Danemark il s'est trouvé une population de l'âge de la pierre à une époque où le pin était encore l'essence dominante.

Notre ignorance n'est pas moins grande quant aux races qui, les premières, ont occupé ces régions que sur la date même de leur apparition[2].

Les « Kökkenmöddinger ».

A l'examen des « Køkkenmøddinger »[3] (shelmounds, Muschelhaufen), ces débris de cuisine qui se retrouvent non

1. *La Suède préhistorique*, trad. S. Reinach, p. 7. — S. Müller fixe à 3000 ans av. J.-C. l'apparition des premiers habitants en ce pays, *Vor Oldtid*, Kjbhvn, 1897, p. 42.

2. Cf. N. M. Petersen, DHH. I, p. 75 et suiv. — P. A. Munch, *Det norske Folks Historie*, p. 3. — H. Paul's *Grundriss, XIIIter Abschnitt, Skandinavische Verhältnisse*, von Kr. Kålund.

3. Cf. Montelius, *La Suède préhistorique*, p. 9. — S. Müller, *Vor Oldtid*, pp. 10-22. — Joh. Steenstrup, DRH. I, p. 20, « I Køkkenmøddingerne gives os det fyldigste Billede af Menneskenes Liv i Stenalderen ».

seulement sur les côtes de France et du Portugal, mais aussi en Asie, au Japon surtout, et jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique, à la Terre de Feu, où les tribus indigènes mènent aujourd'hui la rude existence qui a dû être il y a des milliers d'années celle des habitants du Nord, nous constatons que ceux-ci, à peine au-dessus du niveau de la bête, vivaient alors de la façon la plus misérable, de chasse et de pêche, n'ayant d'autres armes que celles que la nature leur fournissait brutes. En fait d'animaux domestiques, ils ne possédaient guère que le chien. Cependant, ils savaient se servir du feu et déjà même ils fabriquaient de grossières poteries. Quant à leurs morts, il n'est pas de tombeaux de ce temps qui nous disent ce qu'ils en faisaient : peut-être, s'ils ne s'en débarrassaient en les mangeant, comme c'est encore la coutume parmi certaines tribus de l'Afrique occidentale[1], les abandonnaient-ils aux bêtes ou les jetaient dans les marécages qui bientôt les engloutissaient[2].

L'âge de la pierre.

A une époque un peu plus rapprochée, quand fut née la croyance que le défunt conserve une certaine existence, on lui construisit, sur le modèle de la caverne où, vivant, il s'était blotti ou d'une fragile hutte, une sorte de caveau mortuaire, la pierre formant le toit toujours à ciel ouvert. C'est la « Dysse ». Tout autour, en cercle, « Runddysse », ou faisant allée, « Langdysse », des pierres debout se dressent, quelquefois de la hauteur d'un homme, à quelques pas l'une de l'autre. Le mort repose là, non brûlé, avec ses parures d'ambre et ses armes de pierre, dans un espace souvent si étroit que le cadavre y est replié sur lui-même comme l'enfant dans le sein de sa mère[3].

On a découvert dans ces tombeaux des objets en os et des poteries, des pointes de flèche et de lance, des harpons, des marteaux, des haches, des couteaux, des doloires de pierre : tous ustensiles et outils qui existent, et de forme absolument identique, chez les insulaires les moins civilisés des mers du Sud.

1. Cf. Mary H. Kingsley, *Travels in West-Africa*, London, 1897.
2. Cf. K. Weinhold, *Altnordisches Leben*, p. 5.
3. Position que l'on a observée ailleurs, notamment dans la Suisse française et en France.

Nos principaux animaux domestiques étaient alors connus, le bœuf et le mouton, la chèvre, le porc et le cheval. On se nourrissait de cygnes, d'oies sauvages, de sangliers, cerfs et chevreuils. Déjà un certain sentiment artistique se manifeste : les plats, cruches, pots, lampes de ce temps sont bien dessinés et ornés de lignes géométriques. Le goût de la toilette aussi est né, ainsi qu'en témoignent maints colliers de dents. Le vêtement toutefois, encore des plus rudimentaires, ne se composait que de peaux de bête ; les quelques personnes qui pouvaient se couvrir d'habits de laine, les tenant, sans doute, de marchands étrangers venus faire le commerce de l'ambre. Le fait qu'il y avait des demeures fixes donne à supposer qu'on avait commencé de cultiver le sol ; du reste, on a des vases de terre dans lesquels on croit avoir relevé des empreintes de froment, et les moulins à main prouvent qu'on savait broyer le grain [1].

Peu à peu, la modeste « Dysse », où le mort ne pouvait reposer allongé, s'est agrandie : c'est maintenant une vaste chambre, la « Jættestue », bâtie de blocs énormes et qu'un monticule de terre gazonnée recouvre, quelquefois tout entière, le plus souvent jusqu'au toit seulement. « Jættestuer », cromlechs et dolmens s'échelonnent sur la côte, de la Baltique aux Pyrénées, en Angleterre, principalement en Écosse et en Irlande, en Espagne et dans le Portugal, puis en Afrique, du Maroc à Tunis, et tout à l'entour de la Méditerranée, en Étrurie et dans l'Italie du Sud, en Thrace et en Crimée, dans la Palestine et sur le bord oriental de la mer Caspienne, enfin jusqu'aux Indes. Toujours inébranlés, ces monuments font partout par leur masse imposante et leur originale simplicité l'admiration des populations qui en attribuent l'érection aux géants du passé et n'ont cessé d'y voir la demeure mystérieuse des esprits et des fées [2].

En même temps, l'agriculture s'est développée ; on fait

1. Cf. S. Müller, *Vor Oldtid*, p. 184. — *Matériaux pour l'histoire primitive et matérielle de l'homme*, XIX[e] vol., 1885, p. 185 et suiv. Communication du D[r] Montelius sur ses explorations dans les provinces de Vestrogothie et d'Ostrogothie. — *Id.*, t. XXII, 1888, p. 36.

2. Cf. S. Müller, *Vor Oldtid*, p. 67. — *Id.*, p. 295 : « I det hele og store kunne saaledes Høiene betragtes som Minder fra Bronzealderen ».

de l'élevage. D'autre part, la navigation prend une importance de plus en plus grande. Les « Hällristningar » nous en fournissent la preuve. Ces inscriptions sur roche, identiques à celles si curieuses du Sud-Oranais[1], nous ont conservé non seulement la trace des primitives idées religieuses, mais le souvenir aussi des premiers exploits de la race : courses sur mer, combats en chars à deux roues attelés de deux chevaux, troupeaux enlevés et prouesses de chasse[2].

Le costume s'est compliqué. Maintenant, il consiste pour l'homme en un bonnet de laine, un manteau, une espèce de blouse courte, des chaussures de laine et de cuir, avec un plaid, sans pantalon — ce qui nous rappelle singulièrement les « Highlanders » d'Écosse. Les femmes portent un manteau, un corsage et une jupe; elles ont, en outre, un filet pour les cheveux. Puis ce sont, comme objets de toilette et de luxe, des anneaux, des gorgerins et des colliers, des bracelets, des boucles de ceinture, de larges plaques de bronze plates et ornées de spirales avec une pointe au milieu, des « tutuli » et de minces cylindres de bronze qui semblent avoir été disposés sur la hanche en quatre rangs de franges.

Insensiblement l'âge de la pierre a pris fin : celui du bronze lui succède.

L'âge du bronze. Théorie de la race unique.

On s'est demandé si ces époques sont simplement les stades progressifs d'une race qui se civilise; si, par conséquent, les guerriers ensevelis sous les allées couvertes et les « Jættestuer » étaient les descendants des Primitifs qui nous ont laissé les « Køkkenmøddinger » ; ou bien si à chaque âge ne correspondrait pas une population d'origine différente. La première hypothèse paraît être celle de M. O. Montelius[3], d'après qui les ancêtres germaniques des Suédois actuels auraient été établis dans le pays dès le début de l'époque néolithique. M. Finnur Jónsson[4] est éga-

1. Cf. *Les gravures sur roches du Sud-Oranais,* par le Dr Bonnet. *Revue d'ethnographie,* 1889.

2. Cf. S. Müller, *Vor Oldtid,* p. 242-398.

3. *La Suède préhistorique,* p. 39.

4. « Den gren af den germanske folkeætt, som man plejer at kalde *Skandinaver* eller *Nordboer,* har fra umindelige tider bebot de skandinaviske lande, Danmark, Norge og Sverige. Ved de nyere arkæologiske undersögelser må det betragtes som afgjort, at i det mindste 1000 år

lement d'avis que, de temps immémorial, il y a eu là un même peuple; il fait valoir entre autres arguments que le vieux-nordique diffère trop du vieux-gotique pour ne pas faire supposer une déjà très longue séparation. Mais ni M. S. Müller[1], ni M. Joh. Steenstrup[2] n'osent se rallier à cette théorie. En effet, on a trouvé dans les tombeaux des différentes époques de la pierre et du bronze, des squelettes de types absolument distincts : les uns, de grandeur moyenne, ont le front bas, le nez camus, la mâchoire inférieure avancée, la boite crânienne ronde (brachycéphales), tous caractères qui indiqueraient que nous avons affaire à un peuple de race touranienne[3]; les autres, au contraire, plus grands et au crâne allongé, ne diffèrent pour ainsi dire pas des Danois et des Suédois actuels. On serait donc autorisé à conclure que, dès l'âge de la pierre, il y eut une invasion : des tribus nouvelles venant habiter côte à côte avec les aborigènes. Comme ce sont des hommes au crâne allongé que nous retrouvons aux âges du bronze et du fer, il en résulte que ce furent eux les envahisseurs; ceux au crâne rond, au contraire, auraient appartenu à la population primitive.

Théorie de la superposition de races différentes.

Nous touchons là à l'ancienne théorie qui, d'ailleurs, a toujours ses partisans : d'une nouvelle race correspondant à chacun des trois âges de la pierre, du bronze et du fer[4].

för Kristus var der i Norden et folk, som med sikkerhed kan antages at være vore stamfædre ». LH, p. 9.

1. *Vor Oldtid,* p. 562. « Saaledes kan man næppe slutte sig til Prof. Montelius' bestemte Udtalelser imod enhversomhelst Forandring i Sammensætningen af Nordens Befolkning lige fra Stenalderen af ».

2. DRH. I, p. 34. « Man skulde synes heraf at kunne drage den Slutning, at der allerede i Stenalderen har fundet en Indvandring Sted ; et nyt Folk er kommen til at bo Side om Side med det ældre. Da det er Menneskene med den langhovedede Kranieform, vi genfinde i Bronze-og Jernalderen, kunde man antage disse for de senere Indvandrere, de korthovedede derimod for Urbeboerne. Denne Slutning er imidlertid ikke sikker; det kan jo være, at den korthovedede Race allerede i Stenalderen hart gjort Forsøg paa at trænge ind i Landet, men at det kun lykkedes for en kortere Tid. I samtidige Grave fra Vesteuropa træffer man desuden paa en lignende Maade kort-og langhovedede Kranier Side om Side, saaledes at Europas Urbefolkning allerede paa et tidligt Punkt synes at være opstaaet ved en Sammenblanding af Racer. »

3. Cf. K. Weinhold, *Altnordisches Leben,* p. 12.

4. *Id.,* p. 14-21.

« J'ai déjà observé, dit H. D. H. Hildebrand, qu'entre la civilisation de l'âge de la pierre et celle du bronze, en Suède, il n'y a aucun rapport organique : ce qui permet de supposer qu'il y a eu invasion et qu'un nouveau peuple est venu dans le pays, y imposer ses mœurs et coutumes »[1]. Et même, comme il y a eu, dans l'âge du bronze, deux époques absolument distinctes, quoique apparentées de très près, et dont les formes intermédiaires ne se trouvent point en Suède, mais au sud de la Baltique, l'arrivée de ces étrangers, ou de leurs diverses tribus, aurait eu lieu au moins en deux fois[2].

Les premiers habitants de la Scandinavie auraient donc été des Lapons et des Finnois[3]. Effectivement, ces peuples, en qui J. Grimm, pour des raisons fondées sur la linguistique, a cru reconnaître un débris de la population primitive de l'Europe centrale, avaient conservé, encore à la fin du premier siècle de notre ère, une partie des traits caractéristiques de la race qui avait habité les cavernes. A moins qu'il ne faille voir dans les « Þursar » des légendes germaniques comme un peuple de géants antérieur aux invasions âryennes[4] : les Tursânes ou Tursènes (Tyrrhènes), Turskes

1. *Svenska Folket under hedna Tiden,* Stockholm, 1872, p. 74.

2. Cf. l'opinion de J. Lubbock. « Un fait à remarquer, c'est que nous trouvons d'assez bons dessins d'animaux datant de l'âge de la pierre et que ces dessins disparaissent presque entièrement dans la période de l'âge de la pierre polie et pendant l'âge du bronze, et que, pendant ces deux dernières époques, l'ornementation consiste uniquement en différentes combinaisons de lignes droites et courbes et en dessins géométriques. C'est là, je crois, la preuve d'une différence de race dans la population de l'Europe occidentale à ces différentes époques ». *Les origines de la civilisation,* 3e éd., p. 36.

3. C'est l'opinion du philologue Rask et de l'archéologue Nilsson, aussi celle de P.-A. Munch. Selon M. le Dr Svenonius, *Lappafolk* (le peuple lapon) signifierait les habitants des grottes ou des cavernes, nom qui leur aurait été donné par leurs voisins plus civilisés. — Cf. *Matériaux pour servir à l'histoire primitive et naturelle de l'homme,* t. XIX, 1885, p. 331.

4. Géants qui auraient élevé les monuments mégalithiques. Cf. *Matériaux pour servir à l'histoire primitive et naturelle de l'homme,* t. XIX, 1885, p. 551. *Les dolmens du Caucase,* par E. Chantre. « Un détail, en tous les cas, prouve que c'est une même race qui a élevé les monuments mégalithiques : c'est l'état des croyances religieuses que dénotent ces monuments. L'orientation de ces dolmens se trouve généra-

(Tuskes) en Italie, Tourska en Égypte, les Pélasges, en un mot, dont l'empire s'étendant sur l'Italie et l'Afrique, une partie de l'Asie-Mineure et la Grèce, comprenait aussi la vallée du Danube où les Indo-Européens vinrent les heurter et s'établir à leur détriment environ 2000 ans av. J.-C.[1].

En ce temps-là, la Norvège n'était pas encore habitée : seules, des bandes de chasseurs en parcouraient les montagnes, laissant, ça et là, les rares débris qu'on y a retrouvés.

De quel nom faut-il appeler ce peuple qui en partie refoula, en partie soumit les peuplades antérieures? Seraient-ce les Celtes? Les Celtes.

Et pourquoi non?

Le bronze a certainement été importé, puisqu'il n'y a en Danemark ni cuivre, ni étain[2]. Or, les armes, les objets de toute sorte découverts à Alise-Sainte-Reine, à Bibracte et à La Tène sont les mêmes que dans le pays danois et dans la Suède méridionale[3]. On veut qu'ils y soient venus par le

lement au Sud, orientation qui fait songer à l'existence d'un culte spécial chez les populations qui les ont érigés. Souvent la dalle qui fermait la caisse était percée un peu au-dessous de son centre d'un trou rond ou ovale, comme ceux de l'Abkhazie et de l'Inde ainsi que quelques-uns de nos dolmens français ». — Cf. S. Müller, *Vor Oldtid,* p. 68. « I denne Lighed paa et saa eiendommeligt Punkt kan man ikke undlade at finde et Vidnesbyrd om fælles Skik og ensartet Opfattelse af Livet efter Døden og tillige om indbyrdes Forbindelser mellem Folk i vidt adskilte Egne. »

1. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe,* livre I, ch. IV.

2. S. Müller, *Vor Oldtid,* p. 281. « At Bronzealderen ikke kan være selvstændig fremkommen i Danmark er paa Forhaand givet, alene fordi den nødvendige Betingelse mangler for Udviklingen af en saadan Metallkultur, idet Kobberet og Tinnet ikke kunde vindes i Landet selv. Det er en indført Kultur. ». — Cf. Joh. Steenstrup, DRH I, p. 36.

3. S. Müller, *Vor Oldtid,* p. 453, 457, 458. « Det keltiske Lag, der breder sig til Irland, England og Skandinavien, med dets mangehaande indførte Sager og fremmede, optagne Oldsagsformer, minder om, at den keltiske Kultur for lang Tid vandt Magten over de lavere staaende, barbariske Folk. » — *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme,* t. XIX, 1885, p. 567. Objets identiques trouvés en Norvège et dans le bassin du Rhône et que M. E. Chantre rapproche fort ingénieusement des sistres des anciens et même des crécelles que les talapoins boudhistes emploient encore pour attirer l'attention des passants. D'autres objets ressemblent à des crochets dont on se sert en Bourgogne pour descendre les seaux dans les puits.

commerce. Ne pourraient-ils aussi bien appartenir au même peuple, ici comme là-bas? Pourquoi, en effet, n'aurait-il pu y avoir alors, dans ces immenses régions de l'Europe centrale et septentrionale, les mêmes migrations que mille ou quinze cents ans plus tard? Les Celtes, à un moment donné, ont occupé toute l'Europe; du moins, ils l'ont parcourue en tous sens, poussant jusqu'en Asie et en Afrique : pourquoi le monde scandinave seul eût-il été épargné[1]? Tout prouve, au contraire, que, durant de longues années, ils durent y avoir la prépondérance : non seulement des objets matériels, mais aussi et surtout les mœurs, les coutumes, les traditions; enfin, le témoignage même de l'antiquité qui, sans cesse, confond Celtes et Hyperboréens. L'unique argument sur lequel, à notre connaissance, on se soit appuyé pour y nier leur présence, ce sont les découvertes anthropologiques. Or, ces découvertes, à elles seules, ne prouvent rien : « Car, dit M. Joh. Steenstrup, des peuples même que n'unit aucun lien de parenté peuvent fort bien avoir la même forme crânienne ou la même couleur de cheveux, sans qu'il soit possible, exclusivement sur ces indices, de conclure au sujet de leur individualité[2]. »

Il n'est donc pas si complètement déraisonnable qu'on a bien voulu le dire de tenir les Celtes pour les représentants de l'âge du bronze dans le Nord[3].

La civilisation qu'apportaient ces nouveaux venus était

1. M. Joh. Steenstrup conclut absolument dans ce sens. DRH. I, p. 93. « Der findes overhovedet ingen Part af Europa, uden at der er sket de allerstørste Omvæltninger i Folkesammensætningen, og vi kenne ikke noget Land, som ikke een Gang er bleven erobret. Derfor taler al Analogi snarere for, at ogsaa Danmark er undergaaet denne Skæbne. »

2. DRH. I, p. 92. — Cf. O. Schrader, *Reallexikon der indogerm. Altertumskunde,* 1901, I, p. 460. « ... so neigt man sich heute mehr u. mehr der schon im Jahre 1883 von R. Virchow ausgesprochenen Ansicht zu, nach welcher bei den Indogermanen von jeher eine dolicho- u. brachykaphele Reihe neben u. durch einander hergegangen sei. »

3. Cf. P.-A. Munch, *Det norske Folks Historie,* p. 5. « Saa har det mest Rimelighed for sig, at henføre de i Danmark, Sydsverige, Tydskland, Britannien og Frankrige forefundne Bronce-Oldsager *til forskjellige Keltiske Stammer, som have beboet disse Lande.* » — S. Müller, *Vor Oldtid,* p. 285, laisse la question irrésolue.

sensiblement plus avancée que celle des populations antérieures. Le guerrier, pourvu d'armes redoutables et paré de bracelets, tel un héros d'Homère, combattait debout sur son char à deux roues. La femme avait dans la société sa place respectée : couverte de bijoux précieux, ou portant des armes comme l'homme, on lui rendait à sa mort les mêmes honneurs qu'à celui-ci. C'est à profusion que dans les tumuli de l'époque, à côté des armes de bronze, boucliers, haches, pointes de lance, épées à poignée courte, longues trompettes recourbées, on trouve des broches et des épingles, des diadèmes et des colliers, très souvent en or.

N'est-il pas supposable, à priori, qu'il y ait eu un progrès identique dans leurs croyances? Les morts que jusque-là on ensevelissait avec tant de soin, voici que la coutume s'est répandue de les brûler : mais, en Danemark, comme en Grèce et à Rome, cette nouvelle mode semble le privilège d'une élite, tandis que la masse continue de confier ses défunts à la terre. La crémation naquit-elle du sacrifice aux morts? N'y faut-il voir, au contraire, qu'un moyen plus complet de détruire le corps pour se protéger des *revenants*? N'est-ce tout simplement qu'une mesure d'hygiène? Ou bien l'âme qu'on s'était d'abord imaginée en la dépendance du corps, dont on ne la considérait, en somme, que comme le dédoublement immatériel, s'est-elle définitivement spiritualisée? Au lieu de rester là où le corps a été enterré, ou de vivre, en un séjour commun, au sein de la terre, essaie-t-elle de s'envoler au ciel avec les dieux[1]? Toujours est-il qu'aux conceptions des populations primitives, chez lesquelles, comme chez les peuplades sauvages encore à l'âge de la pierre, l'animisme et la magie tenaient la plus grande place, les Celtes ont, nous ne disons pas fait succéder — car ces premières idées de l'humanité sont ce qu'il y a de plus tenace, et c'est à peine si l'on peut supposer qu'elles aient disparu de nos jours — tout au moins superposé un important contingent d'idées

1. Cependant, chez beaucoup de peuples qui pratiquaient la crémation, on continuait d'attribuer aux morts un séjour souterrain : cette croyance pouvait rester celle de la masse, alors que déjà l'élite s'était élevée à une doctrine plus noble. En tous les cas, il ne faut pas oublier que crémation et enterrement ont coexisté.

nouvelles, plus élevées. Chez eux, sans doute, les forces de la nature ne sont pas encore tout à fait transformées, ainsi que dans la Grèce homérique, en personnages à forme humaine qui des hommes ont les idées et les passions; cependant, de l'animisme primitif déjà des personnalités se dégagent, une mythologie est en train de se constituer[1].

L'étude de cette mythologie n'est pas de notre domaine. Il ne nous appartient pas de dire jusqu'à quel degré elle a pu se développer en d'autres pays; mais, pour la partie de l'Europe qui nous intéresse ici, de même que la langue celtique s'y était assez fortement établie pour laisser des assises indestructibles[2] : mots du vieux-nordique, parmi les plus primitifs et qui n'ont point leurs équivalents dans les autres idiomes germaniques, des noms de lieux surtout, les plus anciens du pays ; ainsi, en des croyances toujours vivaces, en mille étranges coutumes, en des chants traditionnels que les générations se sont transmis de ces nébuleuses époques jusqu'à nous, nous avons cru retrouver non seulement la trace des esprits dont l'imagination de ces peuples, chasseurs et bergers, avait peuplé le monde, mais aussi leur enfantine philosophie et les poétiques explications qu'ils avaient données aux phénomènes de la nature.

L'age du fer.

A son tour, le bronze céda la place au fer.

Théories diverses.

De nouveau, le problème se pose et, s'il se peut, plus délicat encore : est-ce la population déjà établie qui, d'elle-même, et tout naturellement, a progressé? Ou bien une

1. Cf. F.-W. Bergmann, *Die Edda-Gedichte der nordischen Heldensage*, Strasbourg, 1879, p. 5. « In der patriarchalischen periode, wo die menschen als jäger, fischer, hirten, besonders gelegenheit hatten die mächtigen naturphänomene zu beobachten, entstand auf grund der naturanschauungen hauptsächlich die göttersage. »

2. Cf. N.-M. Petersen, DHH. p. 91. « Imidlertid er dog saa meget oplyst, at det gamle nordiske Sprog, Moderen til de nuværende, uagtet dets store Lighed med de germaniske Tungemaal, indeholder ord, og det just saadanne, som i ethvert Sprog, høre til de første, hvis Slægtninger enten ikke forekomme eller i en saa nær Form findes i de germaniske eller overhovedet i den gotiske Stammes. Spørge vi Sproggranskerne, hvorfra disse ere tagne, saa vise de os hen til de finske og keltiske Sprogarter, hvor de findes som oprindelige... saa formoder man, at Kelter engang maa have boet der, hvor deslige ord og Talemaader tildels endnu ere almindelige. » — Cf. K. Weinhold, *Aldnordisches Leben*, p. 21.

invasion d'hommes de sang étranger est-elle venue de force lui imposer sa civilisation?

La théorie la plus récente est celle-ci[1] :

La Scandinavie patrie des Indo-Germains.

Dès l'an 1500 avant J.-C., vers la fin de l'âge de la pierre, la Suède méridionale, c'est-à-dire cette partie qui comprend la Scanie actuelle avec les pays de Halland, Bohus, Bleking et Œland, jusqu'au nord du Vener et au sud du Mælar; puis, plus tard, à la fin de l'âge de bronze, vers l'an 300 av. J.-C., jusqu'à la Dalelf, aurait été occupée par les ancêtres des peuples germaniques : c'est cette contrée-là qui serait le berceau de la race. De très bonne heure, pendant les âges de la pierre et du bronze, des tribus de cette race se seraient emparées des îles danoises et du Jutland, du Schleswig-Holstein, puis, dans l'Allemagne du Nord, du Mecklembourg actuel et de la Poméranie occidentale jusqu'à l'Oder. Telle aurait été, tout à l'entour de la mer Baltique, la primitive patrie des Germains. Avec le temps, une première grande scission se serait faite entre Germains du Nord ou Scandinaves et Germains du Sud ou Teutons. La ligne de démarcation en eût été le Belt.

La civilisation romaine aurait pénétré chez ces peuples, auxquels elle aurait successivement donné le bronze et le fer, par deux voies : par le Jutland, d'un côté, et, de l'au-

1. Cf. dans les *Indogermanische Forschungen*, Band VII, p. 279 et suiv. Gustav Kossinna, *Die ethnologische Stellung der Ostgermanen*. « Den *Warinen* in Oberschlesien stehen solche in Jütland, den *Wandalen* in Schlesien *Wendle* in Vendsyssel an der Nordspitze Jütlands gegenüber. Die *Silingen* stammen vielleicht aus Seeland (Silund)... Die Burgunden ganz zweifellos aus Bornholm. Die Rugen haben ihre Namensvettern an der Südspitze Norwegens, wo auch die Haruden zu Hause, die wieder auf Jütland u. dann in einem wohl seit dem Kimbernzuge losgerissenen Bruchteil im Elsass bei Ariovist auftauchen, neben den gleichfalls jütländischen Eudosen (Eudosii) ... Schliesslich bleiben noch die Gutones, Gotones, übrig u. ihre Stammesgenossen auf Gotland », p. 281. — Cf. *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, VI, 1896, p. 1 et suiv. *Die vorgeschichtliche Ausbreitung der Germanen in Deutschland*, von Gust. Kossinna. — *Neue Jahrbücher für das Klassische Alterthum*, 1897, Heft 8. August Hedinger, *Die Urheimat der Germanen*. — Dr Ernst Krause (Carus Sterne). *Tuisko-Land*. En particulier livre II.

Les principaux représentants de cette théorie sont : Th. Benfey, dans son introduction à Fick's *Wörterbuch der indogermanischen Grundsprache*, 1868. Spiegel, Lazarus Geiger, Penka (*Die Herkunft der Arier*, 1886...

tre, par mer, de Dantzig, en passant par Bornholm, directement en Suède.

Par ces deux mêmes voies, mais en sens inverse, la péninsule scandinave, matrice féconde des nations, « Scandza insula quasi officina gentium aut certe velut vagina nationum »[1], a déversé son trop-plein sur l'Europe centrale et occidentale. Certains noms de localités et de peuples qui sont, en effet, restés dans le Nord, se retrouvent non seulement en Allemagne, mais dans les Iles-Britanniques et en France, jusqu'en Espagne et en Italie. On prétend, de même, que ce sont les hommes du Nord qui, avant toute histoire, auraient, d'un côté porté aux Grecs Apollon et les héros d'Homère à la chevelure d'or, pénétrant de là jusque chez les Arméniens et les Persans ; et, de l'autre, suivant les bords de l'Océan, où, comme traces de leur passage, ils auraient laissé ces mégalithes qui continuent de faire notre étonnement, ils seraient allés par l'Espagne et l'Afrique, tout le long de la Méditerranée, jusqu'en Palestine, en Arabie et aux Indes : ce seraient eux les Aryens, blonds conquérants, grands de taille et aux yeux bleus, subjuguant les populations antérieures, petites et aux cheveux noirs.

Cette lointaine et puissante migration aurait ainsi eu lieu tout à fait dans le même sens qu'en notre ère les invasions des Barbares : aussi bien, sinon mieux, que l'expansion celtique que nous avons précédemment admise, ou que la domination pélasgique, elle explique notre hypothèse sur la présence en tant de régions diverses de l'ancien monde, parallèlement à la ligne matérielle des gigantesques amoncellements de pierres, de tout un même groupe caractéristique de la littérature traditionnelle.

Une telle théorie est bien séduisante en son originalité.

Est-il besoin de faire remarquer qu'elle est en contradiction absolue avec les idées qui avaient cours autrefois ?

Les Germains venus d'Asie.

On disait alors que les Germains, rameau de la grande famille âryenne, étaient venus d'Asie, le foyer commun. De nombreux témoignages constateraient qu'il s'y trouvait jadis, environ dans la Boukharie actuelle, un pays des Ases,

1. *Jordanis De origine actibus que Getarum*. Éd. A. Holder, ch. 4.

dont le principal centre s'appelait « Asgaard »[1]. Ce nom de « Ases », donné d'abord au peuple tout entier, ou bien, ainsi que chez les Gots de Jordanès, seulement aux princes de ce peuple, ne reste plus, dans la suite, qu'aux seules divinités qu'ils avaient adorées. Forcés par quelque puissante poussée d'abandonner leur patrie[2], ils seraient venus s'établir en Europe, au nord du Pont-Euxin; puis, plus tard, pour des causes diverses, s'avançant à travers les immenses plaines de la Russie, ils auraient refoulé les Celtes, leurs frères, partis avant eux, jusque dans les pays qui forment l'Allemagne actuelle.

Comment s'y effectua leur établissement? Fut-ce par une infiltration plus ou moins rapide, ou par la conquête? En tous les cas, il est à supposer que l'invasion, même en s'avançant par bandes compactes, ne chassa ni n'extermina la population précédente. Sans doute, il y a eu des destructions et des massacres partiels : mais, « conclure de là au massacre de toute une race serait aussi peu raisonnable que de supposer l'anéantissement de tous les Gallo-Romains par la raison qu'on a découvert à Sanxay en Poitou les ruines d'une ville gallo-romaine avec un théâtre pour sept mille personnes dans un endroit aujourd'hui inhabité[3] ». Non, les vainqueurs s'installent simplement au milieu des vaincus, qu'ils resserrent peut-être en des endroits déterminés, les laissant libres ou leur faisant payer tribut.

La coexistence leur était d'autant plus facile que la ressemblance qui, selon Tacite, avait autrefois existé entre les Finnois et les Celtes, certainement se retrouvait alors entre ceux-ci et les Germains? J. Grimm a relevé des rapports étroits entre la langue des Francs et les idiomes celtiques[4]; d'autre part, les anciens n'arrivaient pas toujours à distinguer ces peuples les uns des autres[5].

1. Cf. C.-A. Holmboe, *Asaland og Vanaland,* Christiania, 1859. — Id., *Asaland. Vid. Selsk. Forh.,* 1872.
2. L'expédition d'Alexandre le Grand d'après Holmboe.
3. J. Jusserand, *Hist. littéraire du peuple anglais,* Paris, 1894, I, p. 34.
4. DM. I, p. 10.
5. Joh. Steenstrup, DRH. I, p. 66. « Romerne opfattede Kimbrerne som et Folk af keltisk Afstamming; men der er næppe Tvivl om, at de vare Germaner. »

Il est donc tout naturel que le Celte, devenu agriculteur et pacifique, soit désormais resté sous la protection du guerrier germain, son maître, qui, comme en Gaule César, lui a apporté une langue et une civilisation nouvelles.

Il lui apporta aussi le fer[1].

A quelle époque cela se passait-il? On comprend combien il est difficile d'être affirmatif en un pareil sujet. Le fer apparut, dit-on, vers l'an 1000 av. J.-C. ; mais l'emploi n'en est guère devenu général, du moins dans les pays du Nord, qu'à la fin du IIe siècle[2] : et c'est de cette époque aussi que datent les premières inscriptions runiques.

Les Germains dans les pays scandinaves.

Sous la continuelle pression des Slaves qui venaient derrière eux, le mouvement en avant des Germains n'aurait pour ainsi dire pas eu d'arrêt. Seulement, avant de se porter plus loin vers l'ouest, où les Celtes, déjà civilisés et plus fortement constitués, offraient une certaine résistance, ils auraient d'abord remonté vers le septentrion. Aux premiers siècles de notre ère, Ptolémée et Tacite[3] nous les montrent maîtres incontestés de la Baltique, et, quatre cents ans auparavant déjà, Pythéas avait trouvé les Gots dans la province suédoise qui a conservé leur nom.

Un fait des plus importants milite, ce nous semble, en faveur de cette superposition de races différentes.

Nithard[4], en parlant des Saxons, dit qu'ils étaient divisés

1. E. Reclus, *Géographie universelle*, v. p. 24.

2. Le mot qui, dans les langues germaniques, désigne ce métal est cependant d'origine celtique. Cf. Kluge, *Etym. Wörterbuch der deutschen Sprache*. 4te Aufl. au mot *Eisen*. — Et O. Schrader. *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, I, p. 174. « Der gemeinkeltische Name des Eisens ist ir. iarn, kymr. haiarn, korn. hoern, arem. hoiarn. Es führt auf ein ursprüngliches îs-arno... Dieses altgallische is-arno ist nun in einer Zeit, in der das intervokale s noch erhalten war, u. zusammen mit mehreren altkeltischen Benennungen für Gegenstände der Eisenmanufaktur, in die germanischen Sprachen eingedrungen, wo es zu got. eisarn, agls. isarn, altn. isarn (selten) ahd. îsarn geführt hat... Wann dieser Entlehnungsprozess sich abspielte, lässt sich des genauern nicht sagen. Die Archäologen (vgl. Montelius, *Die Kultur Schwedens* S. 88) rücken das erste Auftreten des Eisens im Norden in das fünfte Jahrhundert v. Chr...»

3. Tacite les y croit autochthones. « Ipsos Germanos indigenas crediderim minime que aliarum gentium adventibus et hospitiis mixtos. » *Germania*, Éd. A. Holder, ch. II.

4. *Nithardi Historiarum libri quattuor*. Éd. A. Holder, IV, 2. « Quæ

en trois classes : les nobles, les hommes libres et les esclaves. De même, chez les Scandinaves, il y avait le « Iarl » ou comte, le« Karl » ou le « Bôndi », c'est-à-dire le chef d'une famille libre, habitant dans son domaine patrimonial, et le « þræll » (suéd., dan. träl), l'esclave [1].

Les « träl » scandinaves.

Cette triple division, évidemment, n'était pas arbitraire. Toute servitude repose sur la guerre et la conquête [2]. A priori, un peuple ne peut, à l'origine, se composer que d'hommes libres; mais aussitôt qu'il a eu à lutter contre des ennemis : s'il les a vaincus, d'abord il les tue; plus tard, ceux qu'il avait le droit d'exterminer, il les prend et se les asservit. Dans aucun cas il ne les souffrira libres à côté de lui, avec des droits égaux aux siens.

Aussi, n'est-il point douteux que les « träl » scandinaves n'aient primitivement appartenu à une population vaincue et qui, physiquement, ressemblait aussi peu que possible à ses vainqueurs [3]. Le contraste entre les uns et les autres a persisté, absolument frappant, jusqu'à l'époque historique : nous dirions même, est manifeste encore aujourd'hui. Les conquérants, Celtes et Germains, sont de haute taille et bien proportionnés; ils ont le teint clair et les yeux bleus [4]. Leurs cheveux, qu'ils portent longs, sont blonds. Chez eux, la

gens omnis in tribus ordinibus divisa consistit; sunt etenim inter illos qui *edhilingi,* sunt qui *frilingi,* sunt qui *lazzi* illorum lingua dicuntur; latina vero lingua hoc sunt : nobiles, ingenuiles atque serviles. »

1. J. Grimm. DR. pp. 226, 266, 282, 303. — Cf. Joh. Steenstrup, *Indledning i Normannentiden,* p. 285.

2. « Aller Knechtschaft ursprung ist krieg u. eroberung. » J. Grimm, DR. p. 320.

3. Cf. K. Weinhold, *Altnordisches Leben,* p. 34. « Man muss sich bei diesen Sachen vergegenwärtigen, dass die unfreien ursprünglisch einem ganz andern Volke zugehörten... In Skandinavien waren also Finnen u. Kelten die Grundbestandtheile der unfreien Masse. » — Joh. Steenstrup, DRH. I, p. 177. « Der er næppe Tvivl om, at der i Landet fandtes en stor Trællestand. De ved Erobring betvungene Indbyggere og de i Krigen fangne (« hærtagne ») vare blevne Trælle, og deres usle Vilkaar gik i Arv til deres Afkom. »

4. Cf. O. Schrader. *Reallexikon der indogerm. Altertumskunde,* 1901, I. p. 462. « Viel reicher sind die Ueberlieferungen hinsichtlich der Germanen u. Kelten. Fasst man dieselben zusammen, so ergiebt sich, dass beide Völker im Vergleich mit Italern u. Griechen grossleibig u. hellfarbig an Haar u. Augen waren, dass aber in beiden Eigensehaften die Kelten von den Germanen noch

femme est d'une exquise beauté. Au contraire, les esclaves, les valets, les petits ouvriers, qui sont les vaincus, sont noirs et laids. Ainsi que les dieux dans leurs métamorphoses[1], les hommes de sang noble, s'ils se cachent sous les habits de l'esclave, sont trahis par l'éclat de leur regard. Sigurđr, pour échapper à ses persécuteurs, s'est déguisé en servante : mais ses yeux le font aussitôt reconnaître, et il faut, pour le sauver, qu'on le fasse passer pour une valkyrie en captivité. « Tu as les yeux d'un noble! » crie Hrolf Sturlungsson à Hrafn, qui, sous un faux nom, passe l'hiver[2], comme quelqu'un de basse condition, chez le iarl Thorngnyr de Jutland. Dans Saxo, Svanhvit n'hésite point à reconnaître les deux princes Regner et Thorald sous leur misérable costume de bergers[3]; et Syrith, la noble fille de Syvald, a beau vouloir se faire passer pour une pauvre petite chevrière, la mère d'Othar ne s'y laisse pas tromper: « nobilitatem quippe virginis index forma prodebat »[4].

Cette invasion germanique commencée nous ne savons quand, ne se fit pas en un jour, ni d'une façon uniforme.

D'après une tradition de la « Heimskringla »[5], Odin, ici le représentant du germanisme, serait venu de la Saxonie, où il était roi, par le Jutland, dans les îles danoises et, de là, serait passé dans la Suède méridionale: le centre de son culte restant à Lethra, en Seeland.

Mais, pendant que le plus grand nombre des tribus suivait cette voie, d'autres s'avançaient de côtés différents. Quelques-unes peut-être, ayant longé les côtes de la mer Glaciale, s'établissaient en Norvège; beaucoup, venues de

übertroffen wurden. » Et p. 463. « Dass jedenfalls diese letztere (die Schädelbildung) in keinem Zusammenhang mit den Fragen der Komplexion steht, so dass man nicht, wie dies früher geschehen ist, Dolichokephalie und Blondheit, Brachykephalie und Brünettheit als kongruente Begriffe ansehen darf, wird man gegenwärtig als sicher betrachten müssen. »

1. Par exemple, quand Loke, en faucon, fut pris par le géant Geirrođr, celui-ci le reconnut à l'éclat de son regard. « En er hann sá augu hans, þá grunađi hann, at mađr mundi vera... » *Skáldskaparmál*, XVIII.

2. Cité par K. Weinhold, *Altnordisches Leben*, p. 32.

3. GD. II, p. 43.

4. *Id.*, VII, p. 227.

5. Cf. H. Paul's *Grundriss*, *Mythologie* von Mogk, p. 1068.

Russie, s'installaient autour du Mælar, y constituant le fond de la nation suédoise.

Puis, entre ces Germains du Nord et ceux du Sud, au moment où ils se rencontrèrent dans leur marche, il y eut lutte : lutte d'abord indécise, mais qui, à l'arrivée de nouvelles bandes, se termina par la victoire des « Svier » sur les « Göter[1] » et permit aux premiers de s'étendre jusqu'à l'Ejder.

De ce moment date le développement particulier des Scandinaves dans un sens indépendant des autres nations de race germanique.

Ce qu'étaient les Barbares. Portrait physique et moral.

En somme, qu'étaient alors ces Barbares ?

Les écrivains latins nous en ont laissé un tableau curieux, saisissant témoignage de l'épouvante qu'ils inspiraient au vieux monde. C'est qu'aussi, dit Chateaubriand[2], ces hordes redoutables qui, à flots toujours renouvelés, battant les frontières du Rhin et du Danube, se ruèrent bientôt au cœur de l'Empire, ébranlant Rome au faîte de la puissance, offraient à leurs yeux tout ce qui peut se rencontrer de plus varié, de plus extraordinaire, de plus féroce dans les coutumes des sauvages.

Ici, de petits hommes, maigres et basanés ; là, des espèces de géants aux yeux verts, à la chevelure blonde lavée dans de l'eau de chaux, frottée de beurre aigre[3] ou de cendres de frêne : certains, les Agathyrses et les Pictes, se tachetant le corps de mouchetures bleues, larges et rapprochées pour les nobles, pour les gens de moindre espèce rares et petites[4].

1. (Bataille légendaire de Braavalla, vers 730), Cf. Joh. Steenstrup, DRH. I, p. 159. « Braavallaslaget er Oldtidens Afslutningskamp. Ingen veed at sige, i hvilket Aar det er foregaaet, og man kan jo tro, at det aldrig har haft Virkelighedens Grund at staa paa. Noget sandt ligger dog sikkert bag derved... »

2. Nous résumons ce tableau d'après Chateaubriand. *Études historiques*. Étude sixième.

3. Sidon, Apoll. Carmen XII. « Infundens acido comam butyro »

4. Ammien Marcellin, Coll. M. Nisard. XXXI, 2. « Gelonis Agathyrsi collimitant, interstincti colore cæruleo corpora simul et crines : et humiles quidem minutis atque raris, nobiles vero latis, fucatis et densioribus notis. » — « Nigra scuta, tincta corpora. » Tac. *Germ.*, 43.

Les uns nus[1], ornés de colliers, d'anneaux de fer, de bracelets d'or; les autres couverts de peaux[2], de sayons, de larges braies, de tuniques étroites et bigarrées : les cavaliers cimbres se coiffant la tête de casques en forme de gueules ouvertes et de mufles de toutes sortes de bêtes étranges et épouvantables, qu'ils rehaussaient encore par des panaches faits comme des ailes et d'une hauteur prodigieuse. Le menton et l'occiput rasés, ou ayant longues barbes et moustaches, quelques-uns, fiers de leur opulente chevelure, la portaient, maintenue d'un nœud, toute droite en l'air[3]. Ceux-ci à pied, armés de massues, de maillets, de marteaux, de framées, d'arçons à deux crochets, de haches à deux tranchants, de frondes, de flèches munies d'os pointus[4], de filets et de lanières de cuir, de courtes ou de longues épées; ceux-là enfourchant de hauts destriers bardés de fer, ou des cavales laides et chétives, mais rapides comme des aigles.

La plupart, ne cultivant point la terre, n'avaient pas de patrie.

Nourris du lait et de la chair de leurs troupeaux, les Alains, par exemple, vaguant dans des solitudes sans bornes, erraient de déserts en déserts. Quand leurs bêtes avaient consommé tous les herbages, ils remettaient leurs villes sur leurs chariots d'écorce et les allaient planter ailleurs[5]. Changeant à chaque instant de terre et de ciel, leur vie n'était qu'une fuite.

1. « Pedites et missilia spargunt plura que singuli, atque immensum vibrant, nudi aut sagulo leves. » Tac. *Germ.*, 5.

2. « Gerunt et ferarum pelles. » Tac. *Germ.*, 17.

3. « Insigne gentis obliquare crinem nodo que substringere. » Tac. *Germ.*, 38.

4. Amm. Marc., XXXI, 2. « Eoque omnium acerrimos facile dixeris bellatores, quod procul missilibus telis, acutis ossibus pro spiculorum acumine arte mira coagmentatis, sed distinctis : cominus ferro sine sui respectu confligunt, hostes que, dum mucronum noxias observant, contortis laciniis illigant... »

5. Amm. Marc., XXXI, 2. « Omnes enim sine sedibus fixis, absque lare vel lege, aut ritu stabili dispalantur, semper fugientium similes, cum carpentis, in quibus habitant. » — « Nec enim ulla sunt illisce tuguria, aut versandi vomeris cura, sed carne et copia victitant lactis, plaustris supersidentes, quæ operimentis curvatis corticum per solitudines conferunt sine fine distentas. »

Les tribus les plus arriérées en étaient encore à l'anthropophagie[1].

Les Scythes d'Europe, montrant l'instinct du furet et de la hyène, collaient leurs lèvres aux blessures de l'ennemi qu'ils avaient terrassé et en suçaient le sang. Saint Jérôme avait vu, dans les Gaules, des Atticottes, horde bretonne, qui se nourrissaient de chair humaine. Les Alains arrachaient la tête de l'ennemi abattu et de la peau de son cadavre ils caparaçonnaient leurs chevaux[2]. Les Budins et les Gelons se faisaient aussi des vêtements avec la peau des vaincus dont ils se réservaient le crâne pour y boire à leurs festins la cervoise ou l'hydromel. Ces mêmes Gelons se découpaient les joues : un visage tailladé, des blessures présentant des écailles livides surmontées d'une crête rouge, étant le suprême honneur.

Par contre, les plus civilisés, ceux qui depuis longtemps étaient mêlés aux Romains, n'avaient pas tardé à les imiter, leur prenant quelque chose de leur propreté et de leur élégance. « Le jeune chef, dit Sidoine Apollinaire[3], en parlant des Francs, marchait à pied au milieu des siens ; son vêtement d'écarlate et de soie blanche était enrichi d'or ; sa chevelure et son teint avaient l'éclat de sa parure. Ses compagnons portaient pour chaussures des peaux de bêtes garnies de tous leurs poils ; leurs jambes et leurs genoux étaient nus ; les casaques bigarrées de ces guerriers montaient très haut, serraient les hanches et descendaient à peine au jarret ; les manches de ces casaques ne dépassaient pas le coude. Par-dessous ce premier vêtement, se voyait

1. Amm. Marc., XXXI, 2. « Post hos Melanchlænas et Anthropophagos palari accepimus per diversa, humanis corporibus victitantes.

2. Amm. Marc., XXX, 2. « Post quos Budini sunt, et Geloni perquam feri, qui detractis peremptorum hostium cutibus indumenta sibi, equis que tegmina conficiunt, bellatrix gens... » — « Pro que exuviis gloriosis, interfectorum avulsis capitibus detractas pelles pro phaleris jumentis accomodant bellatoriis. » — Pomp. Mela., II, 1. « Essedones funera parentum læti et victimis ac festo coitu familiarium celebrant. Corpora ipsa laniata, et cæsis pecorum visceribus immixta, epulando consumunt, capita, ubi fabre expolivere, auro vincta pro poculis gerunt. » —

3. Epistola XX, lib. IV.

une saie de couleur verte bordée d'écarlate, puis une rhénone fourrée, retenue par une agrafe. Les épées de ces guerriers se suspendaient à un étroit ceinturon, et leurs armes leur servaient autant d'ornement que de défense : ils tenaient dans la main droite des piques à deux crochets ou des haches à lancer; leur bras gauche était caché par un bouclier aux limbes d'argent et à la bosse dorée. »

Entre les deux extrêmes, et, en tenant compte du temps, avec des différences aussi de coutumes et de caractère qui les nuançaient, tous ces peuples, Teutons et Scandinaves, devaient, au fond, se ressembler. Ceux-ci lançant par « les routes des cygnes » leurs terribles Vikings, à pleines voiles dans leurs barques recourbées en forme de dragon; ceux-là leurs bandes essaimées à travers les forêts profondes du continent : les uns et les autres à la conquête du monde.

Peut-être songerait-on à taxer les auteurs latins de fantaisie, ou, plutôt, on les accuserait de n'avoir vu qu'à travers la peur, qui trop souvent pousse à l'exagération le grossissement des objets; mais leur dire s'est trouvé, et plus qu'amplement, confirmé par les découvertes archéologiques.

Il est hors de doute que, pendant de longs siècles, à partir d'une date indéterminée, jusque vers l'an 1000 de notre ère, tout le centre et le nord de l'Europe ont été occupés par des populations qui, finalement arrivées au stade de l'époque barbare auquel appartenaient les Grecs d'Homère et les tribus italiques lors de la fondation de Rome, étaient à un niveau de civilisation sensiblement identique à celle des Indiens de l'Amérique du Nord ou des peuplades les plus avancées de l'Afrique[1].

Langage.

Pratiques et idées religieuses.

La communauté du langage forcément établit, chez ces peuples, celle d'un certain nombre d'idées, religieuses et autres. Tous les dialectes germaniques ont, en effet, conservé la même dénomination pour la divinité; dans tous aussi on retrouve les mêmes expressions concernant le culte : chez les Gots, les Alamans, les Francs, les Saxons, comme chez les Scandinaves. Cette concordance s'étend non seulement

1. C. Fr. Engels. *L'origine de la famille.* Trad. E. Ravé, Paris, 1893, p. 10.

aux expressions, mais aux pratiques et aux coutumes : partout, c'est dans les bois sacrés que l'on sacrifiait hommes et animaux aux dieux ; partout la femme, devineresse écoutée, y jouissait de la plus grande considération [1].

Du primitif foyer les Germains apportaient avec des conceptions communes à tous les Indo-Européens déjà même des embryons de récits mythiques [2].

Eux aussi, ils avaient conservé de leur enfance la croyance aux géants et aux nains, aux elfes et aux nixes ; ils avaient adoré les astres et le feu, les arbres et les sources, comme le faisaient encore, au temps de César [3], les tribus campées sur les frontières de la Gaule, tribus errantes, qui, ne vivant que de combats, étaient restées aux derniers échelons de la barbarie ; mais, derrière ces bandes, d'autres venaient, mieux organisées et qui déjà avaient des idées arrêtées sur la destinée, sur le séjour des morts. Leurs principaux dieux, depuis longtemps sortis de la période du naturalisme, étaient nés : Óđinn-Wôdan, Þórr-Donar, Týr-Ziu, Frigg-Frija...

Odin, à l'origine le dieu du vent et des tempêtes, puis le dieu du ciel, est devenu la principale divinité des Francs, des Saxons et des Thuringiens. Son épouse est Frigg (vha. Frija), la déesse de la fécondité et de l'amour. Tacite l'a identifié à Mercure [4]. Le même jour, en effet, leur était consacré, le quatrième de la semaine, Mercurii dies, Wednesday, Onsdag, Odinsdag. Tous deux comptaient au nombre de

Les divinités germaniques.

1. J. Grimm, DM. I, p. 80.

2. Cf. S. Bugge, *Götter-u. Heldensagen*. Uebersetzt v. Oscar Brenner. München, 1889, p. 1. « Der germanische Volksstamm hat nachweisbar, wie alle indogermanischen Völkerstämme, aus der gemeinsamen Urheimat mythische Vorstellungen u. Namen, ja wir dürfen wohl sagen : sogar Ansätze zu mythischen Erzählungen u. Dichtungen mitgebracht. »

3. *C. Julii Cæsaris Commentarii. De bello gallico*, lib. VI, p. 21. « Germani multum ab hâc consuetudine differunt ; nam neque druides habent qui rebus divinis præsint, neque sacrificiis student. Deorum numero eos solo ducunt quos cernunt, et quorum opibus apertè juvantur, Solem et Vulcanum et Lunam ; reliquos ne famâ quidem acceperunt. »

4. *Germania*, 9. « Deorum maxime Mercurium colunt, cui certis diebus humanis quoque hostiis litare fas habent. » — Cf. J. Grimm, DM. I, p. 109 et suiv. — W. Golther, HGM., p. 283 et suiv. Wodan-Odin. — E. Mogk, GM. p. 99 et suiv., Wôdan-Odinn.

leurs attributions la conduite des âmes à travers les voies de la mort. Tous deux, ils ont inventé l'écriture, ils favorisent les marchands et portent la baguette ou caducée, ainsi que le pétase ou chapeau magique.

Tŷr[1] (got. (théor.) Tius; ags. Tiw; vha. Zio) était le dieu de la guerre. Nous le retrouvons dans le Dyàus des Hindous, le Zeus des Grecs et le Jû-piter des Romains. C'est de lui que le mardi tient son nom (Tŷsdagr, tisdag, dinstag, tiustag; ags. twesdäg, twesday; en Bavière et en Souabe ziestag). Le même jour, chez les Romains, était consacré à Mars. Primitivement, ces deux divinités, qui ont entre elles les plus grands rapports, étaient adorées sous la forme d'une flèche ou d'une épée. A Tŷr les Suédois, qui lui avaient un culte tout particulier, offraient des victimes humaines, des prisonniers de guerre qu'ils pendaient aux arbres ou jetaient dans les fourrés d'épines, les torturant de mille manières.

A côté d'Odin et de Tŷr, tous les historiens qui ont traité des origines du germanisme[2] citent un troisième grand dieu que Tacite compare à Hercule: c'est Thôr, le dieu redoutable du tonnerre et des éclairs. Renommé pour ses luttes incessantes contre les géants, le peuple l'invoquait dans la détresse[3].

Il y avait, en outre de ces trois principaux dieux, beaucoup de divinités secondaires. Au-dessous de cette triade, vraisemblablement commune à tous les Germains, chaque tribu devait avoir sa divinité favorite, avec des cérémonies particulières pour célébrer son culte.

De ces cérémonies quelques-unes ont survécu à la mort des dieux et se retrouvent, ou se retrouvaient récemment encore, dans les campagnes. Au commencement du XIIe siècle, les chroniques en décrivent une, en usage dans la région rhénane, et qui consistait à suivre en grande foule, avec

1. Cf. J. Grimm, DM. I, p. 160 et suiv. — W. Golther, HGM., p. 211. — E. Mogk, GM., p. 84 et suiv. Der altgermanische Himmelsgott.

2. Cf. A. Geffroy, *Les Origines du germanisme. Revue des Deux-Mondes*, 1er janv. 1872.

3. Cf. J. Grimm, DM. I, p. 139 et suiv. — W. Golther, HGM. p. 242 et suiv. Der Himmelsgott als Donnerer. — E. Mogk, GM. p. 124 et suiv. Donar-þórr.

des danses et des chants d'allégresse, un navire muni de ses voiles et de sa mâture, auquel des roues étaient adaptées et qui portait, nous dit le chroniqueur, « on ne sait quel malin génie ». Ce génie maintenant inconnu, c'était au temps des anciens, la déesse de la terre, sans doute, dont Tacite nous raconte les fêtes annuelles, « Mammum Ertham, id est Terram Matrem[1] ».

A côté des divinités, les Germains avaient leurs héros aussi qu'ils célébraient en des chants traditionnels : Teuto, né de la terre, et qui fut le père de Mann, le fondateur de la nation ; puis, les trois fils de celui-ci, qui donnèrent leur nom à trois grandes confédérations de peuples, les Ingévons, les Herminons et les Istévons[2].

Dans ces mêmes chants qui rappelaient leurs migrations et leurs luttes, ils disaient la gloire des princes, leurs ancêtres, non pas des hommes seulement, mais des demi-dieux, « id est Ansis[3] ».

Il y avait donc bien là tous les éléments primordiaux d'une mythologie, quand la scission dont nous avons parlé plus haut se fit entre Germains du Sud et Germains du Nord.

Nous ne dirons point ce qu'il en advint chez les premiers, ni pour quelles raisons ; nous constaterons seulement que, chez ceux du Nord, cette mythologie fut autrement prospère : et non pas la mythologie toute seule, mais la culture générale y fut, dans son ensemble, plus précoce et plus florissante[4].

La civilisation scandinave plus hâtive.

Est-ce que les Scandinaves portaient en eux un germe plus actif ? Ou bien les Teutons, essaim tourbillonnant de nations futures, ne s'étant posés que plus tard, furent-ils entravés dans leur développement ? Toujours est-il que dans le Nord, « il y a eu, au commencement du moyen âge, une véritable civilisation. Au IX[e] et au X[e] siècle, alors que le chris-

1. *Germania*, 40. « Nec quicquam notabile in singulis, nisi quod Mammum Ertham, id est Terram Matrem, colunt eamque intervenire rebus hominum, invehi populis arbitrantur. »

2. Tac. *Germ.*, 2.

3. *Jordanis De origine actibus que Getarum*. Éd. A. Holder, 13. « ... jam proceres suos, quorum quasi fortuna vincebant, non puros homines, sed semideos, id est Ansis, vocaverunt. »

4. Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 5[te] Aufl. I, p. 16, montre très bien les raisons de ce développement différent.

tianisme n'avait point plié la race vigoureuse des Normands à ses préceptes et à des usages d'origine latine, ces peuples habitants du Danemark, de la Norvège, de la Suède, s'étaient fait par leurs propres forces et leur propre industrie un état social qui ne le cédait guère en développement et en éclat à celui des populations chrétiennes de l'Occident... Les Scandinaves ont produit une littérature originale avant même que les populations germaniques eussent appris à cultiver la poésie; ils ont eu une mythologie riche en traditions et en images de mille sortes, où l'érudition va maintenant chercher les preuves de l'antique parenté existant entre les races de l'Europe et celles de la Perse et de l'Inde[1] ».

Dans la nuit du passé.

En fait, l'antiquité scandinave reste encore plongée dans la nuit, une épaisse nuit du nord. D'étranges bruits nous en arrivent, que notre oreille indistinctement perçoit et qui, loin de nous guider, nous tromperaient plutôt. Après avoir marché toute une journée, nous croyant au bout d'une longue route, harassés, nous nous retrouvons environ notre point de départ, ignorants comme devant : ne pouvant ni donner un nom certain aux nations qui, les premières, ont foulé ce sol, ni assigner une date précise aux grandes périodes de cette préhistoire.

Pourtant, grâce aux projections de la science qui nous ont permis d'y hasarder notre regard, il nous a été possible de constater la vérité de l'hypothèse : que ces peuples, avant d'arriver à la civilisation actuelle, ont, comme tous les autres sur la terre, passé par la sauvagerie et la barbarie[2]. Nous avons cru même pouvoir relever les grandes lignes de ces

1. A. Maury, *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1880.

2. Vi kunne kun bringe den saa vidt, at der kan iagttages tre Hovedaldere i Nordens ældste Historie : een aldeles forhistorisk, da Finner og Kelter i mangehaande Blandinger indtoge hele Norden ; en anden, da Angler og Daner, Svear og Goter oprettede enkelte, tildels mægtige Stater, men hvad vi om dem vide er dog kun svage historiske Anelser, som vi hverken kunne give Tid eller Sted ; en tredie, da Asalæren havde udbredt sit Herredømme over hele Norden ; efter dens Fuldendelse begynder alle nordiske Rigers Sagnhistorie. Først efter Kristendommens Indførelse skinner det klare historiske Lys. » N.-M. Petersen, DHH. I, p. 95.

époques. En premier lieu, très loin, nous avons aperçu des peuplades qui nous ont semblé être des Lapons ou des Finnois, puis des tribus celtiques : écoutant leurs mélopées, nous avons surpris leurs naïves imaginations et nous nous sommes laissés aller au charme de leurs rêves ! Enfin, d'autres bandes sont venues, les Germains, avec leurs chants aussi, mais d'une toute autre allure. Écoutons-les ! ils sont l'âme du peuple, son cœur, sa vie. Nous y trouverons tout au fond ses croyances les plus intimes. D'abord, leurs éclats nous étourdissent : ils couvrent tout. Mais, peu à peu, dans le lointain, un accompagnement s'entend, doux et plaintif : ce sont les voix du passé qui, un instant dominées par les nouveaux venus, n'ont cessé de chanter cependant et, mystérieuses, se marient désormais aux accords du présent.

PREMIÈRE PARTIE

LA LÉGENDE DIVINE

« Les nouveaux cultes ne détruisaient pas les cultes antérieurs, mais les rejetaient dans l'ombre ; plus souvent encore ils se les assimilaient en devenant comme de vastes creusets où les mythes et les attributs des dieux plus anciens se fondaient sous un nom nouveau. »

E. Renan.

PREMIÈRE PARTIE

LA LÉGENDE DIVINE

CHAPITRE PREMIER

LES DIEUX DANS LES CHANTS POPULAIRES

Survivance des croyances primitives.

L'individu, quoi qu'il arrive, garde toujours l'empreinte de ses jeunes années. Il n'en est point autrement des peuples : leurs origines ne cessent de les hanter. « Quand l'homme, dit J. Lubbock, soit par le progrès naturel des idées, soit par l'influence d'une race plus civilisée, parvient à la conception d'une religion plus élevée, il conserve encore ses vieilles croyances qui se perpétuent à côté des nouvelles vérités qui le guident... Les divinités de nos ancêtres survivent encore dans les contes destinés aux petits enfants [1]. » Ainsi, les vieux mythes des Scandinaves aux temps païens ne sont point d'un coup tombés dans l'oubli à l'avénement du christianisme. Dans les pays du Nord, comme en Allemagne et en France et partout, une bonne partie de ces antiques fictions a survécu, le plus souvent sous la forme de récits et de légendes [2], mais aussi dans les traditionnelles

1. *Les origines de la civilisation,* 3e éd. Trad. Ed. Barbier, Paris, 1881, p. 204.

2. Cf. ISLH. I, p. 125. « De gamla myter, hvilka under heden tid berättats i vårt land, glömdes naturligen icke fullkomligt bort med kristendomens antagande, och en god del fortlefde tydligen äfven hos oss liksom hos tyskarne såsom *folksagor.* » Et plus loin, p. 127. « Den primitiva folktro, som under hednisk tid udvecklats till hednisk mytologi, fortlefde naturligen ock under kristen tid ock fortlefver ännu i våra dagar. »

Dans les chants populaires.

chansons dont sont accompagnées les danses et les réjouissances rustiques [1].

Simples allusions.

Maintes fois, il est vrai, ce ne sont plus guère que de rapides allusions, de simples expressions qui sembleraient plutôt échappées à l'inadvertance que voulues.

Le roi de Norvège vient de confier à messire Iffer l'honneur d'aller combattre les Suédois dont le prince veut lui ravir et son trône et sa fille. Le noble iarl accepte ; mais, en face des dangers qui l'attendent, il a comme un pressentiment pénible et il invoque les puissances célestes :

« M'assistent dame Freyja et Thôr — et qu'ils
me gardent de tout malheur ! »
« Saa hielpe mig Frege frue oc Thoer
Oc vogte mit liff fra vaande [2] ! »

Et peut-être ces vers eux-mêmes sont-ils altérés ! Volontiers, au lieu de « Frege frue oc Thoer », nous lirions « Frega, Frø oc Thoer », une antique triade.

Durant de si longs siècles, en effet, les noms ont été exposés à bien des accidents, et il s'en faut de beaucoup que la mémoire populaire ait su conserver intacte leur physionomie première : il en est assurément plus d'un que, pour une cause ou l'autre, elle a complètement changé.

A Hlade une déesse avait son temple.

Thôrgerdr Hölgabrudr.

Elle avait nom Thôrgerđr Hölgabrúđr ou Hörgabrúđr. Selon K. Simrock [3], elle serait la fille du géant Hálogi, dont le séjour se trouvait bien loin, au septentrion de la Norvège ; née du roi Hölgi, d'après J. Grimm [4], elle était « l'épouse des dieux », « la géante monstrueuse ». N'est-ce pas elle cette Gudrún Illgerdsfrú, à qui le roi de Norvège eut recours en un jour de suprême détresse ?

Les « Jomsvikinger », après douze mois de repos et de

1. « C'est dans ces chansons qu'il faut chercher la trace des anciennes religions. » A. Rambaud, *La Russie épique*, Paris, 1876, p. 25.
2. DgF. nº 49. A. str. 10.
3. DM. p. 421.
4. DM. I, p. 530. — Cf. *Skáldskaparmál*, XLV. « Svá er sagt, at konungr sá er Hǫlgi er kalladr, er Hálogaland er viđ kent, var fađir þorgerđar Hǫlgabrudar ; þau váru bædi blótuđ... » — N.-M. Petersen, NM. p. 79. « Den samme Hálogi eller Hölgi, efter hvem Hálogaland er opkaldt, var fader til þorgerđr Hölgabrúđr... »

beuverie, ont remis leurs barques à la mer et, sous la conduite de Vagnur Ákason, ils sont venus aborder en Norvège. En vain Imundur le Blanc a voulu s'opposer à leur débarquement : grièvement blessé, il accourt chez le roi.

« La guerre est en Norvège, — est aux pays du roi ! »

Les Jomsvikinger sont là !
Dit le roi : « J'enverrai à Illgerdsfrú,

Douze marcs d'or rouge — je lui enverrai : — afin qu'elle anéantisse leur puissante armée — et me tire de peine !

Douze marcs d'or rouge — je lui donnerai : — afin qu'elle anéantisse leur puissante armée — et m'aide en cette extrémité ! »

La déesse reçoit le messager selon toutes les lois de l'ancienne hospitalité ; mais, au premier moment, elle se refuse à exaucer les prières du roi : « Car, dit-elle, il se trouverait bientôt en plus grande peine encore. »

A la fin, cependant,

Répondit Gudrún Illgerdsfrú, — elle s'entend peu aux belles paroles : — « S'il me donne son jeune fils — à immoler sur mon trône,

S'il me donne son jeune fils — alors, oui, cela sera ! — Alors Gudrún Illgerdsfrú — soulèvera une grande tempête[1] ! »

Quand, au retour, le messager eut rendu compte de sa mission,

Répondit le roi de Norvège, — à sa main l'or brille : — « Mieux il me vaut perdre un fils, — que toutes les terres de mon royaume ! »

1. Cf. Saxo, GD. VI, p. 184. « Cum que quodam in loco diutina tempestatum seuicia uexarentur, ita uentis nauigacionem frustrantibus, ut maiorem anni partem quieti tribuerent, *deos humano sanguine propiciandos duxerunt.* » Il s'agit ici du pirate Vigarr et de Stærkodder.

Tant il pleura, le roi de Norvège ! — Les larmes tombaient sur ses vêtements, — quand on emmena son jeune fils — aux portes du hall.

C'était Gudrún Illgerdsfrú, — elle s'entend peu aux belles paroles : — tout vif elle mit l'enfant en pièces, — elle le tua sur son trône [1].

Alors de Kingilvág (?) une tempête monta, une épouvantable tempête de grêle, et toute l'armée des « Jomsvikinger » fut détruite.

Cette farouche déesse, du reste peu connue, n'est-ce pas elle aussi, mais restée ou déchue au rang d'une « Gyvr [2] », qui retenait captive la fille du roi d'Irlande, enlevée par des « trolls » ? C'est, du moins, ce que, dans la chanson norvégienne, la jeune prisonnière semble dire à son libérateur :

« Laisse-moi, Asmund, oh ! laisse-moi ! — Retire de moi ta main ! — Si *Targerd Húkebrúd* venait à entrer, — elle te broierait sous ses dents.
Le jour jamais n'y luit !

Du slepp meg, slepp meg, Asmund !
du helt inki meg i hend,
kem hon in Targerd Húkebrúd
hon knyser deg under si tonn.
Der er ingin dag'e [3] !

Trolls et géants occupent une place considérable dans les traditions de la Norvège.

Le géant Tjasse, la déesse Idunn et Loke.

Brage nous a appris, dans ses récits à Ægir [4], que leur prince Tjasse, un jour, à l'occasion d'un banquet au Valhal, avait réussi, avec la complicité de Loke, à enlever Idunn,

1. V.-U. Hammershaimb, FK., n° 7. Jómsvíkingar, str. 32

Tad var Gudrun illgerdsfrú,
á fáum kundi hon hól,
sveinin reiv hon kykan sundir,
hon blódgadi hann i sín stól.

2. Femme géante, ogresse, sorcière.
3. M.-B. Landstad, NF., n° 1, Asmund Frægdegævar, str. 30.
4. *Bragarœdur*, LVI.

la céleste gardienne des pommes de vie. Transformé en aigle, il l'avait emportée au bout du monde, dans le « Jötunheimr »[1]. Mais bientôt les Ases, désolés de se voir vieillir, voulurent ravoir les pommes auxquelles ils avaient dû jusque-là leur habituelle jeunesse. Sommé d'aller la reprendre, Loke emprunta à Freyja sa « chemise de faucon » et, fendant les airs, il parvint à la demeure du géant à un moment où celui-ci était absent. Immédiatement, il changea Idunn en noix; puis, la tenant dans ses serres, il se sauva à tire-d'aile. De retour, Tjasse, dès qu'il s'aperçut du rapt, prit la forme d'un aigle et, tel le magicien de nos contes qui, en aiglon, cherche à rattraper son ancien valet métamorphosé en oiseau, rapide, il s'envola à la poursuite du ravisseur. Il allait l'atteindre quand, de loin, les Ases, les voyant venir, s'avisèrent d'aller chercher une quantité de copeaux auxquels ils mirent le feu : au même instant, le faucon était venu se poser sur le mur du « borg » ; mais, derrière lui, l'aigle, aveuglé par la fumée, tomba et les Ases l'assommèrent.

Dans une très savante étude sur les « Iduns Æbler »[2], M. S. Bugge a cherché à établir qu'il fallait voir en ce mythe un fruit de la culture gréco-latine combinée avec l'influence judéo-chrétienne chez les Irlandais. L'origine en est-elle vraiment si compliquée ? Nous ne le croyons pas, surtout si l'interprétation qu'on en a donnée est exacte[3]. Idunn, symbolisant la force mystérieuse qui, tous les ans, rajeunit le monde, Tjasse, le géant, prince des vents et des frimas, quand vient l'automne, sur ses ailes puissantes l'emporte en son lointain séjour. Pendant l'absence de la déesse, il semble que tout dépérisse et doive bientôt mourir. Mais Loke qui, ailleurs déjà, paraît avoir personnifié la tiède brise du sud, enfin la ramène et aussitôt tout renait.

D'autre part, Max Müller[4] a vu dans la pommme d'or le

1. Le pays des géants.
2. *Arkiv for nordisk Filologi,* V, 1889.
3. K. Simrock, DM. p. 70.
4. *Nouvelles études de mythologie,* trad. Léon Job, Paris, 1898, p. 70 et suiv. — Id., p. 323.
« Méconnaitra-t-on ici le concept logique sous-jacent à la fable, la

soleil diurne tombé au fond du gouffre de l'occident pour y demeurer enfoui jusqu'à ce qu'un dieu ou un vaillant héros le sauve et l'en retire. Où que soit la vérité, si tant est qu'en ce mythe il n'y ait fusion de deux concepts originairement distincts[1], le récit scandinave n'est qu'une variante d'un thème à peu près universellement connu.

Le conte des Pommes d'or.

Un roi avait dans son jardin un pommier dont les fruits d'or toutes les nuits étaient volés. En vain, ses deux fils aînés avaient essayé de découvrir l'auteur du larcin. Ce fut le plus jeune qui réussit à le surprendre. Il le suivit, nous ne rappellerons pas comment, jusque dans l'autre monde. Là il trouva trois châteaux : de fer-blanc, d'argent et d'or. Trois lions les défendaient. L'un après l'autre le jeune prince les tua et dans chaque château il trouva la plus jolie princesse qu'il fût possible de voir. Toutes trois, il les fit remonter sur la terre où, revenu lui-même, mais après les plus grands périls, il épousa la plus belle, celle du château d'or, bien entendu[2].

Ces pommes d'or pourraient, évidemment, n'être qu'une simple coïncidence avec celles d'Iđunn. Aussi n'est-ce point là-dessus que nous fondons notre hypothèse; mais sur ce fait capital que les éléments de l'aventure sont identique-

pomme ou les pommes des Hespérides que doit rapporter Héraclès en sa qualité de héros solaire? La fable primitive contait que le soleil du matin était la pomme tombée la veille au soir du pommier, fruit magique qu'il n'était donné à personne de revoir, sinon à quelque héros miraculeux comme Héraclès, solaire lui aussi par ses origines. »

1. Cf. N.-M. Petersen, NM. p. 260. « Hvad nu enhver strax kan se er dette : at Idun er en velgörende gudinde, der forynger guder og mennesker, at hun er gudinde for træ eller skov, siden hun bevarer de foryngende frugter ; at der ved hende udtrykkes en opholdende kraft i naturen, og at det må være i den af menneskene fredede og hegede natur, siden hun bor indenfor Asgårds volde... To gange er hun udsat for fare : en gang føres hun bort af Thjasse, i årets løb, ved høsten ; en anden gang synker hun ned fra det overjordiske verdenstræ i dybet, i dögnets lob, ved natten. Begge gange kommer hun igen tilbage, og begynder atter sin velgörende virksomhed. Heri ligner hun Demeters datter Koré, der hvert år røves af Aidoneus ved høsten, og hvis nedgang og opgang ligelides udtrykker livets fornyelse og foryngelse.

2. L. Pineau, *Les contes populaires du Poitou,* Paris, 1891, n° 1. Les pommes d'or.

ment les mêmes dans le mythe et dans le conte : la défaite d'un monstre, le voyage au bout de la terre ou dans l'autre monde et la délivrance de princesses qui y étaient retenues captives.

Sur ce thème très primitif de la Finlande à la Sicile, des îles grecques à l'Irlande, et non en Europe seulement, mais dans tout l'Orient, pour ainsi dire aux quatre coins de l'Asie, les peuples n'ont cessé d'imaginer [1] des variations. Il est dans les chants scandinaves la note dominante, la mélodie aimée qui toujours revient.

Deđ var einom komu manne
kom sá seint um kveldi :
vil du láne meg hús i nott
og turke minom feldi ?
Heran vil ingin dansen framföre

Eg skal láne deg hús i nott
og turke dinom feldi.
heve du nokon ny tiđend
fortelja meg um kveldi ?
Heran vil ingin dansen framföre [2].

Steinfin Fefinson chez le troll Sjessa.

Un vieillard inconnu est venu, à la nuit tombée, demander l'hospitalité à Steinfin Fefinson, qui la lui a accordée, à la condition toutefois qu'il eût quelque chose à lui raconter le soir. Tout en causant, Steinfin apprend à son hôte qu'il avait deux sœurs, mais qu'elles lui ont été enlevées. Vainement il est allé par la lande sauvage jusqu'aux extrémités du monde : nulle part il n'a pu les retrouver. L'étranger alors lui explique comment il doit s'y prendre : surtout

1. Cf. E. Cosquin, *Contes pop. de Lorraine,* I, n° 1. — R. Köhler, *Kleinere Schriften zur Märchenforschung,* Herausgegeben von Joh. Bolte, Weimar,1898, I, 292.

2. M.-B. Landstad, NF. n° IV. Steinfin Fefinson. B. Pour l'intelligence du premier vers, nous croyons devoir donner ici la note de Landstad (p. 39) : « Dette *einom komu* har jeg været bryd med. Kvædersken forstod det ikke, og varierte det derfor paa forskjellige Maader, saasom *eino kono* el. *ein af konu manne,* medens Andre, af hvem jeg har faaet Meddelelsen skriftlig, har *ein okono* og *einom koma manne.* Jeg antager helst det skal være « kunnr mađr », el. « kunnig m. », en kynding, her troldkyndig Mand... »

qu'il ne manque pas d'acérer ses flèches sur la neige [1]; puis, la nuit, il se couchera sous le cou de son cheval. Celui-ci, dès qu'il apercevra le monstre, hennira, effrayé, et le réveillera.

Steinfin Fefinson repart suivant, en tout, les conseils du vieillard.

Arrivé au pays des trolls, il se couche comme il lui a été enseigné. Sjessa [2] sort. Steinfin lui décoche une flèche au cœur; puis, une deuxième : Sjessa tombe. Les autres trolls accourent. Steinfin, usant de ruse, les entraîne à sa poursuite :

> Lokkad han alle dei bergetrolli
> uti dagin ljóse,
>
> « Il les attira, tous les trolls de la montagne,
> — à la lumière du jour »,

où, la chanson ne nous le dit pas, mais l'Edda le sait, et c'est, d'ailleurs, de tradition courante, ils furent aussitôt changés en pierre.

Ainsi Steinfin non seulement put délivrer ses sœurs; mais, en outre, il s'empara des trésors et des armes magiques qui se trouvaient entassés dans la caverne des monstres.

Cet inconnu qui a instruit Steinfin, qui serait-ce sinon Odin en personne? C'était, en effet, l'habitude du prince des Ases de se promener parmi les hommes, tantôt seul, tantôt, comme plus tard le Christ avec ses apôtres, en compagnie d'un ou deux autres dieux. N'est-ce pas lui également ce vagabond qui, un soir de Noël, frappant à la porte d'Essbjörn, demande un abri pour la nuit? — « Volontiers, dit Essbjörn,

La chanson d'Essbjörn.

> « Mais si tu sais quelque part de l'or rouge,
> — il faut que tu me l'indiques! »

1. Façon d'aiguiser les armes à l'âge de la pierre et, sans doute, même longtemps après l'introduction du fer.

2. « Da *thj* i Udtalelsen faar en Lyd, der grændser nær til *sj* (f. Ex. hjá udtales sædvanlig sjá), saa er det sandsynligt at det er den gamle Jötun Thjassi, hvis Navn vi her have for os. Han havde altsaa stjaalet Steinfins söstre, og vi maa i Sandhed studse ved den Tilslutning til de gamle Myther, som her forekommer... » M.-B. Landstad, NF. p. 36.

« Je sais où de l'or rouge il y a — plus que n'en possèdent quinze rois. — Il ne jouit point de la vie bien longtemps, — celui qui convoite l'or ! »

Sourd à cette prophétique réflexion, Essbjörn le menace, s'il lui ment, de le pendre à la plus haute potence.

« Jamais je n'appris à mentir, — depuis que je viens parmi les hommes : — va seulement à Trollevalk — et tu verras si j'ai dit vrai ! »

Le matin, de bonne heure, — quand ils se levèrent — et qu'ils regardèrent : — le vagabond avait disparu [1] !

Odin, qui, sur la terre, presque toujours à pied chemine, monte au Valhal un cheval sans pareil, le gris Sleipnir, qui, avec la rapidité de la pensée, va, franchissant l'espace, par-dessus les nues, sans que rien l'arrête, ni l'eau, ni le feu : coursier merveilleux sur lequel le dieu transporta jadis son favori Hading [2] et qui tant de fois reparaît dans les traditions populaires. Sleipnir et Blak.

Nous aurons, autre part, l'occasion de voir quelle fut, selon d'aucuns, sa phénoménale origine. Les chansons aussi connaissent un cheval à la naissance non moins extraordinaire et qui pourrait bien se confondre avec lui.

C'étaient trois vieilles femmes au pied d'un rocher. — *Elles étaient chaussées d'or !* — D'ossements humains elles ont créé Blak. — *Tant les secrets vont loin* [3] *!*

1. A.-I. Arwidsson, SFs., n° 8, Essbjörn Prude och Ormen stark. — Cf. dans Saxo les apparitions d'Odin, GD. I, p. 32.

2. « Et cum dicto relatum equo iuvenem pristino loco restituit. Tunc Hadingus, amiculi eius rimas, sub quo trepidus delitebat, per summam rerum admiracionem visus perspicuitate traiiciens, animadvertit equinis freta patere uestigiis, prohibitus que rei inconcesse captare conspectum... » Saxo, GD. I, p. 24.

3. Der sat tri keringar under ein stein,
dei treda gullskó
dei skapad blakkin af mannebein,
sa vide fara dei löyndar ord.
M.-B Landstad, NF., n° VI.

C'étaient trois vieilles femmes sous la terre :
— de sang humain elles ont créé Blak [1].

Elles ont créé Blak et lui ont donné un nom :
— Beiarblak elles l'ont appelé.

Ce cheval a des caprices vraiment royaux : il ne veut rester à l'écurie que s'il a des jeunes filles pour le servir, et il ne boit qu'à une fontaine à fond d'or. Avec cela, il est d'une vigueur telle que c'est à qui ne le montera pas.

Dit la marâtre cruelle : — « C'est à Nikuls de
monter Blak ! »

Le roi frappa la reine sur la joue : — « Je
tiens autant à mon fils qu'au tien ! »

Nikuls va à l'écurie, prend la selle et les rênes, et, réussissant enfin à le harnacher, il le maîtrise.

« Écoute, ô Blak, ce que je veux te demander :
— Jusqu'où vas-tu me porter ? »

« Je te porterai par delà la mer verte, —
pourvu que tu ne prononces pas mon vrai nom ! »

Et les voilà partis ! A chaque bond, le cheval fait quinze mille aunes, par monts et par vaux, par delà le large fjord.

« O mon brave Blak, maintenant retourne-
t'en ! — maintenant que tu m'as porté jusqu'ici ! »

« Nous ne nous en retournerons, — que
nous n'ayons été au bout du monde ! »

1. Cette opération ne devait pas être plus difficile que la suivante chez les Irlandais : « Ils réunirent alors les fleurs du chêne, celles du genêt et de la reine des prés, et, par leurs charmes, ils en formèrent la pucelle la plus belle et la plus parfaite du monde, on la baptisa suivant les rites d'alors et on la nomma Bloddenwedd (aspect, visage de fleurs...) » H. d'Arbois de Jubainville, LC. III, *Les Mabinogion,* par J. Loth, I, p. 143.

De fait, ils vont d'abord aux portes de l'enfer; puis, à celles du paradis, où le cheval se reconnaît, pour y être déjà venu[1].

Alors seulement Blak ramena son cavalier, à demi mort.

> Lui coulait la sueur, lui coulait le sang : —
> Nikuls était moulu et brisé.

A quelque temps de là, comme le roi était en expédition, Blak resté à l'écurie y fut si méchant, qu'un vieillard, « ein gamal Mann »[2], conseilla de le tuer : pour ce, d'une flèche d'or on lui perça les flancs.

Le roi, à son retour, en eut un tel chagrin qu'il eût, dit-il, préféré perdre douze mille hommes.

> « Si ce n'eût été des discours des gens, — *Elles étaient chaussées d'or !* — j'aurais mis Blak en terre sainte ! » — *Tant les secrets vont loin !*

« Si, dit Landstad, on rapproche les différents incidents de ce chant du fait que Blak a été magiquement créé d'os et de sang humain ; que c'est un cheval de guerre extraordinairement fougueux et qui, avec une vertigineuse vitesse, va aussi bien sur mer que sur terre ; qu'en outre, dans une variante, il est expressément question de la reine Frigg (B. str. 7) qui engage elle-même son fils à entreprendre cette lointaine chevauchée, dont la fin du monde est le but, l'enfer la demeure de Hel, et les portes du ciel le Valhal, où Blak dit être venu antérieurement ; que son dernier combat se livre au pays des hommes, « i manneheim », (A. 42) où il semble se sentir étranger et où il périt parce que son nom a été prononcé[3] (A. 14,33, 34, 35,) : on est en

1. De même, dans la mythologie irlandaise, Ossin, pour s'en revenir d'une contrée merveilleuse où il a épousé la fille du roi, est monté sur un coursier magique qui connait la route d'Irlande. H. d'Arbois de Jubainville, *Le cycle myth. irlandais,* p. 362.
2. Assurément Odin.
3. Cf. Sv. Grundtvig, DgF., n° 62. Blak og Ravn hin brune. Hildebrand, sur le dos de Blak, franchissait la mer salée quand, arrivé au milieu du Sund, « meette paa sund », il eut la fâcheuse idée de pro-

droit de supposer que c'est bien l'écho d'un vieux mythe nordique que nous entendons là, d'un chant peut-être qui en son temps a célébré l'aventure de Hermôdr, fils de Frigg, que les dieux envoyèrent aux enfers pour en ramener Baldr. Importante et périlleuse mission qui lui fut confiée sur les instances de Frigg elle-même et pour laquelle Odin lui prêta son coursier à huit jambes, le rapide Sleipnir[1]. »

S'il en était ainsi, rien d'étonnant que ce chant eût subi maints outrages du temps ! Pour ne pas éveiller les soupçons fâcheux, le chanteur s'abstient de prononcer le nom de ce roi — qui ne serait autre qu'Odin lui-même, — ne pouvant se décider, comme il l'a fait pour Hermodr, devenu Christoffer ou Nikuls, à le remplacer par un nom chrétien.

Néanmoins, ajoute Landstad, un cachet est toujours là qui certifie son antique origine, et c'est le refrain, dont nous avons ailleurs fait ressortir toute l'importance, qui nous l'a conservé. « *Tant les secrets vont loin !* » Dans ce chant, pris à la lettre, ces mots ne signifient rien. Nous savons pourtant que d'habitude le refrain, quand il n'est pas la synthétique expression du chant lui-même, est avec celui-ci dans le plus intime rapport[2]. Mais, ce qui, aujourd'hui, n'a plus de signification, au contraire, s'explique tout naturellement, si nous le rapportons au mythe. « Ces paroles mystérieuses qui vont si loin, ce sont les promesses que Frigg a secrètement obtenues de la nature entière de ne faire aucun mal à Baldr. De même le dernier vers de la version B, « *Dans la chambre en haut ma damoiselle dort !* »[3],

noncer le nom du cheval. Le pouvoir de celui-ci cessa à l'instant :

Blak hand saam til Laande,
men Hyllebrand saank tilbuonde.

Voir sur la puissance du nom Kr. Nyrop, *Navnets Magts*, Kjbhvn.

1. M.-B. Landstad, NF. p. 60. — Cf. N.-M. Petersen, NM. p. 169.

2. Cf. L. Pineau, *Les vieux chants pop. scandinaves*, I, *Chants de Magie*, p. 289 et suiv.

3. Ha' ded' ki vorid fer manetál,
dei treda gullskó.
eg ha' skult lagt blakkin i vigde moll.
I lofte söve mi jomfru.

qui semble, lui aussi, tout à fait étranger à la chanson, indiquerait, en réalité, que celui qui a entrepris le terrible voyage sur les instances d'une femme, se considère comme son chevalier et la porte en son souvenir[1]. »

Quoi qu'il en soit de la justesse de ces ingénieux rapprochements, il est certain qu'ils peuvent se soutenir, au fond; en tous les cas, ils sont intéressants, venant d'un traditionniste comme Landstad.

Odin, Gestr et le roi Heidrekr

Dans quelques chants, le dieu apparaît nettement, sous son vrai nom.

Chansons d'énigmes.

Gestur villur frá höllini gongur,
blindur er hann og fáur.
møtir hann einum gomlum manni,
allur i hærum gráur[2].

Tout bouleversé, l'aveugle Gestr s'en revenait du gaard royal, muet et baissant la tête, quand un vieillard aux cheveux gris se présenta à lui et lui demanda la cause de son trouble. « Ce sont, dit l'aveugle, les énigmes que le roi Heiđrekr doit me poser demain et qu'il me faudra résoudre sous peine de mort ! »

« Combien d'or rouge — veux-tu me donner ?
— Je me présenterai devant le roi Heiđrekr
— et je résoudrai les énigmes. »

« Douze marcs d'or rouge — je te donnerai,
— si tu te présentes devant le roi Heiđrekr — et
rachètes ma tête ! »

« Retourne-t'en à ton gaard — et t'occupe à
tes travaux : — je me présenterai devant le roi
Heidrekr — et je résoudrai les énigmes ! »

Pourquoi ces énigmes, dont la solution semble imposée là comme une punition, punition terrible, du reste, puisqu'il y va de la vie ? Un conte du Poitou, très répandu d'ailleurs par toutes les provinces de France et aussi dans

Le conte de l'abbé Sans-Soins.

1. M.-B. Landstad, NF. p. 61.
2. V.-U. Hammershaimb, FK. nº 4, Gátu Rima.

les pays étrangers, nous permettra peut-être d'en deviner le motif. C'est celui de l'abbé Sans-Soins [1]. Cet abbé, outrecuidant et libertin, s'est attiré la colère du roi qui l'a convoqué pour le lendemain dans son palais où, s'il ne répond à trois questions qu'on lui posera, il sera mis à mort. L'abbé se trouve donc exactement dans la même situation que Gestr. Alors, est-ce que celui-ci n'aurait pas aussi excité la jalousie de Heidrekr, par exemple, en se vantant de sa science?

Tous deux, Gestr et l'abbé, sont tirés d'embarras : celui-ci par son meunier, Gestr par cet étranger qu'il a rencontré si à propos.

Le lendemain, le vieillard qui, évidemment, a dû prendre les traits de Gestr, arrive chez le roi.

Triati eru gáturnar,
git mær eina af teim :
hvössu eitur sá reyda trumma,
id slæer yvir allan heim?

« Trente énigmes [2] il y a, — devine m'en une! — Comment s'appelle le tambour rouge, — qui s'entend par tout l'univers? »

« Je connais bien tes énigmes, — je vais te dire la première : — le tonnerre est le tambour rouge, — qui s'entend par tout l'univers. »

Dans le conte le roi continue et pose les deux autres questions. Dans la chanson, au contraire, Heidrekr, vaincu dès la première, doit, à son tour, répondre à son adversaire. Et le prétendu Gestr a des énigmes de toutes les sortes. Qu'est cela : Deux voisins qui entrent par la même porte et pourtant ne se connaissent pas? Deux frères, hors des golfes et des anses, et qui n'ont ni père ni mère? Quelque chose qui est doux comme le duvet, blanc comme la neige et dur

1. Cf. F.-M. Luzel, *Contes pop. de la Basse-Bretagne,* III, p. 370. L'abbé Sans-Souci. — R. Köhler, *Kleinere Schriften zur Märchenforschung.* p. 82,267. — Fr.-J. Child, EaSPB. Part. II, nº 45. King John and the bishop.

2. Rem. le nombre des énigmes. Primitivement il ne devait y en avoir que trois : c'est le nombre traditionnel.

comme de la corne ? Qu'est-ce qui pousse les racines en l'air et la tête en bas ? Quelle est cette forêt qu'on coupe tous les jours de fête et où pourtant il y a toujours du bois ? Qui sont ces deux frères qui ont grandi dans le même hall et qui n'ont ni père ni mère [1] ?

A toutes ces questions le roi Heidrekr trouve réponse et même à d'autres que la chanson ne nous a pas conservées.

« Je connais bien tes énigmes, — soit dit sans
me vanter : — C'est Odin qui sur son coursier
chevauche, — aussi bien sur terre que sur mer.

« Je connais bien tes énigmes, — soit dit sans
me vanter : — C'est Odin qui sur son coursier
chevauche, — aussi bien la nuit que le jour. »

Le meunier, dans certaines variantes du conte, aussitôt la troisième énigme devinée, discrètement s'esquive et s'enfuit au galop de son cheval ; dans d'autres, il se fait connaitre et le roi, charmé de son esprit, lui donne la place qu'occupait l'abbé.

Dans la chanson, le dénoûment est tout différent.

Odin se mit en oiseau sauvage, — hors du
hall il s'envola : — il y brùla le roi Heidrekr —
et tous ses gens.

Odin se mit en oiseau sauvage, — il s'envola
par delà les mers : — il brùla le roi Heidrekr —
et tous ceux qui étaient avec lui [2] !

1. Nous croyons intéressant de donner ici la solution de ces différentes énigmes : 1° la pensée de Heidrekr et celle de son partenaire ; 2° le courant de l'ouest et celui de l'est ; 3° le lac, dur quand il est gelé, et dont l'écume est blanche comme la neige ; 4° les glaçons ou stalactites de glace ; 5° la barbe ; 6° la tourbe et le soufre.

2. Dans une chanson anglaise un soi-disant chevalier qui, lui aussi, a posé trois énigmes à une jeune fille, s'en va de même en un tourbillon de feu.

As sune she the fiend did name
He flew awa in a blazing flame.

Mais ce chevalier, c'est le diable. Il a suffi à la jeune fille de prononcer son nom, pour que, selon une croyance très répandue, il fût obligé de s'enfuir.

Il est possible qu'il y ait un rapport entre la chanson scandinave et

Le vieillard aux cheveux gris, c'était donc Odin en personne. Lui, l'inventeur de toute science, dépité de trouver un rival qu'il ne peut réduire au silence, il se venge en incendiant sur celui-ci le hall royal.

Odin et le roi Alf.

Ailleurs, Odin paraît dans un rôle tout différent, et qui lui sera durement reproché autre part[1] : venant, dans un combat, en aide au plus faible, ce qui, selon les idées du temps, était une flagrante injustice, le plus fort méritant seul d'être protégé.

Le roi Asmund, qui a impudemment trahi le roi Alf — mais nous savons qu'alors la ruse et la duplicité étaient comptées parmi les vertus les plus estimées, — est sur le point de succomber. Il appelle Odin à son secours.

> « Écoute, Odin, prince des Ases ! — Prête-moi assistance ! — Douze marcs d'or rouge — je te donnerai. »

Et le vieux dieu borgne arrive. Face à face avec Alf, il feint de tomber, mais, passant sous son adversaire, il se relève d'un bond et le frappe dans le dos d'un coup mortel.

Tous les compagnons du malheureux roi se lamentent sur sa mort. Ils vantent sa bravoure et sa libéralité.

> Kongurin gav os gull og silvur
> mangar ringar reydar,
> standid nú so menniliga,
> hevnid vár harras deyda.

la chanson anglaise : celle-ci, en ce cas, ne serait plus qu'un écho très vague de la première, le diable y prenant, suivant un développement normal, la place de l'ancien dieu. — Cf. Fr.-J. Child, EaSPB. Part. I, n° 1.

1. Loke kvaþ :

> þege þú, Oþenn,
> þú kunner aldrege
> deila víg meþ verom.
> opt þú gaft
> þeims gefa skyldera
> enom slævorom sigr.
>
> Lokasenna, str. 22, EL. I, p. 55.

A l'appel du « lour [1] » doré de Hálvdan, tous, ils accourent autour du cadavre, les héros valeureux, brûlant du désir de venger leur maître. Le combat reprend plus furieux. Au premier rang, Rók se distingue : quiconque vient à sa portée est un homme perdu. Devant lui Odin lui-même s'arrête [2]. Émerveillé par tant de bravoure, dit le dieu :

> « Je te donne à toi, Rók le Noir, — la victoire et la vie ! »

Puis il disparaît [3].

La fin de ce même Alf est tout autrement racontée dans une chanson suédoise [4].

S'est réveillée la femme d'Alf. Elle a fait un rêve si pénible ! « Il me semblait, dit-elle à son mari,

> « Il me semblait voir au gaard de mon père — une maison toute en briques et en pierre : — et dedans tu brûlais, ô fier Alf, ô mon maître, — avec tes varlets les plus dévoués ! »
>
> « Reste dans ton lit et dors, ô mon aimée ! — D'aucun rêve ne t'inquiète ! — Demain j'irai au gaard de ton père [5] — avec mes varlets les plus braves. »

Et il alla, l'intrépide Alf, au gaard du roi Asmund demander l'hospitalité de la nuit pour ses compagnons et pour lui.

> « Tout au milieu de mon jardin, — une chambre si solide il y a : — tu peux y coucher, sire Alf, — avec tes varlets les plus braves ! »
>
> « A moi, Odin, prince des Ases ! — Voici que j'ai besoin de toi : — que je puisse m'emparer de sire Alf, — sans courir aucun danger ! »

1. Sorte de longue trompette recourbée.
2. Dans Saxo aussi les dieux sont tenus en échec par un héros. Cf. GD. III, p. 73.
3. V.-U. Hammershaimb, FK. n° 1.
4. A.-I. Arwidsson, SFs. I, n° 2. Stolt Herr Alf.
5. Le texte porte « i *min* faders gård ». Mais c'est évidemment une erreur qu'il faut corriger en mettant « i *din* faders gård ». Autrement le sens ne se comprendrait pas.

« Place une barre de fer devant la porte — et mets le feu aux quatre coins : — ainsi tu pourras t'emparer de sire Alf, — sans courir aucun danger. »

Se réveilla Sigur, — il frappa un si grand coup : — s'en réveillèrent le roi dans sa chambre en haut — et la reine dans la salle.

Se réveilla Torgnejer, — celui qui avait huit mains : — « Jetons à bas le toit et les murs — et tous sautons dehors l'un après l'autre !

« Nous prendrons le roi, — nous brûlerons son gaard jusqu'aux fondements, — lui, qui aujourd'hui a fait périr notre maître ! — Pour cela, non, jamais nous n'accepterons de composition ! »

Il y a dans Saxo[1] un étonnant pendant à ces scènes.

Brun, le conseiller du vieux Harald, s'étant noyé par accident et à l'insu de tous, Odin prend ses traits et sa place et, non seulement, par ses mauvais conseils il amène le roi, qui jusque-là avait été son favori, à entreprendre une guerre qu'il sait devoir lui être fatale : au plus fort d'un combat, lui-même, il le précipite à bas du char où tous deux étaient assis côte à côte, et, tombé, il l'achève d'un coup de massue.

Ainsi, chez l'historien comme dans les chansons, Odin partout nous apparaît sous les mêmes traits : comme le dieu barbare d'un peuple à demi sauvage.

Odin, Höner, Loke, le géant e le fils du paysan

Parmi les chansons dont les personnages sont des divinités, il n'en est point une plus curieuse que les « Lokka táttur » des îles Féroé.

Le géant Skrymer et un paysan jouant un jour ensemble[2],

1. GD. VIII, p. 263.
2. V.-U. Hammershaimb, SK. p. 140.

str. 1.
Risin og bondin leikaðu leik,
risin vann og bondin veik.
Stev.
Hvát skál már harpan undir mína hond,
vil ikki frægur filgja már á onnur lond.

le paysan perd et le géant, pour prix, lui réclame son fils : à moins, cependant, qu'il ne réussisse à le lui soustraire.

Le paysan, aussitôt, appelle deux valets. « Allez, leur dit-il,

« Allez me quérir Odin, le roi des Ases ! —
Bien longtemps il faut qu'il me le cache !

« Je voudrais que mon Odin fût ici — et savoir
ce qu'il en va advenir ! »

Ils n'avaient pas fini de parler, — qu'Odin se
tenait devant la table.

« Écoute, Odin, ce que je te dis : — il faut que
tu me caches mon fils ! »

Odin sortit avec le petit garçon ; — le paysan et
et sa femme se désolaient !

Odin fit pousser — un champ de blé en une
nuit[1].

Odin dit que le petit garçon — fût au milieu
du champ un épi.

Au milieu du champ un épi, — au milieu de
l'épi un grain.

« Sois ici sans crainte, — et, quand j'appellerai,
viens à moi !

« Sois ici sans souci, — et quand j'appellerai,
montre-toi ! »

Le géant, au cœur dur comme de la corne,

Risin hevir hjarta hart sum horn,

prend sa brassée d'épis et, un glaive tranchant à la main, il les examine un à un.

1. Cela rappelle dans nos traditions le champ de blé que sainte Radegonde, pour échapper à la poursuite du roi, son mari, fit pousser et mûrir en une nuit. — Cf. L. Pineau, *les Contes pop. du Poitou*, Paris, 1891, p. 140. C'est, du reste, un thème de folk-lore très commun.

Le petit garçon eut bien peur, — quand l'épi passa dans sa main.

Le petit garçon était en grande peine ! — Odin à lui l'appela.

Odin avec le petit garçon s'en revint à la maison : — le paysan et sa femme avec joie les reçurent.

« Te voilà ton jeune fils ! — Je ne le puis cacher davantage. »

Ainsi que cela a lieu d'ordinaire en ces sortes d'aventures, le paysan ne devait être quitte que s'il parvenait trois fois à dérober son fils au géant.

Il envoie ses valets chercher Höner à qui il demande le même service que lui a rendu Odin. Höner emmène l'enfant sur les bords du Sund. Y volaient sept cygnes.

A l'orient deux cygnes y volaient : — près de Höner ils vinrent se poser.

Höner alors dit que le petit garçon fût — sur leur tête une plume.

Le géant arrive, s'agenouille et, empoignant le cygne le plus près de lui, d'un coup de dents il lui coupe la tête.

Le petit garçon eut bien peur — quand la plume lui glissa de la bouche.

Le petit garçon était en grande peine ! — Höner à lui l'appela.

Höner avec le petit garçon s'en revint à la maison : — le paysan et sa femme avec joie les reçurent.

« Te voilà ton jeune fils ! — Je ne le puis cacher davantage. »

Cette fois, le paysan s'adresse à Loke.

« Si tu veux, lui dit celui-ci, que je cache ton fils, il

faut que tu fasses ce que je vais te dire. Quand je serai parti, construis un hangar : mais avec une ouverture assez grande et une forte barre de fer au-dessus ».

Loke, ayant pris le bateau, conduisit l'enfant en pleine mer, jusqu'au banc le plus éloigné où, jetant l'ancre, il se mit à pêcher. Il amena une plie, puis deux, puis trois : cette dernière toute noire. Il dit que le petit garçon y fut un œuf au milieu du frai et s'en revint à la côte. Le géant de sa grosse voix l'interpelle :

« Loke, où as-tu été cette nuit ? »

« Un petit peu j'ai ramé ; — j'ai parcouru la mer en tous sens. »

Le géant met sa barque de fer à l'eau ; — Loke crie que les vagues sont mauvaises.

Loke demande : — « Géant, laisse-moi aller avec toi ! »

Le géant est au gouvernail, Loke aux rames : la barque n'avance point. Ils changent de place et la barque vole sur les flots. Ils arrivent au banc de pêche ; le géant jette sa ligne ; il prend une, deux, trois plies : celle-ci toute noire. Loke la lui demande.

Répondit le géant, il refusa : — « Non, ami Loke, tu ne l'auras pas ! »

Il mit le poisson entre ses genoux ; — un à un il compta les œufs du frai.

Un à un il compta les œufs du frai ; — il pensait bien y trouver le jeune garçon.

Le petit garçon eut bien peur, — quand l'œuf passa dans sa main.

Le petit garçon était en grande peine ! — Loke à lui l'appela.

« Assieds-toi derrière moi, — que le géant ne te voie ! »

« Tu t'enfuiras à terre si légèrement: — que tes pas ne laissent de trace sur le sable ! »

A peine ont-ils abordé, que le géant aperçoit devant lui l'enfant qui se sauve au plus vite. Il se lance à sa poursuite mais si lourdement qu'à chaque pas il enfonce jusqu'au genou dans le sol. L'enfant arrive chez son père ; derrière lui, le géant s'embarrasse dans la porte du hangar où il s'est heurté contre la barre de fer et Loke survient qui lui coupe une jambe. D'elle-même, celle-ci revient aussitôt se réunir au corps. Il lui coupe l'autre et vivement jette des pierres et des morceaux de bois entre la jambe et le corps, qui, ainsi, ne purent se rejoindre. Alors il lui fut possible de tuer le géant.

Loke avec le petit garçon s'en revint à la maison ; — le paysan et sa femme avec joie les reçurent.

« Te voilà ton jeune fils ! — Je ne le puis cacher davantage.

« Je ne le puis cacher davantage ; — j'ai fait ce que tu m'as demandé.

« Je t'ai tenu ma foi. — Maintenant le géant a perdu la vie ! »

Cette précieuse chanson vaut pour nous presque un chant eddique[1]. Sans vouloir entrer dans la discussion du mythe tout particulier qu'elle renferme, nous constaterons que les trois divinités qui y viennent en aide au paysan contre le géant, l'éternel ennemi de l'homme, semblent régner chacune sur un domaine bien déterminé : Odin, le dieu de l'air et du ciel sur les champs qu'il fertilise ; Höner, sur les oiseaux de la mer et Loke sur les poissons. N'est-ce pas toute la synthèse de la vie aux îles Féroé[2] ?

Des chants identiques ont dû exister, nombreux. Chez

1. Cf. K. Simrock, DM. pp. 106-115. — N.-M. Petersen. NM. p. 88, sur la triade Odin, Höner, Loke.
2. Cf. V.-U. Hammershaimb, FA. p. XLIX.

tous les peuples, en effet, le culte et la poésie vont de pair; et nous savons, en particulier, que les chants religieux, des chants rythmés par la danse, appartiennent aux plus lointaines origines des nations germaniques[1].

Chants mythiques, en somme, peu nombreux.

Comment expliquer qu'en somme il en soit si peu resté? Il a dû y avoir à cela de multiples raisons.

Raisons qui en ont empêché la conservation.

Les chants qui célébraient les primitives divinités, et que la tradition pieusement transmettait aux générations, ne pouvaient et ne devaient se faire entendre qu'en certaines circonstances solennelles, à l'époque des sacrifices et des grandes réunions. Même en admettant que tous les membres de la tribu ou du clan les connussent, le respect et la crainte auraient empêché qu'on les profanât, en dehors de ces occasions[2]. Mais, à juger par comparaison, il est possible aussi qu'ils aient été, du moins aux époques postérieures, la propriété exclusive des familles auxquelles les fonctions sacrées étaient dévolues : par exemple, chez les Arapaho d'Amérique[3], telle tradition sur les origines du pays est tenue pour si vénérable que nul, hormis le prêtre, n'oserait la redire, par crainte, si l'on venait à y changer un seul mot, de s'attirer la colère des dieux. Cette fidélité au texte a eu partout le même résultat: tandis que le parler populaire changeait et se transformait, la langue rituelle, demeurant indéfiniment la même, devint de plus en plus incompréhensible aux non initiés d'abord et, plus tard, aux prêtres eux-mêmes. Si les Shamans comprennent encore l'antique phraséologie, désormais inintelligible au reste des

1. L'opinion de M. S. Bugge, que nous avons citée plus haut (p. 21), est ici tout particulièrement intéressante. — Cf. H. Paul, *Grundriss der germ. Philologie*, II, 1ste Abtheilung, p. 166. —W. Golther. HGM. p. 622. « Gebundene kunstvoll gefügte Rede stand in Urzeiten vorwiegend im Dienste der Religion. Im Liede wurden bei Opfer und Festen die Götter gepriesen. Heilige Hymnen bilden daher den ältesten Bestand der Dichtkunst, und so eröffnen auch die altgermanischen *Leiche* die Geschichte germanischer Poesie ».

2. Cf. A. Réville, *Les religions des peuples non civilisés*, I, p. 168. Sur la répugnance qu'éprouvent les Hottentots à parler aux blancs de leurs croyances religieuses.

3. *Fourteenth Annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution,* 1892-93, I. Washington, 1896, p. 960.

Indiens[1], « tous les ans, les frères Arvales, quand ils célébraient leur grande fête, se faisaient remettre un papier sur lequel était écrit un vieux chant des premières années de Rome, auquel ils n'entendaient rien depuis des siècles : ce qui ne les a pas empêchés de le répéter fidèlement jusqu'à la fin de l'Empire[2] ».

Il est bien permis de supposer qu'il y ait eu là, aussi pour les peuples scandinaves, une cause d'oubli plus rapide.

Mais, ce n'a point été la seule, ni même, peut-être, la principale.

A l'avénement du christianisme, il est arrivé chez eux comme en tous autres pays[3]. Quand, à partir du IX[e] siècle, les missionnaires apparurent, à mesure qu'ils avançaient, les anciennes croyances reculèrent devant la foi nouvelle. Les prêtres, partout où ils s'établissaient, ne pouvaient avoir qu'un but : déraciner les herbes folles qui jusque-là avaient poussé en ce terrain vierge. C'était une condition indispensable pour que le bon grain qu'ils y venaient semer pût lever et prospérer. De là, jusqu'à la fin du moyen âge, ces « Ordonnances ecclésiastiques » qui punissent de si dure façon des faits en apparence bien innocents[4]. D'autres fois, observateurs éminemment pratiques, les prêtres s'assimilent du passé tout ce qu'ils peuvent : des anciennes pratiques religieuses ils font les cérémonies du nouveau culte. Parmi les dieux païens quelques-uns, les meilleurs, ou les plus anciens, les plus aimés du peuple, deviennent des saints auxquels la foule superstitieuse continue, comme autrefois, d'adresser ses prières : les noms seuls ont changé[5]. Néan-

1. The Smithsonian Institution. 1892-93. I. *The Menomini Indians*, p. 61.

2. Gaston Boissier, *La religion romaine*, I, p. 18.

3. Cf. H.-A. Junod, *Les chants et les contes des Ba-Ronga*, Lausanne, 1897, p. 37. « Pour les chrétiens noirs, les anciens chants païens rentrent volontiers dans la catégorie des choses défendues ou du moins très dangereuses. »

4. Par exemple, les Ordonnances de 1123, en Islande, défendent sous peine de « fjörbaugs gard », de chanter ou de faire chanter des « galdr » pour soi ou pour ses biens (Dania, oct. 1896, O. Thyregod. *Lovstridigt Hedenskab i Norden*, p. 339).

5. Cf. M.-B. Lanstad, NF. p. 90. « De ældste kristelige Missionærer benyttede sig sandsynligviis af den oldnordiske Gudelære som

moins, le plus grand nombre tombe au rang de démons malfaisants et redoutés. « Lorsqu'un culte fait place à un autre culte, généralement apporté du dehors, les prêtres de la religion nouvelle représentent comme des démons et des mauvais génies les divinités qu'ils ont renversées et anathématisent comme sorciers et magiciens ceux qui persistent à les honorer »[1]. Le moyen le plus propre pour atteindre un tel but, c'était de détruire ce qui, plus que toute autre chose, eût été capable de réveiller les échos du passé : les chants mystérieux qui le célébraient.

Contre ces chants la guerre a dû être impitoyable.

Fort peu ont pu échapper à la persécution : en se travestissant, en changeant de nom, en se mettant même sous le patronage de quelque saint[2].

Nous en aurions plus d'un exemple.

Jadis, c'était aux divinités des eaux surtout que les malades allaient demander la guérison de leurs maux : tournant trois fois avec le soleil autour de la source, en chantant ils conjuraient l'esprit et ne repartaient point sans lui laisser leur offrande. Les chrétiens d'aujourd'hui ne font pas autrement que les païens d'autrefois. Seulement, c'est à un saint que maintenant ils s'adressent.

Chant à sainte Ingemo.

Thess heliga vatn jag dricker in,
Så ock bestryckes skadan min.
Med knäfall för sancte Ingemos kjell
Gör jag min bön i thenna qväll.

Ock hoppas på dhe heligas nådh
af hvilken vist hjelpen kommer ifrån.
Tree resor rundom går jag kring,
mit lilla offrar i thenna ring[3].

et Middel, hvorved de kunde knytte den nye Tid til Folkets Hjerter. »

1. A. Maury, *Revue des Deux-Mondes*, sept. 1880, p. 15. — Cf. J. Grimm, DM. I, p. 35.

2. Cf. H. Schück ock K. Warburg, ISLH. I, p. 58. « Den gamla hedniska vidskepelsen fortlefvde väl under kristen form; man drog fortfarande lott om den gud, till hvilken man skulle offra, ock enda skilnaden bestod i att man nu kallade honom S. Nicholaus eller S. Birgitta i stället för Oden eller Freyr. »

3. E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. I, p. 411, nº 90. Offersång vid Sankt Ingemos källa.

« Je bois de cette eau sainte — et j'en lave mon mal ; — à genoux devant la fontaine de sainte Ingemo, — je fais, ce soir, ma prière.

« Et j'espère en la grâce de la sainte, — de qui, bien sûr, vient le secours. — Trois fois je fais le tour — et laisse mon obole dans ce rond. »

De même, à différentes époques de l'année, à la Chandeleur, au premier mai, à la Pentecôte, à la Saint-Valborg, des bandes d'enfants, garçons et fillettes, aux pays scandinaves aussi bien que dans nos provinces, s'en vont chanter de porte en porte, recueillant de menus cadeaux. Sans doute, c'est le petit Jésus qui maintenant fait le sujet de leur liesse : mais ils ont chanté bien longtemps avant sa naissance. Qui donc célébraient-ils alors ? La seule joie que la nature entière ressent au retour du printemps n'est-elle pas, d'autre part, restée la source toute païenne de leur inspiration ?

Chants de Noël et chants de Mai.

Os fryder Aarsens Tid og Dag,
det Maj i Morgen er :
den kommer os alle til Behag
alt baade fjærn og nær[1].

« C'est le jour du renouveau qui fait notre joie — demain c'est le mois de mai : — il vient pour notre aise à tous, — et au loin et au près. »

De ces fêtes de nos ancêtres aucune assurément n'a dû être plus importante ni plus solennelle que la Noël : à en conclure, du moins, de tout ce qui jusqu'à nous s'en est perpétué de pratiques et de souvenirs. Non seulement son vieux nom païen lui est resté, et le même chez les Scandinaves que dans la Basse-Bretagne et la Cornouailles ; mais maintes coutumes aussi se sont perpétuées des temps les plus reculés à nos jours[2].

1. E.-T. Kristensen, GV., p. 211. Valborgsvise.
2. Cf. A. Maury, *Croyances et légendes du moyen âge*. Appendice I. La fête d'hiver s'appelait *Ioule, Iole, Ioel,* c'est-à-dire la fête du soleil.

Le lendemain de Noël, par exemple, c'est auquel parmi les paysans suédois, possédant l'attelage le plus rapide, s'en reviendra le premier de l'église chez lui : et ce dans l'espoir d'avoir les meilleures récoltes. Déjà, au XVIe siècle, le vieil archevêque Olaus Magnus voyait dans cette tradition la survivance d'antiques courses de chevaux, dont on accompagnait le sacrifice offert au dieu Freyr, à qui le cheval était particulièrement consacré.

Ce dieu a depuis longtemps disparu. Un saint l'a remplacé. Saint Étienne, l'apôtre de la Suède, lui prenant toutes ses anciennes prérogatives, et sans qu'aucun fait dans sa vie semble justifier une pareille usurpation, est, à son tour, devenu le patron des chevaux. « Staffansvisan. »

Or, ce même jour, les jeunes gens, à cheval, vont, le chantant, de ferme en ferme. A notre avis, dans leur chant c'est, sous la légende chrétienne, le dieu suédois qui se cache, déchu au rang de valet dans les écuries du roi Hérode.

Staffan var en stalledräng,
— *Vi tackom nu så gerna!* —
han vattna' sine folar fem,
allt vid den ljusa stjernan.
Ingen dager syns ändå,
men den ljusa stjernan,
som för dagen månde gå[1].

Étienne était un valet d'écurie, — *Nous vous remercions bien!* — il faisait boire ses cinq chevaux — tout à la clarté de l'étoile. — Ce n'est point le jour qui parait encore, — mais l'étoile brillante — qui le précède.

Hiaul et *houl* signifient encore le soleil dans les dialectes de la Basse-Bretagne et de la Cornouailles.

1. Cité par Sv. Grundtvig, DgF. II. p. 521. — Sv. Grundtvig explique dans son introduction à cette chanson la genèse possible de la légende chrétienne. — Mm. H. Schück ok K. Warburg, ISLH. I, p. 33, sont d'avis qu'il n'y a aucun rapport entre cette chanson et le culte de Freyr ; mais plutôt « att vi här hafva att göra blott med en vida spridd gammal kristen legend, hvilken förekommer äfven inom Tysklands ok Englands folklitteratur ». — Cf. W Mannhardt, *Wald-u. Feldkulte,* I, p. 402-4. La même coutume existe dans la Souabe. — Fr.-J. Child, EaSPB. I, nº 22.

Il est juste de dire que, dans le district de Bleking, on chante bien le valet Étienne, mais sans rien dans les détails qui puisse rappeler le saint du même nom, ni le dieu qui l'a précédé.

Staffan var en stalledräng,
en stalledräng;
han vattnade sina fålar fäm.
I ra, i ra,
sjung fallerallala!
Gossar, låt oss lustiga vara,
en gång jul om året bara,
sjung fallerallala.

Étienne était un valet d'écurie, — un valet d'écurie, — il faisait boire ses cinq poulains. — *I ra i ra,* — *chantez, fallerallala!* — Garçons, soyons gais! — Ce n'est qu'une fois l'an Noël. — *Chantez, fallerallala!*

Deux étaient noirs, — oui, noirs; — ils étaient menus et grêles.

Deux étaient rouges, — oui, rouges; — ils gagnaient tout juste leur nourriture.

Le cinquième, lui, était gris pommelé, — oui, gris pommelé : — c'est celui-là qu'Étienne monte.

Nous voici chevauchant à la porte du paysan, — oui, à la porte du paysan. — La barbe nous y gèle.

Le paysan, lui, a nom Noakssen, — oui, Noakssen : — il nous invite tous à entrer.

La vieille, elle, a nom Sara, — oui, Sara : — elle nous offre de l'eau claire.

La fille, elle, a nom Anna, — oui, Anna : — elle nous offre de la bière à pleins pots.

La petite servante, elle, s'appelle Stina, — oui, Stina : — elle nous offre des pommes jolies.

Maintenant, nous retournons au gaard du maître, — oui, du maître : — nous reviendrons l'an prochain.

Oui, la chevauchée fut gaie, — oui, bien gaie ! — Maintenant nous ramenons nos chevaux à l'écurie.

I ra, i ra,
i sjung fallerallala !
Gossar, låt oss lustiga vara,
en gång jul om året bara,
sjung fallerallala[1] *!*

La rituelle chevauchée de l'ancien culte a traversé les siècles : mais la signification s'en est perdue ; perdu aussi l'hymne religieux qui autrefois l'accompagnait. Aujourd'hui on l'égaie d'un chant quelconque, aux paroles essentiellement insignifiantes : la condition indispensable pour vivre, c'est, avant tout, de ne pas porter ombrage à la religion nouvelle.

1. SL. 40[de] h., 1890, S. Thomasson, *Visor upptecknade i Kyrkkults socken i Bleking,* n° 13, p. 28, Staffansvisan.

CHAPITRE II

« THÔR AF HAVSGAARD »

Un moyen, également efficace, pour détourner la persécution ou en fléchir la rigueur, c'est de ridiculiser ce qui, précédemment, a été l'objet du respect : nous devons à ce procédé la conservation en parfait état d'un chant aussi précieux par sa valeur intrinsèque qu'intéressant pour l'histoire de la vieille poésie scandinave, le « Thôr af Havsgaard ».

Le dieu Thôr possédait trois objets du plus grand prix : une ceinture, Megingjörđ, qu'il n'avait qu'à ceindre pour aussitôt sentir ses forces redoubler, des gants de fer et un merveilleux marteau, Mjöllner[1].

Thôr et son marteau.

Ce marteau avait toutes sortes de vertus. Il communiquait à tout ce qu'il touchait une force bienfaisante, contre laquelle aucune mauvaise influence ne pouvait plus prévaloir ; il rendait même la vie aux êtres qui l'avaient perdue : mais surtout c'était une arme et d'autant plus redoutable que, tel un « boomerang », il revenait de lui-même dans la main qui l'avait lancé[2].

1. « Hann á ok þrjá kostgripi : einn er hamarinn Mjöllnir, er hrímþursar ok bergrisar kenna, þá er hann kemr á lopt ; ok er þat eigi undarligt, hann hefir lamit margan haus á fedrum eda frændum þeira. Annan grip á hann beztan, megingjardarnar, ok er hann spennir þeim um sik, þá vex hánum ásmegin háfu. En þridja hlut á hann, þann er mikill gripr er i, þat eru járnglófar... » *Gylfaginning*, XXI.

2. Dans un conte souabe, les trois frères Tonnerre, Éclair et Ouragan, ont une boule d'or qui revient aussi d'elle même dans la main qui l'a lancée. Cf. *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, VII, 1897, p. 6. — Cf. également les flèches d'Apollon.

Grâce à ce Mjöllner, Thôr était le plus fort des dieux : aussi, lorsqu'ils se trouvaient en danger, était-ce à lui qu'ils avaient recours pour les protéger.

Une fois entre bien d'autres.

Parmi les divinités du Valhal, il en était une surtout qui faisait la joie de tous : Freyja, l'épouse d'Odin, la terre verdoyante en sa printanière jeunesse.

Thôr et les géants.

Les géants, forces brutales de la nature, les toutes premières divinités qui avaient précédé les Ases et qui ne cessaient de lutter contre leurs vainqueurs, la convoitaient particulièrement, et tous leurs efforts ne tendaient qu'à la posséder. Effrayés de leur audace, les Ases voulurent se construire une enceinte. A point nommé, un inconnu se présenta qui offrit de leur faire un « borg » où ils seraient absolument en sûreté. Il s'engageait à l'achever dans le courant d'un hiver : mais, en retour, il exigeait, pour prix de son travail, Freyja avec le soleil et la lune[1]. Les dieux hésitaient. Ce fut Loke qui les décida à accepter, comptant bien que le travail ne serait pas terminé dans le délai fixé : auquel cas ils ne devraient rien. Le marché conclu, l'inconnu se mit à l'œuvre, bâtissant le jour, amenant la nuit les matériaux dont il avait besoin. L'hiver s'écoula. Le « borg » allait être fini. Il était évident que dans les trois jours qui restaient encore avant le terme convenu, tout serait prêt. Les Ases, inquiets, se lamentaient à l'idée de donner Freyja avec le soleil et la lune. Ils tinrent conseil. Alors, se tournant contre Loke qui les avait engagés dans cette fâcheuse aventure, ils allèrent jusqu'à le menacer de mort s'il ne les tirait de là.

Le géant constructeur.

Le lendemain soir, comme le constructeur allait chercher les derniers blocs nécessaires, tout à coup, du bois voisin, une cavale sortit en hennissant. A cette vue, son cheval Svadelfare, ardent, s'échappa. Toute la nuit il dut courir

1. La construction par un être mystérieux d'ouvrages gigantesques ou d'une exécution extraordinairement difficile est un lieu commun de la tradition. Cf. J. Grimm., DM. II, p. 852. — Edw. Clodd, *Tom Tit Tot,* London, 1898, p. 18. — L. Pineau, *le Folk-Lore du Poitou,* p. 177. — Etc...

pour le rattraper : si bien, que le premier jour de l'été arriva et le « borg » était inachevé[1].

Alors, déçu, il entra dans une colère telle qu'immédiatement les Ases reconnurent en lui un de leurs ennemis. Ils appelèrent Thôr qui, en sa qualité de dieu de l'été et des orages, se trouvait tout naturellement absent pendant les mois d'hiver. Sur-le-champ il arriva et, de son Mjöllner frappant le géant, il lui brisa le crâne[2].

Le marteau de Thôr est volé par le prince des géants.

Les géants, s'étant rendu compte qu'ils ne pourraient jamais rien contre leur adversaire, tant qu'il aurait en son pouvoir cette arme terrible, ne cherchèrent plus qu'à la lui ravir. Enfin, leur prince, Trym[3], y réussit.

Le larcin avait eu lieu pendant le sommeil de Thôr. Grande fut, au réveil, la colère du dieu. Désormais, il ne saurait avoir de repos qu'il n'ait retrouvé son marteau.

A la recherche du marteau.

C'est le sujet du « Thôr af Havsgaard ».

Ce chant, dont nous ne possédons qu'une seule version danoise, conservée dans deux manuscrits du xvi[e] siècle[4], est

1. Sur l'interprétation du mythe de Svadelfare, voir K. Simrock, DM. p 57. — Le produit du cheval Svadelfare et de Loke fut Sleipnir, le merveilleux coursier d'Odin. — Cf. L. Uhland, *Der Mythus von Thôr,* p. 95 et suiv. — S. Bugge, *Götter-u. Heldensage,* p. 267 et suiv.

2. *Gylfaginning,* XLII.

3. Ce Trym parait avoir été lui-même antérieurement à Thôr, le dieu des orages et du tonnerre. Il se peut qu'ils ne soient les deux qu'un dédoublement l'un de l'autre : tels, dans la mythologie védique, Indra et Namuci. Cf. *Revue Critique,* XXXII, p. 439, l'article de M. Victor Henry sur les *Contributions to the Interpretation of the Veda, third series,* by Maurice Bloomfield.

4. Les deux copies sont identiques au fond. Néanmoins, certaines divergences donneraient à supposer que, tout en dérivant d'une source commune, elles sont indépendantes l'une de l'autre. Le « liden Lokke », « petit Loke » de l'une, est appelé dans l'autre « Lokke Lejmand ». Il est difficile de dire lequel de ces deux noms était celui de la chanson primitive. Peder Syv en connaissait une version norvégienne. Dans ses « 200 Viser om Konger, Kæmper oc Andre », qu'il publia à Copenhague, en 1695, il en donne quelques vers, avec cette remarque qu'elle diffère peu de la version danoise. M. Moltke-Moe, de l'Université de Kristiania, a reçu d'un étudiant de Løken, dans le Vestre Slidre, un lot de vieux papiers, parmi lesquels se trouvait une copie de cette chanson : « Thore Kals viise saasom den quædes af ole Grønsel », qui daterait d'environ 1750 et qui doit être très apparentée à la version connue de Syv. En Suède, Arwidsson la donne en tête de ses « Svenska Fornsånger », et enfin l'instituteur

assurément, dit Sv. Grundtvig, l'un des plus beaux joyaux de la poésie scandinave et peut-être le plus ancien[1]. Unique en son genre, « c'est le seul poème mythique de l'Edda qui soit passé corps et âme dans la poésie populaire du moyen âge[2] ».

C'était Thôr de Havsgaard, — chevauchant à travers les vertes prairies : — il perdit son marteau d'or — et si longtemps il fut sans le retrouver. DgF. n° 1 A.

Voilà comme on vient à bout de l'orgueilleuse femme[3] !

C'était Thôr de Havsgaard, — il dit à son frère : — « Toi, va en Nörrefjeld — à la recherche de mon marteau ! »

C'était petit Loke, — il mit sa chemise de plumes : — et il s'envola vers le Nörrefjeld, — par delà la mer salée.

Tout au milieu du gaard, — il ajuste son manteau sur ses épaules : — et il entre dans la chambre — devant le prince des géants.

E.-F. Kristensen, qui a tant fait pour la tradition orale populaire en Danemark, l'a entendu chanter, de 1869 à 1884, par trois personnes différentes dans le canton de Hammerum, district de Ringkjøbing, Jutland.

1. Cf. A.-I. Arwidsson, SFs. I, p. 3. « Troligen den äldsta folksång, som ännu återstår oss ifrån forntiden. »

2. DgF. I, p. 1. « Det eneste reent mythiske Eddadigt, der heelt og holdent er gaaet over i en middelalderlig Folkevise, udbredt over hele Skandinavien. »

3. Dans une variante danoise recueillie par E.-T. Kristensen, JF. n° 35, le refrain est :

I Aar saa vinder vi Sverig !

« Cette année, nous ferons la conquête de la Suède ! » Altération évidente du vieux mot « suerchen »,

Saa vinder man suerchen.

Dans les versions de la Suède et de la Norvège, le refrain est différent. C'est :

Torekall tøyme no folen sin mæ toumå,

et :

Torer tämjer fålen sin i tömme.

« Sois le bienvenu, petit Loke ! — Sois le bienvenu ici. — Comment va-t-on à Havsgaard ? — Comment va-t on au pays là-bas ? »

« On va bien à Havsgaard ; — on va bien au pays là-bas : — si ce n'est que Thôr a perdu son marteau, — et c'est pour cela que je suis venu ici. »

« Thôr n'aura point son marteau, — je te le dis en vérité : — car à quinze brasses et quatre et dix — il est enfoui dans la terre.

« Thôr n'aura pas son marteau, — je te le dis en vérité : — que vous ne me donniez Fredensborg — avec toutes les richesses que vous possédez ! »

C'était petit Loke, — il mit sa chemise de plumes : — et il s'en revint volant — par-dessus la mer salée.

Tout au milieu du gaard — il ajuste son manteau sur ses épaules : — et il entre dans la chambre — devant son frère.

« Tu n'auras point ton marteau, — je te le dis en vérité : — que nous ne lui donnions Fredensborg — avec toutes les richesses que nous possédons. »

Ce répondit la fière damoiselle, — du banc où elle était assise : — « Mariez-moi à un chrétien plutôt — qu'à un si vilain troll ! »

« Alors nous prendrons notre vieux père, — nous lui brosserons bien ses cheveux : — nous le conduirons en Nörrefjeld, — comme une si fière damoiselle ! »

Ils emmenèrent la jeune fiancée, — au gaard nuptial ils la conduisirent :—je le dirai en vérité, — l'or n'y fut point ménagé aux ménétriers[1].

1. M. Joh. Steenstrup, dans *Vore Folkeviser fra Middelalderen*, Kjbhvn, 1891, p. 61 et suiv., montre que ce vers : « Je le dirai en vérité, » — Det vil jeg for sandingen sige — qui revient si souvent

Ils prirent la jeune fiancée, — sur le banc nuptial ils l'assirent : — s'avance le prince des géants, — il veut lui remplir sa coupe.

Le corps d'un bœuf elle mangea, — aussi trente flèches de lard : — sept cents pains il lui fallut pour son repas, — alors la fiancée voulut boire.

Le corps d'un bœuf elle mangea, — aussi trente flèches de lard : — douze tonneaux de bière elle but, — avant d'étancher sa soif.

Le prince des géants va et vient dans la salle : — si fort il se plaint ! — « Qui donc est cette jeune fiancée, — qui veut tant à manger ? »

Ce répondit petit Loke, — en souriant sous sa cape fourrée : — « Sept jours il y a qu'elle n'a mangé, — tant elle pensait à toi ! »

C'étaient huit preux, — (suspendu) à une grosse perche ils apportèrent le marteau : — je le dirai en vérité, — ils le posèrent sur les genoux de la fiancée.

C'était la jeune fiancée, — elle prit le marteau à la main : — je le dirai en vérité, — comme une badine elle le brandit.

Elle tua le prince des géants, — le troll grand et vilain ; — et elle tua les autres petits trolls : — que la noce pût continuer.

C'était petit Loke, — il fit observer : — « Revenons-nous en chez nous maintenant, — que notre père est « veuve[1] ».

Voilà comme on vient à bout de l'orgueilleuse femme !

dans les chants pop. scandinaves, ne sert, en réalité, qu'à combler une lacune dans la mémoire du chanteur. De même cet autre « L'or n'y fut point ménagé aux ménétriers. » — Der var ikke Guld for Legerne spart — est également traditionnel.

1. Str. 23. « Nu vill wi fare hiem till vor egne land,
skone *vor fader* en enncke. »

Cf. Sv. Grundtvig, DgF. I, p. 1. « Endskjønt Tidens og Troens Vexel har forvandlet Gudemythen til et Kæmpeæventyr, saa findes

Les différentes versions du « Thôr af Havsgaard ».

En outre de la version danoise, il en existe aussi une norvégienne et une suédoise. Il n'y a entre les trois que des divergences de détails, mais intéressantes néanmoins en ce qu'elles montrent quelles transformations une idée peu à peu subit dans l'esprit du peuple. Ainsi, Thôr, que nous avons rencontré dans le texte danois chevauchant à travers prés[1],

rider offuer di grønne ennge,

en Norvège, s'en revenait du bois, quand il s'aperçut que des voleurs lui avaient emporté son marteau :

Torekall kom av skogje heim,
trøytte va han å moe ;
tjuvan ha støle burt hamarn hass,
han viste 'kje, kveim dæ gjole.
Torekall tøyme no folen sin med toumå.

Au contraire, en Suède, il était tout simplement assis dans son fauteuil, à raconter ses voyages :

Torkar sitter i sina säte,
rimmar af sin färd :
« Trolltram har min guldhammar stulit,
det var en usel färd. »
Torer tämjer fålen sin i tömme.

La « chemise de plumes » que revêt petit Loke dans la chanson danoise,

Thet vor liden Locke,
setter sig i fedder-ham...

dog i den danske Opskrift et Udtryk, der maaskee kunde forklares som en mythisk Reminiscens. Tord kaldes i V. 13 : « vor gamle Fader » og atter i V.23 : « vor Fader »; medens det ellers framgaaer som Visens Mening, at Tord og Lokke ere Brødre... »

1. D'après la variante de E.-T. Kristensen, JF. nº 35, le marteau n'a pas été volé : c'est le dieu lui-même qui l'a lancé si loin qu'il ne le retrouve plus :

saa kast' han hen hans Hammer af Guld,
og henn' var den saa læng'.

Les géants, l'ayant trouvé, l'ont caché dans la terre.

devient, dans la chanson suédoise, des ailes d'or qu'il se fait fabriquer :

Det var Locke Lewe
han låtte sig göra guldvingar[1].

De même, à l'arrivée du messager de Thôr chez Trym, la chanson danoise a mis le manteau des chevaliers du moyen âge ; tandis qu'en Norvège nous voyons dans le prince des géants une sorte d'ogre occupé à attiser son feu, soit pour s'y chauffer, comme dans nos contes, soit pour forger.

Toutes les versions sont absolument d'accord quant à la condition exigée pour la remise du marteau et dans presque tous les détails qui suivent au moment des fameuses épousailles.

Évidemment, la chanson a été contaminée. Elle est remplie d'expressions qu'on rencontre de tous côtés : expressions traditionnelles et qui sont comme le bien commun des poètes populaires. L'énumération qu'en ont faite MM. S. Bugge et Molkte-Moe, dans leur savante monographie, est, sous ce rapport, éminemment suggestive. Néanmoins, concluent ces deux éminents critiques, « il est certain que nous avons dans les trois versions norvégienne, suédoise et danoise de la chanson de Thôr trois variantes qui, bien qu'indépendantes l'une de l'autre, doivent remonter à une forme primitive commune[2] ».

Cette forme commune nous serait inconnue.

Thôr et Pélée.

Quoi que vaille cette hypothèse, nous ne voulons faire, pour le moment, qu'une seule remarque : c'est que nous nous trouvons là en face d'un thème mythique des plus anciens. N'est-ce pas l'aventure de Pélée à qui Héphaistos avait fait don d'un couteau merveilleux que ses ennemis parvinrent à lui enlever et cachèrent dans le fumier

1. A.-I. Arwidsson, SFs. n° 1, str. 3.
2. Sophus Bugge og Molkte-Moe, *Torsvisen*, Christiania, 1897, p. 60. « Det er sikkert, at vi i de norske, svenske og danske optegnelser af Torsvisen har ikke tre af hverandre aldeles uafhængige poetiske behandlinger af samme æmne, men forskjellige variationer af en vise, hvis skiftende former samtlige, om end ikke med hensyn til alle vers og udtryk, forudsætter den samme, nu tabte grundform. »

des vaches ? Mais, comme Thôr aidé de Loke, Pélée, grâce au concours de Chiron, réussit à le ravoir et put dès lors se rendre maître des centaures[1].

Le « Thrymskvida ».

Un chant de l'Edda, le « Hamarsheimt » ou « Þrymskviđa » a tout à fait le même sujet que la chanson populaire. Les deux étant mis en comparaison, une question se pose : dans quels rapports sont-ils l'un à l'autre ?

Sv. Grundtvig est d'avis que le chant eddique a été l'original, lequel, avec le temps, serait, dans la bouche du peuple, devenu la chanson que nous connaissons, et cela peut-être dès le XI[e] siècle. Les anciens dieux n'étaient plus adorés ; mais on avait souvenance encore des chants qui les avaient jadis célébrés, et les nouveaux convertis se seraient plu à rappeler cette noce gigantesque — au vrai sens du mot — longtemps après avoir oublié quels en étaient les véritables personnages.

Cette opinion, du reste, est à peu près générale : c'est celle notamment de Finn Magnusen, 1822, d'Arwidsson, 1834, de L. Uhland[2], 1836, de N-M. Petersen[3], 1853, de J.-C. Hauch[4], qui ne voit dans la chanson populaire qu'un pastiche du vieux style, 1866, de E. Jessen, 1868, de Christian Rauch, 1873, de Lundgren, 1878, de C. Rosenberg[5], 1880, et de Vigfusson, 1883. MM. Schück et Warburg[6], 1890-96, tout en ne considérant pas comme prouvé et même en regardant comme à peine croyable que le « Thôr af Havsgaard » puisse provenir d'un chant plus ancien, conviennent pourtant

1. Cf. Lud. Preller, *Gr. Myth,* 3[te] Aufl, 2[ter] Band, p. 395. « Der Name Πηλεύσ bedeutet wahrscheinlich dasselbe was Παλλάς, also einen *Schwinger,* der Schwinger der furchtbaren Todeslanze vom Pelion... »
2. *Der Mythus von Thôr,* p. 104.
3. NM. p. 316. « Kun få eddiske digte have således gennemtrængt folket over hele norden, som dette. »
4. « Denne Vise giver, som bekjendt, et Slags forvansket Copi af det gamle Mythedigt *Thrymsqvida* eller *Hamarsheimt,* og den staar midt i den christelige Tid som et Slags Kæmpegjenganger fra Hedenskabet. « *Bemærkninger over nogle ved Christendommen modificerede Oldtidsminder i vore Viser fra Middelalderen,* Kjbhvn, 1866, p. 35.
5. NA. II, p. 454. « Derfor tør det dog ligefuldt siges, at Visen er selve det gamle Gudekvad i ny Form ; det har altsaa holdt sig i Folkemunden til Dag idag, sagtens en 11-1200 Aar. »
6. ISLH. I, p. 32.

qu'il a dû y avoir maints « Torssånger » : « car Thôr était, du moins dans les derniers temps, le dieu le plus populaire des Suédois ; et il paraît bien qu'il ait tenu cette place dans la religion du peuple durant toute l'époque païenne ». Enfin, MM. S. Bugge et Moltke-Moe[1], résumant la question, assurent que la chanson est venue d'Islande, où, vers 1400, elle aurait été rimée d'après le « Þrymskviða ». « Elle a bien, disent-ils, conservé la trame de l'action, mais le récit mythique y est devenu une aventure comique de preux surnaturellement doués qui bernent des trolls. L'intelligence du mythe et de la vie des dieux en est absente. Le fond, riche et varié, sur lequel autrefois l'action se passait, s'est effacé. Thôr, Loke et Freyja n'apparaissent plus que comme les fragments d'un anneau qui a été brisé. Et plus d'un important chaînon de l'action s'est perdu ».

Ainsi la prétendue forme commune d'où dériveraient les différentes versions scandinaves de la chanson ne serait, en fin de compte, qu'un remaniement du chant eddique, datant, tout au plus, de la fin du moyen âge.

Il ne va point sans quelque témérité de notre part de revenir sur ce sujet : mais il nous semble qu'il n'a pas été épuisé. Nous ne savons, par exemple, sur quelles raisons, au juste, Sv. Grundtvig a fondé son hypothèse. Il eût cependant valu la peine de les exposer tout au long, car il s'agit là d'une question au plus haut point intéressante : à savoir, des rapports des chants de l'Edda, en général, avec les chansons populaires.

Le « Þrymskviða » et le « Thôr af Havsgaard » placés en face l'un de l'autre, tout d'abord il saute aux yeux que le premier est de beaucoup le plus long et le plus détaillé. C'est à peine si la chanson mentionne l'assemblée des dieux où, Heimdallr ayant conseillé d'habiller Thôr en fiancée, Loke insiste pour faire adopter ce plan, autrement les géants devant s'emparer du Valhal. Aucune variante, non plus, ne décrit le voyage au pays de Trym. Sv. Grundtvig ne voit là qu'un simple effet du temps : le poème eddique se serait, pour ainsi dire effrité, laissant ici un morceau, là un autre.

1. *Torsvisen*, p. 61.

Plus que personne nous sommes convaincu de la *non-immutabilité* du chant populaire qui, tantôt s'appauvrissant, tantôt s'enrichissant, dans la bouche des générations sans cesse se transforme.

Mais nous ferons aux théories de Sv. Grundtvig et de MM. S. Bugge et Moltke-Moe une objection de principe.

Supposons a priori que les auteurs de l'Edda aient utilisé des chants traditionnels : ils ont pu les adapter à une métrique nouvelle, importée aux environs du x° siècle, sans que nous sachions, en l'état actuel de nos connaissances, ce qu'eût été la métrique antérieure. De fait, rien ne nous dit que la strophe populaire de deux grands vers, allitérants, puis assonnants, et qui, plus tard, s'est brisée en une strophe de quatre petits vers assonants en 2 et 4, n'ait pas été la strophe primitive chez les Scandinaves. Les strophes eddiques peuvent même n'en être que le très naturel développement, surtout la plus ancienne, le Fornyrđislag, en laquelle sont écrits le plus grand nombre des poèmes.

Au contraire, si c'était l'Edda qui eût servi de modèle, comment le poète populaire n'eût-il nulle part trahi son imitation par l'emprunt de telle ou telle expression? Comment expliquer surtout, qu'à une époque où les scaldes faisaient du vers et de la strophe des merveilles de complications aussi enchevêtrées qu'ingénieuses, il eût, lui, génie inconnu, créé une forme aussi simple?

Enfin, il est certains détails, une fois trouvés, que nul chanteur n'oubliera : il les amplifiera plutôt.

Nous en croyons trouver quelques-uns dans le « Þrymskviđa ».

C'est d'abord le beau tableau du début, auquel la chanson ne fait aucune allusion, quand Loke arrive au royaume des géants.

> Trym était assis sur un tertre, — le prince des
> géants : — mettant des colliers d'or à ses dogues
> — et peignant la crinière de ses cavales [1].

Puis, la colère de Freyja, quand elle apprend que le

1. Þrymr sat á hauge,
Þursa dróttenn,

géant refuse de rendre le marteau, à moins qu'on ne la lui livre pour fiancée.

> Freyja s'emporta, — miaulant de colère : — toute la salle des Ases en trembla ; — son brillant collier Brising s'en brisa. — « Mais tu dirais bien — que j'ai la rage de l'homme, — si j'allais avec toi — au Jötunheimer ! [1] »

Cette scène, indiquée dans l'Edda, le peuple n'eût pas manqué de la développer, s'il est vrai qu'il prît plaisir, en abandonnant ses anciennes divinités, à les ridiculiser. Au contraire, la chanson l'adoucit.

> Ce répondit la fière damoiselle — du banc où elle était assise : — « Mariez-moi à un chrétien plutôt — qu'à un si vilain troll ! »

Enfin, la description si amusante de la toilette de Thôr en fiancée.

> Dit Heimdallr, — le plus brillant des Ases — et qui était sage entre tous les Vanes : « — Mettons à Thôr — le voile nuptial ; — et qu'on le pare — de l'éclatant Brising [2] !

greyjom sinom
gollbǫnd snere,
ok mǫrom sinom
mǫn jafnaþe.
Str. 5, EL. I, p. 61.

1. Reiþ varþ Freyja
ok fnásaþe,
allr ása salr
under bifþesk :
stǫkk et mikla
men Brisinga
« mik veizt verþa
vergjarnasta,
ef ek ek meþ þér
i jǫtonheima. »
Str. 12, EL. I, p. 61.

2. Le collier de Freyja.

« Laissons pendre — les clefs à sa ceinture; — qu'une robe de femme — cache ses genoux ! — Que sur sa poitrine — les pierres précieuses brillent, — et qu'artistement — on peigne sa chevelure ! »

Thòr se récrie : il craint que les Ases ne se moquent de lui [1].

Dit Loke, le fils de Laufey : — « Thôr, ne dis pas — chose semblable ! — Bientôt les géants — habiteront l'Asgaard — si tu ne vas reprendre — ton marteau ! »

Seule cette perspective peut le décider. Ainsi déguisé et accompagné de Loke qui lui sert de chambrière, il part sur son char voûté, attelé de boucs : et

Les montagnes tremblaient, — de la terre des flammes jaillissaient, — comme le fils d'Odin — se rendait au pays des géants.

Là encore la chanson populaire, plus sobre, se contente d'un trait, mais bien plus primitif :

« Alors nous prendrons notre vieux père, — nous lui brosserons bien ses cheveux : — nous le conduirons en Nørre-fjeld, — comme une si fière damoiselle ! » [2]

Nous maintenons que tous ces détails, le poète populaire, s'il les eût connus, bien loin de les négliger, les aurait exagérés, comme il a exagéré l'appétit de l'étrange fiancée au

1. Au contraire, dans la version de E.-T. Kristensen, JF. n° 35, str. 10, c'est Thòr lui-même qui propose de se déguiser en mariée.

Det var djer gammel Allefaar,
de tjente ham for Œr':
« Lig' saa vel kan jeg en Brud nu vær',
om I mig ellers kan for'. »

2. « Da vill vi tage vor gamle fader,
gandske well vilge wi børste hans haar:
forre wi hannem till Nørre-feld
for en saa stalt iomfru. »
DgF. I. N° 1. A, str. 13.

festin des noces[1]. Dans le « Þrymskviða », Thôr mange un bœuf et huit saumons; après quoi il boit non seulement toutes les boissons douces destinées aux femmes, mais encore trois cuves d'hydromel :

einn át oxa,
átta laxa,
kráser allar,
es konor skyldo,
drakk Sifjar verr
sǫld þrjú mjaþar[2].

C'est raisonnable déjà; mais c'est bien autre chose dans la chanson :

> Le corps d'un bœuf elle mangea, — aussi trente flèches de lard : — sept cents pains il lui fallut pour son repas, — alors la fiancée voulut boire.
>
> Le corps d'un bœuf elle mangea, — aussi trente flèches de lard : — douze tonneaux de bière elle but — avant d'étancher sa soif[3].

Le prince des géants, tout habitué qu'il soit à de fortes ripailles, ne laisse pas que d'en être surpris. « Qui donc, dit-il,

> « Qui donc est cette jeune fiancée, — qui veut tant à manger? »

1. Cette voracité n'est, du reste, point une fantaisie du poète, mais un trait bien mythique et qui se retrouve dans nombre de légendes : rappelons-nous, par exemple, Gargantua.

2. Str. 24, EL. I, p. 63.

3. Str. 16-17. En oxe-krop saa aade hun op,
vell XXX suine-fløcke ;
VII[c] brød hinders renthe vor,
saa lyste bruden at dricke.

En oxe-krop saa aade hun op,
vell XXX suine-fløcke :
XII tønder øll saa drack hun ud,
for hun kunde torsten slocke.

Ce répondit petit Loke, — en souriant sous sa cape fourrée : — « Sept jours il y a qu'elle n'a mangé, — tant elle pensait à toi ! »

« Huen saa er then unge brud ?
hun vill saa megit æde. »

Svarede liden Locke,
smiler under skarlagen-skind :
« Y VII dage fick hun icke mad,
saa haffuer hun stundet hiem till din. »

Ce sont à peu près les mêmes mots que dans le « þrymskviđa [1] ».

Dit Trym, — le prince des géants : — « Qui jamais a vu fiancée — manger plus gloutonnement ? — Jamais, moi, je n'ai vu fiancée — manger si gloutonnement, — ni jeune fille — tant boire d'hydromel. »

Était là assise — la prudente chambrière, — elle répondit — aux paroles du géant : — « Huit nuits il y a — que Freyja — n'a rien mangé, — tant il lui tardait — de venir au pays des géants ! »

Mais ici la situation est plus développée.

1. þá kvaþ þat þrymr
þursa drótten :
« hvar sátt brúþer
bita hvassara ?
sáka brúþer
bita breiþara,
né in meira mjǫþ
mey of drekka. »

Sat en alsnotra
ambǫ́tt fyrer,
es orþ of fann
viþ jǫtons mále :
« át vætr Freyja
átta nǫ́ttom ;
svá vas hǫ́n óþfús
i jǫtonheima. »

Str. 25-26, EL. 1, p. 63.

Il souleva le voile, — il avait envie de l'embrasser : — mais il recula — de toute la longueur de la salle. — « Comme ils sont terribles, — les yeux de Freyja ! — Il m'a semblé que son regard — lançait des flammes. »

Était là assise — la prudente chambrière, — elle répondit — aux paroles du géant : — « Huit nuits il y a — que Freyja — n'a dormi, — tant il lui tardait — de venir au pays des géants ! »[1]

Et l'on peut croire que le peuple eût oublié cette scène ? Ces simples remarques rendraient déjà la théorie de Sv. Grundtvig peu vraisemblable.

Ce n'est point tout encore.

Il est un certain nombre de points où la chanson nous paraît avoir conservé les traces d'idées essentiellement primitives, et qui ne sont plus dans le chant eddique. Ainsi quand Loke, la première fois, se dispose à partir à la recherche du marteau, il faut d'abord qu'ils aillent, Thôr et lui, demander à Freyja de prêter sa « chemise de plumes ».

Ils allèrent à la splendide — demeure de Freyja, — et voici les paroles — qu'il dit d'abord : — « Il faut, Freyja, — que tu me prêtes ta « chemise de plumes », — pour que je puisse — aller chercher mon marteau ! »

Dit Freyja : — « Je te la donnerais, fût-elle en or ; — tu l'aurais, — fût-elle en argent ! »[2]

1. Str. 27-28, El, I. p. 61.

2. Gengo fagra
Freyjo túna,
ok þat orþa
alls fyrst of kvaþ :
« mont mér Freyja
fjaþrhams léa,
ef minn hamar
mættak hitta' ? »

Freyja kvaþ :
« Møndak gefa þér,
þótt ór golle være,
ok þó selja,
at ór silfre være. »

Str. 3-4, EL. I, p. 61.

Il est évident que, dans l'esprit du poète eddique, il s'agit d'ailes factices : telles les ailes de cire que Dédale s'était fabriquées, ou les souliers ailés que Persée s'était attachés aux pieds et grâce auxquels il pouvait voler comme un oiseau à travers l'air. C'est, dans la mythologie grecque comme dans celle de l'Edda, l'explication postérieure d'une conception désormais incomprise ; et, cette conception, la chanson populaire l'a conservée, affaiblie, sans doute, dans les versions suédoise et danoise, mais presque intacte dans la version norvégienne :

Låkjen han tok åt vængje sin,
nære floug han sin sprængje...

Loke n'y a pas besoin du secours d'autrui : à sa volonté, il se transforme et, oiseau, il s'envole par delà la mer salée[1],

alt over det salte vand.

A la fin, quand Trym commande qu'on lui apporte le marteau, c'est, dans l'Edda, pour bénir la fiancée[2] :

Dit Trym, — le prince des géants : — « Apportez le marteau — pour bénir la fiancée ! — Mettez Mjöllner — sur les genoux de la jeune fille — et qu'on nous unisse par la main de Vár ![3] »

La bénédiction du marteau était, en effet, une des cérémonies essentielles du mariage scandinave[4] : mais elle ne peut avoir rien à faire ici.

1. Cf. S. Bugge og Molkte-Moe, *Torsvisen*, p. 103.
2. Str. 30, EL. I, p. 63.

þá kvaþ þat þrymr
þursa dróttenn :
« bereþ inn hamar
brúþe at vígja.
leggeþ Mjǫllne
í meyjar kné,
vígeþ okr saman
Várar hende. »

3. Vár, déesse du mariage.
4. Cf. J. Grimm, DR. p. 64-162. — C. Rosenberg, NA. I, p. 483.

La chanson populaire est beaucoup plus logique.

Un marché a été conclu entre le géant et Loke : celui-ci, en amenant Freyja, a rempli son engagement ; il est tout naturel qu'en échange il reçoive le prix convenu, c'est-à-dire le marteau même, qui avait été volé au dieu Thôr.

Antériorité de la chanson populaire sur le poème eddique

A notre avis, ce trait à lui seul prouverait l'antériorité de la chanson.

Si à cela et à l'objection que nous avons faite plus haut on ajoute la perfection du poème eddique[1] : sa composition classique, la brièveté du style, le ton foncièrement humoristique et aussi certains passages qui sûrement décèlent un poète déjà lettré, par exemple, cette interpellation de Thôr à Loke quand celui-ci revient du pays des géants :

> « Le succès répond-il — à la peine ? — Dis de là-haut, en l'air, — tout ce que tu sais. — Souvent, quand on est assis, — les paroles manquent — et, couché, — les mensonges sont faciles ! »[2]

Si l'on tient compte aussi, dans le « Þrymskviđa », d'expressions toutes faites qui, bien que ne se trouvant pas dans le « Thôr af Havsgaard », reviennent sans cesse dans nombre d'autres chansons populaires : ainsi, lorsque Thôr aperçoit le marteau qu'on apporte pour la consécration nuptiale, « le cœur lui rit dans la poitrine »,

Hló Hlóriþa
hugr í brjóste,

1. Cf. Finnur Jónsson, LH. I, p. 161. « Man ved ikke, hvad man mest skal beundre: den uforlignelige karakteristik af alle de optrædende personer eller den klassiske komposition og korte stil eller den konsekvente humoristiske grundtone hele digtet igennem. »

2. Str. 9, EL. I, p. 61.

Hefr þú erende
sem erfiþe ?
seg þú á lopte
lǫng tiþende.
opt sitjanda
sǫgor of fallask,
ok liggjande
lyge of beller.

es harþhugaþr
hamar of þekþe[1]...

Il nous paraît à peu près indiscutable que si ce n'est pas notre chanson actuelle qui a inspiré le chant de l'Edda, l'un et l'autre, au moins, nous viennent d'une même source, c'est-à-dire d'un chant populaire très ancien dont le « Þrymskviđa » représenterait une dérivation canalisée par l'art et le « Thôr af Havsgaard », au contraire, le courant naturel avec ses bas-fonds et ses écueils, ses rives verdoyantes et ses plages ensablées[2].

L'étude générale des chants eddiques sera toute en faveur de cette conclusion.

1. Str. 31. EL. I. p. 64.

2. W. Grimm, ADHL., p. XIX, compare la chanson populaire au chant eddique et conclut à leur complète indépendance l'un de l'autre. « Nur glaube man nicht, dass dieses etwa nach der Edda bearbeitet sey, es ist so wenig als das umgekehrte der Fall : die Idee einer solchen Abänderung ist gar nicht volksmässig, und deutlich spricht dagegen, dass in den Kæmpe-Viser noch eine andere Recension von dem Lied mit andern Namen angeführt wird. Wie übrigens die Volkslieder und die Scaldenpoesie als innerlich verschieden entgegen gestellt wurden, so ist dieser Gegensatz auch in der Form sichtbar... »

CHAPITRE III

L'EDDA

On appelle « Edda » des chants en vers, d'auteurs inconnus, qui contiennent la mythologie, l'éthique et les légendes héroïques des peuples du Nord.

Ce qu'on appelle « Edda »

On distingue un premier recueil « Sæmundar Edda » (Edda = grand'mère)[1], attribué, mais très probablement à tort[2], à un prêtre islandais de la fin du XIe siècle, Sæmundr frode Sigfússon (1056-1133), d'un autre plus récent, « Snorres Edda », dû à Snorre Sturluson, lequel n'aurait, pour ainsi dire, fait que mettre en œuvre les documents laissés par Sæmundr.

En réalité, nous ne savons qui a rassemblé ces premiers chants. M. S. Bugge[3] voit même dans le « Codex regius », qui est la base de l'Edda de Sæmundr, non le recueil primitif de chants jusque-là transmis par la tradition orale, mais la copie d'un ou plusieurs recueils plus anciens, comparables aux « Visböcker » du XVIe siècle[4] : ce qui, certes, expliquerait bien des contradictions qui s'y trouvent.

1. Cf. F. Jónsson, LH. I, p. 8, Edda (afledet af óðr=digt) = poetik.

2. Cf. Id., p. 114. — C. Rosenberg, NA. I, p. 145. « Det sædvanlige Navn « Sæmundar Edda » er aldeles vilkaarligt og har ingen anden Hjemmel end Biskop Brynjulvs, idet denne paa en nu tabt Afskrift af « codex regius » havde skrevet : « Edda Sæmundi multiscii » (Sæmund Frodes Edda). Navnet « Edda » findes ikke brugt, før i Haandskrifter fra det 14de Aarhundrede, og da kun om den yngre Edda, rimeligvis fordi man vilde betegne Bogens Indhold som en Røst fra Oldtiden — « Edda » betyder, som bekendt, « Oldemoder ». Et plus loin : « Samleren af den ældre Edda er følgelig fuldkommen ubekendt. »

3. Cité par C. Rosenberg, NA. I, p. 144.

4. H. Schück och K. Warburg, ISLH. I, p. 31. « Äfven dikterna i Codex Regius häntyda på, att samma ämne behandlats icke blott i

L'âge des chants eddiques.

On a beaucoup discuté sur leur âge.

L'école norvégienne, Munch et Keyser en tête, y voit les plus anciens monuments de la poésie scandinave. Les chants eddiques, d'après eux, seraient nés pendant une période qui irait du IVe au VIIIe siècle. Tel est aussi l'avis de Sv. Grundtvig et de C. Rosenberg.

D'autres, prenant le contre-pied de cette théorie, K. Maurer, Th. Möbius, ont émis l'opinion que c'étaient des chants en majeure partie islandais, à peine quelques-uns norvégiens, et qui auraient été composés dans les derniers siècles avant l'époque où ils furent recueillis. E. Jessen a été le plus loin dans cette voie : il les date d'une floraison littéraire qui aurait existé en Islande du XIe au XIIIe siècle.

G. Vigfússon les croit de la deuxième moitié du IXe et de la première moitié du Xe siècle [1].

Et c'est, en effet, l'époque à laquelle on peut le plus raisonnablement les faire remonter, au moins dans leur forme actuelle : c'est-à-dire à en juger par la langue et la métrique. M. Finnur Jónsson en fixe les dates extrêmes de 850 à 1050.

Trois périodes.

Du reste, il faut admettre plusieurs périodes dans l'histoire de leur développement : la première, qui s'étendrait de 850-875 à 935, aurait produit les chants des dieux, « Gudekvad » ; la deuxième, de 925 à 950, les poèmes héroïques, « Heltedigtene » ; et, enfin, la troisième, de 975 à 1050-1075 serait celle des chants héroïques dus à l'influence allemande et composés au Groënland [2].

dessa dikter utan i en hel serie af parallellsånger... Redan på grund häraf är det tydligt, att dessa i Codex Regius upptagna kväden icke voro till sin affattning alldeles bestämda dikter, hvilka just i denna form voro kända inom hela det isländskt-norska språkområdet : snarare böra vi betrakta dem såsom en senare tids folkvisor, hvilka ju föreligga i en mångfald af mer eller mindre varierande uppteckningar. » — Cf. W. Grimm, DH. pp. 5-10. Les chants eddiques, du moins ceux de la légende de Sigurdr dans ses rapports avec les Gots et les Huns, seraient du VIIIe s., mais reposeraient sur des chants teutoniques du VIe s., sans doute, auxquels ils ressemblaient beaucoup.

1. Cf. S. Bugge, *Helge-Digtene*, Kjbhvn, 1896, p. 2. « Man er nu enig om, at intet af Eddadigtene i den os foreliggende poetiske Form er ældre end Slutningen af 9te Aarhundred. »

2. Finnur Jónsson, LH. I, p. 67.

Ces trois périodes se distinguent en outre par des différences de style : court et énergique dans la première, il devient plus diffus dans les deux autres; les expressions toutes faites y sont de plus en plus fréquentes, et le moi, ce « ek », que ne connaissent point les anciens chants, revient sans cesse dans les derniers.

Or, les plus vieilles productions de la poésie des scaldes, d'autre part, peuvent aussi se ramener au milieu du IX[e] siècle. Si nous les comparons aux chants eddiques, maintes analogies nous frappent aussitôt. Le sujet d'abord. L'Edda traite des mythes et des légendes héroïques, qui sont précisément les sujets favoris des plus anciens scaldes. De plus, les similitudes de prosodie, d'expressions, de tournures poétiques sont aussi nombreuses que possible : poésies des premiers scaldes et chants eddiques sont donc, à n'en pas douter, des rameaux sortis du même tronc.

Leurs auteurs

Est-ce à dire que les auteurs des chants eddiques aient été des scaldes? Historiquement nous l'ignorons : puisque, nulle part, ils ne se sont donnés à connaître. Des scaldes ou, plus anciennement encore, des « þulir », ces poètes ou chanteurs, qui étaient les dépositaires de la science du passé[1]?

Nous croirions assez volontiers qu'au lieu d'être des poètes, au vrai sens du mot, ou plutôt des poètes de métier, ce furent des zélateurs du vieux culte national, les admirateurs des héros de jadis, qui recueillirent ces chants. Indifférents à la gloire, ils n'avaient, ce faisant, d'autre but que de ranimer l'ardeur d'autrefois, d'opposer les croyances du passé au nouveau *credo* importé par des étrangers. Ce que M. Finnur Jónsson affirme du Völuspâ peut, croyons-nous, se dire de tous les chants de la première période. « Tout dans ce poème fait supposer que le but de l'auteur a été de représenter la doctrine païenne dans toute sa pureté et sans altération afin de montrer qu'elle n'était point si infé-

1. De même en Irlande, les *file* « content des histoires, ils composent et débitent ou chantent les récits légendaires de guerre, d'amour, de fêtes et de voyages que l'Irlande considère comme son histoire nationale ». H. d'Arbois de Jubainville, *Introd. à l'étude de la litt. celtique*, p. 319.

rieure, en réalité, à la nouvelle religion, à cette foi chrétienne, qui s'imposait toujours davantage. Ainsi ce chant, à mon avis, serait né au moment de l'introduction du christianisme et n'aurait, en somme, été composé que pour s'y opposer[1] ».

E. Hugo Meyer[2], parlant des cosmogonies en général, dit avec raison qu'elles ne peuvent être l'œuvre des simples, chasseurs ou bergers, mais supposent de longs siècles de méditation et le travail en commun de confréries sacerdotales. Aussi, constatant combien la cosmogonie eddique est développée, l'attribue-t-il à une époque relativement récente : mais trop récente, selon nous, quand il la croit le produit de prêtres chrétiens qui, au XIII[e] siècle, se seraient par dilettantisme récréés à faire revivre les souvenirs d'une religion qu'ils pouvaient à peine se vanter d'avoir déracinée.

M. S. Bugge[3], lui, dont les théories ont fait tant de bruit

1. LH. I, p. 134. « Paa grund af digtets hele karakter ligger det nærmest at antage, at forfatterens hensigt var for samtiden at fremstille den hedenske lære ren og uforfalsket og særlig at fremhæve den sidste tid, genfødelsen og det dermed forbundne liv for at vise, at den hedenske lære i så henseende ingenlunde stod tilbage for den nye bebudede lære, den kristne tro, som stadig trængte sig mere frem. »

2. *Die eddische Kosmogonie,* Freiburg i-B., 1891, p. 2. « Darum ist ihre Heimat nicht bei Hirten u. Bauern, sondern in den Körperschaften gebildeter Priester, welterfahrener Sänger oder spekulativ angelegter Weiser zu suchen ». P. 23 : « Nicht nur belohnten christliche Könige auch noch im folgenden Jahrhundert solchen heidnisch klingenden Sang, sondern noch auf der Scheide des 12 u. 13 Jahrhunderts betrieben ihn Bischöfe, wie Bjarn Kolbeinsson (+ 1223), als angenehmes Handwerk ». P. 68 : « Darnach ist die Vorschöpfungsgeschichte der Edda, in welchen Formen sie sich auch vorführen mag, durch u. durch unheidnisch, durch u. durch christlich. Die eigentliche Schöpfungsgeschichte lehrt dasselbe. »

3. *Götter-u. Heldensage,* pp. 4, 10, 18, 26, 261. L'opinion de M. S. Bugge a pour elle l'appui de Vigfússon (*Corpus poeticum boreale.* Introd. LVI) et de K. Maurer (*Ueber die Wasserweihe des germanischen Heidentums,* München, 1880). Par contre, K. Müllenhoff voit dans les chants eddiques l'expression du paganisme germain et de l'esprit germanique. — Cf. E. Mogk, *Kelten u. Nordgermanen im 9 u. 10 Jahrhundert,* p. 6 : « Es handelt sich hier zunächst nur um die eddische Dichtung. Von ihr steht fest, dass sie ein Erzeugnis der Vikingerzeit, also nicht vor dem 9. Jahrhundert entstanden ist, — das haben Sprache, Metrik, Ueberlieferung unzweideutig gelehrt —

et ont été si vivement combattues, n'a vu dans l'Edda qu'une prodigieuse adaptation à l'esprit scandinave de mythes gréco-romains sous une double influence judéo-chrétienne : tout au plus fait-il la part de quelques contes populaires qui, ici et là, auraient laissé une empreinte nationale. Ce travail daterait de l'époque des Vikings[1].

Ne pouvant entrer dans la discussion d'opinions si diverses, nous nous contenterons de faire observer que, s'il y a, effectivement, tant de points communs entre les mythes nordiques et ceux de la Grèce, point n'est besoin de se torturer l'esprit pour s'expliquer ces ressemblances. « Si, d'un consentement unanime, le nom du Dieu suprême de l'ancien monde était fixé dès avant que les Hindous, les Grecs, les Romains et les Germains ne séparassent leurs destinées, si ce vieux nom âryen a survécu dans les plus anciens monuments littéraires de chacune de ces races, il paraîtra impossible qu'il ait été seul à survivre[2] ». Grecs et Scandinaves ayant vécu pendant des siècles au même foyer, pendant des siècles ils sont restés les uns et les autres au même degré de civilisation : c'est à cette époque qu'il faut faire remonter les germes qui, fatalement, devaient, en se développant, produire les mêmes images et les mêmes idées.

Il est tout naturel, en ce cas, que, lorsque les défenseurs de la religion des ancêtres, pour mieux résister au nouveau culte, ont cru devoir donner un corps à leur doctrine jusque-là éparse, ils aient précisément cherché, de préférence, ce qui correspondait le mieux à ce qu'on venait leur apporter : montrant qu'ils n'avaient point besoin des idées

u. dass sie ausschliesslich dem norvegisch-isländischen Stamme angehört. Für diese waren aber in jener Zeit die Bowohner der britischen Inseln, namentlich die Iren, von ähnlicher Bedeutung wie für unsere Vorfahren in den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung die Römer. »

1. Gervinus veut, pour l'honneur des Scandinaves, que ce soit une main chrétienne qui de toutes leurs superstitions ait composé cette mythologie aux monstrueuses invraisemblances, afin de les leur rendre ridicules et de les en détourner. *Geschichte der deutschen Dichtung*, 5[te] Aufl., I, p. 18.

2. Max Müller, *Nouvelles études de mythologie*, trad. Léon Job, p. 367.

étrangères, puisque déjà ils les possédaient, appropriées à leur esprit.

Les chants eddiques que nous possédons ne seraient donc pas nés en plein paganisme. Sur ce point E.-J. Sars a formulé la considération suivante : « La véritable époque de la foi, dit-il, n'est d'ordinaire pas celle de l'art ou de la poésie... Le plus riche épanouissement de la poésie ne peut avoir eu lieu qu'après la période où la religion était en pleine force, intacte encore des influences étrangères [1] ». Ils auraient été composés au moment où l'antique foi païenne disparaissait, pendant et surtout après la grande tourmente religieuse qui marqua l'arrivée du christianisme : ce qui explique fort bien qu'ils aient échappé à la persécution dont les autres chants païens étaient l'objet et qu'ils aient pu venir jusqu'à nous.

Mais ces chants, que nous nions avoir été des imitations savantes de modèles classiques ou chrétiens, ne sont pas davantage des œuvres de pure imagination. « Certains critiques, dit M. S. Bugge, et parmi les meilleurs, ont prétendu que toutes les légendes nordiques du passé reposent sur de vieux chants qui seraient leur unique source et leur unique base [2] ». Cette hypothèse, qui est celle de Sv. Grundtvig [3], paraît tout à fait insoutenable au savant professeur de Kris-

1. Cité par C. Rosenberg, NA. I, p. 494. — Opinion trop absolue. La théogonie d'Hésiode n'est point d'une époque où le paganisme hellénique était battu en brèche.

2. *Götter-u. Heldensage*, p. 31. En note.

3. *Udsigt over den nordiske Folks Oldtids heroiske Digtning*, Uppsala, 1865, p. 4. « At alle vore oldsagn grunde sig på en oldtidsdigtning, der er deres eneste kilde og eneste hjemmel, derom hersker ingen uenighed mellem de lærde, der i den nyeste tid have underkastet disse oldsagn en grundig drøftelse. » — Cf. K. Simrock, DM. p. 12. « Man kann von einem deutschen Epos sprechen, das sich neben Helden-u. Tierepos als selbständige höchste Gattung hinstellt. Gleich jenem ist es in einer Reihe volksmässiger Lieder behandelt worden, harrt aber noch des überarbeitenden bewussten Dichters, der es zu einer einzigen, grossen Epopöe zu gestalten wüsste. » — Nous rappelons l'opinion de A. Raszmann, *Die deutsche Heldensage*, 2e Ausgabe. 1863. I, p. 12, que l'Edda reposerait sur une ancienne épopée saxonne aujourd'hui perdue et composée elle-même d'après les chants populaires plus anciens.

tiania. Nous la faisons pourtant nôtre. Et nous avons pour nous l'opinion de M. Finnur Jónsson [1]. « Les sujets des chants mythiques aussi bien que des chants héroïques, de vieilles légendes, existaient pour la plus grande partie dans la tradition orale. Les poèmes eddiques, tels que nous les possédons, et d'autres du même genre, qui ont été perdus, ne sont, en réalité, que des remaniements dont les versificateurs n'étaient point considérés comme des auteurs véritables ». Ils *arrangeaient* leur matière et la travaillaient, comme font certains folkloristes de nos jours.

Les poèmes eddiques composés sur d'anciens chants populaires.

Une autre question s'est posée à propos de l'Edda : ces poèmes ont-ils été communs à tous les pays scandinaves ?

K. Maurer et E. Jessen les refusent au Danemark et à la Suède. De fait, selon M. Finnur Jónsson [2], certains détails de prononciation, la manière de voir et de comprendre la nature, les noms de plantes et d'animaux que l'on y relève, les noms de lieux mêmes prouveraient que c'est à la Norvège et à l'Islande qu'il faut les attribuer, — à part

1. LH. I, p. 79. « Altså er Eddakvadene, som de nu er, og andre tabte af samme beskaffenhed, formelt taget kun *omarbejdelser* eller *versifikationer*, hvis ophavsmænd ikke er bleven betragtede som egenlige forfattere, og som næppe selv tiltrods for deres gode ret har gjort fordring på at kaldes således. » — Et ces chants, les anciens, on les entonnait aux grandes réunions religieuses, à Noël, par exemple, où l'on se rendait en foule pour sacrifier et boire aux Ases. Cf. Adam de Brême, IV, 27. « ... ceterum neniæ, quæ in ejusmodi ritu libationis fieri solent, multiplices et inhonestæ, ideo que melius reticendæ. » — Ainsi, chez les Perses, un mage assistant à chaque sacrifice chantait pendant la cérémonie une poésie théogonique. Hérodote, I, 132. Et en Grèce : « L'hymne dut, à l'origine, faire partie des rites du sacrifice, soit qu'il fût chanté pendant la cérémonie même, soit qu'on le réservât pour le repas qui en était la suite... Les hymnes étaient chantés aussi auprès des sanctuaires, dans les fêtes qui attiraient la foule, et où naquirent, sans doute, les premiers concours. » M. Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, I, p. 79. — Cf. encore C. Rosenberg, NA. I, p. 172 et suiv. — H. Schück och K. Warburg, ISLH. I, p. 19. « ... ty ehuru de nordiska folkdikter, som nu finnas bevarade, ej nå längre tillbaka än 800-tallets början, fanns naturligen också före denna tid en äldre, ehuru nu förlorad folkpoesi, ur kvilken skaldedikten kan hafva utvecklats. » Et, p. 20. « Þulir synas hafva funnits i hela norden, och det var de, som voro den folkliga diktningens bärare. » — Id., p. 31-32.

2. LH. I, p. 56 et suiv.

l'Atlamál et quatre autres chants qui seraient originaires du Groënland.

Quel est, en quelques mots, le résumé des croyances eddiques ?

Résumé des croyances eddiques.

Si, conformément aux idées que nous avons exposées autre part[1], on admet dans l'évolution religieuse trois époques principales : la première est caractérisée par l'existence des divinités nées de l'animisme, êtres indécis et vagues, démons mystérieux des plaines et des bois, des montagnes et des eaux ; alors que, dans celle qui lui succède, ces divinités, ayant pris la forme humaine, vivent de la vie de l'homme, dans un séjour assez incertain encore, mais qui tend de plus en plus à s'élever vers le ciel ; enfin, la raison progressant, ces dieux anthropomorphes deviennent de pures abstractions.

La religion de l'Edda en est à la deuxième étape de cette marche évolutive.

Les esprits de la nature, familiers à tous les Primitifs, continuent sans doute de hanter parmi la masse; mais l'élite de la population a de tout autres croyances.

Elle s'est créé des dieux à son image[2] : supérieurs à l'homme par l'intelligence et la force physique, celui-ci ne leur doit rien que de croire en eux ; en échange de quoi il en reçoit aide et protection. Les Ases[3], autour

1. Cf. *Les vieux chants pop. scandinaves. I. Époque sauvage. Les chants de Magie.* Introduction.

2. K. Simrock, DM. p. 3. « Die Götter haben das Menschengeschlecht erschaffen, sagt der Mythus; im Grunde verhält es sich umgekehrt, die Menschen haben sich die Götter geschaffen nach ihrem Bilde. »

3. Sur le mot Ases, cf. J. Grimm, DM. I, p. 20. Âs. pl æsir. Dieser name muss auch in Hochdeutschland u. Sachsen früher allgemein gewesen sein, u. goth. ahd. *ans,* pl. anseis, ensi, ags. ôs, pl. ês gelautet haben (vgl. gans, hansa, altn. gâs, ags. gôs. pl. gês...). Hierbei darf nun allerdings an die bekannte aussage Suetons u. Hesychs erinnert werden, dass den Etruskern die götter *aesares* oder *aesi* hiessen... » — Id., III, p. 17. « Nach Varro steht das lat. *ara* fur *asa, ansa,* geweihter göttersitz. » — Golther, HGM. p. 195. « Die ursprüngliche Bedeutung ist nicht zu erschliessen, weil das Wort mit Sicherheit nicht ins Indogermanische zurückgeführt werden kann. » — N.-M. Petersen, NM. p. 114. — O. Schrader, *Reallexikon der indogerm. Altertumskunde,* 1901, I, pp. 21 et 302. « Alle diese Wörter bedeuteten ursprünglich « Geist », d. h., « anima eines Verstorbenen », teils feindlich, teils freundlich für den Menschen gedacht... »

de leur chef, Odin, mènent dans le Valhal la même existence que les chefs germains et scandinaves, entourés de leurs guerriers, dans une succession ininterrompue de banquets et de combats, en proie aux mêmes passions et sujets aux mêmes aventures.

Les uns et les autres, hommes et dieux, sont soumis à une loi inexorable : la fatalité. Frigg a fait prêter serment à la nature entière de ne pas faire de mal à Baldr. Le feu et l'eau, le fer et tous les métaux, les arbres, les maladies et les poisons, tous les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles ont juré. Les dieux pouvaient se croire tranquilles sur le sort de leur protégé : quand Loke, sous l'apparence d'une vieille femme, étant allé chercher une branche de gui, jugée trop frêle pour qu'on en eût rien à craindre, la donna à Hötr, qui, sans penser à mal, en transperça Baldr et le tua.

A chaque pas, dans la légende héroïque, nous retrouverons les effets de cette « destinée » que rien ne peut détourner.

Odin lui-même n'a aucun pouvoir contre elle, par la raison bien simple qu'il l'ignore. Des rêves l'ayant inquiété, précisément au sujet de ce même Baldr, il fallut qu'il descendit au monde infernal, se les faire expliquer par une « völva », dont la demeure se trouvait à l'entrée de Hel.

On dit bien que de lui vient toute sagesse : mais, lui-même, c'est à la source de Mimer qu'il l'a puisée ; il a appris les « runes » aux mortels : mais il en tient la connaissance d'êtres plus anciens que lui, géants ou nains.

L'odinisme est une religion récente.

C'est que l'odinisme, d'origine récente[1], est aussi venu prendre la place d'une autre religion qui, plus naturaliste, se révèle encore par maints indices : de vieilles légendes islandaises, des pierres runiques, des noms de lieux et de personnes, et quantités d'objets, débris du passé[2].

1. Cf. W. Golther, *Studien zur germ. Sagengeschichte*, I, *Der Valkyrienmythus*, München, 1888, p. 14. « Die ausbildung des Odinkultes ist nordgermanisch ; Wôþan selber aber ist gemeingermanisch, er reicht sogar bis in die zeit der gemeinschaft der indogermanischen stämme zurück : im Veda findet sich der windgott Vâta. »

2. Sur l'odinisme curieuse hypothèse de M.-C.-A Holmboe, *Traces de Budhisme en Norvège*, Paris, 1857, p. 68. Les budhistes parlent de plusieurs Budhas. En 433 av. notre ère, ils auraient envoyé des mis-

Ce qui a eu lieu à l'avénement du christianisme, s'est également passé à l'arrivée de l'odinisme : de nouveaux dieux se sont substitués à des divinités antérieures.

Ceci ne s'est point accompli sans lutte.

Les Ases et les Vanes.

L'Edda parle d'une guerre que se seraient livrée les Vanes et les Ases. A quel propos? Et quelles en furent les péripéties? Nous n'en savons rien. On nous apprend seulement qu'à la conclusion de la paix, les belligérants se donnant réciproquement des otages, ce fut comme tel que Njörđr de Noatún vint avec ses deux enfants, Freyr et Freyja, dans le Valhal, où, malgré son origine étrangère, il commande à cent « gaarde » et sanctuaires [1].

Mais qui étaient ces Vanes, « Vanir » ?

L'Edda partout les distingue nettement des Ases [2]. Leur sagesse surtout est vantée ; il semble même que sous ce rapport ils aient été supérieurs aux Ases. Par exemple, nous avons vu que le « Þrymskviđa » ne sait faire un plus bel éloge de Heimdallr qu'en le comparant aux Vanes

sionnaires hors de l'Inde, par la Perse, vers le Caucase et de là chez les ancêtres des Scandinaves. « Il est à présumer que les plus illustres de ces missionnaires ont été appelés, sinon Budha, au moins de quelque épithète dérivée de la même racine sanscrite *budh*, connaître, comprendre, p. ex., *bodhin, bodhi,* savant, intelligent, ou *bodhan, bodhant,* part. prés. du verbe ; et de cette appellation les Scandinaves peuvent avoir formé Odin et les Allemands Wodan. La transition de la lettre *b* en *v* s'opère déjà dans la langue sanscrite elle-même ; et dans le bengali et l'hindoustani, qui en dérivent, la différence entre ces deux consonnes a disparu. L'omission de la première lettre dans le nom d'Odin est conforme aux règles de la langue ancienne de la Norvège, où *v* disparait souvent devant les voyelles labiales (*o* et *u*). — Sur l'arrivée d'Odin en Scandinavie. Cf. H. Paul's *Grundriss, Mythologie von Mogk,* p. 1068.

1. Völuspå. — Vafþrúđnismál, str. 39, EL. I, p. 29. — Gylfaginning, XXIII. « Eigi er Nǫjrdr ása-ættar, hann var uppfœddr i Vanaheimi, en vanir gisluđu hann guđunum, ok tóku i mót at gislingu þann er Hœnir heitir, þat vard at sætt med gudum ok vǫnum... »

2. Cf. K. Simrock, DM. p. 161. « Ihres wesentlichen Unterschieds wegen brauchten wir also Asen u. Wanen nicht zu sondern. Es bleibt übrig, dass sie Götter verschiedener, aber doch immer deutscher stämme varen... » — W. Golther, HGM. p. 220. « Die Wanen sind ein glänzendes, lichtes Geschlecht, die mit Jahressegen, Frieden u. Reichtum zu schaffen haben, in Wesen u. Benennung von den kriegerischen Asen unterschieden. Auch Herkunft u. Heimat trennt Wanen u. Asen, obwol sie sich später in der Vorstellung nordischer Dichtung vereinigten. »

eux-mêmes : « Dit Heimdallr, le plus brillant des Ases et qui était sage entre tous les Vanes... » [1].

De cette grande sagesse ne serions-nous pas en droit de conclure à une plus haute antiquité ?

Nous aurions à notre appui, entre autres, ce fait très important, que chez les Vanes le mariage entre frères et sœurs est encore en pratique. Dans le « Lokasenna », Loke fait à Freyja le reproche d'avoir embrassé son propre frère devant les dieux [2].

> Loke dit : — Tais-toi, Freyja, — tu n'es bonne qu'au mal, — sorcière empoisonnée ! — Avec ton frère — les dieux t'ont surprise, — ok munder þá, Freyja, frata [3] ! »

Ceci prouve que le mariage entre frères et sœurs était interdit chez les Ases.

Quelques strophes plus loin, Loke dit également à Njörðr :

> « Assez parler, Njörðr ! — Ne sois pas si fier ! — Je ne le puis cacher plus longtemps : — avec ta sœur — tu as eu un fils, — pire qu'on ne peut l'imaginer. [4] »

Or, Njörðr, lui, n'est pas un Ase, mais un Vane; et il est

1. Str. 14, EL. I, p. 62.
2. Str. 32, EL. I, p. 56.

Loke kvaþ :
« þege þú, Freyja,
þú 'st fordæþa
ok meine blanden mjǫk.
At brœþr þinom
stóþo þik bliþ regen,
ok munder þá, Freyja, frata.

3. Crepitum emisisti.
4. Str. 36, EL. I, p. 57.

Loke kvaþ :
Hætt nú Njǫrþr,
haf á hófe þik,
monka því leyna lengr.
viþ systor þinne
gazt slikan mǫg,
ok esa þó vǫno verr.

dit, dans la saga des Ynglingar, que le mariage entre frères et sœurs, qui est, d'après L. Morgan[1], la première étape de la famille, était en usage dans le pays des Vanes, contrairement à ce qui était la règle au Valhal : ce qui tendrait donc à prouver que les Vanes étaient des dieux plus anciens que les Ases.

Plus anciens que les Ases, ceux-ci les ont supplantés, ou plutôt, dans l'impossibilité de les exterminer, ils se les sont adjoints. Néanmoins, il est évident qu'ils ne les considèrent pas comme leurs égaux : puisque, à la fin du monde, ils retourneront chez eux et que, d'après le Völuspå, l'incendie qui doit détruire l'univers les anéantira, eux, alors qu'il épargnera les Ases.

Différents des Ases et antérieurs à eux, à quelles populations ces Vanes appartenaient-ils ?

Aux tribus germaniques, dit K. Simrock[2], de l'est et du nord, aux Ingévons, aux Gots de la Suède ; tandis que les Ases, venus de l'intérieur de l'Allemagne, se seraient établis de préférence dans les îles danoises, à Lethra, en Seeland, dont ils auraient fait leur capitale. Nous identifions ici les divinités avec les nations qui les adoraient.

Et, cependant, ce même auteur remarque, en un autre endroit, que les peuples, chez qui existait le culte des Ases, plaçaient le séjour de ces dieux sur le sommet des montagnes ou dans le ciel, tandis que les Vanes habitaient dans les profondeurs de la mer ou à l'intérieur de la terre[3].

Pour traduire l'idée de mourir, il y a en effet deux expressions, absolument différentes, correspondant à ces deux conceptions.

Si, dit J. Grimm[4], « zu Ođinn fahren », « bei Ođinn zu gast

1. Cf. Fr. Engel, *L'origine de la famille*. Trad. H. Ravé, p. 30, en note. — E.-S. Hartland, *The Legend of Perseus*, II, p. 380.

2. DM., p. 161.

3. DM., p. 160. « Und liessen die Völker, von welchen der Asendienst ausging, ihre Götter auf Bergen oder im Himmel thronen, die Wanen in den Tiefen der Erde oder im Schosse der Flut, so greift dieser Unterschied nicht durch, da wir auch Asengötter bergversunken finden, u. Odin abwechselnd mit Uller in die Unterwelt geht, der er auch sonst verwandt ist. »

4. DM. I, p. 120.

sein », « Oðinn heimsuchen » sont synonymes de mourir, l'expression « slå ihjäl », « envoyer dans le Hel », c'est-à-dire le monde infernal[1], est encore courante dans le Nord. Celle-ci, en contradiction avec l'idée du Valhal germanique, que ne connaissent d'ailleurs pas les plus anciens chants eddiques, lui est antérieure, nous le savons[2]. D'autre part, ces Vanes, auquel la mythologie de l'Edda assigne un séjour particulier, « Vanaheimr », sans d'ailleurs en préciser la situation, on pourrait les croire habitants de « Hel ». Par exemple, dans le « Alvíssmál », Thôr interrogeant le nain Alvíss sur les dénominations attribuées aux choses dans les divers mondes, celui-ci dans ses réponses, procède toujours à peu près de la même façon : désignant d'abord les hommes, puis les Ases, et, en troisième lieu, les Vanes. Or, cette troisième place est prise une fois par « Hel ».

Alvíss kvaþ:
Máne heitr meþ mǫnnom,
en mylenn meþ goþom,
Kalla hverfænda hvél heljo i[3]...

Ainsi, en tenant compte de la symétrie observée, les habitants de « Hel » seraient les Vanes. Il est juste de dire que cette symétrie n'est pas absolue. Elle revient, cependant, dans huit strophes sur treize. Dans deux, au lieu de « Hel », nous avons une fois « les habitants du monde souterrain », « haler », et l'autre « les nains », « dvergar », qui eux aussi demeuraient sous la terre. On peut donc joindre ces deux strophes aux huit précédentes. Dans deux autres, enfin, la troisième place est occupée par les « ginn-regen », « les dieux saints », « les grands dieux ». Pourquoi ce qualificatif n'appartiendrait-il pas aux Vanes ?

1. Cf. P. Decharme, *Myth. de la Grèce antique,* p. 386. « Aux yeux des Grecs, mourir, c'était entrer ou descendre dans la demeure d'Hadès, demeure qui, suivant l'Iliade, est cachée au centre profond de la terre... »

2. Cf. Joh. Steenstrup, DRH. I, p. 197. « Denne Forestilling er imidlertid opstaaet i saa sen en Tid, at den er ukendt for flere of den ældre Eddas Digte ; de kende kun Hel og hendes underjordiske Bolig, ikke Valhal. De synge om, at Hel venter paa den dræbte tapre Balder, de vise os Sigurd Fafnersbane komme til Hel... »

3. Str. 14, EL. I, p. 65.

Les Vanes, des divinités prégermaniques.

Cette différence entre les Ases et les Vanes, qui semble sans conséquence pour K. Simrock, nous paraît, au contraire, extrêmement importante. Elle indiquerait nettement qu'avec les Vanes nous avons affaire à un peuple dont la civilisation était beaucoup moins avancée que celle dont les Ases sont les représentants. Ceux-ci appartenant incontestablement aux Germains, c'est chez un autre peuple qu'il faut chercher le culte des Vanes.

J. Grimm,[1] s'appuyant sur le fait qu'en finnois on appelle un Russe *Wenäläinen*, en esthonien *Wenelane*, invoquant aussi le souvenir des Vendes, y verrait volontiers des divinités d'origine slave; tandis que les nains et les géants seraient celtiques.

On est allé plus loin.

C. A. Holmboe[2] veut, sur différents témoignages et principalement d'auteurs chinois, qu'il y ait eu jadis en Asie, dans le voisinage des Ases, un pays des Vanes, le Ferghana postérieur des Arabes, d'où seraient venus les Slaves : ce qui corroborerait l'hypothèse de J. Grimm.

Nous ne saurions dire jusqu'à quel point ces opinions sont défendables[3].

Toutefois nous ferons observer que Njörđr, maintenant marié à Skađe, la fille du géant Tjasse, avait primitivement pour épouse Jörđ, la Terre-mère, la « Nerthus » de Tacite. Or, ce nom est connu des Celtes qui lui donnaient la signification de « force ». Les Vanes seraient-ils des divinités

1. DM. I, p. 180.
2. *Asaland og Vanaland, Aftryck af Videnskabsselskabets Forhandlinger for* 1858, Christiania, 1859.
3. Gervinus voit dans les Ases des divinités terrestres et dans les Vanes des divinités des eaux. *Geschichte der deutschen Dichtung*, I, p. 16. — D'autres assurent que les Vanes sont des divinités d'origine finnoise. Cf. W. Müller, *Zur Mythologie der griech. u. deutschen Heldensage*, Heilbronn, 1889, p. 95 et suiv. — W. Golther, HGM. p. 480 et suiv. tout le chap. V sur les « Nordisch-finnische Göttinnen » p. 481. « Der Name Skadi hängt wol mit dem ältesten Landesnamen *Skadinavia* (nicht *Skandinavia*) zusammen. Diese Landesbenennung entlehnten aber die im Norden eindringenden Germanen von den Lappen. Dass Skadi eine Riesentochter ist, besagt ebenso, dass ihre Heimat in den unwirtlichen nordischen Gegenden Skandinaviens, wo neben Lappen u. Finnen auch die Trolle hausen, zu suchen ist. » — Müllenhoff, ZfdA. XXIII, 117.

de l'époque celtique ? Njörðr, le dieu-soleil, uni à la terre qu'il féconde, à la terre, qui ne jouit que trois nuits[1] de ses embrassements, puisqu'il passe les neuf autres dans le pays de Skaðe, au fond des montagnes, au milieu de la neige et des glaces, et dans l'obscurité, chez les géants !

L'essentiel pour nous est d'avoir constaté parmi les habitants du Valhal deux catégories de divinités d'origine différente et qui, malgré l'alliance contractée, restent toujours distinctes au fond[2].

La lutte ouverte est terminée : mais une étrange rivalité subsiste entre ces dieux, et la hiérarchie ne paraît pas très bien établie chez eux. Qu'Odin, désormais le dieu suprême, ait des contestations avec le géant omniscient Vafþrúðnir, cela est naturel ; mais il se querelle également avec un dieu de son Valhal même, avec Thôr, et il lutte d'influence avec lui.

La rivalité des dieux suppose celle des populations.

Nulle part leur rivalité n'a été mieux dépeinte que dans la « Gautrekssaga »[3].

Tous deux, Odin et Thôr, en la présence de douze assesseurs, s'occupent de fixer la destinée de Starkaðr. Thôr, dépité de ce que la grand'mère de cet enfant, Alfhildr, l'a jadis éconduit et lui a préféré un géant, dit qu'il sera le dernier de sa race. Soit, reprend Odin, alors il vivra trois générations : mais, ajoute Thôr, à chacune il commettra une

Rivalité de Thôr et d'Odin.

1. Nuit, ici, dans le sens de mois, comme le mot jour dans la devinette suivante : Un manteau noir, de dessous pointe quelque chose de rouge, cela reste rouge neuf jours, puis verdit ? — Le grain qui germe pendant l'hiver.

2. Cf. E. Mogk, *Kelten u. Nordgermanen im 9 u. 10 Jahrhundert,* Leipzig, 1896. « Schon frühzeitig sprach dann der bekannte norwegische Historiker J.-E. Sars (*Udsigt over den norske Historie,* I, 161 ff.) der grossen Bedeutung der keltischen Kultur für die nordgermanische das Wort. Dann erschien die antiquarische Untersuchung von Henry Petersen (*Om Nordboernes Gudedyrkelse og Gudetro i Hedenold,* Kjbhvn. 1876), in der dieser treffliche Forscher an der Hand archäologischer Funde u. der norwegisch-isländischen Sagalitteratur den Nachweis führte, dass die religiösen Vorstellungen der Eddalieder u. der Skaldengedichte z. T. mit der volkstümlichen Auffassung der Sagas, die durch die Funde bestätigt wird, in direktem Widerspruch stehe. »

3. *Die Gautrekssaga,* Von W. Ranisch, t. XI, des « *Palæstra* », Berlin, 1900, ch. 7.

vilaine action. Odin lui assure les meilleures armes et les vêtements les plus beaux : Thôr lui refuse toute possession territoriale ; Odin lui promet des richesses mobilières en abondance : Thôr déclare qu'il ne s'en croira jamais assez. Odin dit qu'il aura la victoire dans tous les combats ; de tous, réplique Thôr, il rapportera une blessure allant jusqu'à l'os. Odin veut qu'il ne parle qu'en vers ; Thôr décide qu'il oubliera ses paroles aussitôt que prononcées. Il jouira, dit Odin, de la considération des grands ; mais, reprend Thôr, il sera haï du peuple. « Ođinn mællti : Þat skapa ek honum, at hann skal þikja hæztr enum gǫfguztum mǫnnum ok hinum beztum. Þórr mællti : Leiđr skal hann alþýđu allri ».

C'est là, dans ces derniers mots, qu'est tout le secret de cette rivalité. Odin et Thôr ne sont pas dieux chez les mêmes hommes, ou, plutôt, ils ne l'étaient pas à l'origine : s'il est vrai que, par la suite, ils se soient entendus et aient vécu de compagnie.

CHAPITRE IV

Thôr

Dans toutes les mythologies, des plus embryonnaires aux mieux développées, le même fait se présente : de l'attribution de qualités identiques à deux ou plusieurs divinités différentes. On l'explique soit par le dédoublement d'une divinité primitivement unique, soit par la substitution plus ou moins complète d'une divinité à une autre.

Thôr et Odin souvent confondus.

C'est le cas, dans la mythologie scandinave, pour Thôr et Odin.

L'un et l'autre, en effet, sont des dieux du ciel et président aux phénomènes de l'atmosphère : tel Jupiter, à qui, d'ailleurs, on les a indistinctement assimilés [1]. En cette qualité tous deux sont également les protecteurs de l'agriculture et, par conséquent, de la famille.

Thôr, fils d'Odin.

Dans l'Edda, Thôr est fils d'Odin, son fils le plus puissant [2]. A Hárbarđr, qui lui demande qui il est, il répond :

> « Volontiers, je te dirai mon nom, — bien que
> je sois un proscrit, — et toute ma race : — je suis

1. « L'auteur de la vie de saint Boniface appelle chêne de Jupiter, « robur Jovis » le chêne de Donar, « Donares eih », que le saint fit abattre à Geissmar dans la Hesse. Saxo Grammaticus appelle « lapides » ou « mallei joviales » les silex taillés que nos paysans désignent sous le nom de « pierres du tonnerre », et nous avons enfin traduit par le mot « joubarbe » (Jovis Barba) le « Donnerbart » germanique.

A. Geffroy, *Les origines du Germanisme. Revue des Deux-Mondes*, 1er janv. 1872.

2. Cf. J. Grimm, DM. I, p. 156. — « þórr er þeira framastr, sá er kallađr er Ása-þórr eda Œku-þórr, hann er sterkastr allra gudanna ok manna... » Gylfaginning, XXI.

le fils d'Odin, — le frère de Meile, — le père de Magne. — Je suis le plus fort des dieux. — C'est à Thôr en personne que tu parles...[1]

Thôr nommé avant Odin.

D'autre part, il y apparaît comme étant lui-même le prince des Ases : ou, du moins, si généralement sa place est immédiatement après Odin, quelquefois aussi il vient avant lui. Ainsi, d'après Adam de Brème[2], c'est Thôr qui, dans le temple d'Uppsala, occupait la place d'honneur, ayant à ses côtés Odin et Freyr.

Il y a donc là contradiction ou incertitude.

Supériorité physique de Thôr.

Il n'est pas douteux que, toutes les fois que les Ases courent un danger, comme nous en avons eu un exemple plus haut, c'est à Thôr qu'ils s'adressent; c'est lui seul aussi qu'eux-mêmes redoutent, lui seul qu'ils respectent. Loke, qui n'a aucun ménagement pour les autres divinités, Brage, Iđunn, Freyja, Njörđr; qui ne craint même point de s'attaquer à Odin, non seulement en lui reprochant sa partialité[3], mais aussi en se moquant de lui, pour avoir couru le pays disant la bonne aventure comme une vieille femme : voici venir Thôr, et, aussitôt, l'insolent de se calmer. Il essaie bien, il est vrai, de lui rappeler certains souvenirs plutôt désagréables ; mais, à la vue du Mjöllner, il quitte la salle.

1. Hárbarđsljód, str. 9, EL. I, p. 43.

þórr kvaþ :
Segja monk til nafn mins,
þótt ek sekr séa,
ok til alls øþles :
ek em Oþens sonr,
Meila bróþer,
en Magna faþer,
ek em þrúþvaldr goþa —
viþ þór knátt hér dœma.

2. *Gesta Hammaburgensis ecclesiæ pontificum,* IV, 26. « In hoc templo, quod totum ex auro paratum est, statuas trium deorum veneratur populus, ita ut potentissimus eorum Thor in medio solium habeat triclinio, hinc et inde locum possident Wodan et Fricco... »

3. Voir plus haut, quand il donne la victoire au moins fort, p. 44.

« J'ai dit devant les Ases, — j'ai dit devant les fils des Ases — ce que j'avais sur le cœur. — Mais devant toi — je vais sortir : — car je sais que tu frappes[1]. »

Cette scène, absolument caractéristique, met hors de contestation la supériorité physique de Thôr.

Seulement, Odin l'emporte par l'intelligence.

Supériorité intellectuelle d'Odin.

Un jour, déguisé, comme c'était son habitude, et se faisant appeler Hárbardr, il se tenait sur les bords du Sund et, batelier, attendait les passagers à venir. Arrive Thôr qui, de l'autre rive, l'interpelle et, le considérant comme un meurt-de-faim, lui offre les restes de son repas, pour prix du passage. Odin lui répond par une raillerie que Thôr feint de ne pas entendre. Puis, ils se demandent réciproquement leur nom, et c'est alors à qui en imposera à l'autre par le récit de ses aventures. Chaque fois Thôr à le dessous. Enfin, il insiste pour passer : bonnes paroles, menaces, rien n'y fait. Le prétendu batelier ne devient que plus arrogant, allant jusqu'à insulter la femme de Thôr, Sif, qu'il accuse d'avoir des amants. Thôr est obligé d'aller chercher un passage ailleurs[2].

Thôr antérieur à Odin.

Ce sont bien là, en face l'un de l'autre, deux rivaux qui se mesurent, le dieu de la force et le dieu de l'intelligence : celle-ci victorieuse où la première souvent échoue, ainsi que les Vikings plus d'une fois en ont fait l'expérience au cours de leurs expéditions[3]. Leur opposition n'en est pas

1. Lokasenna, str. 64, EL. I, p. 60.

Loke kvaþ :
Kvaþk fyr ǫsum,
kvaþk fyr ása sonom
þats mik hvatte hugr.
en fyr þér einom
monk út ganga,
þvit ek veit at þú vegr.

2. Hárbardsljód, EL. I, pp. 43-48.

3. Cf. Finnur Jónsson, LH. I, p. 151. « Det er, som allerede bemærket, to hovedguder, som her stilles overfor hinanden og prøvende kræfter med hinanden. Det er med andre ord den åndelige overlegenhed, som her mødes med den legemlige styrke. » M. F.-J. voit en ce poème, qu'il appelle un petit chef-d'œuvre, « et lille

moins une conception moderne. Jadis, Thôr, en son invincible vigueur était un bienfaiteur de l'humanité, arrachée par lui à l'empire brutal des géants; maintenant, qu'il a rendu la terre habitable, un nouveau maître se présente qui la lui dispute : Odin, à l'esprit plus retors, l'oblige à lui céder la place.

Ces seules considérations, d'ordre tout à fait général, nous autorisent à voir en Thôr, non plus un dédoublement de la divinité unique, dont les qualités essentielles se seraient symbolisées en deux divinités distinctes, mais un dieu, plus primitif et plus fruste, antérieur à Odin.

Sa généalogie même nous le donnait à supposer.

Thôr ne serait-il pas un Vane?

L'Edda dit qu'il est le fils d'Odin et de Jörđ[1], c'est-à-dire du Ciel et de la Terre. Mais, Jörđ, avant d'avoir été l'épouse d'Odin, a été aussi celle de son propre frère Njörđr, au temps où les Vanes régnaient. Est-ce qu'Odin, qui a volé à l'ancien dieu sa femme, n'aurait pu également lui ravir un fils ? Cela serait d'autant moins surprenant que, d'après certaines tables généalogiques, Thôr est non le fils d'Odin, mais un de ses ancêtres, et séparé de lui par seize ou dix-sept générations[2]. Est-il besoin, en outre, de rappeler combien en tout son extérieur Thôr diffère des Ases, et en ses aventures ? N'est-il pas plutôt semblable à ces géants qu'il combat? Un ancien géant lui-même qui s'est divinisé? Ajoutons, et ce détail nous semble avoir son importance, qu'il reste les trois quarts de l'année absent du Valhal, occupé qu'il est, bien loin, à l'orient, à tuer les monstres.

Cette conclusion paraît, du reste, confirmée par la comparaison.

Caractère primitif de Thôr.

H. Petersen, après avoir fait remarquer que c'est en ce dieu, et en lui seul, que la nation scandinave s'est réelle-

mesterstykke », un des plus vieux chants eddiques. — Au contraire, C. Rosenberg le croit des dernières années du paganisme, NA. I, p. 193.

1. Gylfaginning, 36. « Jørđ, móđir þórs, ok Rindr, móđir Vala, eru taldar međ ásynjum. »

2. Cf. J. Grimm, DM. III, p. 394. « Einmal ist Thôr, den die uns überlieferten quellen der nord. mythologie immer als Odins sohn betrachten, für dessen ahnherrn ausgegeben, ja für einen durch sechzehn, siebzehn zwischenglieder von ihm entfernten. »

ment représentée, ajoute : « Dans ce dieu du tonnerre, dans ce dieu au marteau, la principale divinité du peuple, nous voyons précisément le trait d'union entre les croyances des Gots, des Grecs et même des Gaulois ; or, comme nous retrouvons aussi les mêmes traits chez Indra, il semble bien que nous ayons là un des caractères les plus primitifs de la race indo-européenne[1] ».

Thôr et Héraklès.

En effet, Thôr offre avec Héraclès une ressemblance frappante[2]. Toux deux, d'une taille et d'une force gigantesques, n'ont qu'une arme également primitive, marteau ou massue. Ce ne sont point, à proprement parler, des dieux, mais des géants admis au rang des nouveaux dieux. Tous deux sont en lutte continuelle contre les monstres qui personnifient l'hiver et les ténèbres.

M. S. Bugge a fait de Thôr un héritier d'Héraclès : nous croirions plutôt qu'il en est le sosie[3].

Thôr et Indra.

Les traits communs sont plus nombreux encore avec Indra[4].

« Quand les nuages laissaient tomber la pluie sur la terre ou que le sol était inondé d'une rosée bienfaisante, on croyait voir Thôr, comme Indra, traire ses vaches avec sa foudre. Ce qui le prouverait, c'est que le mot désignant dans les langues germaniques la rosée est voisin, du moins

1. *Om Nordboernes Gudedyrkelse og Gudetro i Hedenold.* Kjbhvn, 1876, p. 94 et 111.

2. Cf. Dr E. Krause (Carus Sterne). *Tuisco-Land*, Glogau, 1891, p. 150 et suiv. L'épisode Thôr-Geirrødr = celui de Héraklès et Géryon ; Thôr-Heimir = Héraklès chez Atlas ; les pommes d'or et le chaudron symbolisent également le soleil, p. 154. « In den Zügen des Tor u. Herakles spiegelt sich die Verschiedenheit des Weltbildes der Germanen u. Griechen, der ungleiche geographische Horizont der beiden Völker aufs deutlichste. »

3. *Studien über die Entstehung der nord. Götter-u. Heldensagen.* p. 235.

4. Sur le marteau, voir *Journal Asiatique,* 9e série, t. VI. Mugdala ou l'hymne du Marteau (suite d'énigmes védiques), par M. Victor Henry, p. 516. Le marteau d'Indra aussi intelligible que celui de Héphaistos fendant le front de Zeus pour en faire jaillir Athéné (le tonnerre qui brise la voûte du ciel et donne essor à l'éclair). Et p. 525. « Le sens de *kûta* est presque assuré par les considérations rappelées au début et par l'emploi du verbe *tarh* « broyer » : arme offensive, arme contondante, quelque chose comme le marteau magique de Thôr, qui lui aussi symbolise la foudre. »

suivant Ad. Kuhn, du mot sanscrit qui signifie lait[1]. Une foule de dictons ou d'usages encore aujourd'hui populaires supposent d'ailleurs que l'eau tombée du ciel est un lait bienfaisant. Il faut, par exemple, à certains jours de fête, ou bien au mois de mai, ou pendant la nuit de la Saint-Jean, recevoir sur soi la rosée ou s'en laver le visage pour obtenir la beauté. Dans beaucoup d'étables, si l'on veut avoir un lait abondant et fort, on frotte le pis de la vache avec un de ces silex que la croyance populaire a si longtemps regardés comme des éclats de la foudre. Les sorcières du moyen âge faisaient mine de traire un manche de hache (allusion évidente au marteau de Thôr), et aussitôt, nous dit-on, la pluie ou la grêle tombait des nuages. Enfin, l'historien en France des superstitions au XVIII[e] siècle, le théologien Thiers, se croit encore obligé de proscrire celle qui consiste à enfouir une hache sur le seuil d'une étable, ou bien à y suspendre des briques en croix pour empêcher que les vaches ne soient l'objet de quelque maléfice ou que leur lait ne tarisse[2].

Thôr et Indra portent tous deux une ceinture merveilleuse. Indra vole sur un char que traînent deux pâles coursiers[3] : les coursiers sont l'éclair et le char le nuage. Thôr a, lui aussi, un char dont le roulement produit le tonnerre : deux béliers y sont attelés[4], et l'on démontre que ces béliers sont le symbole du nuage.

La barbe d'Indra est d'or, nouveau symbole peut-être de

1. Cf. le parallèle entre Indra et Thunar dressé par Mannhardt dans ses *Germanische Mythen* et cité par M. Müller (*Nouv. études de myth.*, p. 532) :

Indra, le dieu de l'orage trait avec son éclair les vaches célestes, qui sont les nuages, et boit leur lait qui est la pluie. Les bœufs lui sont consacrés.

Thunar trait les vaches-nuages. Leur *lait* est la pluie et la *rosée*. Il se sert de l'éclair comme d'une massue.

2. Est-il nécessaire de faire remarquer que presque toutes ces superstitions sont encore vivantes dans nos campagnes de France, tout au moins dans le Centre et dans l'Ouest ?

3. Plus exactement deux chevaux bais.

4. Deux boucs plutôt. « þórr á hafra tvá, er svá heita : Tanngnjóstr ok Tanngrisnir, ok reið þá er hann ekri, en hafrarnir draga reiðina, því er hann kalladr Qku-þórr. » *Gylfaginning*, XXI.

la foudre ; elle se dresse quand il marche au combat pour reconquérir le trésor caché, et bientôt la pluie tombe sur la terre. Thôr a une longue barbe rouge ; elle s'agite quand s'allume sa colère, et le tonnerre retentit. — Indra est le dieu de la vie et du mariage ; c'est lui qu'on invoque pour obtenir une nombreuse postérité. Thôr aussi bénit ou maudit les unions ; son marteau les consacre. — Indra est protecteur de la famille, non pas seulement comme dieu de la vie, mais aussi comme compagnon d'Agni qui lui est très souvent adjoint. C'est par Agni qu'a été allumé le feu saint du foyer, d'où rayonne le bonheur domestique... Thôr a le même rôle. C'est lui dont l'éclair a allumé la sainte flamme du foyer, et il en est devenu par là le protecteur. Il n'y a pas lieu de redouter la foudre, disent les traditions populaires, quand le feu brille dans l'âtre, nul danger surtout, si l'on prend soin de ficher au-dessus de la porte une hache, image du marteau de Thôr[1] ».

Thôr et Taranis.

Chez les Celtes, Thôr se confond, d'une part, par le nom avec le dieu de la foudre, « Taranis » ; d'autre part, par un certain nombre de ses attributions avec le dieu Dagdé des Irlandais[2].

1. A. Geffroy, *Les origines du germanisme, Revue des Deux-Mondes,* 1er janv. 1872.

2. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique irlandais,* p. 379, et LC. V. *L'épopée celtique en Irlande,* p. 448. — « Le double marteau de Thôr et de Taraun est un symbole de la foudre et, à ce titre, il ne pouvait manquer de figurer les forces vivifiantes de l'orage suivant la tradition commune des peuples indo-européens. » Comte Goblet d'Alviella, *La migration des symboles,* p. 22. — Id., p. 20. « En démotique égyptienne le signe ┼ est la simplification d'un hiéroglyphe représentant un marteau ou un perçoir, et généralement employé pour exprimer l'idée de broyer, venger — par extension « broyeur, vengeur », qualificatif assez fréquent d'Horus et de quelques autres dieux (M. de Harlez). La croix potencée T se rencontre, presque avec la même signification symbolique, en Palestine, en Gaule et en Germanie, dans les catacombes chrétiennes et chez les anciens habitants de l'Amérique centrale. Parmi les Phéniciens et leurs congénères, c'était le caractère connu sous le nom de *tau,* et Ézéchiel, dans un passage souvent cité (Ézéch., IX, 4), nous apprend qu'il était réputé un signe de vie et de salut. Chez les Celtes et les Germains, c'était la représentation du maillet céleste à deux têtes, qui passait pour un instrument de vie et de fécondité. Parmi les premiers chrétiens, c'était une forme qu'on donnait quelquefois à la croix du

Sa haute, très haute antiquité ne peut donc faire de doute. Ses attributs mêmes, le marteau ou la hache de silex, et les deux boucs qui sont attelés à son char, tandis qu'Odin chevauche, indiquent suffisamment à quelles populations primitives il appartenait, populations de l'âge de la pierre, chez lesquelles le cheval était encore inconnu, ou, tout au moins, très peu en usage[1].

Ce n'étaient point des Germains.

Étaient-ce des Celtes? Ou des populations plus anciennes encore?

Quand les Germains sont venus, ils ont apporté de nouveaux éléments de civilisation, des dieux déjà plus spiritualisés: Odin et les Ases. Et alors, phénomène toujours le même, la nouvelle religion, ne pouvant complètement détruire l'ancienne, s'en est assimilé ce qu'elle ne pouvait pas faire oublier. Ainsi, Thôr, le dieu principal des populations vaincues, est entré dans le Valhal du vainqueur. Mais toujours la différence originelle a subsisté. Tandis qu'Odin

Odin le dieu des envahisseurs; Thôr celui des populations vaincues.

était chez les Scandinaves germanisés le dieu des guerriers et des nobles, le dieu des chefs, à qui allaient ses favoris, tombés sur le champ de bataille; Thôr reste le dieu des paysans et des esclaves, qui vont le retrouver après leur mort:

> Óþenn á jarla,
> þás í val falla,
> en þórr á þræla kyn[2].

Si cette hypothèse de l'antériorité de Thôr est exacte, nous comprenons maintenant qu'il ait été le dieu le plus honoré chez les Scandinaves, en Suède et en Danemark, mais surtout en Norvège. Comme à Uppsala, c'est sa statue qui occupe la première place dans les temples de Moere et de Hladir. On garde sur soi son image sculptée

Christ, elle-même assimilée à l'arbre de vie... » — O. Schrader, *Reallexikon der indogerm. Altertumskunde*, 1901, I, p. 234.

1. On trouve dans les tombeaux de cet âge de petites haches de pierre, trop petites pour servir d'armes et qui ne peuvent avoir été que des amulettes.

2. Hárbardsliod, str. 20, EL. I, p. 45.

en os ou fondue en un métal précieux ; son marteau est l'amulette la plus répandue. Personnes et localités en grand nombre lui sont consacrées et portent son nom. Quand les Norvégiens s'en vont coloniser l'Islande, à la fin du IXe siècle, c'est sous sa protection qu'ils mettent le périlleux voyage ; c'est lui qu'ils chargent de fixer l'endroit où ils doivent aborder et s'établir : lui, qui détermine les limites de leur propriété.

Dans l'intérieur des habitations, le dieu national, « landàs », est partout représenté : là, tenant son marteau à la main, sur le dossier d'un vieux fauteuil ; ici, sur les lambris des chambres, où ses aventures se déroulent scène par scène.

Il bénit les mariages ; il prend sous sa garde les tombeaux.

Du Jutland et de la Fionie au Södermanland et au Vestergötland, son symbole partout reparaît sur les pierres runiques, accompagné ou non des mots : « Que Thôr bénisse ce monument ! »

þur uiki þisi kuml.

A l'arrivée du christianisme, ce symbole se confondit facilement avec le signe de la croix.

Le roi Hakon, ayant été obligé de prendre part à un sacrifice à Hladir, fit le signe de la croix sur la corne qu'on lui tendait. Les païens s'en étonnant : « Notre roi, dit le iarl Sigurd, fait ainsi qu'ont coutume tous ceux qui, comme lui, ont confiance en leur propre force : il consacre sa coupe au dieu Thôr ! C'est le signe du marteau qu'il vient de faire dessus, avant de boire. »

Thôr fut le dieu favori des Vikings qui, au moment de partir en expédition, lui offraient des sacrifices humains : fracassant le crâne de la victime et se barbouillant le visage de son sang, en même temps qu'ils suivaient anxieusement les palpitations suprêmes du cœur pour en tirer des augures.

Ce sont eux qui l'ont introduit en Normandie, où son souvenir vit encore en quelques noms de lieux[1].

1. Cf. Augustin Thierry, *Hist. de la conquête de l'Angleterre*, I, liv. II. « Ils se faisaient remarquer, entre les autres seigneurs et chevaliers

L'hésitation n'est plus permise.

« D'après tous les témoignages historiques, dit M. W. Golther[1], il est manifeste que ce fut Thôr le principal dieu du Nord, ou, tout au moins, des Norvégiens. En face de lui, Odin reste bien loin dans l'ombre. La véritable croyance populaire ne connaît que Thôr et Freyr : celui-ci vraisemblablement honoré chez les Suédois de jadis comme le fut Thôr chez les Norvégiens de l'époque historique. Tous deux, au fond, sont un, le dieu du ciel, mais à l'image de son peuple et du pays qu'il habite. « Tandis que le dieu national de la montagneuse Norvège écrase les géants sous les coups répétés de sa foudre, le doux Freyr répand la pluie et le soleil sur les champs bénis de la plaine suédoise » (Uhland IV, 424). Tout autre, à la vérité, est le tableau que nous en a fait l'art des skaldes. Là, c'est Odin le dieu suprême. Mais l'odinisme appartient aux cours et aux nobles. En étudiant Odin, on verra qu'il n'est venu qu'assez tard dans le Nord ; et son empire s'est, en somme, borné à la poésie savante. Le peuple, et tous ceux qui ne dépendaient pas de la cour du roi, restaient fidèles à Thôr et à Freyr. »

Évidemment, ces derniers formaient la très grande majorité de la population : il est donc tout naturel qu'autour de leur dieu et non autour de l'immigré Odin se soient cristallisés la plupart des mythes de l'Edda et que ce soit à son souvenir que la tradition populaire est surtout restée fidèle.

Nombreux souvenirs du culte de Thôr.

« Le jeudi, ou jour de Thôr, était encore, il y a un siècle, tenu pour saint en diverses parties de la péninsule, notamment dans les Alpes scandinaves et la Gotie. Même, au commencement du siècle, quelques vieilles femmes ne filaient jamais et ne faisaient point de beurre le jeudi ; la plupart des travaux pénibles ou importants étaient interdits

de la Normandie, par leur extrême turbulence, et par une hostilité presque permanente contre le gouvernement des ducs ; quelques-uns même affectèrent longtemps de porter sur leurs armes des devises païennes, et d'opposer le vieux cri de guerre des Scandinaves : *Thôr aide !* à celui de : *Dieu aide !* qui était le cri de Normandie. »

1. Wolfgang Golther, HGM. p. 255. — Cf. Id. *Studien zur germanischen Sagengeschichte,* München, 1888, I. *Der Valkyrienmythus,* p. 35. « Der Odinkult hat etwas aristokratisches. »

ce jour-là par la coutume : « la vieille barbe rouge » défendait de le profaner par le travail. D'autre part, tous les actes de magie devaient avoir lieu le jour de Thôr pour être efficaces ; et celui qui était né le jeudi avait le don de voir les esprits et les revenants. Encore pendant ce siècle, aucune cérémonie du baptême, du mariage, de l'enterrement, ne se pratique le jeudi. Les paysans ignorent la cause de cet usage, mais le jour de l'ancien dieu du tonnerre reste pour eux un jour païen, dans lequel on ne doit célébrer aucun des rites de la religion chrétienne. Finn Magnussen raconte que les paysans de certaines hautes vallées de la Norvège avaient jusqu'à la fin du siècle dernier la coutume d'adorer le jeudi des pierres d'une forme ronde qu'ils oignaient de beurre et plaçaient dans de la paille fraîche au siège d'honneur ; à certaines époques on les lavait de petit lait, à la Noël on les arrosait de bière, dans l'espoir de fixer le bonheur au foyer domestique ; encore de nos jours, la pierre polie de l'époque néolithique est employée dans les campagnes écartées comme talisman contre les maladies »[1].

La « pierre de tonnerre ».

Or, cette pierre polie que nos paysans de France aussi retrouvent en labourant leurs champs, et à laquelle se rattachent de si curieuses superstitions, par exemple la croyance qu'elle préserve du feu du ciel, n'est autre étymologiquement que le marteau de Thôr, ce fameux Mjöllner, dont le passage est précédé de l'éclair[2] et qui, après avoir frappé le but, revient de lui-même dans la main du dieu.

1. E. Reclus, *Géographie universelle,* V, p. 138. — Cf. J. Grimm, DM. I. Tout le chap. VIII sur Donar. — « Ligesom Œxen i den senere Oldtid baade i Norden og andensteds, og endnu i fuldt historisk Tid hos Grækere og Romere havde en hellig Betydning, oprindelig begrundet i, at Tordenguden tænktes væbnet med dette Vaaben, saaledes havde den det sikkert allerede i Stenalderen... Œxelignende Ravsmykker, Symboler for den frygtede Gud og det Mærke, som beskyttede mod hans Vrede... Smaa øxer af Sten... Ganske tilsvarende Miniatur-øxer kjendes i stort Antal fra Nordamerika, hvor de ligelides opfattes som Symboler... » S. Müller, *Vor Oldtid,* p. 154.

2. Cf. l'usage si fréquent dans les pays catholiques de faire un signe de croix à l'apparition de l'éclair, pour empêcher la foudre de tomber, et la coutume non moins répandue de peindre à la chaux une croix blanche sur les maisons pour les préserver du même fléau. Comte Goblet d'Alviella, *La migration des symboles,* p. 20.

Marteau se disait en vieil allemand *hamar*[1] (aujourd'hui *Hammer*), mot, qui primitivement désignait une pierre dure, un rocher. Et preuve que l'étymologie, cette fois, ne nous induit point en erreur, c'est que ces mêmes paysans qui croient toujours que le tonnerre peut aussi bien tomber en pierre qu'en feu, appellent ces pierres polies, en réalité d'antiques haches, des pierres de tonnerre[2]. Pour eux, tombées du ciel, elles se sont enfoncées si profondément dans le sol qu'elles mettent sept ans à remonter à la surface : nombre mythique, qui rappelle, de surprenante façon, l'épisode de la vie du dieu, quand le prince des géants, ayant dérobé Mjöllner, l'avait enfoui à sept toises sous la terre, les sept mois[3], sans aucun doute, pendant lesquels le tonnerre ne se fait point entendre.

1. Cf. O. Schrader, *Reallexikon der indogerm. Altertumskunde*, I, p. 326. « Eine alte Bezeichnung für den steinernen Hammer scheint sich in dem gemeingerm. ahd. *hamar* usw. erhalten zu haben, das im Altnordischen noch die Bedeutung « Fels, Klippe » aufweist u. mit altsl. *Kamenĭ* « Stein » genau übereinstimmt. Auch dürfen diese beiden Wörter kaum von dem scrt. açmanu. dem griech. ἄκμων getrennt werden, die dort Indra, hier Zeus auf die Feinde schleudert, wie der skandinavische Thôr den Hammer. »

2. Cf. Tylor, *La civilisation primitive*, II, p. 343. — « Le plus souvent le dieu du tonnerre chez les Noirs d'Afrique est le même que celui de la pluie. Les Yoroubas en font pourtant une divinité particulière, Shango ou Dzakouta, « lanceur de pierres », et lui attribuent les haches de pierre que l'on rencontre dans le sol. » A. Réville, *Les Religions des non civilisés*, I, p. 59. — Id., p. 216. « Les Sioux pensent que les silex ou pierres à feu sont lancés par le tonnerre, enfoncés par lui dans la terre. »

3. De même que, plus haut, les mots nuit et jour étaient employés dans le sens de mois, mois et ans peuvent être ici considérés comme synonymes : la tradition populaire les aura confondus à partir du moment où s'est perdue la signification précise du mythe.

CHAPITRE V

CHANTS DIVERS QUI ONT CONSERVÉ LE SOUVENIR DE THÔR

Il eût été surprenant qu'un dieu qui a laissé tant de traces dans la tradition eût été oublié du chant populaire : en réalité, aucune divinité nordique n'y occupe une place aussi considérable.

Non seulement c'est le « Thôr af Havsgaard » que se chantent encore aujourd'hui aussi bien les paysans du Jutland[1] que ceux de la Norvége[2] et de la Suède : mais le vieux dieu lui-même, dont ils disent, quand il tonne, qu'il se promène en char ou à pied, « Torgubben åker » ou « går », n'a point abandonné les montagnes scandinaves ; toujours il y réside, au fond des forêts, quoique la plupart ne le connaissent plus.

Velsigne deg Thor i lund
sá vént du kunnad kveda!
eg ha' eslad deg et buksepar
ded fyste eg föngi veva.
Eg ventar, eg vev,
men spinne gere eg aldrig[3].

« Te bénisse Thôr au bois, — toi, qui as si bien chanté! — Je t'ai destiné une paire de culottes, — les premières que j'ai tissées. — *J'attends, je tisse, — mais je ne file jamais !*

1. E.-T. Kristensen en a recueilli plusieurs variantes. Cf. GV. p. 1. — DgF. IV, p. 578 et suiv.
2. Les héros de l'aventure s'y appellent quelquefois Sjugur ou Sjugul et « Trolbrura ». Sjugur, pour délivrer une princesse enlevée par les géants, va courtiser chez eux et, pendant les noces, les tue tous de sa massue de fer. Cf. Klümmer : *Norske Mindesmærker,* 1823, p. 138. — Moe, *Norske Viser og Stev.*, n° 27. — Dgf. I, p 2.
3. N.-B. Landstad, NF. p. 422.

Nous comprenons, nous, qui est ce « Thor i lund », mais la vieille femme, qui a chanté ce « stev » à Landstad, l'ignorait : sa grand'mère le lui avait appris ainsi, et elle n'en savait pas davantage.

Après les Ases, les preux, dans l'embarras, ont invoqué le dieu « au lourd marteau ».

De va' kappen Iddugjen,
han va'kje hot gúten eine,
han ynskjer seg Tór mæ tungom hamri :
han gjóre dei adde feige[1].

Thór dans les chansons des bergers scandinaves.

Aujourd'hui, ce sont les bergers qui l'appellent à leur aide.

On a recueilli en Thelemark et dans le Bohuslän un certain nombre de refrains que les bouviers ont coutume de chanter pour rassembler leurs animaux dispersés. En se servant des différentes variantes, on est arrivé à reconstituer un texte à peu près complet. Une nuit, qu'un géant menait son troupeau au pâturage, voilà qu'un jeune pâtre vint du même côté avec ses bestiaux. Dès qu'il l'aperçut, le géant, rappelant ses vaches, invoqua Thôr : et Thôr vint *et il mit sa marque sur leur corne altière*, expression qui, sans doute, signifie qu'il frappa de la foudre les bêtes du bouvier.

Så kom där Socke Thore tång
med hammar ock tång
ock satte sitt märke på stoltan horn[2].

Thôr apparaît ici, selon une conception tout à fait primitive, comme le défenseur du géant contre le berger, c'est-à-dire, comme le représentant d'une population antérieure qui s'est retirée dans la montagne à l'approche de l'envahisseur[3].

1. Version de la chanson de « Iddugjen » recueillie à Skafsaa par M. S. Bugge. « Disse ord minde om et sagn i Snorres Edda, hvorefter Thor flux kommer med sin Hammer, da Æserne nævne hans Navn. » DgF. III, p. 823.

2. SL. 1881, F. XXIII, *Tor i en vallvisa*, par V. Carlheim-Gyllenskiöld. — Cf. M.-B. Landstad, NF. p. 801.

3. Cf. sur ces chansons de bergers K. Weinhold. *Altnordisches Leben*,

Ce rôle se trouve absolument confirmé dans une autre chanson de bergers, le « Tovelåten ». Un bouvier, surpris dans un bois par des voleurs, sonne de son « Låt », si fort que ses gens à la maison l'entendent et viennent le délivrer.

Tullul i logen,
Tolf man i skogen.
Tolf man äro de,
Tolf svärd bära de,
Store oxen stinga de,
Vallebarnen binda de,
Mig vill de locka
Till Tor i fjäll[1].

« Derelairelo[2], — douze hommes dans le bois. — douze hommes il y a, — douze épées ils portent. — Ils piquent les grands bœufs, — ils attachent le bouvier : — ils veulent m'entraîner — chez Thôr dans la montagne ! »

Le terrible dieu, qui, selon l'expression de Geijer,

p. 57. « Auf einem Hügel sitzend, frei auf seine Thiere und alle Wege schauend, lebte der nordische Hirt ein eigen Leben. Die stille klare Luft über ihm, die weiten dunkeln Wälder zur Seite, durch deren Lücken die grossen blauen Seen schauen, hinter sich die steilen hohen Felsgebirge, in äusserster Sicht ein Streifen vom murmelnden Meere, kam unwillkürlich ein wehmütig süsses Gefühl über ihn, das in Liederweisen ausbrach, welche er mit Klängen seiner Schalmei wechseln liess. Von dem Jodeln der Alpenhirten, in denen südlichere Wärme ist, unterscheiden sich diese düsteren einförmigen Klänge stark ; verwandtes haben die Lieder, welche die schlesischen Hirtenjungen auf den herbstlichen Bergwiesen oder am Rande der Kieferbüsche anstimmen. Dass wir von den heute erhaltenen auf jene dunkle Vorzeit schliessen, wird gestattet sein, denn der Inhalt vieler dieser Hirtengesänge ist augenscheinlich sehr alt; wenn, z.B., ein Riese die Thiere der Hirten an sich zu locken sucht mit Rufen der Hirtensprache, und der Mensch nach vergeblicher Mühe, das Vieh zurückzuhalten, in seiner Not zum « Socke Thore Sküvers man » schreit, und dieser Œkuthor, Sifs Gemahl, kommt mit seinem Hammer und rettet den Hirten, so haben wir darin ein mythisches Lied, das vor wenigstens tausend Jahren ein Hirt gesungen hat. »

1. Cf. les différentes versions dans A.-I. Arwidsson, SFs. III, p. 503. — M.-B. Landstad, NF. p. 797.

2. Faute de mieux, nous traduisons le premier vers par cette onomatopée, fréquente dans nos chansons populaires : il s'agit, évidemment, de reproduire le son de l'instrument dont joue le berger.

se trouve ici réduit au rôle de croque-mitaine[1], destiné à effrayer les enfants, serait cependant mort, si nous en croyions certain chant des îles Féroé.

Thôr aurait péri dans un combat.

Hergeir, pour venger son père Viljorm, étant venu avec ses amis, les preux Sigurđr, Nornagestr, Virgar, attaquer le roi du mystérieux pays de Girtland, celui-ci appela à son secours sujets et alliés, par tous les pays païens, là où jamais le soleil ne luit,

sum eingin skin á sól.

Accoururent et les douze géants de Lurkustrond, et le neveu du roi avec ses huit têtes,

bár átta hövur á búki;

y vint aussi Thôr de Tröllabotnar, avec son marteau et ses pinces,

hár kom Tórur úr Tröllabotnum,
bár hámar og tong i hendi.

Alors un combat terrible s'engagea. Après des prodiges de valeur réciproque, tous les païens, malgré leur puissance magique, l'un après l'autre, succombèrent : Thôr lui-même eut la tête tranchée par Nornagestr.

Fram kom Tórur áf Tröllabotni
viđ hamri i hondum vá,
tađ vár hin snarpi Nornagestur,
hjó hans hövur frá.

Et, s'étant chargés d'or rouge, les preux vaillants,

Ils s'en revinrent, — à travers la verte forêt : — après eux autour ne criait, — ni chien n'aboyait.

so riđu teir frændirnir
igjögnum grøna lund,

1. Cf. *Svenska Literaturföreningens tidning*, 1835, n° 1.

hvörki gól tá eftir teim
heykur ella hundur[1].

Mais, ce n'est là qu'un faux bruit qui a couru et qu'en leur isolement les habitants de ces îles perdues n'ont pu contrôler : en réalité, le dieu que d'autres se sont imaginé retiré en des contrées inaccessibles, au fond des plus sauvages forêts, à l'arrivée du christianisme s'est prudemment caché sous le manteau d'un saint : la guerre que, tant de siècles durant, Thôr a faite aux géants, c'est maintenant Olaf qui l'achève[2].

Thôr et saint Olaf.

Frødid er komid frá Islandi
skrivad i bók so vida:
havid tær nakad um hana hoyrt?
frá kann eg at týda.
— *Olavur kongur herjar hann mót tröllum,*
hans eru segl af silki reyđ,
ormurin rennur, árar leiki i tolli[3].

Un chant nous est venu d'Islande, — écrit en un si gros livre : — en avez-vous eu connaissance? Moi, je pourrai vous en chanter quelque chose.
Le roi Olaf s'en va faire la guerre aux trolls, — ses voiles sont de soie rouge, — le « Dragon » vole, les rames jouent sur les tolets.

Le roi part pour le nord de son royaume : depuis longtemps des rêves le tourmentent au sujet des nombreux païens qui y demeurent. Il les convoque à un « thing » et les exhorte à embrasser la foi nouvelle. Quelques-uns se laissent persuader ; les autres s'enfuient dans des retraites plus lointaines.

Olaf alors veut voir le vilain troll qui a la prétention de régner, lui seul, sur tous les autres.

1. V.-U. Hammershaimb, SK. p. 131, Ragnarlikkja.
2. Cf. M.-B. Landstad, NF. p. 15. S'étonnant des traces relativement peu nombreuses que Thôr a laissées dans les chansons norvégiennes, dit-il : « Aarsagen hertil er ganske vist den, at man efter Kristendommens Indförelse, under Bestræbelsen for at udslette Hedenskabets Minder, overförte de Bedrifter paa S[t] Olaf, der för havde været tillagte Thor. » — Ludwig Ulhand, *Der Mythus von Thór,* p. 38. — Sv. Grundtvig, DgF. I, p. 1.
3. V.-U. Hammershaimb, FK. n° 15. Tröllini i Hornalondum.

Torstein Oxamegin lui dit que ce troll a nom Arint Bunkebjörn et qu'il a le pouvoir d'attirer à lui dans la montagne les navires qui se risquent trop près.

Cet Arint est effrayant à voir.

> Ses sourcils semblent deux roches, — noires aux monts ; — ses oreilles sont comme des cornes de bouc : — y tintent des sonnettes d'or.
>
> Sa bouche est terrifiante, — il a un grand nez ; — ses mâchoires semblent — larges d'un demi-mille.
>
> Sa barbe, noire comme la suie, — lui tombe sur la poitrine ; — il a des ongles puissants, — longs d'une aune à chaque doigt.

Le roi arrive en vue de Hornaland. Le soleil couché, il aperçoit le géant qui, tenant à la main une longue corde à laquelle est attaché un fort crampon de fer, se dirige vers le navire.

Du rivage, il demande à Olaf ce qu'il vient faire ici : d'où jamais, dit-il, vaisseau n'est reparti. Le roi lui conseille d'essayer ses forces. Le géant, qui a tiré sur le rivage bien d'autres embarcations plus lourdes, fait de tels efforts que ses pieds en enfoncent dans la terre : le « Dragon » ne bouge pas de place. Tout de même, il l'a si fortement secoué et la poupe s'en est soulevée si haut en l'air que les hommes en pâlissent, tous, hormis Thormold le scalde, qui joue avec son bâton couvert de runes, « hann leikti við rúnarkalir ».

Le roi, questionne le géant sur son âge. Arint répond qu'il règne en Hornaland depuis plus de cent années entières et cent demi-années par chaque ongle de ses dix doigts (= 1500 ans).

> Hundrað heilt og hartil hálvt.
> fyri hvönn nagl á fingri.

Puis, il s'informe si ses sujets sont nombreux. « Tu m'en demandes, dit le géant, plus long que je ne t'en demande. » Néanmoins, il le renseigne à son gré. Il a douze navires.

Quand chacun revient chargé de soixante phoques, si chacun de ces phoques est d'abord partagé en neuf parties, puis, chacune de ces neuf parties de nouveau en neuf, alors ils sont trois pour chaque morceau[1] : si nombreux sont les trolls en Hornaland !

De nouveau, sur l'invitation d'Olaf, Arint tente d'amener à lui le navire. Une fois, deux fois il tire ; trois fois : il enfonce jusqu'aux cuisses dans le rocher. A ce moment, Olaf, étendant la main, le condamne à rester ainsi pétrifié, jusqu'à la fin des temps, désormais inoffensif aux navigateurs.

Her skalt tú til áburđ standa
allar ævir til enda,
takiđ nú vík og havnarlag
hvör sum her vil lenda !

Ainsi Thôr avait fait au nain Alvíss :

« D'une poitrine — jamais je n'appris — plus
de choses du passé. — Par de longs discours —
je t'ai trompé. — Nain, le jour a lui ! — Voici
que le soleil entre dans la salle[2]. »

1. Str. 44. Ganga út af Hornalondum
róđrarskútur tolv,
sextan selir á hvört føri
koma so heim af sjó.

Str. 45. Niggju verđa fjósar ristar
af hvörjum alsdansfiski,
tá fer hvör í níggju sundir
og tá eru trý um stykkiđ.

Remarquons que c'est là une façon de compter qui se retrouve fréquemment dans les anciens récits et que nos paysans n'ont cessé d'affectionner : l'employant comme une sorte d'énigme.

2. Str. 35. þórr kvaþ:
I eino brjóste
sák aldrege
fleire forna stafe,
miklom tǫlom
kveþk tældan þik :
uppe'st, dvergr, of dagaþr !
nú skinn sól í sale.
Alvissmál, EL. I, p. 67.

Le soleil du christianisme et de la civilisation qui a dissipé les ténèbres du passé et mis en fuite ou détruit les esprits qui y hantaient!

Thôr chez Geirrødr.

Thôr a naturellement eu, au cours de sa divine existence, bien des aventures : l'une des plus curieuses est, d'après l'Edda, sa visite à Geirrødr[1].

Ce fut encore Loke qui l'y entraîna, Loke, décidément l'âme damnée des dieux du Valhal, et que nous retrouvons au principe de toutes leurs mésaventures.

Un jour que, en faucon, il s'était sottement laissé attraper par les géants, il n'avait pu recouvrer sa liberté qu'à la condition de leur amener Thôr, mais sans son marteau, ni sa ceinture, ni ses gants de fer.

Comment s'y prit-il? Toujours est-il que les voilà tous deux cheminant vers le gaard de Geirrødr.

Le soir, ils s'arrêtent, pour passer la nuit chez une vieille géante, Gríðr, mère de Viðarr le Taciturne, laquelle non seulement les renseigne sur les ruses et la force brutale de Geirrødr, mais donne à Thôr, pour qu'il puisse venir à bout de lui, sa propre ceinture de force avec ses gants et son bâton Gríðarvølr.

Le lendemain, Thôr arrive au Vimur, le plus grand des fleuves. Pour le traverser, il met la ceinture que la vieille lui a donnée et, Loke s'y étant suspendu, il essaie avec son bâton de briser le courant.

Au milieu du fleuve, l'eau qui croissait toujours, lui montait aux épaules. Alors, il prononce un charme magique :

> « Cesse de croître, Vimur! — Il faut que je te
> franchisse pour aller — au gaard des géants!
> — Sache que, si tu montes, — ma taille d'Ase
> augmentera d'autant, — aussi haut que le ciel. »

Au même moment, il aperçoit la fille de Geirrødr, Gjálp, qui, à cheval sur le fleuve, le faisait grossir ainsi. Vite, il prend au fond de l'eau une pierre et la lui lance[2]. Aussitôt, le

1. Skáldskaparmál, XVIII.
2. « Þá sér Þórr uppi i gljúfrum nǫkkurum, at Gjálp, dóttir Geirrǫðar,

fleuve cesse de croître, et Thôr peut parvenir à l'autre rive qu'il escalade en se prenant à une branche de cormier.

Chez Geirrødr, on les introduit dans la salle des étrangers. Il y avait là un siège, sur lequel s'assied Thôr. Soudain, le sentant se soulever sous lui, il appuie le bâton de Griđr contre le plafond. Le fauteuil redescend. On entend un formidable craquement et des cris : dessous ce sont les deux filles du géant, Gjálp et Gneip, auxquelles il vient de casser les reins.

Alors Geirrødr invite Thôr à venir jouer avec lui dans le hall. Tout le long, de grands feux flambaient. Le géant saisit avec des pinces une cale en fer, chauffée à blanc, et la jette contre Thôr. Celui-ci, l'attrapant en l'air avec ses gants, la renvoie au géant caché derrière un pilier. Mais la cale était lancée d'une telle violence qu'elle traversa la colonne ainsi que Geirrødr et encore le mur derrière pour s'enfoncer profondément dans la terre.

Le « Hymiskviđa » raconte une aventure à peu près analogue. Thôr chez Hymir.

Ægir recevant les dieux et n'ayant pas de chaudron assez grand pour leur préparer à boire, Thôr s'en vient, en la compagnie de Týr, chez le père de celui-ci, le géant Hymir qui, paraît-il, en a un, comme il faut. Ils arrivent. Thôr lui-même dételle ses boucs, les met à l'étable et ils entrent dans le hall. D'abord, ils aperçoivent l'aïeule de Týr: elle avait neuf fois cent têtes,

haf*þ*e hǫf*þ*a
hundro*þ* nío[1].

Puis une autre femme entre, toute blonde, qui leur fait les honneurs de la maison: c'est la fille du géant, la propre mère de Týr.

stóđ þar tveim megin árinnar ok gerđi hón árvǫxtinn. Þá tók Þórr upp or ánni stein mikinn ok kastađi at henni ok mælti svá: at ósi skal á stemma! »

Skáldskaparmál, XVIII.

1. Hymiskviđa, str. 7, EL. I, p. 49.

Dit-elle :

> « Parent[1] des géants, — je vous veux, tous deux, — ô audacieux, — cacher sous un chaudron : — car mon père — souvent — est méchant à nos hôtes — et peu bienveillant. »
>
> Et le mauvais, — bien tard, le soir, — le rude Hymir, — s'en revint de la chasse ; — il entra dans la salle ; — les glaçons cliquetaient, — quand il entra : — la barbe lui était gelée au menton.

La jeune femme, en lui souhaitant la bienvenue, lui annonce que son fils est venu les voir et, avec lui, leur adversaire, l'ami des hommes, Véorr[2]. Elle les lui montre, assis au fond de la salle, anxieux. Si terrible est le regard qu'il leur lance, que la colonne derrière laquelle ils se cachaient s'en brise.

Cette façon de les recevoir ne promet trop rien de bon.

On avait tué trois bœufs : Hymir ordonne de les mettre au feu. A table, Thôr, pour sa part, en mange deux.

Le géant, surpris, déclare que, le lendemain, on sera obligé de se contenter de ce qui leur tombera sous la main. Thôr veut bien aller à la pêche : mais à la condition toutefois que Hymir lui fournisse les appâts. Celui-ci ayant consenti, Thôr va dans le bois, choisit le plus beau taureau du troupeau et lui coupe la tête qu'il met à sa ligne : ce qui ne laisse pas d'irriter encore plus le géant.

Hymir prend deux baleines. Thôr, lui, sort du fond de la

1. « Attniþr jǫtna,
ek viljak ykr
hugfulla tvá
und hvera setja...
Hymiskviða., str. 8.

2. fylger hǫnom
hróþrs andskote,
vinr verliþa,
Véorr heiter sá.
Id., str. 10.

mer le monstre fameux, Miþgarþr, et, l'ayant frappé de son marteau sur la tête :

> Les monstres en hurlèrent, — les rochers en gémirent : — la vieille terre tressaillit : — et au fond de la mer le poisson retomba [1].

De retour à la côte, le géant demande à Thôr s'il préfère emporter les baleines ou s'occuper de tirer le bateau sur le rivage. Thôr charge sur ses épaules le bateau avec les baleines qui sont dedans et, sans même avoir vidé l'eau, il emporte le tout à la maison.

Alors Hymir, de plus en plus vexé, met Thôr au défi de briser certaine coupe qu'il lui montre : il n'aura le chaudron qu'à cette condition.

Thôr lance la coupe contre une colonne : la colonne se brise, mais la coupe revient à lui, intacte.

A ce moment, la fille du géant intervient. « Il n'est, dit-elle à Thôr, d'assez dur pour briser cette coupe que la tête même de Hymir [2]. »

> Il s'arc-bouta sur ses genoux, — le maître des boucs ; — il y mit toute — sa force d'Ase : — aucun mal n'en reçut — la tête du monstre, — mais la coupe — était en morceaux [3].

A regret, Hymir lui donne enfin le chaudron désiré : si, toutefois, ils peuvent le porter. A deux reprises, Týr essaie de le soulever. En vain. Mais Thôr d'un seul coup, si vigoureux, que ses jambes, traversant le plancher, entrent dans le sol jusqu'aux genoux, le met sur sa tête, et ils s'en vont.

1. Hymiskviđa, str. 23, EL. I, p. 50.
2. Id. str. 29.
   Unz en friþa
   friþla kende
   ástráþ miket,
   eitt es visse :
   « drep viþ haus Hymes,
   hann's harþare,
   kostmóþs jǫtons,
   kálke hverjom ».
3. Id. str. 30.

Au bout de quelque chemin, entendant du bruit derrière eux, ils se retournent : c'est Hymir qui, avec toute une troupe, les poursuit. Thôr brandit alors son Mjöllner « et il les tua tous, les monstres des montagnes, qui couraient après lui, en la compagnie de Hymir ».

veifþe Mjǫllne
morþgjǫrnom fram,
ok hraunhvale
hann alla drap[1].

Les deux récits, quoique si différents dans les détails, ont bien, au fond, le même sujet : or, ce sujet, que Saxo, d'autre part, a connu et longuement utilisé[2], nous le retrouvons à la base d'un nombre considérable de chansons. C'est la même aventure qui est indifféremment attribuée tantôt à Rolf Gangar, tantôt à Steinfin Fefinnson, ou bien à Hermodr le jeune, à Illhuginn, ou encore et surtout à Ásmund Fregdegævar[3].

La même aventure fait le sujet de nombreuses chansons.

Tous, ils ont entrepris le voyage au pays mystérieux des trolls, et tous, chemin faisant, ils sont exposés aux mêmes dangers qu'a rencontrés Thôr. Ásmund considère cette expédition comme une punition que le roi veut lui imposer : c'est presque la mort assurée.

Hot hev eg mot deg brotid,
o kongi der du stend,
med du vil endeleg vita meg
langt nord i trolleheim?
Der er ingin dag'e[4].

1. Hymiskvida, str. 35, EL. I. p. 52. — Les aventures de Thôr chez Geirrødr et Hymir font penser au héros celtique Kulhwch, venant demander au géant Yspaddaden Penkawr la main de sa fille Olwen. Yspaddaden aussi, cherchant à le tuer, lui lance un javelot empoisonné. Bedwyr, l'arrête au passage, le lui renvoie et lui en traverse la rotule du genou. Trois fois il fait la même tentative, et, trois fois, sans plus de résultat. Alors, comme dans tant de contes populaires, il impose au prétendant une série d'épreuves plus difficiles l'une que l'autre, et dont celui-ci ne sortirait pas, si la jeune fille elle-même ne lui venait en aide. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, LC. III, *Les Mabinogion*, par J. Loth, I, Kulhwch et Olwen.
2. GD. VIII, p. 286 et suiv.
3. M.-B. Landstad, NF. nos I, II, III, IV, V.
4. Id., no I, Ásmund Fregdegævar, str. 6.

« En quoi t'ai-je offensé, — ô roi ! — pour que tu veuilles m'envoyer — vers le Nord lointain, au pays des trolls ?
Le jour n'y luit !

Pour y parvenir, il y a la mer à traverser, ou un large fleuve : traversée si périlleuse que ce même Åsmund n'ose l'entreprendre que si le roi lui prête le navire d'Olaf, qu'on appelle « Le grand Dragon[1] ».

De ce pays, où le soleil jamais ne brille, « som ingja sól i skin[2] », nous avons dans Saxo la complète et terrifiante description[3]. Un froid perpétuel y règne ; les montagnes, très élevées, y sont couvertes de neiges éternelles. Le sol, couvert d'impénétrables forêts où vivent toutes sortes de bêtes féroces, est absolument impropre à la culture. Partout, l'on entend gronder les torrents tourbillonnants. L'antre, où le prince des géants réside, semble le rendez-vous de toutes les épouvantes. Une fois là, le hardi voyageur qui s'y est aventuré n'en reviendrait jamais, s'il n'était guidé par quelque protecteur providentiel.

Dans la chanson de « Åsmund Fregđegævar », nous retrouvons jusqu'au détail du fer ardent que Geirrødr et Thôr, en manière de jeu, se lançaient à la tête l'un de l'autre.

Höyre du Åsmund Fregđegævar
hot eg seje deg :
du hitar detta jönniđ glóheitt

1. M.-B. Landstad, NF. nº 1. Åsmund Fregđegævar, str. 9.

Og skal eg dá af nord i trollebotten
og löyse di dotter or vánde,
sá vil eg hava deđ Olafs-skipiđ
som dei kallar Ormin lange.
Der er ingin dag'e.

2. Id., str. 8.

3. GD. VIII, p. 287. « Regio est perpetui frigoris capax, prealtis que offusa niuibus, ne uim quidem feruoris persentiscit estiui, inuiorum abundans nemorum, frugum haud ferax, inusitatis que alibi bestiis frequens. Crebri in ea fluvii ob insitas alveis cautes stridulo spumanti que uolumine perferuntur... Procedentibus amnis aureo ponte permabilis cernitur. Cuius transeundi cupidos a proposito revocavit, eo alveo humana a monstrosis rerum secrevisse naturam, nec mortalibus ultra fas esse vestigiis. »

og send ded sá hit at meg!
Der er ingin dag'e[1].

« Écoute, Ásmund Fregdegævar, — ce que je te dis : — prends-moi ce fer rouge — et me le lance ?
Le jour n'y luit !

Frappé de ces ressemblances, Landstad n'a pas hésité à identifier ces diverses aventures. Pour lui, les chansons ne sont que l'écho affaibli de vieux chants mythiques. « Lorsque, dit-il, il n'a plus été permis de nommer Thôr et les anciens dieux qui jadis avaient été les héros de cette expédition chez le géant Geirrødr, on les a remplacés par des personnages historiques connus[2]. »

Ce sujet est commun aux Indo-Européens.

Il en a pu être ainsi.

Mais, il se pourrait aussi que chants eddiques et chansons populaires, ici encore, fussent indépendants, dans leur développement tout au moins : car il ne semble pas contestable qu'ils n'aient une origine commune et qu'ils ne soient les uns et les autres sortis de quelque germe mythique très primitif.

C'est, en effet, un thème des plus répandus que celui-ci :

Un jeune homme est venu chez un être surnaturel, diable, ogre, géant ou sorcier. Quelquefois, il n'est là que par le fait du hasard ; le plus souvent, cependant, c'est pour y délivrer une jeune fille que le monstre a enlevée. Celui-ci, pour se débarrasser de lui, lui impose plusieurs tâches, d'ordinaire trois, qu'il paraît impossible d'accomplir ; et n'y pas réussir, évidemment, c'est la mort. Le jeune homme est près de désespérer quand survient la femme ou la fille du monstre, ou la captive elle-même, qui, par des moyens magiques, lui vient en aide. Alors, tous deux s'enfuient. Incontinent, le monstre se met à leur poursuite. Il est sur le point de les rejoindre : Thôr s'est retourné et d'un coup de

1. M.-B. Landstad. NF. nº 1, Str. 43.
2. « Da man ikke længere turde nævne Thor og de gamle Guder, som Helte paa disse Tog, indsatte man i deres Sted endog historisk bekjendte Personer. » NF. p. 43, note 1. — Cf. p. 3, note 1 : « Hvad Kvadets Indhold angaar, saa viser det sig strax, at vi her have en af de gamle nordiske Myther for os, romantiseret efter en senere Tids Fordringer. » De même, p. 4 et 12.

son marteau a foudroyé Geirrødr; les héros de nos contes, eux, échappent tantôt par des transformations[1], tantôt par des obstacles qu'ils font surgir derrière eux[2] : quand ils ne doivent pas leur salut uniquement à quelque incident amusant. « Sur son chemin, le diable vit un casseur de pierres. Il lui dit; « Avez-vous vu un garçon et une fille qui volaient au vent? — Ah! les pierres sont dures! — Ce n'est pas cela que je vous demande. Avez-vous vu un garçon et une fille qui volaient au vent? — Elles sont bien difficiles à casser! — Ce n'est pas de cela que je vous parle. »

Le diable poursuivit son chemin et rencontra un laboureur.

« Avez-vous vu un garçon et une fille qui volaient au vent? — Oh! la terre est malaisée à labourer! — Avez-vous vu un garçon et une fille qui volaient au vent? — L'ouvrage ne va pas aujourd'hui! — Je ne parle pas de cela. »

Le diable, impatienté, s'en retourna[3].

Les contes de ce type se retrouvent par tout le monde indo-européen.

N'en était-ce pas un déjà que l'aventure de Jason aidé par Médée à conquérir la Toison d'or?

Bien loin donc de penser que les chansons scandinaves n'aient fait que perpétuer des poèmes eddiques, en les défigurant, nous serions plutôt tenté de dire qu'un thème mythique, existant peut-être depuis les origines de la race, bien longtemps, en tous les cas, avant l'apparition historique des Germains dans les pays du nord, les auteurs de l'Edda, d'une part, et les poètes populaires, de l'autre, se le sont approprié et, l'ayant frappé au coin différent de leur génie, l'ont légué aux générations : ici cristallisé en une forme artistique; là, toujours vivant, toujours changeant, insaisissable sur les ailes de la chanson.

1. Cf. E. Cosquin, *Contes pop. de Lorraine*, I, n° IX. *L'oiseau vert*.

2. Cf. J. Rivière, *Contes pop. kabyles*, p. 209. *Le prince et l'ogresse*. — Dans Saxo, les Finnois fuyant devant Arngrim emploient le même moyen : « Qui cum infeliciter dimicando fuga dilaberentur, tribus lapillis post tergum coniectis, totidem moncium instar hostibus apparere fecerunt... idem postera die congressi uicti que coniecte in terram nivi ingentis fluuii speciem indiderunt. » GD. V, p. 165.

3. E. Cosquin, *Contes pop. de Lorraine*, II, n° XXXII. — Cf. Joh. Bolte, *Kleinere Schriften zur Märchenforschung*, von Reinhold Köhler, Weimar, 1898, p. 140, 168-171.

CHAPITRE VI

« LE JEUNE SVEJDAL »

D'une inspiration différente, mais également issues d'un germe mythique non moins ancien, il est deux chansons encore qui peuvent être comptées parmi les productions les plus originales de la vieille littérature scandinave.

Uniquement pour elles-mêmes elles mériteraient une étude approfondie : tant pour le fond, que pour les détails extraordinairement curieux qu'elles renferment; mais, en outre, elles nous ont paru fournir un intéressant appui aux hypothèses que nous avons précédemment émises, en même temps qu'elles jettent sur les rapports des chants populaires avec l'Edda un jour tout à fait remarquable.

La première a pour héros

DgF. n° 70 A.

LE JEUNE SVEJDAL.

C'était le jeune Svejdal, — il allait jouer à la balle, — la balle vola dans la chambre de la damoiselle : — les joues lui en pâlirent !
Choisis bien tes paroles.

La balle vola dans la chambre de la damoiselle ; — le jeune homme alla l'y chercher : — avant qu'il n'en fût sorti, — un grand souci avait envahi son cœur.

« Ce n'est pas à moi que tu dois — lancer ta balle : — une jeune fille il y a en pays étranger, — elle languit pour toi.

« Tu n'auras de trêve, — tu n'auras de repos : — que tu n'aies tiré de peine ce cœur — qui depuis si longtemps te désire ! »

Tel Kulhwch. Sa marâtre — et la damoiselle de la chanson scandinave va aussi se trouver celle de Svejdal[1] — le pressant de prendre femme : « Je n'ai pas encore l'âge de me marier, » répondit-il. Alors elle s'écria : « Je jure que tu auras cette destinée que ton flanc ne se choquera à celui d'une femme, que tu n'aies eu Olwen, la fille d'Yspaddaden Penkawr ». Le jeune homme rougit et l'amour de la jeune fille le pénétra dans tous ses membres, quoiqu'il ne l'eût jamais vue[2].

Sous le coup du sort qui vient de lui être jeté, Svejdal, mettant son bonnet fourré, annonce à ses hommes, attablés à boire, qu'il veut aller à la montagne consulter sa mère au tombeau[3].

> Ce fut le jeune Svejdal, — il se mit à appeler : — s'en fendirent les murailles et le marbre — et la montagne commença de s'écrouler.
>
> « Qui donc m'appelle ici — et me réveille si brutalement ? — Ne puis-je reposer en paix — dessous la terre noire ? »
>
> « C'est le jeune Svejdal, — ton fils chéri ! — Il voudrait tant avoir un bon conseil — de sa mère bien-aimée !
>
> « J'ai une marâtre, — qui m'est devenue mauvaise : — elle a mis mon cœur dans la peine — pour une que je n'ai jamais vue ! »

1. La version de E.-T. Kristensen le dit expressément :

> Det var ungen Svejdal,
> gik for hans Stedmoder at staa,
> han vilde med hende lege Bold ;
> men hun gjorde ham tynde Kaar.
> *Og tal din' ord vel !*
>
> JF. nº 17.

2. H. d'Arbois de Jubainville, LC. III, *Les Mabinogion,* I, p. 190.
3. Ce n'est pas sa mère, mais son père que, dans la chanson suédoise, Hertig Silfverdal va trouver au tombeau afin d'apprendre de lui qui sera sa fiancée. « Une fille de roi, lui dit celui-ci, mais que tu chercheras pendant deux ans. »

> En konungsdotter, henne skall du få ;
> Men henne skall du söka i tvenne år.
>
> E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. I, p. 55.

Hélas ! sa mère ne peut détruire ce que l'autre a fait. Seulement, elle va lui donner tout ce qui lui est nécessaire pour la bonne réussite de sa périlleuse entreprise.

> « Je vais te donner un cheval, — qui saura bien te porter : — il va par-dessus la mer salée — aussi bien que sur la terre verte !
>
> « Je vais te donner une nappe, — tu n'auras qu'à l'étendre : — tous les plats que tu souhaites, — t'y seront préparés.
>
> « Je vais te donner une corne, — elle est sertie d'or : — toute boisson que tu désireras, — tu l'en trouveras pleine.
>
> « Je vais te donner une épée, — elle a été trempée dans le sang d'un dragon : — où que tu chevauches à travers les sombres forêts, — elle t'éclairera comme un bûcher.
>
> « Je vais te donner un navire, — il est sur le fjord salé : — tous les ennemis qui vogueront à ta rencontre, — il les coulera à fond ! »

On peut croire qu'à l'exemple de ce qui a lieu habituellement dans les contes les dons magiques se réduisaient primitivement à trois : le cheval, la nappe et l'épée. Mais, avec le temps, le chanteur populaire, oubliant la donnée originale, a cru devoir varier : c'était à la fois un moyen d'allonger sa matière et d'y ajouter du merveilleux, qui toujours plaît aux foules. Dans certaines variantes, au contraire, le nombre de ces dons a diminué ; dans la version C, du manuscrit de Magdalena Barnewitz, il n'est plus question que du cheval et de l'épée.

Ainsi muni,

> Ils déployèrent les voiles de soie, — si haut aux vergues d'or : — et ils voguèrent vers la contrée — où était la damoiselle.
>
> Ils jetèrent les ancres — sur le sable blanc : — ce fut le jeune Svejdal — qui, le premier, sauta à terre.

C'était le jeune Svejdal, — il allait sur le sable blanc : — le premier homme qu'il rencontra, — ce fut un berger du pays[1].

Ce fut le bon berger, — il demanda : — « Qu'a donc ce beau jouvenceau ? — Pourquoi son cœur est-il si triste ? »

« Son cœur a été mis en grande peine — pour une qu'il n'a jamais vue : — le jeune homme s'appelle le jeune Svejdal ! — Voilà ce qu'on dit.

« Une damoiselle aussi il y a en ce pays, — elle est en grande langueur : — pour un jeune homme, il s'appelle Svejdal, — qu'elle n'a jamais de ses yeux vu ! »

« Écoute, ô mon bon berger, — ce que je te dis : — si tu sais où est cette damoiselle, — ne me le cache pas ! »

« En avant de la verte forêt, — s'y trouve le gaard de ma damoiselle : — la porte en est d'ivoire blanc, — la porte en est bardée de fer.

1. Dans la chanson suédoise, Hertig Sifverdal rencontre non pas un berger, mais sept. A la question qu'il leur pose, pour savoir dans quel pays il est : « Ce n'est pas une terre, répondent-ils, c'est une grande île où le jeune Hertig Silfverdal trouvera sa fiancée. »

Det är väl intet land, det är en stor ö,
Der unga Hertig Silfverdal skall få sin fästemö ! »

En récompense, il leur offre des anneaux d'or : mais ils refusent parce que, disent-ils, ils sont des anges de Dieu.

Vi äro ej vallgossar, fast eder tyckes så,
Vi äro små Guds englar under himmelens blå.

Si rajeunie qu'elle soit, cette chanson n'en a donc pas moins admirablement conservé son caractère mystérieux. —

Dans la tradition celtique, c'est aussi un berger qui indique au héros le chemin conduisant chez la dame de la fontaine : mais un berger d'origine surnaturelle, comme dans la chanson suédoise. Sur le haut d'un tertre, c'est un grand homme noir, aussi grand au moins que deux hommes de ce monde-ci ; il n'a qu'un pied et un seul œil au milieu du front ; il tient une massue de fer à la main : c'est lui le gardien de la forêt et mille animaux sauvages paissent autour de lui. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, LC. IV, *Les Mabinogion*, par J. Loth, II, p. 8.

« Dehors, à la porte de ma damoiselle, — un lion si méchant il y a : — mais si vous êtes le vrai Svejdal, — librement vous pouvez y aller ! »

« Est-ce bien toute la vérité, — que tu me dis là : — si jamais je suis roi en ce pays, — je t'y ferai chevalier ! »

De fait, à l'approche de Svejdal, d'elles-mêmes, les portes du manoir s'ouvrent toutes grandes ; le lion et l'ours blanc, chargés de défendre l'entrée, se couchent à ses pieds ; le tilleul, au milieu de la cour, incline ses branches vertes jusqu'à terre.

Svejdal entre dans le hall et, sans plus, demande au roi païen la main de sa fille.

Dit celui-ci :

« Je n'ai point de fille, hormis une, — elle est en grande langueur — pour un jeune homme, il s'appelle Svejdal, — qu'elle n'a jamais de ses yeux vu !

Répondit le petit page, — en robe blanche : — « Si c'est pour Svejdal qu'elle languit, — le voici arrivé ! »

La nouvelle s'étant répandue jusque dans l'appartement des femmes, s'écrie la jeune fille :

« Qu'on enlève les hauts baldaquins, — aussi la civière ! [1] — Suivez-moi dans la salle en haut, — devant mon bien-aimé ! »

Dit la belle damoiselle, — à la porte en entrant : — « Sois le bienvenu, jeune Svejdal, — ô mon bien-aimé ! »

Et, l'influence chrétienne survenue, elle demande à son père ce qu'il veut : se faire baptiser ou la laisser partir à l'étranger ? — Comme il ne peut se séparer de sa fille, il se fait baptiser.

1. C'est-à-dire tout l'appareil funèbre qu'elle avait fait préparer en vue de sa mort prochaine.

Ce fut le lundi, — qu'ils reçurent la foi chrétienne : — le prochain dimanche qui suivit, — ils se marièrent.

Les noces ne durèrent pas moins de cinq jours. Alors Svejdal se rappela le berger qui l'avait si bien renseigné, et, l'ayant armé chevalier, il le fit asseoir au haut bout de la table.

Et maintenant le jeune Svejdal — est au bout de ses peines : -- il a la fière damoiselle, — dans ses bras elle dort.
Choisis bien tes paroles[1] !

Même sous le travestissement mi-chrétien, mi-chevaleresque, dont le temps a déshonoré ce petit poème, nous ne pouvons, à simple vue, nous empêcher de lui reconnaître une incontestable noblesse d'origine, si noblesse veut dire antiquité.

A l'analyse, tel en est donc le sujet :

Un sort a été jeté sur Svejdal : il n'aura de repos qu'il n'ait trouvé la vierge inconnue qui languit d'amour pour lui. Avant de partir à sa recherche, il va consulter sa mère, déjà depuis longtemps ensevelie : celle-ci lui donne une série d'objets magiques, grâce auxquels il doit réussir dans son entreprise. Arrivé au pays de la jeune fille, Svejdal fait la rencontre d'un pâtre qui l'instruit sur les difficultés à surmonter pour parvenir au château de sa jeune maîtresse. Sur ces indications, Svejdal entre sans peine dans la demeure enchantée où sa mystérieuse promise lui tend les bras : et ils s'épousent.

Or, ces motifs constituent précisément les éléments de

1. Dans une version recueillie par E.-T. Kristensen, la marâtre, à la nouvelle du mariage de Svejdal, prend son or rouge et s'embarque pour l'Islande, où la scène se passe. Mais, en route, son navire est surpris par des corsaires qui lui volent ses richesses, la violent, puis l'abandonnent sur le rivage : après quoi elle doit mendier sa vie.

Det var hans kjær Moder,
hun lad' miste sit Guld saa rød,
saa vandred hun i Iseland om
og betled for hendes Brød.
JF. n° 17, str. 67.

deux chants eddiques qui, d'après M. Finnur Jónsson[1], sont d'époques et d'auteurs différents : le « Grógaldr » et le « Fjölsvinnsmál ».

La chanson de « Svejdal » et le « Grógaldr ».

Dans le premier, le « Grógaldr », petit poème de seize strophes, Svipdagr vient trouver sa mère dans la tombe et lui dit :

> « Réveille-toi, Gróa ! — Réveille-toi, bonne femme ! — C'est moi qui t'éveille à la porte des morts ! — Ne te souvient-il plus — que tu as dit à ton fils — de venir à ton tertre[2] ? »

Gróa se lève; elle demande à son fils ce qu'il veut : quel malheur l'a donc frappé pour qu'il vienne appeler sa mère qui, ayant depuis longtemps quitté le séjour des mortels, repose au sein de la terre ?

> Dit Svipdagr : — « Une fâcheuse table de jeu[3] — elle m'a poussé, la méchante femme, — que mon

1. « Disse to digte findes udelukkende i papirshåndskrifter ; nogen forbindelse imellem dem antydes ikke i håndskrifterne, men ved hjælp af en dansk (og en svensk) folkevise har både Sv. Grundtvig og S. Bugge godtgjort, at bægge digte hører sammen. Det er dog ikke således at forstå, som om bægge kvad er ét digt af en og samme forfatter, men de er af forskellige forfattere og fra forskellig tid. » LH. I, p. 217.

2.
Svipdagr kvaþ :
Vake þú, Gróa,
vake, góþ kona,
vekk þik dauþra dura,
ef þat mant
at þinn mǫg bæþer
til kumbldysjar koma.
Grógaldr., str. 1, EL. I, p. 90.

3. Id., str. 3.
Svipdagr kvaþ :
Ljóto leikborþe
skaut fyr mik lævis kona,
sús faþmaþe minn fǫþor.
þar baþ mik koma,
es kvæmtke veit,
móte menglǫþom.

Cf. EL. I, p. 124, leikborþ = spieltisch. « Ein schlimmer spieltisch wurde mir von dem falschen weibe vorgesetzt », d. h. « eine schwierige u. gefährliche aufgabe gab sie mir. » Note de M. F.-J.

> père a épousée ! — Elle m'a dit que j'irais — là où les mortels ne vont, — trouver Menglöð ! »

Gróa convient que c'est un long voyage et bien périlleux. Aussi, Svipdagr la supplie-t-il de lui chanter les runes qui pourront lui être utiles et le protéger : car il est jeune et il a peur[1].

> Et Gróa commença : — « Je te chanterai d'abord — le charme puissant — que Rindr chanta à Ran : — Derrière tes épaules rejette — ce qui te paraît lourd. — Aie confiance en toi-même ! [2]

Suit, en huit strophes, l'énumération des autres runes : elles ont trait à tout ce qui peut se présenter de difficultés et d'obstacles au cours d'une expédition de ce genre.

Dit Gróa :

La chanson de « Svejdal » et le « Fjölsvinnsmál ».

> « Maintenant, pars sans crainte — au-devant du danger : — aucun obstacle ne t'arrêtera ! — Sur la pierre solide[3] — je me suis tenue à la porte (du tombeau), — en te chantant mes « galdr ! [4] »

> « Emporte les paroles de ta mère, — ô mon fils ! — et les garde au fond de ton cœur ! — Le bonheur toujours — t'accompagnera : — aussi longtemps que tu ne les oublieras ! »

1. Str. 5, EL. I, p. 90. Svipdagr kvaþ :
Galdra mér gal,
þás góþer 'ó,
bjarg þú, móþer, mege.
á vegom allr
hykk at verþa munak.
þykkjomk til ungr afe.

2. Id. str. 6.

3. Str. 15.
á jarþfǫstom steine
stóþk innan dura,
meþan þér galdra gólk.

Cf. EL. p. 124, jarþfǫstom=in der erde fest, unbeweglich stehend. « Wie der stein, auf dem ich sprechend gestanden habe, unbeweglich ist, ebenso seien meine worte dir fest u. gut. »

4. Galdr, chant magique.

C'est, on le voit, la première partie de la chanson de Svejdal.

Le « Fjölsvinnsmál » nous en donne la deuxième.

Útan garþa
sá upp of koma
þursa þjópar sjǫt[1].

Devant le gaard Fjölsvinnr aperçoit un étranger qui cherche par où entrer au séjour des géants. Il lui crie :

« Qui donc est ce monstre — qui se tient à la porte et fait le tour de l'enceinte de flammes ? — Qu'est-ce qui t'amène — et que viens-tu faire ici ? — Étranger, que demandes-tu ? — Par les routes humides, — mendiant, retourne-t'en !

Dit Vindkold : — « Qui donc est ce monstre — qui se tient à la porte — et refuse l'hospitalité au voyageur ? — Méprisable, si tu n'as un mot d'accueil ! — Va-t'en de là ! »

Fjölsvinnr, s'étant nommé, lui répète de s'en aller : on n'entre pas. Vindkold insiste. A son tour, il dit son nom et de qui il est le fils. Puis, il demande qui règne en ce domaine.

Dit Fjölsvinnr : — « Elle s'appelle Menglöđ, — et sa mère l'a eue de Svafr, fils de Thorinn, — celle qui règne ici ! — Elle a des royaumes, — des biens et des richesses ! »

Successivement, Vïndkold le questionne sur tout ce qu'il voit : la grille de l'entrée, dont il n'a jamais vu la pareille ; et l'enceinte, et les chiens qui veillent tour à tour. N'y a-t-il pas quelque nourriture qu'on puisse leur jeter pour les distraire un instant ?

Dit Fjölsvinnr : — « Deux ailes — il y a aux flancs de Viđófnir, — puisque tu veux le savoir : — telle est la nourriture — qu'il faut leur donner — pour entrer pendant qu'ils mangeront. »

1. Fjölsvinnsmál, str. 1, EL. I, p. 91.

Vindkold l'interroge encore sur l'arbre qui étend ses rameaux au-dessus du monde entier, Mimameiþr, l'arbre de vie ; et sur le coq qui, au sommet de l'arbre, brille comme de l'or.

hvé hane heitr
es sitr í hǫom viþe,
allr viþ goll glóar[1] ?

Dit Fjölsvinnr : — « Viđófnir est le nom — de l'oiseau perché là-haut — sur les branches du Mimameiþr...

Pour le tuer, il faudrait la branche Lœvateinn, que Loptr a cueillie à la porte des morts et que Sinmara tient enfermée dans une boîte à neuf serrures : or, elle ne s'en dessaisirait pas, qu'on ne lui donnât en échange la faux brillante (?) qui est à la queue de Viđófnir[2].

Et Vindkold continue toujours ses questions : comment s'appelle la montagne où réside la merveilleuse fiancée et qui sont ces jeunes filles, assises aux genoux de Menglöđ ?

Dit Vindkold : — « Dis-moi, Fjölsvinnr, — ce que je désire te demander — et que je veux savoir : — n'est-il donc personne — qui jamais doive reposer — dans les doux bras de Menglöđ[3] ? »

1. Fjölsvinnsmál, Str. 23, EL. I, p. 94.
2. Str. 30. Fjǫlsviþr kvaþ:
Ljósan léa
skalt í lúþr bera,
þanns liggr í Viþofnes vǫlom,
Sinmǫro at selja,
áþr sǫm telesk
vápn til vígs at léa[2].
3. Str. 41. Vindkaldr kvaþ:
Seg mér, Fjǫlsviþr,
þats þik fregna monk
ok ek vilja vita :
hvárt sé manna nǫkkot,
es knege á Menglaþar
svǫsom arme sofa ?

Dit Fjölsvinnr : — « Il n'est personne — qui jamais doive reposer — dans les doux bras de Menglöd, — hormis le seul Svipdagr : — à lui la vierge belle comme le soleil — est fiancée depuis longtemps[1] ! »

Dit Vindkold : — « Ouvre les portes ! — Fais-moi place ! — Tu vois en moi Svipdagr. — Cependant demande auparavant — si mon amour — plaît encore à Menglöd !

Dit Fjölsvinnr : — « Écoute, Menglöd, — il est venu ici un homme, — va voir cet hôte ! — Les chiens le caressent ; — d'elle-même la maison s'est ouverte : — il me semble que c'est Svipdagr.

Dit Menglöd : — « Que les corbeaux prudents — à la potence haute — t'arrachent les yeux, — si faussement tu me dis — que le fiancé que depuis si longtemps j'attends — est enfin arrivé !

« D'où viens-tu ? — Où étais-tu jusqu'à ce jour ? — Qui t'a dit de venir ici ? — Je dois connaitre exactement — ton nom et ta race, — si c'est à toi que je suis fiancée depuis si long temps !

Dit Vindkold : — « Svipdagr est mon nom, — mon père s'appelait Sólbjartr. — Je suis venu ici par des chemins bien froids. — Ce qu'a dit Urdr, — il n'est personne qui le puisse changer, — quand même ce serait immérité.

Dit Menglöd : — « Sois donc le bienvenu ! — Mon souhait se réalise. — Qu'un baiser suive le salut ! — L'arrivée inattendue — fait d'autant plus de plaisir — là où il y a de l'amour.

1. Str. 42.

Fjǫlsvi*þ*r kva*þ* :
Vætr 's *þ*at manna,
es knege á Mengla*þ*ar
svǫ́som arme sofa,
nema Svipdagr einn,
hǫ́nom vas en sólbjarta
brú*þ*r at kvǫ́n of kve*þ*en.

« Longtemps je suis restée, assise, — sur ma montagne chérie, — t'attendant jour et nuit. — Maintenant s'est accompli — ce que je désirais : — maintenant, ô mon fiancé, que tu es venu près de moi !

« J'avais le désir — de ton amour, — et toi du mien : — maintenant, c'est chose faite — et nous vivrons — ensemble éternellement ! »

Nul doute n'est possible. A quelques détails près, et qui diffèrent selon les variantes, nous avons bien là, scindée dans les chants de l'Edda, la même aventure que dans la chanson de Svejdal. Conformément à leur système, Sv. Grundtvig et M. S. Bugge[1] estiment que celle-ci n'est qu'une déformation de ceux-là, et leur avis est partagé, entre autres, par MM. H. Schück et K. Warburg[2].

De nouveau, nous nous trouvons d'une opinion absolument opposée.

Pourquoi les chants populaires ne peuvent être des déformations des poèmes eddiques

Il y a d'abord la question de forme.

Les poèmes eddiques n'ont jamais été, que nous sachions, destinés à être chantés ; en aucun temps même ils n'ont dû être populaires, au sens que nous attachons à ce mot. Dans ces conditions, la déformation n'ayant pu se faire d'elle-même dans la bouche du peuple, il va de soi que, pour que le « Þrymskviđa », le « Grógaldr » et le « Fjölsvinnsmál » eussent donné le « Thôr af Havsgaard » et le « Ungen Svejdal », il faudrait qu'un lettré, un clerc, les adaptant à la métrique du peuple, les eût remaniés selon le goût du jour.

L'étude du fond nous a montré que cela ne pouvait être le cas pour le « Thôr af Havsgaard ».

Nous le croyons tout aussi peu possible pour la chanson qui nous occupe en ce moment.

1. Cf. DgF. II, p. 667 et suiv. « Jeg antager, at eet Kvad, hvoraf vi have en senere Formation i Visen om Svejdal, er blevet spaltet i to : Grógaldr og Fjölsvinnsmál, og det, som jeg tror, allerede i Folkemunde, og ikke først ved Afskriveres Fejl ; de manglende Forbindelsesled mellem de to nævnte Kvad ere klart betegnede ved den danske Vise. » S. Bugge.

2. ISLH. I, p. 151. « Såsom Bugge og Grundtvig uppvisat, hafva vi i denna dikt en medeltida omgestaltning af den gamla, på Island upptecknade « eddasången » Svipdagsmál... »

Examinons-en une à une les diverses parties.

Svejdal, de même que Svipdagr, part à la recherche d'une fiancée inconnue, que le destin lui a réservée.

Ce thème, l'amour de deux jeunes gens qui ne se connaissent pas, est fréquent non seulement dans la littérature germano-scandinave, Signe et Hagbard, Brynhildr et Sigurdr, mais, on peut dire, dans toute la littérature traditionnelle indo-européenne.

Pour arriver jusqu'à cette fiancée, les moyens naturels ne seraient pas suffisants. Svejdal et Svipdagr ont, l'un et l'autre, recours à leur mère, morte depuis longtemps.

Svejdal reçoit de la sienne trois objets merveilleux : le cheval qui va sur terre comme sur mer ; la nappe qui lui donnera tout ce dont il a besoin pour vivre, et l'épée qui doit, en toutes circonstances, lui assurer la victoire.

Le même sujet dans les contes populaires.

Ces objets reviennent sans cesse dans les contes : les mêmes, ou d'autres qui remplissent un but exactement identique. La façon dont le héros les trouve varie selon les circonstances ; mais, ce qui est essentiel, elle est toujours plus ou moins surnaturelle. De plus, et c'est là un trait capital, le but pour lequel il s'en sert répond absolument à celui que poursuit Svejdal. Dans un conte de l'île de Lesbos [1], un berger ayant épousé une fée, celle-ci, un jour, s'enfuit avec ses deux filles vers le Mont des Cailloux, sa patrie. Son mari se met à sa recherche. Chemin faisant, il rencontre deux hommes qui se disputaient au sujet de trois objets : une massue, une paire de mules et une cape. Levée contre des ennemis, la massue, d'elle-même, les tuait tous ; couvert de la cape, on était invisible ; et, les mules aux pieds, on volait comme un oiseau. Le berger, malin, met les deux hommes d'accord en leur enlevant les objets contestés : après quoi, il réussit à trouver sa femme et ses enfants. L'analogie est plus frappante encore dans le conte allemand de la « Krystallkugel » [2]. Le fils d'une magicienne, craignant que sa

1. G. Georgeakis et L. Pineau, *Le Folk-Lore de Lesbos*, n° 2. Le Mont des Cailloux, p. 15.

2. Brüder Grimm, KuHM. n° 197. — Cf. également les numéros 92. « Der König vom goldenen Berg », et 122, « Der Krautesel ».

mère ne le métamorphose en bête, comme elle avait fait de ses deux frères aînés, quitte, en secret, la maison maternelle : il a entendu parler d'une princesse enchantée qui, dans le château du soleil d'or, attend qu'on vienne la délivrer. Déjà, vingt-trois jeunes gens se sont présentés et y sont morts. A son tour, il veut tenter l'entreprise. Sur sa route, il trouve deux géants aux prises pour un chapeau qui a la vertu de transporter celui qui le met sur sa tête en quelque endroit qu'il désire. Les géants sont bernés, comme plus haut les deux hommes du conte grec : et l'heureux aventurier n'a qu'à en exprimer le souhait pour aussitôt se trouver au sommet d'une haute montagne devant la porte du château.

Il suffit de parcourir nos recueils de contes, ceux de la Basse-Bretagne, par exemple[1], pour se rendre compte combien cet incident est commun aussi dans notre littérature populaire en France.

Gróa ne donne rien à Svipdagr, mais elle chante sur lui toutes les runes qui peuvent lui être de quelque secours : contre les flots et contre la colère de ses ennemis, contre les chaînes, contre les tempêtes et le froid ; contre les embûches que quelque chrétienne, comme un fantôme lui barrant la route, pourrait lui tendre[2]; elle lui chante enfin les runes qui lui assureront la subtibilité d'esprit nécessaire pour répondre à toute question susceptible de lui être posée.

Si, réellement, la chanson était un remaniement du poème eddique, pourquoi l'auteur en eût-il changé cette scène ?

1. Luzel, *Contes pop. de la Basse-Bretagne,* t. XXIV, XXV, XXVI, de la collection Maisonneuve.

2. Str. 13, El. I, p. 91.

þann gelk þér átta,
ef þik úte nemr
nǫtt á niflvege,
at firr mege
þér til meins gora
kristen dauþ kona

Dans les contes [1], c'est quelquefois une vieille femme rencontrée par hasard, un animal secouru par le jeune héros, ou dont il a enseveli le cadavre, qui lui procure le moyen d'atteindre son but : mais, dans tous les cas, ce moyen est surnaturel.

Les difficultés, semées sur la route, sont diverses. La comparaison en pourrait être intéressante : elle serait trop longue ici.

Le héros arrive donc en vue du château où est enfermée la jeune fille. Là, il se trouve en face soit d'un berger qui lui apprend où il est et les obstacles qu'il lui reste à surmonter, soit d'un gardien qui veut l'empêcher d'aller plus loin.

Le château vaut par lui-même qu'on s'arrête à l'examiner.

La porte en est inviolable ; des animaux féroces la gardent : et, tout autour, c'est une enceinte de flammes. Serait-ce le château de la Belle au Bois dormant ? Ou celui de Brynhildr, la fière valkyrie, qui, elle aussi, attend son fiancé ?

Tous ces obstacles, jusque-là infranchissables à tout le monde, s'évanouissent à l'approche du héros prédestiné. Les flammes lui livrent passage ; les bêtes sauvages se couchent à ses pieds ; les verrous se brisent...

Il y a, de nouveau, là une différence profonde entre la chanson de Svejdal et le « Fjölsvinnsmál ».

Svejdal n'a affaire qu'à un berger qui lui donne tous les renseignements dont il a besoin ; au contraire, dans le « Fjölsvinnsmál », c'est, à la porte du château des géants, un gardien qui en veut interdire l'entrée à Svipdagr.

1. Dans la Haute-Bretagne, les parents du petit roi Jeannot l'envoient chercher le Merle blanc et la Belle aux cheveux d'or ; il y réussit grâce aux conseils du renard, mais ses frères tentent de lui enlever la récompense de ses exploits. Cf. P. Sébillot, *Contes pop. de a Haute-Bretagne*. — Ailleurs, le filleul du roi, 26ᵉ fils du charbonnier, est supplanté par un traître qui persuade au prince d'envoyer son véritable filleul demander au soleil pourquoi, le matin, il est si rouge ; puis d'amener à la cour la princesse de Tronkolaine : il est secouru par un cheval de bois, puis par des fourmis, des éperviers et des lions, et finit par épouser la princesse. Cf. Id., *Contes pop. des provinces de France*, p. 36-45. — E. Cosquin, *Contes pop. de la Lorraine*, I. nº 1, Jean de l'Ours.

Nous nous rappelons leur entretien et, en particulier, les conditions, à peu près impossibles, qu'il faudrait remplir pour pénétrer dans la magique enceinte.

Cette série de conditions, qui s'enchaînent et dépendent l'une de l'autre, se retrouve aussi très souvent dans les contes : c'est un cliché populaire très répandu. Comment donc expliquer que nous ne l'ayons pas dans la chanson ? Est-ce par défaut de mémoire? Un motif aussi typique s'oublie difficilement. Ou bien le prétendu adaptateur l'a-t-il volontairement omis ? Ne serait-ce pas l'auteur de l'Edda plutôt qui, composant son poème d'après une vieille chanson populaire, y aurait interpolé maints éléments étrangers qu'il estimait devoir y ajouter un nouveau charme ? Cela nous semble assurément plus probable. Mais alors, le « Fjölsvinnsmál » datant de la première moitié du xe siècle[1], les chants sur lesquels il repose étaient donc déjà populaires en pleine époque barbare.

1. « På grund af dets lighed med Skirnismál i de rent erotiske partier kunde digtet sættes til lidt för midten af det 10 årh. » Finnur Jónsson, LH. I, p. 222.

CHAPITRE VII

« SVEND VONVED »

DgF. n° 18. C.

Svend Vonved dans la chambre est assis : — il joue de sa harpe d'or si superbement !

Il en jouait si souvent : — l'entendit dame Enerlille en haut.

« Écoute, Svend Vonved, ô mon fils ! — Qu'as-tu à jouer ainsi de ta harpe d'or ?

« Mieux te vaudrait chevaucher, — avec les autres preux te battre.

« Si tu trouves, ô mon fils chéri, — le meurtrier de ton père, tue-le ! »

« Puisqu'il faut que je parte, — alors, donnez-moi des armes précieuses.

« Si je trouve le meurtrier de mon père, — oui, bien volontiers je le tuerai.

« Si je ne tue le meurtrier de mon père, — alors, jamais je ne reviendrai ! »

Dame Enerlille en son cœur fut tant irritée : — « J'entends, ô mon fils, que tu es fâché.

« Je te dis sur ton épée dorée : — Maudite soit ton expédition !

« Écoute, chevalier Svend Vonved : — Alors que le Seigneur te bénisse [1] ! »

1. Voir plus loin sur la contradiction apparente de ces strophes.

« Apaisez-vous, dame Enerlille ! — Apaisez-vous, ô ma mère chérie !

« Souhaitez-moi de trouver partout la victoire ! — Vous ne savez quel est le but de mon voyage !

« Où que j'aille à travers champs et par la lande, — je n'ai cure de la colère d'une femme. »

Svend Vonved sortit du gaard : — tout étrange il s'en allait.

Son casque étincelait, — ses éperons sonnaient.

Son cheval caracolait ; — lui, en chantant, chevauchait.

Il alla un jour, il alla deux jours : — il ne pouvait trouver un village.

« Eiah ! » s'écria Svend Vonved, — « il n'y a donc un village en tout ce pays-là ? »

Il regarda vers la hauteur, — un berger si grand y faisait paître.

Si rudement il l'interpella : — « Indique-moi bon gîte pour cette nuit !

« En quel endroit se tient le poisson dans le fleuve ? — Où vont les étalons au haras ?

« En quel endroit souffle le vent le plus violent ? — Où boit Vidrik avec ses preux ? »

Le berger resta silencieux, — point ne voulut lui répondre.

Il leva son poing vigoureux ; — il tua le berger du coup.

« Gis-là, cadavre, sur le sable ! — Je saurai bien trouver Vidrik dans le Hålland ».

Svend Vonved n'alla pas bien loin ; — il aperçut un preux si grand.

Il avait sur son dos un ours — et un sanglier dans ses bras.

Il alla au berger ; — si curieusement il lui demanda :

S'il voulait se battre avec lui — et lui donner ses animaux.

« Jamais pareille offre ne m'a été faite, — depuis que j'ai tué le roi Esmer. »

« Si tu as tué le roi Esmer, — c'est mon père chéri que tu as tué ! »

« A présent, il faut se battre — et me donner tes animaux ! »

Ils tracèrent un cercle là où ils se trouvaient ; — ils y entrèrent, les preux vaillants.

Ils se battirent un jour, ils se battirent deux jours : — aucun ne pouvait vaincre l'autre.

Le troisième jour, au soir : — ce fut Svend Vonved qui tua le preux.

Il ceignit son épée, — impatient de se battre contre d'autres preux.

Lorsqu'il arriva dans la plaine sauvage, — y rencontra un preux si fort.

« Dis-moi, noble et bon chevalier, — en quel endroit se tient le poisson dans le fleuve ?

« En quel endroit se tient le poisson dans le fleuve ? — Où vont les meilleurs étalons au haras ?

« En quel endroit souffle le vent le plus violent ? — Où boit Vidrik avec ses preux ! »

« A l'orient se tient le poisson dans le fleuve : — à l'occident sont les poulains au haras.

« Au nord souffle le vent le plus violent ; — dans le Hålland boit le roi Vidrik avec ses preux. »

Svend Vonved tira de son sein un anneau d'or ; — il le mit au bras du preux.

« Tu peux te dire le premier homme — qui ait reçu quelque chose de Svend Vonved ! »

Svend Vonved arriva à une haute tour ; — il pria le veilleur de le laisser entrer.

Celui-ci ne voulut pas le laisser entrer ; — alors il bondit par-dessus le mur.

Il attacha son cheval avec une corde, — et il entra dans la salle.

Et il entra dans la salle, — devant le roi Vidrik et ses preux.

Svend Vonved s'assit au bout de la table, — à personne il ne dit mot.

Il mangea et but, il se rassasia : — il ne s'occupa du roi.

« Jamais je ne me suis trouvé quelque part — où il y eût autant de muets ! »

Le roi Vidrik dit à cinq de ses preux : — « Liez-moi ce fou-là ! »

« Ajoutes-en quatre à ces cinq — et te joins toi-même à eux !

« Bâtard je te dis — si tu ne m'attaches.

« Le roi Esmer était mon père, — dame Enerlille était ma mère !

« Ils ne m'ont point commandé — de donner mon or aux fourbes ! »

« Si le roi Esmer était ton père, — dame Enerlille ta mère chérie,

« Alors Svend Vonved est ton nom, — tu es le fils chéri de ma sœur !

« Svend Vonved, si tu veux rester près de moi, — je te donnerai honneurs et richesses.

« Mes chevaliers veilleront sur toi, — en quelque endroit que tu veuilles aller!

« Quand tu voudras me quitter, — mon or ne te sera point ménagé !»

Il entra dans la salle ; — il mangea et il but du vin clairet.

Il joua de sa harpe si longtemps : — s'en rompirent toutes les cordes d'or.

Et il s'en alla dans le pays : — s'y fiança à une tant belle damoiselle.

Son père s'appelait le roi Sejver : — celui qui fut tué par le dragon si vilain.

Bien que cette chanson, dit Sv. Grundtvig[1], indubitablement repose sur une base très ancienne et que l'on peut dire avoir appartenu à l'antiquité des pays scandinaves : elle n'en reste pas moins solitaire, désormais, et comme sans famille, n'ayant d'autres preuves de sa noble naissance que son grand air et surtout ses énigmes qui, quoique manquant absolument dans une des variantes, en sont pourtant une partie essentielle.

Haute origine des énigmes.

La haute origine des énigmes est, en effet, incontestable.

Déjà, nous en avons rencontré sur notre route. La vieille poésie eddique en offre d'autres exemples : le « Vafþruđnismál », l' « Alvísmál » en contiennent qui sont parmi les plus curieuses ; et c'est sous ce voile également que, dans Saxo[2], Erik répond aux questions du roi Frode. Cependant,

1. DgF. I, p. 237. « Endskjondt vor Vise upaatvivlelig hviler paa et meget gammelt Grundlag, der kan antages at have tilhort Nordens Oldtid, saa staaer den dog nu ligesom ene og frændeløs, uden andre Beviser paa sin gamle Byrd end sit eget Ansigt, naar vi undtage *Gaaderne* der, skjondt de ganske fattes en af Opskrifterne, dog nok væsenlig hore med til vor Vise. »

2. GD. V, p. 136.

nous ne croyons pas qu'aucunes puissent offrir plus d'intérêt au point de vue de l'antiquité scandinave que celles de la chanson de « Vonved », du moins dans la version que nous avons choisie. Quel est ce roi Vidrik? Et où donc boit-il avec ses guerriers? Si ce n'est Odin au Valhal, Odin que l'on nommait aussi Viđrir et Viđurr et dont le « Krákumál » appelle la céleste demeure « Viđrishöll ». Le « Håland » de la chanson ne serait qu'une erreur de prononciation ou de copie, due à l'oubli du sens primitif, pour « Hallen »[1]. Les autres énigmes, au moins deux, confirment cette interprétation. Le poisson dans le fleuve, ce serait, à l'orient du Valhal, le monstre Miþgarþr; quant aux poulains qui, au haras, vont à l'occident, ils ne nous rappellent rien de précis concernant le Valhal; cependant, comme il a été remarqué, nous savons qu'il y avait des animaux à l'ouest du palais des dieux; et, du reste, pour nier à priori tout rapport il faudrait être sûr de ne rien ignorer de l'ancienne mythologie scandinave, ce qui est loin d'être le cas.

Ces énigmes ou « devinettes », qui font encore la joie non seulement des paysans de la Norvège[2], mais aussi des

1. Cf. DgF. II, p. 649. « Skulde ikke selve dens *Kong Vidrik* være netop *Odin*? Odin kaldes *Viđrir* og *Viđurr,* og *Valhal* kaldes i Krákumál, 25 : *Viđris höll.* « Holland » i C. 44 er da vel kun en Misforstaaelse for *Hallen* ».

2. Cf. M.-B. Landstad, NF. p. 369. Gamle Stev. Første Række. Pá grönalidheidi. Deux frères se portent un défi: celui qui ne saura pas répondre aux questions de l'autre devra abandonner sa part de l'héritage paternel. Suit toute une série de devinettes dont quelques-unes rappellent les énigmes de « Sven Vonved » et de « Sven Svanehvit », mais dont la plupart cependant sont originales et plus naturelles, au sens propre du mot.

Hot er ded, som týt og aldri tiger
pá grönaliđheiđi?
og hot er ded, som andelaust liver?
Men hugin leikar fer dei.

Aa fossen er ded, som týt og aldri tiger
pá grönaliđheiđi,
og fiskin er ded, som andelaust liver.
Men hugin leikar fer dei, etc., etc.

« Qu'est-ce que c'est cela qui jamais ne fait silence — *sur la lande verte?* — Et qu'est-ce que

habitants de nos campagnes françaises, où peut-être aucune autre distraction n'est plus appréciée aux veillées d'hiver, chaque chanteur pouvait les varier à sa guise : ce qui explique que la liaison, existant originairement entre celles de la chanson de « Vonved », soit maintenant rompue et que, de fait, les différentes variantes de la chanson aient chacune les siennes.

Même, en Suède, la chanson de « Svend Vonved » s'est réduite au point de n'être pour ainsi dire plus qu'une simple chanson d'énigmes : tout le reste de l'aventure, le début et la fin, y est oublié.

« Sven Svanehvit. »

Sven Svanehvit[1] rencontre sur sa route un pèlerin qu'il met au défi de répondre aux questions qu'il va lui poser. Celui-ci refuse et lui raconte que, la veille, il a tué le roi d'Islande.

Dit Sven Svanehvit :

« S'il est vrai que tu aies tué le roi d'Islande,
— alors, c'est mon père que tu as tué hier ! »

Et, naturellement, il le venge ; il hache le meurtrier aussi menu « que les feuilles de tilleul qui dans les champs tombent en automne »,

Som lindelöf på marken om hösten falla må.

Plus loin, Sven Svanehvit rencontre un autre pèlerin à qui il porte le même défi ; et il lui demande, comme dans la chanson danoise : ce qui est plus rond qu'une roue ; ce qui fait le pont le plus large ; ce qui est plus noir non qu'une prunelle, mais que le charbon[2], etc.

c'est cela qui vit sans respirer ? — *Mon esprit y a son plaisir.* »

« La cascade est ce qui jamais ne fait silence — *sur la lande verte.* — Et c'est le poisson qui vit sans respirer. *Mon esprit y a son plaisir.* » Etc., etc.

Aux iles Féroé on a de même des *Gáturímur.*

1. E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. II, n° 39, p. 236.

2. « Hvad är det, som är rundare än ett hjul ?

Le pèlerin ayant répondu à toutes,

> Ils burent pendant un jour, ils burent pendant trois : — « Si tu sais tout cela, tu en sais bien davantage ! » — Sven Svanehvit tira de ses doigts deux anneaux d'or, — il les donna au pèlerin. »

De telles chansons se retrouvent par tous pays : chez les Allemands comme chez les Scandinaves, chez les Anglais, les Vendes, les Polonais, les Russes, les Serbes et, nous l'avons déjà dit, aussi chez nous. Elles remontent à la plus haute antiquité : rappelons-nous Samson chez les

Och hvar finner du de fagraste djur ?
Och hvar hafver solen sitt säte ?
Hvart utåt ligger dödmannens fötter ?

Hvem är det, som bygger den bredaste bro ?
Och hvar gångar fisken som stridast i flod ?
Hvart bär den väg, som är bredast ?
Och hvar ligger menniskan som ledast ?

Hvad är svartare än ett kol ?
Och hvad är snabbare än lärkvingar små ?
Och hvad är hvitare än svanor ?
Och hvad ropar högare än tranor ? »

« Qu'est-ce que c'est cela qui est plus rond qu'une roue ? — Et où est-ce que tu trouves les plus beaux animaux ? — Et où le soleil a-t-il sa demeure ? — Où reposent les pieds du mort ?

« Qu'est-ce que c'est cela qui fait le pont le plus large ? — Et où est-ce que le poisson va plus vite que l'eau ? — Où mène le chemin qui est le plus large ? — Et où est-ce que l'homme est le plus mal ?

« Qu'est-ce qui est plus noir que le charbon ? — Et qu'est-ce qui est plus rapide que les ailes de la petite alouette ? — Et qu'est-ce que c'est cela qui est plus blanc que les cygnes ? — Et qu'est-ce qui crie plus haut que les grues ? »

Les réponses à ces questions sont : le soleil, au ciel, à l'ouest, à l'est, la glace, sous la glace, en enfer, en enfer, le péché, l'âme, les ongles, le tonnerre.

Hébreux et Œdipe chez les Grecs. Théocrite[1] et après lui Virgile[2] ont emprunté aux bergers de la Sicile leurs chants alternés : soit que de deux rivaux l'un pose une énigme à l'autre,

> Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
> Tres pateat cæli spatium non amplius ulnas !

soit que, tous deux, ils s'évertuent à qui surpassera l'autre par la beauté de leur poésie ou la hardiesse de leur imagination[3].

Ce goût étant le même chez tous les Primitifs, il n'est point étonnant que souvent nous rencontrions, chez les peuples les plus divers, les mêmes énigmes absolument. Point n'est besoin d'avoir recours à la communauté d'origine de ces peuples, non plus qu'à un emprunt possible pour expliquer de telles similitudes : il suffit de constater que, presque toujours, ces énigmes sont tirées du spectacle immédiat de la nature extérieure ou inspirées d'idées religieuses très simples.

Si simples que, dit M. Victor Henry, « presque tous les mythes naturalistes tirent leur origine d'une de ces énigmes, comme il en circule par milliers dans les tribus barbares et les populations illettrées, enfantines amusettes où le fait quotidien et banal est déguisé à dessein sous des expressions vagues ou des circonlocutions métaphoriques[4]. » Et ailleurs : « Pour moi, le mythe en général n'est ni l'expression

1. Idylles, IV, V.
2. Églogue III.
3. Fr. J. Child, EaSPB, divise les chansons d'énigmes en 3 catégories : 1° quelqu'un doit résoudre les questions d'un autre, ou bien deux rivaux cherchent à se réduire réciproquement au silence ; 2° un prétendant ne peut obtenir la main d'une jeune fille qu'en résolvant les énigmes qui lui ont été posées ; 3° un jeune garçon trouve réponse à toutes les questions qui lui sont faites et épouse la princesse dont tant de grands seigneurs avant lui ont vainement cherché à obtenir la main. — Voir sur les énigmes, leur origine et leur importance au point de vue mythologique, Max Müller, *Nouvelles Études de Mythologie*, trad. Léon Job, p. 58-74.
4. Revue des Études grecques, 1892, V, p. 283. Quelques mythes naturalistes méconnus. — Les supplices infernaux de l'antiquité.

d'un symbolisme profond, ni le produit d'une élégante métaphore, ni une explication de la nature telle que la peut concevoir l'intelligence d'un sauvage, ni même la plupart du temps une maladie du langage. C'est tout simplement, à l'origine, une devinette ingénieusement puérile, telle qu'en ont colligé en masse et en tous pays les amateurs de folklore[1]. »

Les exemples que donne le savant sanscritiste sont assurément typiques :

« Il roule une grosse pierre jusqu'au haut de la pente ; lorsqu'elle y est arrivée, elle redescend ; puis, il recommence et ainsi toujours. Qui est-ce ? » Ou bien : « Qui plonge dans l'eau et ne saurait boire[2] ? »

A ces deux questions la sagesse des nations répond : « Le soleil ! »

Or, il est incontestable que nous avons là le noyau des mythes infernaux de Sisyphe et de Tantale.

« Le criterium est sûr, ajoute M. V. Henry ; toutes les fois qu'on pourra réduire les traits essentiels d'un conte à une semblable devinette très courte et très simple, visant un objet naturel, le conte sera naturaliste, et tous les traits qui ne rentreront pas dans les termes de la devinette seront des additions postérieures. »

On ne peut refuser à cette hypothèse un très grand fond de probabilité et nous pensons que la mythologie lui devra l'explication de bien des obscurités — mais en même temps elle nous paraît apporter un puissant argument à la théorie de l'identité de l'esprit humain[3].

1. *Revue crit.*, 1891, t. XXXII, p. 498.

2. M. V. Henry cite comme comparaison la devinette turque : « J'entre dans l'eau sans m'y mouiller et dans la terre sans m'y rouiller : qui est-ce ? » Rép. La lune. *Revue des Études grecques*, V. — Pour l'application de cette théorie, voir dans l'Atharva-Véda du même auteur, livre VII, p. 54 ; l'animal roux ou cornu qui dévore le rasoir ou plutôt la faucille par le côté opposé à la lame, c'est le soleil qui avale la lune à son dernier quartier ; — liv. VIII-IX, préface et passim.

3. Voir, du reste, Max Müller, *Nouv. Études de Mythologie*, p. 76. « Voici que, parmi bien d'autres fort intéressantes, les Mordvines nous apportent la fameuse énigme que pose le Sphinx dans la fable d'Œdipe :

Si donc les questions caractéristiques de Svend Vonved suffisent à attester l'antiquité de ce chant : celui-ci ne nous offre pas moins, dans son ensemble, une énigme autrement difficile à résoudre que celles qu'il nous a transmises.

Pour essayer d'en trouver la solution, il est indispensable d'étudier d'abord les différentes variantes : elles s'éclairent l'une l'autre.

Toutes, elles débutent de la même façon.

Mais, dans celle que nous avons donnée, un passage est obscur. Le jeune Vonved est irrité que sa mère lui ait reproché de jouer de la harpe au lieu d'aller venger son père ; sa mère le maudit ; puis, dans la strophe qui suit immédiatement, sans aucune transition, elle le bénit. Qu'est-ce à dire, sinon que Vonved, dans sa colère, a menacé de ne jamais revenir ?

Dit sa mère :

« Quand devrai-je faire mêler le vin ? — Quand dois-je attendre ton retour ? »

« Lorsque la pierre se mettra à couler, — et que le corbeau commencera à blanchir. »

« Mais jamais pierre ne coule ; — jamais corbeau ne blanchit. »

« Si jamais pierre ne coule : — eh bien, ne m'attendez jamais ! »

La mère, alors, maudit son expédition :

« Och verre der unndt udi din ferdt,
och unndt verre y din guode suerdt ! »

Lui, la calme, la radoucit, en lui caressant de la main sa

« Le matin sur quatre pieds, à midi sur deux, le soir sur trois ». J'ai peine à croire qu'on soit autorisé à soupçonner un emprunt ; du moins ne trouve-t-on aucune autre trace de pensée hellénique parmi les paysans ougro-finnois. Il faut s'efforcer de se convaincre de cette vieille vérité, que *ce qui est arrivé en un endroit peut être arrivé aussi dans un autre, que c concept pensé et exprimé au midi a pu l'être également au nord...* » — Voir sur « l'identité de l'esprit humain », *Rev. crit.*, XLI, p. 143 au bas.

blanche joue. Une fois apaisée, elle retire les imprécations de tout à l'heure, et, maintenant, prononce sur lui les formules magiques qui lui assureront partout la réussite et le succès :

> « Maintenant, je vais te bénir ! — Heureuse sera ta chevauchée !
>
> « Que la victoire soit dans les pieds de ton cheval ! — Que la victoire soit dans ton épée vaillante[1] ! »

Dans la suite de l'aventure, l'ensemble des incidents varie, de même que l'ordre de leur succession. Il n'en faut, ce semble, retenir que deux faits, communs à toutes les variantes : d'abord, celui que Vonved réussit à découvrir le meurtrier de son père et à le tuer ; puis, sa rencontre du « Diur-karl ». Primitivement, le meurtrier et cette espèce d'homme des bois ne faisaient probablement qu'un et, sans doute, aussi les autres preux avec lesquels Vonved lutte de un à trois jours.

Qui est-ce donc, ce « Diur-karl? » Est-ce « L'homme sauvage » des contes allemands[2] ? « L'homme des bois » de la tradition celtique? Toujours vivant dans les forêts de la Suède. C'est infiniment probable. Nous aurions en lui une divinité naturelle appartenant aux préhistoriques habitants de l'Europe. Le « Diur-Karl ».

Le berger que Vonved rencontre, faisant paître ses troupeaux sur une colline, est aussi une figure mythique. A plusieurs reprises nous l'avons entrevu dans l'Edda. C'est dans le « Skírnismál » : « er féhirþer sat á hauge ok Vonved et le berger.

1. « Och da skal ieg dig signe :
och vel saa skalt du farre.

Sier skall verre y din heste-foed,
och sier verre y dit suerdt saa guodt. »
DgF. I, n° 18, A, str. 13-14.

2. Cf. L. Uhland, *Alte hoch-u. niederdeutsche Volkslieder*, 3te Auflage, III, p. 42 et suiv. — Voir sur les « Wildleute », Paul Hermann, *Deutsche Mythologie*, 1898, p. 166, et surtout le chap. II de W. Mannhardt, *Wald-u. Feldkulte*, 1875, I, p. 72 et suiv.

kvadde hann [1] »; dans le « Völuspâ », en parlant d'une « trolle » :

Sat þar á hauge
ok sló hǫrpo
gýgjar hirþer [2];

dans le « þrymskviđa » enfin, le prince des géants en personne.

þrymr sat á hauge,
þursa dróttenn,
greyjom sinom
gollbǫnd snere.
ok mǫrom sinom
mǫn jafnaþe [3].

Ne joue-t-il pas, d'autre part, le même rôle que, dans Saxo, ce géant qui, d'abord barrant à Thorkill le chemin du séjour de Utgarđa-Loke, s'offre ensuite à l'y conduire lui-même [4] : à la condition toutefois qu'il lui dise auparavant trois vérités, ces trois pleins sacs de vérités dont nous parlent aussi les contes populaires ?

Le dénoûment.

Quant au dénoûment, il est tout autre dans les versions A et B que dans notre version C.

Dans celles-là, Vonved, fatigué de courir les aventures, s'en revint chez lui.

Quand à la barrière il arriva, — quinze « trolles » y étaient assises.

Svend Normand [5] a tiré son épée : — les quinze « trolles » il a tuées.

1. Prose reliant la str. 10 à la str. 11, EL. I, p. 39.
2. Str. 27, EL. I, p. 6.
3. Str. 5, EL. I, p. 61.
4. GD. VIII, p. 293. « Tum gigantum alter salutatum eum rem conatu prearduam orsum esse dicebat, inusitati numinis adeundi cupiditate flagrantem, atque extramundani climatis cognicionem inuestigabili scrutacione complexum. A se autem propositi itineris semitas cogniturum, si tres ueridicas sentencias totidem prouerbiis comprehensas expromeret... »
5. Ainsi s'appelle le héros dans les deux versions A et B.

Aussi sa mère eut le même sort : — il la hacha en mille morceaux.

Prends bien garde à toi, Svend Normand !

D'où il faut conclure que la mère de Vonved elle-même ne doit pas être une mortelle ordinaire, mais, sans doute, une « trolle » aussi, une magicienne ; et cette constatation n'est pas indifférente.

Nos personnages ainsi posés, nous ne comprenons toujours pas le mobile de leurs actions.

Qu'une mère s'irrite de voir son fils, adolescent déjà, s'occuper d'enfantillages, voire de musique, alors que la mort violente de son père est restée invengée : c'est une chose si naturelle, à cette époque, que nous ne parvenons pas à nous expliquer la colère du jeune homme aux reproches qu'elle lui adresse, ni pourquoi il menace, puisqu'elle veut qu'il s'en aille, de ne jamais revenir. Un pareil sentiment nous parait tout à fait extraordinaire chez un Scandinave de ce temps-là.

De même, au retour de Vonved. D'où viennent ces femmes mystérieuses à la porte de son gaard ? Et pourquoi l'hécatombe qu'il en fait ? Est-ce un dernier danger auquel sa marâtre l'exposait ?

En fait, nous ne le savons pas, et le caractère de Vonved nous reste fermé[1].

Force nous est d'en chercher, s'il se peut, l'explication dans la comparaison avec les traditions d'autres pays.

La chanson de Vonved comparée à un conte grec.

Il est un conte[2] grec qui, si différent qu'il soit dans les incidents et même dans l'ensemble du développement, offre, néanmoins, quant au fond, une étonnante analogie avec le sujet de « Svend Vonved ».

1. Cf. W. Grimm, ADHL. p. XXVII. Svend Vonved serait un précurseur de Hamlet. « Es scheint dieses Lied vor allen in einer eigenen Bedeutung gedichtet, u. den Mismuth eines zerstörten herumirrenden Gemüths anzuzeigen, das seine Räthsel will gelöst haben : es ist die Angst eines Menschen darin ausgedrückt, der die Flügel, die er fühlt, nicht frei bewegen kann, u. der, wenn ihn diese Angst peinigt, gegen alles, auch gegen sein Liebstes wüthen muss. »

2. G. Georgeakis et L. Pineau, *Le Folk-Lore de Lesbos,* n° III. Le fils de la veuve.

Une veuve a un fils qui n'arrive à rien faire de ce qu'elle aurait voulu : si bien qu'un peu partout dans le voisinage on le considère comme un idiot. Mais, un beau matin, il se réveille vif, hardi, courageux ; le plancher tremble sous ses pas. La mère en est stupéfaite. A partir de ce jour, il n'est point d'action d'éclat qu'il n'accomplisse : il tue des monstres, traîne à sa suite quarante dragons que le roi lui a demandés ; bref, après avoir échappé à toute une série de dangers auxquels, dans la pensée de ceux qui l'y exposaient, il devait fatalement succomber, il finit par épouser la fille de certain roi sauvage, laquelle a le privilège de rendre la jeunesse à qui cohabite avec elle.

L'identité fondamentale des deux thèmes est évidente : aussi est-il frappant de les rencontrer en des contrées aussi distantes l'une de l'autre que la péninsule scandinave et l'île éolienne de Lesbos.

Or, ce thème, la tradition celtique, elle aussi, nous l'a conservé, et d'une ressemblance plus frappante encore, puisqu'elle existe jusque dans les détails. Toute la partie de la chanson à laquelle appartiennent les énigmes, la chevauchée de Svend Vonved à travers la lande et sa conversation avec le berger à qui finalement il donne un anneau d'or, se retrouve dans un récit des Mabinogion[1].

Comparaison avec un récit des Mabinogion.

Le prince Kulhwch[2], accompagné des meilleurs chevaliers de la cour d'Arthur, étant parti à la recherche d'Olwen, fille d'Yspaddaden Penkawr, « ils marchèrent jusqu'à une

1. La littérature du pays de Galles, dit E. Renan (*Essais de morale et de critique. La poésie des races celtiques,* p. 389, 4e éd.), se divise au premier coup d'œil en trois branches parfaitement distinctes : la littérature bardique ou lyrique qui jette tout son éclat au VIe siècle ; les Mabinogion, ou littérature romanesque, fixée vers le XIIe s., mais se rattachant par le fond des idées aux âges les plus reculés du génie celtique ; enfin, une littérature ecclésiastique et légendaire, empreinte d'un cachet tout particulier... C'est dans les Mabinogion qu'il faut chercher la véritable expression du génie celtique. — Conservés dans deux principaux manuscrits, l'un du XIIIe, l'autre du XIVe s., ils ont été traduits en anglais par Lady Charlotte Guest, 1838, et dernièrement, 1889, en français par M.-J. Loth (tomes III-IV du LC. de M.-H. d'Arbois de Jubainville).

2. H. d'Arbois de Jubainville, LC. III, les Mabinogion, I, p. 225 et suiv.

vaste plaine dans laquelle ils aperçurent un grand château fort, le plus beau du monde. Ils marchèrent jusqu'au soir et, lorsqu'ils s'en croyaient tout près, ils n'en étaient pas plus rapprochés que le matin. Ils marchèrent deux jours, ils marchèrent trois jours, et c'est à peine s'ils purent l'atteindre. Quand ils furent devant, ils aperçurent un troupeau de moutons auquel ils ne voyaient ni commencement, ni fin. Du sommet d'un tertre, un berger, vêtu d'une casaque de peau, les gardait; à côté de lui était un dogue aux poils hérissés, plus grand qu'un étalon vieux de neuf hivers. Il avait cette qualité qu'il ne laissait jamais se perdre un agneau et, à plus forte raison, une bête plus grosse. On ne passa jamais à côté de lui sans blessure ou fâcheux accident; tout ce qu'il y avait de bois sec ou de buissons dans la plaine, son haleine le brûlait jusqu'au sol même.

« Gwrhyr Gwalstawt Ieithoedd », dit Kei, « va parler à cet homme là-bas ? »

« Kei », répondit-il, « je n'ai promis d'aller que jusqu'où tu iras toi-même. »

« Allons-y ensemble ! » dit Kei.

« N'ayez aucune appréhension », dit Menw, fils de Teirgwaedd ; « j'enverrai un charme sur le chien, de telle sorte qu'il ne fasse de mal à personne. »

Ils se rendirent auprès du berger et lui dirent :

« Es-tu riche, berger ? »

« A Dieu ne plaise, que vous soyez jamais plus riches que moi ! »

« Par Dieu, puisque tu es le maître... »

« Je n'ai d'autre défaut à me nuire que mon propre bien. »

« A qui sont ces brebis que tu gardes et ce château là-bas ? »

« Vous êtes vraiment sans intelligence : on sait dans tout l'univers que c'est le château d'Yspaddaden Penkawr. »

« Et toi, qui es-tu ? »

« Kustennin, fils de Dyvnedic, et c'est à cause de mes biens que m'a ainsi réduit mon frère Yspaddaden Penkawr. Et, vous-mêmes, qui êtes-vous ? »

« Des messagers d'Arthur, venus ici pour demander Olwen, la fille d'Yspaddaden Penkawr. »

« Oh! hommes, Dieu vous protège! Pour tout au monde, n'en faites rien : personne n'est venu faire cette demande qui s'en soit retourné en vie. »

Comme le berger se levait pour partir, Kulhwch lui donna une bague d'or... »

Cette concordance ne peut être fortuite.

Cette concordance des Mabinogion avec le « Fjölsvinnsmál », d'une part, et les chansons populaires de l'autre, ne peut pas être fortuite : elle l'est d'autant moins qu'elle nous reporte aussi bien à la chanson de Svejdal qu'à celle de Svend Vonved. Il y a entre les trois une relation très intime. En effet, ce Kustennin ici, c'est le gardien qui veut interdire à Svipdagr l'entrée de la demeure de Menglöd ; c'est le berger qui renseigne Svejdal sur les obstacles de toute nature qu'il faut surmonter pour parvenir auprès de la fille du roi païen. Qu'on en juge :

Kulhwch et ses compagnons arrivent à la demeure de Kustennin, le berger. Ils y sont reçus par sa femme. A la nouvelle qu'ils viennent demander la main d'Olwen, elle les engage à retourner sur leurs pas, avant que personne ne les aperçoive du château...

« Vient-elle ici », dit Kei, « de façon qu'on puisse la voir? »

« Elle vient ici tous les samedis pour se laver la tête. Elle laisse toutes ses bagues dans le vase où elle se lave et elle ne vient jamais les reprendre, pas plus qu'elle n'envoie à leur sujet. »

« Viendra-t-elle ici, si on la mande? »

« Dieu sait que je ne veux pas ma propre mort, que je ne tromperai pas qui se fie à moi ; seulement, si vous me donnez votre foi que vous ne lui ferez aucun mal, je la ferai venir. »

« Nous la donnons ! » répondirent-ils.

Elle la fit mander. La jeune fille vint. Elle entra et elle alla s'asseoir sur le principal banc à côté de Kulhwch. En la voyant, il devina que c'était elle :

« Jeune fille, s'écria-t-il, c'est bien toi que j'aimais. Tu viendras avec moi pour nous épargner un péché, à moi et à toi. Il y a longtemps que je t'aime! »

« Je ne le puis en aucune façon », répondit-elle. « Mon père m'a fait donner ma foi que je ne m'en irais pas sans

son aveu, car il ne doit vivre que jusqu'au moment où je m'en irai avec un mari[1]. Ce qui est, est; cependant, je puis te donner un conseil, si tu veux t'y prêter. Va me demander à mon père. Tout ce qu'il te signifiera de lui procurer, promets qu'il l'aura et tu m'auras moi-même. Si tu le contraries en quoi que ce soit, tu ne m'auras jamais et tu pourras t'estimer heureux, si tu t'échappes, la vie sauve. »

« Je lui promettrai tout et j'aurai tout. »

Elle s'en alla vers sa demeure et, eux, ils se levèrent pour la suivre au château. Ils tuèrent les neuf[2] portiers gardant les neuf portes, sans qu'un seul fît entendre une plainte, les neuf dogues, sans qu'aucun poussât un cri, et entrèrent tout droit dans la salle.

Trois jours de suite, Yspaddaden Penkawr chercha à se débarrasser du prétendant en lançant contre lui un javelot empoisonné; mais Kulhwch, l'arrêtant au vol, ainsi qu'avait fait Thôr avec la barre de fer du géant, le retourna contre lui : la première fois, il lui transperça la rotule du genou; la deuxième, il l'atteignit au milieu de la poitrine; à la troisième, il lui traversa la prunelle de l'œil, si bien que le trait lui sortit par derrière la tête.

Alors Yspaddaden consent à entrer en pourparlers.

Il énumère à Kulhwch ses conditions: « Vois-tu cette vaste colline là-bas? » lui dit-il. « Je veux que toutes les racines en soient arrachées et brûlées à la surface du sol de façon à servir d'engrais, qu'elle soit labourée et ensemencée en un jour et qu'en un jour aussi le grain en soit mûr. Du froment, je veux avoir de la nourriture et une liqueur faite pour le festin de tes noces avec ma fille. Que tout cela soit fait en un jour. »

« J'y arriverai facilement, quoique tu le croies difficile. »

Et Yspaddaden de lui exposer toutes les conditions requi-

1. Concept mythique sur lequel nous reviendrons dans notre 3e partie à propos de la chanson de « Hagbard et Signe ».

2. Nous n'avons pas besoin de rappeler quelle place tient le nombre *neuf* en mythologie (Cf. M. Victor Henry, Atharva-Véda, X, 2, 31) et en particulier dans la myth. scandinave. Les neuf portiers ici ne sont-ils pas les neuf mois d'hiver qui tiennent la terre emprisonnée?

ses pour réussir : toutes plus difficiles les unes que les autres, et, comme toujours en ces sortes d'aventures, par exemple, dans le Fjölsvinnsmál, s'enchaînant l'une dans l'autre ; il n'y a d'autre laboureur à pouvoir labourer et mettre en état cette terre qu'Amaethon, fils de Don, tellement elle est embrouillée. Il ne viendra jamais avec toi de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas...

Et ces conditions se suivent, s'accumulent avec une exubérance d'imagination toute celtique.

« Eh bien, pars maintenant ! » dit le roi. « Tu ne seras tenu de fournir ni nourriture, ni boisson à ma fille tant que dureront tes recherches. Quand tu auras trouvé toutes ces merveilles, ma fille t'appartiendra. »

Kulhwch part avec tous ses guerriers.

Nous ne le suivrons point dans son expédition. Il nous suffit de savoir que, grâce à la merveilleuse puissance d'Arthur, et grâce aussi au secours providentiel d'animaux qui l'instruisent sur ce qu'il a à faire et où il doit aller pour trouver ce qu'il cherche, il s'en revint possesseur de tous les objets demandés, à la cour d'Yspaddaden Penkawr. Un de ses compagnons ayant tué le roi, il prit possession du château et de ses domaines. Cette nuit-là, Kulhwch coucha avec Olwen et il n'eut pas d'autre femme pendant toute sa vie.

Dit la chanson scandinave :

Nu haffuer unngenn Sveydall
for-vondenn all synn harum :
saa haffuer och den skionne iomffrue,
hunn soffuer paa hanns arum.
Thu ladt dine ord veli[1] !

Nous disons que Kulhwch, Svipdagr et Svejdal ne sont qu'un seul et même personnage : tous trois, en effet, sont épris d'amour pour une vierge qu'ils n'ont jamais vue, et celle-ci est, dans les trois cas, de la race des géants ou, ce qui revient au même, la fille d'un roi païen. Après maintes aventures ils arrivent devant sa demeure. Là, ils trouvent

1. DgF. II, nº 70, B, str. 43.

soit un berger, soit un gardien de qui ils obtiennent tous les renseignements qu'il leur importe de connaître pour atteindre leur but. D'elles-mêmes, alors, les portes s'ouvrent. La mystérieuse fiancée, qui depuis si longtemps attend, les reçoit avec joie : leur venant personnellement en aide, si cela est nécessaire, pour surmonter les dernières exigences imposées par son père.

A première vue, Svend Vonved ne semble guère pouvoir leur être assimilé : cependant, le but de ses aventures, oublié dans deux versions, mais très net encore dans la variante que nous avons donnée, est évidemment le même. Du reste, nous en avons montré la ressemblance fondamentale avec le conte lesbien qui, lui, est certainement du même type que le récit celtique et la chanson de Svejdal : aussi n'hésitons-nous pas à voir dans le « Svend Vonved » un très ancien fragment détaché du thème commun et devenu informe avec le temps.

Ce thème se retrouve, avons-nous dit, dans la littérature traditionnelle de tous les peuples indo-européens.

Il n'est donc pas besoin, pour en expliquer la présence simultanée chez les Celtes et les Scandinaves, de supposer qu'à un moment quelconque, lors des incursions des Vikings, par exemple, il y ait eu emprunt d'un pays à l'autre[1]. Nous le croyons bien antérieur à cette époque et volontiers nous en ferions remonter l'apparition en Europe, dans l'Europe occidentale et septentrionale, à l'occupation celtique peut-être : il est, en tous les cas, sûrement prégermanique.

Motif prégermanique.

Un autre chant eddique nous en fournit, sinon la preuve définitive, du moins, un nouvel indice des plus sérieux : c'est le « Skírnismál ».

Le « Skírnismál ».

Nous avons vu plus haut que Njörđr n'appartenait point

1. Cf. C. Rosenberg, NA. II, p. 461. « Af Kæmpeviserne med *fremmed Sagn-Æmne* pege et Par langt tilbage i Tiden og til Vesterleden som deres Hjemstavn. Jeg tænker herved paa Svend Vonveds-Visen, for saa vidt et af dens Hovedmotiver : Gaadesamtalen med Hyrden, genfindes i en *irsk* Fortælling med saa paafaldende Overensstemmelser, at her maa være en traditionel Sammenhæng, som da snarest maa tænkes at have fundet Sted i hin Tid, da Nordboer levede paa de britiske Øer ».

par son origine aux Ases, mais aux Vanes, et nous avons conclu que ces Vanes, plus anciens que les Ases, n'étaient pas de même race que ceux-ci.

Or, l'aventure de Svejdal fut aussi celle du fils de Njörðr, le dieu Freyr.

Un jour qu'assis à la porte de la salle d'Odin, il dominait les mondes, voilà qu'en regardant du côté du pays des géants, il aperçut une jeune fille : si belle, qu'à partir de ce moment, n'ayant de pensée que pour elle, il vit dans la plus grande mélancolie. Ses parents, d'autant plus inquiets qu'ils ignorent ce qu'il a, font venir Skírnir, son valet ou plutôt son compagnon, à qui ils demandent d'aller trouver leur fils et d'essayer de lui arracher son secret.

Skírnir accepte cette mission.

D'abord, Freyr refuse de répondre ; à la fin, Skírnir lui rappelant leur vieille amitié et les années de leur jeunesse, il ouvre son cœur[1] :

> Dit Freyr : — « Dans le jardin de Gymir — j'ai vu — une vierge aimable. — Ses bras étaient si blancs : — en brillaient — l'air et les flots ! »

Il l'aime plus qu'aucun jeune homme ne peut aimer au printemps de la vie ; mais il désespère de l'obtenir : Ases et Alfes sont également opposés à leur union.

Dit Skírnir :

> « Donne-moi ton cheval — qui magiquement me porte — à travers la flamme sombre ! — Et l'épée, — qui d'elle-même se lève — contre l'engeance des géants[2] ! »

1. Skirnismál, str. 6, EL. I, p. 39.

Freyr kvaþ :
Í Gymes gǫrþom
ek ganga sá
mér tiþa mey.
armar lýsto,
en af þaþan
alt lopt ok lǫgr.

2. Id. str. 8 :

Skirner kvaþ :
Mar gef mér þá

Et, montant le coursier merveilleux, qu'il interpelle comme nous voyons dans la littérature traditionnelle tant d'autres héros le faire, il arrive à la demeure de Gymir.

Des chiens furieux y sont attachés à la porte de l'enclos. Skírnir va trouver le berger sur la colline et lui dit :

> « Dis-moi, berger, — toi, qui, sur la colline assis, — surveilles tous les chemins : — comment pourrai-je parler — à la jeune fille — malgré les mâtins de Gymir ? »

Le berger répond qu'il n'y faut point compter. Quiconque approche est un homme mort. Skírnir insiste. Au bruit de leurs paroles Gerdr s'informe. Sa servante lui apprend qu'un homme vient d'arriver, qui a mis son cheval paître dans le pré.

> Dit Gerdr : — « Prie-le — d'entrer dans notre salle — et de venir boire l'hydromel doux : — bien que je pressente — que celui qui est là dehors — soit le meurtrier de mon frère ! »

Skírnir entre. Gerdr l'interroge. Elle lui demande qui il est, s'il appartient aux Alfes, aux Ases ou aux Vanes, lui, qui, seul, a pu franchir l'enceinte de flammes.

Ni aux uns, ni aux autres, répond-il ; mais,

> « Onze pommes — j'ai là, toutes d'or, — je veux te les donner, Gerdr ! — pour acheter ton amour — et que tu dises que Freyr — t'est plus cher que tout au monde. »

> Dit Gerdr : — « Tes onze pommes — jamais je n'accepterai — pour l'amour d'un homme ! — Et Freyr et moi, — tant que nous vivrons, — jamais nous n'habiterons ensemble. »

es mik of myrkvan bere
vísan vafrloga,
ok þat sverþ,
es sjalft vegesk
viþ jǫtna átt.

Il lui offre un anneau d'or, sans pareil, qui, toutes les neuf nuits, produit huit autres anneaux semblables. Elle refuse. Elle n'a point besoin d'or au gaard de Gymir : son père lui donne des trésors autant qu'elle en veut. Il la menace de son épée ; elle se rit de lui. Alors, il a recours aux runes, aux puissantes runes, qui, pour le reste de sa vie, la plongeront dans la mélancolie et la misère. Ses incantations sont terribles.

> « Avec un géant — tu te marieras, — ou bien tu vieilliras dans le célibat : — un désir inassouvi te poursuivra — du matin au matin ; — comme le chardon — tu te dessécheras — à la porte du four !
>
> « A la colline je suis allé, — au fond des bois, — chercher des baguettes magiques : — des baguettes magiques, j'en ai trouvé !
>
> « Te hait Odin ! — Te hait le prince des Ases ! — Freyr te maudit ! — Fuis, misérable fille, — avant que ne t'ait frappée — la colère des dieux !

Et, invoquant à l'appui de ses malédictions les géants de toute nature, les fils de Suttungr et les Ases eux-mêmes, il ajoute :

> « Je grave pour toi un « þurs » — et trois bâtons : — impuissance, désespoir, impatience. — Je coupe — comme j'ai gravé : — puisqu'il faut que je le fasse [1].

Alors, Gerdr, sur laquelle promesses ni menaces n'avaient rien pu, est obligée de céder :

1. Str. 35.
þurs rístk þér
ok þria stafe,
erge ok œþe ok óþola.
svá ek af rist,
sem þat á reist,
ef gerask þarfar þess.

« Je n'aurais supposé — que jamais je dusse — épouser quelqu'un de chez les Vanes ! »

Skírnir, de retour auprès de Freyr, lui répète textuellement le message de Gerđr[1].

« Barre s'appelle, — nous le savons tous deux. — le bois aux sentiers discrets. — Dans neuf nuits — c'est là que le fils de Njörđr — aura l'amour de Gerđr. »

Dit Freyr : — « Longue est une nuit, — deux sont plus longues encore : — comment en pourrai-je attendre trois ? — Souvent un mois — parait plus court — que même une demi-nuit d'attente[2] ! »

Le « Skírnismál » peut compter parmi les plus beaux chants de l'Edda. Non moins que le « Fjölsvinnsmál » il rappelle la chanson populaire de Svejdal, mais le thème commun y a été traité d'une façon absolument originale et qui, nettement, montre qu'il en est indépendant. Malgré l'âge déjà très respectable qu'on peut lui attribuer, puisque, d'après M. Finnur Jónsson, il serait du IXe siècle[3], il porte en lui-même la preuve qu'il a cependant été composé sur des chants plus anciens encore : autrement, nous ne comprendrions pas la strophe 16 où Gerđr soupçonne que l'homme

1. Str. 40.

Barre heitr,
es báþer vitom,
lundr lognfara.
ept nætr nio
þar mon Njarþar syne
Gerþr unna gamans.

2. Str. 41.

Freyr kvaþ :
Lǫng es nǫ́tt,
langar 'ró tvær,
hvé of þreyak þriar ?
op mǫnoþr
minne þóttomk,
an sjá hǫlf hýnǫ́tt.

3. « I alle disse henseender bör digtet regnes til de smukkeste og originaleste Eddakvad. » Finnur Jónsson, LH. I, p. 174.

dont on lui annonce la venue est le meurtrier de son frère. Cette strophe est en contradiction avec tout le reste du poème [1]. Elle fait allusion à des événements que nous ignorons. Ce n'est que par inadvertance, sinon par ignorance, que le poète l'aura intercalée là.

Si le « Skírnismál » n'a rien emprunté à la chanson de Svejdal, celle-ci, de son côté, ne lui doit rien.

Mais, pour qu'en des temps si reculés un même sujet ait pu donner lieu à des inspirations si diverses, il est clair qu'il doit porter en lui un germe de vie très puissant; il faut qu'il cache une idée générale qu'il nous reste à découvrir.

Interprétation du mythe.

Diverses interprétations, quelques-unes bizarres, en ont été données [2]. Nous ne rappellerons que la plus plausible.

Le symbole de Freyr, le sanglier aux soies d'or, nous permet de voir dans ce fils de Njörđr un dieu solaire. Son cheval et l'épée qu'il prête à Skírnir appuient cette hypothèse : les traditions parlant sans cesse des chevaux du soleil et l'épée étant fréquemment identifiée à un rayon. La fille du géant, Gerđr, qui, neuf nuits durant, attend en un séjour que nous savons être celui des ténèbres et de la mort, le retour du fiancé que la destinée lui a imposé, serait la terre, couverte, pendant le long hiver du Nord, de neiges et de glaces. Freyr la courtise. Les premiers rayons du soleil font fondre cette épaisse couche qui l'ensevelissait : et, au printemps qui renaît, la jeune vierge donne dans le

1. Str. 16.

Gerþr kvaþ :
Inn biþ hann
ganga i okkarn sal
ok drekka enn mæra mjǫþ.
þó hitt ómk,
at hér úte sé
minn bróþorbane.

« Die Strophe zeigt deutlich, dass es in der älteren Gestalt des Liedes Freyr selbst war, der unter dem Namen Skirnir die Fahrt unternahm. Gerdr ahnt, dass ihres Bruders Mörder gekommen sei; diess war aber nach dem obigen Freyr selbst. Mithin ist diese Strophe durch ein Versehen des Ueberarbeiters aus dem ältern Liede stehen geblieben ». K. Simrock, *Die Edda*, 10te Aufl., p. 406.

2. Cf. K. Simrock, *Die Edda*, p. 403. D'après les uns Freyr eût été le soleil et Gerdr la lune ; d'après d'autres Gerdr serait l'aurore boréale, etc., etc.

bois de « Barre », « Le verdoyant », rendez-vous à son amant, le dieu de la fertilité et de la fécondité[1].

Ce mythe est très simple. Il a pu naître d'une image, d'une comparaison, d'une devinette : aussi peut-on le considérer comme un des plus primitifs de l'humanité. Chez tous les peuples de race âryenne nous le retrouverions, partout le même au fond, sous les apparences les plus diverses. Celtes et Germains n'ont cessé de le considérer comme un joyau de leurs antiques traditions. Chez les Scandinaves, en particulier, nous le rencontrons à tous les âges de leur existence. Par ses racines il plonge au plus profond de l'époque patriarchale. N'est-ce pas lui qui faisait alors le sujet de la chanson de messire Tönne d'Alsö[2], attiré dans la montagne par l'irrésistible magie de la fille du roi des nains? Le même aussi qui reparaît dans l'aventure de « Hemingjen aa Gyvri » ?

Ce mythe était au fond des chants de Magie.

Le petit valet du roi, habile entre tous à courir sur ses

« Hemingjen aa Gyvri ».

1. « Denne Sang er et nyt bevis på, hvorledes tanken kan gå ud fra en ganske simpel forestilling, og derpå hæve sig til en höjere kreds. Gerdr (af gardr, at gerda) betegner sæden ; Skirnir (af at skira) den luft, der kommer med solskin ; og jeg har allerede för forklaret mythen : jorden med den nedlagte sæd modstår Frejs omfavnelse ; hans sendebud Skirner, der driver sæden frem for lyset, lover hende forgæves høstens gyldne ax og den af overflod dryppende ring ; hun har i sin jættenatur, der endnu ikke er besjælet af den guddommelige ånde, ingen anelse om den herlighed, der ved Frejs elskov kan blive hende til del; Skirner må mane hende, hvorledes hun evindelig, uden Frejs omfavnelse, vil blive frostens brud, og aldrig føle undfangelsens glæder ; hun overgiver sig endelig til Frej, og de favnes, når knuppene bryde i lunden... Vor mythe berører da Persephone, gudinden for det i jorden nedlagte sædekorn ; Demeters sorg på den nögne uvelsignede mark, hvor dog strået i våren skal skyde op af den skjulte sæd, er Frejs utålmodige længsel : og Skirner er Mercur, der fører Proserpina op fra underverden... » N.-M. Petersen, NM. p. 345. — Cf. K. Simrock, *Die Edda,* p. 402 et suiv. — Id., DM. p. 323 et suiv. — J. Grimm, DM. I, chap. x.

2. Cf. L. Pineau, *Les chants pop. scandinaves,* I. *Époque sauvage. Chants de Magie,* p. 25 et suiv. — E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. II, p. 48. « Om den aflägsna slägtskap, som möjligtvis torde kunna spåras mellan Åsmund Fregdegævar (Landstad, NF. nº 1) der en kämpe reser « nord i trollebotten » för att « in i bergid gange og taka út vene möy », fruga Ermelin, en dotter till « Irlands Kongi bold », våga vi icke här yttra os. »

skies fait aux monts la rencontre d'une vieille « gyvr » qui l'invite à le suivre.

> C'était le jeune Heming, — trois fois il fit le tour de la montagne : — puis il souleva l'édredon bleu, — il y trouva ses clefs dessous.
>
> Il ouvrit une chambre, il en ouvrit deux : — dans la troisième était la damoiselle. — « Bonjour, bonjour, ô ma sœur chérie ! — Faut-il que je te trouve ici ? »

Et Heming non seulement en ramène la jeune fille, mais il en rapporte aussi sa charge d'or.

> Il courait par vaux, il courait par monts, — le soleil brillait sous ses skies[1] ; — il arriva chez sa mère — avant que la nuit fût tombée.
>
> Heming était au sommet de la montagne, — la « gyvr » était tout au fond de la vallée : — « Laisse-là la jeune fille ! — Tu auras de l'or. »
> *Le jeune Heming savait si bien courir en skies*[2] *!*

A travers tout le moyen âge et jusque dans notre siècle le vieux mythe a continué de vivre[3]. Tout à l'entour du tronc primitif des scions sont sortis et ont poussé, presque indépendants.

Il se retrouve dans les « Klosterrofsvisor » du moyen age.

Ce sont les fameuses chansons où la jeune fille, que ses parents tiennent enfermée dans un couvent, est enlevée par quelque entreprenant amoureux.

1. « Aa sóli skimta unde skio. »
L'expression signifie sans doute qu'il allait si vite que ses « skies » ne paraissaient pas toucher la terre. S. Bugge, GNF. p. 10.

2. S. Bugge, GNF. nº 2, A et B. — Cf. les nombreuses légendes de princes qui vont chercher leur fiancée dans la lointaine Finlande, Vanlandi, Visburr... H. Schück och K. Warburg, ISLH. I, p. 27.

3. Au commencement du siècle encore ces chansons étaient dansées et mimées. « Ännu på Afzelius' tid lär balladen *Herr Karl eller Klosterrofvet* hava utförts på detta halft dramatiska sätt i vissa bygder af vårt land... » H. Schück och K. Warburg, ISLH. I, p. 143.

Messire Charles entra chez sa mère nourricière, — conseil il lui demanda : — « Comment pourrai-je enlever — la belle damoiselle dans son couvent ? »
Et messire Charles couche tout seul !

« Fais le malade, fais le mort ! — Couche-toi dans ta bière ! — Et tu pourras enlever — la belle damoiselle dans son couvent. »

Il est intéressant de remarquer que, toujours, c'est la mère qui, d'une façon ou de l'autre, donne à son fils le moyen de parvenir auprès de l'amie dont il semble séparé par une infranchissable barrière.

La ruse réussit à merveille.

La jeune nonne obtient la permission de sortir pour voir une dernière fois messire Charles sur son lit de mort ; mais lui, se relevant soudain, la prend dans ses bras :

« Remportez ma bière ! — Versez de l'hydromel et du vin ! — Demain, ce seront mes noces — avec ma bien-aimée ! »

Et, ajoute la chanson, malicieuse ou naïve :

C'étaient les nonnes du couvent, — dans leur livre elles lisaient : — « Sûrement, c'est un ange du ciel — qui a emporté notre sœur ! »

Et toutes les nonnes du couvent, — elles chantaient à part soi : — « Christ, fais qu'un ange semblable — vienne et nous emporte, toi et moi ! »
Et messire Charles couche tout seul[1] *!*

Le dénoûment n'est pas toujours aussi heureux.

1. E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv, I, nº 24. Herr Carl eller Klosterrofvet. — Cf. dans SL. 1887. D. Bröms Gyllenmärs' Visbok, nº 77. — Une version recueillie dans le Uppland par Bergström et Nordlander, SL. 1885, ne dit pas que la scène se passe dans un couvent. La jeune fille y demande seulement à sa mère nourricière la permission d'aller à la veillée funèbre :

Om hon torde våga till vakestugan gå ?

Le roi Magnus d'Uppsala avait deux filles. Avant de mourir, il en mit une, damoiselle Elin, au couvent de Wreta afin que l'autre, Karin, pût régner seule.

> Et c'était damoiselle Elin, — elle fit un rêve dans le lit où elle était couchée ; — le matin, quand elle se réveilla, — à sa grand'mère elle le raconta.
>
> « J'ai rêvé des faucons de mon père, — ils n'étaient plus que trois : — perchés sur le mur de notre couvent, — ils avaient l'air si piteux.
>
> « Il m'a semblé aussi que l'aigle au vol altier — et le vautour vigoureux, — en se battant entre eux, — avaient volé sur mon sein ! »
>
> « Si tu as rêvé des faucons de ton père, — qu'ils n'étaient plus que trois : — cela signifie que ton père, le roi Magnus, — est malade ou mort.
>
> « Et ce qu'il t'a semblé de l'aigle au vol altier — et du vautour vigoureux : — cela signifie que les sires de Folkung — te causeront peines et soucis ! »

En effet, messire Sune Folkung et son frère, messire Knut, qui sont venus à Uppsala, pour demander la main d'Elin, apprenant que le roi Magnus est mort, sans retard partent pour le couvent : désormais, ils ne redoutent plus personne.

> Et quand ils arrivèrent au couvent de Wreta, — trois fois ils en firent le tour : — tout au milieu du mur, — ils commencèrent une brèche.

Le petit valet sortit leur demander à qui ils en voulaient.

> « C'est messire Knut qui démolit le mur de ton couvent, — c'est messire Sune qui y veut entrer. — Écoute, petit valet ! — Où donc couche damoiselle Elin ? »

> « Son lit est en or rouge, — avec de la soie tout autour : — je vous le dirai, en vérité, — il n'est chevalier qui près d'elle puisse arriver.
>
> « La porte est en ivoire, — elle est si solide sur ses gonds : — je vous le dirai, en vérité, — douze chevaliers y veillent sur damoiselle Elin ! »

Aucun des éléments mythiques des anciens chants ne manque : le caractère fatal de l'amour est indiqué par le rêve d'Elin, et, comme Tönne d'Alsö, les sires de Folkung tournent trois fois autour du couvent avant d'y entrer. Le petit valet tient ici la place du berger ou du gardien dans la chanson de Svejdal et le Fjölsvinnsmål : lui aussi, il déclare aux deux chevaliers que nul ne doit pénétrer auprès de sa damoiselle et il leur énumère tous les obstacles qui s'y opposent. Mais, de même que pour Svejdal et Svipdagr, rien ne résiste aux deux frères : les défenseurs de la jeune nonne sont tués, et

> Damoiselle Elin fut enlevée nu-pieds — et tête nue du gaard de Wreta. — Jamais on n'a entendu dire d'une enfant de roi — qu'elle ait fait plus triste voyage.

Quinze ans Sune Folkung la garda dans son château d'Ymsaborg : elle lui donna trois filles, mais qu'elle ne consentit à voir qu'au moment de mourir où elle pardonna à son ravisseur [1].

Certes, de telles chansons détonnent à côté des poèmes eddiques. Ce sont des chansons historiques : en ce sens, tout au moins, que les héros en sont des personnages connus et que des aventures de ce genre ont réellement eu lieu.

1. E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. I, n° 92. Klosterrofvet, p. 416. — Cf. Sv. Grundtvig, DgF. III, n° 138, p. 232. — Faut-il voir en demoiselle Elin l'aurore que gardent les 12 heures de la nuit ? M. Victor Henry veut bien nous suggérer la devinette, qui, se rapportant surtout à la fin de l'aventure, aurait cependant pu donner naissance au mythe tout entier, puis à la chanson : Q. Qui est-ce qui ne peut voir son enfant de son vivant ? — R. L'aurore. Elle est morte quand parait l'aurore suivante.

Mais disent les historiens de la littérature suédoise, MM. H. Schück et K. Warburg, « il semble bien qu'à l'origine elles soient issues d'un chant plus ancien, lequel était une variante du « Svipdagsmál » islandais[1].

Nous trouverons plus loin la confirmation de cette intéressante conjecture.

Antiquité de ces chants.

Il ne paraît pas pouvoir faire de doute que les chants populaires dont nous venons d'essayer l'étude sous la dénomination générique de « La légende divine », ne remontent dans leur ensemble à une très haute antiquité. Si difficile qu'il soit de leur fixer une date, les traits essentiellement mythiques qui, malgré la patine des ans, s'observent encore en tous, étonnamment distincts toujours, suffiraient à témoigner de leur primitive origine.

Il en est une autre preuve.

Pourquoi les chants sont plus vieux que les contes.

A plusieurs reprises, nous avons eu l'occasion de constater que le sujet de tel ou tel de ces chants se retrouve, identiquement le même, dans les contes populaires. Or, l'on sait l'intime relation qui existe entre contes et chansons : au point, dit avec raison M. E. S. Hartland[2], que l'étude des unes est inséparable de celle des autres. Pour cet auteur, les contes dérivent des chansons. Aux Indes, en effet, où il y a très peu de temps encore, il existait partout des chanteurs de profession, on a constaté que ce sont leurs chants qui ont fourni la substance des histoires que l'on s'y raconte à la campagne et dans les villages. M. Leland également pense que les récits qu'il a recueillis chez les Algonquins de la Nouvelle-Angleterre, concernant les anciens héros de la race et autres personnages mythiques, étaient autrefois des poèmes que les générations chantaient

1. « Dessa visor äro visserligen historiska, så till vida som de uppträdende personerna äro värkliga och själfva händelserna tilldragit sig på ett i det hela liknande sätt, men ursprungligen synas dessa visor hafva utgått från ett äldre kväde, hvilket varit en variant af den isländska Svipdagsmál ». ISLH. I, p. 33.

2. « But the folk-tale cannot be separated in this inquiry from the folk-song with which in its origin and development it is so closely connected... » *The Science of Fairy Tales*, London, 1891, p. 14.

aux générations. La ligne de démarcation est si faible entre le récit et le chant que les chanteurs professionnels eux-mêmes souvent intercalent de longs passages en prose. Nous avons en France aussi des contes d'où le chant n'a pas encore complètement disparu. Il n'est donc point surprenant que les compilateurs de la nouvelle Edda aient mêlé les antiques poèmes de prose et de poésie. Sous une influence irlandaise, a-t-on dit. Soit. Mais l'exemple des chanteurs hindous montre que ce procédé n'était nullement propre aux Irlandais. Il est essentiellement populaire et il a très bien pu être employé par les Scandinaves sans qu'ils aient eu besoin de l'emprunter à des étrangers. Quoi qu'il en soit de ce point particulier, ce que prétendent MM. Hartland et Leland et bien d'autres auteurs avec eux, Sv. Grundtvig lui-même parmi les Scandinaves[1] : c'est l'antériorité de la forme rythmée sur la prose. Telle est absolument notre manière de voir. Si vieux que soient les contes, nous croyons les chants correspondants plus anciens encore. En voici la raison : la même aventure qui, dans tel chant, eddique ou populaire, a des dieux pour héros, est, dans le conte, toujours attribuée à des personnages humains, et de condition d'autant plus humble, semble-t-il, que celui-ci se rapproche davantage de notre époque. Il se comprend sans peine que maint épisode mythique, dont l'antique signification est toujours allée s'obscurcissant pour finalement se perdre tout à fait, en soit, de déchéance en déchéance, arrivé à vagabonder, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre; mais peut-on imaginer que jamais poète, religieux surtout, eût ainsi pris sur la route un récit plus que vulgaire pour en enrichir l'histoire d'un dieu? Tout s'oppose à cette hypothèse: le bon sens et le goût.

1. « Folkevisen er Sagnets oprindeligste Form ; Kunstdigtet og Sagaen ere Folkevisens Börn ; Stedsagnet dens sidste forsvindende Gjenlyd ». DgF. I, p. XI.

DEUXIÈME PARTIE

LA LÉGENDE HÉROÏQUE

« Ceux qui inclinent à reconnaître dans la mythologie ou l'épopée un appoint historique, ne devraient jamais oublier que, dans cette alliance entre le mythe et le fait, le mythe précède le fait. »

Max MÜLLER.
(*Nouv. Études de Mythologie*, p. 48.)

DEUXIÈME PARTIE

LA LÉGENDE HÉROÏQUE

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

LES CHANTS HÉROÏQUES CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES DE RACE GERMANIQUE

Tacite nous a appris que les Germains célébraient dans leurs anciens chants non seulement les dieux, mais les fondateurs et les héros de leur nation [1].

Chez tous les peuples les chants pop. précèdent l'histoire.

Les Barbares n'ont point d'autre façon de conserver aux générations futures le souvenir de leurs chefs et de leurs actions d'éclat : ignorant l'écriture ou ne sachant en utiliser les caractères autrement que pour la magie, c'est à la mémoire qu'ils confient en des vers fortement rythmés les annales de leur histoire. E. Renan, à propos du peuple juif, en a expliqué ainsi le procédé. « L'usage des Israélites, comme des anciens Arabes, était, dit-il, à chaque circonstance solennelle ou caractéristique, surtout à propos de batailles, d'en frapper en quelque sorte la médaille par un cantique que le peuple chantait en chœur et qui restait plus ou moins gravé dans la mémoire des générations [2]. » Et plus

1. *Germania,* Éd. A. Holder, 2. « Celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est, Teutonem deum terra editum. Ei filium Mannum, originem gentis conditorem que, Manno tris filios assignant, e quorum nominibus proximi Oceano Ingaeuones, medii Herminones, ceteri Istaeuones uocentur ».
2. *Histoire du peuple d'Israël,* I, p. 258.

loin : « C'est ainsi que chaque tribu arabe, sans nulle écriture, conservait autrefois le Divan entier de ses poésies ; c'est ainsi que la mémoire arabe anté-islamique, à laquelle on eût vainement demandé un renseignement historique précis, a gardé jusqu'à l'arrivée des lettrés de Bagdad, cent cinquante ans après Mahomet, l'énorme trésor poétique du Kitab el Aghâri, des Moallakât et des autres poèmes du même genre. Les tribus touaregs présentent de nos jours des phénomènes identiques.

« Israël possédait ainsi une très belle littérature non écrite, comme la Grèce a tenu, pendant trois ou quatre cents ans, tout le cycle homérique dans sa mémoire. On peut dire, en effet, que la littérature non écrite de chaque race est ce qu'elle a produit de plus parfait, les compositions réfléchies et littéraires n'égalant jamais les éclosions littéraires spontanées et anonymes. Plus tard, ces chants recueillis par l'écriture seront la perle de la poésie hébraïque, comme les vieilles chansons arabes ont formé la partie vraiment originale de la littérature arabe. Les plus belles pages de la Bible sortiront de ces voix d'enfants et de femmes qui, après chaque victoire, recevaient le vainqueur avec des cris de joie, au son du tambourin[1]. »

Les témoignages abondent, attestant qu'il en fut de même chez les différents peuples de race germanique, témoignages si connus, dit M. Godefroid Kurth[2], que l'on éprouve presque du scrupule d'avoir encore à les énumérer.

Dès le temps de Tacite, beaucoup de ces chants se perdaient déjà dans la nuit du passé ; d'autres étaient contemporains du grand historien, ceux, par exemple, glori-

1. *Histoire du peuple d'Israël,* I, p. 304. — « Ainsi, dans les récits de Tite-Live sur l'arrivée des Troyens, sur Romulus et Rémus, Numa Pompilius et la nymphe Egérie, etc., etc., on n'hésite pas à reconnaitre aujourd'hui l'écho des cantilènes héroïques, des chansons épiques de la vieille Italie ». A. Rambaud, *La Russie épique,* p. 24. — « Chez les Celtes d'Irlande, dit M. H. d'Arbois de Jubainville, il n'y avait qu'une manière de conserver le souvenir du passé : c'étaient les mémoires concordantes de plusieurs personnes et la transmission d'une oreille à l'autre ». *Introd. à l'étude de la litt. celtique,* p. 202.

2. *Histoire poétique des Mérovingiens,* p. 32. — Obligé à notre tour de rappeler ces témoignages après M. Kurth, nous n'avons pu le faire qu'en le copiant ou en le résumant.

fiant la mémoire d'Arminius. Le vaillant guerrier, qui avait, quelques années auparavant, délivré son pays de la domination romaine, était tombé victime de la jalousie des siens ; « mais son nom retentissait toujours sur les lèvres de ses compatriotes et restait entouré d'une auréole de gloire »[1].

Au moment où les Germains entrent dans l'histoire, ils sont en pleine production poétique ; déjà chacune de leurs tribus possède un « Romancero », où les premiers chroniqueurs vont puiser à pleines mains.

Chaque peuple germanique avait son romancero.

Jordanès[2] qui, composant son petit ouvrage « De origine actibus que Getarum » vers 552, mais d'après des annales plus anciennes, notamment celles de Cassiodore, dont les douze livres malheureusement perdus ne devaient guère être qu'un recueil de chants légendaires, Jordanès, disons-nous, qui se trouvait, en outre, personnellement à même d'être bien renseigné, puisqu'il appartenait à une vieille famille de la noblesse gotique, écrit que les Gots avaient des chants dans lesquels ils rappelaient le souvenir de leurs expéditions ; « quemadmodum in priscis eorum carminibus pene historico ritu in commune recolitur[3] ». Rapportant la généalogie qu'ils s'attribuaient dans leurs légendes, « ut ipsi suis fabulis ferunt », il dit des Amales, leurs princes, que devant eux on chantait en s'accompagnant de la cithare les hauts faits des ancêtres, « antiquo etiam cantu majorum facta modulationibus citharis que canebant »[4].

Les Gots.

Ces témoignages sont, d'autre part, confirmés par Ammien Marcellin, qui nous montre les Gots, dans une bataille contre les Romains en Moesie, entonnant des chants en l'honneur de leurs aïeux.

Ces chants épiques devaient être, on n'en saurait douter, de curieux tableaux de la vie barbare : ainsi l'épisode du

1. Tacite, *Annales*, II, 88.
2. Cf. W. Grimm, DH. p. 1,3,422. — H. Paul's *Grundriss*, II, 1, p. 172. *Heldengesang u. geschichtliche Lieder bei den germanischen Völkern.*
3. *De Origine actibus que Getarum*, Éd. A. Holder, 4.
4. Id., 5. Le texte cité par W. Grimm., DH. p. 1, porte « ante quos » au lieu de « antiquo ».

règne de Jörmunrekkr,[1] quand le vieux roi, sur le point d'être attaqué par les Huns, abandonné par un de ses chefs, Rosomon, fit, dans sa fureur, saisir la femme du traître, nommée Svanhildr. On l'attacha à la queue de chevaux fougueux, on les fouetta, et, partant dans toutes les directions, ils la mirent en pièces.

Fait important pour l'étude de la poésie populaire, en général, nous constatons que *les chants jaillissaient de l'événement qui les inspirait pour ainsi dire instantanément et non de longues années après*. Le roi Théodoric ayant été tué à la bataille des Champs Catalauniques, ses soldats retrouvèrent son corps à l'endroit où, comme il convient à un prince, les cadavres formaient le plus épais monceau. Aux yeux des ennemis étonnés, ils l'emportèrent en chantant ses louanges, « cantibus honoratum inimicis spectantibus abstulerunt »[2]. De même aux funérailles d'Attila : des cavaliers d'élite, tournant autour du lit de parade où gisait celui que les nations épouvantées avaient surnommé « le fléau de Dieu », célébraient ses exploits en des chants funèbres[3].

Ici c'est la foule qui chante ; ailleurs il semble que ce soient des professionnels.

Les Huns. L'ambassadeur byzantin Priscus raconte qu'à un banquet auquel il assista à la cour du roi des Huns, le repas achevé, à la nuit tombée, on alluma des torches et deux hommes, s'avançant devant le roi, firent entendre des chants dans lesquels ils exaltaient ses victoires et ses vertus guerrières. Les invités ne quittaient pas des yeux les chanteurs : les uns prenant plaisir à la poésie même, d'autres pensant avec enthousiasme aux combats, quelques-uns pleurant, ceux surtout

1. *De Origine actibus que Getarum*, 24.
2. Id., 41.
3. Id.. 49. « Nam de tota gente Hunorum lectissimi equites in eum locum, quo erat positus, in modum circensium cursibus ambientes, facta ejus cantu funereo tali ordine referebant. » — Cf. H. Schück och K. Warburg, ISLH. I, p. 9. « Den tredje gruppen är den viktigaste och utgöres af sådana inskrifter som sannolikt innehålla utdrag ur större, förlorade forndikter, hvilka särskildt diktats öfver den aflidne eller hans släkt. » — Id., p. 15. Les inscriptions runiques des pierres tumulaires du IXe s. en Ostrogotie prouveraient qu'il y avait dès lors quantité de héros légendaires, qui nous sont inconnus aujourd'hui.

dont l'âge avait éteint les forces et condamnait le courage au repos. Tel, remarque W. Scherer [1], Ulysse chez les Phéaciens : Demodokos chante les exploits du héros, mais lui, il se cache la tête dans son manteau et pleure.

Les Lombards

Chez les Lombards, c'est également aux chants populaires que Paul Diacre a emprunté en grande partie son histoire. Le cycle de traditions qu'il nous a laissé est plus riche encore que celui des Gots et il y respire une fraîcheur de poésie que ne connaît point le sec Jordanès. Voici d'abord Alboin, dont toute la vie est un poème et qui meurt assassiné par les ordres de sa femme Rosamund qu'un jour, à Vérone, au milieu d'une orgie, il avait obligée de boire dans le crâne de son père ; puis, c'est le roi Authari, dont l'épopée a moins de grandeur tragique, mais plus de charme sentimental : l'Odyssée après l'Iliade, dit M. Kurth [2]. Enfin, çà et là, épars, mille souvenirs, mille légendes sur les faits du passé : comment ce peuple reçut son nom et à la suite de quelle disette il dut quitter son antique patrie.

Les Vandales.

Les Vandales d'Afrique n'ont malheureusement pas eu leur chroniqueur national, mais, « où trouver une preuve plus frappante de la popularité de la poésie chez eux que dans l'épisode final de leur histoire [3] ? » Le roi Gélimer, réfugié sur la montagne de Papua et obligé de se rendre au général byzantin, faisant demander à celui-ci trois choses : un pain, une éponge et une harpe... une harpe pour chanter ses malheurs !

Les Anglo-Saxons.

Si nous revenons en Europe, nous savons que, chez les Anglo-Saxons, Alfred le Grand (fin du IX[e] siècle) avait une véritable passion pour les chants de sa nation. Il les apprenait par cœur, dit le chroniqueur [4], se plaisait à les réciter et se faisait l'auditeur assidu de tous ceux qui pouvaient lui en apprendre de nouveaux. Lui-même ne se déguisa-t-il pas, un

1. *Geschichte der deutschen Litteratur*, 1883 p. 28.
2. *Hist. des Mérovingiens*, p. 37.
3. Id., p. 42.
4. Asser (909). Cité par W. Grimm, DH. p. 31. Er erzählt aus der Jugendzeit des König Alfred, dessen Zeitgenosse er war : « ... Sed Saxonica poemata die noctu que solers auditor relatu aliorum sæpissime audiens, docibilis memoriter retinebat. »

jour, en ménestrel afin de circuler à l'aise au milieu de l'armée danoise et de se rendre compte des forces de l'ennemi? Ce dernier fait prouve de façon péremptoire que non seulement les chanteurs errants étaient connus des différentes tribus, mais aussi qu'ils y étaient honorés et respectés.

Un siècle auparavant, Alcuin se plaignait que, dans les festins de ses compatriotes et jusque dans les assemblées de leurs prêtres on entendît retentir les chants de l'époque païenne. Avant lui encore, Bède le Vénérable avait signalé l'existence de cette poésie. Cœdmon, dit-il, avant l'inspiration divine qui fit de lui le premier poète chrétien de sa nation, n'entendait rien au chant : aussi, lorsqu'à la fin du repas, il voyait la cithare s'approcher de lui, son tour venu de chanter, il se levait de table et quittait la réunion [1].

Les Francs.

Quant aux Francs, « si haut que nous remontions dans l'histoire, nous entendons l'écho de leurs chants. Ils chantaient au IVe siècle, en allant aux combats, et le rhéteur grec qui guidait contre eux les légions romaines, étonné de la rauque harmonie de ces accords si nouveaux pour lui, les comparait à des croassements de corbeaux... Ils chantaient au Ve siècle, aux jours des grandes invasions et, sans doute, ils redisaient les exploits des héros d'autrefois, lorsqu'au milieu des plaines de l'Artois, ils furent surpris par les troupes d'Aétius, au moment où ils célébraient les noces d'un des leurs [2] ».

Ils ont chanté Clovis, « par qui il conviendra peut-être de commencer désormais l'histoire de l'épopée française » [3] ; et « Clovis n'est pas le seul personnage qui, durant l'époque mérovingienne, soit ainsi devenu le centre d'un cycle poétique. Les épisodes romanesques qui ont précédé son mariage et les meurtres épouvantables dont il est accusé par l'histoire ne sont pas, avec son baptême, les seuls faits qui aient été l'objet de chants populaires et aient fourni la matière d'une épopée plus ou moins lointaine. Son père, Childéric, était

1. Beda, *Hist. eccl. Angl.*, IV, 24. — Cf. H. Taine, *Hist. de la litt. anglaise*, 3e éd., I, p. 12.
2. G. Kurth, *Hist. des Mérovingiens*, p. 51.
3. Petit de Julleville, *Hist. de la langue et de la litt. française*, I. *L'épopée* par Léon Gautier, p. 55.

légendaire comme lui, et rien ne ressemble plus à certaines de nos chansons futures que l'histoire étrange de ses amours avec Basine. Aux yeux des romanistes les plus autorisés, ces événements sont fondés sur de vieux poèmes franks qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous[1] ».

La même popularité échut à Clotaire, à Dagobert, à Charles Martel jusqu'au moment où la gloire de Charlemagne éteignit celle de ses ancêtres.

Est quoque jam notum : vulgaria carmina magnis
Laudibus ejus avos et proavos celebrant.
Pippinos, Carolos, Hludovicos et Theodricos
Et Carlomannos Hlotarios que canunt[2].

« Bien que ces cycles mérovingiens aient eu une vie et un éclat dont on ne saurait douter, nous ne retrouvons guère que leur sillage plus ou moins visible dans les pages des historiens, chez un Grégoire de Tours et chez un Frédégaire[3]. »

Nous avons cependant la chance de posséder un document positif : le fragment authentique d'une chanson consacrée à un épisode du règne de Clotaire II, fragment, qui n'est, il est vrai, qu'une traduction et qui ne nous a été transmis que deux siècles après les événements, dans la vie de saint Faron, par l'évêque de Meaux, Helgaire.

Il est permis de croire que la plupart des chants de l'époque mérovingienne devaient être de la même nature que cette chanson. « C'est, dit M. Léon Gautier, plus qu'une supposition : c'est presque une certitude[4]. »

Or cette chanson n'était point la propriété de jongleurs et de gens de métier ; elle était gravée dans la mémoire du peuple entier ; elle volait de bouche en bouche et les femmes la chantaient en chœur avec des battements de mains. Ainsi font de nos jours encore nos fillettes en dansant leurs rondes.

1. Petit de Julleville, p. 57.
2. *Poeta Saxo.* Fin du XIe s. Cité par W. Grimm, DH. p. 30.
3. Petit de Julleville, p. 58.
4. Petit de Julleville, p. 61-62.

Cette constatation est extrêmement importante : car, au contraire des Grecs d'Homère, chez lesquels, selon la remarque de Gervinus[1], la masse ne chante jamais, chez les Germains ce n'étaient point, en effet, des aèdes seulement, mais, Tacite nous l'a dit, l'ensemble des guerriers qui entonnaient les chants de guerre en allant aux combats ; et, plus tard, la chronique de Quedlinburg nous apprendra que les chants du grand Théodoric étaient bien dans la bouche du vrai peuple, des paysans[2].

Telle était donc la véritable littérature nationale des Germains lors des invasions et durant les années de fermentation pendant lesquelles les nations modernes se sont constituées[3].

« Un jour vint où le chef auguste de la noble nation franque, où ce très illustre conquérant et ce très sage législateur qui s'appelait Charles le Grand et dont le nom est, en effet, inséparable de l'idée de grandeur, où Charlemagne enfin, entre deux expéditions contre les ennemis du nom chrétien, s'enferma au fond d'un de ses palais, et là, dans l'apaisement et le silence, se mit à composer, comme un professeur de rhétorique, un Recueil de ces vieilles cantilènes, une Anthologie, une Chrestomathie, où il compila avec un soin pieux ces anciens chants germains dont Tacite et Jordanès avaient si clairement parlé : « Barbara et antiquissima carmina, quibus veterum actus et bella canebantur, scripsit memoriæque mandavit[4]. » Je ne sais si je me trompe, mais le grand Empereur me semble aussi grand dans cette compilation

1. *Geschichte der deutschen Dichtung,* I, p. 51.
2. Cf. W. Grimm, DH. p. 36.
3. Cf. B. Symons, *Germanische Heldensage.*, 2te Ausg., p. 2. « Die Geburtsstunde der germanischen Heldensage ist die sogenannte Völkerwanderung ; in der Heldensage hat sich das Andenken an jene grosse Bewegung erhalten, die das alte Europa zertrümmerte und den Germanen, welche in neuer Gliederung ihrer Stämme und zum Teil in anderen Wohnsitzen aus dem allgemeinen Schiffbruch hervorgingen, als der eigentliche Beginn ihres geschichtlichen Lebens erscheinen musste. »
4. *Einhardi Vita Karoli Imperatoris,* Éd. A. Holder, cap. 29. Cf. B. Symons, *Germanische Heldensage,* p. 18. Ces chants n'auraient déjà plus été les anciens chants du passé, mais des rajeunissements.

des vieux chants de sa race que dans ses plus sanglantes victoires et ses plus glorieuses conquêtes[1]. »

Qu'est devenu ce recueil qu'à tort, selon M. G. Kurth[2], on a accusé Louis le Débonnaire d'avoir fait disparaître par un excès de piété ? Où sont ces chants, ces « antiquissima carmina » ? Ces « libri teutonici », dans lesquels, vers la fin du IXe siècle encore, l'archevêque Foulques de Reims trouvait l'histoire poétique du roi Ermanarik[3] ? Est-il un espoir d'en jamais retrouver la trace au fond de quelque cachette mystérieuse où serait enfoui ce trésor ?

Ces chants, sinon tous, au moins les meilleurs, ne restaient naturellement pas localisés dans la région qui les avait vus naître ; le peuple, qui les avait produits, ne pouvait prétendre les garder comme sa propriété privée : ils entraient bientôt dans le domaine national de la race entière. Les chanteurs de métier, ces journalistes de l'époque, selon l'heureuse expression de W. Scherer[4], allaient les transportant de pays en pays. Ainsi la gloire d'Alboin, bien loin de rester confinée chez les Lombards, n'avait pas tardé à se répandre jusque chez les Bavarois et les Saxons, chez tous les peuples de langue germanique peut-être. De même, au XIIe siècle, nous trouvons des chanteurs saxons dans les pays scandinaves. Le roi de Norvège, Magnus, qui en voulait à la vie du roi Kanut de Danemark, le fit inviter par un des conjurés, un chanteur saxon, « per coniuratorum quemdam, genere Saxonem, arte cantorem ». Celui-ci, sa mission accomplie, voyant que le roi, plein de confiance en Magnus, se rendait sans garde et presque sans armes au rendez-vous, voulut le prévenir, parce qu'il le savait très amateur de tout ce qui était saxon ; et, pour ne pas manquer lui-même à sa parole en l'avertissant directement, il lui chanta la trahison bien connue de Kriemhilt envers ses

1. Petit de Julleville, I, p. 54.
2. *Hist. des Mérovingiens,* p. 55.
3. Cf. W. Grimm, DH. p. 34. Cite le passage de la chronique de Flodoard.
4. *Geschichte der deutschen Litteratur*, p. 59. L'a, du reste, empruntée à Gervinus. *Geschichte der deutschen Dichtung,* I, p. 59.

frères, pensant par cet exemple lui inspirer la crainte d'un sort semblable[1].

Les Scandinaves

On s'est prévalu de la présence de ce chanteur à la cour de Danemark, pour conclure que les chants scandinaves étaient d'importation allemande. Qu'à une époque où, la différence des divers dialectes germaniques n'étant, en somme, pas très grande, tous les enfants de cette même famille devaient plus ou moins se comprendre, il y ait eu entre eux un échange actif de chants et de légendes, rien ne paraît plus probable ; mais cela n'empêche nullement que les Germains du Nord n'aient possédé, comme ceux du Sud, leurs chants traditionnels et leurs légendes propres. Le don de poésie était inné à la race entière ; il l'est, sans doute, à tous les peuples : ce n'est qu'une question de plus ou de moins. Pourquoi les Scandinaves auraient-ils fait exception ? Eux, qui écrivaient en vers sur les rochers les exploits de leurs aïeux ! Ce n'était pas l'affaire du Viking, dit l'historien des Normands, M. Joh. C. H. R. Steenstrup[2], de prendre la plume et de confier à un livre le soin de conserver à la postérité le souvenir de ses expéditions, mais celle du scalde dont le lâche eût redouté les chants autant que les braves en étaient fiers. Et ces chants des rois et des héros, toutes ces voix du passé, résonnaient d'écho en écho : nourrissant les jeunes gens de nobles exemples, ils enflammaient leur imagination. Gardés par une mémoire fidèle, c'est à eux que le pays danois doit d'avoir eu dès le XIIe siècle son historien ; à eux aussi que l'Islande et la Norvège sont redevables de leurs sagas. Presque à chaque page, Saxo atteste l'existence de ces anciens chants : soit qu'il s'y réfère simplement[3] ; soit qu'il nous montre le roi Gram mendiant à la cour de Finlande et, après les orgies du festin des noces, chantant ses propres exploits et l'humeur volage des femmes devant Signe, qui, jadis, lui a promis sa foi et qui est maintenant l'épousée du roi Henri de Saxe[4].

Toutes ces attestations de Saxo, le vieux poème de Beó-

1. GD. XIII, p. 427.
2. *Indledning i Normannertiden*, Kjbhvn, 1876, p. 29.
3. Cf. GD. I, p. 12. — II, p. 67. — VII, p. 224. — VIII, p. 270, etc.
4. GD. I, p. 18.

wulf les confirme, qui, bien que rédigé en Angleterre, au VIIe siècle probablement et par un chrétien, n'en repose pas moins sur d'anciens chants païens, dont « les personnages appartiennent aux races germaniques demeurées sur le continent. Beówulf est un Got de Gotland, en Suède ; Hrôdgâr est un Danois qui tient sa cour, comme les rois de Danemark d'aujourd'hui, dans l'île de Seeland[1] ».

Dans la salle où Hrôdgâr reçoit Beówulf et ses guerriers, les Gots valeureux, pendant qu'à la ronde un valet verse l'ale, un « scop » joyeusement chante[2]. Ailleurs, tel Achille se délassant du métier des armes en célébrant sur le luth les hauts faits de ses ancêtres, c'est un héros danois qui, connaissant tous les chants d'autrefois, ceux où sont exaltés et les exploits inouïs de Sigmundr et les combats aventureux des Völsungar, compose sur leur modèle et chante en de belles strophes « L'expédition de Beówulf[3] ». Enfin c'est aux funérailles du héros, comme à celles d'Attila, les guerriers rappelant le courage et les vertus du roi qui vient de mourir[4].

Les mêmes « errants » qui, tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre, semaient ces chants à tous vents, non seulement les ont ainsi répandus par le monde germanique, ils les ont aussi maintenus à travers le moyen âge[5].

Quant à la conservation de ces chants traditionnels, les Scandinaves, entre tous les autres peuples de race germanique, ont été doublement favorisés.

1. J.-J. Jusserand, *Hist. littéraire du peuple anglais,* I, p. 53.
2. VIII, vers 494 :

þegn nytte beheóld,
sè þe on handa bär hroden ealo-wæge.
scencte scir wered. Scop hwilum sang
hâdor on Heorote...
Beówulf. M. Heyne, 8te Aufl.

3. Id., XIV, vers 865-880. — XVII, vers 1065 et suiv.
4. Id., XLIII, vers 3171 et suiv. :

þà ymbe hlæv riodan hilde-deóre,
ädelinga bearn ealra twelfa,
woldon gên cwidan...

5. Cf. A.-F. Ozanam, *Études germaniques,* I, p. 293.

Alors que partout ailleurs on n'y attachait aucune importance, si même on n'avait le plus profond mépris pour ces « ineptes vieilleries », de bonne heure, en Danemark, les chants populaires eurent la bonne fortune d'attirer l'attention des lettrés : dès le XVI[e] siècle, en un temps où la mémoire du peuple conservait encore la plus grande partie des richesses patrimoniales, on commença de les y recueillir avec une sollicitude et une attention qui ne se sont point démenties jusqu'à nos jours.

Enfin, et surtout, que la cause en soit dans la situation retirée[1] du pays qui, plus qu'aucun autre, s'est trouvé à l'abri des influences étrangères, ou dans le caractère même de ses habitants, plus tenace, nulle part la tradition orale n'a été aussi fidèle. En dehors de nombreux héros moins connus, de héros pour ainsi dire locaux, que l'on chante un peu partout dans les pays à l'entour de la Baltique et dans les îles danoises, les paysans du Jutland n'ont point oublié les expéditions fameuses du roi Diderik de Bern et de ses preux, et les pêcheurs des lointaines Féroé, aujourd'hui comme il y a des siècles, redisent en chantant et miment les aventures de Sigurdr, « le meurtrier de Fáfnir ».

1. Cf. Xavier Marmier. « Chez les peuples enclos dans leur contrée par la mer, par les montagnes, par le désert, la poésie populaire est toujours plus riche et conserve plus longtemps son type d'originalité. »

A

LE CYCLE DE SIGURDR

Svá vas Sigurdr
of sonom Gjúka,
sem være grœnn laukr
or grase vaxenn.
Gudrúnarkvida en forna.

CHAPITRE I

LA LÉGENDE DE SIGURDR DANS LES CHANTS POPULAIRES[1]

Mort du iarl Sigmundr.

Le iarl Sigmundr[2] et sa jeune femme Hjördís vivaient heureux, dans la prospérité et les fêtes, quand, à l'improviste, le pays fut envahi. De puissants guerriers ont débar-

1. La Völsungasaga raconte comment Sigi, fils d'Odin, fut mis hors la loi et conquit un royaume dans le Húnaland, où il se maria et eut un fils, Rerir. Devenu vieux, les frères de sa femme le tuèrent. Rerir le vengea en les tuant à son tour. Peu après, lui-même mourut au cours d'une expédition. Sa femme, enceinte du fait d'une pomme qui lui avait été envoyée par Frigg et Odin, resta six hivers sans pouvoir accoucher : il fallut lui ouvrir le ventre et le fils qui naquit alors fut appelé Völsungr. Ce fut le plus grand homme de guerre qu'il y eut jamais. D'après P.-A. Munch (*Das heroische Zeitalter,* p. 42, et *Gude-og Helte-Sagn,* pp. 19-118), le mot Völsungr viendrait du slave Wolos, Wlas ou Weles, le dieu des troupeaux et des bergers. Völsungr signifierait donc le fils de Välse, Vals ou Wolos, lequel s'identifie lui-même avec Freyr-Odin (cf. A. Raszmann, *Die deutsche Heldensage,* 2te Ausg., I, p. 58).

Völsungr ayant épousé Hljód, fille de Hrímnir, en eut dix fils et une fille dont les deux aînés, Sigmundr et Signý, étaient jumeaux.

Nous n'avons pas à dire ici les aventures, du reste si curieuses, de Sigmundr. Sa femme Borghildr lui donna deux fils, Helge et Hámundr. — Sigurdr n'est, en réalité, que la réincarnation de Helge (Cf. les croyances celtiques sur la renaissance des héros). — Sigmundr se remaria avec Hjördís, fille du roi Eylime. Dans une bataille contre le roi Lyngi, Odin, irrité contre lui, brisa l'épée invincible qu'il lui avait jadis donnée, et Sigmundr fut vaincu et mortellement blessé. C'est ici que prennent les chansons des iles Féroé.

La Völsungasaga, vraisemblablement écrite sous l'influence allemande, nous parait n'être qu'une mise en prose, souvent confuse et maladroite, des traditions populaires et eddiques, de celles-ci surtout ; elle ne contient aucun détail nouveau qui soit d'importance : aussi est-ce volontairement que, dans cette étude, nous la laissons à peu près de côté, au moins dans le corps du texte.

2. V.-U. Hammershaimb, SK. *Firsti táttur. Regin smiður.*

qué; en vain le iarl vole à leur rencontre : il est vaincu et tombe sur le champ de bataille avec tous les siens.

> Hjördis met sur ses épaules — sa cape bleue — et s'en court au champ — où Sigmundr gisait.

Elle le retrouve, veut panser ses blessures : hélas ! tout est inutile!

Dit Sigmundr :

> « Ce sont les fils de Hundingr au combat — qui m'ont mis ainsi : — empoisonnées étaient les épées — dont ils m'ont frappé.
>
> « A la première blessure — que je reçus, — mon épée en deux morceaux — s'est brisée.
>
> « A la seconde blessure — que je reçus : — le poison au cœur — m'est entré.
>
> « Prends — ces deux tronçons-là, — fais-les porter au forgeron : — ils seront pour notre fils.
>
> « L'enfant que tu portes dans ton sein — est un garçon. — Élève-le bien ! — Tu le nommeras Sigurdr.
>
> « Ce fils, — je te le dis, — oui, ce fils, — il vengera ma mort !
>
> « Reginn, le forgeron, demeure — de l'autre côté de l'eau : — c'est à lui que tu remettras — les deux tronçons de mon épée.
>
> « Fræнur est le nom du dragon — qui gite en la lande de Glitra. — Reginn est un bon forgeron, — mais à peu de monde il est fidèle.
>
> « Je ne puis, Hjördis, — te parler plus longtemps : — car l'heure de ma mort — est arrivée ! »

Sanglotante, Hjördís tombe en pâmoison dans les bras de ses suivantes.

Pour les funérailles, elle fit faire à Sigmundr une bière en or avec une croix d'argent blanc dessus[1]. Puis, quand le corps fut descendu dans la terre noire, elle se retira dans sa demeure et y vécut dans le deuil.

A quelque temps de là, le roi Hjálprekr la vint voir et l'épousa.

> Le roi Sigmundr — a quitté Hjördis, — le roi
> Hjálprekr prit la dame après lui.

Le moment venu, elle mit au monde un fils, un garçon si beau; elle l'enveloppa de langes et lui donna le nom de Sigurđr. Naissance de Sigurdr.

L'enfant grandit. Hjálprekr, qui a pour lui les mêmes soins que s'il en était le père, l'instruit dans tous les exercices qu'un preux doit connaître. Sigurđr ne tarde pas à s'y montrer d'une adresse merveilleuse. Avec cela, il est d'une force extraordinaire. Les coups qu'il porte sont lourds et aucun des guerriers du roi n'est de taille à lui résister. Quand ses rivaux se fâchaient, il lui arriva d'arracher des troncs de chêne pour les en frapper comme d'une massue[2]. A la cour du roi Hjálprekr.

> S'assirent les jouvenceaux, — ils étaient en colère : — « Il t'irait mieux de venger ton père — que de nous maltraiter ainsi ! »

1. Str. 26. Börina áf reyđargulli
lát hon honum gera,
krossin áf ti hvíta silvri
merki til at bera.

Cette strophe et la précédente, d'un cachet tout chrétien, ne sont évidemment qu'un développement postérieur. Il est, du reste, facile de les supprimer, sans que le sens général ait le moins du monde à en souffrir.

2. str. 39. Han vár sár á leikvöllum,
hann millum manna herjar,
rívur upp eikikelvi stór,
hann lemjir summar til heljar.

Au contraire dans la Völsungasaga, Sigurđr grandit aimé de tous les enfants de son âge : « Sigurdr óx þar upp með Hjálpreki ok unni hvert barn hánum ». Ch. XIII. — Et plus loin, ch. XV. « Sigurđr var þvi astsælli, sem hann var ellri, af öllu fólki, svá at hvert barn unni hánum hugástum ».

Sigurdr jette son rouge bouclier — sur la terre noire : — en apprenant que son père avait été tué, — il devint noir comme la terre.

Il jette son épée et son armure, — plus il n'a envie de jouer : — chez sa mère il va, — les joues rouges et blêmes[1].

« Écoute, ô mère chérie, — en vérité, dis-le moi : — de quel nom s'appelait — celui qui a tué mon père ? »

« Je ne puis te le dire — plus franchement : — ce furent les fils de Hundingr — qui tuèrent ton père.

« Ce furent les fils de Hundingr — qui tuèrent ton père : — il ne se pourra, ta vie durant, — que tu en tires vengeance ! »

Sigurdr fait à sa mère — les plus grands serments : — souvent au jeune chien — des crocs aigus ont poussé.

Hjördis va à son coffre, — il était tout bardé d'or : — « Voici l'armure — en laquelle ton père a été tué ! »

Cette préoccupation de l'auteur de la saga de présenter son héros sous ce jour est absolument contraire au véritable esprit de la tradition populaire. Nulle trace évidemment dans la saga des belles scènes qui suivent.

A Sigurdr se servant d'un tronc de chêne comme massue, cf. dans Saxo, GD. VII, p. 222. « Herentem obiter quercum humo radicibus eruit, solis que spoliatam ramis in solidam claue speciem transformauit. » Et p. 243. « Mox quercu succisa atque in claue habitum redacta, solus cum XII manum conseruit, eosque spiritu spoliauit. »

1. La même scène se retrouve fréquemment dans les chants scandinaves. Cf. S. Bugge, GNF. nº IV, Ivar Elison. — DgF.V nº 298. — V.-U. Hammershaimb, FA. nºs 16 et 19. — Pour le dernier vers de cette strophe :

vid reydar kinnar og bleikar,

le sens est non pas que ses joues sont rouges et blêmes à la fois, mais que, dans la violence de son émotion, il rougit et blêmit alternativement.

> Elle ouvre le coffre, — tout rempli d'or et d'argent ; — en sort la chemise ensanglantée, — elle la lui jette sur les genoux[1].

Hjördís remet à Sigurdr les tronçons de l'épée paternelle.

Alors, elle lui remet les tronçons de l'arme paternelle et, à la naïve façon de la vieille épopée, lui répétant les mêmes termes absolument dont Sigmundr mourant s'était servi, elle lui dit d'aller les porter au forgeron Reginn, de l'autre côté de l'eau, pour qu'il lui en forge une épée nouvelle.

De ce moment date pour le jeune Sigurdr son entrée dans la vie des grandes aventures.

Toutes les chansons ne la motivent point de la même façon.

D'après les unes, les danoises, il aurait été obligé de quitter son pays pour avoir tué son parâtre, le roi Hjálprekr, et cela, sans doute, à l'instigation de sa mère.

> Syffuertt hand slogh sin stiffader ihiell,
> det giorde handt for sin moders beste[2].

Ce qui, on le voit, est en contradiction flagrante avec la tradition des îles Féroé, la plus ancienne assurément et la plus complète, selon laquelle nous avons vu que Hjálprekr avait eu pour Sigurdr les attentions d'un véritable père.

Les chansons norvégiennes, de leur côté, racontent les faits tout autrement[3].

1. Cf. la Colomba de Mérimée. De la cassette qu'elle était allée chercher et qu'elle venait de poser sur la table, elle tira une chemise couverte de larges taches de sang. « Voici la chemise de votre père, Orso ! Et elle la jeta sur ses genoux. Voici le plomb qui l'a frappé ! Et elle posa sur la chemise deux balles oxydées. Orso, mon frère ! » crie-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force, « Orso, tu le vengeras ! » — Aujourd'hui encore existe dans beaucoup de villages corses l'usage de conserver précieusement la chemise ensanglantée d'un homme assassiné. Si la victime ne laisse que des enfants en bas âge, cette terrible relique leur est montrée dès qu'ils parviennent à l'âge d'homme, afin de les exciter au meurtre, à laver ce sang dans du sang. J.-B. Marcazzi, *Les chants de la mort et de la vendetta en Corse,* Paris, Perrin, 1898, p. 203.

2. DgF. I, nº 2 A et IV, p. 583.

3. M.-B. Landstad, NF. nº IX. *Sigurd svein.* — Cf. dans la *Zeitschrift für vergl. Literaturgeschichte,* NF. II, 1887. Wolfgang Golther, *Die nordischen Volkslieder von Sigurd.* Il y a deux textes norvégiens : l'un de

A la suite d'une joûte où, ainsi qu'aux Féroé, Sigurdr a frappé jusqu'au sang un de ses camarades, invité, comme ci-dessus, à venger son père, il monte dans la chambre de sa mère et demande des explications; Hjördís, nous ne savons pourquoi, refuse de lui rien dire et le renvoie à son oncle Grípir.

Sigurdr fait choix d'un cheval.

Il va partir. Mais, demande-t-il à sa mère, ira-t-il à pied ou à cheval?

Lui dit celle-ci :

« Va à la cascade, — y jette une pierre dans l'eau : — et choisis-toi le cheval — qui ne s'enfuira pas ! »

Il alla à la cascade, — y jeta une pierre dans l'eau — et il se choisit le cheval — qui ne s'enfuit pas.[1]

Chansons danoises et norvégiennes, aussi bien que celles des Féroé, font l'éloge de ce cheval : il avait nom Grane et l'on n'aurait pu en trouver un meilleur dans tout le royaume.

42 str. donné par P.-A. Munch dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie,* 1846, p. 312-321, sous le titre de « Asgard reiden » ; l'autre est celui de Landstad, 55 str. plus 17 str. détachées, p. 111-133.

1. V.-U. Hammershaimb, SK. I, *Regin smiđur,* str. 53-54. En Norvège, ni en Danemark, nous n'avons trace de cette curieuse épreuve.

D'après la VS., Sigurdr, poussé par Reginn à demander un cheval au roi Hjálprekr, rencontre dans un bois, en se rendant à l'endroit où sont les chevaux, un vieillard à longue barbe qui s'informe du but de sa course et l'accompagne. Sur son conseil, Sigurdr fait entrer les chevaux dans le fleuve Busiltjörn : un seul réussit à le traverser à la nage. C'est celui-ci qu'il prend. Dit le vieillard : « Ce cheval est issu de Sleipnir; il faut en avoir grand soin; il n'y aura cheval meilleur. » Et il disparut. Sigurdr appela ce cheval Grane. « Sigurdr kallar hestinn Grana ok hefir sá hestr beztr verit, Odinn hafdi hann hittan (Ch. XIII). » — Cf. dans de nombreux contes populaires et dans l'*Épopée serbe* (Dozon, p. 51) : Marko ayant vu à des muletiers un poulain pie, atteint de la lèpre, crut trouver en lui des signes de race et, l'ayant saisi par la queue, le tira à lui, ainsi qu'il l'avait fait pour essayer ses autres montures : mais Charatz — c'était le nom du cheval — tint bon et Marko ne put le faire bouger. Satisfait, il l'acheta, le guérit et lui apprit « à boire du vin ». — Se rappeler aussi dans les romances espagnoles, le cheval du Cid, « Babieça », « poulain galeux et fort laid ».

Hann var valdur í ríkinum,
áf öllum vár hann betstur,
síðan vár hann kallaður
Gráni Sjúrðar hestur[1].

Hjördís n'est pas sans éprouver quelque crainte de le donner à son fils : elle a le pressentiment qu'il le portera à la mort; mais Sigurdr, avec la confiance ardente de la jeunesse; ne se laisse point arrêter par de vaines appréhensions : lui-même, au lieu d'en laisser le soin à un valet, il panse la noble bête et lui met ses harnais.

Ce n'était point chose facile.

Skamling — c'est le nom du cheval dans la chanson danoise — mordait et ruait et le feu lui sortait des naseaux[2].

Enfin, Sigurdr est en selle.

Quinze aunes le dos de Grane avait de long —
et l'on en comptait douze jusqu'aux sabots[3].

Ce qui n'empêche pourtant que les pieds du jeune preux ne touchent jusqu'à terre.

Pour montrer comme il tient son cheval bien en main, il le fait caracoler par la plaine : Grane, qui n'a jamais encore été monté, fait de tels bonds que Sigurdr en sue au sang.

La chanson norvégienne décrit avec une fidélité touchante les attentions de la mère.

Hjördis dans sa chambre est allée, — elle a
mêlé l'hydromel et le vin : — elle le fait porter
sur le grand cheval — à son fils chéri !

Puis, elle lui fait la conduite : tant le cœur d'une mère est tendre !

Så mildt er ded môdirs hjarta[4].

1. V.-U. Hammershaimb, SK. I, *Regin smiđur,* str. 55.
2. DgF. I, nº 2, Sivard Snarensvend, A., str. 5.
3. M.-B. Landstad, NF. IX, Sigurd svein, str. 16.
On peut comparer à ce cheval celui d'Ilia de Mourom dont la crinière avait trois aunes de long et la queue trois toises. La noble bête possédait, du reste, toutes les qualités des chevaux merveilleux de la tradition scandinave. Cf. J.-F. Hapgood, *The epic songs of Russia,* p. 77.
4. M.-B. Landstad, NF. IX, str. 18.

Au moment de la séparation, coutume étrange dont nos jeux d'enfants ont gardé le souvenir, elle lui donne un coup de poing[1] : lui disant de le rendre à quiconque il rencontrera sur son chemin.

Sigurdr chez Reginn.

Dans les chants des Féroé[2], Sigurdr va directement chez Reginn. Lui remettant les morceaux de l'épée de son père, il lui demande de lui en forger une neuve, solide et tranchante, avec laquelle il puisse fendre le fer, aussi l'acier.

Dix nuits durant Reginn y travailla.

Sigurdr essaye l'épée : du premier coup il la brise en deux sur l'enclume.

> « La mort, ô Reginn, — tu mériterais de moi — pour avoir voulu me tromper — en forgeant cette arme-là ! »

Et il en jette les tronçons sur les genoux du forgeron qui devient pâle comme un lys.

> « Tu vas me faire une épée, — si solide et si dure : — que je puisse fendre — et le fer et l'acier ! »

1. Tout ce début des aventures de Sigurdr, en partie déjà dans la chanson de « Ivar Elison », se retrouve aussi, et presque trait pour trait, dans celle de « Hugaball » (S. Bugge, GNF. nº V), en particulier avec le cheval merveilleux et le coup de poing. — Il est intéressant de remarquer que les camarades du jeune Hugaball lui reprochent non de ne pas avoir vengé son père, mais d'ignorer de qui il est le fils. Cf. M.-B. Landstad, NF. nº XVIII.

2. Les choses se passent tout différemment dans la VS. Reginn, forgeron à la cour du roi Hjálprekr, est le véritable précepteur de Sigurdr. Un jour, il lui exprime tous ses regrets de le voir si pauvre et courir ainsi de droite et de gauche comme les petits paysans : « þat harmar oss, at þér hlaupið sem þorpara sveinar... (Ch. XIII). » Et il lui indique comment il pourrait acquérir de grandes richesses. Là-bas, sur la lande ... Suit l'histoire du trésor que garde Fáfnir. — Sigurdr lui demande une épée. Reginn en fabrique deux que le jeune héros brise l'une après l'autre. Alors Sigurdr va réclamer à sa mère les tronçons de l'épée Gram que le roi Sigmundr lui avait légués en mourant. Reginn la répare, et, cette fois, l'épée est bonne. On le voit, si la tradition est au fond la même dans les chansons populaires et dans la saga : elle est dans celle-ci plus délayée, moins naturelle et moins logique, partant postérieure.

« Si je te forge une autre épée — et qui ne soit pas comme celle-ci : — le cœur du dragon — en retour je demande ! »

Reginn remit l'épée au feu et, cette fois, il y travailla pendant trente nuits.

Quand Sigurðr revint, de nouveau il frappa sur l'enclume : celle-ci s'en fendit jusqu'à terre, sans que l'épée fût ébréchée, ni faussée.

Alors, content de son arme, il l'appela Gram[1].

« Écoute, brave Sigurðr, va maintenant — et te cherche une femme : — pour un prince tel que toi — je donnerais ma vie ! »

« Écoute bien, Reginn, — tu me dis cela : — mais en ton cœur, forgeron Reginn, — tu penses autrement ! »

« Il est une chose encore, ô brave Sigurðr — que tu dois me promettre : — quand tu iras à la lande de Glitra, — laisse-moi t'y accompagner ! »

« J'irai d'abord à Randarny[2] — trouver les fils de Hundingr ; — puis, je me rendrai à la lande de Glitra : — mais cela me dit moins ! »

Sigurdr part pour la lande de Glitra.

Les fils de Hundingr vaincus et tués[3], Sigurðr songe à tenir la promesse qu'il a faite à Reginn et il prend le chemin de la lande. Tout en traversant un bois, il se trouve face à face avec un vieillard inconnu, borgne, et qui tient à la main un arc finnois.

1. C'est à ce moment d'après la VS. que Sigurðr fait sa visite à son oncle Grípir, « þvi at hann var framviss ok vissi fyrir orlög manna » (ch. XVI). Celui-ci lui prédit son avenir : mais avec des détails qui n'ont pu être inspirés que par la tradition eddique et la tradition allemande des Nibelungen.

2. Nom de lieu.

3. Dans la VS. aussi Sigurðr, à la tête d'une flotte prêtée par les rois Alfr et Hjálprekr, va d'abord venger son père. Il est aidé dans son entreprise par un vieillard inconnu, Odin, qu'il prend sur son navire et qui calme une furieuse tempête qui les empêchait d'aborder (ch. XVII). Suit une longue description de la bataille contre les fils de Hundingr.

Hár kom máđur á völlin fram,
eingin iđ hann kendi,
eyga hevđi hann eitt i heysi,
finskan boga i hendi[1].

Intervention d'Odin.

Cet étranger, qui n'est autre qu'Odin, s'informe d'où il vient et où il va. Il lui demande aussi qui est le vilain personnage qui l'accompagne[2],

hvör er hesin vesæli mádur,
i filgi er viđ tár?

« Le forgeron Reginn est son nom, — du dragon il est le frère : — et c'est pour cela qu'il m'accompagne — en cette expédition ! »

« Celui qui t'a dit de creuser — ces deux fosses-là : — c'est la mort qu'il t'a préparée ! »

Ce ne sont point deux fosses seulement qu'il faut, mais une troisième qui le garantisse du venin contenu dans la queue du monstre, et une quatrième encore, s'il veut le frapper sans danger[3].

Sigurdr tue le dragon Fáfnir.

Justement, le dragon, sans défiance, là-bas s'en vient de dessus son or; Sigurđr s'apprête à l'attaquer.

Trente brasses avait la cascade — où le dragon gitait : — ses ailes touchaient en haut, — alors que son ventre au fond reposait.

Sigurdr frappa un si grand coup, — tous s'en émerveillèrent : — en tremblèrent les feuilles au bois — et toutes les bases du monde.

1. V.-U. Hammershaimb, SK. I, str. 94.
2. Nous avons à peu près la même scène dans la VS. (ch. XVIII). L'intérêt qu'Odin témoigne ainsi à plusieurs reprises à Sigurdr s'explique puisque le héros descend du dieu lui-même.
3. La fosse est, chez les Sauvages, une ruse de chasse très répandue. La farce du « trou en terre » en perpétue le souvenir chez nos enfants. Cf. Aug. Gittée, *Curiosités de la vie enfantine*, 1899, p. 62. — Le héros Féodor Tyrianine des légendes russes ne s'y prend pas autrement pour tuer le serpent qui lui avait enlevé sa mère. A. Rambaud, *La Russie épique*, p. 371.

En tremblèrent les feuilles au bois — et toutes
les bases du monde : — Sigurdr brandit son épée
tranchante, — il le fendit par le milieu.

Le monstre expirant veut connaître le nom du héros qui l'a si rudement frappé. Répond celui-ci :

« Sigurdr est le nom que tu dois me donner, —
fils de Sigmundr : — c'était la jeune Hjördis, —
qui était sa femme [1]. »

« Écoute, ô Sigurdr, — ce que je te dis : —
Qui donc est celui qui t'a accompagné si loin —
ici jusqu'à moi ? »

« C'est Reginn, ton frère, — qui m'a montré le
chemin : — c'est le pire traître, — lui, qui a voulu
ta mort ! »

Alors, le dragon, qui, comme tout mourant, a la vision de l'avenir[2], conseille à Sigurdr de frapper également Reginn : sinon, le forgeron sans foi le trahira aussi et le tuera.

Reginn cependant réclamait le prix convenu.

Sigurdr goûte au cœur du dragon.

Sigurdr embroche le cœur du dragon à un épieu de trente aunes de long et le met rôtir. En voulant y goûter, sans doute pour voir s'il est cuit à point, il se brûle et, instinctivement, portant son doigt à sa bouche : tout à coup il comprend le langage des oiseaux et des animaux de toute espèce[3].

Il comprend le langage des oiseaux.

fuglar og so alskins djór
voru honum á máli kunn[4].

1. Dans la VS. qui, sur ce point, est plus près de la vérité traditionnelle, Sigurdr se donne d'abord un nom d'emprunt :
« Sigurdr svarar : ætt min er mönnum ókunnig, ek heiti göfugt dýr, ok á ek engan födur né módur, ok einn saman hefi ek farit » (ch. XVIII). — Après que Sigurdr s'est fait connaître, Fáfnir lui dévoile que le trésor qu'il convoite sera la cause de sa mort : « en gull þetta mun þér at bana verda, er ek hefi átt. »

2. Cf. dans Saxo, GD. VII, p. 255. « Itaque suprema morientis uox futurum uictoris exitum augurii sagacitate complexa dinoscitur. »

3. De même Eric comprit le langage de tous les animaux après avoir mangé d'un mets magique que sa marâtre Craca avait préparé pour son frère Roller, Saxo, GD. V, p. 129.

4. V.U. Hammershaimb, SK. I, str. 120. — Même scène à peu près dans la VS., mais plus développée.

Lui disaient les oiseaux sauvages, — sur le chêne perchés : — « C'est toi-même, ô Sigurđr, qui dois — manger ton rôti ! »

Sigurdr tue Reginn.

Il retire le cœur de dessus le feu et, au moment où Reginn se dispose à en boire le sang, Sigurđr lui porte le coup de la mort.

Il emporte le trésor.

Seul maître désormais des trésors du dragon, il en prit autant qu'il put sur la lande de Glitra.

C'était le matin, de bonne heure, — à l'aube du jour : — il chargea sur le dos de Grane — douze caisses d'or[1].

« Douze caisses il lui mit — de chaque côté : — lui-même, il s'assit dessus, — à ce qui m'a été dit ».

Et, Grane bondissant parmi les brandes, sans souci des pierres, il s'en revint par un chemin inconnu. La nuit, il couchait sous les arbres.

Grane rapporta l'or de la lande, — de colère il (Sigurđr) brandit son épée, — Sigurdr a vaincu le dragon, — Grane rapporta l'or de la lande.

Gráni bár gulliđ áf heiđi,
brá hann sinum brandi áf reidi,
Sjúrđur vann áf orminum,
Gráni bár gulliđ af heiđi[2].

Cette aventure qui, à première vue, semble fondamentale dans l'ensemble de la légende de Sigurđr, les chansons ni en Norvège, ni en Danemark, n'en ont gardé le souvenir.

Par contre, les unes et les autres relatent la visite, inconnue aux Féroé, que le jeune héros sur le conseil de sa mère, fit, à son oncle, le vieux roi Grípir.

Les versions danoises, toutes courtes sont très avares de détails.

1. Le roi Frotho I aussi enleva d'immenses trésors à un dragon qu'il avait tué. Saxo, GD. II, p. 38.
2. Ceci est le refrain que le chœur reprend après chaque couplet chanté par celui ou celle qui mène la danse.

Après une chevauchée mouvementée de trois jours et trois nuits, Sigurđr arrive devant le gaard royal. Le roi, qui le voit venir, le prend tout d'abord pour un homme ivre ;

Visite de Sigurdr chez Grípir.

Kongenn stander y høffue lofft,
och sher hand ud saa vide :
« Och hesset sher ieg enn druckenn mandt,
sin hest kand hand vel ride[1]. »

Mais la reine l'a reconnu. Dit-elle :

« C'est Siffert, le fils de ma sœur ! »

A ce moment, tel dans les chants épiques de la Russie Ilia de Mourom et Kulhwch dans la tradition celtique, il donne de l'éperon à Grane et saute par-dessus le mur dans l'intérieur de l'enceinte, au grand effroi des dames et belles damoiselles qui en pâlissent sous leurs manteaux de fourrure.

Dans quel but Sigurđr est-il venu voir Grípir ?

La chanson norvégienne dit que c'est pour apprendre de lui le nom de son père. Le degré de parenté n'y est pas le même que dans les chansons danoises : dans celles-ci il était le neveu de la reine, tandis qu'ici le roi l'appelle le fils de sa sœur à lui.

La réception que Grípir fait à son jeune hôte est pittoresque. Pendant que pages et valets s'occupent de Grane et le mettent à l'écurie, où, ruant et mordant, il tue presque tous les autres chevaux, Sigurđr monte dans la salle en haut : dames et jouvencelles y sont réunies.

Sans retard il interroge le roi.

Celui-ci, nous le savons d'ailleurs, lui raconte le passé ; il lui dévoile aussi l'avenir et lui apprend notamment qu'il épousera deux reines.

Seulement, la chanson s'est détériorée et Brynhildr y est

1. DgF. I, nº 2. A. str. 12. — DgF. IV, p. 583. D'après une version, Sigurđr se tue en sautant. — Cf. J.-F. Hapgood. *The epic songs of Russia,* p. 79. Ilia de Mourom bondissant à cheval par-dessus les murs de Chérnigof. — Ainsi fait Svejdal, E.-T. Kristensen. JF. nº 17, str. 47. — Cf. H. d'Arbois de Jubainville, LC. III, *Les Mabinogion,* par J. Loth, I, p. 199.

devenue une sorcière[1]. Évidemment, c'est là une version relativement récente : au thème primitif l'imagination populaire a ajouté de prétendus enjolivements, tel que la rencontre faite par Sigurdr de la « Åsgårdreiđi », c'est-à-dire de la chevauchée à travers les airs des dieux du Valhal, la « chasse galopine » de nos provinces de France[2].

De telles excroissances gâtent l'ensemble : elles n'en prouvent pas moins qu'autrefois, en Norvège, Sigurdr devait être très connu et ses aventures célébrées avec force détails[3]. Ces chansons aujourd'hui sont en partie perdues ; nous n'en possédons pas qui aille plus loin dans l'existence du héros.

Dieu merci, la tradition a été plus fidèle aux Féroé et les chants qui toujours accompagnent la danse ancestrale n'ont cessé d'y rappeler les souvenirs de ce lointain passé.

Eg hávi eina rímu hoyrt,
gjörd er i grønari lid,
tád vár first i firndini,
tád brast i Budlans tid[4].

J'ai entendu une chanson, — elle a été faite au flanc de la verte colline : — c'était il y a bien, bien longtemps, — cela s'est passé à l'époque de Budle.

Le roi Budle et sa fille Brynhildr.

Ce roi qui régnait sur la grande forêt, « firi langari lund », célèbre par ses largesses, distribuant le bronze et les bracelets à ses hommes, avait une fille, Brynhildr, d'une beauté telle, disent les vieux poèmes, que son ombre était une source de lumière.

1. Cf. M.-B. Landstad, NF. n° 40, p. 121. « Det er vistnok en senere Tid, som har givet Visen den Vending som den her til Slutning faar, og vi skal nedenfor anfore et Tillæg, som antyder, at den oprindelig har været mere overeensstemmende med Eddakvadet, end den nu er, og navnligen har været udförligere angaaende Samtalen med Morbroderen. »

2. En Thelemark on l'entend surtout aux environs de Noël. — On sait qu'elle symbolise le fracas de l'ouragan d'hiver.

3. Cf. dans la *Zeitschrift f. vergl. Literaturgeschichte*, NF. II, 1889, W. Golther, *Die nordischen Volkslieder von Sigurd.*

4. V.-U. Hammershaimb, SK. II, Brinhild, str. 1.

teir sögdu so frá i bragdar tátti,
ljós fann áf henni skugga[1].

Elle habitait le « Hildarhöy »[2], au centre du royaume paternel. Le « Hildarhöy ».

Et, tel un imagier du moyen âge, le poète nous la représente en son haut fauteuil, peignant sa chevelure d'or, aussi fine que la soie.

Brinhild situr i stólinum,
kembur hon sitt hár,
fint er tád sum silki,
gull ber litur á[3].

En foule, les prétendants sont venus : tous, elle les a renvoyés, insensible. Son père, que cette conduite étonne, à la fin, lui demande si elle ne se décidera pas bientôt à choisir un mari.

« Tais-toi, tais-toi, mon père ! — Ne parle pas ainsi ! — Il n'est point encore venu le héros valeureux, — qu'il me convient de prendre !

« Il n'est point encore venu le héros valeureux, — qu'il me convient de prendre ! — A l'orient de ce pays : — là va ma pensée[4].

« Sigurdr il s'appelle, — fils de Sigmundr, — c'est la jeune Hjördis, — qui l'a mis au monde. »

Le roi manifeste sa surprise : comment peut-elle aimer un homme qu'elle n'a jamais vu? Brynhildr aime Sigurdr sans l'avoir vu.

« Les Nornes en sont la cause, — elles, qui m'ont mis au cœur cet amour ! — Depuis neuf hivers j'aime Sigurdr, — que jamais je n'ai de mes yeux vu ! »

1. V.-U. Hammershaimb, SK. II, str. 6.
2. Cette montagne se trouvait, s'il faut en croire la VS., au sud vers le pays des Francs, « sudr til Frakklands » (ch. xx). — Nous n'avons dans la saga rien des scènes qui suivent. Tout de suite Sigurdr y arrive dans la salle où la jeune fille est endormie, en cuirasse et casquée. C'est la tradition eddique, toute différente, comme nous le verrons, de la tradition populaire.
3. V.-U. Hammershaimb, SK. II, str. 8.
4. Cf. dans la chanson de Svejdal.

Tád háva már nornur skapt,
liggur i brosti trá,
níggju vetur unti eg Sjúrd,
eg ei vid eygum hann sá[1].

En quoi Sigurdr se distingue des autres princes? C'est qu'il tue les païens par centaines; les harnais de son cheval et son armure brillent comme de l'or. Et puis, et puis elle a entendu chanter comment sur la lande de Glitra il a tué le dragon et s'est emparé de trésors immenses : voilà pourquoi il n'est personne aux pays hunniques[2] qui puisse lui être comparé!

« Écoute, ô ma fille chérie ! — Réfléchis y bien !
— Comment ferons-nous venir ce héros si fameux
— de son pays jusqu'ici ? »

Elle le fait venir par magie.

Le roi, dit-elle, n'a qu'à lui construire une salle en pleine solitude, où elle se tiendra en son fauteuil d'or sur lequel deux nains auront écrit leurs plus puissantes runes et qu'ils entoureront de fumée et de flamme :

« Cette enceinte de feu — si bien me défendra : — que nul, hormis le brave Sigurdr, — ne la pourra franchir ! »

Gunnarr courtise Brynhildr.

Un matin, comme le soleil commençait à rougir les cimes, voici venir tant de nobles guerriers au gaard de Budle : c'est Gunnarr, le fils du roi Gjúke, qui arrive, aussi lui, pour la courtiser.

« Écoute, Brynhildr, ô ma fille, — tu ne peux faire autrement ! — Est venu le roi Gunnarr :— il faut que tu lui dises oui ! »

Le roi Budle est debout, — contre la porte il s'appuie : — la jeune Brynhildr, sa fille, — ne souffle mot.

1. V.-U. Hammershaimb, SK. II, str. 18.
2. Le « Húnaland » ici doit être considéré comme un pays mythique.

Elle sort du château et va se réfugier en sa salle sur le Hildarhöy.

Brynhildr est assise, entourée de feu, au milieu du royaume de son père.

> Elle est assise en son fauteuil d'or, — sous cape elle sourit : — « Qui franchira les flammes, — celui-là sera mon époux ! »
>
> Brynhildr est assise en son fauteuil d'or, — la gracieuse femme : — elle attire Sigurdr des pays étrangers — pour sa propre peine.
>
> Brinhild situr i giltum stóli,
> táđ hit væna viv,
> dregur hon Sjúrđ áf ödrum londum
> sár til sorgar tid[1].

Sigurđr vient de se réveiller. Il a fait des rêves qui le troublent : il lui semblait que Grane était au milieu des flammes et que devant lui, sur le terrain verdoyant, tant de sang coulait ! Sa ceinture s'en était rompue et son épée résonnait contre les casques. Les rêves de Sigurdr.

Il s'habille et descend dans le clos.

> Lui dirent les aigles, — au bois perchés : — « Belle est Brynhildr, la fille de Budle ! — Elle soupire après toi. » Les oiseaux lui parlent de Brynhildr.
>
> Lui dirent les oiseaux sauvages, — sur un chêne perchés : — « Belle est Brynhildr, la fille de Budle ! — Elle attend ton amour[2]. »

Sigurđr, commandant qu'on lui selle Grane — une couverture de velours rouge tombe jusqu'aux sabots du cheval, — met ses gants brodés d'or et part.

Les bracelets résonnaient, comme le bon destrier courait !

> giltir leika ringarnir,
> hans góđi gangari rann[3].

1. V.U. Hammershaimb, SK. II, str. 46.
2. Cette conversation des aigles a lieu dans la VS. immédiatement après que Sigurdr a goûté au cœur du dragon (ch. XIX).
3. V.-U. Hammershaimb, SK. II, str. 59.

Grímildr offre sa fille à Sigurdr.

Chemin faisant, il passe devant le gaard de Gjúke. A la porte se tient Grímildr, la mère, avec toute une troupe de gens.

Des deux mains — elle saisit les rênes : — car jamais elle n'a vu chevauchant — homme plus noble.

Elle invite Sigurdr à descendre et à se reposer chez eux.

« Sigurdr, arrête là ta course — et parle-moi : — j'ai une fille si jolie, — d'amour elle t'aimera ! »

Mais Sigurdr n'a garde de se laisser détourner de son but.

« Point ne m'arrêterai en ma course — tant que mon cheval pourra aller : — je m'en vais à la colline, — où la flamme brille.

« Point ne m'arrêterai en ma course, — que mon cheval n'arrive au bois : — je m'en vais à la colline, — y voir la tant gracieuse femme ! »

Beaucoup déjà étaient venus : mais tous, à la vue de l'enceinte de feu, avaient tourné bride. Sigurdr, lui, intrépide, s'avance. Le guetteur, en l'apercevant, s'étonne. Dit-il :

Sigurdr auprès de Brynhildr.

« Qui passera à travers les flammes, — celui-là aura la damoiselle ! »

Et Grane passe.

Sigurdr en hâte se dirige vers la salle — où personne avant lui n'avait pu venir : — avec son épée — il ouvre la porte.

Avec son épée — il brise les verrous : — il aperçoit la tant gracieuse femme — couchée en son armure.

Le vaillant Sigurdr entre dans la salle, — tout autour de lui il regarde : — il aperçoit la tant gracieuse femme — seule sur son lit couchée.

Il aperçoit la tant gracieuse femme — qui dort en son armure : — il brandit son épée tranchante, — en deux il fend la cuirasse.

Se réveille Brynhildr, la fille de Budle, — tout autour d'elle elle regarde : — « Qui donc est le héros valeureux — qui m'a fendu ma cuirasse ? »

« Nomme-moi Sigurdr, — fils de Sigmundr : — ce fut la reine Hjördis — qui me mit au monde !

« Je suis venu des pays étrangers — ici, près de toi : — Je m'appelle Sigurdr, fils de Sigmundr, — ô ma bien-aimée ! »

Brynhildr se met sur son séant, — en souriant sous cape : — « Sois le bienvenu, toi, qui arrives des pays étrangers — ici, près de moi !

« Écoute, Sigurdr, fils de Sigmundr ! — Qui t'a montré la route — à travers la fumée et les flammes — pour venir jusqu'ici ? »

« Me l'ont dit deux oiseaux — dans la verte forêt : — Si belle est Brynhildr, la fille de Budle ! — Elle attend ta venue ! »

Elle voudrait qu'il allât d'abord la demander à son père : il s'y refuse. Le consentement du roi est inutile. N'y a-t-il pas assez longtemps qu'elle l'aime !

Hann legdi sinar ástir sáman
vid tád mentar sprund,
tá vár Asla Sjúrdardottir
gitin á teirri stund [1].

Il s'unit d'amour — avec l'exquise femme : — et fut Asla, fille de Sigurdr, — conçue à cette heure.

Doucement il passa ses bras — autour du cou de Brynhildr : — « Je te le jure par ma foi, — il n'est de fausseté en mon cœur ! »

1. V.-U. Hammershaimb, SK. II, str. 93.

Douze anneaux d'or — il lui mit sur les genoux : — « Voilà pour notre première — union d'amour ! »

Douze anneaux d'or — il mit sur les genoux de la dame : — et puis, il lui donna aussi — le précieux anneau de reine.

Douze bracelets d'or — il lui mit aux bras : — « Voilà pour notre deuxième — union d'amour ! »

C'était Sigurdr, fils de Sigmundr, — les richesses ne lui manquaient point : — il entrelaça dans les cheveux de Brynhildr — trois anneaux d'or.

Il demeura là sept mois, près d'elle.

Sigurdr quitte Brynhildr.

Alors, le désir lui vint de partir, d'aller aux aventures. Dit Brynhildr :

« Reste ici plutôt tranquillement — à jouer aux dés avec moi ! — Le roi Gjúke a une fille, — si habile en magie !

« Tu mourras avant l'âge, — la vie tu perdras : — tu épouseras Gudrún — et de moi tu n'auras rien de bon [1] ! »

Sigurdr proteste et l'assure de sa fidélité.

Répond Brynhildr, la fille de Budle; — elle commence à se sentir froid au cœur : — « Le roi Gjúke a une fille, — elle te circonviendra d'amour !

« Écoute, ô Sigurdr, — te voici un anneau d'or : — ne va pas chez Grímildr, — car elle est remplie de fausseté ! »

Elle l'accompagna si loin sur le chemin, — elle lui fit ses adieux : — « Va et que le bonheur soit avec toi ! — Que tout te réussisse ! »

1. Remarquons que si Brynhildr dévoile ici une partie de l'avenir à Sigurdr, elle ne lui a point enseigné les runes comme dans l'Edda et la VS.

Et, encore une fois, elle lui recommande bien de ne pas l'oublier, surtout !

Lui, jurant que jamais son souvenir ne le quittera, du haut de sa selle il l'embrasse.

A la porte du gaard, le roi Buđle lui tend une dernière coupe d'hydromel et, ainsi que vient de faire Brynhildr, il le met en garde contre les fils de Gjúke : prédisant ce qui arrivera, s'il va chez eux. Après quoi, lui aussi, il l'accompagne un instant et lui souhaite bonne chance.

Or, voilà qu'en traversant un bois, Sigurđr aperçut devant lui un étrange animal vomissant le feu et le poison. Grane se cabra, il perdit sa route : puis, l'animal disparut, vaine image créée par les artifices de Grímildr. Magie de Grímildr.

Ainsi, malgré lui, il arrive au gaard de Gjúke[1]. De nouveau Grímildr est à la barrière et, comme la première fois, arrêtant son cheval, elle lui offre sa fille. Sigurđr chez le roi Gjúke.

> « Belle est Guđrún, ma fille ! — Où qu'elle aille, — roses et lys — sont moins beaux que ses joues.
>
> « Belle est Guđrún, ma fille ! — Nulle de toi n'est plus digne : — elle ne ressemble pas plus à Brynhildr — que l'été ne ressemble à l'hiver.
>
> « Entre dans le hall ; — tu n'y seras pas malheureux ! — Vide à satiété le hanap précieux, — pendant que ton cheval sera à l'écurie ».

1. Avant d'arriver chez le roi Gjúke, dans la VS., Sigurđr passa au gaard d'un puissant chef, Heimir, lequel avait épousé la sœur de Brynhildr. Il y resta assez longtemps, très choyé, jusqu'à ce qu'un jour, en chassant, il fût entraîné au milieu des bois à une haute tour où il aperçut Brynhildr endormie. Il n'eut de cesse qu'il ne fût auprès d'elle. Alors, ils échangèrent de nouveaux serments d'amour. Brynhildr eut beau lui dire qu'il l'oublierait pour épouser Guđrún : Sigurđr, en protestant, lui donna un anneau d'or et s'en revint auprès de ses hommes (ch. XXIV). — Évidemment, cet épisode n'a été mis là qu'après coup.

Aucune trace des moyens magiques employés par Grímildr pour attirer Sigurđr à la cour de Gjúke. Par contre, de même que dans les chansons populaires elle lui fait boire la coupe de l'oubli. « Sigurđr tók þvi vel, ok viđ þann drykk mundi hann ekki til Brynhildar, hann dvaldiz þar um hriđ » (ch. XXVI).

Sortit damoiselle Gudrún — en jupe bleue: — sur ses épaules retombent ses tresses, — ornées de petits rubans de soie.

C'était Grímildr, la reine épouse de Gjúke, — elle dit à sa fille: — « Va, toi, au cellier, — mêler l'hydromel et le vin !

« Va, toi, au cellier, — mêler l'hydromel et le vin : — et beaucoup d'oubli — mets dedans ! »

Répondit Gudrún, la fille de Gjúke: — elle avait la langue si prompte ! — « Avoir ce qui est à une autre — ne doit guère profiter ! »

Grímildr, de sa main droite, frappant Gudrún sur les dents, si fort que le sang en coule sur son sein, lui ordonne de se taire et d'obéir.

La coupe d'oubli.

Dès que Sigurdr eût goûté au magique breuvage, alors il oublia tout[1] : et Brynhildr et la foi jurée et jusqu'à l'endroit où il se trouvait. Le soir même, il but la coupe nuptiale avec Gudrún :

Sigurdr épouse Gudrún.

gingu so bæđi i eina song
Sjúrđur og hans viv[2].

A cette nouvelle, Brynhildr de Hildarhöy pleura et de cruelles pensées lui vinrent à l'esprit : Gudrún, la fille

1. Ainsi Lancelot boit sans méfiance un breuvage qu'on lui présente et aussitôt ses idées s'égarent ; on lui fait prendre la fille du roi pour son amie Guenièvre, et il passe une nuit près d'elle. — La littérature épique de l'Irlande nous offre plusieurs exemples de ce pouvoir magique. Cùchulainn a été séduit par une fée qui finit par le quitter et qu'il regrette malgré les charmes et les pleurs d'Emer, sa femme légitime. Des druides lui donnent un breuvage qui lui fait oublier l'enchantement dont il a été victime. Emer boit le même breuvage ; elle oublie toutes les causes de jalousie que lui a données son infidèle époux (H. d'Arbois de Jubainville. *Introd. à l'étude de la litt. celtique*, p. 137). Nous savons déjà que lorsque les nains ont réussi à attirer un mortel dans leur royaume, c'est un breuvage identique qu'ils lui font prendre pour qu'il oublie les siens et n'ait pas le désir de retourner sur la terre. — Dans Saxo, nous trouvons sinon le breuvage d'oubli, du moins un breuvage qui a la propriété d'inspirer l'amour. GD. V, p. 124 et 148.

2. V.-U. Hammershaimb, SK. II, str. 151.

de Gjúke, aura à se repentir d'avoir pris ce qu'une autre possédait déjà !

> at háva tann, íđ onnur ár,
> táđ skál lukkast valla [1].

De bonne heure, un matin, les deux femmes se rencontrèrent, allant à la rivière [2].

Gudrún et Brynhildr à la rivière.

> Se rencontrèrent à mi-chemin — Brynhildr et Gudrún, la fille de Gjúke : — l'une toute joyeuse, — l'autre dolente et soucieuse.
>
> Brynhildr se taisait, Gudrún dit, — toutes deux étaient querelleuses : — « Comment le roi Gunnarr, mon frère, — n'a-t-il femme si jolie [3] ! »
>
> C'était Gudrún, la fille de Gjúke, — si souvent elle agissait de colère : — elle ne voulut pas se servir de l'eau — qui découlait des cheveux de Brynhildr.
>
> Elle s'en alla plus haut, — où le courant était plus rapide : — parce qu'elle savait le jeune Sigurdr — le premier entre tous les chevaliers [4].

1. Id., str. 156.

2. A un certain degré de civilisation, toutes les filles de rois ont ressemblé à Nausicaa. Des textes hagiographiques irlandais nous représentent saint Patrice et ses prêtres revêtus de robes blanches et réunis un matin autour d'une source. « Suivant l'usage des femmes », dit l'antique récit, « les deux filles du roi y viennent pour laver ». H. d'Arbois de Jubainville, *Introd. à l'étude de la litt. celtique*, p. 177.

3. Sur ce point, il y a contradiction ou lacune dans le texte. Ici, Brynhildr n'est pas mariée ; bientôt, sans aucune transition, nous la trouverons épouse de Gunnarr.

La VS. suit la tradition des Nibelungen. Le mariage de Gunnarr avec Brynhildr a lieu par l'entremise de Sigurdr qui soutient pour son beau-frère et frère d'armes les dures épreuves imposées par la valkyrie.

4. La VS. laisse ici la tradition allemande pour suivre celle de nos chansons (ch. XXVIII). Seulement, elle la développe davantage. — Il peut être intéressant de rappeler que, dans l'Épopée serbe aussi (Cf. A. Dozon, p. 130), il y eut une dispute entre les filles de Lazare, épouses de Vouk et de Miloch, au sujet de la beauté et de la bravoure de leurs maris ; et, dans cette dispute, la femme de Vouk donna un soufflet à celle de Miloch...

« Ce bracelet d'or rouge, — que tu vois à mon bras : — me l'a donné Sigurdr, fils de Sigmundr ! — Moi, ta rivale, je l'ai gagné ! »

Répondit Brynhildr, la fille de Budle, — en si grand chagrin : — « Pour cette parole Sigurdr mourra, — si je puis vivre !

« Que tu aies ce héros fameux, — cela s'est fait contre mon gré ! — D'amour je m'étais unie à Sigurdr, — avant que tu ne l'eusses vu ! »

« Sigurdr s'est joué de ta virginité, — il a perdu l'honneur de Budle : — le puissant roi à qui tu t'es donnée, — c'est moi, maintenant, qui le possède ! »

« Tu n'as pas le droit, perfide, — de me faire un tel reproche ! — Pour cette parole Sigurdr mourra, — si je vis ! »

Irritation de Brynhildr.

En sanglotant, dame Brynhildr s'est retirée dans sa chambre. Le roi Gunnarr l'y vient voir, ne sachant ce qu'elle a. Elle s'est couchée. Sigurdr également lui fait visite.

« Ce n'est pas un chevalier hunnique, — qui eût agi comme tu l'as fait : — toi, qui as trompé la femme — à qui, la première, tu avais donné ta foi ! »

« Écoute, ô ma puissante amie, — ne m'en fais de reproches : — le souvenir m'avait été ôté — de nos amours ! »

Naissance d'Asla.

Brynhildr, à ce moment-là, mit au monde la fille qu'elle avait conçue de Sigurdr ; mais, ne voulant pas la voir, elle commanda qu'on l'exposât sur la rivière[1]... et les flots rapides emportèrent Ásla, la fille de Sigurdr, bien loin du pays.

1. Cf. sur l'exposition des nouveau-nés. J. Grimm, DR. p. 455. — Cette scène est assurément adventice : elle aura été imaginée pour donner une descendance à Sigurdr et flatter quelque famille qui s'en prétendait issue. Il n'y en a pas trace dans la VS.

stórar ájir og stríđir streymar
bóru hána londum frá[1].

Mangur hevir høttur notiđ
firi fágurt viv,
nú er komiđ át efstu stund,
at Sjúrđur missir liv.

Nombreux sont ceux qui sont tombés dans la peine — pour une jolie femme ! — Maintenant l'heure est venue — où Sigurdr va perdre la vie.

Brynhildr n'a cessé de garder un silence farouche. Gunnarr, de nouveau, est monté près d'elle : il jure que celui qui lui a fait offense le paiera de la vie.

« C'est Guđrún, ta sœur, — qui m'a fait cette peine : — parce qu'elle a le jeune Sigurđr, — le premier entre tous les chevaliers. »

Elle, couchée ; lui, appuyé contre le rebord du lit :

Brynhildr indique à Gunnarr la façon de tuer Sigurdr

« Tu n'auras point mon amour, — tu peux bien m'en croire : — que tu n'aies mis le jeune Sigurđr — hors du pays ! »

Gunnarr proteste : il est lié à Sigurđr par la confraternité d'armes[2].

« Tu n'auras point mon amour, — tu peux bien t'y attendre : — aussi longtemps que de mes yeux je verrai Sigurđr, — aussi longtemps ma peine durera ! »

« Écoute, ô ma puissante amie, — tu me mets là en grand embarras ! — Et comment tuerais-je Sigurđr, — lui, sur qui nulle épée ne peut mordre[3] ? »

1. V.-U. Hammershaimb, SK. II, str. 178.
2. Nombreux exemples de cette confraternité dans Saxo, GD. II, p. 57 ; V, p. 161, etc.
3. Nulle épée, hormis la sienne propre. Tel Baldr qui ne peut être blessé que par l'épée que détient Miming. Saxo, GD. III, p. 79. — Il faut remarquer que nous ne savions encore rien de cette invulnérabilité et que nous ignorons comment Sigurđr l'a acquise.

Répondit Högne, fils de Gjúke, — ses joues devinrent toutes pâles : « Voilà bien quinze hivers — que nous avons joué [1] ! »

Brynhildr est assise en son fauteuil, — d'où l'on peut voir au loin : — les fils de Gjúke — s'en vont chasser au bois.

Brynhildr en son fauteuil est assise, — elle joue avec son poignard d'argent : — « Ne revenez point dans mon hall — tant que Sigurdr sera vivant ! »

« Écoute, Brynhildr, fille de Budle, — conseille-nous toi-même : — comment pourrons-nous ôter la vie — au jeune Sigurdr ? »

« Donnez à Sigurdr de l'oie salée à manger — et rien à boire avec : — et vous en allez au bois — sans vous inquiéter de rien !

« Toi, demande-lui à changer de selle, — demande-lui à changer de cheval : — aie la trahison au cœur — et dissimule de ton mieux [2] ! »

Voici que Sigurdr vient, aussi lui, pour prendre congé de la fille de Budle.

Sigurdr au milieu du hall est debout, — son bouclier d'or à la main ; — la jeune Brynhildr, la fille de Budle, — de lui détourne les yeux.

Alors Sigurdr prend la parole, — le héros brillant : — « Quand je serai de retour du bois, — oui, je t'épouserai ! »

1. Str. 190. táđ eru fallir fimtan vetur,
sidan vær fremdum leik.

Veut-il dire qu'il y a quinze ans qu'ils n'ont pas manié l'épée ? ou quinze ans qu'ils ont joué ensemble, en frères d'armes ?

2. La chanson oublie de dire que Brynhildr a forcément dû recommander à Gunnarr de changer aussi d'épée avec Sigurdr ; autrement, la strophe précédente ne se comprendrait pas :

hvursu skál eg Sjúrđ áf livi fá,
sum einki svörđ kann granda.

Lui répond Brynhildr, — elle avait la langue prompte : — « Moi, je n'aime pas deux rois à la fois — dans le même hall[1] ! »

Répond Brynhildr, la fille de Budle, — le cœur lourd de soucis : — « Écoute, Sigurdr, fils de Sigmundr, — non, tu ne m'épouseras pas ! »

Le menton appuyé dans le creux de sa main et de grosses larmes lui coulant des yeux, elle les regarde s'éloigner, à leur tête Sigurđr, qui ne se doute de rien ; et elle lui envoie un tendre adieu, à l'aimé qu'elle ne reverra plus :

fár væl Sjúrđur Sigmundarson,
eg síggi teg ei á lívi[2] !

Les fils de Gjúke ont fait ainsi que Brynhildr leur a dit.

Au bois, Sigurđr, tourmenté par la soif, descend de cheval pour boire à une fontaine. Il s'agenouille. A ce moment, Gunnarr, par derrière, le frappe de son épée[3].

Sigurdr tué à la chasse.

Högne frappait d'estoc, Gunnarr frappait de taille — avec leurs glaives tranchants : — ils commirent cette infamie, — ils ôtèrent la vie à Sigurđr.

Högne frappait d'estoc, Gunnarr frappait de taille — pour obéir à Brynhildr : — s'il eût pu supposer cette trahison, — il était bien homme à leur tenir tête.

Sa langue se mit à parler, — de souffrance et de colère : — « Si j'avais pu supposer votre trahison, — je vous aurais bien tenu tête ! »

1. Cf. dans la VS. « Sigurdr svarar : gjarna vilda ek, at vit stigim á einn bed bædi, ok værir þú min kona. Brynhildr svarar : ekki er slikt at mæla, ok eigi mun ek eiga tvá konunga i einni höll, ok fyrr skal ek líf láta, en ek svíkja Gunnar konung » (ch. XXIX).

2. V.-U. Hammershaimb, SK. II, str. 211.

3. Dans la VS. Högne cherche vainement à dissuader Gunnarr de tuer Sigurdr. Alors, de même que dans l'Edda, c'est Guttormr, leur plus jeune frère, à qui ils font manger un mets magique, qui commet le meurtre (ch. XXX) et blesse mortellement Sigurđr couché auprès de Gudrún.

> Sa langue se mit à parler, — sur le champ où il gisait : — « Si j'avais pu supposer votre trahison, — je vous aurais tenu tête à tous ! »
>
> Ils lui prirent ses vêtements, — chacun à sa guise : — Grane ne voulut point s'en aller, — car il avait la connaissance d'un homme.

Le noble cheval, que Gunnarr montait, ne se décida à partir que quand ils lui eurent mis sur le dos le corps de son maître, retombant, inerte, d'un côté et de l'autre.

> Ils prirent le corps du jeune Sigurdr, — ils l'emportèrent à la maison sur son bouclier. — Nombreux sont ceux qui ont perdu la vie — à cause d'une femme !
>
> tád hevir so mangur látid liv
> helst áf kvinnu veldi [1].
>
> Ils prirent le corps du jeune Sigurdr, — ils le déposèrent dans les bras de Gudrún : — ne se réveilla l'épousée — que quand le lit fut tout plein de sang.

Épouvantée, elle s'écrie :

> « Tu étais le dernier, Gunnarr, — de qui j'eusse attendu pareille tromperie ! »
>
> Gudrún sur son séant se met, — elle essuie ses blessures ; — elle baise sa bouche ensanglantée, — de ses bras elle entoure la tête de Sigurdr.
>
> Répondit Gudrún, la fille de Gjúke, — ce dit-elle : — « Je vengerai la mort de Sigurdr, — si je vis ! »

De ce jour, dans la retraite et le deuil, jamais plus elle ne mit sa robe rouge.

En vain, sa mère cherche à la consoler. Il y a, dit-elle, le roi des Huns, Artála, qui est très riche : il viendra t'épou-

1. V.-U. Hammershaimb, SK. II, str. 225.

ser. Gudrún, la noble fille de Gjúke, ne veut rien entendre : elle ne songe qu'à la vengeance.

Brynhildr meurt de chagrin.

> Brynhildr avait bien des nuits — dormi dans les bras de Sigurdr : — maintenant qu'elle a causé sa mort, — son cœur s'en brise de chagrin.
>
> Son cœur s'en brisa de chagrin : — Sigurdr a perdu la vie ! — Son amour fit bien voir — combien Brynhildr était belle !
>
> Brynhildr mourut de chagrin — après la mort de Sigurdr. — Ils apportèrent à Gudrún de l'or et de l'argent — et tant d'anneaux d'or si rouge.

Alors Gudrún, tenant Grane par la bride, s'en alla par le monde.

> Gudrún gongur um allan heim,
> hon heldur i Granà teym [1].

Tradition différente dans les chansons danoises.

Les chansons danoises nous donnent, elles aussi, cette partie essentielle de la légende de Sigurdr, mais avec beaucoup moins de détails et d'une façon qui diffère sensiblement de la tradition des îles Féroé.

Grâce à son cheval, dont elles ne nous disent point le nom, « Syffvert » a délivré Brynhildr de la « montagne de verre »,

> Han thog stallt Bryneld aff glarbieriett
> om liusen dag [2],

et l'a ramenée à la lumière du jour.

Puis, il l'a donnée à son frère d'armes, Hagen.

> Hand gaff hind Hellit Hagenn
> til stalbroder-lag [3].

1. V.-U. Hammershaimb, SK. II., str. 237.
2. DgF. I, nº 3 A. str. 2.
3. Cfr. Saxo, GD. I, p. 12. « Educatoris sui Roari filiam, coeuam sibi collacteamque, quo maiorem incunabilis graciam referret, uxorem adciuit Gram, quam post modum Besso cuidam, quod eius strennua opera sepe numero usus fuerat, mercedis loco coniugem donauit. » — C'était aussi une coutume irlandaise. Conchobar garde pendant un an pour concubine Derdriu, veuve de Noïsé; puis, il la donne à Eogan. Cf. H. d'Arbois de Jubainville. LC. VII. *Études sur le droit celtique*, I, XIX.

Fière Brynhildr et fière « Sieneld », les deux damoiselles, se rencontrent sur le rivage où elles sont venues laver. Sieneld montre les anneaux d'or rouge qu'elle porte à ses doigts.

Dit Brynhildr :

« Ecoute, fière Sieneld, — ô ma chère sœur, — d'où te viennent ces anneaux d'or rouge — à tes doigts ? »

« Ces anneaux d'or rouge — à mes doigts : — me les a donnés Syffvert Snarensvend, — mon fiancé chéri !

« Me les a donnés Syffvert Snarensvend — en cadeau de mariage : — lui, qui t'a cédée au preux Hagen, — son compagnon d'armes ! »

Brynhildr monte dans sa chambre et déclare à Hagen qu'il lui faut la tête de Syffvert. Comme il n'est point d'autre épée que la sienne pour le tuer : il n'a, dit-elle, qu'à la lui emprunter. Et c'est ce qu'il fait.

Ainsi, non seulement le meurtre, mais la façon même dont il doit s'exécuter est également ici l'inspiration de Brynhildr : toutefois, la vengeance est moins fortement motivée que dans les chansons des Féroé.

Hagen apporte à Brynhildr la tête de Syffvert et Brynhildr alors lui offre son amour :

« nu well ieg giffve eder min tro,
eder till stuor gled [1] ! »

Mais lui [2], pris de remords d'avoir trahi son frère d'armes, la tue : sur quoi, ayant fixé son épée contre une pierre, il se jette sur la pointe et s'en transperce jusqu'au cœur.

1. DgF. I, nº 3 A, str. 26.

2. Il est important d'observer qu'aucune des cinq variantes danoises données par Sv. Grundtvig ne dit où, ni quand, le meurtre a été commis : ce serait, semble-t-il, au moment même où Sivard sans défiance prête son épée à son frère d'armes qui l'en frappe incontinent.

On voit combien la tradition a varié : par exemple, Brynhildr, qui tout à l'heure était l'épouse du roi Gunnarr, se trouve être maintenant celle de son frère Hagen ; elle le sera, dans les chansons du moyen âge, d'un chevalier quelconque, messire Nielus [1].

Quant à la « montagne de verre », nous verrons plus loin qu'elle n'est autre que le « Hildarhöy ».

Mais le dénoûment surtout diffère : sans doute, c'est le mari de Brynhildr — peu importe de quel nom on l'appelle — qui tue Syffvert ; seulement, et cela appartient en propre aux chansons danoises, il y a ici trois cadavres, de sorte que toute l'aventure finit là.

Aux îles Féroé, au contraire, il nous reste encore le troisième acte de cette sanglante tragédie.

Gudrún restée au gaard de ses frères.

Guđrun situr i Júkagörđum,
sorgina ber so tunga,
hon lovast ongum edilingi
eftir Sjúrdh hin unga :
Gràni bàr gullid àf heidi [2]...

Guđrún [3], restée, ou revenue auprès de ses frères, au gaard de Gjúke, dans le deuil toujours, est demeurée insensible à toutes les propositions de mariage qui lui ont été faites.

Quand,

Un matin, de bonne heure, — comme le soleil rougissait le promontoire, — on vit un preux si grand — s'en venir au gaard royal.

Tout le monde l'admire ; tout le monde se récrie : Gu-

1. M. Ch. Andler compare ce nom à celui de Niall très fréquent chez les anciens Irlandais et conclut à l'origine celtique de ce personnage. *Quid ad fabulas heroïcas Germanorum Hiberni contulerint.* Turonibus, 1897, p. 83.

2. V.-U. Hammershaimb, SK. *Tridji táttur Högni.* — Döring donne pour origine à ce chant d'abord la Þidrikssaga, puis la première Edda, et aussi, mais d'une façon toute secondaire, la deuxième, avec influence de la tradition danoise : chansons et chronique de Hveen.

3. Dans la VS. elle s'est réfugiée chez le roi Hálfr, où elle reste sept semestres. Ses frères, pour se réconcilier avec elle, viennent lui offrir de l'or, et sa mère Grimildr lui fait boire une coupe d'oubli (ch. XXXII).

đrún elle-même qui, pensive, était assise devant sa large table,

Gudrún sortit du hall — et, toute surprise,
dit: — « L'or brille sur ce preux-là — comme
quand Sigurdr chevauchait ! »

L'étranger entre et sur la demande qui lui est faite du but de sa visite, il répond à Gudrún qu'il vient lui demander sa main.

Devant la large table Gudrún est assise. — toute
brillante d'or rouge : — « Point n'aimerai d'autre
noble — après la mort de Sigurdr ! »

Il insiste. Debout dans la salle, il devient de plus en plus pressant :

« Dis-moi oui ou non, — je ne te le demanderai
pas davantage. »

Longtemps elle reste à songer, hantée du désir de la vengeance. Enfin, elle se décide.

« Comment t'appelles-tu, ô vaillant guerrier ?
— Quel nom dois-je te donner ? »

Répondit Artála, — ses mains étaient couvertes
d'or : — « Le roi Artála est mon nom, — celui
qui règne au pays des Huns ! »

Gudrún vivement se leva, — lui tendit sa
blanche main : — « Volontiers je suivrai le roi
Artála — au pays des Huns ! »

Gudrún épouse le roi Artála.

Et ils se fiancèrent.

Le matin, de bonne heure, Artála s'habilla :
— ses mains sont couvertes d'or. — Il emmena
dame Gudrún, — chez lui, au pays des Huns[1].

1. Les choses se passent tout autrement dans la VS. et dans l'Edda. Ce sont les frères et la mère de Gudrún qui l'ont mariée à Atle, fils de Budle et, par conséquent, frère de Brynhildr : parce que celui-ci les menace de venger la mort de sa sœur, dont il les accuse d'être la cause.

De longues années ont passé sans soucis. Guðrún a donné au roi huit enfants, dont un fils. Maintenant elle pense à tenir le serment qu'elle a fait jadis : il est temps enfin de venger Sigurðr!

Elle brasse l'hydromel et demande à Artála d'inviter Gunnarr et Högne, ses frères, à les venir voir[1]. Elle fait inviter ses frères à venir la voir.

A ce message Grímildr, pressentant un malheur, cherche à empêcher les princes, ses fils, de répondre à l'invitation de leur sœur[2]. Tout au moins, elle veut garder près d'elle Gislar et Hjarnar, ses deux plus jeunes enfants, qui n'ont pris aucune part au meurtre de Sigurðr. Ceux-ci protestent: ils partiront avec leurs aînés. Impuissante à les retenir, elle déclare alors qu'elle les suivra dans le danger : tous, ils s'y opposent.

> Répondit Grímildr, la reine, — ce dit-elle : — « Tiens cette baguette runique, — aies-en bien soin !
>
> « Tiens cette baguette runique, — attache-la à ta ceinture : — elle peut ouvrir toutes les portes, — adoucir toutes les peines ! »
>
> Le soleil sur la lande brille, — le grand bouclier étincelle : — on l'a dit, c'était le roi Högne, — qui chevauchait en avant.
>
> C'est Högne, le fils de Gjúke, — tout le long du rivage il chevauche : — y rencontre une fée des eaux — sur le sable blanc.

L'ayant consultée sur l'issue de leur expédition, elle lui

1. Au contraire, dans la VS., Atle invite ses beaux-frères afin de s'emparer des trésors de Sigurdr. Gudrún, qui se doute de ses projets, leur envoie un message, pour qu'ils ne viennent pas. Seulement, chemin faisant, le porteur de ce message, Vinge, ayant falsifié les runes, la femme de Högne, Kostbera, ne peut les déchiffrer: et, malgré des rêves troublants, les princes s'en vont. — A partir de maintenant, la saga n'a, pour ainsi dire, plus rien de commun avec la tradition des chants populaires.

2. Dans les chansons danoises (DgF. I, nº V. Grimilds Hævn) la reine Buodel veut aussi empêcher ses fils de partir: parce que, dit-elle, elle a rêvé que tous les oiseaux étaient morts, ou bien que le cheval de Hagen était tombé sur les genoux.

Högne et les nixes.

répond que s'il va au pays des Huns, il n'en reviendra pas : furieux, d'un seul coup d'épée il la coupe en deux[1]. Un peu plus loin, c'est un nixe qu'il rencontre, un « sœvarmanni ». Il lui pose la même question : mais celui-ci, instruit évidemment par ce qui est arrivé à sa compagne, assure qu'il ne court aucun danger.

Les fils de Gjúke ont fait construire des bateaux neufs, solides et beaux. Ils mettent à la voile. De la rive Grímildr en larmes leur crie adieu. Elle connaît trop bien sa fille pour espérer les revoir jamais :

« Eg kenni væl Gudrúnu dottir mína ![2] »

Loin de leur pays ils voguèrent — sur la mer salée ; — Högne prend les deux rames de fer, — lui-même il se met à ramer.

Entra un homme dans la salle, — dit-il à Gudrún : — « Je vois sur la mer un bateau venir, — aux voiles jaunes et bleues. »

Dit Gudrún, — toute brillante d'or : — « Ce doivent être Gunnarr et Högne — qui me viennent voir ! »

Gudrún descend dans l'enclos, — l'or rouge couvre ses mains ; — elle grave de puissantes runes — et dans la mer les jette.

Tempête magique suscitée par Gudrún.

Une tempête effroyable se lève[3], les flots, roulant du tré-

1. Cf. DgF. nº 5, A et B, où Hagen tue aussi la « marre-mind ». — Dans les Nibelungen, str. 1533-1550, Hagen rencontre les « wisiu wip » à une fontaine où elles se baignaient. Pour les obliger à lui dire l'avenir, il s'empare de la chemise de l'une d'elles, mais ne leur fait, du reste, aucun mal. Les deux traditions peuvent avoir été inspirées par une plus ancienne.

2. V.-U. Hammershaimb, SK. III, str. 52.

3. La chanson danoise (nº 5, A, str. 18) fait aussi allusion à cette tempête, mais en passant :

der de komme der midt paa sund,
daa reiste veier til haan.

Les rames s'y brisent dans les mains du ménétrier Falkvor, comme, dans les Nibelungen, dans celles de Hagen. La tempête magique,

fonds de la mer, semblent autant de chevaux lancés contre les navires. Les rames de fer se brisent dans les mains de Högne.

> Gudrún dans l'enclos descend, — l'or rouge couvre ses mains : — elle lâche deux aigles, — vers la mer les envoie.

La tempête redouble. Högne peut à peine se tenir au gouvernail. Alors, ne doutant pas que ce ne soit là l'œuvre de sa sœur.

> Högne prend sa baguette runique, — il la lance par-dessus bord : — la tempête cessa d'augmenter, — tant ses paroles avaient de puissance !

> Högne prend sa baguette runique, — il la lance par-dessus bord : — les flots commencèrent à tomber, — à se calmer sur le rivage.

Arrivée des fils de Gjúke chez le roi Artála.

Malgré mille difficultés encore, les fils de Gjúke, les vaillants, réussissent enfin à aborder.

> Ils jettent les ancres — sur le sable blanc : — le premier, Gunnarr met — le pied sur la terre ferme.

> Le premier, Gunnarr met — le pied sur la terre ferme ; — Högne et Hjarnar et tous les frères, — ils descendent sur le sable blanc.

Ils se dirigent vers le palais. Dans la cour, traditionnellement, ils ajustent leur manteau sur leurs épaules.

> Au milieu de l'enclos — ils mirent leurs cottes précieuses — et ils entrèrent dans la haute salle, — les vaillants fils de Gjúke.

oubliée dans la tradition allemande et la chanson danoise, est certainement une preuve de l'antiquité des chants des iles Féroé. — Cf. dans V.-U. Hammershaimb, FK. nº 1, la tempête que, de son gaard, Áslak soulève contre Alf et que le iarl Justin, au gouvernail, apaise en jetant par trois fois une baguette runique par-dessus bord. — Les druides irlandais étaient particulièrement habiles à soulever des tempêtes et les vents contraires. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Introd. à l'étude de la litt. celtique*, p. 234. — Id., *Le cycle myth. irlandais*, p. 258.

Artála, le roi du pays hunnique, — mêle l'hydromel et le vin ; — à la porte se tient Gudrún, — elle reçoit ses frères.

Elle les invite à entrer.

Ce fut Högne, le fils de Gjúke, — il monta dans la salle; — il vit bien à Gudrún — qu'elle avait quelque mauvais projet en tête.

Gudrún alors prit la parole, — je ne saurais le cacher : — « Donnez-moi boucliers et épées, — vous tous, à garder[1] ! »

Et les voilà de jeter épées et armures en tas sur la table.

Répondit Högne, le fils de Gjúke, — la main sur son épée tranchante : — « Nul n'aura mon épée, ni mon bouclier, — tant que je serai vivant ! »

Répondit le roi Gunnarr, — la main sur son glaive acéré : — « Moi-même, je rangerai mes armes ! — Personne ne s'en peut offenser ! »

Gudrún alors prit la parole, — le cœur lourd de soucis : — « Sigurdr avait plus belle allure — en sa selle d'or ! »

Gudrún alors prit la parole, — le cœur bouillant de colère : — « Te souvient-il du jeune Sigurdr — que tu m'as déposé dans les bras ? »

Répondit Högne, le fils de Gjúke, — en regardant son anneau rouge : — « Ce n'est pas la bonté qui lui fait froncer les sourcils, — en pensant au cadavre de Sigurdr ! »

Le matin, à la première heure, la table étant mise, la large table couverte d'une nappe de soie, Gudrún prit une coupe et s'en alla au cellier où l'on brassait l'hydromel.

Gudrún veut empoisonner Hogne.

Et quand elle leur eut mêlé — l'hydromel et le vin : — alors tant de poison — elle mit dedans.

1. Dans les Nibelungen aussi (str. 1745) Kriemhilt offre aux Burgondes de se débarrasser de leurs armes.

Tant de poison — elle mit dedans ; — elle la porta à Högne, — à boire elle l'invita.

Högne regarda — à son bon anneau au doigt : — se mit à suinter l'anneau à son doigt, — il devint rouge comme du sang.

Ce fut Högne, le fils de Gjúke, — il reconnut bien la tromperie : — et il pria Gudrún, sa sœur, — de boire la première à la coupe.

Gudrún, debout au milieu du hall, — devint rouge comme le sang : — elle renversa la coupe d'argent — sur la large table.

Le roi a pris place. Autour de lui Gunnarr, Högne et les princes sont assis. Et, tous, au pays des Huns, ils boivent à l'envi ; dans la salle, au dehors, partout l'hydromel et le vin coulent à flots. Au milieu de la gaîté générale, seule, Gudrún souffre : parce qu'entre eux aucune querelle ne s'élève. Au banquet.

Gudrún excite son jeune fils, — et par la force et par les promesses : — « Je te donnerai de l'or et de l'argent, — si tu fais cesser la belle humeur de Högne ! » Gudrún envoie son enfant frapper Högne.

L'enfant était jeune, — il fit ce qu'elle demandait : — il alla à la table — où Högne était assis.

L'enfant alla à la table, — en cachette elle l'y entraîna : — il leva sa main droite, — il frappa Högne sur le nez.

Il alla à la table, — il frappa Högne sur le nez : — ce fut elle, Gudrún, la fille de Gjúke, — la cause que l'orgie fut troublée !

Le coup a été si rude que Högne en a la figure tout en sang. Il se lève, renversant l'hydromel, et, d'un bond sautant par-dessus la table au milieu de la salle, d'un coup d'épée, il fend en deux le jeune fils de Gudrún.

Cria-t-il :

« Je ne saurais plus longtemps au pays des Huns — boire l'hydromel à mon péril. — Maudite soit la fille de ma mère, — elle, qui a ainsi élevé son enfant ! »

Guđrún s'avance vers le roi.

> « Je ne saurais plus longtemps au pays des Huns — régner avec toi ! — Si tu ne tires une éclatante vengeance — de la mort de ton fils chéri ! »

Artála voudrait épargner Gislar et Hjarnar. La reine est sans pitié : tous doivent périr.

Ce n'est pas chose facile de venir à bout de ces fiers guerriers, de Högne surtout qui, en quelque occasion qu'il se batte, a toujours une tête humaine au bout de sa pique.

Dit Guđrún :

Les peaux clouées devant la porte.

> « Tu n'as qu'à prendre trois peaux d'élan, — ointes de sang humain : — et que Högne saute par-dessus, — épuisé par un long combat [1] ! »

Ce que l'on fait.

On cloue les peaux, ainsi détrempées, devant la porte de la salle. Celui qui, ne les franchissant d'un saut, tombera dessus, glissera et, alors, c'est un homme mort.

> Guđrún, debout devant la large table, — dit en cette extrémité : — « Allons, c'est à mon frère Gislar — de sauter le premier par-dessus les peaux ! »

L'un après l'autre, Gislar et Hjarnar sautèrent.

> Tout le monde les vit tomber, — nul ne les vit se relever.

1. La « Chronique de Hveen » mentionne l'engagement pris par Hagen de ne pas se relever une fois tombé, et les peaux tendues, et les pois jetés sous les pieds. Les chansons danoises ignorent tout, fors la version de Vedel (nº 5, C.) qui fait allusion au pacte entre Gunther (au lieu de Hagen) et la reine : en quoi il a pu être influencé par la Chronique. Il n'est question de rien de tout cela dans les Nibelungen. Les chants des îles Féroé sont plus logiques : la salle est en feu, cela ne peut pas faire de doute, il s'agit d'empêcher les héros de sortir, ou, du moins, de s'assurer d'eux à la porte. — Cf. W. Grimm, ADHL. p. 422. — Nous trouvons une traitrise à peu près identique dans Saxo : au moment où Eric veut entrer chez le roi Frode, des esclaves tirent avec une corde le tapis sur lequel il vient de poser le pied. Eric serait tombé, si son frère Roller ne l'eût reçu dans ses bras. GD. V, p. 135.

De même Gunnarr.

> Guđrún, debout devant la large table, — dit en cette extrémité : — « Maintenant, c'est à mon frère Högne — de sauter le dernier par-dessus les peaux ! »
>
> Alors Högne prit la parole, — la main sur son épée tranchante : — « Il faisait meilleur au gaard de Gjúke — boire l'hydromel brassé ! »

Puis, se servant de son épée comme point d'appui, il bondit, et sans que ses pieds aient touché aux peaux, il saute hors de la salle. Là, sur la pelouse, appuyé sur son bouclier, hautain, il fait face à l'armée des Huns[1].

Nous ne redirons pas ses prouesses en ce long et impitoyable combat ; nous rappellerons seulement que, en outre des armées hunniques, il a encore à lutter contre les enchantements de sa sœur.

D'abord, Guđrún l'envoie au bois qui est à l'est de Hildarhöy. Högne au bois de Hildarhöy

> Högne, debout sur la verte pelouse, — tout autour de lui regarde : — y gît, immense, le cadavre du héros, — étendu sur une civière d'or.
>
> Högne, debout sur la verte pelouse, — voit cette merveille étrange : — un grand cheval, fort et vigoureux, — y court dans la plaine.
>
> Högne, debout sur la verte pelouse : — tant de choses lui reviennent à l'esprit ! — Il voit une tête au flanc du cheval, — attachée à la fourche de la selle.
>
> La langue se met à parler, — elle prend la parole en ces termes : — « Ce fut bien mal à toi, Högne, — de me trahir !

1. Cette scène, si dramatique et de si sauvage poésie, n'est point la création d'un poète à l'imagination puissante : c'était dans ce monde barbare une réalité de tous les jours. Cf. dans Saxo, GD. II, p. 50, 52 ; III, p. 96 ; VI, p. 189, etc.

« D'amour m'aima Brynhildr, fille de Budle, — la tant gracieuse femme ! — D'amour m'aima Gudrún, fille de Gjúke : — pour cela j'ai perdu la vie !

« Tant m'aimait Brynhildr ! — Son cœur s'en est brisé après ma mort. — A Gudrún vous avez donné de l'or et de l'argent — et des anneaux rouges en quantité.

« Va maintenant et t'en retourne au hall, — joyeux et content ! — Moi, je repars pour le bois des esprits, — si loin au delà du monde ! »

Au retour de Högne, la lutte recommence. Mais bientôt il s'aperçoit qu'elle est vaine : à mesure qu'il abat ses ennemis, Gudrún, comme la Hilde de Saxo, la nuit, les rappelle à la vie[1]. Malgré tout, il n'aurait peut-être point été vaincu, si elle n'eût envoyé chercher Thidrik Tatnarsön, lequel, jeté à bas de son cheval, se changea en dragon et, s'élançant dans les airs, couvrit Högne de poison.

Högne et Thidrik.

Eitur spýdi hin svarti dreki,
nidur á Högna brinju,
hann vár ei vid vopnum vegin
hárfiri lát hann sinja[2].

Le héros, alors, sentant sa fin venue, se tourne vers le roi.

« Je n'ai pas de blessures ; — ce n'est point ma grâce que je veux te demander ! — Prête-moi la fille d'un iarl — cette nuit pour coucher dans mes bras ! »

La vierge des dernières amours.

Telle, chez les Natchez, la vierge des dernières amours.

Répondit Gudrún, sa sœur, — en le raillant : — « Qu'on lui donne la fille du porcher — cette nuit pour coucher dans ses bras ! »

1. Cf. Saxo, GD. V, p. 160. « Ferunt Hildam tanta mariti cupiditate flagrasse, ut noctu interfectorum manes reintegrandi belli gracia carminibus excitasse credatur. »
2. V.-U. Hammershaimb, SK. III, str. 192.

Artála, plus magnanime, lui donne Helvik, la fille de son iarl.

Le lendemain matin, Högne fait ses suprêmes recommandations à son épousée d'une nuit.

> « Écoute, Helvik, fille de iarl, — ce que je vais te dire : — le roi Artála a engendré — un fils cette nuit ! »

Le fils qu'elle mettra au monde, elle, elle l'appellera Högne. Seulement, comme la reine voudra le poursuivre de sa haine, Helvik devra le coucher dans le berceau royal à la place du prince nouveau-né : et c'est son propre enfant qu'ainsi Guđrún martyrisera.

> « Si nous avons un fils, — fais qu'il en soit ainsi : — prie Högne de me venger, — s'il vit !
>
> « Prends pour toi cette ceinture runique ; — mets-la autour de tes hanches : — elle peut ouvrir toutes les portes, — adoucir toutes les peines ! »

Elle la gardera pour leur fils, jusqu'au jour où il pourra la porter lui-même. Puis, il lui donne aussi de l'or et des anneaux rouges : insistant encore pour qu'elle recommande bien au jeune Högne de le venger.

> Le matin de bonne heure, — le soleil rougissait la colline : — se leva la fille du iarl, — mais Högne décéda.

Neuf mois après, Helvik et Guđrún mirent au monde chacune un fils. Le moment venu de quitter la chambre où, ensemble, elles avaient passé leur convalescence, la reine dit à Helvik de sortir la première.

Comment Guđrún tue son propre enfant.

> Répondit la fille du iarl : — « Je ne le saurais, — tu portes une couronne plus haute, — c'est à toi de passer d'abord ! »
>
> Helvik avait son enfant — que Guđrún voulait tourmenter ; — elle prit l'enfant de Guđrún — et le mit dans son berceau à elle.

Ce fit Helvik, la fille du iarl. — elle prit plaisir à cela : — elle mit son enfant — ensuite dans le berceau de Gudrún.

Gudrún entra dans la salle, — tout autour d'elle elle regarda : — elle prit son fils — et lui coupa la tête.

Ce fut Gudrún, la fille de Gjúke, — elle se créa de grands soucis ! — Je le dirai en vérité. — elle tua son enfant bien chéri.

Högne a grandi, élevé par le roi lui-même, et est devenu un jeune homme accompli. Un jour, au bois, il fait la rencontre de Helvik qui lui jure par sa foi que c'est elle sa mère.

Ce dit Högne : — « Je ne te croirai point ! — Jamais je n'ai vu femme si commune — qui sût mieux mentir ! »

« Prends ce petit couteau, — regarde comme il est aiguisé ! — Coupe-moi au bras — et tu verras si ton cœur n'en ressent rien ! »

Il prit le petit couteau, — vit qu'il était bien aiguisé ; — il la coupa au bras : — son cœur en ressentit une vive douleur.

Dit Högne, fils de Högne, — en souriant sous cape : — « Oui, je le connais à moi-même, — c'est toi ma mère ! »

Alors, lui racontant sa naissance, elle lui remet la ceinture runique que son père lui a donnée pour lui, et aussi beaucoup d'or et d'anneaux rouges. A lui, maintenant, le soin de la vengeance !

Le soir, il rentre tard au gaard. Artála est à table avec ses preux.

Svend [1] alla dans la salle. — il eut à « moucher la torche » : — elle le brûla sous les pieds, — sans qu'il y prît garde.

1. Nom donné au fils de Gudrún. C'est, du reste, un nom commun qui signifie le garçon, le jeune homme.

Le roi lui demande à quoi il pense.

« Je pense, ô roi Artála, — que tu as de grandes richesses : — pourtant le jour peut venir — où tu mendieras du pain et de l'eau ! »

« J'ai de l'or et de l'argent — et tant d'autres richesses : — non, jamais, tant que je vivrai, — de pain, ni d'eau ne mendierai ! »

Le matin, de bonne heure, — le soleil brillait au loin : — « Ne veux-tu pas, roi Artála, — venir au bois aujourd'hui ? »

Répondit le roi Artála — à la même heure : — « Volontiers je t'accompagnerai — à travers les bosquets verdoyants ! »

Le matin, de bonne heure, — le soleil joliment commençait à rougir : — il lui prend envie d'aller à son trésor — voir son or rouge.

Au bois ils chevauchent, — le cœur tout joyeux : il lui montre une maison, — toute garnie d'or à l'intérieur.

Artála veut l'y faire entrer le premier. Svend refuse, lui aussi sous le prétexte que sa couronne est moins haute que celle du roi : Comment Högne, fils de Högne, venge son père.

tú bert hægri krúnuna,
firstur skalt tú innganga.

Ce fut le grand roi Artála, — il entra dans la maison : — Högne ferma la porte — et vite de là s'en alla.

Högne est dehors — qui se réjouit ; — il a fermé par la vertu de sa ceinture runique : — ni l'un ni l'autre ne purent sortir[1].

1. Dans la VS. Sigmundr et son fils Sinfjötle, qu'il a eu de sa sœur Signý, déguisée en vieille femme, sont de même enfermés par Siggeirr dans un tertre funéraire.

Ainsi périrent, malgré leurs richesses, Artála et Guđrún, de faim et de soif : et ce fut la vengeance que Högne, fils de Högne, tira de la mort de son père. Après quoi, s'étant chargé d'or, il revint voir sa mère et, de là, se réfugia chez le roi des Danes.

Högni gisti sína móđur
siđla dags á kvöldi.
siđan reiđ hann háđan burt
til kongin í Dánaveldi[1].

1. V.-U. Hammershaimb, SK. III, str. 254.

CHAPITRE II

LES NIBELUNGEN ET LA TRADITION ALLEMANDE

Nous ne saurions savoir trop de gré aux habitants des îles Féroé d'avoir, pendant de si longs siècles, conservé l'antique trésor familial, se chargeant ainsi d'accomplir la prophétie jadis faite par Grípir à Sigurđr : « Aussi longtemps que le monde durera, ton nom sera célèbre, ô roi des batailles ! »

þvi mon uppe,
meþan ǫld lifer,
þióþar þengell,
þitt nafn vesa[1].

Toutefois, il n'est point d'héritage qui se puisse maintenir absolument intact à travers les âges : telle génération en perd une parcelle, tandis qu'une autre, au contraire, y ajoute.

Ou, plutôt, il ne faut pas juger des chants populaires comme de la poésie écrite : ce ne sont pas des œuvres immuables, mais des créations vivantes, au même titre que l'animal et la plante[2]? Ils sont nés où? Et quand? Puis, ils se sont développés, ont lutté, ont vécu et, sans doute, comme tout ici-bas, ils seront appelés à disparaître un jour, à retomber dans la nuit de l'oubli.

Origine des chants de Sigurdr aux îles Féroé.

La question de leur origine a été maintes fois posée.

1. Grípisspá, str. 41, EL. II, p. 31.

2. « Es geht aus diesem allen auch hier das wichtige Resultat hervor, dass die Volksdichtung in einem beständigen Leben auf unendliche Art stets sich neu gestaltet, u. immer verschieden, immer doch auf demselben Grund, wie auf einem Urfelsen ruht. Es ist dies der wichtige Punkt, wodurch sie sich von der durch Bücher verbreiteten Poesie unterscheidet ». W. Grimm, ADHL. p. 426.

Tel[1] suppose un ou plusieurs poèmes primitifs dont les chansons norvégiennes, danoises et suédoises, ainsi que celles des Féroé, ne seraient que des rejetons; et ce, ou ces poèmes hypothétiques reposeraient eux-mêmes, d'une part, sur la Völsungasaga, qui, comme l'on sait, fut composée en Norvège dans la seconde moitié du XIIIe siècle, et, d'autre part, sur la Þidriksaga[2].

Il est très vraisemblable, dit un autre, que les chants de Sigurdr aux îles Féroé se sont depuis un millier d'années transmis de bouche en bouche: de telle sorte que, malgré les changements imposés par le temps à la langue et les adoucissements apportés à certains traits par le progrès des mœurs, malgré certaines additions aussi, ils sont, en somme, aussi bien pour la forme que pour le fond, à peu près restés tels qu'ils étaient au début[3].

P. E. Müller et, après lui, Hammershaimb, en reculant ainsi la date de la naissance de ces chants, reconnaissent à la tradition populaire une fidélité et une persistance dont nous avons nous-même toujours été fermement convaincu.

Une curieuse tradition veut qu'ils soient venus d'Islande aux Féroé dans un grand livre, « skrivađ í bók so breiđa[4] », livre si lourd, dit-on, qu'un cheval avait peine à le porter d'un seul côté de la selle. Hammershaimb explique que, peut-être, il s'agit d'un recueil de sagas islandaises qu'on aurait mises en chansons[5]. Que cela ait été le cas pour certains chants du moyen âge proprement dit, ceux, par

1. W. Golther, *Die nordischen Volkslieder von Sigurd,* ZfvLg. NF. II, 1889.

2. Selon C. Rosenberg, ces chants reposeraient sur des récits en prose conservés par la tradition orale et n'auraient été composés que relativement tard, sous l'influence allemande, NA. II, p. 458.

3. V.-U. Hammershaimb, FA. XLVIII. « Det bliver således meget sandsynligt, at vi i de færøske kvæder om Sigurd have sange tilbage, der gennem et årtusinde mundtligen have forplantet sig, således at vel i formen meget tid efter anden har vexlet med sprogets farve, at i indholdet enkelte træk ere blevne forandrede, og adskilligt föjet til, men at dog det væsentlige såvel i form som i indhold er blevet bevaret. »

4. Cf. V.-U. Hammershaimb, FK. n° 15. A. str. 1.

Frødid er komid fra Íslandi
skrivad i bók saa vida...

5. Cf. Id., FA. p. XLVII.

exemple, dont le sujet appartient soit au cycle de Charlemagne, soit à celui d'Arthur : cela ne paraît pas douteux. Mais il y a chants et chants et, à la simple lecture, ceux-ci se distinguent absolument des chants de Sigurdr. Plus tard, les chanteurs populaires, ignorant l'origine des uns et des autres, l'auront crue la même pour tous : rien n'est plus naturel. Seulement, leur dire ne doit pas nous en imposer.

Pour nous, avant de nous demander si cette variante-ci vient de celle-là ou de toute autre source, nous chercherons, remontant le cours des transformations que le temps a fait subir à la légende, à reconnaître dans les chants qui nous en sont restés quelle physionomie elle a pu avoir aux différentes phases de son existence.

A cette fin, il ne suffit pas d'avoir étudié les chansons de danse des îles Féroé ; il faut les comparer à tout ce qui a été conservé du même sujet aussi dans les autres pays : à la tradition écrite de l'Edda chez les Scandinaves ainsi qu'aux Nibelungen et autres poèmes de moindre importance en Allemagne.

La tradition allemande du Nibelungenlied.

Tout le monde connaît la belle épopée du moyen âge allemand : il nous suffira donc de la résumer en ses traits essentiels.

A Worms, capitale du royaume des Burgondes, une noble jeune fille grandissait, nommée Kriemhilt : elle avait pour parents le roi Dancrât et la reine Uote ; ses frères s'appelaient Gunther, Gêrnôt et Gîselher. Une nuit, elle rêva que deux aigles déchiraient sous ses yeux un faucon qu'elle avait élevé. Sa mère interpréta ce songe en lui disant qu'elle aurait un mari qui mourrait jeune, si Dieu ne l'assistait.

A la même époque vivait à Santen, dans le Nîderlant, Sigfrid, fils du roi Sigmunt et de la reine Sigelint. Tout jeune, il avait accompli de merveilleux exploits qui l'avaient déjà rendu célèbre par tous pays. Entendant parler de l'extraordinaire beauté de Kriemhilt, il a résolu d'aller la demander en mariage. Malgré l'avis de ses parents, il part, accompagné de onze chevaliers, pour la cour de Worms.

Quand, de loin, on les voit venir, personne ne le reconnait, hormis Hagen, qui raconte aux Burgondes les aventures du jeune héros.

D'abord, celui-ci donne comme prétexte de son voyage son désir de disputer aux princes leur royaume ; mais il se laisse bientôt adoucir et reste un an à la cour, sans, durant tout ce temps, apercevoir une seule fois Kriemhilt.

Sur ces entrefaites, le roi des Saxons, Liudeger, et le roi des Danes, Liudegast, déclarent la guerre à Gunther. Sigfrid marche contre eux, les bat et les ramène prisonniers. De grandes fêtes ont lieu pour célébrer le retour des vainqueurs. Enfin, Sigfrid réussit à y voir celle pour qui il est venu. « Comme la lune surpasse les étoiles, lorsque sa lumière sort resplendissante des nuages, ainsi Kriemhilt surpassait les autres jeunes filles ! »

sam der liehte mâne vor den sternen stât,
des scin sô lûterliche ab den wolken gât,
dem stuont si nu geliche vor maneger frouwen guot... [1]

A quelque temps de là, Gunther, apprenant qu'il existe par delà les mers, « über sê », une reine, Brünhilt, de remarquable beauté, mais qui a déclaré ne vouloir épouser que l'homme capable de la vaincre aux trois épreuves de la course, du jet et du saut, se décide à tenter l'aventure. Sigfrid l'accompagne, non sans avoir préalablement obtenu la promesse d'épouser Kriemhilt, si Gunther parvient à vaincre Brünhilt[2]. Ils arrivent en vue de l'île lointaine. Sigfrid qui y est déjà venu — le poète a totalement oublié de nous dire dans quelles conditions, si tant est que lui-même l'ait jamais su [3] — Sigfrid, disons-nous, explique à ses compagnons ce qu'ils voient et leur expose les dangers qui les attendent. Avant d'aborder, ils conviennent qu'on le dira vassal de Gunther. Cette subordination, dont rien ne

1. NN. str. 283.

2. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Le cycle myth. irlandais*, p. 355. Cûchulainn, appelé dans le pays des dieux — une île où l'on va d'Irlande en barque, — la déesse Fand, d'une beauté merveilleuse, lui offre sa main. Mais le héros n'obtiendra cette épouse séduisante qu'à la condition d'intervenir comme auxiliaire dans une bataille que la famille de sa fiancée doit livrer à d'autres dieux.

3. Aucune partie de la légende n'est aussi pleine d'obscurités et de contradictions. Cf. W. Golther, *Studien zur germ. Sagengeschichte*, II. *Ueber das Verhältniss der nordischen u. deutschen Form in der Nibelungensage*, p. 43 et suiv.

nous indique le motif et dont il n'y a pas de trace dans la tradition nordique, doit être cependant un des éléments primitifs de la légende : perdu là-bas, il s'est conservé ici, rappelant la servitude d'Héraklès chez Eurysthée, de Persée chez Polydectes, de Bellérophon chez le roi de Lybie [1].

Brünhilt croit que Sigfrid vient pour la courtiser ; elle se prépare aux jeux : c'est Günther qui se présente. Celui-ci y eût très certainement fait une fort mauvaise figure, si Sigfrid, supposé parti pour son royaume des Nibelungen, ne l'eût assisté, invisible grâce à sa « Tarnkappe [2] ». Brünhilt s'avoue vaincue.

Entre temps, Sigfrid est réellement allé dans le Niblungelant, à l'entrée duquel il doit lutter contre le géant qui en a la garde et où il se bat aussi avec le nain Albrich, ni l'un ni l'autre ne le reconnaissant. Il en ramène mille guerriers, que Gunther présente à Brünhilt comme ses hommes à lui, — épisode placé là sans rime ni raison, ou, tout simplement, pour caser quelque part dans le poème une aventure du héros sans laquelle le nom de « Nibelungenlied » ne se comprendrait pas.

De retour à Worms, de doubles noces ont lieu.

Brünhilt manifeste à Gunther son étonnement de ce qu'il donne sa sœur à un vassal. Puis, la première nuit, le malheureux prince est victime d'une aventure tragi-comique : il faut que Sigfrid intervienne de nouveau, toujours avec sa « Tarnkappe », et oblige l'orgueilleuse reine à recevoir dans son lit l'époux qu'elle avait d'abord suspendu à un clou au mur. En gage de cette nouvelle victoire, il prend à Brünhilt son anneau et sa ceinture.

Les fêtes finies, Sigfrid emmène sa jeune femme dans son pays.

Ils y restent plus de dix ans sans revenir à Worms.

Brünhilt, surprise qu'un vassal puisse demeurer si longtemps sans rendre hommage à son suzerain, obtient de Gunther qu'il les invite à se rendre auprès d'eux. Sigfrid accepte et vient à Worms avec Kriemhilt et Sigmunt.

1. Cf. P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 482. — L. Preller *Gr. Myth.*, 3te Aufl., 2ter H., p. 185.

2. Manteau qui rend invisible.

Onze jours durant, ce ne sont que banquets et tournois. Mais, la jalousie aidant, les deux reines ne tardent pas à se quereller. Brünhilt faisant, un jour, à Kriemhilt le reproche de n'être, après tout, que l'épouse d'un vassal, celle-ci, irritée, réplique que ce n'est point Gunther qui l'a vaincue, comme elle le croit, mais Sigfrid. La dispute, ainsi envenimée, reprend, une autre fois, devant la porte de l'église : c'est à qui entrera la première[1]. A cette occasion, Kriemhilt, pour bien prouver à sa rivale la vérité de ce qu'elle a dit, lui montre l'anneau et la ceinture que Sigfrid lui a pris jadis. Les maris, obligés d'intervenir, séparent leurs femmes. Mais Hagen, un chevalier, et non l'un des princes burgondes, a juré de venger sa reine. Il décide Gunther à faire courir le bruit d'une déclaration de guerre, pensant bien trouver l'occasion de tuer Sigfrid.

Au moment de partir, Hagen va prendre congé de Kriemhilt. Celle-ci, pleine d'inquiétude pour son époux, trahit naïvement le seul endroit où il soit vulnérable et le marque même d'une croix qu'elle coud dans son vêtement : afin que Hagen puisse mieux veiller sur lui.

Désormais, la guerre est inutile : une simple partie de chasse suffira.

Dans la forêt, au moment où Sigfrid se baisse pour boire à une source, Hagen, par derrière, lui plonge son épieu à l'endroit indiqué et Sigfrid expire en reprochant aux Burgondes leur fausseté.

Gunther et ses frères, au fond épouvantés de leur forfait, sont d'avis qu'on le dise assassiné par des brigands ; seul le rude Hagen, se moquant de ces feintes, revendique la responsabilité de son acte. Sur son conseil, ils portent le cadavre à la porte même de la chambre de Kriemhilt[2].

Le lendemain matin, quand la reine, à la première heure, veut sortir pour aller à la messe, un chambellan heurte du

1. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, I.C. V, *L'Épopée celtique en Irlande*, I, p. 81 et suiv. Au festin de Bricriu, Fédelm aux neuf cœurs, femme de Loégairé, Lendabair, femme de Conall le triomphateur et Emer, femme de Cùchulainn, excitées par Bricriu, se querellent à qui entrera la première dans le palais.

2. NN. str. 1004.

pied ce corps qu'instinctivement elle devine être celui de son mari. Grand est son désespoir, et celui de Sigmunt et de leurs guerriers ! Ceux-ci veulent prendre les armes. A grand'peine elle les en empêche : ils ne seraient pas les plus forts ici !

On prépare de grandioses funérailles. Or, comme Hagen s'approchait du cadavre, voilà que le sang se remet à couler ! Point de doute, c'est bien lui le meurtrier[1] : et Kriemhilt le maudit !

Sigmunt retourne dans le Nîderlant.

Kriemhilt, restée auprès de ses frères, au bout d'un certain temps se réconcilie avec eux et même fait venir à Worms le trésor des Nibelungen, que Sigfrid lui a donné en « Morgengabe[2] ». Seulement, elle en profite pour faire tant de largesses que Hagen, inquiet, bientôt s'en empare de force et le jette dans le Rhin.

Treize ans se sont écoulés.

Le roi Etzel, à la mort de sa femme Helche, envoie Rüedegêr de Bechelâren demander la main de Kriemhilt. Malgré Hagen elle accepte et la veuve de Sigfrid devient l'épouse du roi des Huns.

Au bout de treize nouvelles années, elle prie Etzel d'envoyer des messagers inviter Gunther et ses frères à leur faire une visite. Surtout, elle recommande que Hagen les accompagne !

A cette invitation, Hagen, qui devine bien quel est le but secret de la reine, voudrait qu'on refusât : mais personne ne l'écoute et le voyage est décidé. Ils partent donc, les princes burgondes, en dépit des mauvais rêves de leur mère. Ils franchissent le Rhin, traversent la Franconie orientale et, après douze jours de marche, arrivent au bord du Danube. Deux nixes se baignaient dans le fleuve : sur une question que leur fait Hagen, elles déclarent que

1. « Bahrgericht fand beim Todschlag statt, wenn der thäter unentdeckt, aber verdacht gegen einen oder mehrere vorhanden war; Man liess sie an die Bahre treten u. den Leichnam berühren, im Glauben, bei Annäherung des Schuldigen werde er zu bluten beginnen. » J. Grimm, DR. p. 930.

2. Don de l'époux à l'épouse le lendemain du mariage.

personne d'eux ne reviendra au pays, excepté le chapelain du roi. Pour détruire l'effet de ce présage, Hagen, en traversant le fleuve, jette le chapelain à l'eau ; mais celui-ci, qui sait nager, regagne la rive : et Hagen alors reconnaît que la prédiction des nixes doit s'accomplir.

Nous passons sur les autres incidents du voyage, notamment sur la magnifique réception que Rüedegêr fit chez lui aux Burgondes et nous arrivons avec eux à la cour des Huns.

Kriemhilt, en les recevant, n'embrasse que Gîselher, qui, enfant, n'avait eu aucune part à la mort de Sigfrid ; puis, elle leur demande s'ils lui ont apporté son trésor des Nibelungen ; enfin, comme nous l'avons vu dans le chant de Högne aux îles Féroé, elle les invite à se débarrasser de leurs armes : ce à quoi Hagen se refuse énergiquement. Il s'assied, avec le ménétrier Volkêr, sur un banc devant la salle, l'épée de Sigfrid sur les genoux. A cette vue, Kriemhilt verse des larmes. Les Huns ont peur de ces deux guerriers à l'air si farouche. Après le banquet, tandis que les autres reposent, tous deux, ils font la garde. Des Huns, venus pour les attaquer, ne l'osent. Le lendemain, tous vont à l'église ; seulement, les Burgondes ont conservé leurs armes : c'est la mode dans leur pays, dit Hagen. Des tournois s'organisent. Et partout Kriemhilt cherche qui la vengera : enfin, Blœdelin engage le combat... Hagen abat d'un coup d'épée la tête du jeune fils d'Etzel[1], Ortlieb, et c'est maintenant le plus terrible carnage qui se puisse imaginer. Des armées entières de Huns tombent. Kriemhilt fait mettre le feu à la salle où les Burgondes, mourant de soif, sont obligés de se désaltérer de sang. Il faut que Dietrich de Bern, dont toute l'armée a été anéantie, intervienne en personne et fasse prisonniers Gunther et Hagen.

1. Il suffit de se rappeler le passage correspondant du chant des iles Féroé, pour se rendre compte que c'est celui-ci le mieux motivé et, par conséquent, le plus primitif. La tradition allemande a retenu le fait, mais sans se souvenir des circonstances dans lesquelles il s'est passé.

Kriemhilt demande à Hagen de lui rendre son trésor[1]. « Il ne le fera, dit-il, tant que l'un des princes burgondes sera vivant ! » Elle ordonne de décapiter Gunther, le seul qui survive. Alors, il lui crie, joyeux, que, désormais seul à savoir où le trésor est caché, jamais il ne lui en dira rien[2]. Furieuse, elle-même, avec l'épée de Sigfrid, lui coupe la tête. Hildebrant, qui, impassible, a assisté à toutes ces scènes, ne peut se contenir davantage : il tue l'impitoyable reine et met ainsi fin au plus affreux massacre des temps barbares[3].

Différence entre la tradition du Nibelungenlied et la tradition des îles Féroé.

Incontestablement, le fond est le même dans le poème allemand que dans les chants populaires des îles Féroé : mais combien différents les détails !

Nous ne parlons même pas des mœurs et des coutumes, devenues aussi policées qu'elles étaient rudes et barbares, ni des idées : le poète allemand ayant remplacé l'aveugle destinée de la légende nordique par des ressorts psychiques, la passion brutale par le sentiment moral et le vague instinct de la conscience ; nous ne voulons envisager ici que la seule trame de l'action[4].

La tradition populaire allemande. Le « hürnen Seyfrid. »

D'abord, toute la première partie manque, c'est-à-dire la jeunesse et les aventures les plus extraordinaires du héros. Hagen à peine y fait allusion. On ne les ignorait cependant point, en Allemagne. Le chant de « Seyfrid le corné », « Der hürnen Seyfrid[5] », nous les raconte, au contraire, d'une façon tout à fait curieuse. Le jeune homme nous y est représenté comme un fort mauvais sujet que son père, le roi Sigmunt, finit par être obligé d'éloigner de la cour. Il s'engage chez un forgeron. Telle est sa force que d'un coup

1. Ce trésor n'est même pas mentionné dans les chants populaires.
2. NN. str. 2371.
3. Est-il nécessaire de faire ressortir l'extrême différence qu'il y a entre ce dénoûment et celui des Féroé ?
4. Cf. Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 5te Aufl, I, p. 380. — Vilmar, *Literaturgeschichte*, 19te Aufl., p. 85. — H. Lichtenberger, *Le poème et la légende des Nibelungen*, Paris, 1891, p. 63.
5. Il n'existe de ce poème que de mauvaises impressions du XVIe s. Mais, d'après W. Golther, l'original serait, celui du premier « Siegfriedslied » plus ancien que le Nibelungenlied, celui du deuxième un peu plus récent. *Studien zur germanischen Sagengeschichte*, II. *Ueber das Verhältniss zwischen der nord. u. deutschen Form der Nibelungensage*, p. 66 et suiv. — Cf. H. Lichtenberger, appendice I, p. 417.

de marteau il met en pièces le fer que celui-ci lui avait donné à forger : l'enclume elle-même en est brisée. Sur ce, le forgeron effrayé l'envoie dans la forêt, sous le prétexte d'y aller chercher du charbon ; en réalité, dans l'espoir que le dragon qui y a son gîte, le tuera. Seyfrid, en effet, le rencontre, mais sort vainqueur du combat qu'il lui livre. Un peu plus loin, il trouve toute la nichée du monstre et la fait brûler. Ayant, par hasard, plongé son doigt dans leur corne fondue, il remarque que cette corne est adhérente et doit rendre invulnérable : il s'en frotte par tout le corps excepté entre les deux épaules, où il ne peut atteindre[1].

On voit donc que la tradition allemande connaissait, elle aussi, l'aventure du dragon. Mais le souvenir qu'elle en a ne ressemble en rien à ce que nous ont appris les chants des Féroé. Dans ceux-ci, entre autres traits importants, Sigurdr avait acquis la connaissance du langage des oiseaux en goûtant au cœur de Fáfnir et s'était emparé des immenses trésors du dragon. Rien de cela dans le Nibelungenlied. Par contre, l'explication de l'invulnérabilité de Sigfrid : explication qui n'est pas plus bizarre que, dans la mythologie grecque, Héraklès se revêtant de la peau du lion de Némée[2] ou Achille plongé par sa mère Thétis dans les eaux du Styx. Elles sont également d'un âge qui a oublié la conception primitive, essentiellement magique.

Les deux traditions non seulement sont indépendantes sur ce point et n'ont exercé aucune influence l'une sur l'autre; mais depuis si longtemps déjà elles se sont séparées que leur développement, par la suite des siècles, est devenu absolument distinct : et l'on aurait presque de la peine à reconnaître la souche commune.

1. Ou bien, c'est, quand il se baigne dans le sang du dragon, une feuille de tilleul qui lui tombe entre les deux épaules :

Dô von des trachen wunden vlôz daz heize bluot
Und sich dar inne badete der küene recke guot,
Dô viel im zwischen herte ein linden blat vil breit.
Dâ mac man in verhouwen... »

NN. str. 902.

2. Cf. P. Decharme, *Myth. de la Grèce antique,* p. 484. « Quand il l'a abattu, il le dépouille, se revêt de sa peau qui doit le rendre invulnérable et rentre à Tyrinthe avec ce trophée. » — Voir Théocrite, Idyl., XXV.

De même pour l'épisode de Kriemhilt et Brünhilt.

Tel qu'il est dans le Nibelungenlied, il n'a aucun rapport avec l'antique donnée germanique.

D'après celle-ci, la fille du roi burgonde Gybich a été enlevée par un dragon qui doit l'épouser dans un certain nombre d'années, quand il aura recouvré sa forme humaine — thème éminemment populaire, qui se retrouve dans les contes de tous les peuples âryens[1]. Seyfrid, qu'on nous dit maintenant n'avoir connu ni père ni mère, errant seul à travers la forêt sauvage, entend les plaintes de la jeune fille. Il a beau chercher, il ne peut découvrir où elle est. Chemin faisant, il rencontre un nain qui, après lui avoir appris qui sont ses parents, le renvoie à un géant, gardien de l'antre où la princesse est enfermée. A trois reprises, il terrasse celui-ci et l'oblige à le conduire jusqu'à l'entrée. Là, il se trouve en face du dragon lui-même : un combat s'engage si violent que les nains, épouvantés, s'enfuient dans la montagne, perdant en route le trésor des Nibelungen dont Seyfrid s'emparera après la victoire. Il faut dire aussi qu'entre temps l'un de ces nains, Eugel, lui a dévoilé son avenir : il ne possédera Kriemhilt que pendant huit ans, après quoi il mourra par trahison[2]; mais sa jeune épouse tirera de sa mort une éclatante vengeance. Enfin, les dragons exterminés, la princesse, ramenée au roi son père, épouse son sauveur.

Tout ceci, on en conviendra, ne rappelle pas plus la visite que le brillant Sigfrid fit à la cour des Burgondes de Worms que l'étrange chevauchée de Sigurðr au gaard du roi

1. L'aventure de Sigfrid fait le sujet de nombreux contes allemands. Cf. A. Raszmann, *Die deutsche Heldensage*, I, p. 360. « Die Sigfridsmärchen. Sie wurden von den Brüdern Grimm in den KuHM. gesammelt u. zugleich erläutert, u. betreffen Sigfrids Heldennatur, seinen Aufenthalt bei dem Schmied, die Befreiung der Chriemhild vom Drachenstein, die Erlösung der Brunhild aus dem Zauberschlaf u. die Theilung und Erwerbung des Hortes. Auch mir ist ein solches Sigfridsmärchen « Ferdinand der Drachentödter » in Wehrshausen bei Marburg von einem Zimmermann erzählt worden... »

2. So sprach das Zwerge Eugel : Das will ich dir verjehen,
Du hast sie nur acht Jahre, Das hab ich wol gesehen ;
So wirdt dir dann dein leybe So mörderlich genummen,
So gar on alle schulde Da umb dein leben kummen.
Das Lied vom Hürnen Seyfrid, str. 161.

Buđle. La tradition des îles Féroé et la tradition populaire allemande sont bien plus près l'une de l'autre que celle-ci ne l'est du Nibelungenlied.

Dans la troisième partie, l'écart est moins considérable. Néanmoins, la rivalité des deux reines, si naturelle et si compréhensible aux Féroé, l'est beaucoup moins dans les Nibelungen. Nous n'y voyons pas au premier abord pourquoi Brünhilt est ainsi jalouse de Kriemhilt et, dans son orgueil, cherche tant à l'humilier. Nous devinons qu'elle aime Sigfrid : bien qu'elle feigne de ne le considérer que comme un vassal. Toutefois, ce n'est qu'une amante ; tandis que, dans les chants populaires, nous avions la femme outragée, abandonnée, qui aime trop l'infidèle pour le laisser à une autre, mais qui le suivra dans la mort. Y a-t-il quelque part dans la littérature une scène plus belle que celle où, dans la chanson, les deux reines se rencontrent en allant à la rivière, l'une dolente et silencieuse, l'autre arrogante et fière ? Si celle-ci n'eût rien dit, peut-être la première eût-elle rentré son chagrin au plus profond de son cœur. Mais Guđrún, insolente, brusquement attise le feu qui couvait : la flamme qui jaillit dévorera tout. Le poète allemand s'est souvenu de cette scène et il en a même si bien senti la beauté qu'il l'a conservée ; malheureusement, pour satisfaire au goût du temps, il l'a fait suivre de la scène de la cathédrale, évidemment belle en elle-même, mais qui ne nous en produit pas moins l'effet de ces constructions neuves, de style moderne, dont, tant de fois, pour les besoins du jour, on a flanqué, les monuments des plus vieux temps.

Le meurtre de Sigfrid a lieu dans les mêmes conditions que celui de Sigurđr : cependant avec des détails assez différents pour qu'on puisse se demander jusqu'à quel point les deux traditions se seraient copiées.

Quant au dénoûment, identique dans les deux traditions, les moyens qui l'amènent n'ont, pour ainsi dire, plus rien de commun.

Sans doute Kriemhilt, de même que Guđrún, épouse le roi des Huns : seulement, ces Huns, qui ont un faux air historique dans le Nibelungenlied, sont absolument mythiques aux îles Féroé. D'autre part, le massacre des Burgondes à

la cour du roi Etzel, franchement, ne rappelle que de bien loin la fin des fils de Gjúke. Mais chants populaires et épopée concordent en un point essentiel et qu'il importe de faire ressortir : dans les deux, la femme, pour venger le meurtre de son mari, n'hésite pas à faire périr ses frères et de la façon la plus cruelle. Cette concordance, qui semble capitale, est d'autant plus intéressante que, comme nous l'allons voir, la donnée primitive était toute différente.

CHAPITRE III

LA TRADITION EDDIQUE

La tradition eddique et la tradition allemande.

La tradition écrite de l'Edda, beaucoup plus que la tradition allemande, se rapproche des chants populaires : du reste, il semble tout naturel qu'il en soit ainsi.

Nous avons vu qu'il n'y avait plus dans le Nibelungenlied aucune trace de l'enfance du héros; au contraire, dans les chants eddiques, nous le retrouvons à la cour du roi Hjálprekr. Ce n'est toutefois qu'une simple mention. Hjördis a épousé Álf, le fils du roi. L'enfant qu'elle a eu de Sigmundr grandit à la cour, dépassant bientôt tous les autres jeunes hommes en force et en intelligence[1]. Nous n'avons ni la scène où, Sigurdr irritant ses compagnons par sa prédominance, ceux-ci lui reprochent de ne pas avoir encore vengé son père; ni son entrevue si pathétique avec sa mère quand celle-ci, lui dévoilant le nom du meurtrier, l'incite à la vengeance.

Le choix du cheval,qui, dans les chansons, a aussi donné lieu à une scène d'un réalisme si pittoresque, trouve place, dans l'Edda, tantôt avant, tantôt après la visite à Grípir : mais sans le moindre détail[2].

Par contre, cette visite elle-même y a pris un développement tout particulier[3] : œuvre manifeste d'un poète postérieur qui a cherché à mettre une certaine liaison dans l'en-

1. Frá dauða Sinfjọtla. « Óx Sigurðr þar upp i barnœsku. Sigmundr ok aller syner hans vọro langt um fram alla menn aðra um afl ok vọxt ok hug ok alla atgorve. Sigurðr var þó allra framastr ok hann kalla aller mann i fornfrœðom um alla menn fram ok gọfgastan herkonunga. » EL. II, p. 25.

2. « Sigurðr gekk til stóðs Hjálpreks ok kaus sér af hest einn, er Grane var kallaðr siðan. » Reginnsmál, EL. II, p. 32.

3. Grípisspá, EL. II, p. 25 et suiv. — Finnur Jónsson date ce poème de la fin du XIIe ou du comm. du XIIIe s., LH. I, p. 264-8.

semble de ces chants en faisant prédire par Grípir toute la suite des événements dans l'existence du jeune homme. Cè poète connaissait la tradition allemande[1] : quand il dit de Sigurðr qu'il prendra la forme de Gunnarr pour conquérir Brynhildr, ce que les chants populaires ignorent complètement.

Nombre de petits faits manquent dans l'une ou l'autre tradition, ou bien y sont différemment rapportés.

Ainsi, dans les chants eddiques, Sigurðr, allant venger son père, reçoit du roi Hjálprekr un navire avec son équipage[2], et Reginn l'accompagne dans cette expédition ; de même, plus tard, lors du meurtre du dragon, nul souvenir de l'intervention d'Odin corrigeant les indications du nain qui eussent fait périr Sigurðr ; et c'est tout de suite après ce meurtre, quand, ayant goûté au cœur du monstre, il comprend le langage des oiseaux, que les aigles l'invitent à aller délivrer la valkyrie :

> Une salle il y a au sommet — de Hindarfjall, tout de feu — entourée : — l'ont des hommes — habiles faite — d'or — brillant.
>
> Je sais que sur ce rocher — la vierge guerrière y dort : — la caresse — l'ennemi du tilleul[3]. — Yggr[4] l'a piquée de l'épine : — elle aimait mieux tuer — les hommes, la vierge blonde, — que les épouser.
>
> Tu pourras, ô héros, — contempler — la vierge casquée, — que loin du combat — Vingskorner a emportée. — De Sigrdrifa — aucun guerrier — ne pourra rompre le sommeil — avant l'heure fixée par les Nornes.

1. Cette tradition reparaît dans le « Sigurðarkviða en skamma », où Sigurðr, ayant conquis Brynhildr, la remet vierge au fils de Gjúke, et dans le « Helreið Brynhildar ».
2. Reginnsmál, EL. II, p. 35. « Hjálprekr konungr fekk Sigurþe skipaliþ til foþorhefnda. »
3. Cet « ennemi du tilleul », « lindar váþe », c'est le feu. Inutile de faire remarquer que jamais pareille expression ne se rencontre dans les chants populaires : elle appartient au style des scaldes. — Fáfnismál, EL. II, p. 42.
4. Yggr = Odin.

Cette chevauchée aussi est tout autrement racontée. Le Hildarhöy de la fille du roi Buđle est devenu une forteresse féodale[1]. Il est vrai que, de loin, on aperçoit au-dessus une lueur comme projetée d'un feu immense. La valkyrie, une fois réveillée, enseigne à son libérateur toute la série des runes[2], dont on se souvient qu'il n'a point été question dans les chansons. Sigurđr couche à côté d'elle, mais une épée nue entre eux deux[3] : invention médiévale bien anodine et bien pâle auprès de l'allégresse d'amour dont la Brynhildr populaire avait accueilli l'amant qu'elle attendait.

A côté de rajeunissements évidents, d'autres détails, au contraire, dans l'Edda, paraissent frappés à un coin beaucoup plus primitif que dans les chansons. Par exemple, quand Fáfnir, mortellement blessé, demande comment s'appelle celui qui lui a porté un coup si rude : aux îles Féroé Sigurđr se nomme aussitôt et lui dit toute sa généalogie; tandis que dans le Fáfnismál il se garde bien de dévoiler qui il est, non parce qu'il ignore sa naissance[4], mais parce que, croyance très répandue chez les Primitifs, dire son nom à un mourant, c'est lui donner tout pouvoir de nous nuire. « Il savait que les meurtriers sont maudits par leurs victimes et que les malédictions prononcées au point de la mort toujours se réalisent[5]. »

Il existe entre les deux traditions des différences plus fondamentales encore.

Dans l'Edda, Reginn, le forgeron, prend une importance tout à fait remarquable. Involontairement, on pense à Chiron faisant l'éducation d'Achille enfant. Venu comme par hasard auprès du roi Hjálprekr, c'est à ses soins que Sigurđr est

1. « Á fjalleno sá hann ljós miket, svá sem eldr brynne, ok ljómaþe af til himens. En er hann kom at, þá stóþ þar skjaldborg ok upp ór merke. » Reginnsmál, EL. II, p. 43.

2. Sigrdrifumál. Composé aux environs de l'an 1000. Finnur Jónsson, LH. I, p. 282.

3. Sigurđarkviđa en meire, str. 24, et Sigurđarkviđa en skamma, str. 4.

4. Comme parait le croire M. H. Lichtenberger, *Le poème et la légende des Nibelungen*, p. 116.

5 F.-W. Bergmann, *Die Edda-Gedichte der nordischen Heldensage*, p. 245.

confié : c'est lui, qui éveille chez l'adolescent la soif de l'or et qui lui raconte l'origine du fameux trésor[1].

L'origine du trésor des Nibelungen.

Les trois Ases, Odin, Loke et Höner, se promenant sur la terre, rencontrèrent près d'une chute d'eau Otr, fils de Hreiđmarr, qui, sous la forme d'une loutre, dévorait un poisson. Loke le tua d'un coup de pierre. Le soir, les dieux entrèrent dans la maison de Hreiđmarr pour y passer la nuit. Celui-ci, ayant reconnu la dépouille qu'ils apportaient, aidé de ses deux autres fils, Reginn et Fáfnir, leur imposa comme rançon de remplir d'or la peau de la loutre, puis de l'en recouvrir entièrement. Très embarrassés, ils envoyèrent Loke à la recherche. Loke emprunta son filet à Rán[2], le jeta et pêcha le nain Andvare qui, brochet, nageait sous la cascade de Andvarafors. Obligé de livrer son trésor, ainsi que son anneau magique, l' « Andvaranautr », le nain maudit tous ceux qui auront cet or après lui.

> « Cet or, — que posséda Gustr[3], — à deux frères — causera la mort, — de huit princes — il sera la perte : — de mes trésors — nul n'aura profit[4] ! »

Les Ases purent ainsi payer leur rançon : donnant même l'anneau pour cacher le dernier poil de la loutre.

Cependant, la malédiction d'Andvare a produit son effet.

Poussés par le désir de s'emparer de ces richesses, Reginn et Fáfnir ont tué leur père ; puis, Fáfnir, frustrant son frère de la part qui lui revenait, a pris le trésor pour lui tout seul et, transformé en dragon, il s'est rendu sur la lande de Glitra, où, jalousement, il le garde.

Maintenant, Reginn ne cesse d'exciter Sigurđr à tuer ce dragon : pour cela il lui forge une épée si tranchante qu'elle

1. Origine toute nordique. Cf. B. Symons, *Germanische Heldensage*, 2[te] Aufl., 1898, p. 57. « Auch die Vorgeschichte des Nibelungenhortes ist nordische Dichtung. »
2. L'épouse du dieu de la mer Ægir.
3. Gustr, un nain.
4. Reginsmál, B. 1, EL. II, p. 33.

coupe un flocon de laine descendant le Rhin au fil de l'eau[1]. Oubli absolu, avons-nous déjà dit, de cette scène si admirablement belle des chansons où Hjördís remet à son fils les tronçons de l'arme paternelle.

Mais, nous voyons que la malédiction attachée au trésor et qui, à peine indiquée dans les Nibelungen[2], ne joue absolument aucun rôle dans les chants populaires, est, pour ainsi dire, la base de la légende eddique[3]. Cette conception déjà compliquée est-elle le produit d'une époque relativement récente ? Ou bien l'idée, encore répandue de nos jours chez certaines populations d'origine celtique, que la découverte, ou le rapt, ou même la possession pure et simple d'un grand trésor porte malheur n'appartenait-elle dans les pays du Nord qu'à un certain fond de population ?

La confraternité d'armes.

Il est un autre point où les trois traditions semblent représenter trois âges bien distincts : c'est en ce qui concerne la confraternité d'armes. Cette confraternité, qui se retrouve en d'autres pays[4], a dû exister chez les peuples germaniques dès la plus haute antiquité. Or, elle est insuffisante, dans les chants populaires, pour empêcher Högne et Gunnarr de frapper Sigurđr à l'envi; alors que dans l'Edda ils le font tuer par leur plus jeune frère, qui, lui, ne lui a pas juré amitié[5]. Et encore ne s'y risquent-ils qu'après d'horribles

1. « Regenn gørþe Sigurþe sverþ, er Gramr hét. þat var svá hvast, at hann brá þvi ofan i Rin ok lét reka ullarlagþ fyr straume ok tók i sundr lagþenn sem vatnet. » Reginsmál, 7. EL. II, p. 35.

2. Cf. H. Lichtenberger, *Le poème et la légende des Nibelungen*, p. 93. « La légende allemande semble avoir oublié la malédiction qui pèse sur le trésor. » — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, I, p. 390. « Dass in dem Gedichte der Klage noch überall der Fluch durchblicke der nach der nordischen Darstellung alle Besitzer des Schatzes verdarb, muss man nach genauester und wiederholter Prüfung leugnen. »

3. Cf. Fáfnismál, str. 20. — Guđrúnarkvida, I, str. 21.

4. Cf. Kr. Nyrop, *Den oldfranske Heltedigtning*, p. 215.

5. Sigurđarkvida en meire, str. 8. — Néanmoins Brynhildr reprochera à Gunnarr d'avoir oublié que son sang avait coulé avec celui de Sigurđr dans l'empreinte de leurs pieds. Id., str. 22.

Mantat Gunnarr
til gorva þat,
es blóþe i spor
báþer rendoþ.

préparations magiques : lui faisant manger du loup et du serpent, afin de lui communiquer la force et la ruse de ces animaux[1]. Dans les Nibelungen enfin, où la chevalerie a fait épanouir le germe primitif, c'est un vassal qui porte le coup mortel.

Sur les conditions de ce meurtre il y a divergence même dans les traditions du Nord.

Différentes traditions sur le meurtre de Sigurdr.

D'après le « Sigurđarkviđa en meire », Sigurđr fut tué dans les pays du sud, sur les bords du Rhin. Fut-ce, ainsi que le veut la tradition allemande, qui est aussi celle des chansons, à une partie de chasse au moment où, altéré, il se penchait pour boire à une fontaine ? A sa porte, dehors, Guđrún, voyant ses frères et leurs hommes s'en revenir sans Sigurđr à leur tête, s'écrie, inquiète.

Répond Högne :

> « Nous avons tué Sigurđr, — nous l'avons frappé de l'épée : — son gris coursier baisse la tête — sur le cadavre du prince ! »

Alors, dit le « Guđrúnarkviđa en forna », elle-même, la

1. Cette idée qu'un homme participe au caractère de l'animal qu'il mange est très répandue chez les Primitifs. Les Malais de Singapore recherchent beaucoup la chair du tigre, non parce qu'ils l'aiment, mais parce qu'ils croient qu'un homme qui mange du tigre, acquiert la sagacité, ainsi que le courage de cet animal. J. Lubbock, *Origines de la civilisation,* 3e éd., p. 17. — « En Australie, en Afrique et en Amérique, on s'imagine que si l'on mange le cœur d'un ennemi courageux, qu'on a réussi à vaincre, on fait passer en soi le courage dont il était animé et qu'on l'ajoute au sien propre. » A. Réville, *Les religions des peuples non civilisés,* I, p. 19. — Cf. Saxo, GD. I, p. 24. Dit le mystérieux vieillard qui protège Hading et le conseille : « Dès que tu auras tué le lion,

> Protinus admissa uapidum cape fauce cruorem ;
> Corpoream que dapem mordacibus attere malis,
> Tunc noua vis membris aderit...

De même Biarko, venant d'abattre un ours de taille gigantesque, commande à son compagnon Hialto d'en boire le sang : « quo uiribus maior euaderet. » — Dans le poème de Gudrun, Hagen abat un monstre, le dépouille, se revêt de sa peau et boit son sang : ce qui lui donne la force de 12 hommes. — Nous comprenons maintenant pourquoi Reginn s'était réservé le cœur du dragon et pourquoi aussi les oiseaux engageaient Sigurđr à manger lui-même son rôti.

noble Guđrún, alla chercher le héros qu'ils avaient abandonné aux bêtes ! Dans l'épopée allemande, Hagen l'avait fait apporter et coucher en travers de la porte de Kriemhilt.

D'autres racontent que Guttormr frappa Sigurđr dans son lit, dans les bras mêmes de Guđrún[1].

De ces deux traditions également vraisemblables la dernière, étant la plus simple, pourrait être la plus ancienne. Cependant, M. W. Golther[2] préfère la première qu'il trouve plus belle et croit originale. « Quand, en Islande, on se raconta la mort de Sigfrid, l'idée de la forêt, du tilleul, de la chasse se perdit d'elle-même, parce que la nature islandaise n'offre ni forêt, ni chasse de cette sorte. » En tous les cas, les Islandais ont imaginé une troisième variante, d'après laquelle Sigurđr aurait été tué en allant au « thing »[3].

Il est un fait, au moins, sur lequel tout le monde est d'accord : c'est qu'ils l'ont frappé par trahison et sans défense[4].

D'après certains chants populaires, Guđrún, tenant Grane par la bride, s'en est allée par le monde[5] ; selon d'autres, au contraire, elle resta au gaard de ses frères, comme la Kriemhilt des Nibelungen à la cour de Worms. Dans l'Edda, elle s'en vint, à travers les bois[6], à travers les solitudes, jusqu'en Danemark où elle demeura sept ans près de Tora, la fille du roi Hakon. Ce ne fut qu'au bout de ce temps que, ses frères, sur le conseil de leur mère Grímildr, lui ayant fait boire « la coupe d'oubli », elle se réconcilia avec eux[7].

1. Sigurđarkviđa en skamma, str. 22. — Cf. B. Symons, *Germanische Heldensage*, p. 58. « ... während *in der älteren Schicht* der Held im Bette neben seinem Weibe getötet wird. »
2. *Studien zur germ. Sagengeschichte*, II, p. 81.
3. EL. II, p. 50. Frá dauþa Sigurþar.
4. « Konungr mælti : hvat varđ Sigurđi at bana ? Gestr svarar : sú er flestra manna sǫgn, at Guthormr Gjúkason legđi hann sverđi i gegnum sofanda i sæng Guđrúnar ; en þýverskir menn segja Sigurd drepinn hafa verit úti á skógi ; en i Guđrúnarrœđu segir svá, at Sigurđr ok Gjúka synir hǫfđu riđit til þings nǫkkurs, ok þá dræpi þeir hann ; en þat er alsagt, at þeir vágu at hánum liggjanda at óvǫrum ok sviku hann i trygđ. » Sǫgu-þáttr af Nornagesti IX.
5. Cf. VS., ch. XXXII.
6. Guđrúnarkviđa I. « Goþrún gekk þaþan á braut til skógar á eyþemerkr ok fór alt til Danmarkar... » EL. II, p. 54.
7. Guđrúnarkviđa en forna.

Dans les Nibelungen, nous ignorons ce qu'il advint de Brünhilt; nous savons seulement par le poème des « Lamentations » qu'elle a survécu à la mort de Sigfrid et qu'elle attend, à Worms, le retour de Gunther parti pour le pays d'Etzel. Dans les chansons, selon l'énergique expression populaire, « elle éclata de chagrin », « Brinhild sprakk àf harmi[1] ». L'Edda y met plus de solennité.

La mort de Brynhildr.

Brynhildr, la noble fille de Buđle, après avoir expliqué à Gunnarr pourquoi elle a voulu la mort de Sigurđr, adresse au prince cette prière[2]:

« Faites dresser — un bûcher dans la campagne : — qu'il y ait place — pour nous tous — qui allons mourir — avec Sigurđr !

« Entourez ce bûcher — de tapis et de boucliers, — de draps bariolés — et de linceuls mortuaires en quantité ! — Qu'on brûle le chef des Huns — à mon côté !

« Qu'on brûle de l'autre côté — du chef des Huns — mes valets — parés de colliers précieux: — deux à la tête, — deux aux pieds; — deux chiens — et deux faucons ! — Ainsi tout sera réparti — également.

« Qu'entre nous soit — l'épée ornée d'anneaux[3], — le glaive mordant: — comme — lorsque tous deux — nous étions dans le même lit — et qu'on nous donnait — le nom d'époux.

« Ainsi ne se fermera pas — sur ses talons — la porte du Valhal, — resplendissante d'or : — si de près le suit — mon cortège funèbre. — Il ne faut pas que notre convoi — soit mesquin.

« Le suivront en outre — cinq servantes — et huit valets — de noble origine : — qui ont grandi avec moi — et que mon père m'a donnés, — que Buđle a donnés — à son enfant. »

1. V.-U. Hammershaimb, SK. II, str. 235-236.
2. Sigurđarkviđa en skamma, str. 65 et suiv.
3. Cf. J. Grimm, DR. p. 168. « Im Alterthum war es sitte, wenn

D'après un autre chant, le « Helreid Brynhildar », ce ne fut pas un bûcher qu'on éleva, mais deux: le premier pour Sigurdr; le second pour Brynhildr qu'on brûla sur un char recouvert d'étoffes précieuses.

Cette scène d'un grandiose épique date certainement de l'époque barbare. Pourquoi le poète des Nibelungen ne s'en est-il pas emparé? La tradition allemande de son temps l'avait-elle oubliée? Ou bien trouvait-il déplacée dans son poème cette coutume des anciens temps?

La tradition eddique est ici restée plus près des origines que celle des Nibelungen[1]: mais elle-même pourrait bien être postérieure à la tradition des chansons populaires, infiniment plus simple.

Pour la vengeance, au contraire, c'est elle assurément la plus ancienne.

Dans les Nibelungen et dans les chants populaires, Kriemhilt et Gudrún se remarient pour mieux accomplir leur désir de venger l'époux lâchement assassiné. A cette fin, après de longues années, alors qu'il semblerait qu'elles eussent dû oublier, elles invitent leurs frères à venir les voir dans leur nouveau pays, et là les font tuer avec une égale cruauté dans les deux traditions, même plus sauvage peut-être dans celle des îles Féroé.

Tuer ses frères pour venger son époux est un sentiment secondaire, produit d'une civilisation déjà assez avancée : à

ein Mann bei einer Frau schlief, die er nicht berühren wollte, dass er ein Schwert zwischen sich u. sie legte. »

Ainsi ont fait Gorm et Thira (Saxo, GD. IX, p. 319), Tristan et Iseut :

et quand il vit la nue épée
qui entre eux deux les séparait...,

Wolfdietrich et la fille du roi païen, etc., etc. — La coutume s'est conservée très tard dans les mariages par procuration. — Cf. Bladé, *Contes pop. de la Gascogne*, I, p. 284. — Golther, *Romania*, XVII, p. 606. — *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, VI, 1896, p. 76. — F.-J. Child, EaSPB. Part. III, p. 126.

1. « In vielen Dingen, zumal in Sigfrids Jugendgeschichte ist die nordische Sage dem Ursprünglichen viel treuer geblieben als die deutschen Quellen ». W. Golther, *Studien zur germ. Sagengeschichte*, II. *Ueber das Verhältniss zwischen der nord. u. deutschen Form der Nibelungensage*, p. 101.

moins qu'il ne soit là que pour masquer la soif de l'or et le désir chez Kriemhilt de rentrer en possession du trésor qui fut sa « Morgengabe » et que la haine de Hagen lui a dérobé.

Dans l'Edda, le sentiment qui domine cette lugubre tragédie, c'est celui de la famille et dans toute sa force primitive[1].

Le sentiment de la famille dans l'Edda.

Atle accuse les fils de Gjúke d'avoir causé la mort de sa sœur, Brynhildr[2]. Pour l'apaïser, on lui donne en mariage Gudrún qui ne songe en aucune façon à venger Sigurdr. Mais cela ne le satisfait pas. Le sang réclame du sang. Un jour, il envoie un adroit messager, Knéfrödr, à la cour de Gunnarr, l'inviter, lui et les siens.

Gudrún, qui se doute de quelque mauvais dessein, a fait remettre à son frère, pour l'avertir de se tenir sur ses gardes, un anneau d'or rouge, enveloppé dans de la peau de loup[3], avec des runes: mais celles-ci ont été brouillées en route, et la femme de Högne, Kostbera, n'a pu réussir à les lire.

Les Gjúkungar se rendent donc à l'invitation d'Atle.

En les apercevant, Gudrún sort à leur rencontre et leur crie de retourner sur leurs pas : car ils sont trahis! Malheureusement, il est trop tard maintenant et leur pays est trop loin pour en espérer du secours. Les Huns s'emparent de Gunnarr. Atle lui demande s'il veut se racheter. Avant de répondre, Gunnarr exige le cœur de son frère Högne, et, quand on le lui a apporté, il se moque du roi :

1. Après un meurtre il y avait un moyen de prévenir toute nouvelle effusion de sang : c'était le paiement de la composition par le coupable, par sa famille, par son peuple. Ce procédé de pacification a été général dans le droit privé des populations âryennes et il a été connu aussi, par exemple, chez les Arabes et chez les Hongrois. Chez les Hébreux, la loi mosaïque défend de recevoir le prix du sang: le parent le plus proche est le vengeur. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, LC. VII, *Études snr le droit celtique,* I, p. 77. — J. Grimm, DR. p. 650.

2. Cf. W. Grimm, DH. p. 11. « Atli lädt die Gjukungen ein, um den Tod der Brünhild, den er ihnen zur Last legt, zu rächen. Er wirft ihnen ihre Schuld ausdrücklich vor, u. sagt, der Schwester Tod sey ihm das herbste. Ein Verlangen nach Sigurds Schätzen ist weder dem Atli noch der Gudrun beigelegt. »

3. Dráp Niflunga, EL. II, p. 65.

« Puisses-tu rester, Atle, — aussi loin des regards de tous — que tu le seras — des trésors : — moi seul, je sais, — où est caché — l'or des Nibelungen, — maintenant que Högne n'est plus !

« J'avais des doutes — quand nous étions deux : — maintenant, je n'en ai plus, — que je suis seul. — Seul le Rhin possédera — ce trésor funeste ; — seul il connait — le trésor que les Ases — ont donné aux Nibelungen. — Roulés par les vagues, — les anneaux d'or jetteront plus d'éclat — qu'ici aux mains — des fils des Huns[1] ! »

Alors Atle le fit jeter vivant dans une fosse remplie de serpents. Les mains liées, Gunnarr avec ses doigts de pieds toucha de la harpe d'or et les sons puissants s'en entendirent au loin. Tel le roi Ragnarr qui, pendant que les hideux reptiles, enlacés autour de ses membres, lui dévoraient les entrailles, chantait les exploits de son aventureuse existence[2]. Si doucement joua le prince des Gots ! Les serpents s'endormirent tout autour de lui, tous, excepté une vipère qui le piqua au cœur : c'était la mère d'Atle en personne[3].

Sans doute, l'or joue ici son rôle et la malédiction jetée sur le trésor reparaît. Mais, s'il était permis aux captifs, chez les Germains, ainsi que chez tous les peuples barbares, de racheter leur vie : ce n'est pas seulement pour leur arracher une rançon qu'Atle a attiré ses beaux-frères dans ce guet-apens. Leur dit-il :

« Vous avez fait mourir ma sœur, et c'est là ce qui me chagrine le plus[4] ! »

1. Atlakvida en grœnlenzka, str. 24-26, EL. II, p. 79.

2. « Comprehensus enim atque in carcerem coniectus, noxios artus colubris consumendos aduertit, atque ex viscerum suorum fibris tristem viperis alimoniam prebuit. Cuius adeso iocinore, cum cor ipsum funesti carnificis loco coluber obsideret, omnem operum suorum cursum animosa uoce recensuit. » Saxo, GD. IX, p. 314.

3. Oddrúnargráttr, str. 29. EL. II, p. 75.

4. « þá mælti Atli konungr : fjórir váru-vér brœdr, ok em ek nú einn eptir ; ek hlaut mikla mægd, ok hugda ek mér þat til frama ; konu átta ek væna ok vitra, stórlynda ok hardúdga, en ekki má ek njóta hennar vizku, því at sjaldan váru-vitt sátt ; þér hafid nú drepit marga mína frændr, en svikit mik frá ríkinu ok fénu, rádit systur mína ok þat harmar mik mest. » VS. XXXVI.

C'est pourquoi aussi, s'ils veulent conserver la vie, il leur faut payer la « composition ».

Avec l'orgueilleuse fierté du barbare, Gunnarr a refusé : sa mort était donc un devoir pour Atle.

Gudrún venge non pas Sigurdr, mais ses frères.

A quelque temps de là, comme Atle, avec ses hommes, sur leurs chevaux hennissants, s'en revenait de la chasse, Guđrún vint à sa rencontre et lui offrit la coupe de bienvenue. Puis, elle lui servit à manger. Quand il eut terminé, dit-elle :

> « De tes fils, — ô chef, qui distribues les épées, — tu viens de manger le cœur — dans du miel. — Tu dois aimer, ô brave, — le rôti de chair humaine, — à manger en buvant de la bière — à la place d'honneur.
>
> « Tu n'appelleras plus — à tes genoux — Erpr ni Eitill — heureux de boire ; — plus jamais tu ne verras — de ton trône — les généreux princes — brandir l'épieu, — caresser les crinières, — faire caracoler leurs chevaux ! »

La salle entière retentit de cris de fureur et de désolation.

Guđrún, blanche comme un cygne, à pleines mains distribue l'or aux valets. Selon l'habitude, Atle s'était enivré ; il était sans défense, ne se défiant pas de sa femme.

> A son poignard — elle donna à boire du sang — de sa main meurtrière ; — elle lâcha les chiens ; — devant la porte de la salle, — réveillant les valets, — elle jeta la torche enflammée, — vengeant ainsi ses frères.
>
> Aux flammes elle les livra tous, — ceux qui étaient là-dedans ; — les meurtriers de Gunnarr, — au retour de la sombre forêt ! — S'écroulèrent les antiques piliers ; — les chambres sacrées brûlèrent ; — brûla la demeure des Buđlungar ; — brûlèrent aussi les « vierges au bouclier », — mortes — elles tombèrent dans les flammes ardentes[1].

1. Atlakvida. — D'après le Atlamál en grœnlenzku, c'est au banquet funéraire qui suit la mort de ses frères que Guđrún fait boire à Atle le sang de ses fils et manger leurs cœurs.

Non, jamais plus femme ne vengera ainsi ses frères !

Ainsi, non seulement Guđrún n'a pas vengé Sigurđr : elle a même continué de vivre avec ses meurtriers ; elle a bu la coupe d'oubli ; puis, elle s'est remariée, mais sans l'arrière-pensée qui a guidé la Kriemhilt des Nibelungen. Elle a été donnée pour apaiser la rancune du roi, frère de Brynhildr : et la nouvelle famille, dans laquelle elle est entrée, lui reste, pour ainsi dire, étrangère. Ainsi dans la littérature grecque, Clytemnestre a tué son mari ; Oreste a tué sa mère : et les Érinnyes le poursuivent, lui, et non elle [1]. Parce que pour l'épouse le temps, sans doute, est trop près encore où elle n'était qu'une esclave : pour elle il n'est de famille que celle qu'elle a quittée, de liens que ceux du sang. Peu lui importe un mari qui se remplace ! C'est sans pitié qu'elle le tue pour venger ses frères dont rien ne peut lui tenir lieu [2].

1. Pourquoi ? La réponse est frappante : « Clytemnestre n'était pas unie par les liens du sang à l'homme qu'elle a tué. » A tort ou à raison Bachofen voit là (*Droit maternel*, 1861) le tableau dramatique de la lutte entre l'ancien droit maternel et le droit paternel naissant et vainqueur à l'époque héroïque. Cf. Engels, *L'origine de la famille*, trad. Ravé, p. XIII.

2. Cf. C. Rosenberg, NA. I, p. 277. — A. Dozon, *L'épopée serbe*, p. 260. Chez les Serbes, la formule la plus solennelle du serment est par le frère ou par la sœur. — « Mon étonnement fut grand, quand j'entendis le fama me répondre : « Je regrette beaucoup mon frère, je l'aimais, nous avons passé notre vie côte à côte, rien ne peut le remplacer dans mon affection. Quant à ma femme, je la regrette, c'est vrai ; mais la remplacer m'est facile : il me suffit d'en acheter une autre. Rien, au contraire, ne peut tenir la place de mon frère. » Capitaine Monteil, *De Saint-Louis à Tripoli*, p. 94.

CHAPITRE IV

DE L'ORIGINE DE CES CHANTS

Le Nibelungenlied repose sur une tradition plus ancienne.

De la comparaison des chants populaires scandinaves avec la tradition allemande, d'une part, et, d'autre, avec l'Edda, il résulte que, au point de vue des origines, ces deux dernières sources écrites sont loin d'avoir la même valeur. Néanmoins, quoique le Nibelungenlied ait presque complètement oublié la donnée primitive, il est incontestable qu'il repose sur des chants antérieurs : c'est le procédé habituel de formation de l'épopée et nous n'avons pas d'autre moyen de nous en expliquer certaines anomalies et maintes obscurités. De cette antique poésie le lied de « Seyfrid le corné » nous est resté, avons-nous dit, comme un spécimen, en somme, assez fidèle. Ces chants devaient être, au XIII[e] siècle déjà, exclusivement populaires [1] : puisque les poètes de cour ou n'en connaissaient plus que quelques-uns, ou bien les tenaient en trop petite estime non seulement pour les adapter à leur œuvre, mais même pour en conserver les données les plus originales. Ce fait permet bien d'en reculer la naissance de quelques centaines d'années et, hardiment, nous pouvons accepter l'opinion de W. Grimm qui les fait remonter à l'époque païenne, jusqu'aux V[e] et VI[e] siècles [2].

Sans doute, alors ils foisonnaient par tout le monde germanique, de la vallée du Danube aux bords de la Baltique.

1. Cf. W. Golther, *Studien zur germ. Sagengeschichte*, II, p. 97. « ... erst um 1200 bildete sich die Sage vom hörnenen Sigfrid. Die irische Sage aber kennet die Hornhaut, also fand sich dieser Zug bereits in den ältesten Darstellungen des 9. Jahrhunderts, u. ist von der späteren nordischen Sage einfach nicht benützt worden. »
2. ADHL. p. XII.

Les chants populaires allemands auraient passé en Scandinavie.

La plupart des critiques prétendent que de là ils auraient passé chez les Scandinaves dont la mémoire plus fidèle les a conservés, presque intacts, des siècles après que dans leur patrie on les avait oubliés.

On a émis sur cette migration les théories les plus diverses.

Tandis que F. Jessen[1] fait venir la légende de Sigurðr, au xe siècle, directement de l'Allemagne du Nord en Norvège et en Islande, W. Golther[2] en place la transmission au IXe siècle, avec les Anglo-Saxons d'Angleterre ou les pirates normands pour intermédiaires. D'abord, les Scandinaves se seraient, de longues années durant, raconté le sujet des chants allemands; puis, ces récits, naturellement soumis à mille déformations, auraient plus tard été versifiés et mis par écrit.

Il faut convenir que cela n'explique guère comment la tradition nordique a pu rester plus pure que l'allemande.

Au VIe siècle.

K. Müllenhoff remonte bien plus loin, au VIe siècle[3]. A cette époque une même langue étant parlée par tous les peuples du Nord qui ne formaient encore qu'une seule nation, le développement de la légende eût ainsi été commun à tous.

1. *Historisk Tidsskrift*, 1868, VI, p. 226.

2. *Studien zur germ. Sagengeschichte*, II, p. 102. « Dagegen deckt sich unser aus dieser Einzelnuntersuchung gewonnenes Ergebniss genau mitdem Urteil Jessens, das er über die Gesammtheit der Lieder fällte: « gegen die haltlosen Berufungen auf den vermeintlich höheren Stand altdänischer Cultur u. gegen die hergebrachten Phrasen über die Herrlichkeit dieser Lieder als beweis ihres Entstehens im vorgeblichen Culturlande, glaube ich hier eine ziemlich hinlängliche menge Verhältnisse zusammengestellt zu haben, welche die Abfassung dieser Heldenlieder ganz und gar nicht dem älteren u. mittleren Eisenalter (d. i., 250-450, 450-700, n. Chr.) in Südscandinavien, sondern grösstenteils einem isländischen litterarischen Zeitalter (dem 11. bis 12. Jahrhundert, vielleicht sogar auch dem Anfange des 13.), zuweisen müssen, obschon einige, jedenfalls doch norrœne, Bruchstücke älter sein werden. » — Cf. Maurer, Zfdph. II, p. 468. « Alles in allem genommen, vill mir vorläufig überhaupt E. Jessens Annahme am richtigsten vorkommen, dass die Sagenstoffe selbst, soweit es sich um die Lieder von Völundr u. den Völsungen handelt, in der Tat deutsche Einfuhr, u. zwar aus dem 9. oder 10. Jahrhundert seien... »

3. Cf. Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 5te Aufl., p. 72. — H. Schück ock K. Warburg, ISLH. I, p. 42.

D'après M. E. Mogk[1], qui a cherché à préciser cette théorie, ce seraient les Hérules qui, vers 512, auraient porté dans le Gotland les légendes des Nibelungen et d'Ermanarich, qu'eux-mêmes avaient apprises des Ostrogots, et d'où elles seraient parvenues en Norvège.

Ces deux dates, du VIe et du Xe siècle, pourraient être également vraies.

L'influence allemande incontestable.

Il est fort possible, il est très probable même, que, au sortir du grand mouvement des invasions, quand les esprits étaient encore sous l'impression que leur avait laissée le passage du terrible roi des Huns, des chanteurs en aient porté la renommée à la cour des rois danois et, plus tard, jusqu'aux « gaarde » des iarls de Norvège. D'un autre côté, il paraît certain que, vers le Xe siècle, l'influence allemande dans le Nord fut profonde. L'esprit littéraire et historique venait de s'éveiller. Or, chez tous les peuples du moyen âge on a remarqué à ce moment de leur histoire un penchant prononcé pour les héros étrangers[2]. Anglais et Normands racontent les légendes héroïques du cycle d'Arthur ; Allemands et Français vont chercher celles de la Bible et de l'Orient, des Grecs et des Romains : de la même façon s'expliquerait l'intérêt des Scandinaves pour les traditions de leurs voisins du Sud.

Deux couches de traditions dans l'Edda.

De fait, il y a dans l'Edda deux couches très distinctes et qui, certainement, appartiennent à deux époques fort éloignées l'une de l'autre.

Est-ce à dire que toute la matière du cycle nordique de Sigurdr ait, en une ou deux fois, comme l'on voudra, été importée d'Allemagne dans les pays de langue scandinave ? C'est là une conclusion qui ne nous semble nullement s'imposer[3].

1. Cf. B. Symons, *Germ. Heldensage*, 2te Ausg., p. 27. « Mogks Hypothese muss daher abgelehnt werden. »

2. F.-W. Bergmann, *Die Edda-Gedichte der nord. Heldensage*, Strassburg, 1879, p. 19.

3. W. Grimm nie également que les chansons danoises puissent être une traduction de l'allemand. « Dennoch aber halte ich diese Lieder für ächte dänische Originale, u. zwar aus folgenden Gründen. Erstlich zeigt sich in ihnen nicht, was einer Uebersetzung eigen zu

Les peuples, avons-nous dit, ont antérieurement à leur histoire écrite deux grandes catégories de chants : ceux qui célèbrent les divinités et ceux qu'on entonne à la gloire des ancêtres, les chants religieux et les chants héroïques. Les uns et les autres, nous les avons constatés chez toutes les nations de sang germanique.

Fusion des chants mythiques et des chants héroïques.

Ils forment d'abord deux groupes bien distincts; puis, venus fatalement à se toucher, ils empiètent les uns sur les autres et bientôt se confondent.

Les Indo-Européens au culte primitif des forces naturelles, dont les phénomènes tantôt terribles, tantôt bienfaisants, tour à tour les frappaient de crainte ou d'admiration, peu à peu substituèrent celui des divinités élémentaires : la terre, la mer, le ciel, le soleil auxquelles ils prêtaient les sentiments de l'homme, ses facultés et même ses formes extérieures[1]. C'est la deuxième étape de l'évolution religieuse.

sein pflegt, keine fremdartige Wendung, kein unvollkommener Reim, der durch Uebertragung in die Originalsprache vollkommen würde... Zweitens ist schon vorhin erwähnt, dass diese Lieder auch wieder Eigenthümlichkeiten haben, wodurch sie sich von der deutschen Sage unterscheiden... Ein dritter Grund ist entscheidend: es ist gleichfalls schon vorhin dargethan, dass in den nordischen Sagen keine Rache der Schwester an den Brüdern, sondern blos an dem Gemahl vorkommt, u. dass sie nicht Chriemhilde heisst, sondern Gudruna. Nun wird aber bei Saxo Gr. (XIII) gesagt, dass der Sänger den König durch die bekannte Erzählung von der entsetzlichen Grausamkeit der Chriemhilde an ihren Brüdern gewarnt. Mithin hat er gesungen, im Jahr 1130, was unsere Lieder enthalten, u. wenn man es richtig nimmt, dieselben u. mithin war diese Erzählung schon damals in Dänemark allgemein bekannt (notissima). » ADHL. p. 428. — Cf dans la Zfdph. 1870, II, p. 465, l'article de K. Maurer, *Islands u. Norwegens Verkehr mit dem Süden*. In ganz ähnlicher Weise stellt auch der prosaische Teil der Sæmundar Edda gelegentlich einmal die deutsche Ueberlieferung über Sigfrids Ermordung der nordischen gegenüber : beide Zeugnisse, einander bestärkend, stellen demnach über allen Zweifel hinaus fest, dass hinter den zu Anfang des 13. Jahrhunderts nach Norwegen eingeführten deutschen Sagen noch eine ungleich ältere Schicht von Heldensagen lag. »

1. Cf. Max Müller, *Nouv. études de mythologie*, trad. Léon Job, p. 83. Les éléments primordiaux de la mythologie. « S'il arrivait aux vieux Hellènes ou aux Âryas de l'Inde de se demander d'où venaient la pluie et la foudre, la grêle et la neige, le chaud et le froid, le jour et la nuit, qui se succédaient en alternances régulières ou non, ils ne trouvaient d'autre réponse que la supposition d'agents, d'ouvriers, pareils aux agents et travailleurs qui avaient labouré le sol, forgé le

Il est facile de comprendre qu'à une époque où, la distinction du naturel et du surnaturel n'étant pas encore nettement perçue, les dieux agissaient et souffraient comme les mortels, le mythe religieux et le dit historique, qui forcément abondaient en similitudes, aient fini par se réunir.

Ce fait peut se présenter de deux façons : ou les mythes des dieux se mêlent simplement aux légendes des hommes ; ou bien, insensiblement, ils se transforment en celles-ci. L'Iliade nous est un exemple du premier cas ; nous en avons un du deuxième dans l'épopée germanique [1].

Selon W. Grimm, cette fusion ou cette transformation plutôt aurait eu lieu de très bonne heure, en Asie déjà, dans la patrie commune ; mais dans le sens inverse à celui que nous admettons : ce seraient les premiers héros qui s'y seraient élevés au rang de divinités, car, à son avis, il n'y a point d'exemple que jamais un dieu soit devenu un héros [2]. « Au contraire, ce qui arrive fréquemment, c'est qu'un personnage historique pénètre dans le mythe et y tienne la place d'une divinité. Ainsi l'on sait que la tradition, partout répandue, de la chasse infernale, est un mythe élémentaire de la plus haute antiquité et qui remonte au temps où les hommes primitifs croyaient entendre et voir dans les nuages chassés par la tempête mugissante une divinité céleste poursuivant les grands fauves des forêts. Le thème reste le même, seulement un personnage contemporain prend la place du dieu ancien. Celui qui conduit la chasse infernale, ce n'est plus Odin, c'est Henri IV ou Gustave-Adolphe. L'imagination populaire confond ainsi les éléments mythiques et les éléments historiques dans une saga, dans une tradition où ils se trouvent si intimement unis que l'éru-

fer. construit une cabane. Il y avait là une nécessité psychique compliquée d'une nécessité linguistique.

1. Bartsch, dans son édition des Nibelungen (1869), est pour l'origine mythique : les dieux germaniques ont peu à peu dépouillé leur divinité et sont devenus des héros.

2. DH. p. 448. « Gleichwohl habe ich kein Beispiel von der Umwandlung eines Gottes in einen blossen Menschen gefunden, oder eine Spur, dass der Ausdruck einer geistigen Wahrnehmung durch absichtliche Einkleidung in eine geschichtliche Begebenheit sich verloren hätte. »

dition la plus sagace ne parvient presque plus à les discerner[1]. »

Raisonner ainsi ne serait-ce pas jouer sur les mots?

La conception de la chasse infernale, pour conserver cet exemple, a-t-elle varié depuis que ce n'est plus Odin qui la mène? Ou bien, restée identique dans son essence, n'est-ce pas toujours la même divinité qu'il y faut voir, seulement ayant pris le nom d'un mortel? Et lequel maintenant a le plus prêté à l'autre : le dieu à ce mortel ou le mortel au dieu? Nous croirions assez volontiers que c'est le dieu.

Un dieu, il est vrai, qui, comme il a été dit, né d'un phénomène naturel, a grandi et s'est développé tout à fait à l'image de l'homme. Plus tard, quand le souvenir de son origine s'est perdu, à mesure que l'idée de la divinité abstraite s'est élevée vers le ciel, les événements à l'instar de la vie réelle dont peu à peu le mythe s'était constitué, d'eux-mêmes, comme par l'effet de leur matérialité, sont redescendus sur la terre : et ce sont les héros qui se les sont appropriés, les héros, c'est-à-dire des « êtres en tout semblables aux hommes, mais avec quelque chose de surhumain cependant dans la force et le courage et doués de qualités qui les apparentaient aux dieux[2] ». « Les héros, dit M. Croiset, à l'origine du moins étaient conçus en Grèce comme fils ou petit-fils des dieux. Quelques-uns d'entre eux étaient, en réalité, d'anciens dieux, longtemps honorés d'un culte local et plus tard réduits à un rang inférieur par la prédominance de divinités nouvelles[3] ». Et c'est ainsi que les plus vieilles figures de la légende, loin d'avoir rien d'historique, n'ont qu'un caractère purement symbolique[4].

1. De Laveleye, *Les Eddas,* p. 63. — Cf. M. Müller, *Nouv. études de mythologie,* p. 48. « Il est, sans doute, extrêmement délicat de fixer le processus de combinaison du mythe et de l'histoire : il dépend de la mémoire ou plutôt de la faculté d'oubli des hommes, et, en dernière analyse, de la fantaisie des poètes; mais une chose du moins certaine, c'est qu'il faut bien que le monde mythique soit façonné, avant qu'on y verse, à l'état plus ou moins fluide, le métal historique. »

2. Cf. L. Preller, *Gr. Myth.,* 3te Aufl., 2ter B., p. 1.

3. *Histoire de la littérature grecque,* I, p. 87.

4. Sur le passage du mythe dans la légende cf. K. Simrock, DM. pp. 367, 483.

Quoi qu'il en soit, il reste admis que toute épopée nationale suppose, pour qu'elle puisse se constituer, deux éléments indispensables, le mythe et la tradition historique [1].

Les éléments historiques dans la tradition des Nibelungen.

L'union de ces deux éléments est évidente dans le poème des Nibelungen. C'est à la critique, qui veut exactement en connaître le fond, d'y faire le départ de la poésie et de la vérité [2].

Les traditions qui se rapportent à Gunther et à ses frères, à leurs luttes contre les Huns d'Etzel, sont vraisemblablement d'origine burgonde ; elles rappellent des personnages et des événements historiques qu'elles représentent, il est vrai, plutôt d'après l'impression qu'ils ont produite sur l'imagination populaire que d'après la réalité des faits.

« De même la légende d'Atle ou d'Etzel offre avec l'histoire d'Attila des points de ressemblance trop frappants pour qu'ils puissent être l'œuvre du hasard [3]. »

Nous avons vu que, dans la tradition scandinave, Atle périt pendant une orgie, frappé par Guđrún. Or, d'après les historiens, Attila serait mort dans des circonstances à peu près identiques. Au témoignage de Priscus, le roi des Huns qui était polygame, comme tous les princes barbares de l'époque, épousait, en 453, la belle et jeune Ildico. Le lendemain des noces, comme la plus grande partie du jour était déjà écoulée, le roi n'ayant pas paru, ses serviteurs forcent les portes et trouvent Attila baignant dans son sang, mais sans blessure. La jeune femme, le visage baissé, pleurait sous son voile... Peut-être était-il mort des suites de l'orgie, étouffé par une hémorragie: c'est, du moins, l'opinion de Priscus [4] ; peut-être aussi avait-il été [5] assassiné

1. Cf. R. von Muth, *Einleitung in das Nibelungenlied.*
2. Cf. H. Lichtenberger, *Le poème et la légende des Nibelungen,* p. 72 et suiv. — W. Grimm, ADHL. p. XXII. — H. Schück och R. Warburg, ISLH. I, p. 36.
3. H. Lichtenberger, p. 74.
4. Jordanis *De origine actibus que Getarum,* Éd A. Holder. p. 57, ch. 49. « ... Sequenti vero luce, cum magna pars diei fuisset exempta, ministri regii triste aliquid suspicantes post clamores maximos fores affringunt inveniunt que Attilæ sine ullo vulnere necem sanguinis effusione peractam, puellam que demisso vultu sub velamine lacrimantem. »
5. Cf. dans W. Grimm, DH. p. 9. Agnellus lib. pontif. 1, 2 (Mura-

par sa nouvelle épouse, comme l'attestent d'autres témoignages.

Sans doute, il serait difficile de faire concorder dates et faits[1]; mais, c'est la nature de la légende de confondre avec une égale facilité les personnages et les temps. La vérité historique de l'épopée consiste ici, comme dans Homère, dans l'appréciation exacte de la vie humaine en général et de la vie de chaque peuple en particulier; dans la représentation fidèle des idées et des mœurs que la poésie nous donne beaucoup plus nette et plus précise que ne l'eût fait l'histoire politique. Dans l'histoire, dit E. Renan[2], nous eussions trouvé quelques faits sèchement racontés dont la critique eût à grand'peine ressaisi le vrai caractère : la fable nous donne, comme dans l'empreinte d'un sceau, l'image fidèle de la manière de sentir et de penser d'un peuple, son portrait moral tracé par lui-même.

Voici comment nous comprenons le rôle de l'histoire dans la formation de ces légendes : des événements considérables, comme la destruction de tout un peuple par un vainqueur sans pitié, la mort subite d'un roi devant qui les nations ont tremblé, frappent l'imagination qui les grossit, les exagère, à mesure que l'éloignement augmente et dans l'espace et dans le temps. Aussitôt l'écho de ces faits, qui ont ému l'âme de peuples jeunes et éminemment sensibles, se manifeste par des chants. Je ne sais pas lire, a dit quelque part un chanteur populaire de nos jours, aussi ai-je fait une chanson de cette histoire pour ne pas l'ou-

tori. *Script. rer. Ital.,* II) sagt : « Attila rex a vilissima muliere cultro defossus mortuus est. » Und das chron. Alexandr., p. 28 : « noctu cum pellice hunnica, quæ puella de ejus nece suspecta habita, dormiens extinctus est. »

1. Il y a eu là confusion amenée par une similitude de noms. Le Hûnaland est peut-être mythique ; il désigne peut-être les pays allemands en général : en tous les cas, Atle n'est jamais dit roi de ce pays. Cf. W. Grimm, DH. p. 7 et 9 : « Für Atli leugne ich aber die Beziehung auf den historischen Attila, den König der Hunnen, hier unbedenklich ab. » — Et p. 395. « ... denn ich halte den Atli der rheinischen Sage, dessen Reich nach der Edda in Süden lag, für einen ganz andern als den Etzel der gothischen Sage... » — Cf. sur les Traditions historiques, Max Müller, *Nouv. études de myth.,* trad. L. Job, p. 59.

2. *Études d'hist. religieuse.* 7e éd., *Les religions de l'antiquité.*

blier. Puis, « les émigrants emportaient avec eux leurs traditions; et, en les mêlant les unes aux autres, ou, simplement, en les comparant entre elles, ils les enrichissaient. En outre, la grandeur même de leurs entreprises et de leurs établissements nouveaux exerça naturellement son influence sur les fictions et les souvenirs qui remplissaient leur esprit. Beaucoup de légendes anciennes grandirent alors tout simplement parce que ceux qui en étaient les héritiers avaient grandi eux-mêmes [1] ».

Ainsi, des chants historiques étaient nés chez les Burgondes, les Gots et les Huns, et cela, par conséquent, du IVe au VIIIe siècle [2]: les poètes populaires étant, en général, contemporains de l'événement, du sentiment ou de la tradition dont ils sont l'organe. A un moment donné, ces chants se trouvèrent en contact avec d'autres, d'une origine différente; et, par une loi de mystérieuse affinité, les uns et les autres se condensèrent en un tout. Ce ne fut point une fusion véritable, mais une soudure plutôt et dont les points d'attache sont suffisamment apparents.

Ces nouveaux chants sont ceux sur Sigfrid ou Sigurđr. La légende de Sigurdr chez les Francs.

Parmi les critiques les plus éminents W. Grimm et Lachmànn n'hésitent pas à reconnaître dans cette partie de la légende une tradition franque remontant à l'époque où les Francs Saliens étaient établis non loin de la mer du Nord. Dans l'Edda, en effet, dans la Völsunga-Saga et la « Sǫgu-þàttr af Nornagesti », Sigmundr et Sigurđr sont dits rois dans le *Frakkland* [3]; d'autre part, c'est sur les bords du Rhin que Sigurdr a grandi et dans ce fleuve qu'il plonge son épée Gramr pour en éprouver le tranchant; dans le Rhin aussi que le trésor des Nibelungen sera précipité. Ces mystérieux Nibelungen eux-mêmes sont considérés comme des Francs des bords du Rhin, « Franci nebulones [4] », et le propre nom de Sigfrid se rencontre en pays franc dès 625. Un peu plus d'un siècle plus tard, on connaît en France une maison de Brünhilt, « Brunichildis domus ». « Brünhilt,

1. *Histoire de la litt. grecque,* I, p. 90.
2. Cf. B. Symons, *Germ. Heldensage,* p. 53.
3. Mais ceci peut être dû à l'influence allemande postérieure.
4. *Waltharius,* vers 555.

dit W. Golther, n'est pas une valkyrie qui, en Allemagne, a perdu sa nature divine : rien que son nom indique qu'elle n'est point d'origine mythique, mais qu'elle appartient à l'histoire ; peut-être d'origine franque, elle serait passée dans la légende ainsi que les noms burgondes[1]. »

De tels témoignages prouvent assurément qu'à l'époque où nous nous trouvons de l'histoire des peuples germaniques la légende de Sigfrid devait être extrêmement répandue dans les tribus franques ; que leurs chanteurs lui avaient probablement donné une importance toute particulière et que, dans ces conditions, elle s'y était développée avec plus de bonheur que nulle part ailleurs.

Mais c'est tout.

Sigurðr, le tueur du dragon, a-t-il existé?

M. B. Landstad croit pouvoir l'affirmer[2]. Et Munch estime que les légendes issues de son aventure se sont formées, communes aux Allemands et aux Scandinaves, à l'époque des premières migrations des peuples, au moment de la chute de l'empire romain, alors que les tribus nordiques et germaniques, unies d'origine et de langage, roulaient en une sauvage mêlée des Alpes à Douvres et du Rhin à la mer Noire.

La fusion des différentes légendes : oui, elle peut dater de cette époque. Mais qu'elles soient nées alors et de faits réels : absolument rien ne l'indique.

On a, ce nous semble, attaché beaucoup trop d'importance, en cette question, aux noms propres. Quiconque est un peu familier avec les procédés de la tradition orale sait avec quelle liberté elle en use : les défigurant affreusement quand, tout simplement, elle ne laisse pas tomber les anciens pour en substituer d'autres plus connus. Du reste, la question de savoir si le Sigfrid allemand est une traduction du Sigurðr scandinave, même au point de vue étymologique, est loin d'être scientifiquement résolue. Alors que, par exemple, Gervinus reconnaîtrait une origine nordique à la

1. *Studien zur germanischen Sagengeschichte*, II, p. 63. — Cf. pour tous les détails les documents donnés par W. Grimm dans sa DH.
2. NF. p. 130.

légende, si ce n'était des noms propres qui témoignent qu'elle est sortie d'Allemagne[1] : F. W. Bergmann[2] démontre, en se fondant précisément sur ces mêmes noms, qu'elle est bien véritablement venue des pays du Nord et que ce sont les Allemands qui se la sont assimilée.

La théorie de M. Beauvois[3], faisant partir les Francs et les Burgondes du Holstein et de la Norvège, concilierait les deux opinions adverses ; néanmoins, elle laisse aussi bien des points obscurs.

Nous proposerions une autre hypothèse.

La légende de Sigurdr chez les Scandinaves antérieure à l'influence allemande.

Il est indiscutable que les chanteurs allemands ont porté dans les pays scandinaves la seconde partie de la légende, telle que nous la trouvons constituée dans les Nibelungen. Cela eut-il lieu immédiatement après les invasions, c'est-à-dire pendant la période même de formation des chants épiques ? Ou seulement plus tard vers le xe siècle ? Quoi qu'il en puisse être, les poètes de l'Edda, qui n'appartenaient point au peuple, durent, pour faire la liaison des éléments nouveaux avec les anciens, germaniser le tout.

Seulement, ce qui prouve bien qu'ils entaient le rameau étranger sur un tronc indigène : c'est que le peuple qui, lui aussi, cependant, s'appropria tout ou partie des chants allemands, ne songea pas à faire le raccord. Aux îles Féroé, la première partie, le vrai mythe en somme, puisque le reste est adventice, est purement nordique : rien, de près ni de loin, n'y fait penser à l'Allemagne.

Maintes preuves historiques n'établissent-elles pas, d'ailleurs, que ce mythe a été connu par tout le monde scandinave, et cela dès la plus lointaine époque ? Antérieurement au xe siècle, les Suédois avaient gravé sur les rochers les aventures de Sigurđr, de telle façon qu'elles y font une curieuse illustration au Fáfnismál islandais[4]. D'un autre côté, Saxo, dont on peut bien admettre que la plupart des sources sont vieilles de plusieurs siècles, nous parle, à plus

1. *Geschichte der deutschen Dichtung*, I, p. 71. — Cf. W. Grimm, DH. p. 390.
2. *Die Edda-Gedichte der nord. Heldensage*, p. 19.
3. *Hist. légendaire des Francs et des Burgondes*, Paris, 1867.
4. Cf. H. Schück och K. Warburg, ISLH. I, p. 57.

d'une reprise, de trésors, aussi considérables que mystérieux, et dont un héros, qu'il s'appelle Frode ou Fridlev [1], le favori de quelque divinité, s'empare après avoir tué le dragon ou le géant qui les gardait : or, dans ces récits toute signification mythique a disparu. L'histoire elle-même de Sigurdr n'est-elle pas tout entière celle de Hother? Pour obtenir la jeune fille qu'il aime, Nanna, le père de celle-ci, tel le roi Grípir instruisant Sigurdr, lui déclare qu'il lui faut auparavant tuer un rival, Baldr, le terrible fils d'Odin; mais, qu'il ne le pourra, s'il ne s'est préalablement procuré certaine épée que cache au fond des bois le monstre Miming. Victorieux, Hother est tué, comme Sigurdr, peu après son mariage. L'évhémérisme du chroniqueur ne choque personne : tant sont anciens les matériaux dont il se sert! Quatre siècles au moins avant Saxo, l'auteur inconnu du « Beówulf » introduisait dans son poème, déjà comme une vieille tradition, le meurtre par Sigmundr du dragon gardien d'un trésor [2]. Enfin, l'étymologie aussi nous apporte son témoignage. Dans ce même poème, Sigmundr est appelé « fils ou descendant de Wäls », « Wälses eafera [3] ». Ceci donne à supposer que la tradition a connu un Wälse ou Wals comme ancêtre de la race. Or, ce Wals, s'il a disparu des légendes germaniques, n'est-ce pas lui qui, chez les Slaves, est le dieu des troupeaux et des pâtres, Volos, Vlas ou Velas [4]?

1. GD. II, p. 38.

2. Tradition toute différente en ses détails aussi bien de la tradition allemande que de la tradition nordique. A retenir ce fait que le dragon, une fois tué, y fond à la chaleur : ce qui se rapproche de la tradition allemande de l'invulnérabilité.

3. sæ-bât gehlôd,
bär on bearm scipes beorhte frätwa,
Wälses eafera.
Vers 896-898.

4. A. Raszmann, *Die deutsche Heldensage*, 2te Ausg., II, p. 57. « ... so verdient die neuerlich von P. A. Munch, (*Das heroische Zeitalter* S. 42 u. *Gude-og Helte-Sagn* S. 19, 118) versuchte Ableitung den Vorzug. Derselbe leitet nämlich unsern Välse, Vals ab vom slavischen Wolos, Wlas oder Weles, dem Gott des Viehes oder der Hirten, der zugleich als Gott der Fruchtbarkeit u. insbesondere, wie Freyr, als Priapus verehrt wurde, u. hält denselben für einen Beinamen des Freyr,

Ce ne sont donc point les Allemands qui ont fourni la légende de Sigurđr aux Scandinaves, ni réciproquement : non, chez les uns et chez les autres, dès la plus haute antiquité[1], le même arbuste avait poussé, sauvage ; et s'il est possible qu'à l'époque historique ce soient les Francs les premiers qui y aient greffé un nouveau motif, l'étude intrinsèque de la légende elle-même non seulement va nous faire connaître la vivacité de ce sujet merveilleux, mais elle permettra aussi de nous expliquer pourquoi la greffe a si bien réussi.

oder richtiger des Odin, da jener nur eine Emanation aus diesem ist. Sein Verschwinden in der germanischen Götterreihe ohne eine andere Spur als den Völsunge-Namen zu hinterlassen, scheine darauf hinzudeuten, dass er nur in der fernsten Zeit der Germanen verehrt ward, oder vielmehr, dass der Name Wals als der Name eines Gottes den Germanen nur bekannt war, während sie noch im Osten ihre Sitze hatten u. mit den Slaven in näherer Berührung standen, oder dass derselbe nur bei den östlichen oder gothischen Stämmen vorkam, welche die Nachbarn der Slaven waren u. sich in sprachlicher Beziehung den Einfluss jener nicht gänzlich entzogen haben würden. » — Cf. P.-A. Munch, *Det norske Folks Historie,* p. 226.

1. Alors, par conséquent, que Germains et Slaves vivaient encore côte à côte.

CHAPITRE V

ANALYSE DE LA LÉGENDE DE SIGURDR

Les éléments historiques éliminés, la légende de Sigurdr se réduit, en fait, à trois aventures : le meurtre du dragon, la délivrance de Brynhildr et la mort du héros traîtreusement tué par les siens. Tout le reste ne doit être considéré que comme accessoire, des alluvions, dirions-nous, mais qui peuvent, néanmoins, conserver sous leurs couches successives maint curieux souvenir.

Le meurtre du dragon.

Or, ces trois aventures, essentiellement traditionnelles, ne peut-on leur donner une interprétation ?

Franchement, la première ne paraît offrir aucune difficulté.

« Le dragon, dit R. von Muth[1], c'est l'hiver vaincu par l'aimable et tout-puissant dieu de la lumière et de l'été. » « Cette victoire d'un dieu sur un serpent est une tradition commune à toutes les mythologies de la race âryenne. Dans les Védas, Indra, le dieu de la lumière, triomphe d'Ahi, le serpent, le nuage qui s'allonge dans le ciel, ou de Vritra, le dragon céleste, dont il brise la tête. Dans l'Avesta, Mithra, le dieu du ciel pur, combat la couleuvre qui est le symbole d'Ahriman, génie du mal.[2] » De même Hercule, au berceau, étouffe dans ses bras nerveux les serpents envoyés par Hèra ; et Apollon, encore enfant, perce de ses flèches un dragon redoutable. Un rôle analogue est rempli par saint Georges dans la mythologie chrétienne. Cette lutte qui, aujourd'hui, symbolise une idée morale, était, chez les différents peuples

1. *Einleitung in das Nibelungenlied,* Paderborn, 1877, p. 55.
2. P. Decharme, *Myth. de la Grèce antique,* p. 99.

indo-européens, à l'origine, l'expression d'un phénomène physique : de la lutte de la lumière contre les ténèbres et, par extension, de l'été vainqueur de l'hiver[1].

Sigurđr est, incontestablement, un héros lumineux.

Sigurđr un héros lumineux.

Les preuves secondaires abondent qui le confirment, un peu partout disséminées dans l'ensemble de la légende : n'y eût-il que l'éclat de son regard dont se réjouit le roi Hjálprekr[2] à sa naissance et sous lequel, plus tard, trembla son meurtrier Guttormr[3] ; et ce fait aussi qu'il vient des pays de l'est, comme il est dit dans les chansons des îles Féroé ; et son cheval enfin, qui depuis sept ans, « i siu âr »[4], n'est pas sorti de l'écurie, tel, dans la légende grecque, le Pégase de Persée et de Bellérophon, ou, dans l'Inde, le cheval-soleil que monte Indra[5] !

La deuxième aventure s'explique presque aussi facilement.

La nature divine de Brynhildr ne peut faire de doute. Valkyrie, qu'Agnarr s'était attachée, en s'emparant de sa « chemise de plumes », « fjaþrhamr », elle lui avait donné la victoire qu'Odin destinait à son adversaire Hjalmgunnarr. Pour la punir, le dieu la déclara déchue et décida qu'elle se marierait; mais Sigrdrífa, car il convient ici de lui restituer son nom nordique, jura de ne jamais épouser qu'un homme qui ne fût pas accessible à la crainte[6]. Et pour éloigner les

Brynhildr Sigrdrífa.

1. Ce mythe est aussi interprété comme le symbole de la victoire du soleil sur l'orage. — Le dragon est la représentation de la nuée orageuse : doué du don prophétique et gardien de l'or céleste, il tient en son pouvoir le soleil ou la lune que délivre un héros personnifiant l'éclair ou le vent. Cf. F.-L.-W. Schwarz, *Der Ursprung der Mythologie,* Berlin, 1860.

2. VS. XIII.

3. VS. XXX.

4. DgF. IV, p. 584. — C'est-à-dire pendant toute la durée de l'hiver.

5. Cf. Max Müller, *Nouv. études de myth.,* trad. L. Job, p. 477. — La façon dont Bellérophon s'empare de son cheval ailé rappelle la scène de Sigurđr montant le cheval que sa mère lui a dit de choisir. Cf. L. Preller, *Gr. Myth.,* 3te Aufl., 2ter B., p. 79-80.

6. W. Golther voit dans ce récit trois légendes primitivement indépendantes : « die Sage von einer Valkyrie Odins, die Sage von einem Schwanmädchen, die Sage, welche auch im Märchen vom Dornröschen wiederkehrt. » L'union en aurait eu lieu au IXe s. « Wodurch jedoch nicht ausgeschlossen wird, dass die Schwansagen u. der

prétendants importuns, nous avons vu, aux îles Féroé, la fille du roi Budle, par la vertu magique des nains, entourer son séjour de fumée et de flammes. Il est probable, comme l'a fort bien exposé W. Müller, que pour arriver jusqu'à elle il ne suffisait point de franchir cette enceinte, mais qu'auparavant il fallait d'abord tuer le dragon préposé à sa garde, puis, se rendre maître du cheval, le seul capable de passer à travers le feu : ce sont les trois épreuves que nous retrouvons dans tous les contes indo-européens ayant pour sujet la conquête de quelque mystérieuse fiancée par un brillant et aventureux héros.

Alors Sigrdrífa, qu'Odin avait piquée de l'épine du sommeil, s'endormit dans son hall ainsi défendu, non point toute seule, ainsi que le donne à entendre la tradition nordique, mais, et c'est ici le conte de « La Belle au bois dormant » qui nous a conservé la vérité, tout s'endormit autour d'elle, gens et bêtes, « pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être tout prêts à la recevoir quand elle en aurait besoin [1] ».

Ce sommeil dure non cent ans, nombre qui ne dit rien qu'un temps très long, indéterminé, mais sept ou neuf mois, comme l'hiver dans les pays du Nord [2].

Dornröschenmythus für sich allein genommen bei den nordischen Völkern auch älter sind. » *Studien zur germ. Sagengeschichte*, I. *Der Valkyrienmythus*, p. 40. — Id., II. *Ueber das Verhältniss zwischen der nord. u. deutschen Form der Nibelungensage*, p. 50. Le vafrlogi ou rempart de flammes serait particulier à la légende nordique.

1. Perrault, *Contes de fées*. — B. Symons ne veut pas qu'il y ait de rapports entre cette « Dornröschen » et la valkyrie. Le conte serait, d'après F. Vogt, la marcotte d'un mythe grec de la végétation : lequel mythe serait, du reste, à la base de la légende de Sigfrid et de Brunhilt. C'est-à-dire que conte ni légende ne sont à la base l'un de l'autre, mais sortent d'un germe primitif commun : peut-être, selon la théorie de M. Victor Henry de quelque devinette très simple.

2. Cf. Paul Hermann, *Deutsche Mythologie*, 1898, p. 213. « Mythisch ist die erste Hälfte des Nibelungenliedes, in deren Mitte Siegfried steht, die Erlegung des Drachen, die Hortgewinnung, die Befreiung der Jungfrau durch den Ritt über die Waberlohe, der tragische Untergang durch die Mächte der Finsternis. Es ist ein alter Licht-u. Jahreszeitenmythus : der Lichtgott befreit bei seiner Rückkehr aus der Fremde u. der Gefangenschaft die Sonnenjungfrau, die auf dem Berge schläft u. von den Nebelkindern gefangen wird. Der Panzer, der die schla-

Cette valkyrie, à qui les siècles ont déjà imaginé une histoire, est, en réalité, la personnification de la terre, engourdie par le froid, sous les neiges et les glaces qui l'enferment d'une barrière infranchissable[1].

Infranchissable, hormis pour un seul : le héros prédestiné que la vierge aime sans l'avoir jamais vu, qu'avec confiance elle attend et qu'elle reçoit avec les marques du plus tendre amour !

Et qui donc serait ce héros? Sinon le soleil lui-même qui, au printemps, chassant les frimas, réveille la terre et la féconde[2]. Le dragon = l'enceinte de flammes.

M. W. Golther ne veut pas qu'il y ait rien de commun entre le combat avec le dragon et la délivrance de Brynhildr. « Le dragon, dit-il, ne peut être une représentation du « vafrlogî », ni rien de semblable[3] ». Et il nie que les deux aient, à l'origine, fait partie du même mythe. Au contraire, R. von Muth : « Il est évident que le combat avec le dragon et la chevauchée à travers l'enceinte de flammes sont l'expression différente de la même idée mythique[4]. » Pour nous aussi, non seulement la deuxième aventure confirme l'interprétation de la première : elle en est le doublet. La lutte entre la lumière et les ténèbres, entre l'hiver et l'été,

fende Jungfrau umschliesst, ist ein Bild der Eis-u.Frosthülle, mit der im Winter die Erde eingeschlossen ist; Licht u. Leben bedingen ja einander. In gleicher Weise, wie die Sonne in das Dunkel zurücksinkt, aus der sie der Tagesgott geweckt hat, fällt die blühende Erde wieder in die starren Fesseln des Winters, aus der sie der Jahresgott befreit hat. » Id., p. 250.

1. D'après Symons, Brynhildr sommeillant derrière une enceinte de flammes sur un rocher solitaire, Hindarfjall, serait le soleil pendant la nuit. Chaque matin un héros le réveille qui, lui-même, au soir, succombe devant les puissances de la nuit.

2. On a identifié Sigurdr tuant Fáfnir avec Apollon terrassant le Python. Or, la fête des Septèria, qui avait pour objet de représenter dans une sorte de drame cette victoire du dieu, se célébrait tous les *neuf* ans. Ce nombre n'indique-t-il pas le retour du soleil après les neuf mois d'hiver? Cette conception serait donc née dans les pays du Nord, chez ces Hyperboréens, auprès desquels le dieu se retirait chaque année, à l'automne. La fable, d'après laquelle Phœbos avait été condamné à passer *neuf* ans auprès d'Admète dont il faisait paitre les troupeaux, aurait la même signification.

3. *Studien zur germ. Sagengeschichte,* II, p. 67.

4. *Einleitung in das Nibelungenlied,* p. 61.

symbolisée là-bas par le combat d'un héros contre le dragon, l'est ici par une vierge endormie, que, le jour venu, un dieu vient réveiller.

Cette assimilation nous paraît hors de doute.

D'après une variante de la chanson danoise, c'est sur le « Glasberg » que Sivard va délivrer fière Brynhildr :

> hanndt vanndt staltt-enn Brønild aff glarbiergitt
> om liusenn dag[1].

Or, cette soi-disant « montagne de verre » est un séjour surnaturel. C'est, en effet, comme tel qu'elle est toujours considérée dans les nombreux contes où nous la retrouvons en France, en Allemagne, en Lithuanie, en Pologne et surtout dans les traditions celtiques[2]. L'étymologie d'ailleurs le confirme. Ce mot « Glas », M. Ch. Andler[3] le fait venir de la racine « gladh », qui signifie « lueur, éclat » ; et A. Raszmann[4] du verbe « glisan » briller : « les idées d'éclat, de joie, délices et repos, se confondant ». Mais, d'autre part, si nous cherchons la signification du nom de la « Gnitaheide », où le dragon avait son gîte, le bas-allemand « gnëter », « brillant », appelle en vieux haut-allemand les mots « gnîzan, gneiz, gnizun », en vieux-saxon

1. DgF. I, nº 3, C.

2. Cf. J. Grimm, DM. II, p. 685-698 ; III, p. 243. — Brüder Grimm, KuHM. nº 25. — F.-M. Luzel, *Contes pop. de Basse-Bretagne*, I, 43 ; II, 6. — G. Georgeakis et L. Pineau, *Le Folk-Lore de Lesbos*, p. 19. — A. Nutt, *The legend of the holy Grail*, pp. 191, 198, 218, 222, 223, 248, 264. — F. Liebrecht, *Zur Volkskunde*, p. 100. — *International Folk-Lore Congress*, 1891. Mac-Ritchie, *Historical aspect of Folk-Lore*, p. 106. D'après lady Fergusson, les « glass castles » de la tradition irlandaise seraient des « vitrified forts », comme on en trouve en Écosse. « Thus, the fairy tales, which tell of kings or giants dwelling in castles surrounded by walls of glass may be historically true, in so far as concerns the materials of the castle walls. » Au contraire, M. H. d'Arbois de Jubainville : « La tour de verre dont parle Nennius, la tour de Connan de la littérature irlandaise, est donc la forteresse des morts. » *Le cycle myth. irlandais*, p. 120. — Id. p. 230. « C'est la tour de Kronos, dieu des morts, dans l'île des Bienheureux, que Pindare chantait au vᵉ s. avant notre ère. »

3. *Quid ad fabulas heroïcas Germanorum Hiberni contulerint*, Turonibus, 1897, p. 69.

4. *Die deutsche Heldensage*, I, p. 151.

« gnîtan, gnêt, gniton », avec l'acception de briller. La « Gnitaheiđr » signifie donc, en langage saxon, « la lande brillante » : c'est la « Glitaheiđr » des îles Féroé, en vieux-nordique « glitra » (allemand actuel « glitzern ») qui veut aussi dire briller, étinceler. Enfin, « glitra » étant intimement lié à « glisan », il s'ensuit que « Glitraheiđr » et « Glasberg », la lande et la montagne, désignent un même séjour : séjour commun des morts et des esprits, des géants et des nains scandinaves aussi bien que des fées celtiques, le royaume des ténèbres, où sont enfouis les trésors immenses.

Les deux symboles, très vraisemblablement, ont dû, primitivement, être indépendants l'un de l'autre ; peut-être appartenaient-ils à des tribus différentes, à moins, ce que nous croirions plutôt, qu'ils ne se soient rapportés l'un à la lutte de la lumière contre les ténèbres, l'autre à celle de l'été contre l'hiver : ce n'est que plus tard que, les mythes se confondant, la tradition les aurait attribués au même héros solaire.

Un tel fait n'aurait rien qui pût nous surprendre. « Les doublures, dit Max Müller, sont le pain quotidien de la mythologie ».[1] N'en avons-nous pas dans la légende d'Héraklès un exemple frappant entre tous ?[2]

Brynhildr = le trésor.

Mais cette identité des deux aventures nous amène à un curieux résultat : c'est que, si Sigurđr reste, dans les deux, toujours le même héros lumineux, le dragon contre lequel il lutte dans la première équivalant à l'enceinte de flammes que, dans la seconde, il est obligé de franchir pour arriver auprès de Sigrdrífa-Brynhildr, celle-ci se trouve maintenant ne plus faire qu'un avec le trésor même, ce fameux trésor des Nibelungen[3] que Fáfnir tenait si jalousement caché sur la lande de Giltra, rappelant ceux gardés dans la fable

1. *Nouv. études myth.*, trad. L. Job, p. 411.
2. Id., p. 446. — P. Decharme, *Myth. de la Grèce antique*, p. 493.
3. Le mot Nibelungen lui-même est en faveur de cette origine infernale. Cf. B. Symons, *Germ. Heldensage*, p. 50 et suiv. « Die mythische Bedeutung des Nibelungennamens, die besonders von Wilh. Müller (*Myth. der deutschen Heldensage*, p. 56 et suiv.) geleugnet worden ist, welcher in ihm eine epische Bezeichnung der Franken sieht, erhellt aus seinem Ursprunge — vgl. *Niflhel, Niflheimr*, als Bezeichnung der Unterwelt. »

orientale par des griffons, par des couleuvres dans les légendes de nos campagnes[1] et, dans la tradition slave, ce nid de Golovei dans lequel Ilia de Mourom trouva assez d'or et d'argent pour payer sa rançon: « allusion aux rayons lumineux que la sombre nuée dissimule en ses flancs », a dit M. A. Rambaud[2].

Brynhildr = le trésor = la terre prisonnière de l'hiver.

Cette nouvelle assimilation n'a rien que de très plausible.

Étant donnée la croyance presque générale chez les Primitifs et fort commune de nos jours même que c'est au sein de la terre que sont cachées les mystérieuses richesses des nains ou, ce qui revient au même, dans les cavernes ténébreuses, au fond de montagnes inaccessibles, que les géants tiennent enfermée la jeune fille qu'ils ont volée : ce trésor, que Sigurdr ravit au dragon, cette vierge, qu'il délivre et épouse, c'est bien la terre, la terre prisonnière de l'hiver, à laquelle le soleil, amant qui ne peut pas ne pas venir, rend avec la liberté la vie et l'amour.

Nous ne croyons pas que, de bonne foi, il soit possible de contester cette part fondamentale du mythe dans la légende de Sigurdr[3].

M. H. Lichtenberger, tout naturellement amené, lui aussi, à la reconnaitre, se hâte cependant d'ajouter « que rien ne nous oblige à faire de Sigfrid un héros mythique, une hypostase de Frey ou de Baldr, le dieu du jour qui chasse les ténèbres et ramène l'aurore ou le dieu du printemps qui vient réveiller la terre endormie dans le sommeil d'hiver. Sigfrid peut tout aussi bien avoir été dès l'origine un simple héros, dont la trace historique s'est perdue et

1. Cf. P. Sébillot, *Litt. orale de l'Auvergne*, p. 214.

2. *La Russie épique*, p. 111.

3. Cf. A. Nutt, *Problems of heroic legend*, p. 113. « It will suffice to say here that the first of the two portions into which this saga naturally divides itself, the portion dealing with the youth of Siegfried, is mythic, i. e., to repeat my definition, necessarily non-historic. It is necessarily non-historic as relating occurences which never happened because they never could happen. This is the characteristic of myth, its contents are not only invented, they are as a rule invented outside any possible limit of human experience. » *International Folk-Lore Congress*, 1891.

dont la légende a été enrichie peu à peu de données empruntées aux récits mythiques ou populaires [1]. »

Primitivité de ce mythe.

Nous avouons ne pas comprendre cette restriction. A moins qu'elle ne signifie tout simplement que le dieu du mythe primitif n'ait, à un certain moment, pris le nom de quelque héros germain, franc ou scandinave, en lui donnant, en retour, ses attributs et ses qualités. Cet échange est possible ; il paraît même probable : déjà, dans le Beówulf [2], nous avons remarqué que l'aventure du dragon était attribuée non pas à Sigurđr, mais à son père Sigmundr. Chaque tribu devait localiser la légende à sa façon, et les noms importent peu.

Ce qui importe, c'est l'existence du mythe en lui-même.

Il se retrouve chez les Celtes

Nous le retrouvons, en ses éléments primordiaux, par tout le monde germanique ; indépendamment des chants populaires sur Sigurđr et de la tradition eddique, nous l'avons déjà rencontré dans d'autres chants, populaires aussi, et qui comptent assurément parmi les plus anciens que nous possédions, ceux où quelque hardi compagnon s'en va, à travers mille périls, à la conquête d'une vierge ravie par un géant. Nous avons conclu, plus haut, à propos des chansons de Svejdal et de Vonved que ce thème mythique devait être antérieur à l'arrivée des Germains dans les régions qu'ils occupent actuellement. En effet, chez les Celtes, qui semblent les y avoir précédés, il était au moins aussi répandu, sinon davantage, à en juger par tous les contes en lesquels il s'est développé. Quelquefois, ces contes offrent avec la tradition nordique des ressemblances de détails vraiment extraordinaires. Nous rappelons, pour exemple, dans les Mabinogion, l'aventure du prince Kuhlwch à la recherche d'Olwen [3]. Un autre récit, la navigation de Mael-Duin, n'est pas moins surprenant sous ce rapport [4].

La navigation de Mael-Duin.

« Il y avait une fois un homme célèbre chez les Eoganacht de Ninuss, c'est-à-dire chez les Eoganacht des Ara. Il s'appelait Ailill, on l'avait surnommé Tranchant-de-

1. *Le poème et la légende des Nibelungen*, p. 173.
2. 5e éd. de M. Heyne, vers 885 et suiv.
3. Voir plus haut, p. 150.
4. H. d'Arbois de Jubainville, LC. V, *L'épopée celtique en Irlande*, I, p. 455 et suiv.

bataille. C'était un puissant guerrier, le héros de sa tribu et de sa famille. Une jeune religieuse, abbesse d'un monastère de nonnes, eut des rapports avec lui. Des deux naquit un homme distingué, Mael-Duin, fils d'Ailill...

... Peu après son retour dans son pays, Ailill fut tué par des pirates, qui brûlèrent sur lui l'église de Dubcluain. La religieuse, au bout de neuf mois, mit au monde un fils et lui donna le nom de Mael-Duin. L'enfant fut ensuite secrètement transporté auprès de la reine, amie de sa mère et femme du roi des Eoganacht; il fut élevé par elle et elle lui dit qu'elle était sa mère.

Sa mère adoptive l'éleva avec les trois fils qu'elle avait du roi, dans un même berceau, sur le même sein, dans le même giron. Ses formes étaient belles; il est douteux qu'une créature de chair fût aussi accomplie que lui. Il grandit et devint un guerrier habile dans le métier des armes. Grand était son éclat, grandes sa fierté et son adresse aux jeux. Il surpassait chacun, soit qu'il lançât la balle, courût, sautât, jetât les pierres ou fît courir les chevaux; bref, il était victorieux dans tous ces exercices. Un jour, un guerrier, qui était jaloux de lui, lui dit, emporté par la colère : « On ne connaît ni ton clan, ni ta famille, on ne sait qui sont ni ton père ni ta mère, toi qui l'emportes dans tous les exercices, que nous luttions sur terre ou sur mer, ou au jeu d'échecs. »

Mael-Duin se tut; jusqu'alors il avait pensé qu'il était le fils du roi et de la reine, sa mère adoptive, puis il dit à celle-ci : « Je ne mangerai ni ne boirai jusqu'à ce que tu m'aies appris quelle est ma mère et quel est mon père ».

... Sa mère adoptive l'emmena alors et le remit aux mains de sa mère; il pria sa mère de lui dire qui était son père.

« Sotte demande », dit celle-ci! « Quand même tu saurais qui est ton père, tu n'auras de lui ni bien, ni bon accueil, car il y a longtemps qu'il est mort. »

« Je préfère le connaître », répliqua-t-il, « quel qu'il soit[1]. »

1. Comme Mael-Duin, Conchobar, Cùchullain et Find sont nés d'une union irrégulière et entreprennent un long voyage pour aller tuer le meurtrier de leur père : c'était donc là un thème très commun dans la tradition celtique.

Sa mère lui dit alors la vérité : « Ailill Tranchant-de-bataille était ton père, il était des Eoganacht de Ninuss. » Mael-Duin alla ensuite dans le pays de son père prendre possession de son héritage; ses frères de lait étaient avec lui, c'étaient de beaux guerriers. Ses parents lui souhaitèrent bienvenue et lui firent bon accueil. Quelque temps après, nombre de guerriers se tenaient dans le cimetière de l'église de Dubcluain et s'amusaient à lancer des pierres. Le pied de Mael-Duin posait sur les ruines incendiées de l'église contre laquelle il lançait des pierres. Un homme à la langue de poison, un des vassaux de l'église, nommé Briccné, dit à Mael-Duin : « Il vaudrait mieux pour toi venger l'homme qui a été brûlé ici que de lancer des pierres sur ses ossements décharnés et brûlés. »

« Qui est cet homme ? » dit Mael-Duin.

« C'est Ailill, ton père. »

« Qui l'a tué ?. »

Briccné : « Des brigands de Leix et c'est ici qu'ils l'ont tué. » Mael lâcha la pierre qu'il tenait, s'enveloppa tout armé dans son manteau, et fut triste de ce qu'on lui avait dit. Puis, il demanda la route pour aller à Leix, et les sages lui dirent qu'il n'y en avait pas d'autre que la mer.

Mael se rendit alors à Corcomroe demander à un druide qui se trouvait là, ses charmes, sa bénédiction, pour commencer la construction d'un navire ».…

Mael-Duin avec ses compagnons prend la mer au jour fixé par le druide. Il trouve les meurtriers dans une île, mais, avant de pouvoir les châtier, il est repoussé dans l'océan par une tempête. Alors commence une navigation interminable qui le mène de merveille en merveille : tour à tour il aborde à l'île des fourmis énormes, à l'île des grands oiseaux, à l'île aux fruits merveilleux, à l'île au château gardé par un chat, à l'île avec une forteresse au pont magique et dont la jolie hôtesse leur souhaite la bienvenue, en les appelant chacun par leur nom, *sans cependant les avoir jamais vus auparavant*. « Il y a longtemps, dit-elle, qu'on prévoit et qu'on sait votre arrivée ici ! » Puis, c'est l'île de la reine et de ses dix-sept filles, qui, elle aussi, lui souhaite la bienvenue et avec laquelle il demeure trois mois

d'hiver et trois mois de printemps ; enfin, c'est l'*île entourée d'un rempart de feu*...

La légende de Sigurdr aurait été portée par les Germains en Irlande.

On le voit, c'est bien dans le récit celtique le même sujet que dans la tradition nordique ; Mael-Duin est absolument identique à Sigurdr : leur enfance est la même, avec les mêmes détails et les mêmes incidents ; le même aussi le but de leurs aventures.

Pour expliquer cette surprenante ressemblance, M. Zimmer[1], exposant l'influence considérable exercée par les Germains, principalement par les Normands, sur l'Irlande, a essayé de démontrer qu'ils y avaient entre autres choses porté la légende des Nibelungen : sous l'influence des récits norrois les légendes irlandaises auraient subi de profondes modifications.

Naturellement, nous avons la théorie opposée : d'après laquelle ce seraient les récits irlandais qui seraient venus tomber en terre germanique ou scandinave et y auraient produit une variété nouvelle.

De celle-ci, M. C. Andler s'est constitué, en France, le défenseur convaincu[2].

La légende serait venue d'Irlande en Allemagne.

M. Zimmer, ayant le premier fait remarquer que l'irlandais Fer Diad, « virum nebulæ », correspondait à l'allemand Nibelungen, « ceux du pays des brouillards, » en avait conclu que c'était celui-ci l'original. M. C. Andler prétend le contraire. Et voici son raisonnement. Le don d'invisibilité est très commun chez les Celtes ; or, il n'est point attribué à Sigurdr : les Scandinaves n'ont donc pu fournir aux Irlandais ce détail qu'eux-mêmes ignoraient. Au contraire, les poèmes de la Haute-Allemagne, le « Biterolf », les « Nibelungen », le « Hürnen Seyfrid » donnent une « Tarnkappe » à Sigfrid : ce sont donc, puisque les Allemands du Sud ne sont point allés en Irlande, les missionnaires irlandais qui leur ont apporté cette conception. De même pour la « peau cornée ». Ni les chansons populai-

1. *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, XXXII, p. 196 et suiv.

2. *Quid ad fabulas heroïcas Germanorum Hiberni contulerint*, Turonibus. 1897, p. 43. « Nobis vero propositum est ostendere adscitas a Germanis Hibernorum fabulas Zimmerum non coarguisse ; potuisse ab Hibernis mutuari Germanos, a Germanis Hibernos non potuisse. »

res, ni l'Edda n'en font mention ; mais on la trouve dans les « Nibelungen », le Hürnen Seyfrid » et la « Thidriks-saga », qui fut composée sous l'influence allemande. D'où donc les Allemands l'auraient-ils pu tenir ? Chez les « Tûatha Dê Danann », ces « dieux qui ont précédé les hommes sur la terre d'Irlande et qui, survivant à leurs désastres, viennent encore journellement visiter ce pays, tantôt visibles, tantôt invisibles, tantôt protecteurs, tantôt ennemis », beaucoup devaient leur force prodigieuse à une sorte de cuirasse cornée, « cnes congan », dont ils étaient revêtus. Cette cuirasse étant inconnue des Germains, quand les Irlandais leur en eurent appris l'existence et fait la description, bientôt, afin de se la mieux expliquer, ils auraient imaginé que celui qui en était pourvu s'était baigné dans le sang d'un dragon pour se durcir ainsi la peau à l'instar de celle du monstre. Explication pour le moins étrange, surtout si l'on tient compte de l'époque récente où elle aurait été trouvée et si l'on se souvient que, déjà dans le Beówulf, il est question, sans plus de détails, il est vrai, de cette fusion du dragon : « wyrm hât gemealt »[1].

M. C. Andler continue par l'énumération de tous les autres points communs à la tradition germano-scandinave et à la tradition irlandaise : le pouvoir de Sigfrid de prendre la forme de Gunther, le breuvage d'oubli, le meurtre du dragon[2], la légende du trésor, les valkyries.

Mais tout cela ne se rencontre pas uniquement chez les Germains et les Celtes ; ce sont, ainsi que l'invisibilité et l'invulnérabilité[3] des conceptions essentiellement naturalistes : et leur origine suffit pour en expliquer le caractère à

1. 5e éd., M. Heyne, vers 898.

2. Pour cette aventure, M. Ch. Andler dit cependant, p. 60 : « Maxime ab his quoque fabulis cavendum, quæ contra dracones contendentem heroa aliquem induxerint. Sunt enim apud omnes gentes vulgatissimæ. »

3. Dans un conte gaëlique du recueil de Campbell, « Le jeune roi de Easaidh ruadh » un Gruagach, sorte de démon, n'est, comme Sigurdr, vulnérable qu'en un seul endroit du corps et, comme le héros scandinave aussi, ne peut être tué que par une certaine épée. Cf. Joh. Bolte, *Kleinere Schriften zur Märchenforschung von Reinhold Köhler*, Weimar, 1898, p. 158. — Cf. dans Saxo, GD. III, p. 70 ; IV, 117 ; VII p. 247.

la fois primitif et universel. Qu'est-il donc besoin de supposer un emprunt des Allemands aux Irlandais, ou réciproquement, pour en expliquer la présence chez les uns et les autres ? Alors il faudrait aussi dire comment la même tradition est passée, en tout ou en partie, par exemple, chez les Berbères[1] ou les Polynésiens[2].

Mais la même légende se rencontre chez les Berbères.

A notre tour, nous aurions une autre explication : c'est que, la légende étant déjà assez fortement constituée lors de la domination celtique en Europe, le fond de la population, que l'invasion germanique recouvrit plus ou moins, a pu la conserver, presque intacte, en des endroits divers et fort éloignés les uns des autres, là, sans doute, où ce substratum était le plus dense ou fut le moins troublé. Ainsi se comprendraient, sans le moindre effort, et la similitude de sens des noms propres *Fer Diad* et *Niflung*, Scandinaves et Irlandais traduisant de la même façon en leur langue respective une conception originairement commune, et aussi toutes autres dissemblances et ressemblances en cette libre poussée de chants et de récits.

L'histoire littéraire elle-même ne nous donne-t-elle pas raison? On a, en effet, deux importants fragments de la navigation de Mael-Duin dans un manuscrit du XIe siècle ; mais la conception, d'après M. Ferdinand Lot, pourrait fort bien en remonter au Xe [3]. Cette navigation est, en outre, mentionnée dans deux anciens catalogues de la littérature épique de l'Irlande, dont nous possédons deux manuscrits datant des XIIe et XVIe siècles ; mais M. d'Arbois de Jubainville en attribue l'original à la fin du VIIe siècle, tout en admettant d'ailleurs des interpolations au Xe.

1. Cf. René Basset, *Nouv. contes pop. berbères*, n° 110, p. 134. Il s'agit du jeune Haroun er Rachid: « Le temps se passa, l'enfant grandit et devint un jeune homme. Un jour il alla jouer à la balle et l'envoya contre une vieille femme qui tenait un seau. Elle lui dit : « Que Dieu maudisse celui qui ne sait pas qui est son père ! » Le jeune homme se leva, alla chez sa mère, la fille du roi des Génies et lui dit : « Par Dieu, si tu ne m'indiques pas qui est mon père, je te frapperai avec ce fer ! »

2. Cf. A. Réville, *Les religions des non-civilisés*, II, p. 33.

3. H. d'Arbois de Jubainville, LC. V. *L'épopée celtique en Irlande*, I, p. 451.

Ainsi, à l'époque à peu près où les moines irlandais sont venus s'établir en Allemagne, cette tradition dans leur pays était déjà fixée par l'écriture. De la même époque environ date aussi la tradition écrite de l'Edda. Or, il suffit, nous semble-t-il, de comparer les poèmes eddiques aux chants épiques de l'Irlande pour se convaincre et de leur parfaite indépendance les uns à l'égard des autres, tant les détails caractéristiques sont différents, et de leur parallélisme, si nous pouvons nous exprimer ainsi : leur source étant incontestablement commune, mais si lointaine, mais si voilée de brouillards !

Elle appartient à une population prégermanique.

Cette enfance de Sigurđr, identique non à celle de Mael-Duin seulement, mais de tant d'autres héros celtiques : Perceval et Peredur, Cùchullain et Tristan[1], ces deux derniers surtout, Saxo, dans ses « Gesta Danorum » nous donne à entendre qu'elle fut également celle du fils d'Odin, Boo[2]. Nous la retrouvons dans la tradition slave aussi. C'est Vassili Bouslaévitch jouant avec les jeunes garçons de Novgorod ; c'est Dobrýnya[3] : il monte un cheval que jamais personne n'a dompté avant lui ; au moment de partir, sa mère le bénit, lui donne des objets magiques ; puis, il va combattre un dragon à la rivière de Púchai et le sang du dragon manque de le noyer ; enfin, à cheval, il entre dans une cité non par la porte, mais en sautant par-dessus les murs.

On la retrouve chez les Slaves.

1. M. Ch. Andler a admirablement fait ressortir les points de ressemblance qui existent entre la légende de Sigurdr et celle de Tristan et Iseut, p. 72 : 1° Tristani, velut Sigfridi, patrem ante filium natum interiisse : 2° Tristanum adversus draconem dimicavisse ; 3° Tristanum mari profectum esse, ut pro alio rege (Marco) puellam quamdam (Isoldam flavam) in connubium rogaret ; 4° matrem forte quædam pocula Tristano filiæque Isoldæ amatoria porrexisse ; 5° nuptiis factis, accubuisse Tristanum sponsæ regiæ ; gladium autem, pudicitiæ servandæ causa, interpositum fuisse ; 6° fluctuare inter duas Isoldas Tristanum, « Isoldam scilicet flavam » et « Isoldam cum manibus albis », quemadmodum inter duas anceps Hildas fuerit Sigfridus ; 7° dedisse Isoldam flavam anulum Tristano ; eoque viso, ipsa nuptiarum nocte, invidia correptam esse Isoldam alteram ; 8° interiisse pari fere modo ac Sigfridus interiit, Tristanum, quem octo viri interfecerint. »

2. GD. II, p. 82.

3. Hapgood, *Epic songs of Russia*, pp. 188, 194, 196. 259. — A. Rambaud, *La Russie épique*, p. 133.

Dans l'épopée persane, Sohrab, fils de Rustem et de la princesse Tchmimeh, à un mois était fort comme un enfant d'un an ; à dix ans, il surpassait chacun par sa force prodigieuse. Étonné lui-même de ses exploits, il somme sa mère de lui apprendre le nom de son père.

Et ce n'est pas seulement l'enfance, mais l'existence entière du héros qui, dans ses grands traits, revient partout, dans les chants épiques et dans les contes populaires : on l'en peut dire un véritable lieu commun. Si de telles sources paraissent trop modestes, faut-il rappeler que ce sont elles, en réalité, qui ont alimenté sous les noms les plus variés, les grands courants poétiques de la Grèce et de l'Inde? « L'origine de l'épopée germanique, a dit A.-F. Ozanam[1], achèvera de s'éclaircir par la comparaison des fictions semblables qu'on trouve dans les grandes littératures de l'antiquité.

Sigurdr et Apollon.

« Dans la mythologie grecque, un dieu lumineux, Apollon, tue des premières flèches de son arc le serpent Python, né de la corruption de la terre, et le symbole, au propre comme au figuré, de la lutte de la lumière contre les ténèbres[2]. Vainqueur, il meurt des morsures qu'il a reçues, descend aux enfers et en revient rayonnant d'une jeunesse éternelle, pour recueillir les adorations des hommes.

« C'est l'idéal que reproduisent toutes les fables héroïques de la Grèce. Le combat contre le serpent reparaît dans les aventures d'Hercule, de Cadmus, de Bellérophon[3]. Mais les

1. *Études germaniques*, I, p. 275.

2. « Ein Kampf, welcher dem Drachenkampf Siegfrieds in der deutschen u. nordischen, dem des h. Georg in der christlichen Mythologie entspricht. » L. Preller, *Gr. Myth.*, 4te Aufl., Ister Band, p. 238.

3. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Le cycle myth. irlandais*, p. 204. « Le héros qui a tué la Chimère porte, en souvenir de cette victoire, le surnom de βελλεροφόντης, ou meurtrier de Belléros ; c'est-à-dire que le monstre, outre le nom de Chimère, portait celui de Belléros. Belléros est le même mot que Balar, nom du dieu des Fomôré tué par Lug à la bataille de Mag-Tured. Belléros est dérivé de la même racine que βάλλω, « je lance », βέλος, « trait, javelot ». Que lançait le monstre de la myth. grecque, Chimère ou Belléros ? Un jet terrible de feu ardent. C'est la foudre. Dans le mythe irlandais, le regard que l'œil habituellement fermé de Balar jette sur ses ennemis, et qui les tue, est aussi la foudre. Balar est dieu de la foudre en même temps que de la nuit. »

ressemblances éclatent surtout entre les héros de l'Edda et les trois personnages aimés des poètes classiques : Jason, Persée, Achille. L'expédition des Argonautes a pour théâtre la Colchide, c'est-à-dire une contrée maudite, où naissent les poisons, où règnent les divinités de l'Enfer et de la Nuit. La Toison d'or rappelle la peau de loutre où fut déposé le trésor fatal : un dragon veille à sa garde[1]. Jason est le rejeton des dieux, le fils de la lumière. *Il devient invulnérable par la vertu d'une onction magique dont il a frotté ses membres. Il terrasse le monstre et s'empare de l'or éclatant ; mais, comme Sigurdr, il trouve le danger dans la victoire. Il s'éprend comme lui d'une vierge magicienne dont l'amour lui sera funeste...*

Sigurdr et Jason.

« La fable de Persée[2] prête aux mêmes rapprochements. Persée descend de Jupiter ; *il a reçu, aussi bien que Sigurdr, l'épée magique, le casque qui rend invisible et le coursier intelligent, Pégase. On lui attribue la conquête du trésor des Hespérides, gardé par le serpent dont les yeux ne se fermaient ni le jour, ni la nuit. Il délivre la belle Andromède, qui devient son épouse, mais dont les noces sont ensanglantées par un combat terrible. Il meurt enfin de la main d'un traître...*

Sigurdr et Persée.

« Dans l'histoire d'Achille, l'héroïsme grec se dégage des circonstances mythologiques qui l'enveloppaient : au siège de Troie, on ne voit plus de dragon ni de magicienne ; mais

Sigurdr et Achille.

1. Cf. L. Preller, *Gr. Myth.*, 3te Aufl., 2ter Band, p. 71. « Der tiefere Grund scheint auch hier eine alte Naturfabel zu sein, die sich in der Sage vom Herakles u. der Hesione u. in der vom Jason u. der Medea wiederholt. Es ist der Mond in der Gestalt einer schönen Jungfrau, den die Finsterniss in der Gestalt des Drachen zu verschlingen droht, ein Märchen, welches beinahe alle Völker kennen. » — Id., p. 234, à propos d'Héraklès et Hesione : « Ein Märchen, welches auch in bildlichen Darstellungen überliefert ist u. in den Erzählungen anderer Völker von dem Monde oder der Sonne, welche ein Drache zu verschingen droht, seine natürliche Erklärung findet. »

Cf. Max Müller, *Nouv. études de myth.*, p. 324. Jason et la Toison d'or.

2. Id., p. 326-444. « Persée vient de l'Orient, de la montagne de Dicté, à l'est de la Crète, et on l'envoie à l'Occident chercher la tête de Méduse ; Héraklès de même, pour conquérir les pommes d'or. Persée arrache Andromède aux étreintes d'un monstre et l'épouse : Héraklès s'empare de Déjanire à la suite d'un rude combat contre Achéloos métamorphosé en un taureau fougueux. »

il y a une femme fatale et un trésor. Achille aussi est issu d'un sang divin. Les destins lui ont promis, comme à Sigurdr, une courte vie, mais un nom immortel. Il porte aussi une armure merveilleuse et ses chevaux prophétisent. *Trempé dans un bain sacré, il en est sorti invulnérable, excepté au seul endroit où la flèche de Pâris doit l'atteindre. Il meurt frappé en trahison par celui dont il va épouser la sœur...*

« Ainsi la tradition germanique se rencontre avec celle des Grecs non pas en un petit nombre de points, non pas dans tous, mais dans les traits qui composent la figure du héros, qui font l'intérêt dramatique, la beauté, la moralité de l'action. *De tels rapprochements ne s'expliquent ni par le hasard qui n'a pas cette constance*[1]*; ni par une imitation servile, où il n'y aurait pas cette variété.* » Ces héros sont nés indépendants l'un de l'autre ; tout ce qu'ils ont de commun, c'est l'antique fond âryen, la lutte entre les ténèbres et la lumière, peut-être l'hiver et le printemps[2].

1. Ainsi que paraît le prétendre R. von Muth. « Aber wenn sich auch dieser Drachenkampf bei allen arischen Völkern findet, von Karna u. Rustem bis Siegfried u. S. Georg, berechtigt doch Nichts zu der Behauptung, dass dieser Mythus noch aus einer Zeit indoeuropäischer Urgemeinschaft stamme, wie Leo u. Holzmann wollen. Wir haben Gelegenheit oft u. wiederholt zu beobachten, wie Sagen unter den verschiedensten Verhältnissen ganz analog entstehen u. in kleinsten Zügen oft die überraschendste Uebereinstimmung zeigen, ohne dass es gestattet wäre. dieserhalb auf Urgemeinschaft zu schliessen. » *Einleitung in das Nibelungenlied*, p. 56.

2. Max Müller, *Nouv. études de myth.*, trad. Léon Job, p. 550. — *International Folk-Lore Congress*, 1891. Jevons (*European or Asiatic Origin of the Aryans*, p. 326) cite une intéressante conclusion de Hans Wolzogen (dans *Zeitschrift fur Volkerpsychologie u. Sprachwissenschaft*, VIII, p. 206) : J'ai trouvé l'idée du dragon vomissant du feu employée dans l'extrême Nord comme la représentation mythique du froid de l'hiver vaincu par le héros solaire (Sigfrid et Fáfnir, Sigfrid et Brynhildr qui est entourée d'une enceinte de flammes) et la même idée employée dans les pays chauds du sud comme la représentation mythique de l'énervante chaleur du soleil, dont le dieu du tonnerre vient délivrer la terre. Évidemment, cette dernière idée, qui est la plus naturelle, est la plus ancienne ; tandis que l'autre, qui semble presque contraire à la raison, n'est qu'une idée traditionnelle, la chose symbolisée ayant complètement changé. Si cela était exact, il est évident que les nations chez lesquelles cette idée mythique a survécu seraient venues des contrées où l'idée correspond exactement à la chose. Ce qui prouverait l'origine asiatique des Indo-Européens.

Cf. F.-L.-W. Schwartz, *Der Ursprung der Mythologie* : p. 29, le dragon

« En Perse, Rustem, le plus puissant de tous les héros de l'Iran, après de longues guerres contre les ennemis des dieux, meurt, comme Sigurdr, dans une chasse où son frère l'a traîtreusement conduit.

Sigurdr et Rustem.

« Mais la tradition héroïque s'est conservée plus fidèlement encore dans les sanctuaires de l'Inde, dans ces poèmes sans fin qu'on y récite solennellement aux fêtes publiques. Rien n'est plus célèbre que l'épopée du Mahabharat, où Vichnou, le dieu conservateur, s'incarne sous le nom de Crichna, afin de délivrer la terre, désolée par les géants et les monstres... *Il met à mort le géant qui tenait en captivité seize mille vierges et met en liberté les belles prisonnières... la mission de Crichna est accomplie : il périt enfin percé d'une flèche.* »

Sigurdr et Crichna.

Tous, héros ou dieux, Jason, Persée, Achille, ainsi que Rustem et Crichna et Sigurdr, finissent de la même façon : prématurément et par trahison. M. W. Golther[1] nie, en ce qui concerne ce dernier, qu'on puisse voir dans Gunther et les Burgondes les puissances ténébreuses qui, après avoir assujetti le héros lumineux, finissent par lui donner la mort. Cependant, il est, dans la tradition, un tout petit détail qui nous paraît, à nous, devoir donner à cette interprétation une force singulière. Kriemhilt a vu, en rêve, Sigfrid tué

Gunnarr et les puissances ténébreuses et hivernales.

dans les armoiries des héros grecs; p. 80, Sigfrid et Héraklès ; p. 141, Sigfrid et Achille ; p. 207, l'aventure de Sigfrid et Brünhild comparée avec celle d'Héraklès et Hesione.

R. von Muth. *Einleitung in das Nibelungenlied,* p. 56. « Siegfried ist weder der Apollon, der den Python erschlägt, noch der Jason, der das Vlies holt, aber allerdings fussen sie alle auf gleichem Grundgedanken und daraus erklärt sich die Uebereinstimmung einzelner Züge. » — W. Golther, *Studien zur germanischen Sagengeschichte,* I, *Der Valkyrienmythus,* p. 3. « In den Sagen sind freilich Keime enthalten, die gemeingermanischen ja indo-germanischen Ursprunges sind, aber die fertige, volle Blüthe ist eine ausschliesslich nordgermanische Schöpfung, oft nicht einmal gemeinnordisch, sondern Eigenthum eines besonderen nordischen Stammes. » — *Revue des Deux-Mondes,* 15 déc. 1866. *L'épopée des Nibelungen,* par A. Réville. — E. de Laveleye, *Les Eddas,* p. 23.

1. *Studien zur germanischen Sagengeschichte,* II, p. 65. « Die versuchten Deutungen Gunthers u. der Burgunden als der finsteren Todesmächte, die den lichten Helden zu ihrem Dienste zwingen, werden durch die Quellen nirgends gerechtfertigt. »

par deux sangliers[1]. D'autre part, dans la Thiđrikssaga, ch. 348, Högne dit : « Il n'a point été assassiné ; c'est un sanglier féroce que nous chassions qui lui a fait cette blessure mortelle. » A quoi Kriemhilt répond : « Ce féroce sanglier, Högne, c'est toi et personne autre ! » Dans la légende de Chypre et de Byblos, Adonis était un jeune dieu que sa beauté avait fait aimer de la déesse ; mais cet amour causa sa perte : ce fut un sanglier aussi, envoyé par un dieu jaloux, qui, à la chasse, le blessa à mort. Or, Adonis est le soleil, dit Macrobe, et le sanglier qui le tue, personnifie l'hiver[2].

Ainsi, la troisième partie du mythe, modifiée et complétée à l'époque des migrations barbares, trouve là, elle aussi, son interprétation toute naturelle.

1. Si sprach zuo dem recken : « lât iuwer jagen sîn.
mir troumte hînaht leide, wie iuch zwei wildiu swîn
jageten über heide : dâ wurden bluomen rôt.
daz ich sô sêre weine, des gêt mir wærlîche nôt.
NN. str. 921.

2. « Ab apro autem tradunt interemtum Adonin, hiemis imaginem in hoc animali fingentes ; quod aper hispidus et asper gaudet locis humidis et lutosis, pruina que contectis, proprie que hiemali fructu pascitur, glande. Ergo hiems veluti vulnus est solis, quæ et lucem ejus nobis minuit et calorem ; quod utrumque animantibus accidit morte. » Macrobe, *Saturnales*, ch. XXI.

Cf. K. Simrock, DM. p. 201-202. — E. Mogk, GM. p. 95, rappelle comme preuve de l'origine solaire de Sigurđr le fait qu'il ne peut être tué que par sa propre épée : « Nun wissen wir aus anderen germanischen Mythen von Himmelsgöttern, dass diese sich in Besitz eines vorzüglichen Schwertes befinden, durch welches sie umkommen, sobald es in die Hände ihrer Gegner kommt ; es ist dies Schwert das Symbol der Sonne ; die Macht des lichten Tages-u.Himmelsgottes hört auf, wenn diese am Horizonte verschwunden ist, wenn sie sich in der Gewalt der finsteren Mächte befindet. »

CHAPITRE VI

AVENTURES DIVERSES. — LES ENFANTS DE SIGURÐR

Dans une forêt, les grands arbres élèvent jusqu'au ciel leurs troncs élégants et droits; mais, à leur pied, tout autour, des tiges plus modestes, quoique de même origine, poussent par broussées : de loin, nul ne les soupçonne; cependant, par toutes les fleurs qu'elles abritent elles sont un charme pour le promeneur qui s'aventure à les chercher. Il en est un peu de même de la tradition : tandis que les meilleurs de ses chants sont partout connus, une foule d'autres restent ignorés, intéressants pourtant en leur luxuriante variété.

C'est le cas, en particulier, pour la légende de Sigurðr. Au-dessous des grands faits que, de bonne heure, les poètes avaient fixés par le rythme et dont ils avaient par la suite composé leurs chants et leurs épopées, mille détails témoignent admirablement de la vitalité toujours latente de la souche primitive.

Aux îles Féroé, comme en Danemark et dans tous les pays scandinaves, le peuple célèbre et chante encore bien d'autres exploits de son héros favori : et non de lui seulement, mais aussi de ceux qui l'ont plus ou moins approché, mais des siens et des êtres qu'il a laissés au monde après lui.

De Sigurðr lui-même, c'est d'abord une série d'aventures avec les nains et qui lui seraient arrivées alors que, tout jeune, il était encore à la cour du roi Hjálprekr, son parâtre.

Une première fois[1], il lui prend fantaisie d'aller au bois des païens, païens et nains ne font qu'un dans l'esprit Sigurdr et la fille du roi des nains.

1. V.-U. Hammershaimb, SK. p. 80, Dvörgamoy, I.

du chanteur. Trois jours et trois nuits il chevauche, sans rencontrer personne : tout à coup il se trouve au milieu d'une troupe de nains qui n'ont rien moins que l'air hospitalier. L'un d'eux le frappe au visage[1], si fort que le sang lui jaillit du nez et de la bouche, coulant tout le long de l'armure, jusque sur la selle.

Sigurdr tire l'épée ; les nains volent autour de lui ; les coups pleuvent : il n'en voit plus ni ciel, ni terre. A la fin, il les met en fuite, mais reste dans une obscurité profonde, d'où il ne sortirait pas si, devant lui, n'apparaissait soudain comme un reflet d'or : c'est la fille du roi des nains qui vient à son secours. Elle lui donne un baiser, aussi doux que si ç'eût été du vin,

hon kissti hann so sotan koss
áf vörrum vatti vín[2].

Alors, le conduisant à travers la nuit, par monts et par vaux, elle l'accompagne, au delà des torrents et des rivières, jusqu'au palais du roi : non sans bien lui recommander, chemin faisant, de ne pas accepter l'invitation que lui fera son père d'aller avec lui dans sa forge, car il y fondrait comme cire.

Grâce à cet avertissement, Sigurdr échappe au sort réservé aux visiteurs de ce séjour et reçoit en cadeau des armes merveilleuses que le roi lui-même a forgées : une cotte, sur laquelle aucune épée n'a prise, aussi un casque dur et un bouclier rond.

Après quoi la jeune fille lui indique le chemin qui doit le ramener auprès des siens.

Un autre jour[3], en chevauchant de nouveau à travers bois, il aperçoit un tertre entr'ouvert et, à l'intérieur, des

1. Str. 14.

Fram gekk ein áf dvörgunum
fast áf miklum módi,
hann hevdi upp sína hogru hond
og Sjúrd á násar sló.

2. Str. 26.
3. V.-U. Hammershaimb, SK., p. 92, Dvörgamoy, III.

trésors éblouissants [1]. Il y entre : il est encore chez les nains. Comme la première fois, une jeune fille le reçoit qui lui fait le plus doux accueil et cherche à le retenir par tous moyens : vêtements précieux qu'elle lui donne, parmi lesquels une « cape » qui rend invisible; richesses et pouvoir qu'elle lui promet.

Il passe une nuit près d'elle et repart, s'engageant à revenir dans neuf mois.

Entre temps, son cheval Grane, qu'il avait attaché à la porte, a disparu. Elle lui en procure un autre qui, dit-elle, est rarement sorti des écuries. A l'orée du bois il retrouve le sien.

En route, un géant, furieux de ce que la fille du roi des nains lui a fait un tel accueil, brutalement l'interpelle : un combat a lieu d'où, naturellement, Sigurđr sort victorieux.

Au fond, ce sont là autant de variantes de la visite à Brynhildr.

D'autres chants sont pour nous plus nouveaux.

Combat de Sigurdr contre les géants.

Un jour, Sigurđr se trouve en face de Virgar, l'un des preux les plus vaillants de la cour du roi Thiđrikr. Ils se battent et, comme ils ne peuvent se vaincre l'un l'autre, tous deux ils se jurent confraternité et vont ensemble guerroyer tantôt contre les nains, tantôt contre les géants : celui de Holmgård [2], par exemple, dont Sigurđr conquiert le royaume, ou son fils, le géant de Leittrabjerg [3], qui, avec toutes ses bandes, ne parvient pas à venger son père et à déposséder le ravisseur de ses biens.

Contre les nains.

Une autre fois [4], le roi des Gjúkungar ayant enlevé la fille du roi des nains, le mariage va avoir lieu quand survient le nain, assisté d'Asmund, l'un des prétendants à la main de la jeune fille. Les Gjúkungar sont vaincus ; la fiancée est reprise : mais arrive Sigurđr qui, à son tour, défait Asmund et met les nains en déroute.

1. Se rappeler nos nombreuses légendes de la terre qui s'entr'ouvre, à des époques déterminées, et laisse voir à l'intérieur des trésors merveilleux.
2. V.-U. Hammershaimb, SK. p. 114. — Risin i Holmgörđum.
3. Id., p. 120. Risin áf Leittrabergi.
4. Id., p. 86, Dvörgamoy, II.

La fiancée était assise à la large table, — cousant de la toile blanche : — du hall Sigurdr l'enleva — et un écrin plein d'or.

Sur la croupe de son cheval il l'assit, — il l'emporte en son hall : — tous deux chevauchent superbes ! — Maintenant ma chanson va finir.

Il l'emporte non au pays de Gjúke, — mais dans son hall à lui : — « Högne, salue le roi ! — (Dis-lui) que la jeune fille est pour moi ! »

Il la mit avec ses femmes, — bien contre son gré : — à Asmund elle avait toujours prêté assistance, — quand il était dans l'embarras.

« Sigurdr enlève la jeune fille ! » — dit le vaillant Högne. — Répondit le roi, — sous ses insignes d'or rouge,

Répondit le roi — sous ses insignes d'or rouge : — « Sigurdr, fils de Sigmundr, — n'aura pas à se vanter de cette action-là ! »

Bien curieuse aussi pour l'étude du caractère du héros est son intervention à l'occasion du mariage de sa demi-sœur, née de Hjördís et du roi Hjálprekr.

Sigurdr et Ismaël.

Ismaël[1] a été agréé par les parents de la belle Svanhildr et, tout fier, il l'apprend à Sigurdr qu'il rencontre par hasard. Celui-ci ne pouvant admettre qu'on ait disposé de la jeune fille, sans l'avoir consulté, impose au fiancé de tuer les douze dragons qui sont couchés là-bas dans la plaine. Ismaël y réussit, mais reste mourant sur le champ du combat. Svanhildr, à cette nouvelle, que son frère lui-même lui annonce, s'emporte contre lui ; tous deux se fâchent ; elle pleure, il se radoucit et, comme il a bon cœur au fond, revenu auprès du jeune preux, qu'il trouve vivant encore, il le frotte d'un onguent tout-puissant et le ramène, guéri, à la cour, où les noces sont célébrées à la grande liesse des gens : « heureux comme les oiseaux, perchés sur les arbres, au point du jour. »

1. V.-U. Hammershaimb, SK. p. 74, Ismal fræga kempa.

hirđin vàr so fegin
sum tann fuglur, á viđi situr,
er á ljósum degi [1].

Sigurđr, le dieu brillant de jadis, n'est décidément plus qu'un homme sur cette terre, le plus brave seulement parmi les meilleurs et le plus fort, dont le peuple aime à redire les prouesses : les tenant de bonne source, de son valet, entre autres, qui y était présent.

Une fois [2], que le roi Olaf [3] venait de tuer douze bœufs d'un seul coup de hache, tous les assistants, émerveillés, vantaient sa force. Un vieillard, qui s'est approché, sur ses deux béquilles, seul garde le silence.

Olaf lui demande pourquoi il ne le loue pas, comme les autres.

« Sire, c'est un beau coup : — mais, j'en ai vu de plus forts autrefois.

« Tu as entendu parler du jeune Sigurđr, — qui fut si célèbre dans le pays.

« En tremblèrent les feuilles aux bois, — quand Sigurđr fendit en deux le dragon ! »

Quiconque avait quelque chose à raconter du héros était toujours sûr d'intéresser ses auditeurs. Aussi, tous insistent auprès de l'étranger pour qu'il leur apprenne ce qu'il sait. Et celui-ci se met à leur parler de Högne et de Gunnarr et de Gunhildr, si sensée et si aimable.

« Mon père avait une jolie borderie, — qui nourrissait vaches en grand nombre.

« J'étais au bois, à garder les chevaux, — au moment de la belle saison.

1. Str. 57.
2. V.-U. Hammershaimb, SK. p. 71. Nornagests ríma.
3. Il s'agit du roi Olaf Tryggvassøn, le premier qui brisa la puissance du paganisme en Norvège. — Le début de la chanson est tout à fait différent de la « Sǫgu-þattr af Nornagesti », qui commence à la cour de Throndhjem par les récits de Gestr, sans cette scène de bravade du roi.

« Tous, ils étaient en selle, — Högne, Gunnarr et le jeune Sigurdr.

« Ils s'en revenaient par le marais, — j'étais jeune garçon et les regardais. »

Le cheval de Gunnarr sauta le premier; puis, celui de Högne. Mais Grane tomba en plein dans la vase, les sangles de la selle rompues; et il ne pouvait plus s'en tirer :

Alors, ils sautèrent de selle, — Gunnarr et Högne et le jeune Sigurdr.

« A eux tous, ils arrachèrent le précieux cheval : — Sigurdr tirait le plus fort par les rênes.

« Souvent, j'ai passé par ce marais, — et de jour et par les nuits sombres !

« Gestr, fais-moi le plaisir — de laver mon bon coursier :

« La sangle, qui sous moi s'est rompue, — je te la donnerai ! »

« Et on alla à une rivière, — où personne ne pouvait les voir.

« Je lavai le poitrail, je lavai — les cuisses et les jambes, ses longues jambes.

« Je nettoyai le bon coursier. — De ce moment, Sigurdr me garda pour son valet ! »

De ce cheval il a conservé un crin arraché à la queue : il est blanc comme de l'argent et n'a pas moins d'une brasse et un pied de long.

Toute la scène n'est-elle pas vraiment jolie par sa précision des détails et la naïve bonhomie du narrateur qui a tout vu[1] ? Ainsi nos meilleurs conteurs populaires. « J'y étais », disent-ils. « Ceci se passait en tel endroit que je connais bien ! »

1. Elle est moins belle dans la saga. En outre, Nornagestr y est déjà depuis longtemps au service de Sigurdr, quand elle a lieu : elle est donc moins bien motivée.

Il est intéressant d'observer que cette chanson fait des princes, fils de Gjúke, Gunnarr et Högne, les compagnons d'enfance de Sigurđr, puisque cette petite aventure est arrivée avant le meurtre du dragon.

Dit Gestr :

> « De là nous allâmes au gîte de Fáfnir : — y brillait l'or comme les rayons du soleil ! »

Depuis la mort de son maître, ce Gestr, aveugle, errait par le monde, sans pouvoir mourir, image de la tradition elle-même, chantant les exploits de Sigurđr. A la fin, sur le conseil du roi, il se rendit au pays des Francs[1] où il trouva le cierge, auquel, nouveau Méléagre, sa vie était attachée. Alors, ayant reçu le baptême des mains du prêtre Körnar, en même temps que le flambeau fatal, enfin rallumé, s'éteignait, doucement[2] il décéda. Gestr, valet de Sigurdr.

1. Nornagestur.

41
I Frakkalandi er vatniđ vitt,
hár er ljós og livid titt.
42
Leingi kávađi kurtis man
áđur hann beint á ljósiđ fann.
43
Körnar prestur skirdi hann,
tá leiđ liv, sum ljósiđ brann.
44
Tá iđ ljós i ligtu vár brennt,
tá vàr liv og levnađ endt.

2. Trois « vǫlvur » avaient été appelées à la naissance de Gestr pour fixer son avenir. Les deux premières lui avaient accordé toutes sortes de prospérité, quand la plus jeune qu'on avait fâchée, déclara que sa vie ne durerait pas plus longtemps que le cierge qui brûlait auprès de son berceau. Aussitôt la plus vieille, prenant ce cierge, l'éteignit et le donna à la mère, en lui recommandant de ne le rallumer qu'au dernier jour de son fils. Ainsi Gestr vécut trois cents ans : ce qui explique qu'il ait pu être le témoin de tant d'aventures et connaitre tant de héros de l'antiquité scandinave. Il ne mourut point au pays des Francs, comme le dit la chanson des iles Féroé, mais à Throndhjem, où il passa ses dernières années à la cour du roi Olaf dont par ses chants il avait su gagner l'amitié.

C. Rosenberg considère Nornagestr comme une allégorie : « Vel er saaledes Nornagest en allegorisk Person, skabt paa en Tid, da Heltedigtningen forlængst var bleven gammel Overlevering ; men der

Le propre de la chanson populaire étant de ne tenir compte dans le sujet qu'elle traite que des moments principaux, pour elle il n'existe pas d'intermédiaires : les grands faits seuls l'intéressent.

Cependant, par un singulier retour, le peuple, extrêmement logique au fond, et curieux en même temps de tout ce qui touche à ses héros préférés, ne veut rien ignorer d'eux. Ce qu'il ne sait pas de leur vie, il l'imagine. Et, sans tenir compte ni du temps qui marche, ni des conditions sociales qui ont changé, il compose une suite aux chants du passé.

C'est ainsi que nous trouvons de remarquables excroissances sur la souche primitive de la légende de Sigurdr : des chansons qui nous parlent de ses enfants. Nulle part encore il n'avait été question de ceux-ci, parce que, nulle part, la tradition n'en avait que faire ; mais il était impossible vraiment que les descendants d'un héros si fameux restassent oubliés.

Nous savons par les Nibelungen que Kriemhilt, après dix années de mariage, avait donné à Sigfrid un fils, qu'ils avaient nommé Gunther, d'après son oncle maternel, le roi des Burgondes. C'est tout ce que la tradition allemande nous apprend et nous n'aurions probablement jamais eu aucun renseignement sur ce fils, si la chanson populaire ne s'était chargée de conserver son souvenir.

Le fils de Sigurdr.

Le géant de Berm, aussi arrogant que monstrueux de taille, se présente un jour à la cour et somme le roi des

ligger en virkelig poetisk Tanke til Grund for Opfindelsen : at lade Hedenolds-Mindet tage personlig Skikkelse lige over for den Konge, som først brød Hedenskabets Magt i Norge. » NA. I, p. 384.

Cf. sur l' « Eternal Soul » E.-S. Hartland, *The legend of Perseus*, II, p. 43 et p. 104, à propos de la naissance de Méléagre. — L. Preller, *Gr. Myth.*, 3te Aufl., 2ter Band., p. 305.

Fait intéressant, la même conception se retrouve dans l'Amérique du Nord. « Un prétendu prophète des Shawnees envoya dire à Tanner que le feu qui brûlait dans sa hutte était intimement lié à sa vie. « Aussi, dit-il, vous ne devez jamais le laisser s'éteindre. Rappelez-vous, été et hiver, jour et nuit, pendant l'orage ou pendant le calme, que votre vie et votre feu sont une seule et même chose. Dès que vous laisserez s'éteindre votre feu, votre vie finira. » J. Lubbock, *Les origines de la civilisation*, 3e éd., p. 238.

Danes de lui donner sa fille en mariage avec la moitié de son royaume : à moins qu'il ne se trouve quelqu'un qui veuille la lui disputer en champ clos[1]. DgF. N° 11. D.

Dit le roi à ses guerriers :

> « Qui de vous, ô mes courtisans danois, — veut gagner cette vierge si jolie ? »

Tous se taisant, le jeune Orm, qui était assis au bas bout de la table, se lève. Il dit :

> « Si vous voulez me donner votre fille — et partager votre domaine avec moi : — c'est moi le preux — qui me mesurerai en champ clos avec ce héros ! »

Le roi par-dessus son épaule le regarde :

> « Qui donc est cet avorton, — qui parle si fièrement ? »

> « Un avorton je ne suis, — bien que vous m'appeliez ainsi : — le roi Sigfrid était mon père[2]. — Il est maintenant dans la montagne avec les autres ! »

> « Jeg er ingen Mysseling,
> dog du monne mig saa kalde :
> Min Fader heder Kong Sigfred,
> hand boer i Bierget met alle. »

Le roi convient qu'en effet il lui ressemble ; toutefois, il est encore trop jeune pour tenter une semblable entreprise.

> C'était le soir, tard, — les jeunes gens menaient leurs chevaux au ruisseau : — voilà qu'il prend envie à Orm, le jouvenceau, — d'aller évoquer son père.

1. Cf. M.-B. Landstad, NF. p. 99, n° 8. Orm-Álen unge. — Fr.-J. Child, EaSPB. III, n° 60. King Estmere, p. 50. « The likeness between the English ballad and the Danish is that a youthful champion wins a king's daughter by killing a truculent competitor who has nearly the same name in both, Bremor, Bermer. » — A.-I. Arwidsson, SFs. II. Orm Ungersven, p. 445. — Une très simple et très intéressante version est le n° 78 de « *Bröms Gyllenmärs' Visbok* ».
2. En Norvège, il est le fils de Fjodmor.

Il va au tumulus et si rudement y frappe que les fondations en sont ébranlées.

« Qui donc de si bonne heure me réveille — et me fait une telle peine? — Ne puis-je reposer en paix — dessous ces lourdes pierres[1] !

« Qui donc ébranle mon tumulus? — Qui donc me fait une telle peine ? — En vérité, je le dirai : — celui-là mourra par l'épée Birting[2] ! »

« C'est moi Orm, — ô mon père, ton fils le plus jeune ! — A toi je viens en ma nécessité, — tu exauceras bien ma prière ! »

« Si c'est toi Orm, — le preux hardi et brave : — je t'ai donné l'an passé de l'or et de l'argent, — autant que tu as voulu. »

« Tu m'as donné l'an passé de l'or et de l'argent : — cela n'a pour moi nulle valeur ! — Cette année, c'est Berting que je veux, — la si bonne épée ! »

« Tu n'auras point Berting, — pour gagner la vierge si jolie : — que tu n'aies en Irlande — vengé la mort de ton père ! »

« Passe-moi Berting, — prie que je sache m'en servir : — ou sur toi le tumulus — en mille morceaux j'abattrai ! »

1. Dans la chanson norvégienne, str. 23, le père de Orm-Alen ajoute :

Leivde eg 'ki etter meg gull og jorđ
dertil báđe áker og eng,
hot er deđ du tregar pá
som eg hev' i min seng ?

« N'ai-je pas laissé après moi de l'or et de la terre, — aussi des champs et des prés ? — Que me demandes-tu donc — que j'aie dans mon lit ? »

2. M.-B Landstad, NF. p. 99, identifie Birting avec l'épée Tyrting que, d'après la Hervararsaga, le petit fils d'Odin, Svafrlame, avait commandée aux deux nains, Durin et Dvalin, et qui, entre autres propriétés, possédait celle de toujours donner la victoire à qui la portait ; mais les nains lui avaient jeté un sort : il lui fallait du sang, chaque fois qu'on la sortait du fourreau, et elle devait faire commettre trois actions infâmes.

Et le mort, lui tendant Berting, prononce la formule magique qui doit le rendre invincible :

> « Sois invulnérable et fort du poignet : — et qu'à tes pieds les guerriers tombent ! »

Orm, revenu à la cour, provoque ceux qui l'ont raillé : aucun des courtisans ne souffle plus mot. Alors le géant de Berm prend la parole :

> « Jure-moi que tu n'as pas Berting — avant que je combatte avec toi ! »
>
> « Je n'ai point Berting, — je ne l'ai même jamais vue : — mon père est dans la montagne — et il a Berting à la main. »

Il n'est qu'une chose pour les « Northmen », c'est de vaincre : pour arriver à ce but, tous moyens sont bons ; la ruse et le mensonge sont armes permises.

Ils se battent. Dès les premiers coups, le géant est blessé aux genoux.

Dit-il :

> « J'ai pris part à bien des combats — avec des preux et des courtisans danois : — jamais nul n'eut coutume — de frapper si bas. »
>
> « Tu étais grand, j'étais petit, — et chacun s'est battu de son mieux : — j'ai frappé où j'ai pu atteindre — et je ne pouvais toucher plus haut ! »

Le géant de Berm vaincu, Orm part pour l'Irlande.

Sur le rivage, en abordant, il rencontre Tor de Valland, celui qui a tué son père. Sur le refus de celui-ci de payer une composition, aussitôt il trace un cercle sur le sable [1].

1. Sur cet usage cf. Joh. Steenstrup, *Indledning i Normannertiden*, p. 327. — K. Weinhold, *Altnordisches Leben*, p. 297. J. Grimm, DR. p. 929. — Autant que possible, les duellistes choisissaient une petite ile pour se battre, sans doute afin d'empêcher toute fuite. A défaut d'une ile, on se rendait à certains endroits traditionnels. Ce combat avait lieu ou bien en champ libre, c'est-à-dire sans délimitation du terrain, ou en champ clos, les adversaires ne devant pas sortir d'un espace déterminé, généralement entouré de pierres ou d'un cercle simplement tracé sur le sable.

> Ils se battirent un jour, ils se battirent deux jours — et le troisième aussi : — en vérité, je le dirai, — ils ne pouvaient venir à bout l'un de l'autre.

C'est que Tor a jeté un charme sur l'épée de son adversaire. Du fond de la mer une « fée des eaux » crie à Orm de se jeter Berting trois fois par-dessus la tête, puis, d'en piquer la pointe en terre.

Cela fait, il étend Tor sans vie à ses pieds. Et, son père ainsi vengé, il s'en revient à la cour du roi où

> Maintenant le jeune Orm — est au bout de ses peines et de ses tourments : — si heureux il dort — dans les bras de son épousée.
> *Tandis que la forêt est tout en fleur !*

Il n'est point douteux que cette aventure n'appartienne à la plus vieille époque héroïque des Scandinaves. En dehors des variantes danoises, norvégiennes et suédoises, nous la retrouvons dans de vieux chants islandais, « Ormars rímur », qui, déjà recueillis à la fin du xve siècle, ont dû être composés au xive, d'après une vieille saga en prose, laquelle reposerait elle-même sur des chants plus anciens. Du moins, c'est l'hypothèse de Sv. Grundtvig[1]. Mais cette saga est-elle un intermédiaire indispensable ? Nous croirions le chant primitif assez vigoureux par lui-même pour avoir pu se conserver à travers tout le moyen âge.

Ce chant a-t-il été, dès le principe, compris dans le cycle de Sigurdr ? Nous ne le pensons pas. La tradition n'aurait pas oublié la mort par trahison du vainqueur de Fáfnir. Mais, peu importe, au fond, la personnalité du héros : ce qui est intéressant, c'est de suivre le développement de la légende d'après la logique populaire. Sigurdr avait eu un fils ; on a voulu savoir ce que celui-ci était devenu. Un chanteur l'a dit, auquel il a suffi, pour satisfaire cette curiosité bien naturelle, de marquer quelque vieux chant, d'ailleurs connu, tout simplement d'un nom :

1. DgF. III, p. 777.

Min Fader heder Kong Sigfred!

« Mon père s'appelle le roi Sigfrid! » La fille de Sigurdr.

Et la liaison, sans plus, s'est trouvée faite.

La tradition a suivi le même procédé pour la fille de Sigurdr. DgF. N° 22.

Le bruit court bien loin, — bien loin par tous pays : — le roi Sigurdr a perdu sa fille ! — Elle lui a été volée.
Et moi, je chevauche tout seul !

Sigurdr met son bonnet fourré et monte dans la grande salle où chevaliers et courtisans sont réunis.

Ils jetèrent les dés sur la table, — les dés si loin roulèrent : — le sort tomba à Regnfred, le fils du roi, — il dut partir en quête de la jouvencelle.

Cinq hivers il la cherche sans résultat.

Un jour, en traversant un bois, il fait la rencontre d'un petit gars, là, à la première heure du jour. Il s'informe. Dit celui-ci :

« Écoutez, gentil jouvenceau, — ne vous en fâchez pas : — la plus jolie fille que je connaisse, — elle garde les chèvres de messire Habor.

« Sa jupe est en peau de chevreau, — sa cape de bure grise : — ses cheveux brillent comme de l'or filé — entre ses deux épaules. »

A travers prés il chevaucha, — à travers les buissons épais : — la jeune fille il trouva — qui écartait les chèvres du blé.

Il la prend dans ses bras et, lui caressant sa blanche joue, il lui demande qui est son père.

« Un vieillard est mon père, — celui qui garde les chèvres aux marais. — Moi, on m'appelle Klagelille, — point ne veux vanter ma naissance. »

La soupçonnant de lui cacher la vérité, il la menace de son poignard. Dit-elle :

« Le roi Sigurdr est mon père — et la reine est ma mère. — Moi, je m'appelle Svanelille : — tel est le nom qu'il convient de me donner ! »

Alors, l'ayant enveloppée dans son manteau, il la fait monter sur son cheval et s'enfuit avec elle. Le paysan court après eux : mais, lui donnant de l'or et de l'argent, il peut enfin la ramener au roi, son père.

Maintenant Regnfred, le fils du roi — est au bout de toutes ses peines : — si heureux il dort — dans les bras de la jouvencelle.

Maintenant damoiselle Svanelille — est au bout de toutes ses peines : — si heureuse elle dort — aux côtés du roi !
Et moi, je chevauche tout seul !

D'après la version de Karen Brahe, celle-ci est de Syv, ce n'est pas Regnfred, à qui échoit la mission de retrouver la fille du roi Rosenn, mais le fils du roi Wyldemoor. Selon les temps et les pays, selon les chanteurs aussi, les noms des personnages peuvent varier à l'infini.

Ailleurs, la même aventure est tout différemment racontée.

DgF. N° 23. Le roi Charles a donné l'ordre à ses gens d'aller lui quérir la plus belle jeune fille qui soit sous le soleil.

Le roi Charles et Kragelille.

« Allez par delà les pays, — allez par delà les royaumes : — vous m'amènerez la jeune fille — qui puisse être mon égale ! »

Du reste, il ne se soucie pas qu'elle soit riche.

Après avoir bien longtemps erré, ils aperçoivent une petite bergère si jolie en son cotillon rouge. L'un d'eux descend de cheval et lui demande qui elle est.

« C'est le berger qui est mon père, — celui qui garde les chèvres aux marais : — moi, on m'appelle Kragelille, — point ne veux vanter ma naissance.

> « C'est le berger qui est mon père, — celui qui garde les bestiaux aux flancs de la colline : — moi, on m'appelle Kragelille, — puisque vous voulez le savoir ! »

Elle était si belle, sous ses vêtements en lambeaux ! Elle avait de si jolis cheveux d'or, qui lui tombaient en tresses dans le dos ! Ils l'enlèvent.

> De soie ils l'ont habillée, — aussi de brocart rouge : — en vérité, je le dirai, — c'était une tant belle jeune fille !
>
> De soie ils l'ont habillée, — ils lui ont mis un manteau de brocart fourré ; — puis, ils l'ont menée dans la grande salle, — devant le jeune sire Charles.

Celui-ci se lève à sa rencontre et la fait asseoir auprès de lui, sur des coussins bleus.

A ses questions elle répond :

> « Messire Charles était mon père, — il est mort dans la fosse aux serpents ; — dame Brynhildr était ma mère ; — moi, j'ai nom Adelrun.
>
> « J'étais toute petite, — fillette petite : — les paysans ont assommé mon père, — dans la fosse aux serpents ils l'ont jeté.
>
> « Les paysans ont assommé mon père ; — pendant une guerre, — ma mère m'a été enlevée, — à mon grand souci.
>
> « Ma mère a été emmenée loin du pays, — ne sais si elle est morte ; — depuis j'ai servi chez les paysans — qui m'ont élevée ! »

Le roi l'épouse et promet de la venger. Cela lui agrée : toutefois, dit-elle,

> « Épargnez la femme du paysan : — elle m'a toujours été bonne ! »

Cette chanson qui, soit dit en passant, éclaire d'un jet si lumineux les rapports des paysans et des seigneurs, Sv. Grundtvig[1] n'hésite pas à la rattacher à l'ensemble des chants sur Sigurdr. Les changements de noms, cette fois, ne l'arrêtent pas. Nous aurions été moins hardi ; et, cependant, il semble bien que tel ait été, ou à peu près, le sort de la fille de Brynhildr.

Une saga islandaise du XIII[e] siècle raconte, en effet, ceci :

Le roi Ragnarr et Krage.

Un soir d'été, le roi danois, Ragnarr Lođbrog[2], ayant abordé sur la côte de Norvège, non loin d'une ferme appelée Spangereid, y envoya des gens cuire du pain. A leur retour, le pain qu'ils présentèrent au roi était tellement brûlé que celui-ci, furieux, voulait les châtier. Ils s'excusèrent en disant qu'ils avaient été troublés par la vue d'une jeune fille, qui les avait aidés à pétrir et qui était d'une beauté telle qu'ils n'avaient pu se lasser de l'admirer. Elle avait nom Krage et se disait l'enfant d'une vieille femme : mais il n'était pas possible qu'une aussi belle personne eût des paysans pour parents. Ils n'avaient jamais vu qui pût lui être comparée que Tora, la défunte épouse du roi.

Ragnarr, curieux, envoya s'assurer de la vérité.

Les nouveaux messagers avaient ordre, au cas où les valets ne l'auraient pas trompé, de dire à la jeune fille de venir le trouver : ni vêtue, ni nue ; n'ayant mangé, ni à jeûn ; ni seule, ni accompagnée.

Les valets n'avaient point menti.

Et, le lendemain, Krage se présenta au navire : enveloppée dans un filet de pêcheur, avec ses beaux cheveux d'or par-

1. DgF. I, p. 334.

2. Les principales sources nordiques de l'histoire de Ragnarr Lodbrog sont le IX[e] livre de Saxo, et les deux sagas islandaises : *Saga af Ragnari Konúngi Lođbrok ok sonum hans,* et *þáttr af Ragnars sonum,* avec le fameux *Krákumál,* ou chant de mort du roi. — Cf. Joh. Steenstrup, *Indledning i Normannertiden,* p. 83. — C. Rosenberg, NA. I, p. 378. « Hvem den virkelige Ragnar Lodbrok har været, hvor og naar han har levet, hvilke Bedrifter han og hans Sønner virkelig have udført, naar og hvor han virkelig er død, o. s. v. alle disse Spørgsmaal kunne vi heldigvis lade ligge. »

dessus; n'ayant que mordu dans un oignon, et suivie de son petit chien[1].

Le roi en fut si épris qu'il l'emmena en Danemark et l'épousa.

Au bout de quelques années, les courtisans, jugeant peu convenable que le roi Ragnarr fût marié à la fille d'un paysan, le décidèrent à demander la main de la fille du roi de Suède. Malgré la défense formelle du roi de n'en rien dire, Krage en fut cependant informée. « Les petits oiseaux, dit-elle, lui en avaient parlé! » Et alors elle avoua au roi qu'elle n'était point, comme elle l'avait d'abord prétendu, la fille de la vieille Gríma, mais que son père était Sigurđr Fáfnirsbane et sa mère Brynhildr, fille de Buđle : elle-même, de son vrai nom, s'appelait Asløg. Sur quoi, Ragnarr rompit avec la princesse suédoise et Asløg fut reine.

Voici, d'après la « Gests ríma », quelle avait été son enfance :

Nous nous souvenons que Sigurđr, ayant franchi l'enceinte de flammes, était resté auprès de Brynhildr qui avait conçu. Neuf mois après, celle-ci avait mis au monde une fille au moment même où Sigurđr qui, dans l'intervalle, avait épousé Guđrún, venait pour la consoler. Brynhildr, ne voulant pas voir cette enfant, l'avait fait exposer sur la rivière.

La « Gests ríma ».

> Gestr descendit au bord de l'eau, — *Allons, dansons!* — il y trouva une harpe[2].
>
> *On me remarque bien, — je veux ici danser sur l'aire, — bien que tu en veuilles à ma vie, — on me remarque bien!*

Gestr prit la harpe sur son dos et l'emporta. Le soir, il arriva à un gaard où il demanda l'hospitalité pour la nuit. Il posa la harpe près du feu et, fatigué, s'endormit. La vieille

1. Ce type de la jeune fille, humble d'origine, qu'épouse un roi, émerveillé de son esprit, se retrouve dans des contes populaires slaves et allemands, italiens, français, irlandais. Cf. Joh. Bolte, *Kleinere Schriften zur Märchenforschung von Reinhold Köhler,* Weimar, 1878, p. 445 et suiv.

2. V.-U. Hammershaimb, SK. p. 68, Gests rima.

femme dit à son bonhomme Hake qu'il fallait tuer leur hôte.

> « Je ne tuerai point cet homme, — car il ne nous a fait aucun mal, que je sache ! »
>
> « Si tu ne veux le tuer, — cet étranger sera mon mari. »

Et Hake le tua.

Alors, ils brisèrent la harpe et trouvèrent à l'intérieur une petite fille, vêtue de rouge.

> « Tu vivras dans une grande peine ; — on t'appellera Kraka, ma fille. »
>
> « Bien que vivant dans une grande peine, — je ne m'appelle point Kraka, ta fille. »
>
> « Tu vivras dans de grands soucis, — tu mettras au monde un enfant sans jambes[1]. »
>
> « Bien que vivant dans de grands soucis, — je ne mettrai point au monde un enfant sans jambes. »

Et la chanson continue par l'aventure arrivée aux valets de Ragnarr; la scène y est même autrement vive que dans la saga.

> Entra une jeune fille en courant, — ils ne la quittèrent des yeux, pendant que les pains cuisaient.
>
> Elle (la vieille) lui donna un baquet à brasser : — « Kraka, va t'asseoir là-bas ! »

1. V.-U. Hammershaimb. SK. Gests rima

str. 15. Tú skalt liva við mikin harm,
føða skalt tú beinleyst barn.

str. 16. Tó at eg livi við mikin harm,
eg føði ikki beinleyst barn.

Le caractère mythique de cette chanson est frappant. L'explication nous entrainerait trop loin de notre sujet ; mais il y a un chapitre intéressant à faire là-dessus, par exemple, en appliquant la théorie de la devinette de M. Victor Henry.

> Elle renversa le baquet : — « Honte à qui ira s'asseoir là-bas ! »
>
> La vieille jeta sa fille la face contre terre : — si lourd tomba son poing !
>
> « Écoute, vieille rarement douce ! — Pourquoi bats-tu cette si jolie fille ? »
>
> « Moi aussi, jadis, je fus jolie ! — Il y eut pour moi des meurtres et des batailles entre les hommes. »

Les valets arrachèrent à Kraka un cheveu qu'ils portèrent à leur maître ; bien leur en prit, car Ragnarr, irrité de leur retard et de la mauvaise cuisson du pain, parlait déjà de les envoyer tous à la potence : quand, à la vue de ce cheveu, il se radoucit soudain et commanda de lui amener la jeune fille.

Les « Ragnars táttur ».

Le même épisode se retrouve dans les « Ragnars táttur[1] ». Une scène seulement diffère de la chanson précédente. La petite bergère est venue sur le navire et Ragnarr lui demande son nom.

> « Hake est le nom de mon père, — tous les jours je garde les chèvres. — Moi, on m'appelle Kraka, — tel est le nom que je porte. »

Il prend dans son coffre une chemise de soie, un manteau de brocart rouge, tout un paquet de vêtements, aussi des souliers et les lui fait essayer.

> Chemise de soie et brocart rouge — elle laisse trainer sur la terre : — « Plus souvent j'ai gardé les chèvres — que je ne me suis promenée en beaux vêtements ! »

Le roi l'observe, tantôt le sang aux joues, tantôt pâlissant.

> « Tu n'es point la fille du paysan, — quoi que tu en dises : — un homme plus célèbre est ton père, — je le vois à tes sourcils et à tes cils. »

1. V.-U. Hammershaimb, SK. p. 59.

Alors, obligée d'avouer,

« Le célèbre Sigurðr fut mon père, — celui qui se baigna dans le sang du dragon : — moi, on m'appelle Asla, — dame Brynhildr fut ma mère. »

Sjúrður frægi vár faðir át már,
hann stóð í ormsins blóði,
Ásla eri eg kallað sjálv,
frú Brinhild vár mín móðir.

A ce moment, Hake descendait la colline en courant, à grands cris réclamant sa fille. Ragnarr lui donna de l'or et de l'argent et garda Kraka.

La jeune fille alla s'asseoir sur le banc des femmes, — le roi parmi ses hommes. — Je ne peux pas chanter plus — que la chanson n'est longue.

Frúgvin vár sett á kvinnubonk,
kongurin millum dreingir,
eg kann ikki kvøða táð,
íð ort er ikki longur.

La parenté de la saga avec les chansons étant indiscutable, nous croirions celles-ci antérieures à celle-là : non seulement pour des raisons d'ordre général, mais parce qu'elles sont beaucoup plus simples dans leur tenue et qu'elles abondent en détails d'une naïveté et d'une vérité qu'un poète n'aurait point trouvés, s'il se fût inspiré d'un modèle en prose qui les ignorât.

Les chansons de ce genre devaient être fort nombreuses : il s'en est tant perdu que force nous est bien de recourir à la saga, pour compléter la tradition. C'est ainsi qu'elle nous apprend, contrairement à ce que nous savions déjà, qu'Asløg n'avait point été exposée, mais élevée chez Heimir, en Hlimdal, selon la coutume bien connue des Celtes et des Scandinaves de confier à une famille étrangère l'éducation des enfants. A la mort de Sigurðr et de Brynhildr, Asløg avait trois ans. Heimir, craignant pour la vie de l'enfant, la cacha dans une grande harpe et s'enfuit avec elle : la nourrissant

d'un oignon et apaisant ses larmes par les accords de son instrument. Finalement ils arrivèrent à Spangereid, en Norvège, où le paysan Hake et sa femme Gríma, ayant tué l'étranger, Gestr, pendant son sommeil, trouvèrent dans la harpe, au lieu des trésors qu'ils y cherchaient, cette petite fille à laquelle ils donnèrent le nom de Kraka et qui resta chez eux jusqu'au jour où le roi Ragnarr l'emmena pour l'épouser.

Assurément, les événements sont racontés là d'une façon beaucoup plus logique que dans la « Gests ríma », où nous ne comprenons guère pourquoi, ni comment Asløg se trouve dans cette harpe que Gestr ramasse au bord de la rivière et emporte sur son dos. Par contre, cette « Chanson de l'étranger » se rattache à la tradition d'après laquelle Brynhildr aurait exposé sa fille, tradition que la saga non seulement ignore, mais contredit. D'où nous sommes bien obligés de conclure à la préexistence de chants divers sur le même sujet. Or, l'auteur de la saga ne pouvait les utiliser tous, puisqu'ils étaient souvent en désaccord. Au contraire, si les chansons étaient nées de la saga, il y a tout lieu de penser que la tradition y serait restée une dans son développement, comme elle l'est dans celle-ci.

La tradition en Norvège.

Un fait est, du moins, certain : c'est que la légende de la fille de Brynhildr était vivante et très répandue dans les pays du Nord même plusieurs siècles avant la saga islandaise ; car, d'après le Landnámabók[1] et quelques sagas plus anciennes encore, maintes familles de Norvège et d'Islande prétendaient faire remonter leur origine jusqu'à Sigurđr Fáfnirsbane précisément par cette Asløg.

De bonne heure, les poètes, voulant flatter leurs protecteurs, avaient dû imaginer, comme nous venons de le voir pour le fameux Ragnarr Lodbrog, quelque lien qui permît de les rattacher aux plus anciens et célèbres héros de la nation. N'est-ce pas là un procédé commun chez tous les peuples et dont toutes les épopées nous fournissent des exemples?

Cette tradition était populaire encore au XVII[e] siècle en

1. Du comm. du XIII[e] s. Cf. Finnur Jónsson, LH. II, p. 584.

Norvège et aux mêmes lieux qui sont désignés dans la saga[1]. En 1664, Torfæus connut à Spangereid une paysanne, nommée Aadlov, laquelle lui dit tenir son nom d'une reine danoise qui avait gardé les bestiaux en cet endroit, après avoir été trouvée dans une harpe, dans une île encore appelée « l'île d'or ». Près de là, il y avait un ruisseau où elle avait coutume de mener boire son troupeau, et qu'on appelait « Krakubæk », c'est-à-dire « le ruisseau de Kraka ». Par exemple, cette femme ignorait d'où provenait la différence de noms : sans doute, lorsque cette reine était bergère on l'appelait Kraka, tandis qu'en réalité elle se nommait Asløg.

En 1698, le bailli Andreas Toldroph y retrouvait tous ces souvenirs. Il ajoute même que, dans le voisinage, s'élève une petite colline où elle aimait à s'asseoir, en gardant ses bestiaux, et qu'on désigne toujours d'après elle sous le nom de « butte d'Aadlov ».

Maints contemporains ont laissé les mêmes témoignages.

C'est une tradition qui, entre toutes, dut être chérie du peuple pour qu'il l'ait localisée ainsi et maintenue pendant des siècles. Avons-nous donc le droit d'être surpris qu'elle soit chantée encore par les pêcheurs des îles Féroé ? C'est le contraire plutôt qui pourrait nous étonner : le chant n'étant que fidèle à sa mission, qui nous répète les échos d'antan.

2. Voir DgF. I, p. 327, l'introduction que Sv. Grundtvig a mise au nº 22 « Regnfred og Kragelil ».

CHAPITRE VII

DERNIERS ÉCHOS

Que le cycle de Sigurðr se soit enrichi de chants qui lui étaient primitivement étrangers : cela est trop dans les règles de l'épopée, pour que nous en puissions douter ; par contre, quand, plus tard, la tradition vieillie laissa de sa mémoire défaillante tomber la légende, maints éclats, et des plus brillants, furent ramassés par toutes sortes de personnages qui se les approprièrent sans vergogne et s'en parèrent orgueilleusement.

Tels ces deux chevaliers, attablés à boire.

Que dit Jon Rand à son compagnon Rosensvand : « Pourquoi ne te maries-tu pas ? — Parce que, répond celui-ci,

Jon Rand et Rosensvand.

DgF. N° 184.

> « Je n'ai jamais vu fille si jolie, — dont je n'aie
> pu faire ma maitresse dans l'île ! »

Rand assure qu'il en connaît une, lui : la courtiser, c'est courir au-devant d'une mort certaine.

Rosensvand aussitôt demande qu'il le conduise auprès d'elle, lui offrant, en récompense, un cheval blanc[1].

Arrivés au pays de la damoiselle, d'abord ils aperçoivent un bois aux feuilles d'or. Surpris par ce prodige, Rosensvand hésite : il voudrait revenir sur ses pas. Rand l'oblige à continuer. Ce sont ensuite des torrents de sang, qu'il s'agit de franchir : nouvelles terreurs de Rosensvand qui n'irait sûrement pas plus loin, si Rand ne l'y forçait, l'épée à la main. Enfin, ils sont devant le château.

1. A.-I. Arwidsson, SFs. n° 113. Stallbröderna, str. 3 :

> « Dig vill jag gifva gångaren hvit
> ästu min stallbroder följ mig dit ! »

> Le château était entouré de pieux.
>
> A chaque pieu, qui était là planté, — y était fixée la tête d'un chevalier !

C'étaient les têtes des précédents prétendants.

Ainsi, dans les tribus encore anthropophages de l'Amérique, le chef, qui a le plus d'ossements humains pendus autour de sa case, est le plus craint et le plus respecté[1].

Le portier se refusant à laisser entrer les deux chevaliers, ils donnent de l'éperon à leurs chevaux et, à la façon héroïque, ils bondissent par-dessus le mur — du moins, d'après la version suédoise. La damoiselle, qui, à la fenêtre, peignait sa longue chevelure d'or, par tout le gaard appelle ses gens aux armes.

Dans la chanson danoise, elle les a reçus, plus simplement; mais, à table, trois épées nues pendent au-dessus d'eux.

> Jon Rand caresse la jeune fille sur sa main blanche : — « Apaise ta colère, ô ma sœur chérie !
>
> « O ma sœur chérie, rentre ton épée ! — Le chevalier que voici est bien digne de toi. »

Lui-même le lui a choisi pour époux.

Sans plus se faire prier, elle l'accepte et les noces ont lieu.

> Les hautes torches furent allumées ; — tout inquiet, le chevalier Rosensvand suivait au lit la damoiselle.
>
> Messire Jon Rand la caresse sur sa main blanche : — « Donne-lui ta foi, ô ma sœur chérie ! »
>
> La damoiselle prit le chevalier dans ses bras ; — elle lui donna une couronne d'or et le nom de roi.

1. Il est inutile, pensons-nous, d'insister sur la primitivité de ce détail. Fréquent dans les contes, on le trouve aussi dans un fabliau français du XIII[e] s., le Chevalier à l'épée, dans le Wolfdietrich, dans les Mille et une Nuits, dans les poèmes de Beówulf, Gudrun, Ortnit, dans Saxo grammaticus (IV, VII, IX), enfin dans les Mabinogion II, p. 138. — Cf. Joh. Bolte, *Kleinere Schriften zur Märchenforschung von Reinhold Köhler,* p. 411.

Sv. Grundtvig consacre à cette chanson une intéressante introduction. Après en avoir constaté la popularité dans les pays scandinaves, il conclut qu'en sa forme actuelle elle pourrait dater du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle : composée dans le Nord, il serait assez disposé à en croire le germe venu du Sud, peut-être quelque fabliau français. Toutefois, il n'en trouve aucun qui réponde à cette vue.

La véritable source, Sv. Grundtvig l'avait à ses pieds : seulement, à vouloir chercher trop loin à l'horizon, il ne l'a vue, ni entendue murmurer sous la végétation qui la recouvre.

Jon est Sigfrid donnant Brunhilt à Gunther

A notre avis, nous avons là, à peine déformé, le thème de Sigfrid aidant Gunther à conquérir l'orgueilleuse reine d'Islande. Les faits, il est vrai, ne sont qu'esquissés, d'un trait léger, qui, en maints endroits, se devine plutôt qu'il ne se montre. Néanmoins, toute hésitation nous paraît impossible. Rand, c'est Sigfrid : comme lui, il est seul à savoir où habite « la dangereuse damoiselle » et, seul, il connaît le chemin qui mène auprès d'elle. Nous avons vu déjà quels obstacles merveilleux barrent l'approche de sa demeure : le nombre en est toujours de trois, comme dans l'antique tradition, et leur nature même s'y est, en partie, mieux conservée. Cette demeure s'appelle, d'après la version norvégienne, « Valland ».

Lillebroder rider til höge Vallands gård [1].

Or, on a démontré que ce mot « Valland » est une expression mythique qui désigne le « pays des morts [2] » : ce qui concorde absolument avec l'interprétation que nous avons donnée plus haut du mythe de la Brynhildr scandinave. Les morts habitant l'intérieur de la terre, c'est aussi là, dans ce monde souterrain, le séjour des ténèbres, que la terrible vierge attend son fiancé.

Pour y parvenir, il faut traverser une forêt mystérieuse, où jouent cerfs et biches, les mêmes, sans doute, qui en tant d'occasions se sont fait voir à des mortels qu'ils ont entraî-

1. M.-B. Landstad, NF. nº 23. Store bror og lille bror.
2. Cf. A. Raszmann, *Die deutsche Heldensage,* I, p. 16.

nés à leur poursuite au séjour infernal ; il faut aussi franchir un ou plusieurs fleuves redoutables, comme dans les mythologies classiques et dans les récits de Saxo. Puis, vient cette enceinte de pieux où sont fixées des têtes[1]. Ce dernier motif devait être très répandu. Trois fois au moins nous le retrouvons dans Saxo, ainsi que dans les poèmes d'Ortnit, de Gudrun, de Beówulf, et dans les aventures de Wolfdietrich, dans la tradition celtique et dans les « Mille et une nuits », enfin, dans une quantité de contes européens de toutes les nations.

Ces différents obstacles surmontés, c'est Rand qui, comme Sigfrid, marie celle qu'il appelle sa sœur avec son frère d'armes, intervenant également pour lui, la nuit même des noces.

Est-ce à dire que cette chanson soit un écho des Nibelungen ? Nous n'en savons rien. Peut-être est-elle, au contraire, la dernière transformation du chant primitif d'où le poète allemand a tiré cet épisode. En réalité, « la sauvagerie cannibalesque » qu'elle respire nous le donnerait à supposer.

Les lamentations de Gudrún.

Tout à fait dans le ton des plus vieux chants épiques est une autre chanson encore et qui peut se comparer au poème fameux de l'Edda où Guđrún[2], assise près du cadavre de Sigurđr, s'abandonne à sa douleur. En vain les iarls cherchent à la consoler et leurs femmes, l'une après l'autre, pour la calmer, lui énumèrent les peines par lesquelles elles ont passé.

Dit Gjaflaug, la sœur de Gjúke :

> « Moi, je suis la femme la plus malheureuse
> — qu'il y ait sur la terre ! — J'ai perdu — cinq
> maris, — deux filles, — trois sœurs, huit frères :
> — et, maintenant, je vis seule ! »

Herborg, la reine des Huns, a été plus éprouvée encore ; elle a perdu ses sept fils et son mari, son père et sa mère, ses

1. Ce détail peut être mythique : les têtes symbolisant les soleils morts des jours enfuis ; nous le croirions plutôt un souvenir de l'époque barbare où le chant est né. Alors, comme aujourd'hui chez les sauvages, celui-là était le plus honoré dans la tribu, dont la case était ornée du plus grand nombre de têtes.

2. EL. II, Guđrúnarkviđa I.

cinq frères ; elle-même, captive, a dû habiller sa maîtresse, lui mettre ses chaussures, et encore celle-ci la battait, par jalousie !

Ce sont des plaintes de cette sorte qu'exhale la chanson, « Hustrus og Moders Klage ». DgF. N° 286.

> Deux femmes étaient assises brodant d'or, — *Mon âme est si triste !* — Elles avaient tant de chagrin ! — *Va donc au bois, dans la forêt verte.*
>
> « As-tu plus de chagrin de ton maître chéri, — que moi de mes douze fils? »

Deux ont été pendus et deux brûlés ; deux écrasés sous les roues d'un chariot d'or[1] ; deux courent sur les vagues bleues, enlevant les fières jeunes filles. En outre, son mari a été fait prisonnier et emmené en pays païen.

> « J'ai pris mon or, l'ai mis dans un écrin ; — je m'en suis allée racheter mon maître.
>
> « Il s'en est tiré, lui, il est revenu à la maison ; — moi, ils m'ont mise à sa place.
>
> « J'ai donné un fils au roi en pays païen ; — ils ont pris l'enfant, en ont apprêté un mets.
>
> « Ils m'ont fait manger de ce mets — et jamais je n'ai goûté à rien de plus doux !
>
> « Et jamais je n'ai goûté à rien de plus doux : — c'est miracle, que mon cœur ne s'en soit brisé !
>
> « Quand je m'en tirai, quand je revins à la maison, — *Le temps me paraît long !* — Mon maître en avait épousé une autre. — *Hélas ! que mes soucis sont lourds !*

1. Genre de supplice remontant à la plus haute antiquité. Cf. J. Grimm, DR. p. 668. « Ich stelle mir vor dass das zerstossen mit einzelnen Rädern erst später in gebrauch kam, ursprünglich dite tödtung durch *fahrende Wagen* vollzogen wurde, wie es noch jetzt in Indien sitte ist, freiwilligen Tod unter *Wagenrädern* zu suchen. »

Ne pourrait-il être question d'une parenté d'origine entre cette chanson et le chant eddique, il faut convenir que les deux ont donné à la misère humaine une expression également intense et poignante.

L'attribution des mêmes aventures à des personnages différents s'explique suffisamment par l'anonymat de la chanson populaire : soit que le chanteur remplace les anciens noms propres par de nouveaux, pour flatter des protecteurs ou dans l'espoir de se donner à lui-même plus d'originalité ; soit que, selon un procédé absolument général et qu'on peut aujourd'hui encore constater chez nos paysans, quand un événement se présente digne d'être commémoré, quand au cœur de l'homme un sentiment puissant doit jaillir, au lieu d'improviser de toutes pièces un chant nouveau, il en adapte un, déjà connu, dont il se contente de modifier les détails.

Nous avons un curieux exemple de ce phénomène dans toute une catégorie de chants où, comme Brynhildr en son surnaturel séjour, majestueuse et d'une beauté troublante sur son trône d'or, une jeune fille, de loin, très loin, malgré les mille difficultés qui hérissent le chemin, malgré les épouvantes de toutes sortes et la mort qui menace, fatalement attire les prétendants qui, les uns après les autres, périssent jusqu'à ce qu'enfin un plus heureux, l'élu, parvienne auprès d'elle et jouisse de son amour.

Si l'on en juge par le nombre qui nous en a été conservé, ces sortes de chansons, de tout temps, ont dû être particulièrement aimées.

La chanson de Hugabald.

On les peut diviser en trois groupes.

La chanson norvégienne de Hugabald[1] nous offre un des meilleurs spécimens du premier.

La fille du meunier a fait, à la danse, la connaissance du roi Halvord qui, en la quittant, lui a dit :

> « Si le destin veut que tu aies un fils, — s'il en doit être ainsi : — ne le laisse pas venir chez la reine, — qu'il ne puisse gouverner son navire ! »

1. M.-B. Landstad, NF. XVIII, p. 223. — Cf. S. Bugge, GNF. p. 21. V. Hugaball.

Effectivement, au bout de neuf mois, elle eut un fils auquel les femmes qui le portèrent à l'église, pour être baptisé[1], donnèrent le nom de Hugabald.

> Autant grandit le jeune Hugabald — en deux jours — que les autres petits enfants — grandissent en sept ans.

Un jour, qu'il jouait avec les garçons de son âge, il leur donnait des coups si vigoureux que les fils du roi lui firent le reproche de ne pas avoir de père. Hugabald, pâlissant, les quitte et, sur l'heure, va trouver sa mère[2].

> « Écoute, ô ma mère chérie, — ce n'est pas pour te faire de la peine : — dis-moi pour vrai le nom de mon père, — parle sans plus tarder !
>
> « Dis-moi pour vrai le nom de mon père, — ce n'est pas pour te faire de la peine : — qu'il soit un voleur ou un esclave, — ou quel homme que ce soit dans le pays ! »
>
> « Je veux bien te dire le nom de ton père, — cela n'est point pour me faire de la peine : — le roi de Serkland, — oh ! c'est bien lui ton père ! »

Hugabald aussitôt veut aller le voir. Mais ira-t-il à pied

1. Str. 5. Dei bar ded bánid til kristnan,
der gekk vel kvinnur ibland,
dei lét honom namnid geva,
og kallad en Hugabald.

Cette cérémonie doit d'autant moins surprendre ici que les Scandinaves connaissaient le baptême bien avant l'introduction du christianisme. Cf. K. Weinhold, *Altnordisches Leben*, p. 262. « Hatte der Vater das Kind aufgenommen, so ward er sogleich gefragt, wie es heissen solle ; er begoss es hierauf mit Wasser und legte ihm einen Namen bei. »

2. Cette scène que nous avons déjà tant de fois rencontrée, se retrouve encore au début de la chanson du « jeune Axelvold » (DgF. nº 293). Sv. Grundtvig, étudiant ce motif, fait justement remarquer qu'il amène deux séries d'aventures différentes : le héros part de là, soit pour venger la mort de son père, soit, au contraire, pour l'obliger à épouser sa mère qu'il a abandonnée.

ou à cheval ? — Sa mère lui dit de prendre la meilleure bête de l'écurie.

> C'était le jeune Hugabald, — il sauta sur le dos du poulain ; — c'était sa bonne mère, — elle lui donna un coup de poing,

avec la recommandation de le rendre à quiconque il trouvera sur sa route.

> C'était le jeune Hugabald, — il arrive chevauchant au gaard : — à la porte il attache son cheval, — lui-même, il entre dans la chambre.
>
> C'était le roi de Serkland, — il regarde par-dessus l'épaule de ses hommes : — « Sois le bienvenu, bâtard de roi ! — Tel est le nom que nous te donnerons. »
>
> C'était le jeune Hugabald, — il prit son poignard monté en argent : — « Si tu ne m'appelles ton fils, — il t'en coûtera la vie ! »
>
> « Cesse-là, jeune Hugabald ! — Remets ton épée. — Je t'appellerai mon fils, — tu le mérites bien. »

Et le jeune Hugabald alors provoque ses frères, tous les sept ; mais la reine intervient et leur trouve des excuses, des raisons pour lesquelles ils ne peuvent se battre ; puis, dans l'espoir de se débarrasser de l'importun, elle lui raconte que, bien loin, dans le Nord, deux jeunes filles sont prisonnières : s'il parvenait à les délivrer, elle lui donnerait tout le Serkland.

Hugabald part, accompagné de deux de ses frères.

Au pied de la montagne, il leur demande s'ils préfèrent rester sur le rivage, à la garde du navire, ou l'accompagner.

> « Écoute, jeune Hugabald, — nous ne voulons point aller dans la montagne : — nous aimons mieux rester à la garde du navire, — afin qu'il ne s'en aille sur les vagues bleues ! »

Hugabald entre seul dans la montagne. Il y trouve les deux jeunes filles, occupées à jouer avec de l'or rouge[1]. Disent-elles :

> « L'or est doux à jouer — comme le soleil levant et la lune : — nous avions le même âge que toi, — quand nous sommes venues dans la montagne.
>
> « L'or est doux à jouer, — comme l'oiseau sur la branche du tilleul : — nous avions le même âge que toi, — quand nous avons perdu notre joie ! »

Hugabald les emmène au navire ; puis, les confiant à ses frères, il retourne chercher de l'or. Voilà que

> Comme il entrait dans la montagne, — son cheval se mit à parler : — « Le navire, ô Hugabald, que tu montais, — est déjà bien loin en mer ! »

A ces mots, le jeune héros devient aussi pâle que les feuilles,

> han bleiknad som ded bleike lauv.

Lui dit le cheval :

> « Prends ton manteau bleu — et l'étends sous mes sabots : — sur le large fjord tu chevaucheras, — aussi bien que sur la terre verte. »

En bonds vigoureux la noble bête l'emporte.

> Le roi est à son balcon, — bien loin il regarde à l'entour : — « Voici sur mer venir un navire — et un jeune homme à cheval ! »

Hugabald arrive le premier.

1. Str. 34. Her site de no de jomfrugur tvo
og spelar med gulli ded raude...

En cet endroit, la chanson est obscure. Mais ce qu'il fit, nous le savons : il tua ses deux frères et les donna à manger à son cheval, un prince métamorphosé, sans doute, qui par ce moyen recouvra sa forme naturelle. Après quoi, il aurait aussi frappé le roi, si celui-ci ne l'avait aussitôt apaisé.

> « Cesse-là, jeune Hugabald ! — Remets ton épée. — Tu auras la damoiselle et le royaume de Serkland : — tu les mérites bien. »

La chanson et les contes.

L'aventure de ce Hugabald est aussi celle du preux Illhugin, de Hemingjen et de maints autres[1]. Ce ne sont pas des chansons qui, en France, nous en ont conservé le souvenir, mais des contes, et qui sont répandus, on peut dire, dans tout le monde âryen. Nous nous rappelons le conte des « Pommes d'or »[2] : il offre avec la chanson norvégienne une ressemblance vraiment étonnante. Le plus jeune fils du roi, parvenu dans l'antre de la Bête, a délivré les trois demoiselles. Par le moyen du seau, à l'aide duquel il était descendu, il les a fait remonter, toutes trois, sur la terre et avec elles beaucoup, beaucoup d'or. Seulement, quand, à son tour, il voulut revenir, ses frères coupèrent la corde et le laissèrent là tout seul au fond, dans l'autre monde. Heureusement, la vieille femme qui lui avait indiqué le moyen de tuer les lions, de nouveau lui vint en aide, elle lui donna un animal, cheval ou oiseau, qui, sur son dos, le remonta[3] — non, toutefois, sans que le jeune prince ne l'eût nourri de sa propre chair. De retour chez le roi, son père, les jeunes filles joyeuses, le reconnurent ; et lui, d'un meilleur caractère que le Hugabald scandinave, prenant pour lui la plus belle, il maria ses frères aux deux autres.

1. Cf. S. Bugge, GNF. n° 2.

2. L. Pineau, *Les contes populaires du Poitou,* Paris, 1891, n° 1. — Cf. Joh. Bolte, *Kleinere Schriften zur Märchenforschung von Reinhold Köhler,* Weimar, 1898, p. 295.

3. Dans de nombreux contes, l'oiseau a besoin de chair humaine pour arriver au terme du voyage : ce trait rappelle que le cheval de Hugabald ayant mangé un morceau des frères du héros revient à sa forme primitive, car c'était un prince enchanté. Cf. S. Bugge, GNF. p. 22.

C'est, au fond, toujours le même mythe naturaliste qui reparaît[1].

Seulement, nous nous trouvons ici en face de développements d'un ordre tout particulier, distincts de ceux que nous avions constatés jusqu'à ce moment.

Ils varient encore dans un deuxième groupe de chansons.

Un jeune pâtre a trouvé dans l'herbe un petit ver aux multiples couleurs ; soigneusement, dans sa cape bleue, il l'apporte au gaard et en fait cadeau à la fille de son maître[2]. DgF. N° 29.

Celle-ci l'élève ; mais le reptile devient tellement gros, tellement fort et monstrueux qu'au bout de trois ans à peine personne ne peut plus approcher de la demeure de la jeune princesse.

Son père, messire Helsing, fait annoncer par tout le pays qu'il la donnera en mariage à celui qui tuera le monstre.

Un premier prétendant se présente.

> Ils se battirent tout le jour durant, — jusqu'au coucher du soleil ; — c'était Sivord, fils d'Ingvor, — il resta sur le champ.
>
> La nouvelle vint dans la chambre en haut, — que Sivord était mort : — tant en pleura la fière damoiselle — sous son manteau de brocart rouge !
>
> Tant en pleurèrent femmes et jeunes filles — sous leurs manteaux de brocart rouge : — en suivant Sivord Ingvorsøn — au cloître de Grimersløv.

Deux nouveaux hivers se passent. Le monstre est devenu plus énorme encore : moins que jamais la chambre de la jeune fille est abordable.

1. Soit qu'on l'interprète comme le soleil arraché aux ténèbres de la nuit, ou comme la terre tirées des affres de l'hiver : encore une fois, les deux concepts ont dû se confondre de bonne heure. Tout au plus, si dans nos chants, le souvenir de l'un semble l'emporter sur l'autre.

2. Cf. M.-B. Landstad, NF. n° 11, p. 139. Lindarormen.

> Messire Helsing envoya un messager à la cour du roi: — si quelqu'un voulait tuer le dragon, — il lui donnerait sa fille — et tout le bien qu'il possédait.

Peder Riboldsøn,

> Il prit sa chemise, — elle était de soie fine; — et par-dessus il mit une peau: — on eût dit une bête!

Nous devinons la raison de cet accoutrement: et nous la trouvons, du reste, expliquée tout au long dans les « Gesta Danorum »[1].

Le roi Herodd a donné à sa fille Tora deux petits serpents qu'il avait un jour trouvés dans les bois: ce sont maintenant deux monstres dont l'odeur pestilentielle écarte tout le monde. Le roi fait publier partout qu'il mariera la princesse à qui la délivrera. A cette nouvelle, Ragnarr décide de tenter l'entreprise. Lui aussi, il endosse une peau de bête, les poils en dehors; et, l'ayant bien mouillée, il attend qu'elle soit gelée sur lui. Ainsi cuirassé, il s'avance sans crainte du poison, dont les serpents l'inondent, « quippe morsus clypeo, uenenum ueste respuit ». Cet accoutrement lui vaut de la part du roi le surnom de Loðbrog.

La rencontre de la chanson populaire et de la chronique est intéressante: il ne l'est pas moins de retrouver la même aventure dans la tradition slave. La tsarévna ayant

1. GD. IX, p. 303.

Cf. F. Liebrecht, *Zur Volkskunde,* p. 65. « Mit dieser Ragnar's Drachenkampf betreffenden Sage vergleiche man nun folgende Erzählung aus dem Schach Nameh:

In der persischen Sage wird ein Lindwurm von einer Jungfrau in einem Apfel gefunden, in der nordischen findet er sich in einem Ei u. wird einer Jungfrau geschenkt: nach beiden bewahrt ihn das Mädchen in einem Kasten auf, wo er bewirkt, dass dort auf wunderbare Weise der gesponnene Flachs, dann auch der Reichtum des Besitzers zunimmt, hier das ihm unterlegte Gold. In beiden Versionen wächst das Unthier zu solch gewaltiger Grösse heran, dass er sein Lager verlassen muss u. eine geräumigere Stätte einnimmt. Demnächst macht sich Ardschir auf, den Wurm u. seinen Eigner in dem Schlosse, wo letzterer haust, anzugreifen u. zu tödten, u. s. w. »

été enlevée par un serpent ailé qui l'avait emportée dans sa caverne où il avait fait d'elle sa femme, Nikita le corroyeur, de Kief, après de longues hésitations, prit 1 200 livres de chanvre, les trempa de goudron et s'en fit une cuirasse : certain de ne pouvoir ainsi être mordu, il alla relancer la bête dans son antre et la terrassa[1].

Peder Riboldsøn poussa la prudence plus loin encore que ne l'avaient fait Ragnarr et Nikita,

> Il fit creuser huit fosses, — elles étaient toutes pleines de sang : — c'était Peder Riboldsøn ; — il était, lui, dans la neuvième.
>
> Ils se battirent tout le jour, — jusqu'au coucher du soleil ; — mort resta le vilain dragon, — là, sur le champ vert.

Ce fut une grande joie au gaard : et mesire Helsing donna sa fille à Peder Riboldsøn.

En réalité, ce Peder, c'est Sigurđr tuant Fáfnir ; et la chanson n'est qu'une des mille variantes de la lutte célèbre du héros lumineux contre le dragon des ténèbres et du froid, qui tient captive la terre printanière. La transformation s'opéra-t-elle d'elle-même sous l'influence du climat et des mœurs ? Le fait certain, c'est que le vieux mythe âryen est là, à la base : et tels ces murs cyclopéens ou ces constructions romaines, indestructibles, sur lesquelles on a, plus tard, édifié des monuments entiers, il a, plus encore que l'intérêt humain, contribué à maintenir à travers les siècles le succès de ces chants où une jeune vierge est la récompense des plus hardies prouesses. Riboldsön = Sigurdr.

Et toujours, dans ces chants, un détail ou l'autre rappelle l'aventure primitive. Tout à l'heure, c'étaient ces fosses que Peder Riboldsøn faisait creuser, comme Sigurđr, afin de tuer plus sûrement le monstre ; ailleurs, c'est le cheval merveilleux Grane dont le souvenir persiste.

Gralver, le fils du roi, va faire la cour à fière Sinild. Sur son chemin il rencontre un si vilain dragon, qui le provoque. Gralver Kongesön. DgF. N° 29

1. A. Rambaud, *La Russie épique,* p. 129.

Dit le cheval de Gralver, le fils du roi, — il répondit tout irrité : — « Assieds-toi sur ma selle d'or, — si volontiers, moi, je te porterai ».
Jusqu'à cette fière Sinild, au pied de la colline.

Et, — serait-ce une réminiscence aussi de Sigurđr délaissant Brynhildr pour Guđrún? — le dragon tué, après un combat qui, naturellement, a duré trois jours, le fils du roi va bien chez Sinild : mais il refuse l'amour de la jeune fille, ce qui semble incompréhensible, pour aussitôt se rendre au « gaard des roses » auprès d'une autre fiancée.

« Vous, qui vous tenez là, Blidelille, — vous si gentille, — voulez-vous me donner votre foi — et être ma bien-aimée ? »

« Soyez le bienvenu, Gralver, fils du roi ! — Merci de vos peines ! — Vous serez mon bien-aimé — et sur trois royaumes vous régnerez ! »

Se leva Gralver, le fils du roi, — il la prit dans ses bras ; — et il donna à fière Blidelille — une couronne et le nom de reine.
Ce fit Gralver, le fils du roi, au pied de la colline!

Le dragon est devenu un troll. DgF. N° 31.

Conformément aux lois de l'évolution, le dragon peu à peu se transforme : la forme animale une fois dépouillée, il devient d'abord un troll, sorte d'être vague tenant le milieu entre la bête et l'homme.

Svend Felding.

Svend Felding, en se rendant à Rome, un soir, demande l'hospitalité dans une maison. La dame l'y reçoit avec de grands honneurs, lui donnant la meilleure place à table. A le voir tout vêtu de soie, elle reconnaît qu'elle n'a pas affaire à un pèlerin ordinaire et se plaint à lui qu'un troll soit venu ravager le pays.

« Il ne veut d'autre nourriture — que femmes et jeunes filles à manger ! »

Svend Felding promet, si on lui prête un cheval, de rompre une lance avec ce troll.

On lui amène un cheval espagnol ; pour l'essayer, il lui pose la main sur la tête : l'animal tombe sur les genoux.

> « Je donnerais bien tout cet or rouge — et cent marcs avec : — pour avoir en ce moment un cheval danois, — né en Danemark ! »

Un meunier lui en procure un.

Alors, Svend Felding va au-devant du troll; et ce n'est qu'à la deuxième reprise, après être allé à l'église[1] faire bénir ses armes, qu'il réussit à le tuer.

A son retour, la dame, elle aussi, lui offre ses biens en même temps que son amour. Il refuse :

> « Je me suis choisi une damoiselle — au royaume d'orient : — pour sept tonneaux d'or rouge — je ne lui serais infidèle ! »

Et, la quittant, il la prie seulement de faire élever là, au bord de la route, une auberge pour les pèlerins du pays danois.

La teinte chevaleresque et chrétienne est certes fortement accentuée dans cette chanson ; elle n'a pourtant pas complètement caché la couleur primitive : facilement encore, nous distinguons l'esquisse du cheval merveilleux, le cheval solaire, blanc comme neige, « snöhvit[2] », et le héros qui délivre la jeune fille, puis l'abandonne pour aller à de nouvelles amours.

De plus en plus, le troll s'éloigne de l'animal; désormais, c'est un homme comme les autres, mais plus grand et plus fort : il n'est plus le gardien farouche de la jeune fille prisonnière; c'est en rival que tout prétendant doit lutter contre lui,

D'où un troisième groupe de chansons. Le troll devient un géant. DgF. N° 19.

Hjelmer Kamp part pour la cour d'Uppsala où il veut demander la fille du roi ; Angelfyr l'y suit pour la lui disputer[3]. Les deux jeunes gens se présentent en même temps.

1. M. Joh. Steenstrup montre que ce passage, dû à l'influence catholique et ajouté après coup, est en opposition avec l'esprit même de la chanson. *Vore Folkeviser fra Middelalderen*, p. 181.

2. A.-J. Arwidsson, SFs. I, p. 415. Sven Fotling, str. 9.

3. D'après la chanson des iles Féroé, (V.-U. Hammershaimb, FK. n° 2,) Hjálmar et Angantyr sont deux frères, les fils d'un paysan qui a onze enfants. Tous deux courtisent la même jeune fille et se tuent

Le roi, fort embarrassé, laisse à sa fille le soin de choisir entre eux.

> « Je vous remercie, ô mon père chéri, — de vous en rapporter à moi ! — Donnez-moi le jeune Hjelmer Kamp, — ce sera un homme si vaillant.
>
> « Angelfyr je ne veux : — il est à moitié troll ; — l'est son père, l'est sa mère, — le sont tous ceux de sa race ! »

Mais Angelfyr n'entend point se soumettre ainsi ; il provoque son rival à un combat singulier et Hjelmer est blessé à mort : à point arrive son père, Ove de Udiskær, qui le venge en tuant Angelfyr.

Sans doute, nous sommes ici bien loin du thème fondamental.

Nous nous en rapprochons davantage dans une autre chanson où le dragon primitif, troll pendant un temps, n'est plus qu'un géant : de son essence surnaturelle une force extraordinaire est tout ce qu'il a conservé d'avantages sur l'homme.

Grimer, fils d'Erik, est venu sur son navire si léger chez le roi païen dont il voudrait épouser la fille.

Lui dit celui-ci :

> « Tu n'auras point ma fille, — la femme si gracieuse : — que tu ne te battes avec Hjelmer Kamp — et que tu ne remportes la victoire. »

Pourquoi cette condition que rien dans la chanson n'explique ? Est-ce une épreuve que le roi impose au prétendant ?

réciproquement. Mais, dans la vieille légende danoise, conservée par la « Hervararsaga » (Cf. Sv. Grundtvig, DgF. I, p. 251), Angantyr est bien réellement de la race des géants. La même aventure fait le sujet de la deuxième moitié de la chanson des « Arngrims synir » (V.-U. Hammershaimb, FK. n° 3), où, de nouveau, Angantyr et Hjálmar sont frères. Tous deux se battent pour la fille du roi d'Uppsala. Angantyr tombe, blessé ; il demande à boire à son frère. Au moment où celui-ci lui tend sa corne (coupe), il lui enfonce son épée empoisonnée sous son casque. Alors Hjálmar le tue et meurt lui-même aussitôt après, en priant Odd de porter à la belle Ingeborg un bracelet d'or rouge, qu'il a retiré de son bras. — Cf. aussi Saxo, GD. VI, p. 194.

Ou bien Hjelmer n'est-il pas, comme dans Saxo ce Grim qui avait jeté son dévolu sur la jeune Thorild, un amoureux brutal et redouté ? Et le roi païen, ainsi que le roi Hather, ayant promis sa fille à qui les débarrasserait de l'importun, Grimer remplit ici le même rôle du libérateur que Haldan[1] dans le récit de l'historien.

> Répondit la fille du roi païen, — elle était une tant gracieuse jouvencelle : — « Nul n'est jamais revenu — qui est allé se battre en l'île de Berm.
>
> « Nul n'est jamais revenu — qui s'est battu en l'île de Berm ! — Vous ne devez guère l'espérer : — c'est votre mort que veut mon père. »
>
> Répondit le jeune Grimer, — il était en brocart rouge : — « Pour moi celui-là est un fou — qui craint la mort ! »
>
> « Alors, je vous donnerai une épée d'or, — vous la ceindrez à votre côté : — chaque fois que vous partirez en expédition, — si librement vous chevaucherez.
>
> « Cette épée, elle est en or rouge ; — d'argent en sont les clous. — Sachez-le pour vrai, jeune Grimer, — vous remporterez la victoire ! »

Il met à la voile et vogue vers l'île de Berm.

En le voyant arriver, Hjelmer Kamp, sur le sable blanc, demande quel est cet avorton qui s'en vient là ?

> « Tu m'appelles un avorton, — mais devant toi je ne fuirai. — Sur ma foi de chrétien je le jure : — tu me paieras cela cher ! »

Et Grimer tue Hjelmer Kamp ; puis, chargé d'or, il revient chez le roi païen qui lui donne sa fille bien-aimée.

Cette île de Berm, qu'une certaine version appelle « Le pays de Berting », n'est autre que le séjour des morts que nous savons être en même temps celui des esprits de la nature, des géants notamment, qui y veillent sur leurs trésors amoncelés, et où Brynhildr attend Sigurdr.

1. GD. VII, p. 223.

La fille du roi païen, de son côté, si la chanson ne nous dit pas qu'elle pressentait la venue de l'amant inconnu, le reçoit, du moins, avec autant d'empressement que la vierge de Hildarhöy son libérateur : comme dans les nombreux contes, qui ont pour sujet une princesse prisonnière des géants, elle prend parti pour Grimer et, lui donnant le moyen de sortir victorieux des épreuves imposées, elle assure la réalisation de son amour[1].

Deux dénoûments différents.

Il y a donc, dans ces chansons, avec une extrême variété dans les détails, deux tendances opposées : l'une d'après laquelle le héros épouse la vierge qu'il a délivrée; tandis que, selon l'autre, il la délaisse aussitôt pour une nouvelle fiancée[2]. Mais ce double dénoûment ne saurait ébranler leur fondamentale identité : car, « plus sont lointains et obscurs les noms des personnages mythologiques, plus s'est épaissie la forêt de mythes qui a pris naissance autour d'eux[3] ».

Le dieu d'autrefois devenu un chevalier du moyen age.

L'antique récit, subissant toutes les métamorphoses par lesquelles un thème mythique peut passer, de divin qu'il était à l'origine, peu à peu est devenu absolument humain, et le héros barbare, à son tour, s'est transformé en un chevalier du moyen âge.

DgF. N° 211.

C'était Sigvord, le fils du roi, — il commande qu'on lui selle son cheval : — « Je veux faire une chevauchée, — allez voir les damoiselles au couvent ! »
Vous avez moins de chagrin que de désir !

Il trouve petite Christine, belle en son manteau de four-

1. Ainsi la jeune Hilda sauve son libérateur Illugi, qui sept nuits durant a partagé sa couche. V.-U. Hammershaimb, FK. n° V. Kappin Illugi.

2. Cet oubli de la première fiancée est, du reste, un thème très répandu dans la littérature populaire : qu'il soit, comme pour Sigurdr, l'effet d'un breuvage magique ; ou, comme dans certains contes gaéliques, la conséquence d'une défense enfreinte, par exemple de ne se laisser embrasser par personne ou de n'adresser la parole à qui que ce soit. Cf. Joh. Bolte, *Kleinere Schriften von Reinhold Köhler,* I, p. 163.

3. Max Müller, *Nouvelles études de mythologie,* p. 43.

rures, et la requiert d'amour.

Dit celle-ci :

« Écoutez, Sigvord, fils du roi, — me demandez-vous honnêtement ? — Bien que je ne sois pas la fille d'un roi, — l'honneur ne m'en est pas moins cher. »

« Écoutez, petite Christine, — si vous voulez être ma mie, — pour ma femme je vous tiendrai : — avec vous en tout honneur je vivrai ! »

« Sachez-le, Sigvord, fils du roi, — avant que je ne devienne votre femme : — si jamais vous songiez à me tromper, — il vous en coûterait la vie ! »

Ils restèrent ensemble trois, cinq, huit ans, dans l'union la plus parfaite : quand, un jour, Sigvord vit à la cour une autre damoiselle à laquelle il se fiança, cependant qu'en son « borg » Christine, ardente de désir, l'attendait. A son retour, elle s'informe d'où il vient et où il a passé son temps.

« J'ai été dans l'appartement des dames, — à leur coucher j'ai assisté.

« J'ai été dans l'appartement des dames, — à leur coucher j'ai assisté : — à une damoiselle je me suis fiancé. — Veuille le Christ me rendre heureux avec elle ! »

« Si vous avez été dans l'appartement des dames, — à leur coucher si vous avez assisté, — à une fille d'empereur si vous vous êtes fiancé : — avec elle de bonheur vous n'aurez ! »

Mais Sigvord est inébranlable. Il ne veut plus vivre avec sa maîtresse !

Petite Christine longtemps resta — et ne lui répondit mot : — ses joues, auparavant blanches et roses, — étaient devenues couleur de terre.

C'était petite Christine, — elle descendit dans l'enclos : — des plantes elle y arracha, — et des brunes et des noires.

Elle en compose un breuvage mortel qu'elle fait prendre à Sigvord.

Celui-ci, se sentant mourir, mande petite Christine. Il la supplie de lui sauver la vie, jurant de ne jamais plus aimer qu'elle.

Répond-elle :

« Je vous l'ai dit, Sigvord, fils du roi, – avant que je ne fusse votre mie : — que si jamais vous songiez à me tromper, — il vous en coûterait la vie.

« Vous ne m'avez pas prise gardant les bœufs, — vous ne m'avez pas prise gardant les vaches : — vous m'avez prise damoiselle dans un couvent, — me promettant l'honneur et votre foi.

« Hâtez-vous, Sigvord, fils du roi ! — Envoyez chercher vos chevaux ! — Votre fiancée est dans la chambre en haut, — qui vous attend ce soir.

« Hâtez-vous, Sigvord, fils du roi ! — Trop longtemps vous tardez. — Voici que votre fiancée ferme les portes de sa chambre en haut : — voici qu'elle veut se coucher ! »

C'était Sigvord, le fils du roi, — si brusquement il se tourna vers le mur. — C'est la vérité que je dis : — dans la même nuit il mourut.

Vous avez moins de chagrin que de désir !

Les « Klosterrofsvisor. »

Cette chanson, achevant la preuve du fait que nous avions pressenti dans notre première partie, n'est-elle pas le lien visible qui rattache le mythe à l'histoire, c'est-à-dire les chants de Sigurdr aux « Klosterrofsvisor » ?[1]

Dernier souffle de la légende.

Et maintenant, sous l'action incessante du temps, l'aventure même a fini par être oubliée ; dans le sol épuisé la sauvage plante s'est desséchée et de la fleur d'épopée que si

1. Voir plus haut, p. 166.

fièrement elle portait il ne reste plus qu'un parfum dans l'air, un dernier souffle de lyrisme.

Je sais bien où un château il y a, — un château dans la verte forêt: — y demeure la fière damoiselle, si gracieuse et si belle !
Mais me tirera-t-elle de peine ?

Devant y jouent les plus gentils animaux, — et cerfs et biches : — y demeure la fière damoiselle. — Plût à Christ qu'elle fût ma bien-aimée !

Son cou est blanc — comme la blanche hermine, — ses yeux sont purs comme les yeux de la colombe ; — ses cheveux, on dirait des fils d'or !

Sa poitrine semble le duvet d'un cygne, — le duvet le plus moelleux ; — et sa bouche si belle, — sa bouche comme le sucre est douce.

Y eût-il du feu, — un feu ardent de mille flammes : — si volontiers je le franchirais — pour dormir au côté de ma damoiselle !
Mais me tirera-t-elle de peine ? [1]

1. Om än thet voro en eld,
Som brunnu i tusende logo,
Jag ville gärna igenom honom gå,
Och finge iagh hos then jungfrun soffua.
Men hoo lossar min tuongh aff?
A.-I. Arwidsson, SFs. III, nº 3. Slottet i Lunden. Str. 5.

B

LE CYCLE DE DIDERIK DE BERN

« Et iste fuit Thideric de Berne, de quo cantabant rustici olim. »

(Chronique de Quedlinburg. Fin du x[e] siècle.)

CHAPITRE I

DIETRICH DE BERN ET THÉODORIC LE GRAND. LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

Tel héros, ancêtre ou dieu, est devenu le favori d'une race : incarnant son âme, en symbolisant l'idéal. Alors, autour de lui, d'autres héros se groupent, gravitant dans son orbite, si même il n'est arrivé qu'ils se soient fondus en lui, l'enrichissant de leurs qualités, lui abandonnant la gloire de leurs exploits. Et ainsi les cycles se forment.

La formation des cycles.

Plus tard, quand les différentes familles de cette race se sont séparées, constituant les nations, d'autres héros naissent, des gloires nouvelles montent à l'horizon, et chacune de ces nations a bientôt ses cycles particuliers.

Dans la grande famille germanique, à côté du cycle des légendes franques nous avons vu ceux des Burgondes et des Ostrogoths ; puis, le cycle du roi des Huns, Attila. Il y en avait d'autres encore : le cycle des légendes lombardes, et, dans l'Allemagne du Nord, celui si riche des Frisons, auquel nous devons le beau poème de *Gudrun*.

La suprématie d'une nation peut aussi amener celle de ses traditions : le rôle brillant que les Francs ont joué en Europe aurait, sans doute, donné entre tous les héros germaniques la première place à Sigfrid, si les droits qu'il tenait de sa céleste naissance ne la lui eussent assurée d'abord.

Mais, s'il est vrai qu'un cycle puisse ainsi dominer les autres et les asservir à la gloire de son héros particulier, il arrive également que deux ou plusieurs cycles, appartenant à la même tribu ou à des tribus différentes, se maintiennent indépendants, quelquefois en relations amicales, hostiles très souvent.

Dietrich de Bern.

Si, dans les légendes germaniques, Sigfrid a eu un rival, ce fut, assurément, Dietrich de Bern, le plus puissant héros de son temps[1].

Dans le Nibelungenlied, il apparaît à la cour d'Etzel en pleine possession de sa volonté ; il s'y tient à l'écart du massacre général jusqu'à ce que, ses troupes ayant été anéanties, il se décide à les venger et enchaîne, l'un après l'autre, Hagen et Gunther qu'il livre prisonniers à Kriemhilt, en les recommandant toutefois à sa clémence[2].

Dans la « Klage » nous le voyons prendre congé d'Etzel et, accompagné du vieil Hildebrant, son fidèle compagnon d'armes, s'en retourner dans son pays.

Quantité d'autres poèmes nous racontent les aventures de sa vie.

Obligé de s'enfuir de la cour du roi Ermanaric, il est venu se réfugier chez les Huns[3]. Attila lui prête une armée : il la perd dans la bataille qu'il livre à son ennemi près de Ravenne, bataille qui dure onze jours et à laquelle prennent part tous les héros de la légende germanique. Plus tard, Ermanaric étant mort et le traître Sibich lui ayant succédé, Dietrich quitte de nouveau Etzel et reprend le chemin de sa patrie. Il défait Sibich et se fait couronner roi à sa place. De longues années il règne en souverain respecté et craint jusqu'à ce qu'une fois, dans l'ardeur d'une chasse, sautant sur un cheval noir qui se trouva là par hasard, il fut emporté avec une rapidité telle que personne ne put le suivre : et de ce jour nul plus ne le revit.

Le personnage ainsi posé a bien tout ce qu'il faut pour gagner la sympathie populaire.

L'histoire.

Inutile de dire qu'il y a loin de la légende à l'histoire[4]. Le

1. Cf. B. Symons, *Germanische Heldensage*, 2te Ausg., p. 14. « Vor allem aber wurde der grosse Ostgotenkönig Theodorich (475-526), Theodemers Sohn, der Besieger Odoakers u. Eroberer Italiens, der beliebteste Held der deutschen Sage. » — Otto Luitpold Jiriczek. *Deutsche Heldensagen*, 1898, I, p. 183.

2. NN. XXXVIII-XXXIX Aventiure.

3. Voir A. Bossert, *La littérature allemande au moyen âge*, p. 30 et suiv.

4. Cf. *International Folk-Lore Congress*, 1891. A. Nutt, *Problems of heroic legend*, p. 114. « The name manifestly corresponds to that of the great Ostrogoth Theodoric of Verona; the name of his father Dietmar

nom même du héros a été changé : Dietrich, c'est Théodoric le Grand, celui qui, d'abord otage à la cour de Constantinople, finit en 481 par commander à tous les Ostrogoths. Cédant à la prière de réfugiés rugiens, il obtint de l'empereur Zénon l'autorisation de conquérir l'Italie qu'Odoacre, ancien chef des mercenaires barbares, administrait sous le titre de patrice, mais, en réalité, en souverain indépendant. « Il fut, sous la suzeraineté de Constantinople, une sorte de protecteur militaire de l'Italie. Pour la défendre, il soumit la Dalmatie et attaqua les Rugiens qui s'étaient étendus sur la Drave et la Save, menaçant la frontière. Il détruisit leur empire avec l'aide des peuples voisins, Hérules, Scires, Turcilinges (487). Cette victoire fut précisément une des occasions de sa perte. Frédéric, fils du roi des Rugiens, Felétheus, emmené en captivité par Odoacre, se sauva chez les Ostrogoths et demanda à Théodoric, son parent, de le venger[1]. »

Les Ostrogoths reprirent le chariot des anciennes migrations et, à l'automne de 488, on se mit en marche. L'armée des envahisseurs écrasa les Gépides, qui refusaient le passage du côté de Sirmium, et campa l'hiver dans cette région. En 489, à l'automne, on arriva en Italie. Odoacre fut vaincu sur l'Isonzo et perdit une grande bataille à Vérone. C'est cette rencontre décisive qui valut à Théodoric son surnom de Dietrich de Bern, c'est-à-dire de Vérone. Il ne poursuivit pas Odoacre, mais s'établit dans la haute Italie avec le concours des évêques, hostiles à son

to that of Theodoric's father Theudemir. Theodoric, like Dietrich, « was for some years of his life a wanderer more or less dependent upon the favour of a powerful sovereign—his life during this period did get entangled with that of another Theodoric, even as the life of the hero of the saga becomes entangled with the life of Theodoric of Russia. After subduing all his ennemies he did eventually rule in Rome. » Moreover, the Otakar of the Hildebrandslied, the oldest fragment, palæographically speaking, of the Dietrich saga, or indeed of any portion of Teutonic hero-legend, is obviously the Odoacer of history, and the Witig of the saga seems to answer the historical Witigis. But... the legendary Dietrich is associated with Hermanrich who died eighty years, with Attila who died two years before the birth of the historical Theodoric... » — Cf. Otto Luitpold Jiriczek. *Deutsche Heldensagen,* 1898, I, p. 119.

1. Lavisse et Rambaud, *Histoire générale,* I, p. 75.

rival parce qu'il était arien. Après des alternatives de succès et de défaites à Milan et sur l'Adda, Odoacre dut se réfugier derrière les murailles de Ravenne. Le blocus en fut très long. Enfin, de plus en plus resserré, Odoacre entra en négociations (février 493). Une paix fut conclue qui laissait les deux rivaux chacun à la tête de ses hommes en Italie. Ce partage, ou plutôt cette coexistence de deux princes dans le même pays, ne pouvait durer. Théodoric poignarda Odoacre dans un festin et se trouva seul maître de l'Italie.

Sous lui l'ordre règne; la faveur revient aux travaux agricoles; il y a aussi comme une sorte de renaissance commerciale. Il protège les arts et les lettres; de ses deniers il contribue à l'entretien ou à la construction de monuments publics; et, suivant l'exemple des anciens princes, il donne des jeux dans le cirque.

Théodoric règne en Romain, non en Germain. « Administration romaine, finances romaines, lettres romaines, arts romains, mœurs romaines, vices romains, rien n'y manque. Si bien qu'on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il est impossible qu'un Goth ait connu et compris tout ce qui a été écrit en son nom. Il a été élevé à Constantinople, mais il n'en est pas moins resté Barbare; il ne sait pas lire. C'est un chef de guerre. Il l'a montré dans sa jeunesse et surtout dans sa lutte contre Odoacre. Puis, il a disparu dans son palais de Ravenne. Il est probable qu'il était intelligent et qu'il a laissé faire : c'est tout ce qu'on peut dire. Mais cet homme qui avait la force eut des ministres qui pensaient et parlaient pour lui : Cassiodore surtout[1]. »

A l'extérieur, il n'est pas moins habile. Roi germain établi en Italie à la place de l'empereur, il se considère comme le juge des rois barbares. Il pratique la politique germanique, qui est celle de tous les peuples primitifs, des alliances personnelles et des mariages. Par ses alliances, par sa puissance, par sa richesse et parce qu'il régnait sur Rome, Théodoric est respecté du monde barbare. Il reçoit des ambassades et des présents non seulement de ses voisins et alliés, Bur-

1. Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, I, p. 84.

gondes et Vandales, mais des peuples lointains, comme les Æstyens, venus de l'embouchure de la Düna.

Sur l'imagination de tous ces peuples, un tel souverain ne pouvait manquer de faire impression : aussi n'est-il point étonnant que la légende se soit emparée de lui[1]. Seulement, nous pouvons constater là, sur le vif, avec quelle liberté elle agit à l'égard de l'histoire. Ce Théodoric, qui, traîtreusement, a poignardé son rival et qui, ensuite, sur de faux témoignages, a fait condamner, puis périr d'un horrible supplice le philosophe Boëce et Symmaque, la légende en a fait le héros le plus humain, « der menschlichste Held »[2] : il ne prend part à l'extermination des Burgondes, dans les Nibelungen, qu'à la dernière extrémité. Ce n'est même pas lui qui a été à la cour des Huns, mais son père Théodomer : la tradition, se rappelant vaguement qu'il avait passé de longues années à une cour étrangère, auprès d'un puissant roi, aura cru qu'il s'agissait de cet Etzel, dont tous les peuples s'entretenaient avec effroi. Elle n'a, en fait, gardé de la réalité que le fond de sa rivalité avec Odoacre : encore celui-ci a-t-il cédé la place à un oncle de Théodoric, Ermanaric, dont le nom rappelle cet ancien roi des Goths qui essaya de s'opposer à la marche des Huns et, n'y pouvant réussir, se tua.

La fiction.

« L'intérêt romanesque des aventures de Théodoric, son long exil, la trahison des siens, ses efforts pour reconquérir son domaine, rendirent son nom de plus en plus populaire[3]. » Au XIe siècle, ainsi que nous l'avons vu, les paysans n'avaient cessé de chanter ses exploits[4]. Au moyen

1. B. Symons, *Germanische Heldensage*, p. 85. « Die älteste erhaltene Gestalt der Dietrichssage mit ihren drei Elementen : Flucht, Exil, siegreiche Heimkehr repräsentiert demnach gewissermassen eine epische Auswahl der sympathischsten Züge aus Theodorichs Geschichte, bei deren Verbindung vor allem der Wunsch massgebend gewesen sein wird, die Heldengestalt des grossen Königs von dem Makel zu säubern, der durch die meuchlerische Ermordung Odoakers sein edles Bild entstellt. »

2. W. Scherer, *Geschichte der deutschen Litteratur*, Berlin, 1883, p. 127.

3. A. Bossert, *La littérature allemande au moyen âge*, p. 39.

4. Cf. W. Grimm, DH. p. 36. « Amulwinus (al. Amulung) Theoderic dicitur, proavus suus Amul vocabatur, qui Gothorum potentissimus censebatur. Et iste fuit Thideric de Berne, de quo cantabant rustici olim... » (Chronicon Quedlinburgense. Aus dem Ende des 10ten u. Anfange des 11ten Jahrh.)

âge, les expéditions germaniques en Italie ranimèrent encore ces souvenirs : d'où un regain de popularité pour l'ancien roi des Goths, et les nombreux poèmes qui lui furent alors consacrés.

C'est, en premier lieu, la « Dietrichs erste Ausfahrt », en 1097 strophes. Le preux Dietrich y est devenu l'adversaire des Sarrasins et un héros galant, à qui son maître, le savant Hildebrant, a ouvert le trésor de toutes les vertus, a appris à respecter les femmes et à jouer aux échecs[1]. Il a trente ans déjà, quand il part avec lui pour sa première expédition. Il s'agit d'arracher à l'oppression du païen Orkise la reine du Tyrol, Virginale. Toutefois, ils veulent auparavant détruire les monstres qui infestent la montagne. Dietrich, qui a pris le devant, est fait prisonnier par des géants. Il faut pour le délivrer l'aide de tous les Wülfings et de leurs amis de Hongrie et de Styrie. Les douze Wülfings luttent contre les douze géants et les tuent. Ce n'est pas tout encore : en se rendant à Jeraspunt, où demeure Virginale, ils ont à lutter contre de nouveaux géants et de nouveaux dragons. Nous ne parlons pas du style dans lequel ces choses-là sont dites : spécimen de ce que l'Allemagne a produit de plus prétentieux et de plus insipide.

Puis, c'est entre un certain roi de Pologne, Wenezlan, et Dietrich un combat singulier selon toutes les règles de la plus courtoise chevalerie; un récit de sa fuite, « Dietrichs Flucht »[2], à la manière des chansons de geste françaises, et dont l'auteur avoue candidement avoir une connaissance approfondie. Avec ce poème, les manuscrits nous en ont conservé un autre, « Die Rabenschlacht », probablement du même poète, mais sûrement inspiré d'un modèle plus ancien. Le thème en est la mort des deux princes hunniques, fils de Helche, Ort et Scharf, et du jeune

1. Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, II, p. 239.

2. Id., II, p. 241. — Le poème se compose de trois parties. Dans la première, nous apprenons à connaître les parents de Dietrich : un arbre généalogique nous y montre à peu près tous les héros de la légende germanique. La deuxième, composée d'après de vieux récits oraux, raconte les démêlés de Dietrich avec Ermanaric : ce dont nous avons, pour ainsi dire, la répétition dans la troisième partie.

frère de Dietrich, Diether, tués par le robuste Witege, que Dietrich poursuit ensuite de toute la vitesse de son cheval et oblige à se jeter dans la mer où une fée des eaux, Wachhilt, le reçoit. Un des incidents les plus intéressants du poème, tout au moins comme tendance, est le combat de Dietrich avec Sigfrid, dans lequel celui-ci a le dessous, grâce assurément aux reliques que son adversaire porte cousues dans sa chemise. D'ailleurs, Dietrich est un chrétien fervent qui, avant la bataille, invoque Jésus et Marie : un évêque confesse ses leudes, quatre cents chapelains son armée.

Ce combat de Dietrich avec Sigfrid fait le sujet de deux autres poèmes de la fin du moyen âge : le « Biterolf » et le « Jardin des roses », « Rosengarten »[1]. Tous deux transportent la scène à Worms, où les héros rhénans, Gunther, Hagen, Sigfrid, etc., se mesurent en un tournoi avec ceux de l'Allemagne du Sud, Hildebrant, Wolfhart, Dietrich. Dans les deux, la sympathie du poète est pour ces derniers. Le « Biterolf » laisse, il est vrai, le résultat du combat indécis; mais le « Rosengarten » attribue décidément la victoire à Dietrich.

« Et pourquoi se battent-ils? Est-ce pour un royaume, comme dans le « Chant de Ravenne », ou seulement pour un trésor, comme dans les Nibelungen? Non, c'est pour une couronne de roses. Et c'est Kriemhilt, la naïve jeune fille du poème des Nibelungen, elle, qui, pendant une année entière, assistait de loin aux exploits de Sigfrid, c'est elle, qui, dans le « Jardin des Roses », distribue des couronnes et donne tour à tour l'accolade aux vainqueurs[2]. »

Le Dietrich de la tradition ne répond en rien au Théodoric de l'histoire.

Non seulement nous n'avons pas là le Théodoric de l'histoire[3], nous ne reconnaissons même plus le Dietrich de l'an-

1. Voir dans Scherer, *Geschichte der deutschen Litteratur,* p. 127.
2. A. Bossert, *La littérature allemande au moyen âge,* p. 163.
3. Cf. W. Grimm, DH. p. 392. « Dieterich, dessen Schicksal die Dichtung so genau mit Ermenrichs verkettet, empfieng einen historischen Anhalt viel später, erst durch den ostgothischen König Theodorich den Grossen, der um mehr als hundert Jahre nach Ermenrich in der Geschichte auftritt. Die Uebereinstimmung beschränkt sich auf ein paar Namen... u. es ist noch die Frage, ob nicht vor Berührung mit der Geschichte schon diese Aehnlichkeit zufällig vorhanden war. »

cienne tradition. D'abord personnification de l'héroïsme par sa vigueur et sa bravoure, autant que par ses qualités morales, le dévoûment, la défense énergique de son droit et le respect pour le droit du suzerain : chez lui, la douceur d'âme s'unissait à l'ardeur guerrière. « La poésie a su le rendre aussi intéressant dans la résignation que dans le triomphe ; elle a mêlé son histoire d'humiliations et de revers, sans diminuer sa grandeur réelle[1]. »

Mais son triomphe même dans la légende a été la cause de sa perte : on lui a prêté des exploits de plus en plus merveilleux, le reléguant peu à peu dans le monde fantastique des nains et des géants. « Un poème nous le montre luttant, dans une forêt, contre le géant Ecke, jaloux de sa renommée. Le combat dure un jour et une nuit et s'éclaire du feu qui jaillit des coups et qui enflamme les branches d'arbres. Le géant tombe enfin. Théodoric, après l'avoir pleuré, se revêt de son armure ; mais il la trouve trop longue et il la diminue d'une toise pour la mettre à sa taille. Voilà ce que devint le vainqueur d'Odoacre, le barbare romanisé à qui l'empereur Zénon donna le royaume d'Italie : une sorte de roi des montagnes assis dans l'ombre des cavernes, ou qu'on voyait lutter avec les géants lorsqu'une lueur sinistre passait sur la forêt. Ces légendes ont longtemps vécu dans le Tyrol et il ne serait pas difficile de les y trouver encore[2]. »

1. A. Bossert, *La litt. allemande au moyen âge*, p. 39.
2. Id., p. 39.

CHAPITRE II

DIDERIK DE BERN DANS LES CHANTS POPULAIRES SCANDINAVES

La légende de Dietrich, ostrogothique par son origine, est essentiellement allemande dans son développement; néanmoins, nous la trouvons aussi dans les pays scandinaves: dès le milieu du XIIIe siècle fixée par l'écriture dans la Thidrikssaga norvégienne; vivante jusqu'à nos jours dans les chants populaires de la Suède, du Danemark et des îles Féroé.

La légende de Diderik aux pays scandinaves.

En ces chants, le vieux roi ostrogoth nous apparait sous un jour tout nouveau, et ses aventures n'y sont point du tout celles que les poèmes allemands nous avaient racontées.

Déjà sur sa naissance ils nous donnent des renseignements absolument particuliers.

A Salerne régnait un iarl, nommé Rodgeir, dont la fille, Hildesvid, était bien la jouvencelle la plus gracieuse qui se pût voir. Parmi les chevaliers à la cour il en était un, Samson, que personne ne surpassait en force, ni en adresse : le teint brun, la barbe et les cheveux noirs comme la poix, il y avait l'espace d'un empan de l'un à l'autre de ses yeux[1].

DgF. N° 60.

Samson aima Hildesvid et, malgré son père, la désira.

La chanson de Samson.

> Ils jouaient aux dés d'or à la large table, — ils se disaient maintes plaisanteries.
>
> « Oh ! écoutez, petite Christine, gracieuse et gentille, — oh ! voulez-vous être ma bien-aimée ! »
>
> « Comment serais-je ta bien-aimée ? — Mon père m'a donné un fiancé joli. »

1. Détails donnés par la Thidrikssaga, mais dont la chanson ne fait aucune mention.

« Petite Christine, mettez votre or dans un écrin, — cependant que j'irai seller mon gris destrier ! »

Et il l'enleva. Si doucement ils traversèrent la rue, si doucement ils franchirent le pont que les sabots du cheval ne s'entendaient même pas. Quand ils furent sortis de la ville, voilà qu'ils firent la rencontre d'un chevalier « en un harnois neuf ».

Samson lève son chapeau : — « Souhaitez bonne nuit au roi des Danes ! »

« Vous, qui êtes là assis, roi, à boire de l'hydromel et du vin : — avec votre fille Samson s'en va ! »

Le roi appelle aux armes. Il commande à ses hommes de mettre leur meilleure armure : car Samson est un robuste gars.

Des brodequins en peau de chèvre ils se lacèrent aux jambes ; — des éperons d'or ils s'attachèrent.

Et, quand ils arrivèrent à la barrière, — sa mère, dehors, s'y tenait appuyée.

« Écoutez, fière Mettelille, gracieuse et gentille, — où donc est votre fils Samson ? »

« Samson a quitté la ville hier : — il ne reviendra qu'à la Noël dans un an. »

« Oh ! si vous voulez nous dire où est Samson, — de l'or si rouge nous vous donnerons ! »

« Si de l'or rouge vous me donnez, — oui, je vous dirai où est Samson [1] ! »

1. La mère de messire Dahlbo, elle aussi, pour de l'or trahit son fils (A.-I. Arwidsson, SFs. n° 18). La même scène se retrouve dans une autre chanson suédoise, « Kämpen Grimborg » (E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. I, n° 4, p. 22). Les cavaliers sont arrivés à la

Ils déploient à ses pieds un manteau bleu qu'ils couvrent d'or.

« Allez à l'occident de mon gaard : — s'y repose
Samson avec sa gracieuse épousée ! »

. . . .

« Dors-tu ? Veilles-tu, ma belle jeune femme ? »

« Je ne puis trouver de repos, — tant font de bruit les sabots des chevaux et les hauberts bleus ! »

Les guerriers du roi sont à la porte : ils frappent avec leurs boucliers et leurs lances.

Samson à la fenêtre regarde : — « Vous êtes bien nombreux et nous sommes si peu ! »

Il leur demande le temps de s'armer. Petite Christine, fidèle, l'aide à mettre sa cotte. Alors,

Samson devant la porte sauta, — il fit de la place là où il n'y en avait auparavant.

D'abord il tua quatre, puis il tua cinq, — puis il tua trente des courtisans du roi.

Ceint de son épée, il revient à la cour. A la porte du gaard, le roi le salue :

« Sois le bienvenu, Samson, dans mon domaine !
— Où donc sont les courtisans que je t'ai envoyés ? »

porte du gaard où Grimborg a caché la fille du roi qu'il vient d'enlever.

Och ute hans moder för hofmännen står;
« Vi bedje med Grimborg vi tala få. »

« Grimborg har dragit så långt bort i går
Och kommer ej hem förr än jul ett år. »

« Och Grimborgs moder, I varen oss huld !
Vi skola er gifva det rödaste guld. »

« Grimborg han sitter i höga lofts bur
Och spelar gulltärning med sin unga brud. »

« Les uns sont malades, d'autres sont blessés ;
— quelques-uns gisent chez moi sur la civière. »

Dit le roi à cinq de ses valets : — « Prenez
Samson ! Mettez-le dans les chaines ! »

Samson, portant la main à son épée, crie au roi de se défendre.

« Samson, remets ton épée au fourreau ! — Je
te donne ma fille, tu la mérites bien[1] ! »

Au retour, il trouve sa mère, à la barrière encore.

« Hier, vous n'eûtes pas tant d'égards pour moi :
— pour de l'or rouge vous m'avez vendu ! »

Samson tira son épée ; — il mit sa mère en
morceaux.
Écoutez qui vous conseille !

D'après la saga, les choses ne se passèrent point tout à fait ainsi. Après l'enlèvement, Samson, forcé de se réfugier dans une forêt avec petite Christine, s'y bâtit une maison où il demeurait quand la nouvelle lui parvint que le iarl avait incendié son gaard, confisqué ses biens et l'avait déclaré hors la loi. S'étant mis en campagne, il ravagea les terres du iarl. Celui-ci vint à lui avec soixante de ses guerriers. Samson le tua, lui, et trente de ses hommes, les autres ayant pris la fuite. Brunstein, le frère du iarl, fut fait roi ; mais Samson, ne cessant de le harceler, mettant ses terres à feu et à sang, finit par lui donner la mort dans un combat : alors il monta lui-même sur le trône et fut un puissant souverain. Il eut deux fils : Erminrekr de Rome et Thetmar, qui fut le père de Thidrikr de Bern[2].

1. Ainsi parle le roi à Œstein Grönevoll qui a été surpris, la nuit, avec sa fille, petite Christine, et qui lui a tué tous ses hommes :

« Grönevoll, Grönevoll, still dit sverd !
tak liti Kersti, du er hennar verd. »
M.-B. Landstad, NF. n° 26, str. 31.

2. Nous devons faire remarquer ici qu'il n'y a pas trace dans la tradition allemande de ce Samson. D'après M. S. Bugge, ce nom serait

De ce Thiđrikr ou Diderik la chanson nous rapporte une aventure qui, primitivement, a dû lui être étrangère, mais qui est intéressante en ce qu'elle confirme dans le Nord un travail de la tradition identique à celui que nous avons vu s'effectuer en Allemagne.

Diderik et le lion.

Le roi Diderik, en allant à Bern, aperçut un lion aux prises avec un dragon. Il voulut sauver ce lion : malheureusement, son épée se brisa. Le dragon le saisit, l'emporta, ainsi que son cheval, dans sa tanière, où il les donna à manger à ses onze petits. Le cheval aussitôt dévoré, Diderik fut réservé pour le lendemain. Mais, dans le courant de la nuit, il découvrit dans un coin Adelring, l'épée du roi Sigfrid !

« Dieu ait pitié de ton âme, roi Sigfrid ! —
C'est donc ici que tu as perdu la vie ! »

Grâce à cette vaillante épée, il tua le dragon et son engeance : et, de ce jour, le lion resta à son service.

Ce qui prouve bien que cette anecdote, d'ailleurs connue en beaucoup d'autres pays[1], n'appartenait pas d'abord au

dérivé de la racine Sàmr et signifierait « le noir ». P.-E. Müller croit la légende de Samson d'origine française. Au contraire, Raszmann (*Die deutsche Heldensage*, II, p 349) conclut à une origine allemande. « Mag es sich nun mit dieser Lesart verhalten wie es will, die Samsonsage ist ohne Zweifel eine echt deutsche, welche sich von Deutschland aus schon lange vor der Thidrekssaga über den ganzen Norden verbreitete. » A notre avis, on a le tort d'attacher une trop grande importance aux noms propres : le peuple, qui ne sait rien des personnages, les change ou les transforme avec une égale facilité et en toute indifférence. — Cf. Otto Luitpold Jiriczek. *Deutsche Heldensagen*, 1898, I, p. 155. « Die Samsonsage ist also auf niederdeutschem Boden mit Benutzung frz. Sagenelemente — vielleicht mit Uebertragung einer ganzen Sage — formiert worden... »

1. Nous avons la même aventure dans le Heldenbuch allemand, mais attribuée à Wolfdietrich et à Ortnit. Au xe s., elle était, au moins dans ses grandes lignes, connue en Perse, de l'auteur du Schach Nameh. Elle se trouve aussi dans Apollonius de Tyr. Cf. W. Grimm, ADHL. p. 440-474. — Le chevalier au lion de Chrestien de Troyes. — Voir DgF. IV, p. 681. La scène était représentée sur la porte de l'église de Valtjofstad, en Islande. — Ce lion dans les armes de Diderik se trouve aussi dans la « Ecken Ausfahrt » :

« der vuort an sinem schilde ein lewen,
was von golde rôt. »

cycle de Diderik, c'est la façon très maladroite dont on l'y a de force fait entrer. Le roi de Bern avait un lion dans ses armes. Nous croirions, n'est-il pas vrai? voir en ce récit une explication, venue plus tard, de l'origine de cet emblème; pas du tout : le lion a appelé Diderik à son aide,

« Aide-moi, sire roi Diderik, — aide-moi en cette extrémité ! »

parce que, dit-il,

« Je suis peint sur ton bouclier, — rouge comme la flamme ardente. »

Diderik n'est intervenu en faveur du lion qu'obligé; lui-même, il l'avoue en termes exprès :

« Skam dha faa dhen løfve,
och here Krest gyfve hyne men :
hafde hun ike staaet skrefved i myn skyol,
myn hest hafde vel bored meg frem. »

Ce chant, nous le répétons, est tout à fait digne de la poésie allemande au moyen âge. Mais le cycle de Diderik en a d'autres : produits d'une inspiration bien différente.

Diderik au château de Bern.

Le roi Diderik règne à Bern [1]; — il vante sa puissance : — tant il en a soumis — et de preux et de fiers héros.

Un château il y a, on l'appelle Bern : y demeure le roi Diderik.

Le roi Diderik règne à Bern ; — il parle si fièrement : — il dit qu'il n'est personne au monde, — qui puisse lutter avec lui.

Les courtisans, autour de la grande table assis, silencieux l'écoutent. Seul, Bern de Vefferling ose faire une remarque :

« Le roi Isak de Bertingsland, — il a dit une si fière parole : — il dit qu'il n'y a personne au monde — qui puisse lutter avec lui.

1. « Verona — a Teutonicis Berna nuncupatur. » De fundatione monasterii Gozecensis (von 1135) ; bei Hoffman Script. rer. Lusatic. 4, 112ª. Cité par W. Grimm, DH. p. 45.

> « Il a sept fils ; — lui-même est un preux sans pareil ; — Sivard a nom son plus jeune fils : — nul mieux que lui ne monte un cheval. »
>
> Le roi Diderik crie par tout son gaard : — « Dites à mes valets qu'ils sellent mon cheval ! — En vérité, Bern de Vefferling, — je veux savoir si tu as dit vrai ! »

Une expédition est résolue, et c'est Bern en personne que le roi charge de porter son étendard à la tête de ses guerriers.

Expédition contre le roi Isak de Bertingsland.

Pour arriver au pays du roi Isak, il y a la forêt de Berting à traverser ; et, dans cette forêt, un géant garde l'unique chemin : Bern tourne bride et refuse d'aller plus loin.

Dit Viderik, fils de Verland[1] :

> « Vous tous, restez ici, ô hommes du roi des Danes, — au pied de cette verte colline : — cependant qu'à travers bois j'irai — et vous ouvrirai la route. »

Et, tout en chevauchant, Viderik entonne une chanson. De loin le géant se demande ce que c'est que ce petit oiseau qui chante[2]. Tout à coup, le preux l'aperçoit en travers sur le sentier ; il l'interpelle :

Le géant Risker.

> « Te voilà donc là couché, Risker aux longues jambes ! — Va et t'ôte de mon chemin — sinon, je te le dirai pour vrai, — tu t'en repentiras. »
>
> « Ici depuis dix-huit ans je gis, — jamais homme ne m'y a réveillé. — Retourne-t'en, beau jouvenceau ! — Je veux dormir un moment encore.

1. Ce Viderik, fils de Verland ou Villant, aurait habité en Scanie et serait enterré près du moulin de Sisebek. Les seigneurs actuels de Villant portent dans leurs armes un marteau. Le château de Bertingsborg (Brattingsborg) aurait été situé au milieu de Samsø. On montre aussi dans une forêt, non loin de Roskilde, en Seeland, le tombeau du géant aux longues jambes et la caverne où il demeurait. Cf. W. Grimm, ADHL. p. 492.

2. DgF. IV, p. 610. — SL. 1887, D., p. 263. *Bröms Gyllenmär's Visbok.*

> « Ici depuis dix-huit ans je suis couché — sur mon côté gauche : — jamais encore je ne vis héros si hardi — qui osât me dire de me lever ! »

Tout de même, le regardant du coin de l'œil, il l'interroge sur ses armes.

> « Skemming a nom mon bon cheval : — il descend de Grimmir. — Mimring a nom ma bonne épée : — elle a été trempée dans le sang des preux.
>
> « Skrep est le nom de mon bouclier : — tant de flèches y ont été lancées ! — Grib est le nom de mon bon casque : — tant d'épées s'y sont brisées ! »

Satisfait de ces détails, le géant lui répète de s'en aller, s'il tient à la vie. Mais Viderik donne de l'éperon à son cheval et d'un bond il est auprès de Risker. Celui-ci, saisissant une barre de fer, la lui lance avec une telle force qu'elle vole au loin, par derrière, s'enfoncer dans la terre.

Dit Viderik :

> « Maintenant, je vais te hacher menu, — comme le vent qui souffle du nord : — à moins que tu ne me fasses voir — tout l'or que tu possèdes en ces bois ! »

Viderik chevauchant, Risker rampant, tout au milieu de la forêt, ils arrivent à une si petite maison, dont le toit d'or brille comme du feu.

> « Écoute, beau jouvenceau, — si tu veux avoir de l'or : — tu n'as qu'à soulever cette grosse pierre, — qui est devant la porte. »
>
> Viderik la prit des deux mains, — il ne put la bouger ; — Risker la prit des deux doigts, — il la leva bien haut en l'air.

Si populaire que semble cette dernière strophe, la chanson des îles Féroé nous paraît ici beaucoup plus logique. A l'invitation que le géant fait à Virgar — lequel y tient le rôle de Viderik — d'enlever la pierre de l'entrée, celui-ci,

fièrement et prudemment aussi, répond que ce n'est l'affaire d'un preux,

> tað plagar eingin kempa góð
> sína styrki á steinar at spilla [1].

Le géant invite Viderik à entrer; mais le preux n'a pas confiance : sous le prétexte de lui montrer le chemin ou parce que, soi-disant, il est plus grand que lui, il faut que Risker passe le premier.

> C'était Risker aux longues jambes, — par la
> porte il rampa; — c'était Viderik, fils de Verland,
> — la tête il lui coupa.

Alors, ayant pendu le corps à un chêne, Viderik s'en revint, la tête du géant au bout de son épieu doré, « på förgylta spiut [2] », ou, selon d'autres versions, n'emportant que la langue qui couvrit de sang son cheval [3], au camp où ses compagnons l'attendaient.

En le voyant ainsi tout ensanglanté, Diderik le croit blessé : et déjà tout le monde parle de fuir [4].

> Dit Viderik, fils de Verland, — il se mit à rire :
> — « Si j'ai pu vaincre ce drôle, quand il était
> vivant, — ne le pouvez-vous regarder maintenant
> qu'il est mort ? »

1. V.-U. Hammershaimb, FA. p. 227. *Tídriks Kappar,* str. 30.
2. DgF. IV, p. 609.
3. D'après la version du recueil de la reine Sophie (*Dronnings Sofias Visbog,* n° 40), c'est volontairement que Viderik s'enduit du sang du géant, lui et son cheval.

> saa thog hannd thet mande-blod,
> smorde seg och sin hest.

4. Dans la saga (chap. 170-177) même orgueilleuse vantardise du roi Thidrikur ; même remarque de son porte-étendard Herbrandur, qui lui énumère la puissance du roi Isungur, de Bertangaland, avec ses onze fils et son porte-étendard Sigurdur Sveinn, *dont le corps est aussi dur que la corne.* L'expédition est décidée. Arrivés à la forêt de Bertanga, Herbrandur annonce au roi qu'ils vont y trouver, au milieu, le géant Etgeir, chargé de défendre l'approche du royaume d'Isungur. Vidge s'offre à l'aller combattre. Les détails sont presque les mêmes que dans les chansons : la scène de la hutte où sont les trésors y comprise, aussi la plaisanterie de Vidge qui veut épouvanter les autres en leur disant qu'il a été blessé à mort.

« Si donc Risker a été tué, — volontiers j'irai plus loin. — Allons à Bertingsborg — combattre le roi Isak ! »

En vue du château ennemi, ils dressent leurs tentes. On les voyait de si loin dans la plaine !

Le roi Isak est à Bertingsborg, — il regarde au loin : — voici qu'il aperçoit les boucliers d'or, — tels les rayons du soleil sur la plaine [1].

C'était le roi Isak, — il dit à ses chevaliers et à ses hommes : — « Qu'on aille me chercher Bern de Vefferling ! — Il est sous ces tentes là-bas. »

Entra Bern de Vefferling, — devant la table il se tint : — « Que me voulez-vous, sire Isak ? — Pourquoi m'avez-vous envoyé un message ? »

« Écoute, Bern de Vefferling, — ce que je veux te dire : — A qui sont ces boucliers d'or, — là-bas à ces tentes où tu es ? »

« Huit ans je vous ai servi — et vous m'avez ôté mon cheval : — c'est pourquoi je vous ai amené ces preux-là, — qui songent à vous faire une visite ! »

« Quand je t'aurais ôté ton cheval, — tu n'aurais pas dû me quitter pour cela. — Dis-moi donc qui sont ces preux, — qui viennent pour me combattre ! »

Dans la plupart des versions, ce rôle de Bern de Vefferling, amenant une armée ennemie pour se venger d'une pré-

1. Aux îles Féroé, c'est Sjúrđur qui, un beau matin d'été, du haut des créneaux, aperçoit dans la plaine les boucliers qui étincellent au soleil et s'en revient l'annoncer au roi Isak.

Sjúrđur gekk i vígskard,
heldur á gyltum horni :
hann sá gull og glitramerki
á fögrum sumars morni.

V.-U. Hammershaimb, FA. *Tiđriks Kappar. Annar táttur,* str. 45.
En réalité, le vígskarđ n'est pas un créneau, mais plutôt une meurtrière, une ouverture dans le mur.

tendue injure à lui faite par le roi, auprès duquel il servait, est absolument ignoré. Le roi Isak ne l'envoie point chercher et ce n'est pas lui, par conséquent, qui fait l'énumération des preux venus avec Diderik, mais Sivard lui-même, qui a tant vu de pays : et c'est à la reine, sa mère, non au roi, qu'il explique les emblèmes des boucliers. Ainsi, du haut de la porte Scée, Priam montrant les chefs de l'armée grecque, Hélène lui dit le nom de chacun d'eux[1].

Le dénombrement des boucliers.

Cette énumération, quoique monotone, est néanmoins curieuse à plus d'un titre[2].

« Y brillent sur le premier bouclier – un lion si ardent, — une couronne d'or rouge : — du roi Diderik ce sont là les armes.

Y brillent sur le second bouclier — un marteau et des tenailles : — le porte Viderik, fils de Verland, — il aime mieux tuer que faire prisonnier.

Y brille sur le troisième bouclier, — y brille une épée : — le porte messire Humbelbo, — il le mérite bien.

Y brille sur le quatrième bouclier, — y brille un ours : — le porte le jeune Hummerlummer, — le fils de messire Humbelbo Jersing.

Y brille sur le cinquième bouclier — un éperon d'or : — le porte Esmer, le fils du roi, — il veut toujours être le premier en avant.

Y brille sur le sixième bouclier — une table d'or : — le porte le roi Hagen, — c'est un héros accompli.

Y brille sur le septième bouclier, — y brille une flèche blanche ; — le porte le jeune Ulv van Jærn, — on peut bien l'écouter.

1. Iliade. III, 146-243.
2. L'exposition des boucliers était une très vieille coutume dans le Nord. — Cf. W. Grimm, ADHL. p. 495. — Joh. Steenstrup, *Indledning i Normannertiden,* p. 360.

Y brille sur le huitième bouclier — un faucon si gris : — le porte le meilleur des preux, — on l'appelle Iver Blaa.

Y brillent sur le neuvième bouclier — un arc et un violon : — le porte Falkvor le ménétrier, — de ses deux mains il est si habile !

Y brille sur le dixième bouclier, — y brille un épieu : — le porte le petit Memering Tand, — devant personne il ne veut fuir.

Y brille sur le onzième bouclier, — y brille l'aigle brun : — le porte le jeune sire Raadengaard, — il connait si bien les runes.

Y brille sur le douzième bouclier, — y brille une flamme ardente : — moi, Bern de Vefferling, je l'ai porté — depuis que je suis à la cour.

Y brille sur le treizième bouclier, — y brille une massue : — le porte le moine Alsing, — il veut suivre les preux. »

Malgré ce rassemblement de tout ce que l'Allemagne compte de guerriers renommés, le roi de Berting ne se laisse point intimider.

En somme, dit-il, que lui veut-on ?

« Écoute, Sigurdr, fils de Sigmundr[1], — toi, qui es un héros plein de vaillance : — rends-toi à leurs tentes — et leur prends un tribut ! »

Sigurdr va au camp de Diderik : personne ne le connaît, hormis Virgar.

A la demande qu'il leur fait d'un tribut en or, tous se récrient. « Non, répond Diderik,

« Auparavant tous les fils d'Isak — devront tirer l'épée du fourreau.

1. Version des îles Féroé recueillie par Jens Kristjan Svabo, en 1781. — Avec une inconséquence toute particulière à la poésie populaire, Sivard, qui précédemment était le fils du roi de Bertingsland, a ici pour père Sigmundr : ce qui, du reste, est dans la vraie tradition.

Hummerlummer propose de tirer au sort, pour savoir qui sera chargé de châtier l'insolent.

> Ils jetèrent les dés sur la large table, — ils roulèrent au loin : — le sort tomba au jeune Hummerlummer, — il dut se battre contre Sigurđr.

S'il faut en croire la variante n° 27 du recueil de la reine Sophie, cet honneur ne lui plut que médiocrement.

> Messire Hummerlummer repoussa les dés, — plus il n'avait envie de jouer, — et, je le dirai en vérité, — les joues lui pâlirent [1].

Entre temps, Sigurđr, monté sur Grane, s'en est allé, emmenant le cheval de Hummerlummer.

> Dit Hummerlummer au vaillant Virgar : — « Prête-moi Skemming, le rapide ! — Ne laisse pas ce drôle — jouir de mon bon destrier. »
>
> « Tu n'auras point Skemming, — que tu ne m'aies donné en gage — ta sœur la plus jeune, la vierge si jolie, — aussi sept châteaux au pays de Berting ! »

C'est que Sigurđr est redoutable.

> « Lancé par la main de Sigurđr le trait résonne, — comme résonne la roue à l'éperon. — Prends garde, Hummerlummer, fils de Stúta, — de recevoir la mort de lui ! »
>
> « Huit de mes châteaux les plus beaux — je te donnerai ; — aussi ma sœur chérie : — elle sera pour toi le meilleur gage. »

Avec le cheval de Virgar, Hummerlummer se lance à la poursuite de Sigurđr. En véritable héros des temps barbares, il commence par l'interpeller de vigoureuse façon ; puis, le combat s'engage : à la première attaque, à la deuxième,

1. DgF. IV, p. 606.

Sigurdr et Hummerlummer

tous deux tiennent bon ; à la troisième reprise, Hummerlummer, la sangle de sa selle s'étant brisée, tombe par-dessus la tête de son cheval.

Dit Sigurdr :

> « Maintenant que je t'ai désarçonné, — et que Skemming m'appartient, — dis-moi donc, jeune homme, — ton nom et ta parenté ! »

> « Je ne te dirai point mon nom — que tu ne m'aies dit le tien : — m'ont envoyé les preux de Diderik, — je ne suis point venu de mon gré. »

Sigurdr se nomme :

> « Appelle-moi Sigurdr, fils de Sigmundr : — la reine Hjördis fut ma mère. »

Nous nous demandons pourquoi cette présentation en règle, du moment que Hummerlummer sait très bien à qui il a affaire et sûrement doit connaître la généalogie de son célèbre adversaire, et nous croirions volontiers à quelque maladroite naïveté du chanteur : il n'en est rien cependant. Dans la plupart des épopées, dit M. A. Rambaud [1], les héros, par point d'honneur, hésitent presque toujours à se faire connaître. Dire son nom, c'est, en quelque sorte, demander merci. Ainsi, dans les chants russes, la polénitsa qu'Ilia de Mourom tient sous son genou, terrassée : en vain il lui demande comment elle se nomme et quelle est son origine. Elle l'insulte et refuse de répondre. « Ah ! vieux barbon ! si j'étais ainsi agenouillée sur toi, je t'ouvrirais ta poitrine blanche, j'en arracherais le cœur et le foie, et je ne demanderais ni ton père, ni ta mère, — ni ta race, ni ton pays. » Peut-être y avait-il au refus de Hummerlummer une autre raison encore : livrer son nom, d'après une vieille croyance que nous avons déjà rencontrée et que nous savons être des plus communes chez les Primitifs, n'est-ce pas donner à autrui tout pouvoir sur notre vie ?

Aussi, maintenant que Sigurdr s'est nommé le premier,

1. *La Russie épique*, p. 57.

Hummerlummer, n'ayant rien à craindre, n'a plus aucune raison de cacher qui il est.

Or, il se trouve que tous deux sont parents : Hummerlummer est le fils de la sœur de Sigurðr. Aussitôt, celui-ci lui rend généreusement son cheval ; bien plus, il lui donne son propre bouclier.

> « Tiens, prends mon bouclier ! — Attache-moi à ce chêne — et t'en retourne aux tentes. — Dis-leur que tu as remporté la victoire ! »

Effectivement, c'est ce que fait Hummerlummer.

> Entre le jeune Hummerlummer, — tout de vert habillé : — « Eh bien, j'ai regagné mon cheval — et lié ce vilain drôle ! »

Les preux ne s'en laissent point conter : s'il a fait cela, c'est que Sigurðr l'a bien voulu. En tous les cas, Virgar désire s'en assurer[1]. Dans la forêt,

> Sigurðr au chêne est attaché, — Virgar court à lui : — Sigurðr arrache l'arbre avec ses racines — et en l'emportant se sauve.
>
> Il entre dans Bertingsborg : — y dansent preux et héros ! — Y danse Sigurðr, fils de Sigmundr, — avec le chêne à sa ceinture.

1. Dans la saga, Sigurðr ayant raconté au roi ce qu'il a vu : un camp avec une grande tente magnifique au milieu et tout autour de cette tente treize boucliers dont il fait la description, Isak lui dit d'aller demander un tribut à Diderik. Sigurðr y va et Diderik consent à donner un cheval et un bouclier tirés au sort. C'est Hummerlummer qui doit donner les siens. Sigurðr parti, Hummerlummer a des regrets. Il veut courir après Sigurðr afin de ravoir son bouclier et son cheval. Pour cela, il demande d'abord à son père, puis à Virgar de lui prêter son cheval. Celui-ci y consent, moyennant des gages. Le résultat du combat est le même que dans la chanson, aussi la scène où Sigurðr se fait attacher à un tilleul. Virgar va s'assurer du récit de Hummerlummer : à sa vue, Sigurðr brise ses liens, mais sans arracher l'arbre et se sauve.

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir combien la chanson est plus primitive et plus logique : l'auteur de la saga, en laissant de côté ce qui lui paraît exagéré, ne fait souvent que rendre son récit incompréhensible.

Ce trait de l'arbre arraché est d'ailleurs fréquent dans la tradition épique. Cf. W. Grimm. ADHL, p. 493.

Y danse Sigurdr, fils de Sigmundr, — on ne saurait voir son pareil ! — Le plus petit des preux à cette danse — mesurait quatre aunes jusqu'aux genoux.

La danse de Bertingsborg.

D'après une version, tous, ils prennent part à la fête : les preux de Diderik et les fils du roi Isak, réunis à Bertingsborg en une ronde gigantesque.

Tidriks kappar og Isans synir
ridu saman til ting,
glöddust saman á Brattingsborg
og slógu í ein ring.

Tad var ein dans á Brattingsborg,
har dansadu riddar' og heltar,
har dansadi Sjúrdur Sigmundarson
vid eikini undir sitt belti[1].

Cette scène ne se rencontre qu'aux îles Féroé. Dans les versions danoises, Sivard revient au château, le chêne à sa ceinture, mais c'est tout. Et c'est seulement à ce moment que la reine lui demande l'explication des boucliers[2].

Toutes les chansons de « Diderik et ses preux » s'arrêtent là; c'en est une autre, « Le roi Diderik en Bertingsland » qui, résumant d'abord une partie des événements précédents, nous apprend l'issue de l'expédition.

Deux petits détails, dans cette dernière, ont une particulière importance.

En premier lieu, le roi Isak nous y est représenté comme un personnage tout à fait mystérieux. Parmi ses guerriers il en est un, venu de l'enfer assurément, qui ne se nourrit d'habitude que de reptiles et de vermine, même, quand il le

1. V.-U. Hammershaimb, FA. *Tidriks Kappar,* str. 98-99.

2. De même dans la version du *Visbok* de Pär Brahe (1620-1621), nº 5, « De tålff starke Kempars Wissa », c'est au retour de son aventure avec « her hommerlom » que « Sefuer » donne au roi Isak l'explication des douze boucliers.

Au contraire dans la version du *Visbok* de Bröms Gyllenmär, le dénombrement des boucliers ouvre l'aventure.

peut, suprême régal, de chair de chrétien[1]. Ensuite nous y trouvons confirmé le rôle de Bern de Vefferling : mais c'est un certain Hugting Herfredsøn qui le joue ici. Si ce n'est pas précisément lui qui a poussé le roi Diderik à entreprendre cette expédition, du moins, pour se venger, il tient à en faire partie : dût-il, si on ne lui donne un cheval, faire la route à pied. Aussi, quand ils arrivent devant Bertingsborg, le roi Isak n'a-t-il aucun doute sur les intentions qui l'animent.

Diderik de Bern, Viderik, fils de Verland, et les autres preux se sont emparés du château, dont ils ont tué le portier. Ils entrent dans la salle devant le roi.

La prise de Bertingsborg.

> Dit l'échanson du roi, — celui qui versait l'hydromel et le vin : — « Prenons nos épieux pointus — et mettons ces gens-là dehors ! »

Hugting le frappe sur l'oreille d'un coup si violent que la cervelle en rejaillit sur le mur.

> C'était Hugting, fils de Herfred, — il ne s'en fit qu'un jeu ; — il jeta le mort sur la table : — « Tenez, qu'on me plume ce rôti-là ! »

Diderik, l'épée à la main, fonce sur le roi Isak et Viderik étend quarante guerriers sur le sol autour de lui. Survient la mère d'Isak ; Hugting veut la frapper : son épée se brise en trois morceaux. Il essaie de la saisir aux jambes.

> En grue elle se changea, — si haut au ciel elle s'envola : — Hugting mit sa « chemise de plumes », — à sa poursuite il partit.

1. Str. 6. Hand haffuer den i følie met sig,
som strider met ulff hin tamme :
hand vil inthet andet æde,
en kiød aff christen mand.

7. Hver den dag, den østen dages,
da fersker hand sin munde
met orme oc pader oc anden ukrud,
for hand er kommen aff Helffuedis grunde. »

DgF, nº 8.

Ils volèrent un jour, — ils volèrent deux jours : — il prit enfin la grue par les deux pattes : — il la mit en morceaux si menus.

Alors, tous leurs ennemis étant morts, du pays de Berting ils s'en revinrent chez eux, l'épée nue à la main, le roi Diderik et ses fiers compagnons !

CHAPITRE III

ORIGINE DE LA LÉGENDE DE DIDERIK DANS LES PAYS SCANDINAVES

A simple lecture, ces chants produisent une singulière impression. A côté de scènes héroïques, comme celles auxquelles nous étions habitués, et d'un merveilleux surnaturel qui nous reporte aux temps les plus lointains de la race, un nouvel élément nous y frappe, qui contraste avec l'ensemble : c'est, dans les chants des îles Féroé surtout, le comique railleur, indice certain de scepticisme. Le chanteur ne croit plus à ses héros; il s'en moque et les ridiculise.

Nous sentons que ces chants ne doivent pas être de la même époque que ceux du cycle précédent.

La légende de Diderik était populaire dans les pays du Nord dès la première moitié du XIIIe siècle[1]. En dehors des chants oraux dont, pour le moment, nous ne connaissons pas l'âge, nous la trouvons dans une saga norvégienne de 1250 environ, la « Thiđrikssaga », et dans une chronique suédoise de deux siècles plus vieille.

Les chants sur Diderik seraient issus d'une chronique suédoise.

M. G. Storm[2] avait entrepris, il y a quelques années, de démontrer que c'était précisément cette chronique suédoise qui avait inspiré les chansons. Il se fondait, pour cela, sur les nombreuses ressemblances qu'on y relève : si frappantes,

1. Cf. H. Schück och K. Warburg, ISLH. I, p. 15. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, I, p. 377.

2. *Sagnkredsene om Karl den Store og Didrik af Bern*, Kristiania, 1876, p. 210. « De er mange Vidnesbyrd for, at den svenska Literatur var udbredt og læst i Danmark i 2den Halvdel af 15de Aarhundrede, og Oversættelser fra den Tid findes i ikke ringe Mængde; en mere selvstændig Art heraf udgjør altsaa Didriksviserne (og Olger danskes Vise) og de høre vistnok til samme Tidsrum. »

qu'elles portent même sur certaines expressions défectueuses et mal comprises que l'imitateur copie de confiance.

En termes vigoureux, M. S. Bugge[1] a fait justice de cette théorie : les ressemblances en question sont tout aussi bien en faveur de l'hypothèse contraire, à savoir, que c'est la chronique qui a utilisé les chansons.

Cette chronique n'est, du reste, qu'une traduction libre de la saga norvégienne. S'il arrive que, s'écartant de celle-ci, elle se trouve d'accord avec les chansons — par exemple, dans les chansons et dans la chronique, Hildesvid suit Samson de bonne grâce, tandis que, d'après la saga, elle a été enlevée de vive force : ceci, dit M. S. Bugge[2], s'explique par l'influence que la chanson a exercée sur la chronique et non pas la chanson de Samson toute seule, mais, les chansons d'enlèvement étant fort communes et toutes se ressemblant à peu près, l'auteur de la chronique, par fantaisie, peut avoir modifié son texte d'après d'autres qu'il connaissait.

Au fond, M. G. Storm est dans l'erreur : absolument rien ne permet de dire que les chansons populaires se soient inspirées de la chronique suédoise. Nous n'en donnons pas moins la réfutation de son savant adversaire pour ce qu'elle vaut, et passons à la propre théorie de ce dernier qui est, maintenant, celle à peu près généralement admise.

La théorie de M. S. Bugge.

Poèmes et chants en bas-allemand.

Il y aurait eu dans la basse Allemagne, aux XIe et XIIe siècles, une poésie épique extrêmement florissante : non seulement Sigfrid et Diderik et tous les héros qui, de près ou de loin, les touchaient, y étaient célébrés en des poèmes isolés ; de véritables épopées déjà seraient nées[3].

De ces chants, de ces épopées tout a disparu : pas une trace ne s'en retrouve dans leurs provinces d'origine.

Auraient produit la Thidriks-saga.

Mais, à l'époque de leur floraison, des chanteurs saxons, allant et venant sans cesse entre l'Allemagne et les pays scandinaves, les rendirent si populaires dans le Danemark

1. DgF. IV, p. 624 et suiv.
2. DgF. IV, p. 601.
3. DgF. I, p. 32-34, 63 ; IV, p. 586-600, 602 et suiv., 623.

et la Norvège qu'un auteur en tira un long roman qui est la Thiðrikssaga [1].

De fait, cet auteur, un Islandais sans doute, s'appuie expressément sur les récits qu'il a recueillis de la bouche d'Allemands de Soest, de Brême, de Münster, qui connaissaient les endroits mêmes où les événements se sont passés ; et il ajoute que ces récits concordent tout à fait avec les anciens chants.

Témoignage précieux assurément et qui semblerait concluant.

Quant aux chansons populaires actuelles,. on a prétendu qu'elles seraient nées de cette saga. Il est incontestable qu'elles ont avec celle-ci une très proche parenté : la similitude est trop frappante pour que cela fasse le moindre doute. Cependant, M. S. Bugge, croit pouvoir affirmer qu'une telle hypothèse manque de tout fondement [2].

Son opinion est que chansons et saga, les deux, dérivent d'une source commune : ainsi, au lieu d'être dans les rapports de mère à fille, ce seraient deux sœurs, et même deux sœurs jumelles, issues des ou du poème en bas-allemand. Et les chants populaires.

Ce poème, à peine plus vieux que la saga, dès son apparition, c'est-à-dire dans la première moitié du XIIIe siècle, les Hanséates l'auraient apporté en Norvège où il aurait aussitôt été mis en prose. En Danemark, au contraire, les

1. « þessi saga er sammansett eptir sögu þýdskra manna, enn sumt af þeirra quædum, er skemta skal rikum mönnum ok fornost voru þegar eptir tidindum, sem seigir i þessari sögu. Ok þô at þû takir ein man ûr hverri borg um allt Saxland, þâ munu þiersa sögu allir â eina leid seigia, en þvî vallda þeirra hinni (? l. hin) fornu qvædi »

Voir W. Grimm, DH. p. 196 et suiv. qui donne tous les passages faisant allusion à cette origine allemande.

M. Joh. Steenstrup, dans *Vore Folkeviser fra Middelalderen,* p. 93, se rallie absolument, à propos de la chanson danoise « Grimilds Hævn » (DgF. nº 5) à la théorie de M. S. Bugge. « Bugges Beviser forekomme mig uomstødelige. Indholdet staar aabenbart de nævnte Kilder nærmest, og de sproglige Beviser føre bestemt hen til en nedertysk Form. » Et p. 100 : « Resultatet af det Paaviste er altsaa dette. Her foreligger en ofte meningsløs, i slet Versemaal foretagen Overførelse paa slet Dansk af en plattysk Vise. »

2. DgF. IV, p. 624.

chants bas-allemands auraient directement produit les chants populaires que nous connaissons; ce qui expliquerait à la fois et la ressemblance entre ceux-ci et la saga, puisque, en réalité, leur source est commune, et aussi les écarts et les divergences que l'on y constate, l'auteur de la saga pouvant n'avoir pas connu tous les chants qui étaient alors dans la circulation.

Et c'est, vraisemblablement, à ces chants danois et suédois, par conséquent, que l'auteur de la saga fait allusion dans sa préface, quand il dit que « Danois et Suédois ont maints de ces récits (contenus dans la Thiđrikssaga) et quelques-uns même sous forme de chants, populaires encore, mais composés il y a longtemps[1] ».

Il nous semble que l'on n'a pas accordé toute l'importance convenable à la dernière partie de cette déclaration.

La poésie allemande a, certainement, exercé une réelle influence sur les pays scandinaves au XIIIe siècle. Mais comment cette influence s'est-elle manifestée? M. S. Bugge est d'avis que les chansons en bas-allemand, déjà fondues en un poème unique ou simplement liées en cycles, ont directement produit et la saga norvégienne et les chants danois : mais, si un tel poème a réellement existé, comment s'expliquer qu'il ait pu disparaître ainsi? Ne pouvons-nous dire ici, comme M. Croiset, à propos d'un prétendu poème des Travaux antérieur à celui d'Hésiode qui l'eût imité : « Comment admettre qu'une œuvre si remarquable, si extraordinaire pour le temps auquel on la rapporte, ait ainsi été oubliée? Est-ce qu'elle ne se serait pas défendue par son

1. « Danir oc Sviar kunnu at segia heraf margar sögur enn sumt hafa þeir fœrt i qvædi sin, er þeir skemta rikum mönnum, mörg eru þau qvædi qvedin nú, er fyri löngu voru ort eptir þessari sögu. » (Vorr. Cod. Ar. 178 ; Sagabibl, 2, 296).

Ce passage établit nettement l'existence d'une tradition nordique parallèlement à la tradition allemande.

Diderik de Bern est déjà mentionné dans une inscription en caractères runiques du IXe s., sur la pierre de Rök, en Ostrogothie ; et il est probable que l'auteur de l'inscription s'est servi d'un poème plus ancien. Afin d'honorer le défunt, mort trop jeune pour s'être illustré lui-même, on rappelle les hauts faits de ses ancêtres dont le fameux Diderik. Cf. H. Schück och K. Warburg, ISLH. p. 14. — Cf. DgF. IV, p. 586.

unité même. Est-ce que la beauté de ce développement si bien enchaîné ne l'aurait pas gravée à jamais dans la mémoire docile des aèdes et des rhapsodes? Qui pourrait sérieusement penser qu'un tel chef-d'œuvre eût été ainsi rejeté dans l'oubli, sans qu'il en fût resté même un léger souvenir[1]? »

Longtemps on a regardé certains contes populaires et maintes croyances encore répandues dans le peuple comme des débris des vieux mythes du passé ; aujourd'hui on y voit plutôt les frustes éléments d'où ces mythes sont sortis[2]: nous pensons qu'il en est de même de nos chants, perles éparses, non d'un collier brisé, mais plutôt dont jamais artiste n'a su composer une fière parure.

Comment l'influence allemande a dû se manifester.

L'influence allemande admise, voici comment nous la comprendrions?.

L'Allemagne étant alors à la mode, les chanteurs scandinaves ont pu croire, comme cela se passe en tous temps et en tous pays en pareilles circonstances, que, pour assurer leur succès, il leur fallait, obéissant à l'engouement général, faire entendre à leurs auditeurs des productions allemandes. Que des chants d'origine étrangère se soient, de cette façon, implantés dans le Nord, c'est presque certain. Mais ce que ces chanteurs ont dû faire surtout, comme étant plus facile et plus expéditif, c'est arranger les chants nationaux d'après cette nouvelle mode : donnant des noms allemands à de vieux héros scandinaves, attribuant à l'étranger toute une partie du trésor national. N'est-ce pas, dans une version très simple et qui pourrait bien être la primitive, Viderik, fils de Verland, qui est le héros unique de la chanson connue sous le nom du « Roi Diderik et ses preux », et dans laquelle il ne joue plus maintenant qu'un rôle subalterne?

Vidrick han sitther på Bortingens borg,
han seer sig utt så vida[3]...

1. *Hist. de la litt. grecque,* I, p. 498.
2. Cf. W. Schwartz, *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde,* VII, 1897, p. 298.
3. *Bröms Gyllenmärs' Visbok,* n° 80.

Ce qui nous a amené à cette manière de voir, c'est, tout simplement, la comparaison de la légende de Diderik, telle qu'elle existe, en fait, dans les pays du Nord, avec la légende allemande.

Diderik ne ressemble en rien au Dietrich de la tradition allemande.

Les noms, il est vrai, sont, en partie, les mêmes : mais rien de plus.

Le roi de Bern des chansons ne ressemble nullement au Dietrich des Nibelungen, ni des autres poèmes allemands : celui-ci était aussi noble et réservé à la cour du roi des Huns, qu'en son château celui-là est vantard et arrogant avec ses preux. Sa fameuse bravoure aurait peut-être peine à tenir devant une enquête un peu sévère : il a paru que, lorsque Viderik annonça, pour plaisanter, qu'il avait été vaincu par le géant, il était assez prompt à vouloir prendre le chemin du retour, plutôt que de se risquer à travers les dangers de la forêt.

Les incidents aussi sont tout autres dans les deux traditions. Rien dans celle du Nord ne rappelle les grands événements que célébraient les chants germaniques : la bataille de Ravenne ou le combat de Hildebrant contre son fils Hadubrant et tant d'autres faits glorieux.

Un pareil oubli aurait de quoi surprendre.

N'est-il pas également étonnant qu'il ait pu y avoir dans l'Allemagne du Nord et dans l'Allemagne du Sud deux traditions aussi différentes sur le même héros et que précisément de celle-là, qu'il nous importerait tant de connaître, rien, absolument rien ne se soit conservé ? Cette perte, malencontreuse pour les uns, est très heureuse pour d'autres : mais l'hypothèse, qu'elle a permis à ceux-ci, ne s'appuie, en fait, sur rien.

Les noms seraient allemands; la légende serait prégermanique.

Tout en reconnaissant la part de l'influence allemande et dans les noms des personnages et même dans quelques chansons, nous pensons, nous, que le fond de la légende de Diderik repose sur des chants d'origine purement scandinave.

Le Bertingsland est le séjour des morts.

En effet, ce pays de Berting, où règne le roi Isak, il paraît bien admis que c'est la Bretagne[1] : la Bretagne, séjour

1. Cf. W. Grimm, ADHL. p. 491. « Bertingsland ist offenbar eine Verwechselung mit Bertangaland, womit Bretagne gemeint ist. » —

des morts, comme on l'a cru si longtemps et où se trouvent maintenant Sigurðr et les géants, tous les preux et les héros d'autrefois, qui y mènent la ronde macabre. Nous savons combien il est difficile aux vivants d'y parvenir ; nous avons vu quels obstacles ils avaient à surmonter : ici c'est une forêt qu'il faut traverser et un géant qu'il faut vaincre.

C'est donc une expédition au pays des morts que le roi de Bern a entreprise : comme les Celtes aimaient tant à en raconter de leurs héros favoris, et non pas les Celtes seulement, mais, pour mieux dire, tous les peuples primitifs.

Et, de nouveau, nous nous trouvons en présence d'éléments mythiques qui nous rejettent dans la nuit des âges.

Peut-on dire vraiment que le Diderik de Bern de nos chansons soit le roi ostrogoth Théodoric. Celui-ci n'a-t-il pas plutôt, grâce à la renommée dont il jouissait chez les peuples barbares, hérité d'une tradition qui lui était bien antérieure ? Tout nous porte à le croire : la légende elle-même qui donne pour père à Diderik un esprit du mal, appelé Machmet[1], et le fait, à la fin de ses jours, emporter par un cheval noir au monde surnaturel, d'où il est venu[2].

Sv. Grundtvig, DgF. I, p. 91. « Yderst mærkelige og sikkert oprindelig reent mythiske ere alle de saa ofte forekommende med Birting eller Bjerting forbundne Navne. » — A. Raszmann, *Die deutsche Heldensage*, 2te Ausg., I, p. 163-166. « So gelangen wir denn nun endlich zu dem sicheren Schluss, dass einestheils Island, die Heimath der Brunhild in unserem Nibelungenlied, der Isa heilig war u. von ihr den Namen trug, wie Walland u. Bertangaland dem Iso u. der Isa heilig waren u. nach ihnen benannt wurden, anderntheils, dass diese Insel ebenfalls ein Todtenreich war, wie diese... »

1. Cf. W. Grimm, DH. p. 44, 117-331. « Als des berners mûter syn schwanger ward. do machet ein böser geyst machmet syn gespenst... » — Ailleurs il est dit le fils d'un elfe noir. — Le nom de Machmet serait-il un écho de celui de Mahomet ?

2. Cf. W. Grimm, DH. p. 44. « Nach dem Anhange des Heldenbuches holt ihn ein Zwerg ab... Eine ganz andere, ausführliche Erzählung steht in den Handschriften der Vilk. S. aus welchen die Sagenbibliothek Ergänzungen mittheilt u. wornach Rafn übersetzt hat. Thidrek jagt Thiere... u. da er neben sich ein rabenschwarzes Ross gesattelt stehen sieht, schwingt er sich darauf... Der Reitknecht verliert den König aus dem Gesicht, man hört nicht von ihm u. weiss nicht, wo er hingekommen ist. » Otto von Freisingen, erste Hälfte des 12ten Jahrh. erzählt (chronicon, V, 3) : « ... Hinc puto fabulam illam traductam, que vulgo dicitur : Theodoricus vivus equo sedens ad inferos descendit. »

Le thème sur lequel, au moyen âge, les deux traditions, allemande et scandinave, ont brodé, à l'envi l'une de l'autre, et, sans doute, en s'influençant réciproquement, remonte donc bien plus haut[1] : commun à toute la famille germanique, il peut même l'avoir précédée dans les contrées qu'elle occupe actuellement en Europe.

Ceci expliquerait non seulement toutes les divergences et les ressemblances qui existent entre les deux branches principales de la tradition; mais aussi qu'au XIIIe siècle la tradition allemande ait pu avoir tant d'influence parmi les Scandinaves : c'est qu'elle y venait conter de héros déjà connus, d'aventures qu'on n'avait jamais oubliées, conservées en des chants populaires toujours, mais, selon l'expression même de l'auteur de la Thiðrikssaga, composés depuis si longtemps !

1. Cf. l'opinion de B. Symons, *Germ. Heldensage,* p. 92. « Von einem mythischen Dietrich kann also jedenfalls nur in dem Sinne die Rede sein, dass auf den Berner mythische Sagen übertragen worden sind in denen er die Rolle einer ursprünglich mythischen Person übernahm, nicht aber in dem Sinne W. Grimms: als sei mit dem historischen Theodorich ein älterer mythischer Heros, etwa eine Hypostase Donars zusammengeflossen. » — Pour un Dietrich mythique sont W. Grimm, HS. p. 392. — Sv. Grundtvig, DgF. I, p. 66. — Au contraire, M. Paul Herrmann : « Durchaus mythisch ist die Rolle, die Dietrich als gewaltiger Streiter im Kampfe mit den Riesen u. Drachen spielt, wenn auch gerade die jüngsten Dichtungen davon berichten. Die Annahme freilich, dass Dietrich in die Stelle des alten Donner-od. Sonnengottes gerückt sei, lässt sich kaum beweisen. Er ist weder ein verkappter Donar noch auch seine Hypostase, wohl aber enthalten die auf seine Person übertragenen Sagen Reste alter Sturm-u. Gewittermythen. »

CHAPITRE IV

LES PREUX DU ROI DIDERIK

L'hypothèse que nous avons émise au chapitre précédent trouve de puissants étais dans les chants qui célèbrent les preux mêmes dont nous avons vu les rouges boucliers plantés autour de celui du roi de Bern.

Les personnages, tant hommes que femmes, qui figurent dans la légende de Diderik, sont nombreux : Sv. Grundtvig n'a pas relevé moins de quarante-neuf noms dans les différentes variantes appartenant à ce cycle.

Il va sans dire que beaucoup ne sont que des noms de hasard ou de faveur : le chanteur les ayant intercalés ici ou là, à l'occasion, pour flatter telle famille influente dont il tenait à s'assurer les bonnes grâces. « Quelques-uns seulement des héros les plus connus se retrouvent dans toutes ou presque toutes les versions, d'autres qui, d'après des sources étrangères, sont comptés parmi les frères d'armes inséparables du roi Diderik, n'apparaissent qu'une seule fois, quelques-uns même pas du tout. Nous avons dans notre tradition danoise un héros qu'ignorent absolument la saga et tous les poèmes allemands, mais qui cependant dans un poème anglo-saxon est cité comme faisant partie de la suite du roi. Il y a des héros qui, bien qu'inconnus partout ailleurs que dans nos chansons, n'en sont pas moins sûrement venus dans le pays avec les Allemands de Diderik. D'autres appartiennent à d'autres temps et à d'autres cycles ; et certains qui n'ont pour ainsi dire pas de foyer sont entrés dans la légende au cours de ses migrations[1]. »

En réalité, le nombre des guerriers qui composent la suite

1. Sv. Grundtvig, DgF. I, p. 65. — Id., IV, p. 649.

du roi de Bern doit être de douze, Diderik compris, ou lui treizième[1].

Autrefois, chacun de ces guerriers a dû avoir ses chants propres; la plupart de ces chants, sans doute, sont à jamais perdus; mais le petit nombre qui nous en reste suffit pour donner une idée et de leur variété et de leur intérêt[2].

On les peut diviser en trois catégories : 1° ceux qui, à première vue, sembleraient d'origine allemande; 2° ceux d'origine scandinave, et 3° ceux qui doivent remonter beaucoup plus haut dans l'époque germanique.

Le « Moine tondu. »

Parmi les premiers, le chant du « Moine tondu » est certainement celui qui trahirait le plus une origine étrangère.

DgF. N° 15.

> Un couvent il y a sous la forêt, — il a des portes aux battants dorés : — devant y sont douze guerriers, — ils veulent mettre le couvent à sac.

Déjà ils ont tué les bœufs et les vaches et ils mènent naturellement grand bruit. Un moine regarde à la fenêtre :

> « Si ces guerriers-là ne sont pas plus de douze, — j'en serai bientôt venu à bout. »
>
> Dit le moine à son valet : — « Va me chercher ma massue! — je veux aller au bois — calmer ces preux-là ! »

Cette massue, il ne fallait pas moins de quinze personnes pour la porter; lui, il la maniait de deux doigts.

Mis en goût par ce premier exploit, le moine, au lieu de rentrer au couvent, va se promener sur la lande. Un troll le provoque : le défi est aussitôt relevé et le combat commence.

1. Ce ne sont, du reste, pas les mêmes dans la tradition allemande que dans la tradition nordique.

2. Cf. Sv. Grundtvig, *Udsigt over den nordiske Oldtids heroiske Digtning*, Uppsala, 1865, p. 17. « Andre konger og helte optræde kun en enkelt gang og udføre en ofte stum birolle i et heltesagn, medens dog den måde, hvorpå de omtales, og de nu for os uforståelige antydninger vidne om, at de vare berömte sagnhelte, hvis slægt og skæbne var besunget i andre nu forgåede digtninger. »

> Du premier coup que le troll porta, — il fit courber l'échine au moine : — la peau lui en creva entre les épaules, — ses vêtements en furent tout ensanglantés.
>
> Du premier coup que le moine porta, — par terre il étendit le troll. — « Maudit sois-tu, moine tondu ! — Les coups de ta massue sont durs ! »

Alors, ainsi que nous avons vu Viderik le faire avec Risker, le moine oblige le troll à le conduire à l'endroit où il a caché ses trésors.

Malheureusement, de retour au couvent, ses instincts batailleurs ne l'ont point abandonné.

> Quinze moines il mit en sang, — parce que la soupe n'était pas prête ; — il en pendit quinze dans la cheminée, — parce que le hareng n'était pas bon.

Il est, d'après la version suédoise[1], d'un tel appétit qu'il eût fièrement tenu tête à Thôr lui-même, dont nous le croyons, du reste, une émanation, et ce n'est pas de hareng seulement qu'il se nourrit, mais de bœuf et de lard bien gras.

A l'heure du coucher, voulant rester debout, il creva un œil au père abbé qui le chapitrait. Puis, le lendemain, au jour, quand les cloches se mirent à sonner, il refusa de descendre aux offices : bref, il fit si bien que ce fut bientôt lui le maître.

> Ainsi de force il tint le couvent, — pendant trente hivers et plus : — et quand mourut le moine tondu, — on ne retrouva point son pareil.

Si la chanson, en sa forme présente, n'est pas bien vieille[2]: le thème en fut, dans tous les cas, de bonne heure très répandu.

1. A.-I. Arwidsson, SFs. I, p. 417. Version très différente de la chanson danoise et vraisemblablement plus ancienne.

2. Cf. W. Grimm, ADHL. p. 532. « Dieser Charakter ist ganz in dem Mittelalter begründet, wo der Held, der nach vollbrachten Thaten einem klösterlichen Leben büssend sich widmete, sein Schwert u.

Assurément, ce moine tondu rappelle le frère Ilsan du « Rosengarten[1] » : tous deux ont les mêmes goûts batailleurs; mais, ils n'ont rien autre de commun. Pourquoi le moine de la chanson danoise serait-il donc une copie du moine allemand ? Ses exploits, on les a, en tout ou en partie, racontés de bien d'autres personnages : de Wolfdietrich, par exemple, et de Gautier d'Aquitaine, et du comte Guillaume d'Orange. Il nous semble qu'au lieu de prétendre que « Den skallede Munk » est venu d'Allemagne, il serait tout aussi juste et beaucoup plus simple de dire que la même aventure, d'autant plus connue qu'elle prêtait à rire, a pu être indifféremment attribuée à plusieurs héros populaires : mais ceci ne préjuge en rien la question de l'origine.

Raadengaard et l'aigle.

Il en est de même de la chanson de « Raadengaard et l'aigle ».

DgF. N° 12.

Ce Raadengaard, dit-on, a pris dans le cycle de Diderik la place du Rüdiger allemand : soit. Cependant, son nom est nordique : c'est le Hrôþgâr de Beówulf; et le fait qui lui est attribué, cet aigle que par ses runes il lie, immobile, sur un chêne, c'est un motif tout à fait primitif. En outre, peu de légendes dans le Nord ont été localisées d'une façon aussi précise que celle-ci. D'après Pontoppidan[2], il y avait à Tveden (paroisse de Karup en Vensyssel) les restes d'un logis maintenant disparus, qui, dit-on, avait été la résidence de ce fameux sire. Du haut de ce logis, tour carrée à six étages, on avait vue sur les bois du côté de la Baltique. Ces bois n'existent plus, excepté en un endroit appelé, comme dans la chanson, *Bedelund*[3].

den alten Ruhm nicht vergessen konnte. Darum finden wir ihn auch häufig, am glänzendsten in dem Erzbischof Turpin, in dem Haimonskind Rainold, in dem Rennewart, andrer nicht zu gedenken. Peter Syv nennt auch den bekannten dänischen Bischof Axel oder Absalon. »

1. Il rappelle aussi le Frère Jean des Entommeures.
2. Cité par Sv. Grundtvig, DgF. I, p. 174.
3. Oc dett wor rigeste Raanegaardt,
handt beder sale sin hest:
« Oc wy will ride y bede-lundt,
denn wilde ørn att gieste. »
DgF. 12, B., str. 1.

Est-ce en « Ulf van Jærn » enfin que nous allons trouver un héros vraiment et incontestablement venu d'Allemagne? Effectivement, celui-ci est connu de la saga et des poèmes allemands : mais, nulle part, il n'y est fait la moindre allusion à ce qui constitue le sujet de la chanson.

> C'était le jeune Ulf van Jærn, — il s'avance devant le roi : — « Sire, prêtez-moi de vos hommes — pour que j'aille venger la mort de mon père ! » *Se plaint le jouvenceau qui, prisonnier, gît sur la lande !*

Ulf van Jærn.

DgF. N° 10.

Le roi est tout disposé à lui venir en aide. Une coupe à la main, il se tourne vers les courtisans et demande quels sont ceux qui veulent prendre part à l'expédition. Viderik, fils de Verland, est le premier à se présenter.

On envoie un messager porter la déclaration de guerre.

> S'en courut Hammer le Gris, — tout brillant d'or et de perles : — faucon ni chien n'y a si rapide au monde — qui puisse le suivre au hall[1].

Il arrive chez le roi de Brattens-Vendell qui le recoit en le raillant, dédaigneux du danger. Lui fait observer Hammer le Gris :

> « Si souvent aux petits chiens il pousse — des crocs acérés dans la gueule[2] ! »

> « Il n'est païen que j'estime, ni chrétien dont je me soucie, — ni personne au monde, — hormis Viderik, fils de Verland : — je pense qu'il est à Bern. »

Il l'a vu une fois; mais, de ce jour, le souvenir de sa valeur ne lui est plus sorti de l'esprit : rien que d'y penser,

1. Au hall où l'on boit la bière, « til olbeld », traduction, du reste, très incertaine. Cf. O. Kalkar, *Ordbog til det ældre danske Sprog*.

2. Cf. l'expression dont se sert Ragnarr Lodbrog, dans la fosse aux serpents, en parlant de ses fils : « Si succule uerris supplicium scirent, haud dubio, irruptis haris, afflictum absoluere properarent. » GD. IX, p. 314.

les joues lui en pâlissent encore. Il demande de ses nouvelles.

Dit Hammer le Gris :

« Viderik est dans sa chambre, malade, — et ne peut monter à cheval : — il y a des hommes à sa solde — qui vous attendront dans la plaine. »

Se leva un des preux du roi, — il fit observer : — « Moi, je connais bien Viderik, fils de Verland, — son père était forgeron. »

Se leva Hammer le Gris, — ces mots le mirent en colère : — sans plus il frappa le preux — qui tomba sans vie sur le sol.

Le roi, irrité, lui demande pourquoi il a agi ainsi.

Se leva Hammer le Gris, — ce dit-il : — « Jamais je n'ai souffert de personne — qu'on se moquât de Viderik ou de moi ! »

Sur quoi il exige à boire.

On apporta dix-huit tonneaux de bière, — d'un seul coup il les but ; — il jeta les fûts aux pieds du roi, — ils en volèrent en morceaux.

Et il s'en retourne, donnant rendez-vous pour le lendemain sur la lande de Berting.

Toute la sombre nuit ils chevauchèrent — à travers la lande noire : — on eût dit l'éclat du jour, — tant leurs armes brillaient[1] !

La rencontre est terrible. En voyant ses hommes tomber, le roi de Brattens-Vendell s'informe qui les fauche ainsi. Quand il apprend que c'est Viderik, fils de Verland, dit-il :

1. Cf. Dans les poèmes d'Ortnit, str. 200-201, Ecken Ausfahrt, st. 68-69. — De même dans le NN. l'armure de Volker brille comme la flamme :

« Ouch lohent im die ringe sam daz fiwer tuot. »
Str 1841.

« Je saurai bien combattre contre le bouclier — sur lequel brillent un marteau et des pinces : — mais, sûrement, aujourd'hui je serai tué, — car Viderik ne fait pas de prisonniers ! »

Bravement, il lance son cheval et accable son adversaire de coups si rapides que celui-ci ne peut que se défendre.

Puis, il prit un fil de soie, — en entoura son casque d'or[1] : — « Je ne voudrais que ma fiancée apprit — qu'un garçon forgeron m'a frappé à mort ! »

Dit Viderik à Memering[2] : — « C'est le moment de montrer ta vaillance ! — Il y a bien dix-huit ans que je ne t'ai tirée — pour un coup plus beau ! »

Si fort il serrait la poignée — que le sang lui en jaillit sous les ongles : — il frappa sur le casque doré du roi, — la pointe (de l'épée) en pénétra jusque dans la selle.

Si contents étaient tous les hommes du roi, — tous, ils s'en retournèrent heureux. — Ulv van Jærn remercia Viderik — d'avoir ainsi vengé la mort de son père.
Se plaint le jouvenceau qui, prisonnier, gît sur la lande !

Nous avons dit que la chanson était seule à connaître cette aventure. « Néanmoins, dit Sv. Grundtvig[3], il faut admettre que depuis les plus anciens temps le thème en a appartenu à la légende de Diderik et les chansons qui nous l'ont conservé, en Danemark et en Suède aussi bien qu'aux iles Féroé, ne peuvent être considérées que comme l'écho d'une chanson en bas-allemand, aujourd'hui perdue. » Ces chants peuvent être purement scandinaves.

Franchement, nous demandons ce qui peut bien autoriser une pareille supposition ? La vengeance qu'un fils tire des meurtriers de son père n'est-elle pas un des sujets les plus communs de la vieille poésie populaire scandinave ?

1. Moyen magique de se protéger. Cf. DgF. IV, p. 686. — Voir également dans F. Liebrecht, *Zur Volkskunde*.
2. Son épée.
3. DgF. I, p. 142.

Y brille sur le dixième bouclier, — y brille un épieu : — le porte le petit Memering Tand. — Il n'est personne devant qui il veuille fuir.

Ce Memering, célèbre par sa petite taille non moins que par sa force et sa bravoure, était, parmi les preux compagnons du roi de Bern, le frère d'armes de Viderik. Et voici à quelle occasion ils s'étaient attachés l'un à l'autre.

Tout jeune, Memering s'était offert comme page à un chevalier qui, en se moquant de lui, l'avait éconduit sous prétexte qu'il ne serait même pas capable de lui porter son armure. Furieux, Memering, l'ayant jeté à bas de son cheval, lui avait brisé la tête contre une pierre : sur quoi il s'était mis à chercher fortune.

Memering et Viderik. DgF. N° 14.

Dans un bois il fit la rencontre de Viderik qu'il provoqua. Le défi accepté,

Ils se battirent un jour et même deux ; — ils ne pouvaient se vaincre l'un ni l'autre : — alors ils se jurèrent amitié [1] — et que frères d'armes ils seraient jusqu'au jugement dernier.

Cette amitié, fondée sur l'estime qu'avait de lui le plus brave des guerriers de Diderik, eût peut-être suffi à la gloire d'un autre : Memering fut, en outre, le héros d'un duel qui a fait de son nom l'un des plus illustres au livre d'or de la poésie.

Memering et Ravnlil. L'épouse calomniée et vengée.

DgF. N° 13.

Le duc Henrik venait d'épouser la belle Gunder, de Spire, que tant de riches hommes avant lui avaient vainement courtisée : quand il fut obligé d'aller en expédition, laissant sa jeune femme à la garde de Ravnlil.

Celui-ci, son maître à peine parti, monte trouver Gunder dans sa chambre.

« Écoute, Gunder, belle et gentille — ne veux-tu faire à ma volonté ? » — Ce dit Ravnlil : — « Belle et gentille, — ne veux-tu faire à ma volonté ? »

« Non, je ne veux faire à ta volonté — et quand même tu m'ôterais la vie ! » — Ce dit Gunder : — « A ta volonté — et quand même tu m'ôterais la vie ! »

1. Ce résultat est celui de beaucoup de duels dans Saxo.

Au retour de Henrik, Ravnlil va sur le rivage le recevoir à la descente du navire.

> « Sois le bienvenu, Henrik, mon seigneur ! — Comment s'est effectué ton voyage ? » — Ce dit Ravnlil : — « Mon seigneur, — comment s'est effectué ton voyage ? »
>
> « Mon voyage s'est heureusement effectué. — Comment va Gunder ma bien-aimée ? » — Ce dit Henrik : — « Mon voyage. — Comment va Gunder ma bien-aimée ? »
>
> « Oui, elle vit ici à la maison, — toujours avec des moinillons ! » — Ce dit Ravnlil : — « Ici, à la maison, — toujours avec des moinillons ! »

Henrik saute sur son grand cheval : plus vite il court que l'oiseau ne vole. A la porte du gaard, Gunder, ses beaux cheveux flottants, lui souhaite la bienvenue. Mais lui,

> Par ses beaux cheveux il la prit, — il la jeta contre la terre noire. — Ce fit Henrik : — Par ses beaux cheveux, — il la jeta contre la terre noire.

Elle mourra : à moins que quelqu'un ne se lève pour la défendre[1].

Tous se taisant, le petit Memering dit :

> « Oui, bien sûr, moi, je me battrai pour toi, — tant qu'il y aura une goutte de sang en moi. » — Ce dit Memering : — « Je me battrai pour toi, — tant qu'il y aura une goutte de sang en moi ! »
>
> « J'ai servi ton père onze ans durant — et jamais je n'ai vu ton pied nu ! » — Ce dit Memering : — « Onze ans durant — et jamais je n'ai vu ton pied nu ! »

Sous les yeux de Henrik, Memering et l'accusateur Ravnlil vont se battre.

1. Cf. J. Grimm, DR. p. 929.

A la première attaque, qu'ils se coururent sus, — le cheval de Memering sur les genoux tomba. — Ce fit Ravnlil : — qu'ils se coururent sus, — le cheval de Memering sur les genoux tomba.

« Tu vois, ô mauvaise femme ! — Mon chevalier va l'emporter ! » — Ce dit Henrik : — « O mauvaise femme ! — Mon chevalier va l'emporter ! »

A la seconde attaque, qu'ils se coururent sus, — la tête de Ravnlil sur la lande vola. — Ce fit Memering : — qu'ils se coururent sus, — la tête de Ravnlil sur la lande vola.

« Tu vois, ô mon méchant mari ! — Mon chevalier a gagné ta femme jolie ! » — Ce dit Gunder : — « O mon méchant mari ! — Mon chevalier a gagné ta femme jolie ! »

Et Memering, sur son cheval, emmène Gunder. Henrik les suit en se tordant les mains.

« Sept tonneaux d'argent blanc — je te donnerai en échange de Gunder ! » — Ce dit Henrik : — « d'argent blanc, — je te donnerai en échange de Gunder.

« Sept tonneaux d'or rouge, — je te donnerai en échange de Gunder. » — Ce dit Henrik : — « D'or rouge — je te donnerai en échange de Gunder. »

« En tout honneur je l'ai gagnée, — honte à qui la vendrait ! » -- Ce dit Memering : — « Je l'ai gagnée ; — honte à qui la vendrait ! »

Memering quitta le gaard, — Henrik pleurait, il se tordait les mains. — Ce fit Memering : — il quitta le gaard. — Henrik pleurait, il se tordait les mains !

Cette chanson, dit Sv. Grundtvig[1], qui lui consacre une longue introduction, est un des restes les plus remarquables

1. DgF. I, p. 177.

de notre vieille poésie, témoignage frappant de l'étonnante vivacité de la tradition aussi bien que du grand âge de nos chansons.

Expansion et vitalité de cette aventure.

Déjà manuscrite au milieu du XVIe siècle, il y a vingt-cinq ans au plus, que dans plusieurs régions du Jutland E. T. Kristensen en a, entre autres variantes, recueilli celle que nous avons traduite ci-dessus.

Les différentes versions présentent d'assez grandes dissemblances dans les détails. Dans la vieille chanson danoise (A) ce Henrik, que les versions plus récentes (B, C) nous nomment sans aucun qualificatif, serait un duc de Brunswick. La reine s'y appelle Gunild : et c'est pour avoir refusé l'épée Adelring à Ravengaard que celui-ci la calomnie en affirmant qu'il l'a vue couchée avec l'archevêque. Memering prend sa défense de la même façon que plus haut, et, grâce à cette arme merveilleuse qu'elle lui a prêtée, il tue son adversaire. Le duc, reconnaissant le jugement de Dieu, reprend sa femme.

Dans une version islandaise du XVIIe siècle le roi Diderik tient la place du duc Henri des chansons danoises.

Aux îles Féroé, la tradition toujours populaire, est mélangée, mi-partie danoise, mi-partie islandaise.

Les ballades anglaises et écossaisses de « Sir Aldingar[1] » ont, elles aussi, le même sujet, mais qu'elles traitent d'une façon sensiblement différente : aussi bien quant à l'accusation d'adultère portée contre la reine, qu'à la manière toute miraculeuse dont celle-ci s'en trouve vengée plus tard.

Dans la première moitié du XIIe siècle déjà, un historien anglais l'attribuait au fils de Conrad II, l'empereur Henri III le Noir qui, en 1036, avait épousé Gunhild, fille de Canut le Grand : et ce en des termes tels, dit Sv. Grundtvig, que, « s'il ne s'était écoulé 700 ans de Guillaume de Malmesbury à nos jours et si son pays natal n'était séparé du Jutland par la mer du Nord, on pourrait croire qu'il a puisé ses renseignements à la « Vise », qui se chante encore dans

1. Cf. Fr.-J. Child, EaSPB. Part. III, no 59, p. 33. Le calomniateur y introduit furtivement un lépreux ivre dans le lit de la reine et court aussitôt chercher le roi pour le lui montrer.

la petite île du Limfjord[1]. Son récit fut successivement repris, deux cents ans plus tard, par John Bromton; puis, par Mathieu de Westminster qui le retoucha en se servant de la chanson populaire, telle qu'elle était connue de son temps. Vers la fin du XIII[e] siècle, le baron Bjarne Erlingssön de Bjarkö l'avait apporté d'Écosse, sous la forme d'un petit poème imité du français « Doon de la Roche » et fait traduire en norvégien[2].

En réalité, tout le moyen âge connaît cette histoire[3]. On la trouve dans les chroniques de la Catalogne et de la Provence; le roman français et la nouvelle italienne l'ont répandue un peu partout et perpétuée jusqu'à Voltaire et à M[me] de Fontaines. Autrefois Regino (+ 915) l'avait racontée de Richardis, femme de l'empereur Charles le Gros. Avant lui, vers l'an 800, Paul Diacre la rapportait de la reine lombarde Gundiberga, épouse de Rodoald; et, au VII[e] siècle, Frédégaire l'avait dite d'une autre Gundiberga, épouse du roi Charoald.

D'autre part, elle apparaît dans un vieux poème allemand sur Hugdietrich. En partant pour la croisade, celui-ci avait confié sa femme à la garde d'un certain Saben qui, n'ayant pu abuser d'elle, la calomnia, au retour de son mari, en disant que le fils qu'elle avait mis au monde pendant son absence était le fruit des œuvres d'un esprit du mal. Mais Hugdietrich se contenta d'ordonner la mort de cet enfant — lequel, du reste, y échappa et devint le fameux Wolfdietrich.

Nous ne redirons point ici, après Sv. Grundtvig, toutes les variantes qu'on en peut relever, ni n'entrerons dans l'explication souvent très subtile des changements de noms et des altérations de détails : mais nous ne pouvons ne pas

1. DgF. I, p. 181.
2. Cf. G. Storm, *Sagnkredsene om Karl den Store og Didrik af Bern*, p. 65.
3. Cf. l'introduction de Sv. Grundtvig. DgF. n° 13, et l'étude de M. Gaston Paris, lue au Congrès des Sociétés savantes de Toulouse, en 1899, sur *Le roman du comte de Toulouse*. La question y est admirablement résumée et toutes références s'y trouvent indiquées. Paris, E. Bouillon, 1900.

rappeler en passant que le moine Albéric, au milieu du XIIIe siècle, a conté, ou à peu près, les mêmes faits de la princesse lombarde Sibilia, femme de l'empereur Charlemagne : et il n'est personne qui ignore le nom du calomniateur, Macaire, qui fut, lui aussi, vaincu en champ clos, mais par un chien. Il n'est personne, non plus, à qui ne soit venue à l'esprit la touchante légende de Geneviève de Brabant et du traître Golo.

L'attribution de la même aventure à tant de personnages divers n'est-elle pas la meilleure preuve qu'elle n'appartient en propre à aucun ? La forme, en somme indécise et vague, sous laquelle la tradition l'a transmise, nous le confirmerait.

Dans l'Edda

Par exemple, aux pays scandinaves, elle est tout autre dans l'Edda que dans les chansons. Atle possédait une esclave, qui avait été sa concubine. Un jour, elle lui dit qu'elle a surpris la reine Gudrún couchée sous une même couverture avec Thjóđrekr. De ce moment le roi est sombre, taciturne. Il ne parle plus à personne ; il ne regarde plus Gudrún. Celle-ci l'interroge. Dit Atle :

> « Le chagrin qui m'accable, ô Gudrún, — fille
> de Gjúke ; — c'est ce qu'ici, dans ce hall, —
> Herkja m'a dit. »

La reine, en apprenant le crime dont on l'accuse, indignée, proteste et demande à prouver son innocence par « la sainte pierre blanche ».

> þér monk alls þess
> eiþa vinna
> at enom hvita
> helga steine[1]...

L'épreuve a lieu. En présence de tous les parents du roi et de sept cents guerriers, Gudrún enfonce sa main dans l'eau bouillante : « Ah ! si ses frères étaient là ! Par l'épée Högne la vengerait de l'insulte qui lui est faite, tandis que maintenant elle est obligée de se disculper elle-même ! »

1. EL. II, Gudrúnarkvida en þridja, str. 3. — Cf. sur ce genre d'épreuve J. Grimm. DR. p. 919, et sur ce cas particulier, p. 923.

sverþe mønde Hǫgne
sliks harm reka.
nú verþk sjalf fyr mik
synja lýta[1].

Elle plongea sa main blanche jusqu'au fond du chaudron et, fière, elle en sortit la pierre.

Le cœur d'Atle en rit dans sa poitrine[2], quand il vit intactes les mains de Guđrún. A Herkja maintenant de tenter l'épreuve. Ah ! non, jamais mains ne furent en pire état ! Aussitôt la calomniatrice emmenée au marais, on l'enterra vivante et ainsi Guđrún fut vengée.

Tous les détails des différents récits se trouvent réunis dans ce chant eddique : mais l'un, et des plus importants, la reine innocentée et vengée par quelqu'un, ici son frère, qui tirerait l'épée pour elle, n'est encore qu'en germe, alors que, plus tard, quand il se sera développé, il étouffera ailleurs le jugement primitif. Est-ce que nous nous trompons aussi en faisant remarquer que le motif de la calomnie y pourrait bien être, sinon plus humain, du moins d'un état de civilisation beaucoup plus ancien que dans les chroniques et les chansons ?

Dans Saxo. L'épisode prend dans Saxo une forme tout à fait à part[3].

Le roi Jörmunrekkr ayant confié sa femme Svanhildr à la garde d'un fils qu'il avait eu d'un autre mariage, Broder, un certain Bikko accusa celui-ci d'adultère avec sa marâtre et en fournit de faux témoignages — ce qui rappelle les chansons anglaises. Broder fut condamné à être pendu et Svanhildr à être foulée aux pieds des chevaux : mais elle était si belle, que les nobles animaux se refusèrent à passer sur son corps. Est-ce bien sa beauté seulement qui les en empêcha, ou la puissance de son regard ? Et ne peut-on voir là aussi une sorte de jugement de Dieu ? Tout d'abord,

1. Gudrúnarkvida III, str. 7.
2. Hló þá Atla
hugr i brjóste,
es heilar sá,
hendr Goþrúnar.
Id., str. 9.
3. GD. VIII, p. 280.

Jörmunrekkr lui-même le prit ainsi. Il est vrai que Bikko, ayant alors fait coucher la jeune femme face contre terre, les chevaux partirent et l'écrasèrent. La suite du récit contient un curieux incident : au moment où Broder va être pendu, son chien favori, tournant autour du roi, semble par ses hurlements vouloir attester l'innocence de son maître[1]; de même son faucon qui, à coups de bec, s'arrache les plumes. Le roi, surpris, se ravise et Broder est sauvé. Sur quoi, Bikko, craignant de justes représailles, prend la fuite. L'intervention de ces deux animaux ne rappelle-t-elle pas l'action du chien sautant à la gorge du traître Macaire et l'étranglant ? Nous signalons la coïncidence sans chercher davantage à l'expliquer.

Y a-t-il un fond historique en tout cela ? Est-ce quelque mythe ?

« Nous avons suivi la légende dans sa migration à travers l'Europe, parmi les branches les plus différentes du tronc gothique ; nous l'avons trouvée en Islande et aux îles Féroé, en Écosse et en Angleterre, en Danemark et en Allemagne, chez les Français et les Lombards ; nous l'avons même suivie dans une petite excursion d'Angleterre dans le monde roman : en Espagne, en France et en Italie ; nous en avons trouvé les traces du IXe au XIXe siècle ; nous avons enfin reconnu ses multiples accointances historiques, mais partout où nous avons cherché le motif vrai, quand nous croyions le tenir, il nous a glissé entre les doigts et, de nouveau, la légende, telle un follet taquin, nous est apparue au loin : comme quelque chose de plus ancien que l'histoire et qui n'a servi qu'à la parer. C'est un de ces fugitifs récits qui, se perdant dans l'enfance des peuples gothiques et de leur poésie, sans cesse émergent, de ci de là, et n'appartiennent pas plus à une époque fixe, qu'ils ne sont d'une contrée déterminée[2]. »

Thème commun à tous les peuples de race germanique.

Et le cycle de Diderik, qui s'est adjoint tant de légendes

1. « Interea canis, cui Broderus assueuerat, ceu quibusdam questubus aggressus regem, deflere domini supplicium uidebatur ; eiusdem que illatus accipiter intimas corpori plumas rostro detrahere cepit. » GD. VIII, p. 280.
2. DgF. I, p. 192.

étrangères à son héros s'est aussi approprié celle-ci : répandue, au temps où il se constitua, par tout le monde germanique.

Nous nous croyons donc bien en droit de répéter que la part de la tradition purement allemande dans ce cycle chez les Scandinaves est, en somme, aussi minime que possible. A une certaine époque, la mode, représentée par des chanteurs errants, aussi par des poètes de métier et des écrivains qui mettent à profit l'engouement du public pour tout ce qui vient de l'étranger, a pu affubler de noms allemands les vieux héros du Nord : mais le peuple lui-même va protester et nous devons à son bon sens la revanche du danois Holger sur l'allemand Diderik.

Holger le Danois et Diderik.

DgF. N° 17.

Le puissant Diderik est en Bernland — avec ses dix-huit frères : — et chacun d'eux a douze fils, — tous de vaillants preux et terribles.
La guerre est au nord, dans le Jutland !

Il a aussi quinze sœurs, dont chacune a également douze fils ; la plus jeune en a même quatorze. En vainqueur il a parcouru le monde : quand il entend parler du roi Holger de Danemark.

Sverting prit une barre de fer ; — il se mit à menacer : — « Cent des meilleurs guerriers du roi Holger, — je n'en fais pas le cas d'une mouche. »

« Écoute, ô Sverting, noir drôle ! — Ne les méprise pas ainsi ! — Toujours nous avons entendu dire des hommes du roi Holger — que ce sont de jeunes et valeureux guerriers ! »

Répondit le grand géant de Berm, — il ne dit que ces mots : — « Demain nous irons voir en Danemark, — si le roi Holger nous invitera chez lui ! »

Ils partirent au nombre de dix-huit mille hommes.

Parmi les guerriers de Holger, les plus petits étaient Ulv van Jærn et messire Svend Felding.

Trois jours et trois nuits ils se battirent, les hommes du

roi Holger et ceux du pays de Bern : sur la lande noire tant de héros tombèrent! Effrayé, Diderik s'enfuit, suivi de Sverting et de cent hommes seulement : c'était tout ce qui restait de son armée.

Dit le petit Ulv van Jærn, — debout au flanc vert de la colline : — « Bien sûr, tu ne te vanteras pas — d'être venu en Danemark ! »

Et le sang coule à torrents — par les monts et les vallées ; — et la fumée jusqu'au ciel monte ; — le soleil est rouge comme du sang.
Il y a la guerre, au nord, dans le Jutland! [1]

Tous ces preux de l'antique tradition germano-scandinave, adversaires du Nord et du Midi, la chanson encore une fois les réunira, sur la fin du moyen âge, à un panta- Tous les preux de la légende germano-scandinave aux noces du comte Genselin.

1. D'après G. Storm (*Sagnkredsene om Karl den Store og Didrik af Bern,* pp. 181-189), tous les chants de Holger seraient tirés de la *Chronique danoise* et dateraient, par conséquent, de la fin du XV[e] siècle et même du XVI[e]. Du chant ci-dessus il dit notamment : « En saadan Personification af Nationaliteterne hører til det 16[de] Aarh., eller ialfald ikke til den middelalderlige Visedigtnings Tider, og da Chr. Petersens Ord vidne for at Olger Danske først efter 1534 kunde opfattes som sin Nations Ideal, maa Visen være digtet efterat Kroniken havde vundet Udbredelse. »

Au contraire, M.-L. Pio, dans son étude sur *Holger Danske* (Kjbhvn, 1869), essaie de démontrer qu'entre cet Holger des chansons et le fameux Ogier du cycle de Charlemagne il n'y a de commun que le nom. « Hvad de andre 3 Viser angaaer, maa jeg bemærke, at vi i det Følgende vil træffe mange Beviser paa, at Personernes Navne i et Sagn skifter næsten for hvert Aarhundrede, medens Indholdet bliver uforandret ; vi er altsaa ved Analogi berettigede til at undersøge, om ikke Holgers Navn er blevet indsat, fordi han gjennem Kroniken blev Folkets nye Nationalhelt, og om der ikke tidligere uden Skade for Visens Indhold kunde have staaet andre Navne », p. 13.

Du reste, la façon dont le surnom de « Danois » lui est venu est curieuse : ce n'était, au début, que l'épithète Degen, Thegen, Then ou Than, appliquée au héros bavarois ou franc Othger ou Auteher et que le latin a traduite par Dacus ou Danus, d'où, dès la fin du XII[e] s., Ogier le Danois.

Ce Holger a été le héros d'une autre aventure célébrée dans le chant de « Olger Dansk och Burman » (DgF. n° 30. — A.-L. Arwidsson, SFs. I, n° 7). Le géant Burman étant venu demander au roi Israël la main de sa fille, celle-ci, qui ne veut point entendre parler de l'affreux troll, prend de l'or et de l'argent et se rend au cachot où, depuis quinze ans, son père retient Holger. Elle supplie le prisonnier

gruélique banquet, en une ronde gigantesque qui semble l'ironique danse des morts d'un monde à tout jamais disparu.

Messire le comte Genselin, en partant, a, lui aussi, reçu de sa mère un cheval merveilleux et des armes magiques. Chemin faisant, il fait la rencontre du jeune Thiellemand Thinn qu'il provoque et tue. Puis, il arrive à la porte de Bertingsborg. Il frappe. A sa voix, qui appelle au combat, Iver Blå, se tournant vers l'ouest, en païen qu'il est, invoque ses dieux : « Ulff oc Asmer Grib[1] », Odin à la barbe grise, le terrible prince des Ases.

> « Aide-moi, Odin, de ton mieux ! — J'entends la voix de messire Genselin. »

Genselin lui répond, les yeux à l'orient, par le nom de Jésus, fils de Marie.

La lutte s'engage ; mais tous deux sont également braves, tous deux sont également forts. Dit Iver Blå :

> « Écoute, messire comte Genselin, — oh ! si tu veux me laisser la vie : — J'ai une fiancée si belle, — je te la donnerai. »

> « Non, ta fiancée — je ne veux ; — donne-moi plutôt ta sœur Solintå : — je t'en saurai gré toute ma vie. »

Les noces sont décidées.

Y vinrent Viderik, fils de Verland, et le puissant roi de

de venir à son secours et de la débarrasser de Burman : ce qu'il fait. En récompense, le roi lui offre la main de la jeune fille et la moitié de son royaume.

Mm. Schück et Warburg font venir cette aventure de France où, effectivement, elle se trouve dans une chanson de geste : reste à savoir si l'épisode de la geste française ne serait pas d'origine étrangère.

G. Storm s'étonne (p. 131) que Saxo n'ait pas admis ce personnage dans sa chronique : c'est donc qu'il ne le connaissait pas. — Mais Saxo peut bien n'avoir pas connu toutes les légendes de son temps ; en tous les cas, il est question, dans la chronique de Turpin (env. 1115) d'un « Ogerius Rex Daciæ » dont « canitur in cantilena usque in hodiernum diem, quia innumerabilia fecit prodigia. »

1. Ce détail ne se trouve que dans la version C des DgF. str. 10, du manuscrit de Rentzel. Cf. sur les différentes formes possibles de ce vers les notes de M. S. Bugge dans DgF. IV, p. 731.

Bern, Diderik, Holger le Danois et maître Hildebrant, Sivard Snarensvend, dame Gunhild, la femme du roi Budle, avec Kriemhilt et Brynhildr, le géant Risker et cent autres.

Damoiselle Solintå n'est pas une fiancée ordinaire.

Pour qu'elle pût entrer dans la salle du festin, on a dû démolir treize toises de muraille. A table, elle mange quatre tonneaux de bouillie, six échines de bœuf et quinze tranches de porc. Avec un tel appétit il ne faut pas moins de sept tonneaux de bière pour étancher sa soif.

Tout cela ne laisse pas que d'étonner grandement le marié.

Puis, la danse commence : aucun des preux qui y prend part n'a moins de quinze aunes à partir du genou.

Le soir, il est, de nouveau, nécessaire de faire une large ouverture dans le mur de la chambre. Le banc nuptial s'effondre sous Solintå qui se relève, furieuse. En vain Risker essaie de la maîtriser; bancs et tables volent de toutes parts.

S'enfuient les héros vaillants : — « Au secours, ô mère Scratte[1] ! »
Bien avant le jour nous avons traversé la lande !

Les chants des îles Féroé[2] diffèrent essentiellement des chansons danoises. Le vaincu y a dû céder sa fiancée au vainqueur; mais celui-ci, en retour, lui donne sa sœur. Ainsi de doubles noces ont lieu: seulement elles se passent naturellement, sans aucun incident grotesque. Conformément à l'opinion de MM. S. Bugge et Moltke-Moe[3], nous pensons que c'était là primitivement la vraie version. La taille monstrueuse et le phénoménal appétit de Solintå sont des détails adventices dans les chants danois. Ce n'est qu'à une époque assez tardive que le « Greve Genselin » les a empruntés au « Thôr af Havsgaard », où, au contraire, ils sont nécessaires. La parodie ne vient qu'après coup.

1. Nom d'une géante. Cf. J. Grimm, DM. I, p. 396.
2. Trois versions données par Sv. Grundtvig dans DgF. IV, p. 737 et suiv.
3. *Torsvisen i sin norske Form,* Christiania, 1897, p. 105. « Fra Danmark er også, men sandsynligt meget senere, til Færøerne blevet overført visen om greven af Jansalin. Den har i sin færøske form tabt slutningsafsnittet om bryllupet, som heller ikke i det danske forbillede for dette kvæde kan have havt sit burleske tilsnit. »

TROISIÈME PARTIE

CHANTS DIVERS

« HAGBARD ET SIGNE »

« Es werden Helden darin genannt, welche dazumal lebten, und Thaten beschrieben, welche dazumal geschahen und welche nicht Jahrhunderte später besungen wurden, nach einer Erzählung, die Niemand geben konnte, weil sonst nichts als die Volksdichtung die frühe Geschichte aufbewahrt, und weil diese Dinge nicht können erfunden werden. »

W. Grimm. Altdänische Heldenlieder, p. xiii.

TROISIÈME PARTIE

« HAGBARD ET SIGNE »

CHAPITRE PREMIER

CHANTS DIVERS

Chez tous les peuples, sauvages ou barbares, au-dessous des chants religieux, communs, quant au fond, à toute la race et dont l'objet essentiel n'est pas encore la louange des dieux, mais une sorte de prière mimée[1], la représentation scénique des aventures qui ont illustré la vie imaginaire de la divinité; en dehors des chants, traditionnelles annales, où la nation conserve le souvenir des exploits de ses guerriers, des glorieux héros éponymes, il y a nombre d'improvisations aussi, qui ont trait aux événements habituels de la vie : amour, chasse et guerre.

Les chants de la vie.

De ces chants de circonstance, quelques-uns, parmi les mieux frappés, sont bientôt connus de tous : partout où la langue des ancêtres est parlée, quelques transformations, d'ailleurs, que le temps lui ait fait subir, l'écho indéfiniment les répète; les autres, et c'est le plus grand nombre, restent particuliers à chaque grande division ethnique de la famille, puis à chaque tribu plus petite. Ces groupes, à peu près isolés les uns des autres autant par la difficulté des communications que par l'hostilité réciproque en laquelle les a entretenus l'âpre lutte pour la vie, ont eu chacun son histoire

1. Le Primitif, dans sa défiance que la parole ne réussisse à exprimer sa pensée, s'efforce de reproduire par des gestes l'objet de ses désirs. Cf. Ch. Letourneau, *L'évolution littéraire*, p. 28.

propre, ses « gestes » à lui. Tout incident un peu extraordinaire faisant impression sur ces simples, sans qu'on sût d'où, sur les ailes de la poésie, un chant s'envolait qui en portait au loin la renommée. Bientôt, en des occasions identiques, il en naissait de nouveaux, qui faisaient oublier les premiers. Peu à peu, la sélection s'opérait d'elle-même, et les meilleurs seuls duraient, ceux surtout d'un intérêt suffisamment général. Le déchet fut, dans la suite, d'autant plus grand que la marche de la nation vers l'unité fut plus rapide. Déchet regrettable, parce que, précisément, ces chants, issus d'un motif particulier, nous auraient admirablement initiés dans tous les mystères de l'ancienne société barbare.

Famine et migrations.

Au premier rang de ceux qui, chez les Scandinaves, à travers toutes les vicissitudes des âges, défiant l'oubli, sont parvenus jusqu'à nous, il en est au moins un qui, commémorant un événement historique de la plus haute importance[1], nous montre un peuple à un de ces moments critiques où l'anéantissement semble imminent et d'où, pourtant, la destinée fera jaillir une nouvelle vie pour de longs siècles de gloire.

DgF. n° 21.

Y demeure un roi en Danemark, — le roi Snede il se nomme : — la famine et une grande disette régnaient en son pays, — la famine et une grande disette tout partout.
Ils y furent bien obligés ceux du Danemark !

En cette extrémité, l'assemblée des chefs convoquée, on décide de tuer par tout le royaume un homme sur trois.

Y demeure une dame en Seeland, — elle vient à apprendre cette nouvelle : — « Ne plaise à Dieu le père au ciel — que vous agissiez ainsi !

1. Gervinus est d'avis qu'aucun chant historique des temps barbares n'a pu se conserver jusqu'à nous. « Von den sämmtlichen Sagen der festländischen deutschen Stämme, die wir inhaltlich überblicken, ist uns in dichterischer Ueberlieferung aus den sieben ersten Jahrhunderten nichts erhalten ; jene geschichtlichen Lieder insbesondere, die sich auf vereinzelte Begebenheiten eines in sich beschränckten Inhalts bezogen, sind untergegangen. » *Geschichte der deutschen Dichtung,* I, p. 34.

« Non, jamais je n'ai connu pire crime — que celui que vous pensez commettre : — de leur ôter la vie, — que le Seigneur Dieu leur a donnée.

« Un meilleur conseil, moi, je vous donnerai, — bien que je ne sois qu'une femme : — mettez vos barques à la mer — et vous en allez gagner des victoires ! »

Elle-même, dame Inger, fait construire un grand navire pour ses deux fils, sous la conduite desquels l'expédition s'en va, accompagnée des vœux de tous ceux qui restent.

Ils voguèrent jusqu'en la Lombardie, — qui est au pays des Velches : — ils y tuèrent les hommes, tous, — et y restèrent auprès de leurs femmes.
Ils y furent bien obligés ceux du Danemark !

Saxo Grammaticus relate les mêmes événements, on peut dire, dans les mêmes termes. Au temps du roi Snio, la misère était si grande dans le pays danois qu'au thing deux jeunes gens, Ebbe et Aage, deux frères, proposèrent de tuer les vieillards et les infirmes et de ne garder vivants que les hommes capables soit de porter les armes, soit de cultiver les champs. Mais leur mère, Gambaruc, leur fit honte de leur cruauté et conseilla plutôt d'envoyer une partie de la jeunesse chercher fortune à l'étranger. Sa proposition fut acceptée d'enthousiasme. On tira au sort : et ceux qu'il désigna partirent par le Gotland et Rügen, à travers l'Allemagne, jusque par-delà les Alpes où ils fondèrent le royaume des Lombards.

Il ne nous semble pas que la chanson ait pu être inspirée de ce récit : d'abord parce que l'intervention de Gambaruc est plus poétiquement motivée que celle de dame Inger; et puis, Saxo faisant après Paul Diacre allusion à la façon dont les émigrants reçurent leur nom de « Lombards »[1] : si le poète populaire eût connu ce détail, il est à peu près certain qu'il ne l'eût pas omis.

1. « ... Ad Gutlandiam se appulerunt, ubi, et Paulo teste, auctore Frig dea, Longobardorum uocabulum, quorum postea gentem condiderunt, traduntur adepti. » GD. VIII, p. 285.

La même tradition se trouve aussi à l'origine de l'histoire des Goths. L'île de Gotland ne pouvant nourrir tous ses habitants, le tiers de la population, tiré au sort, émigra et descendit jusqu'en Grèce[1]. En Suisse également, les habitants du canton d'Uri racontent que leurs ancêtres sont venus de la Frise et de la Suède, chassés par la famine[2].

Bien avant Saxo, au VIIIe siècle, Paul Diacre avait consigné cette tradition au début de son Histoire des Lombards, mais sous une forme sensiblement différente. Il ne l'avait évidemment pas inventée : il n'a pu la prendre qu'à la source première de l'histoire, à la tradition orale. Cette source, le chroniqueur ne l'aura point toute captée : elle a continué de couler jusqu'à nos jours et la chanson ci-dessus en représente vraisemblablement un filet[3].

Il est inévitable que le temps ait fait subir à cette chanson bien des altérations. Notamment, elle a pris la teinte de l'époque des Vikings ; ce n'est plus par terre que l'expédition a lieu : les navires abordent tout droit en Lombardie. Le christianisme aussi l'a marquée de son empreinte. Elle n'en reste pas moins comme le poétique témoignage d'une cause qui a dû être celle de bien des migrations de peuples, et la scène qu'elle met sous nos yeux, sans doute, s'est renouvelée plus d'une fois aux âges barbares. Cependant, un trait la distingue, tout scandinave et qui est comme son cachet de noblesse : à savoir, l'importance reconnue à la femme et le respect que l'on y témoigne aux conseils de la mère de famille.

1. Cf. Sv. Grundtvig, DgF. I, p. 320.

2. Voir dans Schiller, Wilhelm Tell, acte II, scène II, le beau récit de Stauffacher : « Hört, was die Hirten sich erzählen... » — Cf. Joh. Steenstrup, *Indledning i Normannertiden,* p. 197, sur les émigrations en Russie ; p. 202, sur « den normanniske Tradition om Aarsagen til de stadige Udvandringer fra Norden. »

3. G. Storm veut que cette chanson ait été composée d'après la « Danske Rimkrønike » de 1480 env. De même que Sv. Grundtvig, nous estimons que le contraire a tout autant de chances, sinon plus, d'être vrai. Cf. *Sagnkredsene om Karl den Store og Didrik af Bern,* p. 176.

Ailleurs, c'est toute la vie du Viking personnifiée. Le Viking.

Dit messire Boo à ses valets petits : — « Sellez-moi mon cheval ! — Je veux m'en aller du pays — visiter les rois étrangers. »

Tout dorés étaient les navires ![1]

Il descendit au rivage : — ses navires étaient si rapides ! — Les meilleurs mariniers qu'il y eût au pays, — ils durent s'embarquer avec lui.

A la tête de neuf vaisseaux il partit : et tant il vainquit de rois !

Il mit en fuite messire Botamus, — avec quinze navires si puissants ; — le roi d'Irlande mit à la mer : — tant de mal il lui fit !

Trois preux il battit à Hordafjell, — les pires au royaume de Norvège : — ils voulaient tuer leur propre roi, — s'imaginant n'avoir pas leurs pareils.

Devant lui les rois des mers s'enfuyaient, — impuissants à défendre leurs navires. — Où que voguât messire Boo, — tout devait se soumettre à lui.

Il alla en Espagne où il tua sept géants. De là, il passa en Grèce, brisant la puissance de maint guerrier farouche devant qui jusqu'à ce jour tout avait tremblé.

Alors, ses navires chargés de richesses, il songea à revenir. Dit-il à ses serviteurs :

« Maintenant, je veux remettre à la voile vers le Småland, — aller voir mes amis ! »

Ses voiles étaient de soie[2], — toutes d'or cousues ; — ses navires si riches, — ils étaient chargés de tant de richesses.

1. A.-I. Arwidsson, SFs. I, n° 11, Herr Boo.
2. Ce luxe des navires scandinaves est confirmé par Saxo. « Ceterum nauigacionem tanto instruxerat luxu, ut excultorum auro uelorum apparatu uteretur, que eciam inauratis malis subnixa purpureis restibus tenebantur. » GD. VI, p. 194.

Et quand à son gaard il fut revenu, — sa tour il rebâtit : — il y mit son riche butin, — il y avait bien dix tonnes d'or !

Tout dorés étaient les navires !

Ce sire Boo de la chanson n'offre-t-il pas une curieuse ressemblance avec le Jarmerik dont Saxo rapporte qu'après maintes expéditions heureuses contre les pays voisins, lui aussi, il était allé porter la guerre jusqu'en Orient : d'où revenu avec d'immenses richesses, il construisit pour les y mettre en sûreté, au sommet d'un rocher élevé, un donjon aux solides assises et puissamment fortifié[1] ?

Nombreux sont les chants qui, comme celui-là, tout en ne paraissant inspirés que d'un cas isolé, nous offrent, étonnants de vérité, tel ou tel tableau des mœurs du temps.

A cette époque où la force brutale est maîtresse souveraine, où le Barbare, incapable de dominer aucune de ses passions, pour un rien insulte et brave et pour la moindre insulte tue, il est un sentiment qui domine tous les autres, un devoir devant lequel nul n'a jamais reculé : la vengeance[2].

Les chants de vengeance.

Plusieurs fois déjà nous l'avons rencontré en notre course à travers ce monde si curieux de l'antique Scandinavie ; à vouloir chercher, nous le trouverions à chaque pas : dans la chronique[3] aussi bien que dans les chansons[4].

Le jeune Helleman, par hasard, apprend que son père a été tué. Aussitôt il saute à cheval et va trouver sa mère[5].

1. « Jarmericus itaque, tot gencium manubiis locupletatus, ut tutum prede domicilium compararet, in editissima rupe mirifico opere edem molitur. Aggerem collatis glebis extruit, fundamentum crebris coniicit saxis, ima uallo, tricliniis media, summa propugnaculis cinxit. Secus undique iuges excubias fixit. Quatuor porte magnitudine prestantes a totidem plagis irrestrictos aditus dabant. In huius domus magnificenciam omnem opum suarum apparatum congessit. » GD. VIII, p. 278.

2. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, LC. VII, p. 179. La vengeance un devoir religieux chez les Celtes.

3. Cf. Saxo, GD. I, p. 18, 26 ; IV, p. 110 ; VI, p. 213 ; VII, p. 218, etc., etc.

4. Cf. dans DgF. entre autres les nos 10, 11, 18, 25, etc., etc.

5. A.-I. Arwidsson, SFs. I, no 15. Helleman Unge.

« Écoutez, ô mère chérie, — ce que j'ai à vous dire : — « Mon père a-t-il été pris de force, — ou bien a-t-il été tué en combattant ? »
Tandis que le soleil descend derrière l'île si jolie.

« Ton père n'a point été pris de force, — il n'a point été tué en combattant : — c'est bien celui de Valantzö — qui de son poignard d'argent l'a frappé ! »

Pour obéir à la coutume qui, peu à peu, s'est imposée, à mesure que les mœurs se sont adoucies ou que l'instinct du lucre s'est développé, Helleman cite le meurtrier devant le thing et lui demande s'il ne songe pas à lui payer bientôt la mort de son père.

Et ce fut le jeune de Valantzö, — il tira son épée dorée : — « Voilà pour la mort de ton père ! — Mais d'argent, non, tu n'en auras ! »

Et ce fut le jeune Helleman, — il tira son glaive puissant : — il coupa à celui de Valantzö — la tête et la main droite.

Et, au galop de son cheval, vite il revient en porter la nouvelle à sa mère,

Tandis que le soleil descend derrière l'île si jolie [1] *!*

La vengeance n'incombe pas seulement au fils, mais au plus proche parent; même, à défaut d'enfant mâle, nous verrons mainte jeune fille vaillamment en assumer la lourde responsabilité. Ce devoir de famille va plus loin encore : du moment que deux guerriers, s'ouvrant une veine, ont mêlé leur sang et sont ainsi devenus frères, ils sont tenus l'un envers l'autre au même engagement.

A partir du jour où quelqu'un a un membre de sa famille

1. 10. Thet var Hellemannen Unge,
Han vänder sin häst omkringh,
Så rijder han uthj bredan by,
Till keraste moderin sin.
Men solen rinner neder under fageroö.

à venger, il ne doit plus avoir qu'un but : trouver le coupable, quel qu'il soit, et, par n'importe quel moyen, lui ôter la vie.

Ce sont les deux jeunes princes danois, Ket et Wig. Désespérant de vaincre en bataille rangée le roi Athisl de Suède qui a tué leur père, ils partent, solitaires et cachant leurs armes, pour le pays du meurtrier. On leur a indiqué un bois où celui-ci a l'habitude de venir se promener : ils l'y attendent. Là, s'étant fait connaître, un combat terrible a lieu, un contre un d'abord, puis, tous deux ensemble contre le roi seul, malgré les lois de l'honneur, et Athisl succombe. Alors, pour que nul n'en ignore, ayant attaché sur le dos d'un cheval le cadavre dont ils ont coupé la tête, ils le transportent hors du bois et le remettent aux habitants du village voisin, en disant que ce sont les fils du roi Frowin qui viennent de faire payer au roi de Suède sa dette sanglante[1].

Voici, d'autre part, messire Pierre. Il arrive au gaard royal. A la barrière, lui dit le roi des Danes :

> « Sois le bienvenu, messire Pierre, mon compagnon ! — N'as-tu pas encore vengé la mort de ton père ? »

Au sud, à l'ouest, au nord, à l'est il est allé aussi loin que le soleil se lève, aussi loin que le soleil se couche, partout où le jour brille et où le froid transit : personne n'a pu lui dire qui est le meurtrier !

> « Et que donnerais-tu à l'homme — qui te montrerait le meurtrier de ton père ? »
>
> « De l'or et de l'argent je lui donnerais, — des richesses autant qu'il en voudrait.
>
> « Je lui donnerais plus encore : — un navire prêt à naviguer. »
>
> Dit le roi sous son manteau : — « Tu trouveras ici le meurtrier de ton père ! »

1. Saxo, GD. IV, p. 112.

Dit le roi sous son manteau : — « Tu trouveras ici le meurtrier de ton père[1] !

« Le Seigneur Dieu me vienne en aide, — aussi vrai que c'est moi, qui ai tué ton père ! »

Sire Pierre se frappa la poitrine : — « Arrête-toi, mon cœur ! Cesse de battre.

« Arrête-toi, mon cœur ! Ne bats pas si vite ! — Vengeance j'en aurai dès que je pourrai ! »

Il s'en retourne à son gaard. Là, s'adressant à son épée :

« Écoute, ô mon épée si bonne ! — Peux-tu maintenant te plonger dans le sang ?

« O mon épée, veux-tu m'aider ? — Je n'ai vivant d'autre parent que toi ! »

« Comment pourrais-je t'aider ? — Ma bonne garde en deux est brisée[2]. »

Sire Pierre à la forge court, — il fait forger son épée.

Il fait forger la poignée d'argent blanc — et le pommeau d'or rouge.

Désormais, elle ne lui faillira pas.

1. 11. Thett melltte kongenn under skiend :
« Her fynder thu nu faders baanne dynn ! »

12. Thett melltte kongenn under skiend :
« Her fiender thu nu faders baanne dyn ! »

2. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Le cycle myth. irlandais,* p. 188. Les Fomôré ayant été mis en déroute à la seconde bataille de Mag-Tured, un des Tuâtha Dê Danann, le héros Ogmé, s'empara de l'épée du roi vaincu, Téthra. « Alors, prenant la parole, l'épée raconta les hauts faits que jusque-là elle avait accomplis. Dans ce temps-là, en effet, dit l'auteur inconnu du récit de la seconde bataille de Mag-Tured, les épées parlaient; et voilà pourquoi elles ont jusqu'à ce jour gardé une puissance magique. » — Est-il nécessaire de rappeler le rôle de l'épée dans l'ancienne épopée française ? Cf. Kr. Nyrop, *Den oldfranske Heltedigtning,* p. 331.

Il se rend au hall où les guerriers sont attablés à boire. Pour s'essayer, il en tue huit du même coup.

> Sire Pierre, il frappait à droite, il frappait à gauche ; — il n'épargna jeunes filles, ni vieilles femmes.

Ni plus, ni moins cruel que les fils du roi Harald qui, eux, pour venger leur père aussi, après avoir accablé la reine sous une grêle de pierres, mirent, de nuit, le feu au palais, forçant le roi Frode, leur oncle, à se réfugier dans un souterrain où il périt étouffé par la fumée[1].

> Dit l'enfant dans son berceau couché : — « Tu venges ainsi bien mal la mort de ton père !
>
> « Tu as ainsi bien mal vengé la mort de ton père. — Dieu m'accorde un jour de venger aussi le mien ! »

Messire Pierre prend l'enfant et le fend par la moitié.

> « Arrête-toi, ô ma tranchante épée ! — Arrête-toi au nom de Notre-Seigneur ! »
>
> Dit l'épée, lasse et fatiguée : — « Maintenant j'ai soif de ton sang à toi !
>
> « Et si tu ne m'avais *nommée*, — bien sûr je t'aurais tué[2] ! »

Les Berserker.

La vengeance ici a dépassé son but : c'est que messire Pierre est arrivé à un état de fureur caractéristique de l'âge barbare scandinave, c'est un Berserkr. Telle cette épée qui, une fois tirée, ne peut plus se rassasier de sang, la passion des Berserker s'excite jusqu'à faire d'eux de véritables bêtes enragées. Saxo nous en a laissé plusieurs exemples, dont

1. Saxo, GD. VII, p. 218.
2. Cf. M.-B. Landstad, NF. p. 235, et p. 243. « Exempler paa saadanne ustyrlige Sværd, som, t. E., maatte have Mandeblod hver Gang de bleve dragne, forekommer ofte i de gamle Sagaer : en Betegnelse af den vilde Mordlyst, der betog Kæmperne naar først Striden var begyndt. »

aucun plus caractéristique que celui des sept fils de Syvald[1]. Hurlant comme les fauves, ils tirent la langue, ils écument, ils grincent des dents, mordent dans leurs boucliers; en même temps, ils deviennent d'une force surhumaine et croient que le feu ni le fer ne peuvent rien sur eux. Dans ce moment de folie, ils n'épargnent rien de ce qui se trouve sur leur route. L'accès fini, ils retombent anéantis et sans force... Si, à leur réveil, ils ont encore souvenance de ce qui s'est passé, ils en ont honte et le regrettent[2]. Messire Pierre, lui, se fit forger des fers aux pieds et aux mains et, ainsi entravé, il partit à travers le monde : jusqu'à ce qu'un jour, comme il passait sur la tombe du roi, d'eux-mêmes, ses liens se rompirent.

Ce qui est terrible, c'est que le premier venu peut provoquer en autrui cette farouche surexcitation.

Salmon a invité à ses noces le roi, la reine et toute la cour; il a convié aussi ses deux concubines[3].

> L'une lui donne à manger : — inquiet, il est
> assis à table.

1. « Hic septem filios habebat, tanto ueneficiorum usu callentes, ut sepe subitis furoris uiribus instincti solerent ore toruum infremere, scuta morsibus attrectare, torridas fauce prunas absumere, extructa quevis incendia penetrare, nec posset conceptus demencie motus alio remedii genere quam aut uinculorum iniuriis aut cedis humane piaculo temperari. » GD. VII, p. 221.

2. Cf. K. Simrock, DM. p. 465. — *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, VII, 1897, pp. 223, 342, 347. Neuere Zeugnisse von altgermanischen Sitten. — W. Golther, HGM. p. 102. « Ursprünglich war diese tierische Wut eben mit Verwandlung in tierische Wolfs-od. Bärengestalt verbunden. Darauf deuten noch einige Spuren. König Harald Hárfagr hatte in seiner Umgebung eine Schar von Berserkern, die *úlfheđnar*, die Wolfsgewandigen, hiessen. *Ulfhedinn* und *Ulfhamr* kommen als Mannsnamen vor. Die Ueberlieferung deutet diese Bezeichnung der Berserker allerdings dahin, dass die Kämpen Wolfspelze über den Brünnen getragen hätten. Indessen ist dies ein Missverständniss. Einst waren Leute in *úlfahamir*, in Wolfshäuten, also Werwölfe gemeint. Sveinbjörn Egilsson im *Lexicon poeticum* S. 51 erklärt Berserkr als der Bärengewandige (aus *berr*, Bär u. *serkr*, das Gewand). *Berserkir* u. *úlfheđnar* sind also Menschen in Bären-u. Wolfsgestalt. Daher die tierische Wut, die ihnen anhaftet... » — E. Mogk, GM. p. 44. « Die Berserkersagen sind demnach von Haus aus nicht anders als Werwolfsmythen. »

3. A.-I. Arwidsson, SFs. II, nº 84. Salmon.

L'autre lui donne à boire : — inquiet, il va et vient dans la salle.

Salmon s'en va au mur, — il dit à son épée tranchante.

« Écoute, ô mon épée si bonne! — Te plait-il de boire du sang d'homme ? »

. . . .

Salmon frappe de ci, frappe de là : — tuant hommes et femmes.

Cria damoiselle Anne : — « Mais calme donc ton fiancé ! »

« L'apaise Dieu, aussi le Saint-Esprit ! — Le calmer, moi, je ne puis ! »

Elle-même, l'épousée, est tuée d'un coup d'épée.

Ils s'emparèrent de Salmon, au lit ils le mirent : — si fatigué il s'y endormit.

Salmon se réveille, autour de lui regarde : — « Où donc est la femme que j'ai prise hier ? »

Quand on lui eut appris ce qui s'était passé la veille au soir, il saisit son épée,

Salmon, il en appuya la garde contre une pierre, Salmon,
et la pointe contre son cœur.
Tandis que le poulain bondit à travers bois !

La personnification de l'épée est fréquente dans la littérature épique ; mais, ce qui est bien particulier aux chants scandinaves et témoigne de leur haute origine, c'est ce fait mystérieux qu'une fois brandie elle frappe d'elle-même et ne cesserait, allant jusqu'à tuer son possesseur en personne, si celui-ci ne la *nommait*. De même les Berserker : pour arrêter leur aveugle fureur, il n'était, dit-on, que de les

appeler. Preuve nouvelle et curieuse de la magique puissance du nom[1] !

Comme les Germains de Tacite, les Scandinaves, s'ils ne sont en guerre ou à la chasse, nous sommes assurés de les trouver assis autour d'une vaste table : et non à boire et à causer, mais à jouer. Les dés sont pour eux une passion. Ils s'en servent pour interroger la destinée ; ils les consultent aux moments d'embarras et d'incertitude. Les Scandinaves et le jeu.

Le roi Valmar et messire Rudhegull, tous deux, aiment la même jeune fille. Ils jouent à qui l'aura[2].

> Au premier coup des dés sur la table roulant, — le roi Valmar perdit et Rudhegull gagna.
>
> « Écoute, petite Inga, au sud de l'île ! — Combien de temps vierge veux-tu m'attendre ? »

Au jeu hommes et femmes risquent tout ce qu'ils possèdent, leur personne même et leur honneur.

> Dame Mettelille, elle n'a qu'une fille, — à la cour du roi elle l'a envoyée. DgF. n° 237. C
>
> Elle l'y a envoyée non pour autre chose — que pour apprendre à lire dans un livre.
>
> Elle l'a envoyée dans l'île, — à la cour du roi pour apprendre à coudre.
>
> Le roi met son bonnet fourré, — il monte chez petite Christine.
>
> « Petite Christine, petite Christine, joue avec moi ! — Je mets Ribe et Ringsted en enjeu contre toi ! »

La jeune fille d'abord hésite un peu ; puis,

> Au premier coup de dés qu'elle jeta, — Ribe et Ringsted elle gagna.

1. Cf. sur ce sujet la curieuse monographie de M. Kr. Nyrop, *Navnets Magt*.
2. A.-I. Arwidsson, SFs. I, n° 24. Herr Lagman och Herr Thor, A

Elle gagna Ribe et Ringsted ; — le roi des Danes voulut quitter la table.

« Attendez, roi des Danes, attendez un moment, — que nous jouions Lund en Scanie! »

Et elle gagna Lund en Scanie : — le roi faillit se trouver mal.

Sa mère à la porte entra, — elle frappa petite Christine sur sa joue blanche.

« Je croyais t'avoir appris à filer la laine [1] — et non à gagner le roi aux dés! »

Mais le roi prend la défense de petite Christine... et la fait reine.

On pourrait supposer qu'ici la jeune fille a dû obéir au tout-puissant désir du maître et que c'est la chance qui l'a favorisée, non son habileté qui l'a fait gagner. Une autre chanson nous prouve que, tout en apprenant à coudre et à filer, elle a également trouvé le temps de s'exercer au jeu et qu'elle l'aime.

DgF. N° 238. B.

« Écoute, petit batelier, — ce que je veux te dire : — ne voudrais-tu pas — jouer aux dés avec moi ? »
Viens jouer avec moi, viens avec moi jouer aux dés !

« Oui bien, je veux — jouer avec toi : — mais je n'ai point d'or rouge — à mettre contre toi ! »

« Oh ! mets seulement — tes souliers bouclés d'argent ! — J'y mettrai, moi, — mon honneur et ma fi ! »

Au premier coup de dés — sur la table roulant, — la belle damoiselle perdit — et le jouvenceau gagna.

1. Le texte porte « guld » de l'or. Mais, nous pensons que, primitivement, il devait y avoir « uld » : qui serait, en tous les cas, beaucoup plus logique.

« Écoute, ô petit batelier, — ce que je veux te dire : — sept chemises brodées en soie — je te donnerai. »

« Sept chemises brodées en soie, — je les aurai quand je pourrai : — moi, je veux la damoiselle — qu'aux dés j'ai gagnée. »

« Écoute, ô petit batelier, — éloigne-toi de moi : — sept bateaux sur l'eau — je te donnerai. »

« Sept bateaux sur l'eau, — je les aurai quand je pourrai : — moi, je veux la belle damoiselle, — qu'aux dés j'ai gagnée ! »

« Écoute, ô petit batelier, — ce que je veux te dire : — une forteresse et un château — je te donnerai. »

« Une forteresse et un château, — je les aurai quand je pourrai : — moi, je veux la belle damoiselle — qu'aux dés j'ai gagnée ! »

La damoiselle va et vient, — elle tresse et relève ses cheveux : — « Dieu m'ait en pitié, pauvre fille, — pour le mari que j'ai trouvé cette année ! »

Le batelier va et vient, — il tire son épée : — « Un bien meilleur mari tu as trouvé — que tu ne l'as jamais mérité ! »

Effectivement, ce batelier, c'est le fils du roi. Aussi la jeune fille, qui pourtant n'a que quatorze ans, n'hésite-t-elle point à lui donner « son honneur et sa foi ».

« Er du den bedste Kongesøn,
i Verden være maa :
da skal du have min Mødom,
om jeg var fjorten Aar. »
For vi spillede, for vi spillede Guldtærning[1] *!*

Telle autre chanson, plus simple et plus primitive, aux

1. Cf. dans SL. 1885, C. la version recueillie en Finnland par Bergström et Nordlander.

îles Féroé, nous introduit dans la famille et d'un trait rapide, mais vigoureux, esquisse le caractère du mari, de la femme, de la mère : lui, brutal ; elle, orgueilleuse et rancunière ; celle-ci, bonne et dévouée.

Le chant de Gunnarr.

Gunnarr vient de casser la corde de son arc[1].

Dit-il à sa femme :

« Halgerd, montre-moi ton amour maintenant
— et m'aide d'une tresse de ta chevelure ! »

« Ma chevelure est mon orgueil, — si longue et
toute dorée !

« Dis-moi vite et sans détour — pourquoi tu
veux cette tresse de mes cheveux ! »

Il y va de la vie : si elle ne la lui donne pour s'en faire une nouvelle corde, afin qu'il puisse se défendre.

« Puisque tu y attaches tant d'importance : —
non, tu n'auras pas une tresse de mes cheveux ! »

Et elle lui rappelle certain soufflet qu'il lui a donné un jour.

A chaudes larmes sa mère pleure : — « Prends,
ô mon fils, prends mes cheveux ! »

Mais lui, refuse : autant par crainte de l'opinion que par respect.

« Jamais chanteurs ne me reprocheront —
d'avoir arraché les cheveux de ta tête ! »

Ei skulu bragdar briga mær,
eg reiv hár af hövdi á tær.

La scène est vivante. On ne saurait en moins de mots mieux analyser des personnages et montrer jusqu'au tréfonds de leur cœur : l'homme abusant de sa force contre la femme ; celle-ci saisissant la première occasion qui s'offre à elle d'en tirer vengeance.

1. V.-U. Hammershaimb, FK. p. 50. Gunnars Kvædi.

L'importance des chants populaires comme documents ethnologiques est considérable. Y a-t-il rien qui nous éclaire sur la vie intime en ces lointaines époques comme une pareille chanson? Ou cette byline-ci : La femme de Dounaï ayant osé se vanter qu'elle tirait de l'arc mieux que son mari, celui-ci se pose sur la tête un anneau d'or que trois fois de sa flèche d'acier elle enlève. Dounaï, jaloux et humilié, à son tour tend son arc et la vise au cœur. Elle le supplie de l'épargner, dans l'intérêt du héros qu'elle porte dans son sein. Par les châtiments qu'elle sollicite afin d'éviter la mort, on voit, dit M. A. Rambaud[1], à quels excès pouvait se porter la puissance maritale. « Hélas! Dounaï Ivanovitch, inflige-moi plutôt trois châtiments. Pour le premier, plonge ta cravache de soie dans la poix bouillante, flagelle mon corps nu; pour le second, saisis-moi par mes longs cheveux, attache-moi à ton étrier et lance ton cheval dans la campagne rase; pour le troisième, ensevelis-moi jusqu'à la ceinture dans la terre humide, fais-moi endurer la faim, nourris-moi de pain d'avoine. Que je reste trois mois en cet état, jusqu'à ce que ton fils soit venu au monde. »

D'autant plus volontiers nous avons cité ce barbare morceau de la littérature russe que la scène de l'arc a un intéressant pendant dans la tradition scandinave.

Nous revenons à la cour de quelque chef norvégien.

C'est dans une chanson des îles Féroé encore, mais évidemment sortie de Norvège, où Landstad en a recueilli deux variantes : nous ramenant aux premiers siècles de l'histoire du pays, le chanteur y évoque à nos yeux l'existence des anciens habitants dans le merveilleux décor de cette féerique contrée.

Le chant de Geyti, fils d'Aslak, et du roi Harald.

> Áslak a fait des rêves, — il ne les a dits qu'au matin : — « Il me semblait que le roi Harald — menait des loups sauvages[2] ! »

1. *La Russie épique*, p. 14.
2. V.-U. Hammershaimb, FK. p. 145, nº 17. Geyti Áslaksson. — Cf. M.-B. Landstad, N.-F. nº 15. Harald kongin og Hemingen unge. — S. Bugge, GNF. nº 1. Hemingjen aa Harald kungen.

Bruyante est la danse dans le hall, — formez la ronde ! — Joyeux, les Norvégiens chevauchent — au thing de Hildur.

Áslak a fait des rêves, — il ne les a pas dits plus tôt : — « Il me semblait que les mâts — s'élevaient plus haut que les monts ! »

Répondit son fils Geyti : — « N'ayons cure de cela ! — L'hiver, la nuit est si longue, — qu'on peut avoir bien des rêves. »

Le roi Harald, au milieu de ses hommes, tout comme Diderik, se vante et leur demande s'ils connaissent au monde quelqu'un qui puisse l'égaler.

Son petit page ose affirmer que oui : et c'est un jeune paysan de Uppland.

Répond le roi Harald, — il laisse éclater sa colère : — « S'il ne m'égale, — tu seras brûlé sur le bûcher. »

Son navire aussitôt équipé, il fait voile pour le Uppland, afin de vérifier si le page a dit vrai.

Il jeta l'ancre — sur le sable blanc ; — le roi Harald fut le premier, — qui mit le pied sur la terre.

Vêtu de brocart rouge et montant un blanc destrier à la selle d'or, il s'enfonce dans l'intérieur du pays. La première personne qu'il rencontre, c'est précisément Áslak. Où est son fils ?

Répondit Áslak, — l'or rouge brille : — « Ne me rappelle pas — la mort de mon fils ! »

« Écoute, Áslak ! — Dis-le moi pour vrai. — Comment s'appelle l'église — où repose ton fils ? »

« Écoute, ô vaillant roi Harald ! — Je te le dis pour vrai : — à Kölrin est l'église — où repose mon fils ! »

> Répondit le roi Harald, — il fit un pas en avant : — « Il faut que tu me sortes son cadavre — du sein de la terre noire ! »
>
> Répondit le roi Harald, — il dit cela en s'amusant : — « Il faut que tu me sortes son cadavre, — que je voie s'il était mon égal ! »

Mais, fait observer Áslak, comment reconnaître ses restes au milieu de tant d'autres ?

> C'était le puissant roi Harald, — chevauchant à travers la lande : — il y fit la rencontre d'un jeune homme — au retour de la chasse au daim.

Il lui demande son nom.

> Répondit le jeune gars : — « Que t'importe ? — Geyti, fils d'Áslak, — c'est ainsi que je me nomme ! »

Voilà donc ce jeune paysan qu'on lui avait dit être mort ! Aussitôt, Harald déclare pourquoi il est venu : il veut savoir s'il est réellement son égal. Geyti accepte l'épreuve, à tel jeu que le roi voudra :

Les trois épreuves.

> « Lancer la lance, frapper de l'épieu ; — dompter un cheval du Jutland, — à toute chevauchée — qu'il vous fera plaisir.
>
> « Jeter la pierre, tirer de l'arc ; — maitriser un cheval du Jutland, — ou bien que nous jouions un moment dans le Sund : — cela m'est égal. »

Le roi choisit d'abord la natation.

La natation.

> Ils se déshabillèrent, — ne prenant garde aux barques : — filles et femmes — se mirent à pousser des sanglots.
>
> Ils jouèrent dans le Sund, — comme cela, un moment : — Geyti prit au roi — son poignard monté en argent.

Ils jouèrent dans le Sund, — comme cela un certain temps : — Geyti prit au roi — sa bourse d'argent[1].

Enfin, Geyti tient Harald si longtemps dans l'eau que celui-ci, obligé de demander grâce, s'avoue vaincu : on le rapporte au borg à moitié mort.

Le lendemain, le roi envoie chercher Geyti.

Geyti dans la salle entra, — il jeta le poignard sur la table : — le roi, assis dans son grand fauteuil, — ne dit pas un mot.

Il faut que Geyti recommence l'épreuve de la veille avec Niklas, le gendre du roi.

Ils jouèrent dans le Sund, — comme cela, un moment : — on rapporta mort le gendre du roi — sur la rive verte.

De nouveau, Harald fait venir Geyti.

Geyti dans la salle entra, — il jeta la bourse sur la table ; — le roi, assis dans son grand fauteuil, — ne dit pas un mot.

« Écoute, Geyti, fils d'Áslak, — ce que je te dis : — tu vas abattre une noix — de dessus la tête de ton frère[2] ! »

1. D'après M. S. Bugge, Heming aurait pris le poignard du roi au moment où celui-ci, sous l'eau, se disposait à l'en frapper. GNF. p. 2. L'épreuve de la natation vient, du reste, en dernier lieu dans la version qu'il donne.

Cf. la lutte de Breca avec Beówulf, vers 506 et suiv., et celle de Kjartan et de Grim dans les « Kjartans tættir », n° 10 des FK. de V.-U. Hammershaimb. — Saxo témoigne également de l'habileté des anciens Scandinaves dans l'art de la natation. GD. I, p. 34 ; III, p. 69.

M. Whitley Stokes a cité relativement aux nains un récit légendaire où on les voit enseigner à un roi irlandais l'art de plonger et de se promener avec eux sous les eaux. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Le cycle myth. irlandais*, p. 94.

2. Dans la version norvégienne de Landstad NF. n° 15, A. str. 5, le roi Harald ordonne aussi au jeune Heming d'abattre une noix de sur

« Écoute, puissant roi Harald, — ce que je te dis : — tu viendras au bois — voir comment cela se passera. » Le tir à l'arc

S'étant recommandé à saint Olaf,

Geyti mit sa flèche sur la corde, — Dieu l'assista ! — et il abattit la petite noix : — il ne trembla pas.

Geyti mit sa flèche sur la corde, — Dieu lui fut bon ! — il abattit la petite noix : — la tête ne fut pas touchée.

Encore une fois le roi mande le jeune paysan : il voudrait savoir pourquoi il a, la veille, emporté deux flèches au bois.

« J'ai pris deux flèches, — hier au bois avec moi : — si j'avais tué mon frère, — l'autre était pour toi ! »

Harald qui, jusque-là, n'était que jaloux de la supériorité de Geyti, a désormais tout lieu de le craindre : aussi veut-il, à toute force, se débarrasser de lui.

Il lui commande de mettre ses « skies » et de descendre le Horn en glissant. La course en « skies ».

« S'il faut que je descende la montagne — qu'on appelle le Horn : — tiens-toi au bord du précipice, — pour voir comment cela se passera ! »

Mais, la nuit, en rêve, saint Olaf apparaît au roi pour lui recommander, le lendemain, de garder son manteau flottant sur ses épaules.

la tête de son frère et le menace, s'il ne le fait, de l'enfermer au château d'Oringsborg.

A. Str. 5. No skal du skjóte valnoti
af din bró'rens skalle,
ellá skal du pá Oringsborg
og sita der fangi.

En effet, Geyti, en descendant, rapide, passe près du roi et le saisit, pensant l'entraîner avec lui dans l'abîme : seul le manteau lui reste dans les mains.

Il arrive au bas, sain et sauf, protégé lui-même par le saint qui le dépose pour ainsi dire sur l'herbe verte, mais lui fait promettre, en retour, d'épargner la vie du roi.

Geyti part pour l'Angleterre.

Plus tard, sur la démarche du iarl Toste, Harald, étant venu avec une armée sur les côtes anglaises, tomba dans un guet-apens que lui tendit le roi, frère de Toste : et ce fut Geyti qui lui donna le coup mortel.

La légende qui forme le sujet de cette chanson, dit M.-B. Landstad[1], est certainement très vieille[2]. Saxo Grammaticus l'attribue à Harald à la dent noire († 986). Exactement la même quant au fond, il la raconte cependant avec des différences assez grandes dans les détails.

La légende de Toko dans Saxo.

Un certain Toko, qui par ses services s'était acquis la reconnaissance du roi, avait excité par là l'inimitié d'un grand nombre de courtisans. Un jour qu'à un banquet, après boire, il avait eu l'imprudence de se vanter qu'il abattrait d'une flèche, à une distance donnée, une pomme, si petite fût-elle, le roi, pour le mettre à l'épreuve, lui ordonna d'en placer une sur la tête de son fils : si, du premier coup, il ne la faisait tomber, c'était la mort. Forcé d'obéir, le malheureux père fit à son fils les plus pressantes recommandations : de bien se tenir immobile et de ne se pencher ni à droite ni à gauche, pour que, au sifflement de la flèche, le plus léger mouvement ne vînt trahir son adresse. Chose curieuse, Saxo, qui jusqu'ici a suivi une tradition indépendante, se trouve sur ce point d'accord avec les chansons norvégiennes, dans lesquelles Heming s'adresse à peu près dans les mêmes termes à son frère :

1. NF. p. 186.
2. Cf. J. Grimm, DM. I, p. 315. « Von solch kühnem Bogenschuss muss unser frühstes Alterthum erfüllt gewesen sein, an vielen Stellen und immer eigenthümlich taucht die Sage auf. »

« Og höyre du ded, du bródir min,
du má inki stande bleik,
man statt du under valnoti
báde fatt og keik[1]. »

Toko a fait plus. Afin que son fils n'eût pas peur en voyant venir la flèche, il l'a placé le dos tourné. Le courage du fils redoubla l'adresse du père. La flèche partit, la pomme tomba et l'enfant ne fut pas atteint.

Le roi demanda à Toko pourquoi il avait pris plusieurs flèches.

« Ut in te, inquit, primi errorem reliquorum acumine uindicarem, ne mea forte innocencia penam, tua impunitatem experiretur uiolencia[2]. »

« Ha' eg skotid ihel bródir min
um sá ille sill' hent,
sá ha den adre bogapili
uti deg, Harald, silt vendt[3]. »

Ce que Schiller traduit :

Mit diesem zweiten Pfeil durschoss ich — euch,
Wenn ich mein liebes Kind getroffen hätte,
Und euer — wahrlich, hätt' ich nicht gefehlt[4].

« Cette seconde flèche était pour... vous, si j'avais atteint mon cher enfant, et vous, vraiment, je ne vous aurais pas manqué ! »

Toko, Geyti et Guillaume Tell, tous trois dans une situation identique, font à la même question absolument la même réponse. N'est-ce donc que l'effet du hasard ?

Tout le monde sait comment l'aventure finit pour Guillaume Tell : grâce à une tempête, échappé du bateau sur lequel Gessler l'emmenait prisonnier en son château de Küssnacht, il transperça d'une flèche le cœur du tyran. Toko, Guillaume Tell.

1. M.-B. Landstad, NF. nº 15. A. str. 7.
2. GD. X, p. 330.
3. M.-B. Landstad, NF. nº 15, str. 10.
4. Wilhelm Tell, Dritter Aufzug, Dritte Scene. — Il est inutile de rappeler que, bien avant le poète allemand, la chronique et la poésie, en Suisse, avaient recueilli ce sujet, dès le xvᵉ siècle.

lui, que cette première épreuve aurait cependant dû assagir, eut, à quelque temps de là, de nouveau la maladresse de défier qui que ce fût en l'art de courir sur la neige, à la façon des Finnois, « artis, qua Finnii niuales saltus peragrant ». Le roi le prit encore au mot et le somma de glisser ainsi du haut d'un pic escarpé. La descente fut si rapide que les skies se brisèrent : ce qui, heureusement, la ralentit un peu. Malgré cela, sans les pierres qui firent obstacle, certainement, il serait tombé dans la mer. Recueilli par des pêcheurs qui l'emmenèrent dans leur barque, il cacha désormais sa vie au roi qui le crut noyé.

Incontestablement, Geyti est plus sympathique que Toko : celui-ci est l'artisan de ses malheurs et il ne peut vraiment s'en prendre qu'à lui-même, n'accuser que son malheureux défaut de toujours se vanter, si le roi le poursuit ainsi ; tandis que, dans les chansons, c'est, au contraire, le roi qui est vantard et jaloux. Il persécute Geyti parce qu'il ne peut souffrir au monde personne qui lui soit supérieur, ni même qui l'égale : et, comme ce jeune paysan le surpasse dans les exercices alors en honneur, il cherche, tout en paraissant vouloir le faire briller, à se débarrasser traîtreusement de lui.

De ces deux motifs, absolument différents, lequel peut-on dire le plus ancien ? Au fond, l'un et l'autre sont également humains et le caractère du roi Harald ne semble pas moins primitif que celui du courtisan Toko.

Cette légende fut certainement parmi les plus anciennes une des plus répandues en Norvège [1] : connue de la Thiđrikssaga [2], elle se retrouve dans un manuscrit islandais du xiv[e] siècle,

1. Cf. G. Storm, *Sagnkredsene om Karl den Store og Didrik af Bern*, p. 91, note 1. « Sagnet om Egils Bueskydning har været kjendt i Norge og paa Island allerede i 10[de] Aarhundrede ; thi Eyvind Skaldespilder kalder c. 970 Pilene « Egils Hænders Løbe-sild... »

2. Egill, le frère du forgeron Völundr, étant venu à la cour du roi Nidungr avec la réputation d'être le meilleur archer du monde, le roi lui commanda, sous peine de mort, d'abattre une pomme de dessus la tête de son fils, âgé de trois ans. Egill transperça la pomme par le milieu. Bien qu'il n'eût qu'un coup, il avait pris trois flèches. Le roi lui en demanda la raison ; il répondit que, si de la première il avait tué son enfant, les deux autres auraient été pour lui. Chap. 75.

mais plus fabuleuse et moins simple que le récit du chroniqueur ou même que les chansons.

« Il me paraît évident, dit Landstad[1], que sagas et chansons ont leurs communes racines dans un vieux chant nordique[2] maintenant perdu. Il est clair que les sagas sont un développement de la poésie: c'est, du moins, plus supposable que le cas contraire. Dans la vie des peuples, comme chez les individus, c'est la poésie qui toujours apparaît la première: la prose ne vient que plus tard. »

Histoire ou mythe?

Ce chant original, est-ce un événement réel qui l'a inspiré?

Certes, on n'en peut contester la possibilité matérielle : de semblables coups de maître, « Meisterschüsse », ne sont point rares. Saxo ne conte-t-il pas de l'archer Ano qu'il lança une flèche entre les doigts de son adversaire Bjorn, au moment où celui-ci s'apprêtait à le viser[3]? D'autre part, on citait encore il y a une cinquantaine d'années, en Pensylvanie, le fait d'un homme qui abattait ainsi une toute petite pomme de dessus la tête d'un autre; et l'on nous assure que les bateliers du Missisipi, autrefois, ne s'y prenaient point autrement quand, s'étant querellés avec un compagnon, ils tenaient à lui prouver qu'ils ne lui gardaient pas rancune[4]. En Perse, le poète Mohammed ben Ibrahim, surnommé Farîd Uddîn Attâr (fin du XII[e], com. du XIII[e] siècle) rapporte qu'un roi, ayant un esclave favori, lui mit sur la tête une pomme que de sa flèche il fendit en deux : il est vrai que l'esclave mourut de frayeur[5]. En réalité, c'est une tradition qui se retrouve non dans les pays scandinaves seulement et les régions qui en sont limitrophes ou voisines, comme le Holstein[6], la Westphalie, l'Esthonie, l'Angle-

1. NF. p. 187.
2. Ailleurs, Landstad va jusqu'à croire à une origine germanique. « Det er altsaa i sin Oprindelse mere at betragte som et oldgermanisk, end som et oldnordisk Sagn. » NF. p. 862.
3. GD. VI, p. 180.
4. Cf. Fr.-J. Child, EaSPB. Part. V, p. 20.
5. Cf. E.-L. Rochholz, *Tell und Gessler in Sage und Geschichte*, Heilbronn, 1877, p. 36.
6. Cf. Müllenhoff, *Sagen u. s. w. der Herzogthümer Schleswig, Holstein u. Lauenburg*, n° 66.

terre[1], mais de la Laponie à la Serbie et jusqu'en Perse donc, dans l'Arabie et l'Inde.

E. L. Rochholz, en une savante étude, a voulu démontrer que sous la prétendue histoire c'est un mythe qui se cache : un mythe solaire.

Le mythe[2] brisé, le temps, en son cours, en a déposé les débris de ci de là : en Norvège, aux rois Ólafr Tryggvason, dit le saint († 1030) et Eindriđi, Haraldr Harđrádr († 1066) et Hemingr, fils de Áslak ; dans le Holstein, au roi Christiern I et son sujet rebelle, Henning Wulf ; peut-être même les personnages de la légende suisse, Tell et le bailli Gessler, en ont-il été créés de toutes pièces.

A ce compte, on ne peut, évidemment, donner la chanson scandinave comme l'archétype ; mais nous pouvons dire que si jamais la tradition a revêtu d'autres formes poétiques : nulle part elle ne nous est parvenue plus saine et n'a mieux conservé son cachet d'authenticité.

En effet, outre les trois épreuves successives, le traditionnel nombre mythique, Torfæus cite, dans son Histoire de la Norvège, une chanson de Heming, populaire de son temps (1700) et qui, un peu plus complète que les versions recueillies depuis, contient notamment un trait original entre tous : alors que le roi et Heming nagent à qui mieux mieux, ils se changent, le premier en baleine, l'autre en poisson. Métamorphose devenue rare aux temps barbares, mais d'autant plus fréquente à l'âge antérieur : il semble qu'elle soit restée là, en cette chanson, comme la marque de l'époque primitive où elle est née, alors que, dans la Scandinavie, l'antique berceau des nations[3], les peuples, en toute la vigueur de la jeunesse, passaient leur temps aux seuls

1. Fr.-J. Child, EaSPB. Part. V, nº 116. Adam Bell. Clim of the Clough and William of Cloudesly, str. 151-162.

2. J. Grimm est aussi pour l'origine mythique. Cf. DM. I, p. 317. — Au contraire B. Symons, *Germanische Heldensage,* p. 126. « Dass der Sage vom Apfelschuss mythische Vorstellungen zu Grunde liegen ist schwerlich anzunehmen ; jedesfalls lässt sie in ihren überlieferten Gestalten eine mythische Deutung nicht mehr zu. »

3. « Hac igitur Scandza insula quasi officina gentium aut certe velut vagina nationum. » Jordanis *De origine actibus que Getarum,* Éd.-A. Holder, ch. IV.

exercices du corps : la course sur la neige, la natation dans les lacs et les fjords, le tir à l'arc... Plus tard, la famine vint qui les força de s'exiler, de chercher un pays meilleur. Partis en grandes bandes, ils se dirigèrent vers le soleil, se frayant un chemin, l'épée à la main, à travers les plaines de l'Allemagne. Les uns franchirent les Alpes; d'autres s'arrêtèrent au milieu des montagnes, au fond de quelque vallée fertile, sur les bords d'un lac poissonneux, là où le bois était en abondance, où les sources coulaient fraîches et limpides : et ils crurent avoir retrouvé la patrie perdue. En défrichant les forêts, pour se donner du courage ils lançaient aux échos les antiques chants des ancêtres ! Et les germes qu'alors ils confièrent à la terre, s'y développèrent pour s'épanouir à la fin en une fleur inconnue de la mère patrie.

CHAPITRE II

LES « VIERGES AU BOUCLIER »

Dans l'âme des nations le ciel se reflète sous lequel elles vivent et la nature au milieu de laquelle elles se meuvent. « Quoique, dit Taine[1], nous ne puissions suivre qu'obscurément l'histoire des peuples aryens depuis leur patrie commune jusqu'à leurs patries définitives, nous pouvons affirmer cependant que la profonde différence qui se montre entre les races germaniques, d'une part, et les races helléniques et latines de l'autre, provient en grande partie de la différence des contrées où elles se sont établies, les unes dans les pays froids et humides, au fond d'âpres forêts marécageuses ou sur les bords d'un océan sauvage, enfermées dans les sensations mélancoliques ou violentes, inclinées vers l'ivrognerie et la grosse nourriture, tournées vers la vie militante et carnassière; les autres, au contraire, au milieu des plus beaux paysages, au bord d'une mer éclatante et riante, invitées à la navigation et au commerce, exemptes des besoins grossiers de l'estomac, dirigées dès l'abord vers les habitudes sociales, vers l'organisation politique, vers les sentiments et les facultés qui développent l'art de parler, le talent de jouir, l'invention des sciences, des lettres et des arts. »

Cette influence du milieu a une importance qui, certes, ne saurait être contestée : non seulement c'est la cause prépondérante de la distinction des races; mais les nuances mêmes qui différencient les peuples issus d'une même souche lui sont dues en partie. Nulle part, on ne la constate

1. *Histoire de la littérature anglaise*, 8e éd., introd., p. XXVI.

aussi frappante que dans les chants populaires : ce qui se comprend, puisqu'en ceux-ci c'est l'âme humaine qui, sans que rien la gêne, vibre à chaque souffle qui l'émeut.

Toutefois, le climat et la nature du sol ne sauraient tout expliquer : ce sont là deux causes extrinsèques qui, si puissantes qu'elles soient, n'en sont pas moins subordonnées à certain principe, mystérieux et intime, en l'absence duquel telle race se traîne languissante, tandis que d'autres, mieux douées, s'avancent d'un pas assuré dans la voie de la civilisation.

La femme et la civilisation.

Il y a sur cette voie bien des étapes. Si la mémoire des nations n'avait jamais failli, la poésie chantée devrait nous avoir conservé le souvenir de chacune d'elles. Peut-être, à bien chercher, l'y retrouverait-on encore. Pour cela il est un indice fidèle entre tous : rien, semble-t-il, ne nous éclaire mieux sur l'état de culture d'un peuple que la place qu'il donne à la femme à son foyer domestique.

Un fait nous frappe dès l'abord dans l'antique société germanique : c'est la haute estime en laquelle on l'y tenait. Elle paraît être l'égale de l'homme; et ses conseils, nous l'avons vu, l'emportent à l'occasion sur les décisions des chefs de la nation assemblés. Cette autorité qu'on lui reconnaît, elle-même se l'est acquise par son grand bon sens et son indomptable bravoure.

La femme guerrière chez les Germains au temps des migrations.

Pendant les migrations les femmes ont bravé tous les dangers : se faisant ainsi les compagnes des hommes, non leurs esclaves. Marius ayant rompu la première ligne des Cimbres[1], « leurs femmes s'armèrent d'épées et de haches : hurlant, grinçant les dents de rage et de douleur, elles frappaient et Cimbres et Romains, les premiers comme des lâches, les seconds comme des ennemis... Sanglantes, échevelées, vêtues de noir, on les vit, montées sur des chariots, tuer leurs maris, leurs frères, leurs pères, leurs fils, étouffer leurs nouveau-nés, les jeter sous les pieds des chevaux et se poignarder[2] ». Non seulement elles encouragent au combat, animant les braves, retenant par leurs railleries

1. Plutarque, *Vie de Marius*, ch. XXVII.
2. Chateaubriand, *Études historiques*, 6e étude.

ceux qui songeraient à s'enfuir; non seulement, aussi robustes qu'intrépides, le besoin du moment leur met les armes à la main, telle notre Jehanne chassant l'Anglais du pays de France, ou bien les femmes de Beauvais aidant à repousser l'assaut du Téméraire, telles aussi, en des temps plus reculés et sous d'autres cieux, les Tégéates aux côtés de leurs maris défendant leur-cité contre les Spartiates[1] : les noms qu'elles portent indiquent que ce n'est pas d'aventure, mais d'une façon régulière qu'elles prennent part à la mêlée[2]. Dans la campagne de Marc-Aurèle contre les Marcomans, les Romains, au témoignage de Dion Cassius, trouvèrent sur le champ de bataille des cadavres de femmes armées. Au triomphe d'Aurélien, dix Gothes, qui avaient été prises les armes à la main, suivaient le char du vainqueur[3].

Nous savons enfin qu'au temps de Tacite encore, chez les Germains, le futur époux donnait à sa fiancée avec un cheval harnaché un bouclier, une framée et une épée : souvenir, dit F. Liebrecht[4], de l'époque où les femmes étaient, comme les hommes, astreintes au service des armes. D'autre part, jusqu'au XVIIe siècle la lance joua un rôle prédominant dans les cérémonies du mariage en Suède.

Au temps des Vikings.

Les grandes migrations ne furent pas seules à voir des guerrières de métier[5]. Au temps des Vikings, les femmes faisaient continuellement partie des plus hardies expéditions : « ubi non modo sunt viri fortissimi bellatores, sed

1. Cf. L. Preller, *Griech. Myth.*, 4te Ausg., I, p. 341.
2. Cf. W. Golther, *Studien zur germ. Sagengeschichte*, I. *Der Valkyrienmythus*, p. 7. « Dagegen führen die germanischen Frauen Namen, die mit Kampf u. Sieg zusammenhängen, mehr noch als die der Männer. »
3. Flavien, *Vie d'Aurélien*, ch. XXXIV. — Dans les tombeaux de femmes de l'antiquité scandinave on trouve presque toujours un poignard : objet de luxe, d'après S. Müller, *Vor. Oldtid*, p. 250 ; arme de guerre, selon Kr. Bahnson. Voir : Sépultures d'hommes et de femmes à l'âge du bronze, dans *Matériaux pour servir à l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, t. XIX, p. 551 et t. XXIII, p. 549.
4. *Zur Volkskunde*, p. 401.
5. Cf. Joh. Steenstrup, DRH. I, p. 75. « Da vi af paalidelige historiske Kilder vide, at hos germanske Folk Kvinder kæmpede i Mandsdragt. »

et feminæ pugnatrices », dit Guillaume de Jumièges[1]. Il n'est point rare que la femme ou la fille y succède à son mari ou à son père sur la barque tant redoutée[2]. Les annales irlandaises du xe siècle, à propos de l'arrivée des flottes normandes, signalent à la fin les navires de « Inghen Ruaidh », « La Vierge rouge », sans doute ainsi surnommée à cause de la couleur de ses cheveux et qui est peut-être la « Russila virgo » de Saxo.

Dans l'Atlamál[3], Guđrún, rappelant sa vie passée, dit comment, en compagnie de Sigurđr, elle allait avec ses frères, chacun gouvernant son navire, sur des routes inconnues, vers l'Orient.

A chaque page, dans les « Gesta Danorum », nous trouvons de nouveaux témoignages. C'est d'abord un passage d'ordre général[4]; puis, des exemples particuliers à foison[5]: Sela, que défait et tue Horwendill; Alvilda qui, méprisant l'amour, met des vêtements d'homme et, douce jeune fille tout à l'heure, exerce maintenant la piraterie avec la cruauté du Barbare; Lathgertha, « perita bellandi femina », habituée a toujours combattre au premier rang, « immisso humeris capillicio », et qui, dans la suite, épouse répudiée de Ragnarr, n'en vint pas moins à son secours à la tête d'une flotte de

1. *Wilelmus Gemmeticensis,* V, 4.

2. Cf. Joh. Steenstrup, *Indledning i Normannertiden,* p. 270. « Det andet Punkt, som viser os Vikingehæren som en ny Udvikling, er det, at Kvinderne nu deltage i Vikingetogene og ledsage Hæren. »

3. þríu vǫrom systken,
þóttom óvægen.
fórom af lande,
fylgþom Sigurþe.
skæva vér létom,
skipe hvert stýrþe,
ǫrkoþom at auþno,
unz vér austr kómom.
EL. II, p. 93, str. 88.

4. « Fuere quondam apud Danos femine, que formam suam in uirilem habitum conuertentes omnia pene temporum momenta ad excolendam miliciam conferebant, nec uirtutis neruos luxurie contagione hebetari paterentur. » GD. VII, p. 230.

5. GD. VII, p. 227. — IX, p. 301. — VII, p. 249. — VIII, p. 258-262.

cent vingt navires; et Webiorga, Wisna, Hetha, enfin des bandes entières de jeunes filles, aussi bien du côté danois que du côté suédois, à la bataille de Braavalla : filles de princes, fières et pleines de vie, qui, comme la Brunhilt des Nibelungen, ne veulent se soumettre qu'à l'homme qui les aura vaincues.

Skjoldmöer et Amazones.

Le chroniqueur danois[1] nous a laissé des « Skjoldmøer » scandinaves le même portrait qu'a fait Hérodote des Amazones. « Nous ne pourrons, disent celles-ci aux jeunes gens scythes, vivre avec les femmes de votre pays : nous différons trop par les usages. Nous tirons de l'arc, nous lançons des javelots, nous montons à cheval, nous ne savons rien des travaux de notre sexe[2]. » Chez les Sauromates, les femmes avaient conservé les anciennes coutumes : elles montaient à cheval, elles allaient à la chasse, elles s'habillaient comme leurs maris. Nulle vierge ne pouvait s'y marier qu'elle n'eût tué un homme.

La coïncidence n'est point fortuite.

Puisque les « Vierges au bouclier » ont historiquement existé chez les Scandinaves, pourquoi ne veut-on voir qu'un mythe en ces « feminas bellatrices », dont les Grecs avaient fait une peuplade établie sur les bords du Thermodon, près de Trébizonde ? Quelle raison y a-t-il de douter de la réalité de ce royaume féminin[3] ? qui aurait, dit-on, duré

1. GD. VII, p. 233.

Quid miri tenerum nobis durescere subtel,
Et longos hirto crure manere pilos,
Cui plantas tocies subiecta relisit harena,
Et uepres medium corripuere gradum ?
Nunc saltu nemus experior, nunc equora cursu,
Nunc mare, nunc tellus, nunc iter unda michi.
Sed neque ferratis conclusum nexibus uber,
Aut iaculis solitum missilibusque premi,
Ad tactum uestro potuit mollescere ritu,
Quas chlamydis tegmen aut toga leuis habet.
Nec colus aut calathi, sed cede madencia tela
Officium nostre composuere manus.

2. Hérodote, *Histoires*, IV, CXIV. Trad. P. Giguet.

3. Cf. P. Decharme, *Myth. de la Grèce antique*, p. 138. — Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, au mot Amazones. — L. Preller, *Griech. Myth.*, 3te Aufl, 2ter B., p. 85.

jusqu'à Alexandre le Grand[1] et dont les noms les plus illustres sont ceux : de Mélanippe que vainquit Hercule, mais plus par la ruse que par le courage, « plus dolo quam virtute » ; d'Hippolyte, dont Thésée eut un fils auquel il donna le même nom ; et de Penthésilée enfin. Accourue avec ses bandes au secours de Troie pleurant Hector, elle combattit avec une telle bravoure que les Grecs commençaient à reculer, quand survint Achille qui la blessa à mort. Alors, en la voyant si jeune et si belle, son cœur fut ému de pitié et il permit aux Troyens d'emporter son corps pour lui faire de solennelles funérailles.

Leur existence est d'autant plus probable que, sans vouloir en appeler au témoignage des peuplades et tribus sauvages et barbares d'aujourd'hui, nous retrouvons l'idée de la femme armée partout répandue dans le monde grec. Outre l'Astarté phénicienne, « à Cythère l'Aphrodite Ourania est armée. A Sparte, la vieille Aphrodite Morpho est armée ; armée aussi l'Aphrodite Areia. A Argos, c'est la fille de Danaos, Hypermnestra, qui introduit le culte d'Aphrodite Νικηφόρος. Aux portes de l'Acrocorinthe, Aphrodite est armée...[2] » Les environs d'Athènes sont tout remplis du souvenir de ces vierges guerrières : à Mégare, à Chalcis d'Eubée, en Thessalie, on montrait leurs antiques tombeaux, les Amazonies[3]. Hercule, Thésée, Achille, Bellérophon peuvent très bien être des héros solaires, sans que pour cela tous les ennemis que la légende leur a donnés à combattre appartiennent au domaine de la mythologie pure. Rien n'est, en réalité, plus fréquent ni plus naturel que l'attribution à des héros mythiques de faits purement humains.

Les guerrières irlandaises et les « polénitses » russes.

Faut-il aussi mentionner le rôle considérable que les femmes guerrières jouent dans la littérature celtique de la Grande-Bretagne ? L'une y va en char, à la tête de son armée,

1. Jordanis *De origine actibusque Getarum*, Éd. A. Holder, cap. 8. « Nam hæ feminæ usque ad Alexandrum Magnum referuntur tenuisse regimen. »
2. V. Bérard, *Origine des cultes arcadiens*, p. 118.
3. Cf. L. Preller, *Gr. Myth.*, 3te Aufl, 2ter B., p. 299. — *Id.*, p. 235. « Kampfspiele bei denen die Minyer mit den amazonenartigen Frauen kämpfen. »

combattre les Romains; l'autre règne et, quand son mari lui déplaît, le remplace par un écuyer. Ce ne fut qu'au VII[e] siècle que le droit irlandais cessa d'imposer le service de guerre aux femmes[1].

Rappellerons-nous enfin les polénitses russes[2] ?

D'une manière générale, il ne paraît pas douteux que toutes elles doivent être identifiées : guerrières irlandaises, « Vierges au bouclier », et Amazones, les unes et les autres nous reportant à un état de civilisation également primitif.

Et, phénomène curieux, partout où elles ont existé, leur souvenir s'est également fixé, d'une double façon, au ciel et sur la terre.

En Grèce, leurs bandes, chevauchant de sauvages coursiers, forment, à la suite de la déesse lunaire, une sorte d'armée au ciel[3], l'armée des nuages aux mille seins, « d'où s'échappent les eaux qui arrosent et fertilisent la terre[4] ».

Les Valkyries. De même aux pays scandinaves.

De la terre elles sont montées au Valhal où elles font à Odin une sorte de garde d'élite : allant, ses messagères fidèles, recueillir pour lui sur le champ de bataille les guerriers tombés. Car, ainsi que les Grecs avaient leurs « Κῆρες », qui, vêtues de rouge, se disputaient les morts et les blessés pour les conduire dans l'Hadès ; que, chez les Étrusques, des démons ailés se mêlaient aux combats et que, dans l'Inde, les *khecharis* s'empressaient auprès des combattants ; de même que chez les Celtes

1. H. d'Arbois de Jubainville, LC. I. p. 223. — V. p. 49. — Il paraîtrait que dans beaucoup de cas ce service n'était qu'une corvée. « Women were in slavery and in oppression at that time, till came Adamnán, son of Rónan. The woman had to go to battle, « her wallet of food on one side of her, her baby on the other side, her lance at her back, thirty feet in height, a sickle of iron at one end of it... her husband behind her, a hedge stake in his hand, beating her to battle... » Cité par F. Liebrecht, *Zur Volkskunde*, p. 401.

2. Cf. A. Rambaud, *La Russie épique*, p. 55. — Hapgood, *Epic songs of Russia*, p. 9. « But any peasant in the North-eastern Olònetz will explain that in ancient times heroic deeds were performed indifferently by men and women, the men being called *bogatyrs* and the women *polýanitzas*. »

3. Cf. L. Preller, *Gr. Myth.*, 3[te] Aufl. 2[ter] B., p. 85.

4. P. Decharme, *Myth. de la Grèce antique*, p. 138.

il y eut des déesses guerrières qui, tantôt sous la forme humaine, tantôt métamorphosées en corneilles, prenaient part aux batailles, prêtant leur aide à leurs favoris : les incantations de Merseburg et le Beówulf témoignent que Germains du Sud et du Nord avaient leurs divinités identiques, les *Idisi* ou *Dísir*[1], ces vierges que Hother, égaré, rencontra un jour à la chasse, les suprêmes dispensatrices de la victoire[2].

Déesses et guerrières terrestres, fatalement, ont dû entrer en contact et finalement se confondre. Quand, l'odinisme se développant, le Valhal se fut constitué sur le modèle des « gaarde » d'ici-bas, les antiques divinités ayant pris les mœurs des « Vierges au bouclier », y remplirent auprès du prince des Ases les mêmes fonctions que celles-ci sur la terre.

Les valkyries du ciel n'ont point fait tort aux « Skjoldmøer » de ce monde.

Ces dernières, du reste fort longues à disparaître, ont assuré leur souvenir et dans les vieilles sagas : telle Hervør, la vaillante, qui, en un combat de huit jours, écrasa les Huns prêts à envahir son pays; et dans les chants populaires.

Pendant tout le moyen âge la jeune fille armée est restée un des types de prédilection de la poésie scandinave[3].

On la rencontre dans les circonstances les plus diverses.

1. Cf. S. Bugge, *Helte-Digtene*, p. 178. — W. Golther, HGM. p. 109. « Die Vorstellungen von Kampfgöttinnen u. weiblichen Kämpferinnen mögen mit einander aufgekommen sein, sie erwuchsen unter gegenseitiger belebender Wechselwirkung. Die Draugen gefallener Kriegerinnen, Schicksalsfrauen, Schutzgöttinnen vermischten sich zum Bilde der Walküre. Benennungen solcher Wesen begegnen häufig in den alten Quellen. Bei den Deutschen hiessen sie *idisi*, bei den Nordleuten *dísir*, als hehre węise Frauen. Bei den Angelsachsen treffen wir *sigewíf*, bei den Nordleuten *sigrmeyjar*, *sigrfljóđ*, also siegspendende Frauen... »

2. « Ille suis ductibus auspiciisque maxime bellorum fortunam gubernari testantur. Sepe enim se nemini conspicuas preliis interesse, clandestinisque subsidiis optatos amicis prebere successus. » GD. III, p. 70.

3. Cf. W. Golther, *Studien zur germanischen Sagengeschichte*, I, *Der Valkyrienmythus*, p. 13.

Jeunes filles qui vengent leur père. DgF. n° 193.

Ce sont deux sœurs. Dit l'une :

« Je ne me marierai point dans l'île — que je n'aie vengé la mort de notre père ! »

« Comment la vengerions-nous ? — Nous n'avons épée ni haubert. »

« A la ville tant de jeunes hommes il y a : — leurs hauberts neufs nous emprunterons. »

Ainsi font-elles. L'épée au côté, elles partent pour le gaard de messire Erland. Chemin faisant, au milieu du bois, elles se trouvent face à face avec le meurtrier. Certes, elles n'ont point l'air de guerriers endurcis.

« Êtes-vous deux jeunes mariés ? — Ou bien allez-vous faire la cour ? »

« Nous ne sommes point deux jeunes mariés, — mais nous allons bien faire la cour. »

« Alors, je vous indiquerai dans l'île — deux orphelines si riches. »

« Mais, puisqu'elles sont si riches, — pourquoi toi-même ne les as-tu courtisées ? »

« Je ne le pouvais : — car j'ai tué leurs frères.

« J'ai tué leur père aussi, — et avec leur mère j'ai couché ! »

« S'il est vrai que tu as tué notre père : — pour ce qui est de notre mère tu mens ! »

Comme des femmes elles tirèrent l'épée ; — comme des hommes elles l'en frappèrent.

Elles mirent messire Erland en morceaux aussi menus — que les feuilles tombées au bois [1].

1. Cf. M.-B. Landstad, NF. n° 22. Sigrid og Astrid. Les deux jeunes filles vont au gaard de messire Hermod. La mère leur dit que son

Sur quoi la chanson danoise les envoie à confesse où, pour pénitence, le prêtre les met pendant quelques vendredis au pain et à l'eau.

Mais, si courageuses qu'elles aient été, ces deux jeunes filles n'ont pris l'épée que par accident : comme il n'y a plus de fils dans la famille, elles ont dû assumer l'accomplissement du rigoureux devoir de la vengeance. Aux îles Féroé, au contraire, c'est bien à une « Skjoldmø » de vocation que nous avons affaire.

La jeune Hervik à la tête d'une flotte.

Arngrim[1] avait douze fils, parmi lesquels le célèbre Angantyr, et une fille du nom de Hervik. Avec les jeunes gens elle s'exerçait au métier des armes sur la pelouse. Jaloux de sa supériorité, l'un d'eux, un jour, lui dit qu'elle ferait mieux d'aller venger son père que de s'amuser ainsi à les battre. Alors, comme Sigurđr et tant d'autres héros, — la scène est devenue traditionnelle, — elle va trouver sa mère de qui elle apprend qu'en effet son père a été tué par Orvarrodd, au sud du bois d'Isan.

> Elle alla au coffre, — il y avait de l'or et de l'argent ; — elle en sortit la chemise, — la lui jeta sur les genoux :
>
> Elle en sortit la chemise, — elle était toute teinte de sang : — « Tiens, vois les vêtements que portait ton père, — quand on l'a tué ! »

Hervik équipe ses navires et, accompagnée de son frère Hjalmar, elle part pour le pays d'Isan. A peine débarquée, un chasseur lui demande le but de son expédition. Pour toute réponse, elle le tranche en deux d'un coup d'épée. Puis, elle va au tumulus évoquer son père : elle veut, lui dit-elle, l'épée Tyrfing, longue de dix-huit aunes et qui a été trempée dans le poison, menaçant, s'il ne la lui donne, de faire écrouler le tertre funé-

fils n'est pas là, qu'il est au bois, à chasser. Mais elles, apercevant ses chiens, reconnaissent qu'elle leur ment et elles vont le trouver dans sa chambre. La conversation qu'elles ont avec lui et le dénoûment sont de même que dans la chanson danoise.

1. V.-U. Hammershaimb, FK. nº 3. Arngrims synir.

raire. Alors, munie de cette arme terrible, elle tue Orvarrod et quantité de ses gens ; puis, s'en revient chez elle, en Uppland, où elle donne Tyrfing à Angantyr qui l'attend sur le rivage[1].

En Suède, c'est une autre histoire.

Belle Signild victorieuse des ennemis de son frère.

Belle Signild a reçu la visite de son frère. Au moment de repartir, elle lui offre de le faire accompagner par ses gens ; mais il refuse, car, dit-il, à cette heure ses ennemis sont couchés. Or, au milieu de la forêt, voilà que, tout à coup, ils surgissent devant lui, d'abord cinq, et puis neuf. Il leur demande un instant : qu'il puisse une dernière fois sonner de son « lour » doré.

> De son « lour » doré messire Håkan sonna; — l'entendit belle Signild là-bas dans sa chambre.
>
> Si vite belle Signild à bas du lit sauta ; — tout aussitôt appelle ses valets.
>
> « Alerte ! Dépêchez-vous ! Qu'on selle mon coursier rouge ! — J'entends que messire Håkan est en grand embarras. »
>
> Belle Signild s'élança sur son rouge coursier ; — elle chevauche, oui, plus vite que l'oiseau ne vole.

Et elle tue les cinq, elle tue les neuf adversaires de messire Håkan.

> « Telle que me voici, svelte comme le tilleul,
> *Si joliment la rosée tombe !*
> Douze cents ennemis, non, n'arrêteraient ma main droite ! »
> *En cottes d'armes, tous[2] !*

Ce frère, que son énergique intervention vient ici d'arra-

1. Nous rappelons, en passant, la belle poésie de Leconte de Lisle, « L'épée d'Angantyr », dans les « Poèmes Barbares ». Le sujet, du reste, s'en écarte sensiblement de notre tradition.
2. A.-I. Arwidsson, SFs. II, nº 97.

cher à la mort, ailleurs elle réussit, elle seule, à le tirer des cachots du comte[1]. **Petite Christine délivre son frère des cachots du comte.**

La jeune fille à sa mère demande : — *Il fait une si jolie gelée blanche !* — « N'avais-je pas un frère ? » — *Si bien tourne la danse !*

Un frère? Oui, elle en avait un; mais il a été fait prisonnier!

La jeune fille alla à l'écurie, — elle examina les chevaux, tous.

Elle examina le brun, elle examina le gris; — au meilleur elle mit une selle.

Elle se rend chez le comte. A la barrière du gaard une femme est debout.

« Écoute, maîtresse du comte[2] ! — Ton maître est-il à la maison ? »

« Mon maître est parti hier au thing, — juger pour meurtre un prisonnier si riche. »

« Écoute, maîtresse du comte ! — Où sont enfermés les prisonniers ? »

« Là-bas, dans notre gaard, une maison il y a : — y demeurent les prisonniers et la nuit et le jour[3].

« Y a devant une cheville en bois d'aune : — nulle damoiselle n'y saurait entrer. »

La damoiselle quitta ses gants jolis, — elle tira le verrou.

1. Geijer och A. Afzelius SFv. I, n° 45. Liten Kerstin befriar sin broder.
2. Dans certaines versions, c'est la femme du comte qui est là, non sa concubine. DgF. N° 186 A.
3. Ther huiles the fangiir bade y mørche och y lyss.
Ailleurs, ce vers est remplacé par celui-ci :

det er mørk och icke lius,

qui donnerait plutôt à supposer que les prisonniers y sont plongés dans la nuit perpétuelle.

Son frère, en effet, est là.

Elle lui demande combien donc ils étaient, pour qu'il se soit ainsi laissé prendre.

> « Ce ne sont pas quatre, ni cinq qui m'ont enchainé : — m'ont enchainé trente hardis courtisans. »
>
> « Si petite et si frêle, moi, que je sois : — trente n'enchaineraient mes mains.
>
> « Moi, qui ne suis qu'une femme, — trente ne m'enchaineraient, non ! »

Et elle enferme la concubine du comte dans le cachot à la place de son frère.

> « Si ton maitre en veut savoir davantage, — *Il fait une si jolie gelée blanche !* — Dis-lui de venir me trouver dans la plaine [1] ! » — *Si bien tourne la danse.*

La question qu'au début la jeune fille pose à sa mère donne à supposer qu'absente depuis longtemps elle revient de quelque lointaine expédition. Une autre version, d'ailleurs, le dit en propres termes :

> Liten Kerstin kom från ledingen hem [2].

Il y a quinze ans que le prisonnier attend son jugement.

> « Här har jag legat i femton år,
> Ingen dom jag af konungen får [3]. »

Ce n'est donc point là un cas particulier d'héroïsme de la part d'une jeune fille qui, tout à coup, tente de délivrer son

1. Dans la version donnée par E.-T. Kristensen, JF. nº 1, le roi se met à sa poursuite, mais battu et sur le point d'être tué, il lui offre sa couronne d'or.

Str. 32. Nu haver lidel Kirsten forvundet hendes Nød,
nu bær' hun hver Dag Guldkronen saa rød.

2. A.-I. Arwidsson, SFs. II, nº 96. B. str. 1.
3. E.-G. Geijer og A. Afzelius, SFv. I, nº 45, str. 9.

frère : petite Christine est bel et bien une vierge guerrière[1].

Après le frère, c'est le fiancé.

Petite Christine délivre son fiancé.

DgF. n° 188.

Petite Christine est venue demander la grâce de son ami au roi du Holstein qui la lui refuse : ni pour or, ni pour argent, dit-il, il ne le lui rendra, à moins qu'elle ne lui donne son gaard le plus beau.

> « Si je ne puis avoir mon fiancé, — ni pour or, ni pour argent : — je mettrai le Holstein à feu, — rien n'y pourra échapper. »

Et, de fait, le roi, regardant un jour à sa fenêtre, aperçoit douze mille damoiselles qui, portant fièrement le bouclier, s'apprêtent à l'attaque de son château : sans plus tarder, il ordonne à son page d'aller délivrer le prisonnier[2].

Les bylines russes nous rapportent une aventure identique.

Le roi Vladimir, de Kief, ayant fait jeter en prison le chanteur Stavre Godinovitch, pour un *gab* qui lui avait déplu, Vassilissa, la femme de celui-ci, coupe ses longs cheveux, revêt des habits d'homme et s'en vient à la cour. Orgueilleusement, elle franchit les fossés d'un bond de son cheval et s'annonce comme un messager terrible de la Horde, comme un épouseur pour la belle Zabava. Vladimir l'accueille avec une crainte respectueuse ; mais les yeux exercés de Zabava trouvent la démarche et les manières du prétendu messager bien peu viriles. Vassilissa sort à son honneur des épreuves qui lui sont imposées. On l'invite à se mesurer avec les lutteurs du prince : au premier elle arrache le bras de l'épaule ; au second elle casse une jambe ; le troisième, elle le saisit par l'échine et l'écrase sur le pavé. Vladimir, convaincu d'avoir devant lui un véritable bogatyr, lui offre un festin, auquel Vassilissa manifeste le désir d'entendre le musicien Stavre : on le fait sortir de son cachot et Vassilissa l'enlève sur son coursier[3].

1. Sv. Grundtvig date cette chanson du XIIe siècle. DgF. IV, n° 186, p. 77. Elle peut tout aussi bien appartenir à une époque plus reculée.
2. Cf. dans les SL. 1883. B. Noreen, *Folkvisor från Värmland,* n° 3. — *Id.*, 1885. C. Version recueillie en Ostergötland par Bergström et Nordlander : « Riddar Malcolm ».
3. D'après M. A. Rambaud, *La Russie épique,* p. 85.

M. Stasof a retrouvé à peu près le même sujet dans un chant des Tartares de l'Altaï[1].

Dans le monde germanique, la chanson du fiancé qui doit la liberté à sa mie est encore populaire aujourd'hui : seulement, loin d'être la source des chants scandinaves, ainsi que le suppose Sv. Grundtvig[2], comme elle y est affaiblie !

La chanson allemande du sire de Falkenstein.

La belle est venue implorer le sire de Falkenstein : mais en vain ; et elle tourne sans cesse autour de la tour, désespérant d'y pouvoir entrer. « Ah ! s'écrie-t-elle,

> « Si les filles portaient le harnois, — comme font chevaliers et varlets : — avec le jeune sire de Falkenstein — je me battrais pour avoir mon bien-aimé ! »
>
> « Tendre damoiselle jolie, ce ne ferais-je : — il m'en adviendrait trop de honte ! — Reprenez votre bel ami — et dans votre pays vous en retournez[3] ! »

Cette galanterie-là est un sentiment nouveau : tout fait supposer qu'originairement la jeune fille ne lui dut pas la liberté de son ami, mais à sa propre valeur, comme les amoureuses du Nord.

Aussi, avec un tel fonds de bravoure, il n'est point surprenant que les belles Scandinaves sachent à l'occasion admirablement se défendre contre les prétendants importuns.

Fière Marguerite et messire Ivar.

Dans l'île de Halling (Halland), depuis trois jours on se bat : on s'y bat pour fière Marguerite, la si jolie pucelle.

Messire Pierre a tant combattu qu'il n'en peut mais : il

1. Cité par M. A. Rambaud, *Id.*, p. 172.

2. « Da den her udgivne Vise hverken i sin danske eller svenske Text bærer Præg af nogen höj Alder, og Visens Grundlag derfor kan have været meget forskjelligt fra, hvad der nu foreligger, saa maa det være tilladt at fremsætte en Formodning om, at vi muligvis gjenfinde vor Vises Æmne i en vel meget fjærn, men ulige mere poetisk Skikkelse i en tydsk Folkevise om en befriet Fæstemand. » DgF. IV, p. 93.

3. F.-L. Mittler, *Deutsche Volkslieder*, 2te Ausg, nº 106. Version du XVIe siècle.

est dans le sang jusqu'aux genoux. Alors, jetant son épée sur le sol :

> « Tiens, fière Marguerite ! Défends-toi toi-même ! »

Cependant que les larmes lui coulent sur les joues, elle met le haubert bleu, elle chausse les éperons d'or ; puis, l'épée au poing, elle s'avance, montant son meilleur destrier, à l'encontre de messire Ivar : et du premier coup elle le fend en deux[1].

A cette nouvelle, le roi l'envoie quérir. Émerveillé de sa beauté sans doute autant que de sa vaillance, il veut qu'elle soit sa maîtresse : sinon elle périra.

> Fière Marguerite, elle tire son épée sanglante ; — *Au sud !* — « Si tu n'étais le roi, voici ce que tu mériterais ! »
> *Il combat encore, le jeune Iven Eringson !*
>
> « Fière Marguerite, fière Marguerite, rentre ton épée : — *Au sud !* — tu seras ma reine, tu le mérites bien ! »
> *Il combat encore, le jeune Iven Eringson !*
>
> Il prit fière Marguerite dans ses bras, — *Au sud !* — il lui donna une couronne d'or et le nom de reine.
> *Il combat encore, le jeune Iven Eringson*[2] *!*

Il ne faut pas, non plus, que l'amant s'avise de manquer à la foi donnée.

Messire Pierre, sur la promesse que lui a faite belle Elinborg de l'attendre pendant sept années, et, ce temps, de

1. Dans une même circonstance, petite Lucie, en Suède, tue trente des guerriers du roi. L'épée dans sa main, dit la chanson, tournait comme la roue à l'éperon.

> Så fort gick svärdet i Lucias hand,
> som kringlan uti sporan rann.
> A.-I. Arwidsson, SFs. I, n° 29.

2. M.-B. Landstad, NF. n° 21. Stolt Margit og Iven Eringson. — Cf. les nombreuses variantes que donne Sv. Grundtvig, au n° 189 des DgF. « Mø værger Æren ».

n'accepter aucune offre de mariage, pas même du roi, s'en est allé en expédition.

Elinborg va chercher son fiancé.

Au bout des sept ans, Elinborg, inquiète, met sa cape et descend au rivage. Justement des marchands y abordaient.

« Oh ! dites-moi, riches marchands, — qu'avez-vous à vendre ? » — « De belles toilettes nous avons, aussi du brocart rouge : — la damoiselle ne saurait demander rien de plùs beau ! »

« Point ne me soucie de vos belles robes, — non plus de votre brocart rouge : — mon frère a quitté le pays, — j'en mourrai de chagrin ! »

Ce n'est point son frère, c'est bien son doux ami : il est en Danemark, messire Pierre le Riche, et il s'y est fiancé à une dame danoise.

Elinborg va chez son frère.

« O toi, qui es assis là, Eirik, mon frère, — je te le dis ; — veux-tu être mon pilote — par delà la mer salée. »

« Assieds-toi à ma table, — bois avec moi aujourd'hui : — ce n'est point l'affaire des filles — de voguer sur la mer salée. »

Elinborg quitta la salle — en si grande colère : — « A Dieu ne plaise que tu voies le jour — où je te ferai jamais une autre prière ! »

Elle appelle ses suivantes : les réunissant autour d'elle, avec ses ciseaux d'argent elle coupe leurs cheveux ; puis, elle leur apprend le langage des chevaliers jutlandais. Et toutes alors, ayant revêtu le costume de guerre, elles s'embarquent. A ce moment, Eirik offre de les conduire. La fière jeune fille refuse : elle ne veut pas d'hommes sur son navire. Elle-même, Elinborg, s'assied au gouvernail ; ses compagnes sont aux rames : trois mois durant, elles vont sur la mer houleuse, trois mois sans voir la terre. Elles font vœux sur vœux. Enfin, un matin, le soleil perce

le brouillard, et elles aperçoivent sur la rive le château de messire Pierre.

> Elles jetèrent l'ancre — sur le sable blanc : — ce fut damoiselle Elinborg la première — qui mit le pied sur la terre.

Elle entre dans la salle, en haut.

> « Vous voilà bien aise, messire Pierre, — à votre table ! — Est-ce ainsi que les jeunes courtisans — ont coutume de tenir leur parole ? »

Messire Pierre aussitôt se lève, une coupe d'argent à la main :

> « Dieu bénisse tes deux yeux ! — J'ai grand plaisir à te revoir.
>
> « Écoute, dame Ingibjörg, — tu ne m'en voudras pas — si j'accompagne le fils de ma sœur — pendant trois jours en son voyage.
>
> « Si j'accompagne le fils de ma sœur — pendant trois jours en son voyage : — et, si je ne reviens le quatrième, — alors, ne m'attends plus ! »
>
> Répondit damoiselle Ingibjörg, — les larmes lui coulaient sur les joues : — « Ce n'est point le fils de ta sœur, — certes, je le vois bien ! »

Sous le costume du marin elle a reconnu la femme.

Ingibjörg pleure sur le rivage à les voir s'en aller. Elinborg, du navire, lui crie, railleuse :

> « Adieu donc, dame Ingibjörg, — ô femme danoise ! — Moi, j'ai maintenant retrouvé mon fiancé, — qu'un moment je t'ai prêté !
>
> « Adieu, adieu, dame Ingibjörg, — aux manières d'elfe ! — Moi, j'ai maintenant retrouvé mon fiancé, — que trop longtemps je t'ai prêté[1] ! »

1. V.-U. Hammershaimb, FA. n° 33. Harra Pætur og Elinborg. — Cf. DgF. n° 218.

Bien des siècles ont passé et les mœurs se sont singulièrement transformées depuis l'époque où, telle Atalante imposant aux jeunes gens qui venaient briguer sa main une course au terme de laquelle la mort les attendait, Brünhilt, en son ile isolée, jurait de n'appartenir qu'à l'homme qui l'aurait trois fois vaincue aux épreuves de l'épieu, du palet et du saut, et où « la dangereuse damoiselle » exposait, à l'entour de son gaard, les têtes livides de ses prétendants. Maintenant, tout dessous le harnois du guerrier, pour plus d'une de ces vierges, autrefois si farouches, le cœur a ses faiblesses et ses oublis.

Petite Christine valet aux écuries du roi.

Ainsi, dans une chanson plus jeune, mais que volontiers nous ferions dériver de cette même inspiration, petite Christine, qui, après s'être fait faire des vêtements d'homme, vint à la cour du roi demander à servir comme valet dans les écuries.

> « D'un valet, oui, j'ai besoin cette année et des meilleurs, — mais je ne veux point nourrir ton cheval pommelé. »
>
> Le jeune duc, là, entendit cela : — « Si mon père nourrit le valet, moi, je nourrirai le cheval pommelé ! »
>
> Le premier jour, elle mena les poulains aux champs ; — le soir, elle suivit le jeune duc au jeu.
>
> Le deuxième jour, elle mena les poulains aux prés : — le soir, dans le lit du jeune duc elle reposa.
>
> Le troisième jour, elle mena les poulains au pâturage : — la nuit, dans les bras du jeune duc elle s'endormit.

A quelque temps de là, petite Christine mit au monde deux beaux garçons. Le roi, à la nouvelle que son fils en était le père, obligea celui-ci à donner des anneaux d'or à la jeune fille et à l'épouser.

Et le jeune duc mêla l'hydromel et le vin : — mais la méchante servante mit du poison dedans.

Le jeune duc mêla l'hydromel et le vin : — « Ne veux-tu pas boire, ô ma bien-aimée ? »

Au premier coup qu'elle but, — à son cou le collier d'or se rompit.

Le roi se mit en si grande colère : — *Oh ! la petite !* — il fit enterrer vive la méchante servante. — *Dans notre écurie en grand secret elle a servi* [1].

Dans maintes variantes, danoises et norvégiennes, à petite Christine le bien-aimé,

Il lui mit une couronne d'or rouge : — *Elle dit qu'elle veut aller à la cour.* — « Avec moi tu dois vivre et mourir ! » — *Elle dit qu'elle veut aller à la cour apprendre à chevaucher* [2]. DgF. n° 267. G

D'habitude, le refrain exprime le motif fondamental de la chanson ; et nous pensons en avoir un exemple dans cette dernière strophe : mais ce motif, tout naturel à l'origine, avec le temps ne se comprend plus ; de nouvelles mœurs ont fait oublier les anciennes ; et si, désormais, quelque jeune fille endosse l'uniforme, c'est l'amour qui la pousse à ce déguisement, comme, dans nos provinces de France, la charmante Angélique, afin de ne pas se séparer de son cher amant.

La fille soldat des chansons françaises.

L'ont bien été sept ans,
Au régiment ensemble ;
Personn' la connaissait
Pour fille qu'elle était,
Que son joli-t-ami,
. . . .

1. E.-G. Geijer och A. Afzelius, SFv. n° 27. Liten Kerstin stalldräng.
2. Cf. M.-B. Landstad, NF. n° 78. Liti Kersti som stalldreng. — A.-I. Arwidsson, SFs. n° 109.

Tout au bout des sept ans
S'est déclaré bataille,
Au milieu du combat
Elle est blessée au bras;
La belle a déclaré
Qu'elle n'était pas guerrier.

Et le commandant lui a donné son congé et celui de son ami[1].

Assurément, nous sommes loin, très loin des vierges guerrières de l'antique Scandinavie, et la jeune Française peut n'avoir pas le moindre lien de parenté avec elles : mais peut-être aussi cette chanson de « La fille soldat » est-elle la dernière vibration d'un chant puissant né aux siècles où par le pays de France comme sur les bords de la Baltique les mêmes bandes erraient en armes.

1. J. Bujeaud, *Chants et chansons pop. des provinces de l'Ouest*, II, p. 205. — Quelquefois la jeune fille prend l'habit militaire pour suivre l'amant qui l'a délaissée et le tuer. Cf. comte de Puymaigre, *Chants pop. du pays messin*, I, p. 123. — Sur « La fille soldat » voir F. Liebrecht, *Zur Volkskunde*, p. 217 et suiv.

CHAPITRE III

LES CHANTS D'ENLÈVEMENT. — CHANSONS DE MER

A côté des« Vierges au bouclier », si fièrement campées et dont l'étrange apparition ne laisse pas d'étonner, même au milieu de cette nature sauvage qui, pourtant, les encadre si bien, mainte autre jeune femme, sous le couvert mystérieux de la transparente forêt de nos chansons, va et vient, toute simple et gracieuse.

Ce sont celles-ci surtout qui vont pouvoir nous répondre, elles, qui nous initieront aux plus curieux côtés de la vie des Barbares scandinaves. Jusqu'à présent, quoique nous soyons entrés dans plus d'un gaard, nous n'avons pu, en effet, qu'y jeter un regard rapide dans l'intérieur de la maison.

Le mariage primitif.

Au début de la race, toutes les femmes dans la même tribu appartenaient à tous les hommes indistinctement. Alors, les enfants, ayant pour père la totalité des guerriers, ne se pouvaient distinguer que par leur mère : d'où la famille maternelle. Ce régime, qui s'est maintenu chez la plupart des peuplades sauvages ou demi-barbares de notre temps, se retrouve à peu près chez tous les peuples de l'antiquité : non seulement en Égypte[1], mais chez les Agathyrses, au témoignage d'Hérodote[2], et chez les Massagètes, de même que chez les Étrusques, les Campaniens, les Athéniens, les Argiens, les Arcadiens, les Pélasges, les Lyciens, les Cariens, etc... César nous est garant que cette forme de la famille existait aussi chez les Bretons. « Ils ont, dit-il, leurs femmes en commun entre eux par dix ou douze, et même le

1. Où la métronymie faisait encore loi sous Ptolémée Philadelphe. Cf. Élie Reclus, *Les Primitifs*, p. 186.
2. *Histoires*, trad. P Giguet, IV, CIV ; I, CCXVI.

plus souvent entre frères et sœurs, parents et enfants[1]. » Quant aux Germains, dit Tacite[2] : « Le frère de la mère considère son neveu comme son fils; quelques-uns même tiennent le lien du sang entre oncle maternel et neveu pour plus étroit et plus sacré qu'entre père et fils, de telle sorte que lorsqu'on exige des otages, le fils de la sœur est considéré comme une plus grande garantie que le propre fils de celui qu'on veut lier. » Chez les Scandinaves, le Völuspå est tout aussi précis. Il y est dit, au cours de la description du temps de dépravation et de corruption générale qui précédera la grande catastrophe dans laquelle le monde doit s'abîmer :

> **Brœþr mono berjask**
> **ok at bǫnom verþask,**
> **mono systrungar**
> **sifjom spilla[3].**

« Les frères se feront la guerre et deviendront les meurtriers les uns des autres; des enfants de sœurs briseront leur parenté. » *Systrungar* veut dire fils de la sœur de la mère : or, que ces fils renient leur consanguinité, cela est regardé par le poète comme une aggravation du crime même de fratricide[4]. Le souvenir du matriarcat était donc bien vivant encore aux temps eddiques. Les chansons populaires elles-mêmes en ont, ce nous semble, jusqu'à ce jour, conservé l'empreinte au moins dans cette expression qui revient si souvent de « syster-søn », « le fils de la sœur[5]. » En tous pays ces témoignages se trouvent confirmés par des coutumes toujours vivaces. Le baiser qu'à Bourges la mariée[6], au sortir de l'église, est tenue de donner à toute

1. *De bello gallico.* V, XIV. « Uxores habent deni duodeni que inter se communes, et maxime fratres cum fratribus patres que cum liberis. »
2. *De origine et situ Germanorum,* Éd. A. Holder, cap. 20.
3. EL. I, p. 6, str. 30.
4. Fr. Engels, *L'origine de la famille,* trad. H. Ravé, p. 212-213.
5. De même chez les Iroquois.
6. J'ai moi-même, en Poitou, assisté à un mariage où, en revenant de l'église, la mariée avant d'entrer à la maison était tenue d'embrasser tous les invités.

personne qu'elle rencontre, et le tour de danse qu'en Esthonie, dans le Tyrol et la Dalécarlie, elle doit faire avec chaque invité ne signifient autre chose que son admission dans le clan nouveau et les droits égaux que chacun des membres de ce clan a sur elle[1].

Ailleurs, ce sont, dans les chants populaires, d'autres indices non moins significatifs. Par exemple, lorsque Sigurđr prend congé de la fille de Buđle, mariée à Gunnarr, comment comprendre les paroles qu'il lui adresse pour la consoler : « Quand je serai de retour du bois, alors je t'épouserai » ? La femme peut donc, ouvertement, avoir plusieurs maris à la fois ? Oui, sans doute ; mais à la condition qu'ils soient frères : or, Sigurđr et Gunnarr ont mêlé leur sang.

On trouve dans les chansons danoises les traces d'une autre forme de mariage également primitive. Syfvert, après avoir possédé Brynhildr, la cède à son frère d'armes, Hagen[2] : n'est-ce pas le mariage temporaire des Celtes d'Irlande ? Les exemples n'en sont pas rares non plus dans Saxo : c'est ainsi que Gram donne sa femme à son ami Bess et que Fridlev marie Juritha, dont il a déjà un fils, à son compagnon Ano[3]. Ce mariage semblant infliger une sorte de flétrissure à la femme, celle-ci s'y dérobe par la mort. Brynhildr qui, ne pouvant se consoler de l'outrage que lui a fait Sigurđr, se venge en le faisant tuer, mais le suit sur le bûcher, nous paraît animée des mêmes sentiments que Derdriu. Conchobar l'a donnée pour un an à Eogan ; celui-ci, le lendemain, se rend avec elle à une fête : mais elle s'était promis qu'elle ne se verrait pas deux époux sur la terre en même temps et elle se jette contre un rocher où sa tête se brise[4].

1. Cf. E.-S. Hartland, *The Legend of Perseus,* II, p. 356. — P. 364 : « If this conclusion be correct, the ancestors of the European nations must have passed through a stage of society wherein group-marriage was the rule, the groups on either side probably consisting of husbands reckoned, according to the standard of savage kinship, as brothers, and wives reckoned as sisters, among themselves. »

2. On pourrait songer à Andromaque que Pyrrhus cède à Helenus : seulement Andromaque était une captive.

3. Saxo, GD. I, p. 12 ; VI, p. 181.

4. H. d'Arbois de Jubainville, LC. V, pp. XXVIII, 236, 286, 287.

Le même peuple a-t-il successivement passé par toutes les diverses formes du mariage? Ou bien faut-il ne voir en ces souvenirs que les débris de tribus différentes, qui, les unes vaincues, les autres victorieuses, se sont, plus tard, fondues en une seule nation?

Ce qui est certain, c'est que, si, primitivement, la femme a pu, en vertu de l'organisation de la famille, occuper la première place au foyer [1], nous la trouvons, aux temps héroïques, profondément humiliée par la prédominance de l'homme et la concurrence des esclaves.

En Grèce, tandis que, suivant l'observation de Marx, le rôle des déesses dans la mythologie nous permet d'entrevoir une période antérieure où les femmes étaient libres et estimées : « Qu'on lise dans l'Odyssée comment Télémaque rebute sa mère et lui impose silence. Dans Homère, les jeunes femmes conquises sont livrées au bon plaisir des vainqueurs; les chefs choisissent pour eux, à tour de rôle et suivant leur rang, les plus belles. Pour chaque héros de quelque importance, le poète mentionne la jeune captive avec laquelle il partage sa tente et son lit. Ces jeunes filles, amenées au pays natal, étaient introduites dans la maison conjugale, comme Cassandre par Agamemnon. Quant à la femme légitime, on exige d'elle de supporter tout cela, tout en gardant elle-même une fidélité conjugale rigoureuse [2]. »

1. Cf. Dr Ernst Krause, *Tuisko-Land*, pp. 102-105. — L. Preller, *Röm. Myth.*, I, 3te Aufl., p. 65, note 1. — J. Grimm, DM. 98, 102. « Es verdient Beachtung und ist ein Beweis von der hohen Achtung, deren das weibliche Geschlecht im alten Italien genoss, dass von den drei capitolinischen Gottheiten zwei weiblichen Geschlechts sind. » — Il est intéressant de rappeler le rôle de la femme chez les Iroquois. D'après le missionnaire A. Wright, à l'époque où ils habitaient encore les anciennes « longues maisons » (ménages communistes de plusieurs familles), la partie féminine gouvernait dans la maison. Malheur au mari ou à l'amant qui était trop fainéant ou trop maladroit pour apporter sa part aux provisions de la communauté! Il pouvait à chaque instant être mis en demeure de déguerpir. Il ne lui restait plus qu'à retourner dans son propre clan ou à rechercher un nouveau mariage dans un autre. Le cas échéant même, les femmes pouvaient déposer un chef et le rejeter dans les rangs des simples guerriers. Cf. Fr. Engels, *L'origine de la famille*, trad. H. Ravé, p. 50.

2. Id., p. 74. — Cf. *Revue de l'Histoire des religions*, t. XXXIII, p. 381. Chez les Grecs, le meurtre de la mère était considéré comme plus

Il n'en fut pas autrement dans le Nord.

La femme n'y a plus, à la fin de l'âge barbare, la haute situation des temps anciens. « Elle n'est plus pour l'homme que la mère de ses enfants légitimes, la gouvernante de son ménage et la directrice des esclaves, desquelles il a le droit de faire et dont il fait ses concubines à son gré. [1] »

Aux âges barbares prédominance de l'homme sur la femme.

Il faudra une nouvelle civilisation pour rendre à l'épouse son rang d'autrefois et sa dignité.

Sans doute, cette décadence a dû être le résultat de bien des causes. Voici comment nous nous l'expliquerions, au moins dans ses grandes lignes.

A la communauté des femmes[2], peu à peu, le mariage individuel s'est substitué : celui-ci essentiellement basé sur la capture.

Le mariage par capture.

Si tous les membres d'une même tribu possédaient sur l'ensemble des biens les mêmes droits — et la femme comptait parmi ces biens au même titre que les esclaves et les bestiaux — : il n'en était point ainsi de la part de butin attribuée, lors d'une guerre ou d'une razzia, à chaque guerrier en particulier. Cette part lui était personnelle. S'y trouvait-il une femme, il était libre de la tuer, de la vendre ou de la conserver.

Remarqua-t-on que les enfants issus de ces unions étaient plus forts et plus beaux que ceux nés de parents du même sang ; ou bien fut-ce à la suite de pratiques identiques à celles des anciens Arabes, qui, pour parer à la famine toujours menaçante, tuaient les nouveau-nés jugés superflus, et particulièrement les filles[3] : toujours est-il que la coutume devint de plus en plus générale d'aller chercher une épouse au dehors. Or, l'amour en ces temps-là n'entrant

odieux et plus grave que celui du père. — Sur le rôle de la femme et des concubines chez les Celtes, voir H. d'Arbois de Jubainville, LC. I, p. 326 ; VII, pp. 212, 216, 218, 241, 253.

1. Fr. Engels, *L'origine de la famille,* trad. H. Ravé, p. 74.

2. « Tous les exemples que nous venons de citer nous autorisent certainement à dire que la communauté des femmes qui existe ou qui a existé chez tant de races non civilisées représente le premier état social de l'homme. » J. Lubbock, *Les origines de la civilisation*, p. 88.

3. Cf. E. Jacottet, *Les contes pop. des Bassoutos,* p. 195. « On y mène la fille nouveau-née au cannibale qui la mange. »

point en ligne de compte, l'homme n'avait pour se la procurer que deux moyens à sa disposition : l'acheter[1] ou la voler. Peut-être même la jouait-on. Du moins l'usage constant semblerait nous l'indiquer, qui, dans les chansons, veut que le prétendant ou l'ambassadeur fasse une partie de dés avec la jeune fille qu'il vient demander. En tous les cas, il est bien évident que des deux principaux moyens le dernier devait être le plus fréquent : parce que, outre la gloire attachée au péril de l'entreprise, il est tout à fait dans les idées des Primitifs, la femme n'étant à leurs yeux qu'une chose comme une autre, un bien qu'on possède et sur lequel on a tout pouvoir, de l'enlever aux tribus avec lesquelles sans cesse on lutte pour l'existence et de la lui soustraire comme on fait son bétail.

Chez les Primitifs.

S'il y eut, plus tard, entente préalable entre la femme et l'homme, dans beaucoup de cas, la manière sauvage dont s'effectuait le rapt prouve surabondamment qu'il n'en était point ainsi à l'origine. L'Australien, qui désire enlever une femme appartenant à une autre tribu, rôde traîtreusement autour du campement. Vient-il à en découvrir une qui soit un peu isolée, il se jette sur elle, l'étourdit d'un coup de massue (douak), la saisit par son épaisse chevelure, la traîne ainsi dans le bois voisin, puis, quand elle a repris ses sens, il l'oblige à le suivre au milieu des siens où il fait d'elle sa propriété, son animal domestique[2].

Tous les guerriers qui défendaient le gaard étant tombés,

1. Dans la Bible le prétendant peut payer en travail. C'est aussi de cette façon que, dans la « Eyrbyggjasaga », Vigastyrr fit gagner sa fille à Halli.

Saxo confirme à plusieurs reprises l'existence du mariage par achat chez les Scandinaves. P. ex. dans l'énumération qu'il fait des ordonnances du roi Frode : « Bella quoque Ruthenos ex Danorum imitacione celebrare precepit, ac nequis uxorem nisi empticiam duceret. Venalia siquidem connubia plus stabilitatis habitura censebat, tuciorem matrimonii fidem existimans, quod precio firmaretur. » (iD. V, p. 156. Et, plus loin, il cite un exemple : « Iarmericus ex eo genitus cum sororibus ad modum paruulis preda hostibus fuit : quarum altera Noruagiensibus, altera Germanis, quod uenalia quondam solebant esse connubia, precio uenditata est. » VIII, p. 275.

2. Cf. Ch. Letourneau, *L'évolution du mariage et de la famille*, p. 111

Lille Bror prit la jeune fille par ses cheveux dorés, — à l'arçon de sa selle il l'attacha ;

Au pas de son cheval il se dirigea vers la Roseraie ; — y vint envie à Lille Bror de se reposer un instant.

Lille Bror prit la jeune fille dans ses bras : — « Que te semble, ô belle damoiselle, d'un semblable mari ? »

« Je te tiens pour mon seigneur et maitre, — ô toi, qui m'es venu ravir par delà sept royaumes ![1] »

En général, la femme ne se révolte pas, la force étant à peu près la seule qualité qu'elle apprécie dans l'homme ; et, du reste, peu importe le maître, puisque son sort ne changera toujours pas : la fiancée du vaincu se laisse donner sans protestation au vainqueur[2] ; d'elle-même l'épouse s'offre au guerrier ennemi qui vient de tuer son mari[3].

Par toute la terre, chez tous les peuples, sauvages ou barbares, la même pratique existe ou a existé : ce que font aujourd'hui les Papous de la Nouvelle-Guinée et les nègres d'Afrique, les Indiens des bords de l'Orénoque et les indigènes de la Terre de Feu, des témoignages écrits nous apprennent que les grands peuples de l'antiquité le faisaient de même. « Quand, dit le Code de Manou, on enlève par force de la maison paternelle une jeune fille, qui crie au secours et qui pleure, après avoir tué ou blessé ceux qui veulent s'opposer à cette violence et fait brèche aux murs, ce mode (de mariage) est dit celui des géants[4] », c'est-à-dire des peuples du passé. N'est-ce pas ainsi qu'autrefois elfes et nixes, géants et trolls se mariaient aux enfants des hommes ? Dans la Bible, on vole les femmes à la fontaine ou

Dans l'antiquité.

1. SL. 1890, B. Thomasson, *Visor från Bleking*, nº 10. Store bror ock lille bror.
2. GD. II, p. 56.
3. GD. IV, p. 106. A propos de Hermutrude, femme de Amleth: « Nam cum Amlethus apud Iutiam a Vigleto acie interemptus fuisset, ultro in uictoris predam amplexumque concessit. »
4. Cité par Ch. Letourneau, *L'évolution du mariage et de la famille*, p. 45. — Code de Manou, liv. III, p. 33.

à la danse, à moins que ce ne soit à la suite de quelque sanglante expédition. C'est par le récit de pareils rapts que s'ouvre l'histoire grecque. Les Phéniciens, étant entrés dans le port d'Argos, y mirent en vente leur cargaison. Le cinquième ou le sixième jour, comme ils l'avaient déjà presque toute vendue, ils virent arriver sur le rivage nombre de femmes et, parmi elles, la fille du roi Inachus, nommée Io. Elles se rangèrent près de la poupe du navire, pour faire leurs emplettes et choisir ce qui leur plaisait le plus. Alors, les Phéniciens, qui s'étaient donné le mot, se jetèrent sur elles. La plupart s'échappèrent, mais Io et quelques autres furent enlevées. Les Phéniciens les firent monter sur leur navire et mirent à la voile pour l'Égypte. A leur tour, les Crétois enlevèrent Europe, la fille du roi de Tyr ; puis, ce fut Médée. Deux générations après, Pâris, fils de Priam, ayant ouï ces aventures, résolut d'aller voler une femme grecque, bien convaincu qu'il n'aurait point de composition à payer, et il enleva Hélène ; d'où la guerre de Troie. Ce qui nous vaut la piquante observation d'Hérodote[1] : « Dans l'opinion des Perses, ravir des femmes, c'est une iniquité ; s'empresser d'en tirer vengeance, c'est une folie. Pour les sages, l'enlèvement d'une femme ne mérite pas qu'on s'en occupe : car il est évident que, si elle ne s'y était point prêtée, on ne l'eût point enlevée. » Longtemps cette coutume qui, peut-être, fut celle de toute la race dorienne, se conserva chez les Spartiates[2]. Sans aucun doute, ce fut aussi celle des anciens Romains, chez qui la fiancée devait chercher un refuge dans les bras de sa mère, d'où il fallait l'arracher de force pour l'emmener à son nouveau domicile[3].

Dans les traditions en Europe.

Dans l'Europe entière la tradition, aujourd'hui encore, témoigne que l'enlèvement de la femme y a précédé la pacifique union conjugale. Le rapt symbolique, en effet, y est chez presque tous les peuples, ou y était, il y a quelques années à peine, une partie essentielle du cérémonial, lors

1. *Histoires*, trad. P. Giguet, I, 4.
2. Cf. L. Preller, *Gr. Myth.*, 3te Aufl, 2ter B. p. 113.
3. Cf. Dr Leopold von Schrœder, *Die Hochzeitsbräuche der Esten*, p. 17. — L. Preller, *Röm. Myth.*, I, 3te Aufl., p. 342. « Ja, es scheint wohl dass die Ehe des Mars u. der Neris selbst in dieser Hinsicht verbildlich, d. h. eine durch Raub geschlossene war. »

de la célébration du mariage. Dans le pays de Galles[1], le fiancé et ses amis, tous à cheval, venaient au jour fixé, prendre la fiancée; mais ils se trouvaient en présence des amis de la jeune fille, aussi à cheval, et il en résultait un simulacre de combat, pendant lequel la future épouse s'enfuyait en croupe derrière son plus proche parent. Aussitôt, l'escadron du fiancé, comptant parfois deux ou trois cents chevaux, galopait à sa poursuite. Finalement, on rejoignait la fugitive et tout se terminait par un festin et des réjouissances communes[2]. De même chez les anciens Prussiens, les Serbes, les Roumains, les Celtes, les Blanc-Russiens, etc., etc.[3], et dans nos provinces de France aussi. Dans la Haute-Bretagne[4], « le jour de la noce, la fiancée va se cacher avec la fille d'honneur, dès qu'elle voit arriver le futur accompagné de ses amis. Longtemps fermée, la porte s'ouvre après de longs pourparlers, mais point de fiancée. Le jeune homme furète dans la chambre et la trouve, car il va sans dire qu'elle serait bien fâchée qu'on ne la découvrît pas. On part alors pour l'église, et, pendant toute la route, elle doit être surveillée scrupuleusement. Quelquefois, elle réussit à s'échapper, et le garçon d'honneur est obligé de la rattraper. Enfin, la cérémonie s'achève, les jeunes gens sont mariés et reviennent paisiblement au logis, quand la future s'esquive derechef à travers champs, et le pauvre garçon d'honneur de courir encore après elle! La lutte dure ainsi toute la journée et, le soir, le jeune homme est rendu de fatigue ». « Ainsi, dit M. Ch. Letourneau[5], dans les pays

1. Dans le Ross-shire, c'est pendant la danse que le fiancé enlève sa fiancée. Cf. *Folk-Lore Journal*, 1888, p. 264.

2. Lord Kames, *Sketches of the History of Man*, I. Cité par Ch. Letourneau dans *L'évolution du mariage et de la famille*, p. 126.

3. Cf. Dr Leopold v. Schrœder, *Die Hochzeitsbräuche der Esten*, p. 19. — E. Reclus, *Géogr. univ.*, V, pp. 372-476. — Joh. Lubbock, *Les origines de la civilisation*. Voir l'index au mot « Mariage par capture ».

4. Cf. P. Sébillot, *Coutumes pop. de la Haute-Bretagne*, t. XXII de la collection Maisonneuve, p. 118.

5. *L'évolution du mariage et de la famille*, p. 117. — Cf. J. Lubbock, *Les origines de la civilisation*, p. 99. « L'idée que la force et le mariage doivent aller de concert est si profondément enracinée qu'on emploie toujours la force, comme symbole, longtemps après que toute nécessité pour le faire a cessé. »

où existe le cérémonial de la capture, le beau temps du rapt est quelque peu passé, mais l'esprit en est toujours hanté et, même en se mariant pacifiquement, après contrat ou marché débattus, on aime à symboliser les enlèvements d'antan qu'on ne peut plus ou qu'on n'ose plus commettre. »

Dans les chants scandinaves.

Dans l'ancienne Scandinavie, les sagas et Saxo en maints endroits attestent que la plupart des expéditions n'avaient pas d'autre but. Ces enlèvements, que les fillettes suédoises miment encore en leurs rondes, la chanson ne s'est point lassée de les célébrer.

DgF. n° 241.

> La belle damoiselle descend au rivage, — *Marchez légèrement sur la verte pelouse !* — Voilà qu'elle aperçoit un batelier aborder.
> *Ah ! si la damoiselle voulait me suivre !*

Naïve, elle s'approche et lui demande ce qu'il a à vendre.

> « Oh ! j'ai de la soie ! Oh ! j'ai du vin ! — Vous plaît-il, belle damoiselle, de m'acheter quelque chose ? »

Elle monte dans son navire, pour voir.

> La damoiselle, elle but du vin si doux : — s'endormit sur les genoux du batelier.
>
> La damoiselle, elle but du vin sans méfiance : — dans les bras du batelier s'endormit.
>
> Le batelier, il dit à son pilote : — « Démarre-moi le navire bien doucement ! »
>
> Et quand ils furent sur les vagues bleues, — s'y réveilla la damoiselle, en regardant tout autour d'elle.
>
> « Le Seigneur Dieu ait pitié de mes cinq fils ! — J'ai fermé ma porte et les ai laissés.
>
> « Le Seigneur Dieu ait pitié de mes neuf filles ! — J'ai fermé ma porte et les ai laissées ! »

Mais, lui, ne s'y laisse point tromper [1].

1. A partir d'ici nous suivons la version suédoise de A.-I. Arwidsson, SFs. I, n° 41. Skön Jungfru. — Cf. Geijer och Afzelius, SFv. I, p. 78. Jungfruköp.

« Oh ! je vois bien à tes doigts si fins — que jamais ils n'ont porté d'alliance !

« Oh ! je vois bien à tes jolis cheveux blonds — que jamais il n'y eut de couronne d'or dessus.

« Oh ! je vois bien à tes seins plus blancs que neige — que jamais enfant altéré n'y a bu.

« Oh ! je vois bien à ta taille — que jamais homme ne t'a possédée.

« Tu ne retourneras, non, au pays de ton père, — que tu n'aies un fils capable de t'y conduire.

« Tu ne retourneras, non, au gaard de ton père, — que tu n'aies une fille sachant coudre dans la soie ! »

Désespérée, la jeune fille saute par-dessus bord dans les flots.

Et le batelier vogua et la belle damoiselle nagea : — et la belle damoiselle la première à terre arriva[1].

« Oh ! m'y voilà revenue au pays de mon père ! — Où est le fils qui m'y devait conduire ?

« Oh ! m'y voilà revenue au gaard de mon père ! — Où est ma fille sachant coudre dans la soie ? »

La belle damoiselle, à la fenêtre de son père, rit : — *Ah ! mon petit ami !* — Le batelier près du rivage passe en jurant.

Moins habile nageuse, la Marivonnic bretonne[2], en semblable occasion, se fût noyée, si un petit poisson ne l'eût avalée et reportée jusques à la rive d'où elle s'en revint chez elle, ayant gardé son honneur.

Selon d'autres versions, au contraire, la Belle se résigne.

1. Cf. DgF. IV, nº 241, A.-B.
2. N. Quellien, *Chansons et danses des Bretons*, p. 101.

Mais, dit-elle,

> « Puisque maintenant tu es mon maître, — tu peux bien me dire ton nom ! »

Comparaison avec le conte du Fidèle Jean.

Son nom? Ses pages et ses valets l'appellent le roi Valivan[1].

C'est le sujet du conte recueilli par les frères Grimm, « Le fidèle Jean[2] ». Pour parvenir auprès de la princesse dont le roi son maître est amoureux à en mourir, bien qu'il ne l'ait jamais vue qu'en portrait, il fait charger son navire des objets les plus rares et les plus précieux et, tous deux, le roi et son serviteur, habillés en marchands, s'en viennent à la ville où habite la jeune fille.

Le fidèle Jean réussit à s'introduire au palais : par le déploiement de ses richesses il excite la curiosité et l'envie de la princesse. Elle l'accompagne sur le navire. Le roi l'y reçoit... et, pendant qu'il lui montre, dans sa chambre, les plats et les coupes d'or, les oiseaux et maints animaux merveilleux, Jean, resté sur le pont, ordonne au pilote de lever l'ancre : « Mettez toutes voiles dehors, dit-il, que le vaisseau vole comme l'oiseau dans l'air ! »

Lorsque la princesse eut tout vu et qu'elle voulut s'en retourner chez elle, ils étaient déjà en pleine mer. « Ah ! s'écria-t-elle effrayée, j'ai été trompée, on m'enlève et je suis tombée au pouvoir d'un marchand. Je mourrai plutôt ! »

Alors, le roi se fit connaître. Et, quand elle sut que c'était par amour qu'il avait eu recours à la ruse, elle fut consolée et voulut bien être son épouse.

Comparaison avec les chansons françaises.

Les paysans français de nos provinces de l'Ouest connaissent plusieurs chansons dont le thème est absolument analogue.

> A Nantes, à Nantes sont arrivés
> Trois beaux bateaux chargés de blés.
> La tira lon la, lon la tira, la tira lon la lon la tira.

Trois dames viennent les visiter et demandent au mar-

1. E.-T. Kristensen, 100 *gamle jyske Folkeviser*, n° 42. Den bortførte Jungfru. — Cf. A.-I. Arwidsson, SFs. I, n° 26. Valivan.
2. KuHM. n° 6. Der treue Johannes.

chand ses prix; puis, voulant s'assurer de la qualité, sur l'invitation qui leur en est faite, la plus jeune, qui a le pied léger,

Dedans la barque elle a sauté...
Les mariniers ont dérivé.
La tira lon la, etc...
Les mariniers ont dérivé [1].

N'est-il pas singulier de retrouver la même tradition chez les Berbères de l'Afrique du Nord? Un homme des Oulâd Draâ s'en étant allé bien loin cacher sa femme, « un jour qu'il était sorti pour voir ses chameaux et son esclave, laissant sa femme seule dans sa tente, elle vit un vaisseau qui arrivait de son côté; il y était envoyé par le sultan d'une terre très éloignée pour chercher, dans une des îles de la mer salée, une femme plus belle que celles qui étaient dans son pays. Celle qui était dans la tente, voyant que le vaisseau ne venait pas d'abord à elle, sortit au-devant. Les gens lui dirent: « Monte, pour voir le navire tout entier »! Elle y alla. La trouvant telle qu'ils cherchaient, ils se saisirent d'elle et l'amenèrent à leur sultan [2]. »

En Poitou, l'enlèvement a lieu dans des circonstances tout autres et la chanson y est animée d'un souffle de poésie vraiment surprenant.

Nous étions vingt ou trente
Ou trente matelots:
Le plus jeune des trente
  Eh don
La rideridon et retentire
  Eh don
La rideridon!

Le plus jeune des trente
Commence une chanson [3]...

1. Version recueillie par M. de Corcelle, *Bulletin de l'Instr. publique*, oct. 1853. Instructions de M. Ampère.

2. René Basset, *Nouveaux contes pop. berbères*, n° 106. La femme enlevée. — Id., p. 247. — L'aventure est également fréquente dans les chansons slaves. Cf. Joh. Bolte, *Kleinere Schriften zur Märchenforschung, von Reinhold Köhler*, Weimar, 1898, I, p. 465.

3. L. Pineau, *Le Folk-lore du Poitou*, p. 301.

Sur le bord de la mer une jeune fille est assise, qui entend le chant du marinier. Ce chant possède-t-il, comme le pense M. le comte Nigra[1], un pouvoir magique? Toujours est-il qu'elle en est étrangement troublée et voudrait l'apprendre.

« Montez, Bell', dans la barque !
Nous vous l'apprenderons. »

Mais, dit une variante des Sables-d'Olonne[2],

Quand la Bell' fut entrée,
Vogue, vogue, marinier, vogue !
Au large il a poussé,
Vogue, beau marinier!

Au large il a poussé.

De frayeur et de tristesse elle se met à pleurer : elle entend, dit-elle, son père qui l'appelle pour souper. Répond le marinier, pour la consoler :

« Avec moi vous soup'rez ! »
« J'entends, j'entends ma mère,
Vogue, vogue, marinier, vogue !
M'appeler pour coucher.
Vogue, beau marinier!

« M'appeler pour coucher. »
« Ne pleurez pas, la Belle,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
. . . . »
Vogue, beau marinier.

Comme dans la chanson suédoise, elle cherche à apitoyer

1. *Canti popolari del Piemonte*, Torino, 1888, p. 110. « Il potere quasi magico del canto che alletta la donna a salire sulla nave e che poi la ritiene, immemore di tutto, per molte et molte miglia di navigazione, connette questa canzone a quella dell' Eroina *(Heer Halewyn* degli Olandesi, *Kvindemorderen* dei Danesi, *Gert Olbert, Der Brautmörder, Der falsche Sänger, Ulrich u. Aennchen,* etc., dei Tedeschi, *Lady Isabel* degli Anglo-Scozzesi). Questo tratto è certamente antico, e il modo con cui è delineato nella lezione Piemontese A rende questa lezione specialmente interessante. »
2. J. Bujeaud, *Chants et chans. pop. des provinces de l'Ouest,* II, p. 184.

son ravisseur ; à moins qu'elle n'espère le tromper sur son âge et le désillusionner en se faisant passer pour une femme déjà, elle, la naïve jouvencelle !

« Mes petits enfants vont crier ! »
« Taisez-vous, la Bell', vous mentez !
La tira lon la, etc...

« Jamais d'enfant n'avez porté.
S'il plaît à Dieu, vous en aurez. »
La tira lon la, etc...

Le soir, quand elle fut dans sa chambre, « son lacet a noué ». Il lui dit, pour le couper, de prendre son épée sur la table.

La Belle a pris l'épée,
Vogue, vogue, marinier, vogue !
Dans l'cœur se l'est plongée,
Vogue, beau marinier !

En France, non plus que dans la Scandinavie, le dénoûment n'est pas toujours aussi triste. L'héroïne de la chanson poitevine, par exemple, se laisse consoler. Le galant

Regard' dedans sa poche,
Cent écus lui a donné :
« Ton père aussi ta mère
T'en ont point tant donné ! »

Les mariniers un peu partout ont chanté cette aventure : en Lorraine [1] et dans la Champagne même [2] ; mais, principalement le long des côtes, de la Normandie et de la Bretagne, en passant par Nantes, et de la Gascogne jusque dans la Catalogne et le Piémont,

Chansons italiennes et grecques.

« O marinar de la marina, o cantè-me d'üna cansun [3].
— Muntè, bela, sü la mia barca, la cansun mi la canterò ! »

1. Comte de Puymaigre, *Chants pop. du pays messin,* II, n° 32. La fille du prince.
2. Tarbé, *Romancero de Champagne,* II, p. 230. La marinier du Pont-sur-Yonne.
3. C. Nigra, *Canti popolari del Piemonte,* n° 14. Il corsaro.

oui, jusque dans les îles grecques :

Là-bas, sur le bord de la mer,
Là-bas, sur la côte[1]
Lavaient des Chiotes...

Elles lavaient et étendaient leur linge, tout en jouant sur le sable. Passe une caravelle ; la tramontane souffle,

La tramontane a soufflé
Et elle lui a relevé
Sa jupe d'argent,
Et sa jambe d'argent a paru :
La mer en a brillé,
Et toute la côte.
« Allons, enfants !
Allons, palikares !
Nous emparer
De ce qui brille devant nous.
Si c'est de l'or,
Ce sera pour nous tous ;
Si c'est du fer,
Ce sera pour notre caravelle ;
Et si c'est une jeune fille,
Elle sera pour le capitaine ! »

Dieu et Notre-Dame la Vierge voulurent que ce fût une jeune fille,

Et elle fut pour le capitaine !

Quelques-unes de ces chansons portent leur date : entre autres, celle, si jolie, du « Rapt de la jeune fille par le roi des Vendes », « Venderkongens Jomfrurov », que Sv. Grundtvig donne comme étant de la première moitié du XIIe siècle, lorsque les pirates vendes ravageaient les côtes du Danemark.

Le rapt de la damoiselle par le roi des Vendes.
DgF. n° 240.

Sur la verte pelouse les damoiselles dansaient et les chevaliers jouaient à la paume : quand le roi des Vendes, survenant avec ses douze vaisseaux, enlève quinze jeunes filles.

1. G. Georgeakis et L. Pineau, *Le Folk-Lore de Lesbos*, t. XXXI de la collection Maisonneuve, p. 157.

Mais, entre temps, la brise est tombée, et il reste là deux mois, sans pouvoir remettre à la voile.

> Dit alors le pilote, — il a dit au roi : — « Jamais nous n'aurons brise de terre, — si vous gardez ces jouvencelles. »
>
> Dit le roi des Vendes, — il sourit sous son manteau : — « Eh bien, je permets à ces damoiselles — toutes de retourner chez elles ! »

Toutefois, il faut qu'auparavant elles lui chantent « une chanson d'amour ».

> C'était petite Christine, — à demi elle tourna la tête : — « Catherinette, ô ma sœur, — commence la première, toi ! »
>
> Christine et fière Catherine, — elles se mirent à chanter : — s'en réjouirent tous les gens sur la pelouse, — aussi tous ceux venus sur les vaisseaux.

Les poissons dans l'eau et les fauves au bois s'en réjouirent,

> S'en réjouirent aussi les oiseaux sauvages, — volant autour des navires.

Mais ce fut le roi lui-même qui en eut le plus de plaisir, le roi des Vendes : il en riait de tout son cœur.

> « Maintenant, je vous permets à toutes, fières damoiselles, — de vous en aller en paix : — petite Christine et fière Catherine exceptées, — elles vont rester ici ! »

Petite Christine se lamente ; se tordant les mains, elle maudit l'heure où elle s'est éloignée de sa mère, et les chansons qu'elle a apprises, et la danse !

> C'était le roi des Vendes, — il caressa la damoiselle sur la joue : — « N'ayez souci, petite Christine, — vous serez ma reine bien-aimée !

« Vous entendez bien, petite Christine, — vous serez ma reine bien-aimée : — fière Catherine, votre sœur, — sera là pour vous servir ! »

C'était le roi du pays vende, — il prit petite Christine dans ses bras ; — il lui donna une couronne d'or, — aussi le nom de reine.

Maintenant, petite Christine — a vu le bout de ses peines ; — elle porte couronne d'or et le titre de reine — et elle couche aux côtés du roi.

Quant à fière Catherine, elle épousa un chevalier, sinon le frère du roi : et elles en envoyèrent la nouvelle à leur mère par les petits oiseaux volant au-dessus des flots [1].

Ainsi que les jeunes Danoises dans leurs chansons de danse, les fillettes, aux îles Féroé et en Islande, ont conservé, dans leurs jeux, le souvenir de pirates non moins redoutés, les Frisons.

Ronde mimée des îles Féroé.

Frísar lögdu árar í sjó,
so vildu teir frá landi ró',
jomfrú græt og hendur sló :
Latið meg ei á Frísaland fordervast [2] !

Les Frisons ont mis leurs rames à la mer, — ils veulent dériver ; — la jeune fille pleure et se tord les mains : — « Ne me laissez pas mourir au pays frison ! »

Elle les prie d'attendre : son père a des châteaux ; bien sûr, il ne la laissera pas emmener.

« Je n'ai de châteaux que ces deux-là ; — pour toi je n'en puis donner un : — certes, tu iras mourir au pays frison ! »

1. Der kom aldrig saa liden en fogel
fliffuendis offuer haffuet :
at Karen-lille och Kiersten-lille
sende iou deris moder gaffue.
Threder, edelig rider, med stoer erre !
DgF. IV, nº 240, B str. 22.

2. V.-U. Hammershaimb, FA. nº 34. Frisa visa.

De nouveau, elle les supplie : sa mère a de belles robes, elle, au moins, les donnera pour racheter sa fille.

> « Je n'ai de belles robes que ces deux-là ; — pour toi je n'en puis donner une : — certes, tu iras mourir au pays frison ! »

Mais il est quelqu'un qui la délivre : c'est son fiancé avec ses navires.

> Les Frisons mirent leurs rames à la mer, — il leur fallut bien dériver ; — la jeune fille riait en battant des mains : — « Je n'irai point mourir au pays frison ! »
>
> Frisar lögdu árar i sjó,
> so mundu teir frá landi ró',
> jomfrú ló og hendur sló :
> Ikki man eg á Frisaland fordervast [1].

Les exemples sont nombreux d'un jeune homme ou d'une jeune fille qui, abandonnés successivement par tous les membres de leur famille, ne trouvent de secours qu'auprès du bien-aimé ou d'une amante dévouée : par l'Europe entière, de la Finlande [2] à la Serbie [3], à travers l'Allemagne [4], chez les Lettes et les Vendes, ainsi que chez les Slaves de l'Ukraine [5], en Flandre et en Angleterre, l'amour partout le même a partout produit le même miracle. A cela rien de surprenant : tant il est vrai que les hommes en tous pays se ressemblent ! Mais, ce qui pourrait nous étonner, c'est que, en tous ces pays, la même idée ait revêtu la même forme : que le manteau fasse, pour ainsi dire, partout les mêmes plis.

1. Ce chantant, les jeunes filles sont divisées en deux camps : d'un côté les Frisons, de l'autre la jeune fille qu'ils enlèvent avec ses parents et ses amis. L'un après l'autre, elle appelle à son aide son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, etc. Tous refusent de la délivrer : quand arrive son fiancé et les Frisons s'enfuient.

2. F. Rühs, *Finland u. seine Bewohner*, Leipzig, 1809, p. 20.

3. Kapper, *Gesänge der Serben*, p. 255.

4. Hoffmann von Fallersleben, *Schlesische Volkslieder*, nº 23. — Mittler, *Deutsche Volkslieder*, nºs 61, 62, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 191. — K. Simrock, *Die deutschen Volkslieder*, nº 31.

5. Anastasius Grün, *Lieder aus der Ukrain*, p. 30.

Jeune homme qui arrache sa fiancée à ses ravisseurs.

En Suède.

En Suède, c'est une malheureuse enfant que ses parents ont vendue aux païens pour un morceau de pain. Au moment où le marinier qui doit l'emmener se dispose à mettre ses rames à l'eau, elle le supplie, désespérée, de tarder un instant : voici son père qui revient du bois, sûrement, il vendra ses bœufs et ses fermes pour la racheter. Mais il refuse ; et tous ils refusent : sa mère de donner son écrin d'or, sa sœur ses couronnes et son frère ses poulains. Arrive son ami :

« Och kära min fästman, ni hållen mig så kär,
Ni tager edra guldringar och lösen mig dermed ;
Så slipper jag att komma till det hedniska landet att
[förödas. »
« Och inte har jag mer än guldringar tolf,
Med sex skall jag lösa dig, de andra skall du få,
Så slipper du att komma till det hedniska landet att
[förödas ! »[1]

Il n'avait que douze anneaux d'or : il en donna six pour la racheter et lui fit cadeau des six autres.

Ce que les paysans du Småland ou des Vesterdalar chantent ainsi, les pêcheurs le répètent sur les côtes de Sicile.

En Sicile.

La figghia di lu re' mprincipi
chi si cerca a maritari,
Porta setti aneddi a jidita
e quattordici schivani[2].

C'est la fille du roi et prince, — qui cherche à se marier ; — elle porte sept anneaux aux doigts, elle a dix-sept secrétaires.

La nouvelle en vient à Tunis où ce mauvais chien de bey fait armer sept galères. Lui-même, sur sa capitane montée par trois cents matelots, prend le commandement. En approchant du port, ils changent leur coiffure, pour avoir l'air

1. E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. nº 14, I Den bortsålda. — Les ballades écossaises racontent la même chose d'une jeune fille : mais qu'il s'agit de sauver de la potence. Fr.-J. Child, EaSPB. Part IV, nº 95. The maid freed from the gallows.

2. Cité par F. Liebrecht, *Zur Volkskunde*. Voir p. 222 et suiv.

de chrétiens; puis, ils s'avancent et demandent à la princesse d'ouvrir. Elle refuse parce que, dit-elle, son mari est à la chasse : ils enfoncent la porte et enlèvent la jeune femme.

A son retour, le mari offre de l'or et de l'argent pour la racheter. En vain. De son côté, la Belle, désolée, refuse toute nourriture; puis, étrange coïncidence avec tel détail que nous avons trouvé dans les chansons scandinaves ou françaises, elle exprime la crainte que l'enfant qu'elle allaitait ne meure de faim.

> « Si tes seins sont pleins, — presse dessus et les vide aux chiens! » — « Mon lait est blanc, très blanc : — mais toi, tu as un vrai cœur de chien! »

Elle se jette à l'eau; ils la rattrapent.

Alors, elle demande au pilote d'où vient le vent. « S'il vient du sud, dit-elle, j'irai trouver mon père! »

« Miu caru patri, miu caru patri,
mi vuliti riscattari? »

« Mia cara figghia, mia cara figghia,
quantu è lu ricáttitu tò? »

« Tri liuna, tri farcuna,
quattru culonni chi d'oru su'. »

« Nu pozzu perdiri ssi dinari,
quantu è megghiu ti perdi tu! »

> « Mon cher père, mon cher père, — me voulez-vous racheter? »
>
> « Ma chère fille, ma chère fille, — quelle est ta rançon? »
>
> « Trois lions, trois faucons, — quatre colonnes qui d'or sont. »
>
> « Je ne puis perdre tant d'argent, — mieux vaut que je te perde, toi! »

Et elle va ainsi supplier, l'un après l'autre, sa mère, sa sœur, son frère : tous lui font la même réponse. Elle vient à son mari : il aimerait mieux, lui, donner tout son or que la perdre, elle.

A trois jours de là son père meurt : elle s'habille de rouge ; puis, sa mère : elle s'habille de jaune ; enfin, son frère, sa sœur : elle s'habille de vert et de blanc.

E si mori lu mè caru spusu
Di niuru arzolu m' hê vistiri.

« Mais si mourait mon époux chéri, — aussitôt de noir je me vêtirais[1] ! »

De la Sicile aux îles Baléares, c'est une courte traversée pour la chanson.

Aux îles Baléares.

A sa vorera de mar
ona donzella
hey brodaba un mocador
Bò por la Reina[2].

Au bord de la mer, — une donzelle — brodait un mouchoir, — bon pour la reine.

Tout en travaillant, sa soie tomba à l'eau : passa un marchand qui l'invita à monter dans son navire pour en choisir d'autre. Elle s'y endormit et le marchand l'enleva. La suite comme plus haut.

1. Une jolie ronde suédoise nous mime les mêmes sentiments. Une jeune fille fait semblant d'être assise dans une barque et de ramer : ses compagnes, en cercle autour d'elle, lui annoncent successivement la mort de son père, de sa mère, de son frère, de sa sœur. Chaque fois, elle répond que peu lui importe, puisque son fiancé est vivant. Mais, à la nouvelle que, lui aussi, vient de mourir : elle tombe sans connaissance.

Les jeunes filles reprennent et lui disent que son père n'est point mort, ni sa mère, ni son frère, ni sa sœur : elle ne remue. Mais, quand on lui dit que son fiancé vit toujours : elle se relève bien vite, toute joyeuse.

Cf. A.-I. Arwidsson, SFs. III, p. 233. Skön Engela. Versions de l'Ostergöthland.

2. *Die Balearen n Wiort u. Bild geschildert*, Leipzig, 1871, II, p. 263. — Cité par F. Liebrecht, *Zur Volkskunde*, p. 231.

Savaltore Struppa, qui recueillit la chanson sicilienne dans les environs de Marsala, de la bouche d'une paysanne, la croit inspirée d'un événement réel : de l'enlèvement de quelque noble damoiselle par un corsaire tunisien, vers l'an 1500.

Une telle hypothèse est inadmissible. Les versions sicilienne et suédoise, d'une part, comparées à celle des îles Féroé, d'autre part, il est indiscutable que les trois sont identiques au fond. Mais des trois la suédoise a un début qui la rend suspecte : la sicilienne, avec ses 151 vers, offre des développements poétiques qui ne sont certainement venus qu'après coup se greffer sur la souche primitive : celle-ci ne peut donc être que la chanson des Féroé[1]. Plus simple et plus naturelle, elle est, en outre, jusqu'à nos jours restée fidèle à son rôle originel d'accompagner la danse.

Mais si ces deux chansons, celle-ci et la « Venderkongens Jomfrurov », datent du temps des Frisons et des Vendes, ce que personne, croyons-nous, ne contestera, pourquoi donc les autres ne pourraient-elles avoir une origine également lointaine ? Et, dans leurs expéditions, les rudes Vikings du Nord qui emportaient avec eux « tout ce qui leur rappelait la patrie, leurs légendes, leurs chants populaires, leurs scaldes[2] », les auraient semées tout le long des côtes de l'Océan et jusque dans la Méditerranée avec les groupes des leurs qu'ils laissaient derrière eux.

De fait, le double motif de l'enlèvement par des marchands, vrais ou prétendus, et du pouvoir en quelque sorte magique du chant sur une jeune fille était connu bien avant le XIIe siècle : nous en avons la preuve dans le poème de Gudrun.

Le poème de Gudrun.

Le roi Hetel de Danemark, follement amoureux de la fille du roi Hagen d'Irlande, Hilde, et ne sachant comment l'obtenir, Frute, Horand et Wate imaginent de se faire passer pour de riches marchands obligés de fuir sa colère. Dans ce but ils équipent trois navires qu'ils char-

1. Cf. Vilmar, *Das deutsche Volkslied*, 3te Aufl., 1865, p. 226. « Dieses dem Stoffe nach ungemein schöne Lied muss eben um des Stoffes willen sehr alt sein u. weit über das 16te Jahrhundert hinausreichen. »
2. A. Fécamp, *Le poème de Gudrun*. Paris, E. Bouillon, 1892, p. 4.

gent, surtout le principal, de chevaux, de vivres, de marchandises rares ; de bijoux étincelants, de pierres précieuses.

Arrivés en Irlande, Frute étale une partie de ces richesses sur le rivage : Hetel, gagné par tant de magnificence unie à l'imposante noblesse de ces étrangers, leur fait le meilleur accueil.

Mais le plus difficile, c'est de parvenir auprès de Hilde et de lui faire savoir leur véritable mission. Ce sera l'œuvre de Horand.

Un soir, il se met à chanter : sa voix résonne si mélodieusement, que tous les assistants en sont charmés, surtout la reine et sa fille. Celle-ci, envahie d'une langueur inconnue, voudrait l'entendre toujours. Enfin, poussée par un mystérieux désir, elle fait mander Horand dans la partie du palais qui est lui réservée. A sa prière de répéter devant elle ses plus belles mélodies, Horand répond d'abord par un habile refus et trouve moyen d'introduire de suite dans la conversation une allusion à son souverain... Cependant il entonne une mélodie qu'il a apprise des elfes et dont le pouvoir est irrésistible sur toute la nature : Hilde en a bientôt subi le charme et Horand peut alors s'acquitter du message de Hetel.

Ainsi circonvenue, la jeune fille cède et Horand lui fait part du projet qu'il a conçu.

Les Danois font mine de vouloir repartir. Une dernière fois, le roi doit venir avec toute la cour, visiter les riches marchandises étalées sur le rivage. Pendant la nuit, Wate, Horand et Frute préparent tout pour l'enlèvement : toutes les richesses que renferment les navires sont débarquées, en apparence pour les exposer aux yeux du roi, en réalité pour alléger d'autant la flotte et rendre la fuite plus rapide. A l'heure dite, le lendemain, Hagen arrive. Tandis qu'on détourne son attention en lui montrant un des vaisseaux de transport et celle de la reine en soumettant à son examen les étoffes et les pierres précieuses amoncelées sur le rivage, la jeune Hilde est conduite avec ses suivantes sur le navire principal. Sur un signe de Wate, les chevaliers sont refoulés vers le rivage ou jetés par-dessus bord. Le roi, témoin de

ce tumulte soudain, comprend le piège qu'on lui a tendu... Mais il est déjà trop tard. La troupe si longtemps tenue cachée fait irruption sur le pont, l'ancre est levée, les voiles sont hissées, et les héros de Hegelingen disparaissent en jetant comme adieu au roi un dernier sarcasme.

Comme le Beówulf et comme les Nibelungen, le poème de Gudrun repose sur des chants populaires antérieurs. Le passage que nous venons de résumer ne semble-t-il pas la mise en œuvre par un arrangeur habile de nos chansons « Skjön Jomfru ganger ned til Strand », « A Nantes, à Nantes trois beaux bateaux sont arrivés » et « Nous étions vingt ou trente, ou trente matelots »? Sinon de celles-ci, d'autres alors qui leur ressemblaient beaucoup.

CHAPITRE IV

LES CHANTS D'ENLÈVEMENT. — CHANSONS DE TERRE. WALTHER ET HILDEGUND

De même qu'il s'est trouvé un poète anonyme, qui des chansons de mer, les favorites des pirates du Nord, parce qu'elles célébraient le but le plus aimé et le mobile le plus fréquent de leurs expéditions, a composé l'Odyssée germanique, cette *Gudrun* aux aventures si touchantes, ce sont aussi des chants d'enlèvement, mais des chants continentaux, cette fois, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui sont à la base d'un poème latin de la première moitié du xe siècle : le « Waltharius manu fortis » d'Ekkehard I[1].

Le « Waltharius. »

Le sujet en appartient sans nul doute à la tradition nationale des Germains ; mais nous ne savons, au juste, d'où le moine de Saint-Gall le tenait. Son œuvre n'est-elle, comme on l'a prétendu après J. Grimm, que la traduction en vers hexamètres d'un texte allemand ? A première lecture nous ne le pensons pas : nous n'y avons point l'impression qu'un chant barbare n'aurait manqué de nous laisser[2].

1. Le poème d'Ekkehard I fut revu et corrigé, de 1020 à 1031, par Ekkehard IV sous l'archevêque de Mayence, Aribo.

2. Cf. W. Scherer, *Geschichte der deutschen Litteratur,* 1883, p. 54. « Ein merkwürdiges Gedicht, nicht so sehr durch die classische Form die ihm sein Autor gab, als durch den Stoff, durch das alte Lied oder die alten Lieder, die er benutzte. » — *Waltharius,* Éd. J.-V. Scheffel et A. Holder, 1874, p. 115. « Teutonismen u. Anspielungen, welche nur aus dem Deutschen verständlich sind. — Feinsinnig hat Uhland (*Schriften zur Geschichte der deutschen Sage u. Dichtung,* I, 1865, p. 430), durch Parallelstellen gezeigt, wie Manches mit dem epischen Stil der deutschen Heldenlieder zusammenstimmt. » — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung,* 8te Ausg., 1871, I, p. 151. « Æchte alte Züge der Dichtung nicht nur, sondern selbst der Geschichte versetzen uns in die Luft, die unsere ältesten Sagen durchweht haben muss. »

A la cour du roi des Huns.

Le roi Etzel[1], régnant déjà sur la plupart des peuples germaniques, a résolu de marcher contre les Francs. A cette nouvelle, leur roi convoque à Worms, sa capitale, les chefs du peuple et ceux-ci, reconnaissant l'impossibilité de résister aux farouches envahisseurs, décident d'envoyer des otages. Le fils du roi étant trop jeune, on choisit à sa place Hagen, jeune noble de l'antique race des Troyens.

Indolis egregiæ veniens de germine Troiæ[1].

Etzel satisfait passe dans le pays burgonde, entre la Saône et le Rhône. Aussitôt le roi Herrich, en son palais de Chalon, suivant l'exemple des Francs, envoie des trésors et sa fille, la belle Hildegund, l'unique héritière de ses États.

Les Huns alors se dirigent vers le royaume des Gots, dont le roi Alpher avait, depuis longtemps fiancé son fils unique, Walther, à la fille de Herrich. Lui aussi, il fait comme les Francs et les Burgondes et donne son fils en otage à Etzel.

Après cette triomphale expédition, les Huns, chargés de trésors, s'en reviennent dans leur pays sur les bords du Danube.

Les jeunes princes et Hildegund ne tardent pas à y gagner la faveur du roi et de la reine Ospiris : celle-ci même, ayant mis toute sa confiance en la jeune fille, lui donne bientôt les clefs du palais.

Sur ces entrefaites, le roi des Francs étant mort, son successeur, Gunther refuse de payer plus longtemps le tribut. Hagen, se croyant dégagé, s'enfuit à Worms. Etzel, pour empêcher que Walther ne veuille en faire autant, le comble d'honneurs et lui donne le commandement de son armée. Une guerre éclate. Walther est victorieux. Au retour, c'est Hildegund qui lui tend la coupe de bienvenue. Walther vide la coupe, la rend à la jeune fille : et alors se passe entre eux une scène qu'il faut citer en entier[2].

1. Nous résumons le poème d'après M. A. Bossert, *La litt. allemande au moyen âge*, p. 46, et sur le texte du *Waltharius* de MM. Scheffel et A. Holder.

2. *Waltharius*, vers 28.

Walther et Hildegund.

« Tous les deux se souvenaient qu'ils avaient été fiancés. Walther dit à Hildegund : « Voilà bien longtemps que nous supportons le même exil ; nous savons tous les deux quels projets nos parents avaient jadis formés sur nous : pourquoi nous imposer un plus long silence ? » — La jeune fille, tout d'abord, se tut, ne croyant pas qu'il parlât sérieusement; enfin, elle répondit : « Pourquoi vouloir me persuader ce que tu ne penses pas ? Pourquoi prononcer des paroles que ton cœur désapprouve ? Comment puis-je croire que tu veuilles descendre jusqu'à épouser une captive ? » Walther reprit aussitôt : « Loin de moi la pensée de t'abuser ? Nous sommes seuls ici : si je savais que tes intentions répondissent aux miennes et que tu m'eusses gardé ta foi, je t'ouvrirais à l'instant même le mystère de mon cœur ! » Alors Hildegund se laissa tomber aux genoux de Walther et dit : « Appelle-moi où tu voudras, mon seigneur et mon maître ! Rien ne me sera plus doux que d'accomplir tes ordres. » « Eh bien ! reprit Walther, l'exil me pèse et le souvenir de la patrie se présente souvent à mon esprit. Je veux fuir secrètement, sans tarder. J'aurais déjà pu le faire, mais je n'ai pu me résoudre à partir sans toi. » « Ta volonté sera la mienne ! s'écria Hildegund. Que mon seigneur commande ! Pour son amour je suis prête à tout entreprendre et à tout souffrir[1]. »

Leur fuite.

Leur fuite est décidée. Walther doit offrir un banquet au roi et aux grands de la cour : pendant qu'il les fera boire, elle prendra dans le trésor royal une armure complète, deux coffrets remplis de bracelets d'or et des hameçons de pêche, car Walther se fera pêcheur et aussi oiseleur pour les nourrir tous deux pendant le voyage.

Le banquet a lieu et tout se passe comme Walther l'avait prévu : bientôt il est seul dans la salle à pouvoir se tenir debout. Alors il va rejoindre Hildegund dans la cour. Il charge son meilleur cheval de deux écrins et, lui tout armé, prêt à repousser une attaque, ils s'en vont dans la nuit. A l'aube, ils se cachent dans un bois pour ne pas être aperçus.

Au réveil, les Huns cherchent en vain leur hôte. La reine,

1. Trad. de M. Bossert. — *Waltharius*, vers 215-285.

la première, soupçonne ce qui est arrivé. Etzel, furieux, promet de couvrir d'or celui de ses chefs qui lui ramènera Walther : mais aucun n'ose se risquer. Et les fugitifs continuent leur marche.

Parvenus aux bords du Rhin, un batelier leur fait passer le fleuve. En paiement, Walther lui donne des poissons qu'il a pris la veille. Le batelier va les vendre au palais du roi. Comme ce ne sont pas des poissons du Rhin, on lui demande d'où il les tient : au portrait qu'il fait des deux étrangers, Hagen reconnaît son compagnon d'exil et se réjouit d'abord. Mais Gunther, dans l'espoir de se dédommager du tribut que les Francs ont autrefois payé aux Huns, charge douze de ses guerriers les plus braves d'aller enlever ses écrins à Walther. Hagen lui-même est contraint de se joindre à l'expédition.

Walther et Hildegund ont atteint les premières collines des Vosges. Ils se sont arrêtés, à la nuit tombante, dans un lieu désert, entouré de rochers élevés qui ne laissent qu'un étroit passage vers la plaine. Se croyant en sûreté, pour la première fois depuis leur départ, Walther a ôté son armure et s'est endormi. Hildegund veille. Tout à coup, au point du jour, elle aperçoit une troupe armée. « Voici les Huns ! » s'écrie-t-elle, je vois leurs lances reluire au soleil. » Walther reprend ses armes. Il reconnaît les Francs.

Walther attaqué par les « Franci Nebulones. »

> « Non assunt Avares hic, sed Franci Nebulones
> Cultores regionis[1]... »

Parmi eux, il n'en est qu'un qu'il craigne : Hagen, qui sait sa manière de combattre et qui, lui-même, connaît tant de ruses !

> « ... namque ille meos per prœlia mores
> Jam didicit, tenet hic etiam sat callidus artem[2]. »

Hagen fait de nouveaux efforts pour la paix ; le roi l'accuse de lâcheté : alors, renonçant à sa part de butin, il se retire sur un lieu élevé d'où il assistera au combat.

1. *Waltharius*, vers 555-556.
2. *Id.*, vers 568-569.

Grâce à l'étroitesse du passage, les Francs sont obligés d'affronter la lutte un par un. De là une série d'assauts, où les chevaliers de Gunther tombent l'un après l'autre, et que le poète décrit avec une complaisance visible. Évidemment, le moine de Saint-Gall avait pratiqué le métier.

Walther et Hagen.

Hagen reste seul pour venger l'honneur des Francs. Désespérant de vaincre Walther dans sa position, il a recours à la ruse. Il feint de se retirer avec Gunther : mais à peine Walther est-il descendu dans la plaine, qu'ils reviennent et l'attaquent.

Ce dernier combat n'est pas le moins long. Les trois guerriers, horriblement mutilés, à bout de forces, se réconcilient et Hildegund panse leurs blessures. Les Francs retournent à Worms et Walther, avec sa fiancée et ses trésors, arrive heureusement en Aquitaine.

Il y régna trente ans, aimé des Gots.

La légende de Walther au moyen âge.

Omnibus et carus post mortem obitumque parentis
Ter denis populum rexit feliciter annis [1].

La légende de ce Walther qui, peut-être, est le même que celui dont il est question dans le « Gudrúnarkviđa en forna »,[2] peut être comptée parmi les plus primitives de la tradition germanique : elle a été, en tous les cas, une des plus connues au moyen âge.

Ce sont d'abord, pour en témoigner, deux fragments en anglo-saxon, trouvés en 1860 à la bibliothèque de Copenhague, et qui d'après l'écriture semblent appartenir au IXe siècle. Puis, plus tard, Walther von der Vogelweide, obéissant aux lois d'amour de son époque, par lesquelles il était interdit à

1. *Waltharius*, vers 1449-1450. — Il fit bien d'autres exploits, chantés depuis dans les pays germaniques ; mais le « Waltharius » ne nous parle que de sa fuite du pays des Huns. Nous savons seulement par la Chronique de Novalesa, XIe s., que, vieillard, il se retira dans un cloître où il finit ses jours comme jardinier, mais non sans avoir repris aux valets du roi Desiderius les biens dont ils avaient dépouillé les moines. Cf. W. Grimm, DH. p. 40. — A. Raszmann, *Die deutsche Heldensage*, 2te Ausg., II, p. 295.

2. EL. II, p. 67, str. 20.

Valdarr Dǫnom
meþ Jarizleife...

l'amant de dévoiler le nom de sa mie, appelle la sienne Hildegund et chacun comprend l'allusion [1].

Dans les Nibelungen, nous avons, en plusieurs endroits, la confirmation que Hagen a été élevé à la cour d'Etzel. Le roi des Huns lui-même, à l'arrivée des princes burgondes, se souvient, en l'apercevant, de l'avoir gardé un certain temps près de lui en otage : « Lui et Walther d'Espagne, c'est ici qu'ils ont grandi. Je renvoyai Hagen; Walther s'enfuit avec Hildegund.

> er und von Spâne Walther: die wuohsen hie ze man.
> Hagenen sande ich widere : Walther mit Hildegunde
> [entrann. [2] »

Mais ici la tradition s'éloigne déjà du poème latin : Hagen ne s'est pas enfui; c'est le roi qui, de son gré, l'a renvoyé dans sa patrie.

Le « Biterolf [3] » fait également plusieurs fois mention de Walther à qui il donne le titre de roi d'Espagne. L'ensemble des faits y est assez conforme à ce que nous connaissons; quelques détails cependant diffèrent: par exemple, Hildegund assiste au banquet où les chefs des Huns s'enivrent et c'est même elle qui leur verse à boire.

Au XIII[e] siècle, le « Waltharius » servit de base à une œuvre plus étendue dont il n'a été retrouvé que des fragments qui décrivent le retour de Walther chez son père à Langres et les préparatifs de ses noces avec Hildegund d'Aragon [4].

Enfin on trouve dans le « Wiener Codex » le récit d'un bonhomme qui, battu par sa femme, compare les coups qu'il reçoit à ceux que portaient les géants de jadis et fait la remarque que certainement Walther et Hildegund devaient s'entendre mieux que cela [5].

1. Cf. W. Grimm, DH. p. 67. — A. Raszmann, *Die deutsche Heldensage*, II, p. 293.
2. NN. str. 156. — Cf. str. 1797.

> Er unt der von Spâne die trâten manigen stic,
> dô si hie bî Etzeln vâhten manigen wîc
> zen êrén dem künege...

3. Cf. W. Grimm, DH. p. 103.
4. Cf. A. Raszmann, *Die deutsche Heldensage*, II, p. 295.
5. Cf. W. Grimm, DH. p. 173.

Boguphalus[1] (1253) relate dans sa « Chronicon Poloniæ » une anecdote identique. Les noms des héros sont les mêmes; mais les détails s'écartent tout à fait de la tradition allemande. Walther le Fort, en son château de Tyniez près de Cracovie, enlève la fille d'un roi franc, nommée Hildegund que, la nuit, il a séduite par son chant. Mais un prince des Alemanni, à qui elle a été primitivement fiancée, se met à leur poursuite. Il les rejoint, provoque son rival et finalement tombe sous les coups de l'heureux ravisseur.

La même aventure est racontée tout au long dans la Thiđrikssaga[2], mais avec toutes sortes de variations et d'enjolivements qui la dénaturent :

Attila, roi de Suse, a fait alliance avec Erminrek et ils ont échangé des otages, douze chacun. Parmi ceux-ci Erminrek a envoyé son neveu, Walthari d'Aquitaine, qui avait alors quatre ans, dit un texte; douze, selon d'autres. Il était depuis deux ans à la cour de Suse, quand y vint Hildegund, la fille du iarl Ilias de Grèce, otage elle aussi et âgée seulement de sept hivers. Malgré leur jeunesse, Walthari et Hildegund ne tardèrent à s'aimer. Pendant un festin, le jeune prince décida son amie à fuir avec lui : ce qu'ils firent, non sans emporter quantité de l'or royal.

Attila commanda à douze de ses guerriers, parmi lesquels Högne, fils du roi Aldrian, —remarquons, en passant, qu'il n'est question ni d'amitié, ni d'aucun lien de camaraderie entre Högne, alias Hagen, et Walthari — de se mettre à leur poursuite et de les lui ramener. Aux douze le jeune prince tint tête : onze tombèrent sous ses coups ; Högne seul put s'échapper dans les bois. Au milieu de la nuit, Walthari couvert de blessures, ayant allumé du feu, y faisait cuire un quartier de sanglier : tout à coup Högne parut, l'épée

1. Cf. W. Grimm, DH. p. 174. — A. Raszmann, *Die deutsche Heldensage*, II, p. 295. — B. Symons, *Germanische Heldensage*, 2[te] Aufl., p. 99, considère cette chronique comme « eine Kompilation des 14. Jahrhunderts. » — Il faut remarquer dès maintenant que l'aventure ici se rapproche beaucoup plus des chants populaires que nous allons étudier plus loin, que le « Waltharius » lui-même.

2. Chap. 241-244.

nue. Walthari lui lança le gigot du sanglier à la tête : Högne tomba à la renverse, mais prestement relevé, à toutes jambes il s'enfuit avec un œil de moins. Et Walthari put revenir avec Hildegund auprès de son oncle Erminrek[1].

Cette légende de Walther et Hildegund que K. Simrock[2] dit tenir le milieu entre la légende de Sigfrid et celle de Dietrich de Bern, incontestablement, a joui au moyen âge d'une réelle popularité : mais il est non moins évident que, dès cette époque aussi, le thème primitif avait subi de nombreuses et profondes altérations.

J. Grimm la considère comme la part contributive des Wisigots au trésor commun de la poésie héroïque chez les nations germaniques. Interprétation de la légende.

Elle a été l'objet de bien des discussions et il en a été donné les interprétations les plus diverses, historiques et mythologiques.

W. Scherer[3], partant du principe que la légende héroïque se compose d'éléments historiques et d'éléments mythiques, identifie Walther avec Aëtius pour le double motif que ce célèbre général fut, aussi lui, dans sa jeunesse, otage auprès d'Attila et, plus tard, vainquit les Burgondes, en 435 ; mais, en même temps, il le prétend d'origine démoniaque : parce que son père se nomme Albheri, nom qui rappelle, en effet, le nain fameux, et que lui-même semble jouir d'une éternelle jeunesse. Et alors il assimile sa légende à la légende scandinave d'après laquelle Hilde, fille du roi Högne, ayant été, pendant une absence de son père, emmenée en captivité par le roi Hedin, Högne se met à la poursuite du ravisseur. Il le rejoint aux îles Orcades. Hilde va trouver son père et, au nom de Hedin, lui offre, pour l'apaiser, un collier : Högne refuse et la bataille s'engage. Toute la journée ils se battent dans une île ; le soir, ils se retirent sur leur navire. Pendant la nuit, Hilde va sur le champ de bataille et, par sa

1. On voit combien la tradition de la saga s'éloigne du « Waltharius ».
2. *Das kleine Heldenbuch*, III, p. VIII, 4e éd. — Cf. Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 8te Aufl., I, p. 150. « Nächst dem Hildebrandliede der interessanteste Rest den wir aus der epischen Volksdichtung besitzen. »
3. W. Scherer, *Wasgenstein in der Sage*, Strassburg, 1874.

magie, rend la vie aux morts : de sorte que, le lendemain matin, le combat reprend dans les mêmes conditions que la veille. Cela durera ainsi, disent les chansons, jusqu'à la fin du monde[1].

Ces rapprochements nous paraissent forcés[2].

Volontiers nous croirions, et en cela la chronique polonaise nous donnerait raison, qu'effectivement l'aventure primitive était non une fuite, mais un enlèvement, où Hagen eût été peut-être le rival de Walther, et mieux encore le père de la jeune fille.

Mais ce peut n'être là qu'une fortuite coïncidence de faits qui alors se renouvelaient journellement.

Cependant, K. Müllenhoff[3] est allé encore plus loin. A son avis, Hedin et Högne, par conséquent Walther et Hagen, ne seraient autres que, au Valhal, Heimdallr et Loke luttant à qui aura le collier de la déesse Freyja : symbole de l'éternel combat entre le jour et la nuit, entre la lumière et les ténèbres.

S'éloignant de cette mythologie, qui ne lui semble qu'un décevant mirage, Heinzel[4] a cherché à donner une explication qui fût exclusivement fondée sur l'histoire. Comme Scherer, et pour les mêmes raisons, il identifie Walther avec Aëtius et il considère la légende comme une combinaison d'éléments historiques en une sorte de roman sous l'influence de récits préexistants de fuites, d'enlèvements et de poursuites.

Enfin, W. Müller[5], qui combat avec ardeur les théories

1. Skáldskaparmál, ch. L. « Svá er sagt i kvæđum, at Hjađningar skulu svá biđa ragnarøkrs. »

2. Ils sont cependant admis par P. Herrmann, *Deutsche Mythologie*, 1898, p. 235, et par B. Symons, GHS. p. 101. « In dem Kerne der Waltharisage ist demnach immerhin mit Wahrscheinlichkeit eine auf Walthari übertragene, historisierte u. rein menschlich gewordene Erneuerung der mythischen Hildesage zu sehen, die sich bei Stämmen des Binnenlandes bildete u. wie die Hildesage im Norden zu einem poetischen Abbild der Wikingerzeit wurde, in ihrer neuen Form das Gepräge des 5. Jahrhunderts die Berührung germanischer Stämme mit Attila, zur Schau trägt. »

3. Cf. *Zeitschrift f. d. Alt.*, X, 163 ; XII, 273. — Abhandlung über Frija u. den Halsbandmythus.

4. *Uber die Walthersage*, Wien, 1888.

5. *Zur Mythologie der griech. u. deutschen Heldensage*, Heilbronn, 1889, p. 125-146.

ci-dessus, voit en Walther le représentant des Wisigoths, tandis que Hildegund serait la personnification de l'Aquitaine qu'ils ont conquise : un peuple, ou son chef[1], un héros brillant, qui, par voie de conquête, s'empare d'un pays, c'est l'homme qui, selon la coutume primitive, enlève dans la tribu voisine la femme qu'il veut épouser.

Nous doutons que les premiers auteurs de la légende aient mis à la créer l'ingéniosité qu'il a fallu pour en tirer cette allégorie.

Elle serait d'origine irlandaise

Du reste, une nouvelle hypothèse la réduit à néant — si, toutefois, elle-même est juste — et aussi les théories antérieures.

M. Ch. Andler[2], après M. S. Bugge, tout en admettant que l'auteur du poème latin soit un Allemand, remarque : que, de 850 à 900 environ, le couvent de Saint-Gall fut sous la direction d'un prieur irlandais, Gerald ; que les moines irlandais étaient d'ordinaire de fervents admirateurs de la poésie profane; que, dans ce même couvent de Saint-Gall, on a retrouvé des manuscrits de poèmes épiques irlandais ; et, enfin, que ce fut ce Gerald qui imposa, pour ainsi dire, à Ekkehard la tâche de mettre en vers latins l'histoire de Walther; ayant, en outre, relevé de nombreuses traces d'hibernismes : dans les descriptions de la nature, la forme des noms propres, l'emploi d'armes à peu près inconnues des Germains, très communes, au contraire, chez les Irlandais, la coutume tout irlandaise de couper la tête aux vaincus; observant enfin une frappante ressemblance entre les prières que Walther, en face de ses ennemis, adresse au ciel et celles de Cûchullain, il suppose que Ekkehard a eu à sa disposition de vieux manuscrits irlandais, « quibus pugna Fer-Diadis refertur ». D'autre

1. Cf. M. Croiset, *Hist. de la litt. grecque,* I, p. 90. « Tantôt on a fait d'un seul personnage le représentant de tout un peuple, tantôt on a réuni dans les légendes plusieurs héros comme un intérêt commun les avait réunis dans la réalité. »

2. *Quid ad fabulas heroïcas Germanorum Hiberni contulerint.* Turonibus, 1897, p. 99. « Quin igitur ab Alamanno poëma conditum sit, non dubitatur. Hibernica autem manu correcta quædam et retractata, eodem fere modo quo discentium rudimenta magistri emendare solent, crediderim... »

part, la nature démoniaque que certains passages du poème semblent attribuer à Walther correspond admirablement aux idées que les Irlandais se faisaient de leurs Tuatha Dê Dannan. Puis, quand, après le combat, Walther et ses adversaires se réconcilient et, en vidant des coupes, renouvellent leur pacte d'amitié, M. Ch. Andler croit qu'à la coutume irlandaise, ces coupes devaient être pleines de vin et de sang mélangés. Enfin, le fait que Hildegund panse les plaies des blessés avec des herbes lui semblant aussi essentiellement appartenir à la tradition irlandaise : de tout cela il conclut que cette légende, qui pour lui est celle de Hilde, a été empruntée aux Irlandais, « ut ipsam de Hilda fabulam germanicam ab Hibernis assumptam credere possis ».

Et cette hypothèse ainsi proposée, M. Ch. Andler l'appuie encore de cette observation : que rien n'est plus fréquent chez les Irlandais que le rapt d'une femme suivi d'une guerre.

Ainsi, les Scandinaves ont pu développer la légende de Hilde à leur façon : seulement c'est aux Irlandais qu'ils la devraient. Effectivement, cette légende se trouve dans les traditions irlandaises : néanmoins, nous n'en voulons pas ici discuter l'origine, parce que nous ne lui voyons pas le moindre rapport avec l'aventure de Walther et Hildegund.

Il y a deux parts à faire dans ce que dit M. Ch. Andler.

Que la littérature épique de l'Irlande ait exercé une influence sur la forme et maints détails du poème allemand : c'est très possible. De là à conclure que le sujet même lui soit dû, il y a loin.

Rien, dans le texte, ne dit, à propos de la scène de renouvellement du pacte, que le vin dont les coupes étaient remplies ait été mélangé de sang. Cela fût-il d'ailleurs : la coutume n'est pas seulement irlandaise, elle est à peu près générale chez les Primitifs[1]. Peut-être la retrouverait-on aujourd'hui encore chez les enfants de nos campagnes. Serait-elle

1. Cf. J. Grimm, DR. p. 193. — E.-S. Hartland, *The legend of Perseus,* II, p. 237. « Whatever may be the exact form adopted, the essence of the rite is the same and its range is world-wide. » — *Revue des Trad. pop.,* t. XII, p. 692. M. René Basset cite de nombreux exemples pris chez les peuplades sauvages les plus diverses.

vraiment si étonnante chez ces vieux Scandinaves dont Saxo nous dit qu'au moment de conclure une alliance ils arrosaient réciproquement de leur sang l'empreinte de leurs pas[1] ?

La connaissance des plantes médicinales n'était point non plus, particulière aux Irlandais. L'exemple d'Odin est probant qui, pour pénétrer auprès de Rinda qu'il aime et qui le repousse obstinément, s'habille en femme et, sous le nom de Wecha[2], se fait passer pour une « arte medicam ». Ailleurs, une simple servante de moulin n'offre-t-elle pas à Starcadr de panser ses blessures[3] ? De nos jours même, par toute l'Europe, quantité de gens continuent de soigner avec des simples; et chez les sauvages les plus arriérés les voyageurs et les missionnaires ont constaté des merveilles produites par ce traitement.

Ces détails, sur lesquels M. Ch. Andler s'appuie, au fond, ne prouvent donc rien, ni pour ni contre.

Reste l'enlèvement lui-même.

Certes, la tradition irlandaise est riche en aventures de ce genre, et, jusqu'au milieu du siècle dernier, le rapt des femmes était encore en usage dans ce pays. Mais par toute la terre nous l'avons constaté de même, comme étant l'une des formes primitives du mariage[4]. Chez les peuples germaniques notamment il a fallu les lois les plus sévères pour y mettre un terme. D'après le droit islandais non seulement le ravisseur était puni du bannissement, mais tous ceux qui avaient favorisé l'enlèvement; quelquefois même on allait jusqu'à la mise hors la loi. Chez les Wisigots, si l'homme avait eu des relations avec la femme qu'il avait enlevée, il devait abandonner toute sa fortune; de plus, il recevait deux cents coups de bâton et devenait pour toujours l'esclave de la femme ; celle-ci voulait-elle l'épouser, tous deux

1. Saxo, GD. I, p. 23. « Siquidem icturi fedus ueteres uestigia sua mutui sanguinis aspersione perfundere consueuerant. »
2. Saxo, GD. III, p. 80.
3. Id., VII, p. 198.
4. Cf. Dr Leopold von Schrœder, *Die Hochzeitsbräuche der Esten*, 1888, p. 14 et suiv. — p. 19. « In Irland war noch gegen die Mitte dieses Jahrhunderts die gewaltsame Werbung, resp. Entführung üblich. »

étaient passibles de mort. Quand on emploie des remèdes aussi énergiques contre un mal, c'est que ce mal a pénétré jusqu'au fond de l'être humain.

Est-ce d'Irlande aussi qu'est venue la pesma serbe? Au bord du Danube trente jeunes filles étendaient de la toile blanche au soleil. Survint un brillant cavalier qui leur demanda le chemin de Smédérévo. Toutes les jeunes filles baissèrent les yeux vers la terre, seule la sœur de Nicolas Martotoz ne les baissa point. « Voici, dit-elle, le chemin de Smédérovo! » Alors, le cavalier lui demanda un peu d'eau fraîche pour se désaltérer, la demoiselle prit une coupe et, retroussant le bas de son caftan, elle entra dans la rivière, emplit d'eau la coupe et la tendit au cavalier. Mais c'est bien de l'eau que le héros se souciait! Sans s'occuper de la coupe, il saisit la jeune fille, l'enleva, la mit derrière lui sur la croupe de son cheval blanc, puis, l'ayant liée de sa ceinture passée trois fois autour du corps et d'un quatrième lien, le ceinturon de son sabre, il s'élança à travers la plaine unie, comme une étoile dans le ciel clair[1].

C'est un lieu commun de la littérature populaire.

Nous savons que les Primitifs n'ont qu'un moyen de fixer le souvenir des grands événements de leur existence : le chant. Or, de tous les actes de la vie, celui-ci n'était-il pas le plus important, qui au choix d'une compagne ajoutait la gloire d'une dangereuse chevauchée ? Entre tous il a donc dû être chanté et chez tous les peuples. Les incidents, sans doute, variaient; mais le thème partout restait le même. C'est

La chanson du roi Vallemo.

> Le roi Vallemo, il selle son gris destrier, — *En secret,* — si tard il chevauche vers le gaard de la belle damoiselle.
> *Car nous nous l'étions promis ainsi dans notre jeunesse*[2] *!*

Elle lui demande ce qui l'amène à une heure si avancée de la nuit. — Sa promesse ? Certes, elle serait bien dési-

1. A. Dozon, *L'épopée serbe,* p. 170.
2. E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. I, n° 113. — Le début de la plupart des variantes danoises et de la chanson norvégienne (M.-B. Landstad, NF. n° 33) ressemble à celui des chansons de « Kvinde-

reuse de la tenir : seulement ils sont tant de gens à veiller sur elle !

« Sur moi veille mon père, sur moi veille ma mère ; — sur moi veille ma sœur, sur moi veille mon frère.

La jeune fille d'accord avec le ravisseur.

« Sur moi veille aussi mon petit bon ami : — celui que je redoute le plus, oui, c'est bien lui[1] ! »

Le roi Vallemo, lui, ne redoute personne.

Il la déguise, lui jette sur les épaules son manteau bleu et la ceint de son épée ; puis, montés sur son gris destrier, ils sortent du gaard[2]. Au milieu du bois, ils croisent les parents de la jeune fille.

« Bonjour, bonjour, ô jouvenceau ! — Où donc avez-vous pris ce petit page ? »

« Je l'ai pris chez sa mère hier, — il en a versé tant de larmes amères ! »

Un peu plus loin, ce sont ses sept frères qu'ils rencontrent; même question, même réponse.

Et quand ils arrivèrent au pré fleuri, — y rencontrèrent le bon ami de la damoiselle.

morderen ». Le séducteur promet à la jeune fille de l'emmener dans un pays merveilleux :

4. Aa eg skal före deg pá ded land,
du genge pá gullid som heran pá sand.

5. Aa eg skal före deg pá den öy,
du kan syrgjelaus liva og syndelaus döy.
(M.-B. Landstad, NF. p. 313).

Ce pays merveilleux, c'est selon W. Grimm, ADHL. p. 507, « Odains Akur », c'est-à-dire le pays des morts.

M. S. Bugge y voit la preuve que la ballade serait venue d'Angleterre où elle a, en effet, ce même début. Nous avons émis l'opinion contraire dans notre premier volume, *Les chants de Magie*, p. 267.

1. Ces strophes sont en quelque sorte traditionnelles. Elles se retrouvent dans quantité de chansons d'enlèvement et aussi dans une ronde mimée en Suède. Cf. A.-I. Arwidsson, SFs. III, nº 15.

2. Dans la chanson norvégienne, comme dans le « Waltharius », la jeune fille a soin, avant de partir, d'emplir d'or un écrin :

11. Stolt Gudbjörg hon samlar sitt gull úti skrin,
og Rikeball sadlar út gangaren sin.

« Bonjour, bonjour, ô jouvenceau ! — Où donc avez-vous pris ce petit page ? »

« Je l'ai pris chez sa mère hier, — il en a versé tant de larmes amères ! »

« Je connais bien ces joues roses, — mais je ne connais point ce harnois.

« Si ce n'était de ce brocart rouge, — bien sûr, je dirais que c'est ma petite fiancée [1] ! »

Ils vont toujours, sans faire de bruit : traversant les villages sans que les chiens aboient, les villes sans que les veilleurs les remarquent.

Si doucement ils chevauchèrent toute la nuit durant : — ne s'en réveillaient les petits oiseaux sur les branches perchés [2].

Mais, quand ils arrivèrent à la Roseraie, — l'envie vint au roi Vallemo de se reposer un peu.

Il prend son manteau, l'étend [3] ; la jeune fille s'assied dessus et lui-même s'endort, la tête sur les genoux de l'aimée. Son sommeil était si doux !

1. Dans la version suédoise de « Hillebrand » ils ne rencontrent qu'un chevalier qui demande également à Hillebrand où il a pris son page, en faisant observer qu'il n'a pas l'air bien solide en selle :

12. Mig tycks, han sitter ej väl fast i sadelen.

En Norvège c'est un vieillard qui reconnait la jeune fille. Celle-ci lui offre un anneau d'or pour qu'il ne dise rien : il refuse et veut aller avertir son père. Alors elle excite Rikeball à le tuer. Mais lui ne veut pas qu'il soit dit qu'il a tué un vieillard :

21. Ded skal 'ki spyrjast pá din faders land
at eg hogg ihel sá gamal ein mann.

2. Str. 11, de « Ridborg ». Dans SL. 1890. B. Thomasson, *Visor från Bleking*, n° 7.

3. Dans la variante norvégienne de « Veneros og stolt Œlleber » les deux fugitifs se font un lit de rameaux et de feuilles :

28. Aa dei braut kvistar, og dei braut blad,
der gjorde dei seg ei seng utaf.
(M.-B. Landstad, NF. n° 34).

« Roi Vallemo, roi Vallemo, ne dormez plus longtemps ! — J'entends les chevaux de mon père dans les verts prés[1].

« J'entends le « lour » doré de mon père : — personne n'en a sonné depuis que ma mère s'est mariée ! »

Vallemo se lève ; il prend la jeune fille dans ses bras. Dit-il :

« Aujourd'hui, *ne prononce pas mon nom !* »

Et il s'élance au-devant de ses agresseurs. D'abord il tue les sept frères de la damoiselle, puis douze mille chevaliers, et enfin le roi lui même.

« Roi Vallemo, roi Vallemo, arrêtez votre épée !
— Mon père ne méritait pas de mourir ainsi ! »

A peine ces mots elle eut dit, — le roi Vallemo reçut une blessure mortelle[2] !

1. Il est intéressant de remarquer que, d'après certaines variantes, le cheval du roi n'est pas sorti de son écurie, n'a pas vu le soleil depuis de longues années, quinze, par exemple :

No sér jeg min faders gangare grá,
som ikke hev sét sola pá femten ár.
(M.-B. Landstad, NF. n° 34, str. 23.)

2. Dans la chanson norvégienne, Rikeball vient de tuer les sept frères ainés de Gudbjörg, et son père, et son fiancé ; alors, elle lui crie d'épargner son frère le plus jeune et, ce faisant, prononce son nom, malgré la défense qu'il lui en avait faite. Au même moment, ce frère, un enfant encore, porte à Rikeball un coup mortel. M.-B. Landstad, NF. n° 33, str. 37-38. — *Id.*, n°s 23-26. — Dans une chanson grecque, Akritas, informé par un petit oiseau que sa femme a été enlevée, se met à la poursuite des ravisseurs et la leur reprend. Au retour, il s'arrête et s'endort. De ses larmes bientôt elle le réveille ; elle entend ses frères et cousins qui, au galop, descendent la montagne. Un rude combat s'ensuit, dans lequel Akritas tue tous ses adversaires. Cf. F. Liebrecht, *Zur Volkskunde,* p. 185. — De même dans l'épopée serbe, A. Dozon, p. 144, Ali le Valaque, ayant enlevé la femme de Strahinia, s'endort la tête sur les genoux de sa belle captive. Tout à coup, elle le réveille, en le frappant légèrement sur sa joue droite : « Voilà le ban Strahinia qui arrive ! » — Dans la ballade écossaise de « Erlinton », ce n'est plus contre les parents de la jeune fille que le ravisseur doit combattre, mais contre les « boldest knights » ou « the bravest outlaws », qui soudain débouchent du bois : rappelant tout à fait l'attaque de Walther par les Francs. Cf. Fr.-J. Child, EaSPB. I, n° 8.

Le roi Vallemo, il essuie le sang de son épée : — « Si tu n'étais ma fiancée, voilà ce que tu mériterais !

« Et maintenant veux-tu suivre un moribond — ou t'en retourner chez ton père ? »

« J'aime bien mieux suivre un moribond, — que de m'en retourner chez mon père ! »

Ils repartent. Ils font douze lieues à travers bois, sans que Vallemo prononce une seule parole.

« Écoutez, roi Vallemo, ce que je veux vous dire : — Pourquoi chevauchez-vous si sombre ? Pourquoi êtes-vous si découragé ? »

« Pourquoi ne chevaucherais-je si sombre ? Pourquoi ne serais-je pas découragé ? — A mon côté gauche le sang coule de mon cœur ! »

Ils arrivent au gaard. Sa mère est à la barrière. Pourquoi donc, lui demande-t-elle, sa fiancée est-elle si pâle[1] ? Certes, elle en a bien sujet : car aujourd'hui elle a vu ses sept frères étendus morts, et elle a marché dans le sang de son père.

« Mon frère chéri, aide-moi à descendre de cheval ! — Et toi, mère chérie, va me chercher un prêtre.

« Et toi, ô ma sœur chérie, prépare-moi mon lit ! — Plus jamais ne m'en relèverai ! »

Tous cherchent à le consoler, à l'encourager. En vain : il sent sa dernière heure venue et il donne sa fiancée à son frère.

1. Dans la chanson suédoise de « Hillebrand », sa mère lui demande pourquoi son sang coule : C'est, répond-t-il, son cheval qui l'a heurté contre une branche.

33. Min gångare har snafvat och jag var ej sen,
Ock stötte mig så hardt mot en apelagren.

Dans la version norvégienne, Rikkeball, avoue franchement sa blessure.

Le lendemain matin, au point du jour, — trois cadavres il y avait au logis du roi Vallemo.

L'un était celui du roi Vallemo, l'autre de sa fiancée, — *En secret* — le troisième était celui de sa mère, morte de chagrin.
Car nous nous l'étions promis ainsi dans notre jeunesse !

Cette belle chanson des paysans suédois de la province de Uppland s'est répandue, dit Sv. Grundtvig[1], partout où l'on a parlé une langue scandinave : de la Suède à l'Islande par le Danemark et la Norvège[2] jusqu'en Écosse[3]. Les variantes en sont naturellement fort nombreuses, une quarantaine au moins, dont toute une catégorie fait avant l'enlèvement séjourner pendant un certain temps, quinze ou dix-huit ans, le ravisseur à la cour du roi dont il aime la fille[4] : tel Walther chez Etzel.

Si, comme Hildegund, la jolie jouvencelle est de connivence[5] quelquefois ; si même, à l'occasion, c'est elle qui, à la veille d'être mariée contre son gré, fait prévenir l'amant préféré d'avoir à se hâter : le plus souvent cependant l'enlèvement est un rapt[6] et la jeune fille, ou la jeune femme, ainsi que nous l'avons vu dans les chansons de mer, y est la victime tantôt de son imprudence, tantôt de la violence ou de la ruse.

1. DgF. II, n° 82, p. 338.
2. Landstad nie que la chanson norvégienne soit une imitation des chansons danoises et réclame pour elle l'indépendance. « Allerede denne Begyndelse viser, at vort Fjeldfolk ikke kan have lært Visen udaf de danskė Samlinger men at den maa sælvstændig have holdt sig iblandt dem fra gamle Tider. » NF. p. 319.
3. La ballade écossaise « The Douglas Tragedy » a perdu le trait original de ne pas prononcer le nom du héros.
4. NF. n° 33, str. 1. Rickeball téner i kongins gárđ
fyri váe
i femtan vetrar og sá eit ár.
Fyri lándo sá vilde dei rađe.
5. Cf. A.-I. Arwidsson, SFs. I, n° 22. Falken Albrektson.
6. Ce que confirme absolument la chanson norvégienne de « Veneros og stolt Oelleber ». M.-B. Landstad, NF. n° 34. Veneros ayant enlevé Oelleber, rencontre le traître comte Pál qui lui demande où il a volé cette femme :
7. hvori hev du stolid ded vivid, eg möter pá veg ?

L'enlèvement par ruse.

Celle-ci, parfois, ne laisse pas d'être assez compliquée.

Solfager était une tant gracieuse femme ! — *Pendant que vous êtes jeune !* — Grand fut le danger que courut messire David.
Il me prend envie de « trouver » et de rimer [1].

Un jour qu'elle était à la barrière de son gaard, le roi vint à passer.

« O toi, Solfager, belle et jolie, — David, ton cher mari, est-il à la maison ? »

« Messire David a quitté le gaard : — de l'année il ne reviendra ! »

« Solfager, si vous voulez m'aimer : — votre vie durant, sur l'or vous marcherez !

« Solfager donnez-moi votre foi : — votre vie durant, souliers d'or rouge vous porterez ! »

« Non, point ne le ferai : — car de tout mon cœur j'aime messire David ! »

Alors il lui fit prendre un mystérieux breuvage et Solfager tomba, inanimée, tout de son long sur le sol.

Ils l'enveloppèrent d'un suaire et sur un brancard — ils la portèrent au cimetière.

Sur la pierre tombale ils la déposèrent ; — puis, ils la descendirent dans la terre.

Ils la portèrent au cimetière : — messire David au bois regarde.

Or, Solfager n'était qu'endormie. La nuit, ils la tirèrent du tombeau et la ramenèrent chez le roi d'où, plus tard, elle s'échappa pour revenir avec son mari qui était allé la voir, vêtu en pèlerin.

Sans doute, cette chanson est d'allure plutôt romanesque ;

1. A.-I. Arwidsson, SFs. n° 25. Jomfru Solfager.

mais il en est d'autres, et de nombreuses, plus barbares et toutes violentes.

L'enlèvement par la violence.

Sire Oler d'Allemagne est revenu; — *Jolie jouvencelle!* — Il s'informe de sa sœur. — *Prends bien garde à toi, sire Oler*[1]*!*

« Ta sœur, un an il y a que je ne l'ai vue : — l'ont enlevée trente valets dans notre gaard. »

Oler, chaussant bottes et éperons, monte sur son gris coursier et part. Chemin faisant, il apprend d'un petit page où sont les trente ravisseurs: il va à eux à travers bois.

Sire Oler, il fit tourner son cheval, — les trente valets il laissa en rond.

Sire Oler, il prit la bride de la damoiselle, — et, chevauchant, s'en revint chez lui.

Quand au gaard de sa mère il arriva, — sa mère à la barrière l'attendait.

« Remercie Dieu, comme il convient : — Ton frère t'a reprise vierge encore!

« Remercie Dieu, autant que tu le peux, — *Jolie jouvencelle,* — d'avoir un frère pareil! » *Prends bien garde à toi, sire Oler.*

La parenté de telles chansons avec le poème latin du moine allemand nous paraît incontestable. Incontestablement aussi, elles nous font souvenir que Helge épousa Sigrún dont il avait cependant tué le père et les frères [2]. Mais nulle part dans la légende de Walther et Hildegund nous ne trou-

1. A.-I. Arwidsson, SFs. I, nº 27. Herr Oler.
2. S. Bugge consacre tout un chapitre de son livre sur les *Helgedigtene* (p. 223) à la comparaison du chant populaire avec les poèmes eddiques. — Cf. d'autre part B. Symons, *Germanische Heldensage,* 2te Aufl., p. 101. « Die alte Form der Sage kannte vermutlich nur die gemeinsame Flucht der Liebenden (ursprünglich die Entführung) u. den Kampf Walthers mit Hagen, dem Verfolger, ursprünglich dem Vater des Mädchens. »

vons rien d'aussi primitif que cette recommandation, au premier abord si étrange, du roi Vallemo à **son amante** : « Aujourd'hui, *ne prononce pas mon nom* ! » Recommandation magique, dont nous avons appris plus haut à comprendre le sens. En l'enfreignant, la jeune fille a donné à l'adversaire du roi un pouvoir qu'il n'avait point auparavant : celui de lui porter un coup mortel.

Ne suffirait-il pas, d'ailleurs, pour être convaincu de l'ancienneté de ces chansons, d'entendre « Les plaintes de petite Hilla » ?

Les plaintes de petite Hilla.

Petite Hilla dans sa chambre est assise. — *Qui donc connaît mes tourments hormis Dieu ?* — Elle pique de soie, elle brode d'or.
Je n'ai personne au monde à qui dire mes peines[1] !

La reine lui demande pourquoi elle est toujours triste ainsi.

Dit la jeune fille :

« Un chevalier y vint au gaard de mon père, — de force il m'enleva.

« Et quand au bois fleuri nous arrivâmes : — sur l'heure s'y trouva mon père, aussi mon frère.

« Un combat il y eut, un combat si rude : — j'y perdis mon père, aussi mon frère.

« Si cruel me fut mon plus jeune frère : — à l'arçon de sa selle par les cheveux il m'attacha.

« Et il partit au galop, moi courant derrière lui : — si durement je fus heurtée !

« Si petite pierre n'y eut, — qui ne m'enlevât un lambeau de mon corps

« Si petite racine n'y eut, — qui m'accrochant ne me déchirât les pieds.

1. A.-I. Arwidsson, SFs. II, nº 107. Hilla Lillas Klagan.

« Puis, pour une cloche neuve il m'a vendue :
— elle est encore au bourg de Medlar.

« Et quantes fois j'entends la cloche sonner :
— mon cœur en ma poitrine veut se briser.

« Il m'a vendue, il a pris ma part d'héritage :
— n'ai-je pas motif de vouloir descendre au tombeau ?

« Oh ! s'il y eût eu de ma faute : — point ne me plaindrais, je pleurerais en secret ! »

Dit la reine en caressant Hilla sur sa joue pâle :
— « De ce jour je serai ta meilleure amie !

« Et plus de soucis tu n'auras, — *Qui donc connaît mes tourments hormis Dieu ?* — tant que j'aurai de l'or et du pain ! »
Je n'ai personne au monde à qui dire mes peines !

Est-ce à dire que telle ou telle de ces chansons scandinaves ait fourni le thème du « Waltharius manu fortis » ? Ce n'est point notre pensée. Nous croyons seulement que, la coutume qu'elles rappellent ayant aussi existé en Allemagne, il a dû y avoir en ce pays aussi bien qu'en Danemark [1], il y a eu certainement et dès les temps les plus reculés des chansons

1. Ce sont certainement des chants populaires qui ont inspiré Saxo quand il raconte comment Eormenric, le fils du roi Sivard, prisonnier avec son frère nourricier Gunn, chez le roi des Slaves Ismar, peu à peu gagnant la confiance du roi, y parvint au faite des honneurs. Néanmoins, les deux jeunes gens, tourmentés du désir de revoir leur patrie, s'enfuient pendant que le roi est à un banquet : trompant la surveillance de la reine et ayant puisé à pleines mains au trésor royal. Des cavaliers s'élancent à leur poursuite. Les deux fugitifs vont être repris ; mais le pont qu'ils viennent de franchir et dont ils ont eu la précaution de scier les premières traverses, s'écroule sous les chevaux de ceux qui viennent après eux. Ils sont sauvés. GD. VIII, p. 276 et suiv. — *Id.*, VIII, p. 282 et suiv. N'est-ce pas d'une chanson aussi que le chroniqueur a appris comment, la fille du roi des Gots ayant été donnée par son père au roi des Suédois, le roi Snio, qui l'avait jadis courtisée, après s'être assuré par un messager déguisé en mendiant que la jeune femme était toujours bien disposée pour lui, l'enleva, chargée des richesses de son mari. Il est à peine utile de faire remarquer qu'il y a. en somme, dans ces deux récits, toute la matière du « Waltharius ».

du même genre. Et ces chansons, Ekkehard, qui, vraisemblablement, avait manié l'épée avant la plume, les connaissait. Elles avaient jadis charmé la monotonie des longues chevauchées; au couvent, il en prit une sur laquelle, aux heures de loisir ou d'ennui, il broda[1]: précisant ce qui dans la chanson populaire reste vague, localisant les événements, développant et enjolivant, sur le modèle, si l'on veut, de poèmes irlandais, et, pour ennoblir ses héros, leur donnant des noms déjà consacrés par l'histoire et par la légende aussi.

1. Cf. B. Symons, *Germanische Heldensage*, 2te Ausg., p. 25. « Wenn auch nicht gerade ein ahd. Waltherepos, so liegen doch jedenfalls ahd. Lieder dem Gedichte zu Grunde, wofür namentlich die zahlreichen Parallelen im Ausdruck mit dem späteren mhd. Volksepos sprechen. » — Le dernier travail paru, à notre connaissance, sur le « Waltharius » est dans les « *Neue Jahrbücher f. d. klass. Alterthum* », 1899. Fasc. 8, 9, celui de Karl Strecker, « Probleme in der Waltharіusforschung. » L'auteur, résumant la question, conclut à un sujet traditionnel librement traité par un poète nourri des auteurs classiques et de la Bible.

CHAPITRE V

« HAGBARD ET SIGNE[1] »

Si dans les chants que nous avons étudiés jusqu'ici la femme tient une place considérable, l'amour, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, ne joue dans la plupart aucun rôle. Ce fait nous semble d'une exceptionnelle importance. En effet, plus on descend l'échelle sociale, plus l'amour, tel que nous l'entendons, s'efface et disparaît, et moins le mariage y est une affaire d'affection[2] : ce sentiment étant absent de nos chants, n'est-ce donc pas que ceux-ci datent d'une époque qui l'ignorait ? Époque évidemment bien lointaine puisque, dès avant le XIIe siècle, cet amour, lettrés et poètes de cour le connaissaient cependant[3], aussi divinement doux en ses joies que noble par les dévoûments qu'il inspire, et non seulement ceux-ci, mais la poésie populaire aussi à laquelle déjà il paraît avoir inspiré un de ses chants les plus beaux.

L'aventure de Hagbard et Signe dans Saxo Grammaticus.

Saxo Grammaticus raconte au livre VII de ses « Gesta Danorum[4] » :

Au retour du printemps, les fils du roi Sigarr, Alf et Alger, ayant repris la mer pour exercer la piraterie, atta-

1. Pron. : Sig'ne.
2. Cf. John Lubbock, *Les origines de la civilisation,* p. 68. « Bien que les chants des sauvages parlent ordinairement de chasse, de guerre ou de femmes, il est fort rare qu'on puisse leur appliquer le nom de chants d'amour. » — A. Junod, *Les chants et les contes des Ba-Ronga,* p. 43. « Et les chants d'amour ? A première vue, on serait tenté de supposer que les races vierges comme les Ba-Ronga, les peuples qui vivent plus près que nous de la nature, en possèdent un grand nombre. C'est une illusion. »
3. Cf. Sv. Grundtvig, *Udsigt over den nordiske Oldtids heroïske Digtning,* p. 46.
4. GD. p. 230 et suiv.

quèrent avec cent navires les trois fils du roi Hamund, Helwin, Hagbard et Hamund. Le combat fut acharné et la nuit seule y put mettre fin. Des deux côtés les pertes étaient si considérables que, le lendemain matin, au lieu de recommencer la lutte, les adversaires conclurent un pacte d'amitié.

A la même époque, un Teuton de noble naissance, Hildigisl, orgueilleux de sa belle mine et de son rang, vivait à la cour du roi Sigarr dont il courtisait la fille, Signe; mais celle-ci, qui le méprisait parce que, n'ayant rien fait lui-même pour s'illustrer, il aimait à se parer des actions des autres, avait donné son amour à un certain Hakon, célèbre par ses hauts faits. Hagbard, venu en Danemark avec ses nouveaux alliés, gagna les faveurs de la jeune fille et obtint d'elle un rendez-vous.

Hagbard à la cour du roi Sigarr.

Un jour, que ses suivantes s'entretenaient des exploits des jeunes seigneurs, Signe, comparant Hildigisl et Hakon, exprima tout haut sa préférence pour ce dernier et composa même un chant à sa louange[1]: or, il n'échappa à personne que, sous le nom de Hakon, c'était Hagbard qu'elle célébrait.

Trahison des fils de Sigarr.

De dépit, Hildigisl suborna un vieil aveugle, le conseiller Bolwis, qu'il chargea de mettre la désunion entre les fils de Sigarr et les fils de Hamund. Ce ne fut point chose difficile. Hagbard s'étant absenté, Alf et Alger attaquèrent ses frères, Helwind et Hamund, et, les ayant complètement défaits, les tuèrent. A cette nouvelle, Hagbard accourut, les battit à leur tour et leur ôta la vie. Seul Hildigisl échappa au désastre, mais, dit Saxo, « ambas nates telo traiectus ».

Hagbard les tue.

Hagbard, habillé en jeune fille, pénètre auprès de Signe.

Hagbard qui, naturellement, ne peut reparaître à la cour du roi, s'habille en femme et, ayant plus de confiance en la foi de la jeune fille que de crainte à l'idée du danger, se donnant pour une « amazone » de Hakon, chargée d'un message au roi[2], il vient trouver Signe.

1. « Nec eum simplici laudacionis genere extulisse contenta, tali concentu usa perhibetur... », p. 231.

2. « Et ne profeccioni causa deesse uideretur, pugnacem Haconis famulam profitendo, legacionem eius ad Sigarum perferre se dixit », p. 232.

On l'accueille admirablement.

Le soir, dans l'appartement des femmes, le moment venu où les servantes doivent lui laver les pieds, l'une d'elles s'étonne qu'il ait les jambes si velues et les mains si rudes[1]. A quoi la prétendue amazone répond que ce n'est point surprenant, accoutumée qu'elle est à courir par monts et par vaux, sans cesse exposée aux intempéries des saisons : tantôt faisant de longues marches à travers les bois, tantôt franchissant les eaux à la nage. Dit-elle : « Ma poitrine, enserrée dans une cotte d'acier et habituée à recevoir le choc des lances et des flèches, ne peut être douce au toucher comme la vôtre, que recouvrent un manteau et une robe unie[2]. »

Signe, qui l'a reconnu, « consentaneo dissimulacionis genere », explique à ses servantes qu'en effet il ne saurait en être autrement : il y a une grande différence entre elles qui ne sortent pas du palais, toujours occupées à des travaux de femmes, et une « Skjoldmø », maniant de sa main ensanglantée la lance et le javelot. Aussi, pour montrer en quelle estime elle tient celle-ci, et fidèle en cela aux lois de l'hospitalité d'alors, la met-elle coucher dans son propre lit avec elle.

Alors, au milieu de leurs mutuelles caresses, Hagbard demande à Signe, au cas où son père viendrait à les surprendre, si, oubliant leur amour, elle contracterait mariage : car il ne peut espérer de pardon, lui, qui, après avoir tué les fils du roi, partage, à son insu, la couche de sa fille !

Elle jure de ne pas lui survivre :

« Afin que ceux qui furent unis dans le même lit, le soient aussi dans le supplice. Dussé-je endurer les affres de la mort, je n'abandonnerai point l'homme que j'ai trouvé

1. « Cumque noctu inter pedissequas cubitum reciperetur, pedes que ei ab ancillulis lauandi officio pertegerentur, interrogatus quid hispidis adeo cruribus esset manus que parum blandi contactus haberet... », p. 232.

2. P. 233. Sed neque ferratis conclusum nexibus uber,
Aut iaculis solitum missilibusque premi,
Ad tactum uestro potuit mollescere ritu,
Quas chlamydis tegmen aut toga leuis habet.

digne de mon amour, et qui avec les premiers baisers de ma bouche a cueilli la tendre fleur de ma jeunesse[1]. »

Hagbard trahi par une servante

Hagbard, dans le ravissement où l'ont mis ces paroles, a oublié tout danger. Pourtant une servante l'a trahi ! Tout à coup, il entend les gens du roi qui viennent pour s'emparer de lui. Malgré sa bravoure et sa force, il est pris. On le conduit devant l'assemblée du peuple qui doit le juger. Bilwis, frère de Bolwis et comme lui conseiller, expose qu'il serait sage de s'attacher un héros si valeureux ; mais Bolwis réplique que, non content d'avoir privé le roi de ses deux fils, ce jeune homme vient, suprême injure, de déshonorer sa fille : il faut le condamner.

Condamné à être pendu.

La sentence fatale a été prononcée. La foule, tout à l'heure bien disposée[2], crie maintenant qu'il ne saurait y avoir de supplice trop cruel pour l'infâme. La reine elle-même se moque de lui : ironiquement, lui offrant à boire, elle l'exhorte au courage.

Hagbard saisit la coupe qu'elle lui tend. Dit-il :

« De cette main, dont j'ai tué tes deux fils, je prends ma dernière coupe, la dernière goutte de mon dernier breuvage.

« Mais, ce n'est pas invengé que je m'en irai aux Champs-Élyséens ; je ne descendrai pas impunément vers les mânes redoutables... Cette main droite s'est baignée dans un sang qui était le tien ! Cette main, qui t'a ravi, à la fleur de leur âge, les enfants que ton sein a mis au monde ! »

Et, ce disant, il lance la coupe à la figure de la reine.

Pendant ce temps, Signe a demandé à ses femmes en larmes si elles la suivraient dans sa résolution. Toutes

1. P. 234. Ut quo(s) idem fedus thori reuinxerat,
Idem supplicii contineat modus.
Nec hunc, necis sensura penas, deseram,
Quem dignum Venere constitui mea,
Qui prima nostri carpsit oris oscula,
Et floris teneri primicias tulit...

2. « ... Quo euenit, ut, qui prius nullum pene triste suffragium habuerat, omnium seuicia mulctaretur », p. 235.

ayant promis de faire aveuglément ce qu'elle aurait décidé : elle leur commande de mettre, au signal donné, le feu à leur appartement et de se pendre ensuite, afin de moins souffrir. Pour leur donner plus de courage, elle leur fait boire du vin.

La potence est dressée. Alors Hagbard, voulant éprouver la fidélité de son amante, prie qu'on suspende d'abord son manteau : pour voir, dit-il, la mine qu'il aura lui-même quand il se balancera là-haut.

Signe met le feu à sa chambre.

Le guetteur posté par Signe croyant que c'est Hagbard en personne qu'on a pendu, court en porter la nouvelle à sa jeune maîtresse. Aussitôt, celle-ci allume l'incendie : et, toutes, elles se pendent, comme elles en étaient convenues.

A cette vue, Hagbard, l'amour de son amie lui causant plus de joie que l'approche de la mort ne lui faisait de peur[1], en chantant, presse les bourreaux d'accomplir leur œuvre.

Tel est le récit du chroniqueur, un des meilleurs, certes, de tout son livre. N'est-ce pas un exquis roman d'amour? Et se peut-il imaginer rien de plus parfait en ce genre que cette ébauche aux traits si puissants? Quelle variété dans les caractères, tous si naturels cependant ! Ce prétendant, sot et vaniteux, à qui la jeune fille a préféré, d'instinct, un homme moins noble et moins beau, mais illustre, jusqu'au jour où, par hasard rencontrant le prédestiné, sans hésitation, elle se donne à lui, tout entière et jusque dans la mort; l'insoucieuse ardeur de l'amant heureux, son mépris du danger et son indifférence pour tout ce qui n'est pas son amour : ce ne sont pas là seulement personnages du XIIe siècle, en Danemark, mais de tous les temps et dans tous les pays.

L'amour était donc connu dès cette époque dans la Scandinavie et tel déjà que nous-mêmes le concevons : connu, non du seul chroniqueur, mais de la masse.

1. « Igitur Hagbarthus, regiam igni implicatam conspiciens ac notum conflagrare cubiculum, plus leticie se ex amice fide, quam meroris ex propinqua morte sentire perhibuit », p. 236.

Saxo a emprunté ce récit à la tradition.

Car ce récit, Saxo ne l'a pas imaginé[1]. En nous le donnant, il fait œuvre d'historien ; il rapporte ce qu'on lui a appris. Pour que nous ne puissions douter de sa véracité, il a soin de citer les témoignages que la tradition lui a transmis. « Et que d'aucuns ne croient que tous les vestiges de l'antiquité aient disparu : maints restes subsistent encore dans les localités environnantes, attestant que ce que nous venons de raconter est bien réellement arrivé. Hagbard a donné son nom à l'endroit où il est mort ; en outre, non loin de la tour dite de Sigarr, un tertre, qui s'élève au-dessus du sol comme une légère ondulation de terrain, fait supposer qu'il y eut là, autrefois, une habitation[2]. » Enfin, l'évêque Absalon en personne tenait d'un homme du pays qu'en labourant on avait trouvé dans le sol une poutre qui, évidemment, devait être un débris de la potence.

Pourtant ces soi-disant preuves ne nous en imposent point et, malgré la confiance qu'elles inspirent à Saxo, nous ne pouvons croire, nous, à l'authenticité d'une telle histoire : non qu'elle soit trop belle pour être vraie, mais parce que nous en jugeons les éléments trop vagues déjà et trop flottants.

Sans doute, dans les chants des scaldes norvégiens et islandais, du IXe au XIIIe siècle, nous avons l'indication que cette légende devait être généralement connue. D'après une saga du XIIe siècle, l'image de la tête barbue de Hagbard, sculptée sur bois ou dessinée en tapisserie, aurait, dès le Xe siècle, orné plus d'une maison en Islande. D'autre part, les frères Hake et Hagbard sont plusieurs fois nommés

1. Cf. C. Rosenberg, NA. I, p. 352. « Des stærkere føler man Tabet af det eller af de Oldkvad, hvori Sagnet har været besunget, og som endnu vare til; om end sagtens noget skæmmede af Tiden, i Saxes Dage, siden han meddeler betydelige Brudstykker. »

2. GD. VIII, p. 237. « Et ne cuiquam antiquitatis uestigia prorsus exoleuisse credantur, predicte rei fides presentibus locorum indiciis exhibetur, cum et Hagbarthus pago uocabulum extinctus intulerit, nec longe a Sigari oppido locus pateat, ubi plano paululum agger elacior ueteris fundi instar protuberantis humi speciem demonstrat. Sed et quidam Absaloni, trabem se eo loci repertam uidisse, narrauit, quam agrestis uomere glebam rimatus offendit. »

dans les sources islandaises, dont une est surtout remarquable en ce qu'elle nous fournit une variante sensiblement différente de la version que nous connaissons. C'est dans la Völsungasaga, en cet endroit inspirée de quelque vieux chant aujourd'hui perdu, le passage où Brynhildr répondant à Gudrún qui lui demande quels sont, à son avis, les plus grands rois : « Ce sont, dit-elle, les fils de Hamund, Hake et Hagbard ; car ils ont accompli de grands exploits à la guerre ! » Sur quoi Gudrún fait observer : « Oui, certes, ce furent de grands et illustres preux, mais pourtant Sigarr a enlevé leur sœur et a brûlé leur maison sur les autres personnes : et ils sont bien longs à en tirer vengeance[1] ! »

Comme ces fleurs, dont le vent transporte l'invisible semence et qui, de çi de là, s'épanouissent sans qu'on puisse savoir d'où elles sont venues, la légende, un peu partout dans le monde scandinave, a pris racine[2].

Localisation de la légende.

En outre de l'endroit cité par Saxo, qui doit être le Sigersted (Sigari oppidum) situé près de Ringsted, en Seeland, et de diverses autres localités en Danemark, il en existe aussi du même nom en Suède et en Norvège : et toutes, renchérissant les unes sur les autres, offrent le plus de souvenirs possible. Si Sigersted de Seeland possède « La fontaine de Signe », « Signes Brønd », dans laquelle la jeune fille, avant d'incendier son appartement, aurait jeté ses bijoux ; et si, dans la région environnante, certains tumuli passent pour renfermer les restes des deux amants et ceux du roi Sigarr : à Sigersted, dans le Halland méridional, on montrait les ruines de l'ancienne demeure du père de Signe ainsi que, non loin de là, deux hautes pierres, « Håbards Stene », que la tradition donnait pour les deux

1. Ch. xxv. « Brynhildr svarar : sonu Hámundar, Haka ok Hagbard ; þeir unnu mörg frægdarverk í hernadi. Gudrún svarar : miklir váru þeir ok ágætir, en þó nam Sigarr systur þeira, en hefir adra inni brenda, ok eru þeir seinir at hefna... »

2. Cf. C. Rosenberg, NA. II, p. 455. — E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. II, p. 101. « Alla forntidens häfdatecknare hafva förvarat minnet af Habors och Signilds trogna kärlek, och nästan alla landsorter i de tre nordiska riken hafva ännu med hvarannan en oafgjord tvist om äran att förvara deras aska och hafva varit en skådeplats för de olyckligas sista missöden. » — *Id.*, p. 104, et suiv.

montants de la potence. Au milieu des landes du Jutland, par contre, ce sont « Les pierres de la servante », « Ternestenene », où la chambrière qui trahit Hagbard et fut la cause de la mort de sa jeune maîtresse, a été enterrée vivante. Sur ces pierres toujours un petit oiseau se pose, hochant la queue : on assure que c'est l'âme de la servante maudite qui revient là pour déplorer son sort et celui des malheureux amants[1].

Il serait hors de propos de citer ici les villes et les villages qui, par tout le pays, ont de tels souvenirs à faire valoir, et, encore plus, d'entrer dans le débat qui s'est engagé au sujet de la légitimité de leurs revendications : chacune de ces localités pensant avoir seule le bon droit pour elle. En réalité, toutes peuvent avoir raison. Car, comme l'a fort bien dit Munch[2], « cette grande extension de la légende ne peut que la rendre très suspecte au point de vue historique. La plupart des légendes nationales qui, comme celle-ci, se sont localisées chez les différents peuples germaniques ou les différentes tribus de ces peuples, n'appartiennent, à le bien prendre, à aucune tribu en particulier, mais à la souche primitive du peuple ; ce sont, ainsi qu'il a déjà été montré par les légendes de Vœlund et de Niflung, généralement de vieilles légendes apportées de la patrie commune de ces peuples, puis localisées chez les différentes tribus dans les contrées où celles-ci vinrent plus tard se fixer ».

Le peuple, en effet, soit qu'il conte ou qu'il chante, ne saurait rester dans l'incertain : les personnages qu'il met en scène, il les connaît ou, tout au moins, sait des gens qui les ont connus autrefois ; quant au théâtre même des événements, les moindres coins lui en sont familiers : ceci se passait sur telle colline là-bas, auprès de tel bouquet d'arbres ; j'ai connu quelqu'un qui s'y trouvait quand cela est arrivé ; je l'ai vu !

1. Cf. pour tous ces détails l'introduction de Sv. Grundtvig, DgF. I, n° 20, p. 258 et suiv.
2. *Det norske Folks Historie,* I, p. 314.

La localisation, en pareil cas, prouve surtout une très haute antiquité[1].

Mais cette légende, malgré tout, nous ne la trouvons pour la première fois en son entier que dans Saxo. N'en existait-il donc que les éléments avant lui ? Est-ce lui vraiment qui, le premier, lui a donné un corps ? Ou bien ne pouvons-nous supposer plutôt que, constituée déjà, il l'a empruntée à la tradition orale[2] : et cela, par sa voie habituelle, par le chant ? Quelqu'un de ces chants auxquels le chroniqueur a si largement puisé la matière de son ouvrage.

De fait, une telle chanson existe.

La chanson populaire.

Très populaire encore aujourd'hui, elle était, au XVIe siècle, également connue en Danemark, en Norvège[3] et en Suède : de ce dernier pays nous la possédons sur une feuille volante de 1638 ; mais, dès 1575, l'historien danois Vedel en parlait dans sa traduction de Saxo, où il dit : « Sur l'histoire suivante de Hagbard il a été composé une chanson qu'on chante encore communément de nos jours. » Les nombreuses copies de ce temps qui nous sont parvenues montrent combien elle devait être répandue.

Cette chanson, d'aucuns prétendent qu'elle serait l'œuvre d'un poète quelconque — et même de la fin du moyen âge, qui se serait inspiré de Saxo[4].

Nous devrions, à l'analyse, pouvoir vérifier si une telle assertion est exacte.

Constatons d'abord que, si toutes les variantes se ressemblent dans leur développement, toutes aussi, elles s'éloignent sensiblement de la chronique.

1. Cf. N.-M. Petersen. DHH. p. 366. Note 1. « Sagnet om Hagbard og Signe er ældgammelt, var udbredt over hele Norden, og har ligeledes igjenem hele Middelalderen vedligeholdt sig hos Folket. Men netop dets store Udbredelse gjör det vanskeligt, ja næsten umuligt at bestemme dets oprindelige Hjem. »

2. D'après M. Axel Olrik il faudrait admettre l'existence d'un vieux poème nordique qui aurait inspiré à la fois Saxo et l'auteur de la chanson populaire, *Danske Folkeviser*, Kjbhvn, 1899, p. 79.

3. Voir dans M.-B. Landstad les chansons dont le sujet est, au fond, identique, n° 49, Gjurde Borgegreiven ; n° 77, Ridder Valivan.

4 På gränsen mellan de gamla balladerna och romanvisan stå *Hagbard och Signe*, som så länge fått gälla såsom en af våra uräldste ballader, och... » H. Schück och K. Warburg, ISLH, I, p. 153.

Nous avons vu avec quel détail Saxo expose les préliminaires de son histoire : comment naquit la haine de Sigarr pour Hagbard, d'où pour celui-ci l'impossibilité d'approcher de sa maîtresse, sinon déguisé. Sur tous ces événements la chanson est muette. Une première strophe suffit, rapide, pour nous jeter en plein dans le sujet.

DgF. n° 20.

Hagbard, le roi, et Sigvord, — ils eurent une haineuse querelle : — ce fut à cause de fière Signe, — la tant gracieuse femme !
Non, jamais vous n'aurez jeune fille aussi jolie !

Ceci, évidemment, a trait à la colère de Sigarr après que sa fille a été déshonorée. De guerres et de combats antérieurs, aucune mention.

Hagbard a fait un rêve, la nuit, et, à son réveil, il le dit à sa mère :

Rêve de Hagbard.

« Il me semblait être au ciel : — c'était une cité si belle ! — Avec fière Signe dans mes bras, — je suis tombé au travers [1]. »

Sa mère ne pouvant interpréter ce rêve : tantôt, c'est Hagbard lui-même qui va dans la montagne consulter la

1. Dans la chanson suédoise le rêve est plus poétique.

Mig tyckte jag uti lunden var
Allt med min brynja tung ;
Der rann en ros upp på min arm,
Hon var både skön och ung.

Der rann en ros upp på min arm,
Hon var både skön och ung ;
Hvar och en fogel, på qviste sutto
De månde för henne sjunga. »

« Il me semblait que j'étais au bois, — avec ma lourde armure : — y fleurit une rose sur mon bras, — elle était si belle et si fraiche.

« Y fleurit une rose sur mon bras, — elle était si belle et si fraiche ! — Tous les oiseaux, sur les branches perchés, — ne pouvaient s'empêcher de chanter en la voyant. »

E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. I, n° 22. Habor och Signild.

fille du nain ; tantôt, c'est une devineresse qu'on envoie chercher [1].

> Voilà qu'entra la devineresse, — pour interpréter le rêve. — Sa mère en sanglotant se tordait les mains ; — sa sœur à chaudes larmes pleurait.
>
> « Il vous est réservé de par la destinée — de posséder cette vierge jolie : — mais, en vérité je le dis, Hagbard, fils du roi, — pour elle vous mourrez ! »
>
> « S'il m'est réservé de par la destinée — de posséder cette vierge jolie : — bien peu m'importe si pour elle je dois mourir ! »

Nature mystérieuse de son amour.

De ce rêve inquiétant qui donne à ce début la solennité d'un prologue de tragédie grecque, nulle trace dans Saxo. Et cependant il croit aux rêves : en plus d'un endroit il nous en fournit la preuve. Pourquoi a-t-il laissé de côté celui-ci qui, pourtant, se trouve dans toutes les variantes connues de la chanson? Et d'autant plus important qu'il pourrait se faire, au fond, que ce fût lui qui mit au cœur du jeune homme l'amour de Signe, comme il était arrivé à Maxen Wledic, l'empereur de Ruvein [2].

1. En Suède, c'est la mère de Habor qui interprète le rêve. Dans une version danoise, la mère de Hagbard envoie son fils chez les nains, pour en avoir l'explication qu'elle-même ne peut trouver.

2. Dans une partie de chasse, se trouvant pris de sommeil, il s'endormit et eut une vision. Son esprit fut transporté dans une île où il y avait une grande forteresse et dans cette forteresse une salle aux murs en pierres précieuses. Dans une chaire d'or rouge une jeune fille était assise : si belle qu'il n'était pas plus facile de la regarder que le soleil dans tout son éclat. Il voulut lui jeter les bras autour du cou... et se réveilla.

Alors, il ne songea plus qu'à retrouver celle qu'il avait vue en songe ; il envoya des messagers de tous côtés ; et, quand on lui eût dit où elle demeurait, il partit avec ses troupes à travers la mer et les flots. Il marcha droit au fort et à la salle. La jeune fille était assise en sa chaire d'or. « Impératrice de Rome », dit-il, « salut ! » Il lui jeta les bras autour du cou et cette nuit-là même, il dormit avec elle. H. d'Arbois de Jubainville, LC. III, *Les Mabinogion*, par J. Loth, I, p. 155 et suiv. — Cf. *Id.*, LC. V, *L'épopée celtique en Irlande*, p. 240. Comment un chasseur, s'étant endormi près d'un tertre, apprit en rêve le séjour de la Belle Deirdire.

A n'en pas douter, l'amour de Hagbard est un amour de nature mystérieuse, de même que celui de Sigurðr pour Brynhildr, du prince irlandais pour Olwen, et de Svejdal pour sa fiancée inconnue : tous, c'est une force fatale qui les attire.

Dit Yonec :

Mes ne pocie a vus venir
ne fors de mun païs eissir
si vus ne m'eüssiez requis[1].

Hagbard laissa pousser ses cheveux[2], — il se fit faire des vêtements de femme : — puis, pour le Danemark il partit, — se donnant pour une fière damoiselle.

Hagbard, en jeune fille, auprès de Signe.

Arrivé au gaard, aussitôt il entre dans la chambre des femmes, où se tient Signe.

« Écoutez, fière Signe ! — Voulez-vous m'accorder cette faveur : — de pouvoir apprendre la couture auprès de vous ? — Si peu nombreuses sont celles qui s'y entendent ! »

Longtemps Signe reste pensive. Ne sachant que faire, elle va demander conseil à son père.

Lui dit celui-ci :

« Mettez ensemble vos affaires, — si tel est votre désir : — mais gardez-vous de messire Hagbard ! — C'est un si rusé prétendant !

« Ensemble, oui, vous pouvez rester, — si cela vous plait : — mais gardez-vous de messire Hagbard ! — Il ne saura vous tromper toutes deux.

1. Marie de France, Éd. K. Warncke. *Yonec*, vers 135.
2. Ce détail, qui ne se trouve pas dans Saxo, est certainement une interpolation récente : puisque la coutume était chez les nobles germains de porter les cheveux longs. Cf. G. Grimm, DR. p. 283 et suiv. « Æusseres Kennzeichen der Freien ist das lange lockichte Haar. » De même chez les Scandinaves. Dans un passage de la « Jomsvikinga saga » (ch. xv) nous voyons des guerriers, au moment d'être décapités, craindre que le sang ne souille leur longue chevelure. — O. Schrader, *Reallexikon der indogerm. Altertumskunde*, 1901, I, p. 315. « Für indogermanisch darf die Sitte gelten, langes Haar u. langen Bart zu tragen. »

D'après ce passage[1], il est évident que Hagbard n'est pas un inconnu à la cour du roi Sigarr : toutefois, nous ne savons encore quel grief celui-ci a contre lui, ni pourquoi il recommande tant à sa fille de se défier du rusé prétendant. Si c'était une allusion aux événements relatés par Saxo : ne semble-t-il pas que la chanson aurait eu d'autres termes pour les rappeler, plus précis et plus énergiques ?

Du reste, nous sommes loin de la tradition suivie par le chroniqueur.

Chez celui-ci, Hagbard, habillé en femme, disait être une « amazone », une « Skjoldmø[2] ». Étant donné qu'à cette époque, en effet, ainsi que nous l'avons vu plus haut, nombre de jeunes filles suivaient leurs frères à la guerre, quand elles ne dirigeaient elles-mêmes des expéditions pour leur propre compte, et qu'il y avait des bandes entières de ces « Vierges au bouclier », il n'était point étonnant que le roi Hakon en eût choisi une pour lui confier une mission auprès d'un roi voisin. Saxo doit-il cette idée à quelque variante de la tradition ? Ou bien l'a-t-il lui-même imaginée comme étant d'un emploi plus noble pour son récit ? Toujours est-il que, dans la chanson, Hagbard, ainsi qu'en Norvège Eirik chez la fille de Gjurđe[3], se présente tout simplement comme une jeune fille qui s'en vient là afin d'apprendre à travailler, à couper et à coudre[4]. Seulement, pour être sûre de recevoir un meilleur accueil,

1. Qui, d'ailleurs, nous parait adventice. Dans la version du « Visbok » de Pär Brahe (1620-1621), nº 7. « Habors Wissa », les choses se passent beaucoup plus simplement. Habor s'est laissé pousser les cheveux et a mis des vêtements de femme ; il a franchi la mer et se présente comme une jeune fille envoyée par son père pour apprendre à coudre. Signe l'accepte sans difficulté. — Cf. la version également très simple des SL. 1890, B. Thomasson, *Visor från Bleking*, nº 12. « Om Habor ».

2. Dans la chanson norvégienne, Gjurđe Borgegreiven se fait aussi passer pour une « skjeldmöyann : ce qui n'empêche qu'il dit avoir été envoyé par son père pour apprendre à ourler.

12. han sende meg hít til dinom dottri
sill' lære gullid at saume. »
M.-B. Landstad, NF. nº 49.

3. M.-B. Landstad, NF. nº 59.

4. De même Vallevan, qui se donne pour la fille du roi d'Angleterre, s'en vient demander à sa mie l'hospitalité pour la nuit. Tout en

elle se recommande de Hagbard[1] : ce qui péremptoirement prouve que, s'il est connu, il n'y a pas de sang versé entre la famille de Sigarr et lui.

C'est encore aujourd'hui la coutume en Allemagne et dans les pays du Nord que les jeunes filles, de quinze à vingt ans, aillent passer quelque temps dans une famille étrangère pour s'y perfectionner dans les travaux de leur sexe et s'y habituer aux soins du ménage. La démarche de Hagbard est donc fort naturelle. D'autre part, le rôle qu'il essaie de jouer devait singulièrement plaire au peuple par les scènes amusantes auxquelles il ne pouvait manquer de donner lieu.

> Toutes, elles étaient là assises, les belles damoiselles ; — elles cousaient à qui mieux mieux : — hormis Hagbard, le fils du roi, — il avait son aiguille à la bouche.
>
> Hormis Hagbard, le fils du roi, — il avait son aiguille à la bouche : — on ne lui offrait jamais une coupe, — qu'il ne la vidât d'un trait.

Dans certaines versions, au contraire, il se montre extraordinairement habile :

> Il sortit son petit couteau, — il savait si bien s'en servir : — il grava et les biches et les cerfs — qui courent à travers bois.

La petite servante.

Une petite servante qui l'a observé, malicieuse, ne peut tenir sa langue.

> « Jamais je n'ai vu belle damoiselle — qui sût moins bien coudre.

causant, il lui arrache son secret, apprend qu'elle l'aime en son cœur, et, le lendemain matin, l'enlève sur son navire ancré dans le voisinage. E.-J. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. I, n° 17. « Vallevans förklädning. ». — Cf. M.-B. Landstad, NF. n° 32. Alvar Leidesak.

1. DgF. n° 20, B., str. 10.

« Elle ne fait ourlet si petit, — qu'elle ne porte l'aiguille à sa bouche ; — jamais on ne lui donne coupe si grande, — qu'elle ne la vide jusqu'au fond [1]. »

« Écoute, petite servante, — ne te moque pas de moi ! — Que tu ailles ou que tu viennes, — moi, de toi je ne m'occupe ! »

Le soir venu, Hagbard a mangé au même plat que Signe: mais où sera son lit? Avec les servantes?

« J'ai porté le manteau de velours rouge, — aux côtés d'enfants de rois j'ai couché : — s'il faut que je couche avec des servantes, — de honte je mourrai ! »

Les lois de l'hospitalité veulent, nous le savons, qu'on donne à l'étranger la meilleure place au lit comme à la table.

« Écoutez, ma belle damoiselle, — je veux bien exaucer votre prière ! — Vous mangerez au même plat que moi, — à mon côté vous coucherez ! »

Les chambrières, flambeaux allumés, conduisent Hagbard et Signe dans leur chambre.

Elle mit la main sur la poitrine de Hagbard : — y brille de l'or si rouge ! — « Pourquoi les seins ne vous sont-ils venus — ainsi qu'aux autres jeunes filles ? »

« C'est la coutume au pays de mon père, — que les damoiselles aillent au thing : — voilà pourquoi les seins ne me sont venus — sous la cotte de mailles. »

1. La petite servante de la chanson suédoise fait la remarque qu'elle n'a jamais vu jeune fille aux yeux aussi hardis :

Aldrig såg jag någon stolts jungfru
Hafva tu djerfvare ögon.
E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SF. I, p. 106.

Cette réponse explique le récit de Saxo; ce sont ces derniers mots qui lui ont suggéré l'idée de la « Skjoldmø », la petite couturière étant décidément trop vulgaire pour un historien à qui il n'est affaire que de rois et de princes; et ainsi la scène du bain de pieds serait de lui : en quoi son goût s'est montré inférieur à celui du poète, anonyme auteur de la chanson.

Signe aime Hagbard qu'elle n'a jamais vu.

Comme ils sont là seuls, ils causent : et de quoi peuvent s'entretenir deux jeunes filles[1]? Hagbard demande à Signe, s'il n'est personne au monde à qui elle pense en secret.

> « Il n'est au monde personne — à qui je pense en secret : — hormis Hagbard, le fils du roi, — et je ne puis l'avoir !
>
> « Hormis Hagbard, le fils du roi : — jamais je ne l'ai de mes yeux vu : — je n'ai qu'entendu le son de son « lour » doré, — quand il se rend au thing ou en revient ! »

L'origine surnaturelle de leur amour devient de plus en plus évidente[2]. Lui, il est venu sur la foi d'un rêve; elle, elle l'aime rien que d'avoir prêté l'oreille aux accents de son « lour », de ce « lour » à la puissance magique qui a déjà séduit tant de jeunes filles ! Ainsi Sigrún aimait Helge, et Brynhildr Sigurđr avant de l'avoir jamais vu, et Menglöđ Svipdagr; ainsi Blidelille et, dans la tradition celtique, Olwen et Findchoem, qui s'était éprise de Cûchullain sur le seul récit de ses exploits[3],

Mais, que nous sommes loin de Saxo ! Le vieux clerc, en voulant tout simplifier, n'a réussi qu'à écrire une scène licencieuse et à dégrader un des plus beaux types de jeune fille qui se puisse imaginer. Sa Signe, infidèle à un premier amour, a donné à Hagbard un rendez-vous auquel celui-ci

1. Dans la chanson suédoise, c'est le matin, au lever, que cette scène se passe, et en présence de deux servantes.

2. A tort, selon nous, C. Rosenberg voit dans cet amour de deux êtres qui ne se sont jamais vus une conception romanesque du moyen âge. NA. II, p. 455.

3. Cf. S. Bugge, *Helge-Digtene*, p. 178-183.

se rend dans des circonstances sans doute imprévues de l'un et de l'autre ; mais elle ne l'en a pas moins reconnu sous son travestissement et elle n'ignore pas ce qu'elle fait en lui offrant de partager sa couche.

Combien la Signe de la chanson est plus noble et, sinon plus naturelle, plus touchante et plus digne, sans être moins amoureuse !

Son cœur n'a encore battu que pour cet inconnu : un rêve d'adolescente ! Et, ce secret d'amour, elle le tenait caché au plus profond de son âme ! Ce soir, l'aveu lui en échappe. Peut-être celle à qui elle le fait aura-t-elle pitié d'elle et, de retour auprès de Hagbard, elle trouvera le moyen de le lui faire connaître !

Lui dit cette compagne :

> « Si c'est Hagbard, le fils du roi, — que votre cœur aime : — tournez-vous, et le pressez dans vos bras ! — Si près de vous il est couché ! »
>
> « Écoutez, Hagbard, fils du roi ! — Pourquoi voulez-vous me déshonorer ainsi ? — Que n'êtes-vous venu chevauchant au gaard de mon père, — le faucon sur votre main blanche ? »
>
> « Comment serais je venu chevauchant au gaard de votre père, — le faucon sur ma main blanche ? — Chaque fois qu'il entend prononcer mon nom, — il menace de me faire pendre ! »

Pourquoi le roi Sigarr hait Hagbard.

Sigarr hait Hagbard et, ainsi qu'il est dit au début, d'une haine violente : seulement nous n'en savons toujours pas le motif. Saxo, qui l'ignorait comme nous, a imaginé pour l'expliquer cette défaite des frères de Signe et leur mort de la main de Hagbard. Le récit est admirablement composé et les événements s'y enchaînent avec une logique qu'ils n'ont pas toujours dans la réalité : malheureusement, il semble bien qu'ils soient en contradiction avec la tradition.

Si Hagbard avait tué les fils de Sigarr, celui-ci, certes, chercherait à en tirer vengeance, mais les armes à la main et selon les droits de la guerre : cela est d'autant plus sûr que, en aucun cas, Hagbard n'avait été l'agresseur. Deux fois

attaqué, pour ainsi dire, à l'improviste, il n'avait fait en tuant ses anciens amis que venger ses propres frères, traitreusement surpris par eux et mis à mort.

Il n'y avait pas de crime à cela et surtout qui méritât la pendaison.

Ce genre de supplice, très commun dans l'antiquité germano-scandinave, était, selon Tacite[1], réservé aux traîtres et aux transfuges. On ne saurait accuser Hagbard d'avoir été l'un ou l'autre. On pendait aussi les parricides, la tête couverte d'un voile noir, et les voleurs, entre deux chiens ou deux loups. Encore pour ceux-ci faisait-on une différence et ne pendait-on que ceux qui avaient volé la nuit; les autres, on les décapitait : ce qui était beaucoup moins infamant. Mais on pendait également l'homme qui avait fait violence à une femme ou séduit une jeune fille.

C'est la menace que, sans cesse, dans les chants populaires, un père ou une mère font à l'amant trop aventureux.

« Herr Redevall den skall jag låta hänga i qvist,
och dig så vill jag låta steka på spett. »

« Sire Redevall, je le ferai pendre à une branche, — et toi je te ferai rôtir[2]. »

dit une chanson suédoise. De même, en Danemark, la mère de Mettelille à sa fille qui vient de lui avouer que Medelvold l'a séduite :

« Da vil jeg lade ham hænge,
Og dig udaf Landet bortsende[3]! »

« Je le ferai pendre, lui ; — et toi, je te chasserai du pays ! »

C'est aussi la crainte que, dans la forêt de Morois, Tristan exprime à Iseut :

1. Proditores et transfugas arboribus suspendunt, *Germania,* 12. — Cf. J. Grimm, DR. p. 682 et suiv. — P. 687. « In früherer zeit scheinen knechte gehängt, edele enthauptet zu werden. »
2. E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SFv. I, nº 51, p. 274.
3. DgF. nº 271. A., str. 12.

Dame, le roi nous fait chercher.
S'il nous trouvait et pouvait prendre
Il nous ferait brûler ou pendre.

Le roi Sigarr ne peut donc haïr en Hagbard le meurtrier de ses fils, mais seulement l'amoureux de sa fille : cet amoureux dont nous avons vu plus haut qu'il redoutait tant les ruses.

Hagbard s'est déjà présenté à la cour et a demandé au roi la main de Signe[1] : celui-ci ou ne lui a rien répondu, ou bien s'est moqué de lui.

> « Au gaard de votre père je suis venu, — le faucon sur le poing et suivi de mes chiens : — c'était votre cher père, — tant il s'est moqué de moi[2] ! »

D'après une version, il l'aurait même brutalement éconduit.

> « Eders Fader sagde mig bradelig ney[3] ! »

Pourquoi n'a-t-il pas été accepté? Est-ce simplement parce que Sigarr avait en vue d'autres prétendants : tel le roi Budle pour sa fille Brynhildr ? Nous l'ignorons.

Mais, dira-t-on, Signe doit, en ce cas, connaître Hagbard, s'il est déjà venu au gaard. Cette conséquence n'est nullement nécessaire. Est-ce que dans les Nibelungen, Sigfrid ne reste pas toute une année à la cour des princes burgondes sans réussir à apercevoir Kriemhilt ? Les femmes vivaient en ce temps-là retirées dans leurs appartements, qui étaient absolument isolés de ceux des hommes. L'ignorance en laquelle Signe se trouve de ce qui a pu se passer chez son père est donc tout à fait compréhensible.

Maintenant, que le bien-aimé est auprès d'elle, elle ne pense plus qu'au danger qu'il court : si son père vient à le découvrir, il y va de leur vie à tous deux.

1. DgF. nº 20. B. C. F. H.
2. DgF. nº 20. E., str. 25.
3. DgF. nº 20. Tragica, nº 1, str. 48.

Il la rassure :

« A mon chevet il y a — ma cotte et mon épée : — ne me font peur cent hardis courtisans, — et quand ils m'attaqueraient tous à la fois ! »

Trabison de la petite servante.

Ils se croyaient bien seuls, tandis qu'ils s'entretenaient ainsi ; mais,

Une maudite servante il y avait[1], — qui les écoutait : — sa bonne épée elle lui vola, — aussi sa cotte bleue.

Sa bonne épée elle lui vola, — aussi sa cotte bleue ; — elle alla trouver le roi Sigarr, — elle lui dit ces paroles :

« Roi Sigarr, levez-vous ! — Trop longtemps vous avez dormi ! — C'est Hagbard, le fils du roi ! — Il est couché avec votre fille ! »

« Tais-toi, servante ! — Ne mens pas sur elle ! — Demain, avant que le soleil se couche, — je te ferai brûler. »

« Écoutez, roi Sigarr, — vous pouvez bien m'en croire : — de Hagbard voici la bonne épée, — aussi sa cotte bleue ! »

C'était le roi Sigarr, — par tout le gaard il cria : — « Debout, tous, mes hommes ! — Mettez votre cotte d'armes !

« Debout, tous, mes hommes ! — Mettez votre cotte d'armes, sans manquer ! — Hagbard, le fils du roi est ici ! — C'est un guerrier si valeureux. »

Ne dormait guère fière Signe ; — elle entendit tout cela : — « Réveillez-vous, Hagbard, fils du roi ! — C'est mon père qui appelle ainsi. »

1. Le rôle de cette servante reparait dans beaucoup d'autres chansons, en particulier dans celle de « Knut Liten og Sylvelin ». M.-B. Landstad, NF. n° 27. — De même, dans Saxo, c'est une servante qui découvre à Scott que sa femme a payé des mercenaires pour le tuer. GD. II, p. 46.

Hagbard saute du lit; il veut saisir son épée, mettre sa bonne cotte de mailles : l'une et l'autre ont disparu.

> Ils cognaient à la porte — avec leurs épieux et leurs lances : — « Lève-toi, Hagbard, fils du roi ! — Descends dans la cour ! »

A la porte, il tue trente hommes.

> Les uns, il les frappait avec les poings; — les autres, il les frappait avec les pieds : — il y en avait bien sept et sept fois vingt — d'étendus morts devant la chambre de Signe.
>
> Ils prirent Hagbard, le fils du roi, — ils lui mirent des liens : — tous, il les rompit, — comme s'ils eussent été de paille.
>
> Honte soit à la servante ! — Elle, qui donna ce conseil : — « Vous n'attacherez point Hagbard ce jourd'hui, — si ce n'est avec un cheveu de Signe !
>
> « Prenez un cheveu sur la tête de petite Signe — et liez-en les mains de Hagbard : — son cœur se brisera — plutôt qu'il ne le casse ! »

Ce firent-ils, et alors on eût pu croire qu'ils avaient rivé des chaînes aux mains du héros.

Trait de magie.

Le moyen, que vient d'indiquer cette servante, semble un enfantillage. J.-C. Hauch y voit la trace des idées chevaleresques du moyen âge, « alors que la fantaisie avait donné à l'amour un empire qui ne peut se comparer qu'à celui de la religion, et où tout ce qui avait appartenu à l'être aimé était considéré comme une sorte de relique, à laquelle aucune chose terrestre ne pouvait se mesurer[1]. »

Nous ne sommes point de cet avis. En réalité, c'est un nouveau trait, aujourd'hui incompris, de l'époque primitive où naquit la chanson : alors la servante conseille d'attacher

1. *Bemærkninger over nogle ved Christendommen modificerede Oldtidsminder i vore Viser fra Middelalderen,* Kjbhvn, 1866, p. 57. — Cf. C. Rosenberg, NA. II, p. 455.

Hagbard avec un cheveu de Signe, parce que, magicienne, elle sait que ce cheveu est un charme puissant qu'il ne pourra rompre[1], à moins de briser la vie même de la jeune fille, idée plus que suffisante pour paralyser tous ses mouvements, pour anéantir en lui toute velléité de plus longue résistance.

Ce détail, Saxo n'en fait pas mention : soit qu'il n'ait pas voulu, lui, prêtre, contribuer à répandre et à fortifier les croyances païennes du passé ; soit que, ce qui nous paraît bien plus probable, il n'ait vu dans ce fait de lier un homme aussi brave et aussi vigoureux avec un cheveu de son amante qu'une puérile galanterie.

Cependant, toutes les variantes de la chanson le possèdent. Il appartient donc bien au poète populaire qui ne peut l'avoir trouvé qu'à une époque où, naturellement, une telle croyance était encore commune.

La condamnation de Hagbard.

Hagbard ainsi attaché, Saxo, qui a arrangé, expliqué à sa façon tout son récit, qui a mis les choses au point, les a rationalisées selon les us et coutumes de son temps, le fait conduire devant l'assemblée du peuple, pour être jugé. Les uns parlent pour, les autres contre lui : il serait acquitté, si le maudit conseiller Bolwis ne rappelait au roi que celui qui lui a tué ses fils est le même qui vient de ravir l'honneur de sa fille...

Et Hagbard est condamné.

En réalité, il n'a pas fallu tant de formalités.

Le jugement devant l'assemblée du peuple n'a lieu que pour prévenir les réclamations et poursuites vengeresses de la famille du coupable ; or, d'après le droit primitif des peuples du Nord, comme de ceux de la Grèce, quiconque

1. Cf. A. Junod, *Les contes et les chants des Ba-Ronga*, p. 279. « Il demanda un endroit pour dormir et on lui offrit un lit. Djiwaô fit semblant de sommeiller, mais il veillait. Sakatabéla alla se coucher dans une autre chambre. Elle se leva durant la nuit et voulut empoigner Djiwaô ; mais voilà le chien qui lui mord les jambes. Elle réveilla le jeune homme, se coupa un cheveu et le lui donna afin qu'il attachât le chien au pied du lit... » — De même dans le Highland, une sorcière prie un chasseur d'attacher ses deux chiens avec un cheveu qu'elle lui donne. Cf. E.-S. Hartland, *The legend of Perseus*, II, pp. 65-72 ; III, p. 113.

trouve un homme couché avec sa femme, sa mère, sa sœur ou sa fille, a le droit de le tuer sur-le-champ et personne ne peut exiger de lui une composition[1].

Le délit de Hagbard était flagrant : le jugement de Saxo est donc un contre-sens.

La chanson, elle, reste dans le vrai. Le séducteur n'ayant pas été tué sur le fait, comme cela aurait pu lui arriver, on va lui faire subir le supplice qu'il a mérité : immédiatement on le conduit à la potence.

D'après Saxo, il a été convenu entre les deux jeunes gens que, s'il était pris et mené à la mort, elle, de son côté, mettrait le feu à sa chambre. Et c'est au milieu de leurs épanchements d'amour qu'ils auraient tenu cette lugubre conversation, qu'ils auraient pris cette résolution !

La chanson plus vraie que le récit de Saxo.

La chanson, là encore, nous semble infiniment plus naturelle[2]. Dans les délices de leur rencontre ils n'ont point songé à ce qu'elle ferait, s'il était surpris : cela ne pouvait guère leur venir à l'esprit. Ce n'est pourtant pas non plus quand les hommes d'armes du roi sont venus ébranler leur porte qu'ils auraient eu le temps de se concerter[3].

Hagbard à la potence.

Non. Hagbard, au pied du gibet, montre la même force d'âme, le même mépris de la mort que, par exemple, Ragnarr Loðbrog dans la fosse aux serpents : ironique, insensible pour lui-même, il dit à ses bourreaux qu'il voudrait bien juger de l'air qu'il aura quand il pendra là-haut, et il leur demande d'y attacher d'abord son manteau.

1. Cf. Joh. Steenstrup, *Indledning i Normannertiden*, p. 321. — J. Grimm, DR. p. 743. « Auch bei den Griechen fand keine Klage statt, wenn jemand den Buhlen erschlug, den er bei seiner Frau, Mutter, Schwester, Tochter oder bei dem Kebsweibe, mit welcher er freie Kinder zeugte, ertappt hatte. »

2. Notamment dans la version déjà citée de Thomasson, *Visor från Bleking*, nº 12, SL. 1890, B.

3. D'après la chanson suédoise, c'est au moment de partir pour la potence que Habor demande cette preuve d'amour à Signild.

« Hören I, stolts Signil liten,
I låten god kärlek vinna !
När I sen min kappa hänga,
Låten eder i buren brinna ! »

E.-G. Geijer och A.-A. Afzelius, SF. I, p. 110.

Signe met le feu à sa chambre. Pourquoi?

Les bourreaux, bons enfants, y consentent.

Est-ce une sentinelle placée là exprès qui vient avertir Signe ? Ou bien, la jeune fille apercevant de loin ce manteau qui flotte, croit-elle que c'est Hagbard que l'on vient d'exécuter ? Il suffit qu'elle sache que c'est l'heure où il va mourir.

> Dit fière petite Signe, — elle prononça ces paroles dignes de louange : — « Moi-même, aujourd'hui je me tuerai ! — J'irai retrouver Hagbard en Paradis [1].
>
> « Si nombreux sont au gaard du roi — ceux qui se réjouissent de la mort de Hagbard : — Aujourd'hui je le vengerai — sur leurs fiancées ! »
>
> C'était fière Signe, — elle mit le feu à tous les coins ; — elle-même, elle s'étouffa sous les oreillers bleus.

Tout cela est naturel et simplement dit. Au contraire, dans Saxo, quelle mise en scène ! Dans ses appartements, Signe, fidèle à l'engagement qu'elle a pris avec Hagbard, dispose tout pour mourir. D'abord, elle s'est assurée de ses femmes, servantes et compagnes, qui lui ont promis de la suivre dans la mort. Tout est prêt. Elle n'attend plus que la nouvelle du supplice de Hagbard. Dans l'intervalle, pour leur donner du cœur, elle leur fait boire du vin. Enfin, on vient dire qu'on a vu le corps du jeune homme se balancer au gibet : aussitôt le feu est mis et, toutes, elles se pendent.

L'invraisemblance est manifeste. S'il s'est trouvé dans l'entourage de Signe une servante pour la trahir et voler les armes de Hagbard, comment eût-il été possible d'arrêter de semblables dispositions, sans qu'il en transpirât rien ?

La chanson, telle que nous l'avons citée, est seule dans

1. Och melthe det stolthenn Sinnelille,
hun melthe it ord med pris :
« I dag skal ieg mig selffuer døde,
finde Hauffbor y Paradis... »
DgF. nº 20, B., str. 46.

Ce détail, absolument contraire à la foi chrétienne, montre à lui seul que la chanson est païenne, conséquemment ancienne.

le vrai : car bien des variantes ont, elles aussi, brodé sur le thème primitif.

Tantôt, c'est Hagbard qui, une fois pris, au moment où on l'entraîne au supplice, s'écrie :

> « Je vous en prie, Signe, ma bien-aimée, — donnez-moi une preuve de votre amour : — dès que vous me verrez pendu, — incendiez votre chambre [1] ! »

Et elle le lui promet.

Tantôt, c'est Signe, qui supplie Hagbard d'implorer la pitié de ses deux tantes, afin qu'elles intercèdent pour lui.

> Répondit Hagbard, le fils du roi, — en si grande colère : — « Peu m'importe la vie — que je devrais à la prière des femmes [2] ! »

Il mourra heureux, pourvu qu'elle veuille mourir avec lui !

Si les choses se fussent passées ainsi, au su de tout le monde, il est à croire qu'on eût pris des mesures pour empêcher la fille du roi d'accomplir son dessein.

Non, nous le répétons, Signe ne peut avoir agi que de son propre mouvement et c'est à l'insu de tous qu'elle a mis le feu à ses appartements.

Se considérant comme la femme de Hagbard, elle a voulu, en épouse fidèle, le suivre dans la mort : ainsi, dans l'ancienne Grèce, on chantait d'Évadné, la fille d'Iphis, qui s'était précipitée dans le bûcher de Kapaneus [3]. Ce n'était pas un sacrifice redouté qu'elle accomplissait, mais pour elle un honneur et un service d'amour volontiers rendu : non chez les Germains seulement, chez tous les peuples

Par fidélité et pour le venger?

1. DgF. n° 20. C., str. 21.
2. DgF. n° 20. D., str. 44.
3. L. Preller, *Gr. Myth.*, 3te Aufl., 2ter Band., p. 365. — Cf. A. Réville, *Les religions des non civilisés*, I, p. 250. Coutume fréquente dans la Colombie britannique et chez les Hurons en Floride. — J. Grimm, DR. p. 451. « Der Leiche des Herrn folgten Pferde, Habichte u. Knechte mit in die Unterwelt : auch die Frauen begleiteten ihren Ehemann in den Tod. » — H. d'Arbois de Jubainville, *Introd. à l'étude de la litt. celtique*, p. 157. — Cæsar, *De bello gallico*, VI, cap. XIX. — Pomponius Mela, III, 2.

indo-européens, les mythes des dieux, la légende héroïque et l'histoire nous en fournissent des exemples. Dans les pays scandinaves, en particulier : Nanna meurt sur le bûcher de Baldr ; Brynhildr se fait brûler en même temps que Sigurđr avec toutes ses richesses et huit valets et cinq servantes et deux faucons ; de même, dans Saxo, l'épouse d'Asmund, Gunnild, se tue pour ne pas survivre à son mari[1] ! Plus qu'une preuve d'amour, c'était un devoir strict, ainsi que nous le voyons par la courageuse Signy, épouse de Siggeirr[2]. Celui-ci lui a tué son père et tous ses frères, sauf un, Sigmundr, qu'elle ne cesse d'exciter à tirer une éclatante vengeance du meurtrier de leur famille. Sigmundr, un jour, réussit à mettre le feu au hall du roi Siggeirr. Il presse sa sœur de sortir. Mais Signy refuse. L'embrassant une dernière fois, elle s'élance au plus fort des flammes : après avoir accompli son devoir de fille, elle tenait à faire son devoir d'épouse.

Hagbard mourant d'une mort infâme, Signe ne pouvait se jeter dans le bûcher auprès de lui. Comme Brynhildr, elle s'en dresse un pour elle, grandiose. C'est afin d'aller rejoindre Hagbard qu'elle se livre aux flammes ; mais c'est, en même temps, pour frapper en ce qu'ils ont de plus cher ceux qui sont coupables de sa mort qu'elle brûle avec elle ses suivantes, leurs fiancées, lui faisant ainsi, non au Paradis, comme dit le poète oublieux, mais au Valhal un touchant et poétique cortège.

> « Si nombreux sont au gaard de mon père, —
> ceux qui sont la cause de votre mort ! — Je m'en
> vengerai — sur leurs fiancées[3] ! »

Ce faisant, tout en obéissant à son amour, elle accomplit cet autre devoir que nous savons être sacré entre tous, celui de la vengeance.

1. GD. I, p. 27. « Cuius coniux Gunnilda, ne ei superesset, spiritum sibi ferro surripuit. »
2. VS. VIII. Siđan kysti hón Sigmund bróđur sinn ok Sinfjǫtla ok gekk inn í eldinn ok bađ þá vel fara ; siđan fekk hón þar bana međ Siggeiri konungi ok allri hirđ sinni. »
3. DgF. nº 20. D., str. 46.

Une chanson des îles Féroé[1], au sujet, du reste, tout différent, confirme cette interprétation.

Tístram aimant Ísin, ses parents, pour les séparer, l'envoyèrent au roi de Frakkland avec des lettres où ils priaient celui-ci de le marier à sa fille, sinon, de le tuer. Tístram refusa d'épouser et on le tua.

A cette nouvelle, Ísin arma une barque et mit à la voile pour le pays des Francs.

> Si secrètement sur le rivage elle s'en vint, — nul ne l'avait remarquée : — elle y brûla les femmes et les enfants — au gaard où elle arriva.

Au roi qui lui demande pourquoi elle a fait cela

> Répondit damoiselle Isin, — en tant grande peine : — « A messire Tístram — pourquoi si cruellement as-tu pris la vie ? »

. . . .

> Ce fut alors damoiselle Ísin, — du bûcher elle s'en alla : — elle s'en vint à la potence, — où Tístram était pendu.

Et, ayant détaché le corps inanimé de son amant, elle le déposa dans la terre verte : oui, en vérité cela m'a été dit, de chagrin alors son cœur se brisa.

Cependant, la coutume qui nous a expliqué la pendaison de Hagbard peut aussi nous donner une autre raison de la mort de son amante. Signe, surprise avec un homme, est coupable d'un crime qu'elle doit expier : la peine, c'est le feu. Tous les textes de lois germaniques l'attestent et les chansons le confirment. Ou parce qu'elle même a été condamnée?

Dit une mère à sa fille :

> « Toi, je te ferai griller — et lui, je le ferai pendre aux branches[2] ! »

Si l'on admet qu'elle ait été condamnée, c'est donc le

1. V.-U. Hammershaimb, FA. nº 26. Tistrams táttur.
2. DgF. nº 271. C., str. 6.

supplice qui lui a été infligé. Effectivement, les détails avec lesquels Saxo raconte cette scène rappellent tout à fait ce qui, au témoignage de saint Boniface[1], avait lieu en pareille circonstance chez les anciens Saxons: ceux-ci, d'abord, obligeaient la femme adultère à s'étrangler de ses propres mains, puis, au-dessus du bûcher où ils avaient brûlé son corps, ils pendaient son complice.

N'est-il pas à supposer que si la chanson s'était inspirée de la chronique, elle eût, elle aussi, conservé un trait de mœurs aussi curieux? Or, nulle part, elle n'y fait même allusion. Un ou deux vers lui suffisent pour dire simplement que, à la vue du manteau de Hagbard flottant à la potence, Signe se rendit dans sa chambre et y mit le feu. Deux variantes[2] ajoutent seulement que, cela fait, elle s'étouffa sous des oreillers; une troisième, qu'elle se tua[3]. Sur ce point encore le poète se montre plus vrai que l'historien.

A son habitude Saxo a orné son récit de détails qui, avec raison, lui ont paru pittoresques : mais ils n'avaient que faire dans la légende de Signe.

Les tînt-il de la tradition, il resterait que celle-ci, bien avant le XII[e] siècle avait oublié la donnée originale : le type de l'amoureuse Signe s'étant développé dans le sens de la fidélité, la mort, que primitivement elle avait dû subir, peu à peu aurait été attribuée à son initiative. Car, cela ne peut pas faire le moindre doute: de même qu'il est impossible qu'il y ait eu entente préalable entre les deux amants; de

1. Cité par O. Schrader, *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, I. p. 156. « Nam in antiqua Saxonia, si virgo paternam domum cum adulterio maculaverit vel si mulier maritata, perdito foedere matrimonii adulterium perpetraverit, aliquando cogunt eam, propria manu per laqueum suspensam, vitam finire; et super bustum illius, incensæ et concrematae, corruptorem ejus suspendunt. »

2. B. str. 48. Det var stolthenn Sinnelille,
satte ild y hver enn vraa:
sig selffuer monne hun quelle
alt under di bolster blaa.

Et G. str. 57.

3. H. str. 48. Der hun saae hans kappe ophenge,
hun tenckte, det var hannem selff:
sette hun ild paa hendis bur
koc stack sig selff ihiel.

même, ni dans Saxo, ni dans la chanson, le roi n'a condamné sa fille.

> Dit le petit valet — en jupe rouge :— « C'est fière Signe, qui dans sa chambre brûle — avec tant de belles jeunes filles ! »
>
> « Qu'on descende mon manteau ! — Vous pouvez bien le mettre à terre. — Eussè-je cent mille vies, — je ne voudrais d'aucune ! »
>
> « Que les uns courent au « bûr » : — ne laissez pas brûler petite Signe ! — Que les autres courent au gibet : — ne laissez pas pendre Hagbard ! »
>
> Et quand ils vinrent au gibet, — y était Hagbard pendu ; — et quand ils vinrent au « bûr », — y était petite Signe brûlée.
>
> « Si auparavant j'avais su — que leur amour fût si fort : — non, je n'aurais permis ce qui s'est fait aujourd'hui, — pour le Danemark entier ! »

Les événements se sont précipités. En quatre strophes le chanteur populaire saute du lieu de l'exécution à la cour, de la cour au « bûr », puis au gibet d'où il revient auprès du roi qui se lamente. Tout cela sans aucune transition. L'extrême simplicité égale l'art le plus achevé.

> Hagbard était pendu et petite Signe était brûlée : — ce fut un crime si grand ! — Alors ils prirent la maudite servante — et, vivante, ils la mirent en terre.
> *Non, jamais vous n'aurez jeune fille aussi jolie !*

A cette comparaison entre la chronique latine et la chanson populaire, il a paru en faveur de celle-ci que la suite des événements y est plus logique, les caractères moins compliqués, les mœurs plus primitives : d'où nous croyons pouvoir conclure qu'elle lui est antérieure.

La chanson antérieure à l'histoire.

Et nous disons maintenant, ce que nous avions supposé a priori, que Saxo ayant, à la façon de tous les chroniqueurs d'autrefois, utilisé comme principaux documents les

chants traditionnels de sa nation, parmi ceux-ci il en fut un de « Habgard et Signe » : jailli du cœur du peuple, c'est ce chant qui, de temps immémorial, a porté la légende par tous les pays scandinaves. « Bien que le ton en ait un peu baissé, que le son en soit devenu plus mat, ce n'en est pas moins notre humble chanson qui, jadis, fut chantée aux oreilles de Saxo, comme elle l'avait été à celles de Thjodolf[1]. »

1. DgF. I, p. 270.

CHAPITRE VI

INTERPRÉTATION DE LA LÉGENDE DE « HAGBARD ET SIGNE »

La chanson de « Hagbard et Signe », pour que Saxo, qui n'acheva ses « Gesta Danorum » que dans les premières années du XIII[e] siècle, ait pu s'en servir avec une telle liberté, forcément doit avoir une origine beaucoup plus haute.

Nous en possédons, d'ailleurs, une autre preuve.

Vers la même époque, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XII[e] siècle, une aventure identique était chantée par Marie de France, mais sous une forme tout à fait indépendante.

Le lai de Guigemar.

Qu'on en juge :

Un baron du roi Hoilas[1], Oridials, sire de Liün, avait deux enfants : une fille, appelée Noguent, et un fils Guigemar. Celui-ci si beau, que

el reialme nen out plus bel.

Le temps venu, le roi richement l'habille, lui fait don d'armes magnifiques, et Guigemar quitte la cour. Par la Lorraine et la Bourgogne, des Flandres par l'Anjou jusques en la Gascogne : nulle part il ne trouve si bon chevalier qui l'égale ; partout dames et pucelles le requièrent d'amour. De nulle il n'a souci et passe...

Jusqu'à ce qu'un jour que, de retour en son pays, il y chassait au bois, son cheval s'abattant, il tomba près d'une biche blanche qu'il venait de transpercer de sa flèche et, en tombant, se fit une blessure à la cuisse.

1. *Bibliotheca Normannica,* III. *Die Lais der Marie de France,* éd. K. Warncke, Halle, 1885.

Dit cette biche :

... « vassal, ki m'as nafree,
tels seit la tue destinee :
ja mais n'aies tu medecine !
Ne par herbe ne par racine,
ne par mire ne par poisun
n'avras tu ja mes guarisun
de la plaie qu'as en la quisse,
des i que cele te guarisse,
ki sufferra pur tue amur
si grant peine e si grant dolur,
qu'unkes femme tant ne suffri ;
et tu referas tant pur li,
dunt tuit cil s'esmerveillerunt,
ki aiment e amé avrunt,
u ki puis amerunt après !...

Guigemar aimera donc, lui aussi, et d'un amour fatal, une femme qu'il ne connaît pas.

Au sortir du bois un vert chemin à travers la lande le mène à un bras de mer dont il n'avait jamais entendu parler auparavant. Une nef est là, aux voiles toutes de soie. Il y monte. Elle semble abandonnée. En détail il en visite les richesses; sur un lit d'or et d'ivoire un instant il se couche, sa plaie lui faisant mal.

Puis est levez, aler s'en vuelt.
Il ne pout mie returner ;
la nes est ja en halte mer,
od lui s'en va delivrement.

Tel Sigurđr, aux îles Féroé, irrésistiblement attiré par la magie de Brynhildr, Guigemar, en cette nef mystérieuse est emporté il ne sait où : là où sa destinée l'appelle.

Le soir, à la vesprée, il arrive devant une antique cité dont le roi, vieillard fort jaloux, une

. . . . . femme aveit,
une dame de halt parage,
franche, curteise, bele e sage,

et qu'il gardait loin des regards des hommes.

En un vergier suz le donjun
la out un clos tut envirun.
De vert marbre fu li muralz ;
mult par esteit espés e halz.
N'i out fors une sule entree ;
cele fut nuit e jur guardee.

. . . .

Li sire out fait dedenz le mur,
pur mettre sa femme a seür,
chambre : suz ciel n'aveit plus bele.

. . . .

La fu la dame enclose e mise.
Une pucele a sun servise
li aveit sis sire bailliee,
ki mult ert franche e enseigniee.

De plus, un vieux prêtre, « blans e floriz », et qui

les plus bas membres out perduz,

était chargé de lui dire la messe et de lui servir ses repas.

Ni Brynhildr, on en conviendra, ni Signe ne furent plus sévèrement tenues.

Or, malgré tant de précautions, la dame, ayant trouvé Guigemar en sa nef, à l'insu de tous lui donna l'hospitalité. Elle le soigna, guérit sa plaie... et ils s'aimèrent !

Ceo m'est avis, an e demi
fu Guigemar ensemble od li.

Découvert par un « chamberlanc mal voisié », il échappa cependant à la colère du roi, grâce à la nef qui apparut à point pour le remmener en son pays[1].

Même sujet que celui de la chanson de « Hagbard et Signe ».

Ce conte, qui, chez les Bretons, se disait « en harpe e en rote », renferme, et la suite de cette étude ne fera que nous en convaincre davantage, tous les éléments constitutifs[2]

1. Après une nouvelle série d'aventures qui n'ont rien de commun avec la tradition scandinave, les deux amants, un temps séparés, finissent par se retrouver et sont définitivement unis.

2. Éléments que l'on retrouve aussi dans le « Parthénopeus de Blois », « l'une des œuvres, dit M. Gaston Paris, les plus attrayantes du XIIe siècle, tant par l'intérêt de la composition que par le charme des détails. » *La litt. française au moyen âge.* Paris, Hachette, 1884, p. 84.

de l'histoire de « Hagbard et Signe ». Or, bien que, vers le milieu du XIII[e] siècle, les lais de Marie de France aient été, sur l'ordre du roi Hakon de Norvège, traduits en langue nordique, il n'en est pas moins probable qu'en leur temps Marie et Saxo se sont réciproquement ignorés. Ce qui, en tous les cas, ne nous semble pas douteux, c'est qu'ils ont connu chacun une tradition propre à son pays : il y a là deux courants, le celtique et le scandinave, qu'à perte de vue d'infranchissables étendues séparent: mais les eaux qu'ils roulent attestent, par leur nature, qu'ils n'ont pu jaillir que d'une seule et même source... bien loin de nous!

Où?

C'est le mystère de cet inconnu que nous voudrions essayer de percer.

Le point central de la légende est le déguisement.

En somme, le point central autour duquel la légende de Hagbard et Signe tout entière gravite : c'est le déguisement auquel l'amant a recours pour approcher de la jeune fille qu'il aime. Mais ce déguisement est, pour ainsi dire, un lieu commun de la littérature populaire indo-européenne. Leucippos, fils d'Oinomaos, roi de Pise, étant tombé amoureux de Daphné, fille de Ladon et de la Terre, désespérait de l'obtenir pour épouse. Voici la ruse qu'il imagina : il laissa croître ses cheveux ; puis, les ayant nattés, il prit un costume féminin et dit à Daphné qu'il était la fille du roi Oinomaos [1]. Ce subterfuge qu'Achille, de son côté, employa pour arriver auprès de Deidamia [2], de même que le roi Arthur allant voir une dame de Rhuthyn [3], nous le retrouvons dans quantité de chansons qui, presque toutes, se distinguent, du reste, de la légende de Hagbard et Signe en ce que le dénoûment en

Ce déguisement est un lieu commun de la littérature populaire indo-européenne.

1. Cf. V. Bérard, *De l'origine des cultes arcadiens.* Paris, E. Thorin, 1894, p. 210.

2. Philostrate le jeune décrit un tableau dans lequel on voyait les filles de Lycomède prenant leurs ébats dans une prairie tout émaillée de fleurs. Achille était au milieu d'elles, et malgré ses habits de femme, trahissait par son impétuosité gracieuse et sa chevelure hérissée sa virile nature. Daremberg et Saglio, *Dict. des antiquités grecques et romaines,* I, p. 27.

3. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, LC. III. *Les Mabinogion,* par J. Loth, I, p. 208, note 1. — Sur le déguisement de l'amoureux en jeune fille, voir F. Liebrecht, *Zur Volkskunde,* p. 205.

est heureux : par exemple, les chansons danoises de la fille du roi Görel et du comte Henri (Syv., n° 11), de Karl de Rise et de Rigmaar (Syv., n° 56), du comte Henriksen et de petite Christine (inédite), de sire Karl de Nörrejylland (inédite), des noces de sire Albret (inédite) ; la chanson norvégienne d'Alvar Leiđesak (Landstad, NF. n° 32) ; enfin, la chanson islandaise de « Gunnlaugr af Upplöndum », et bien d'autres [1].

Nous avons le même motif dans Saxo. Odin, qui, à plusieurs reprises et toujours inutilement, a sollicité d'amour Rinda, la fille du roi des Ruthènes, met une robe de femme et, pour la quatrième fois [2], amant que rien ne rebute, s'en revient chez le roi, se donnant pour une certaine Wecha, particulièrement habile en médecine. Il réussit à se faire engager parmi les servantes de la jeune princesse. Un jour, qu'elle se trouve malade, il assure qu'il la guérira ; mais, dit-il, les remèdes sont si violents qu'elle ne pourra les supporter, si on ne lui lie les pieds et les mains. Cela fait, il lui est possible d'user d'elle à son désir. Il faut convenir qu'il était difficile à Saxo de trouver un récit qui rabaissât davantage la force et la noblesse du plus puissant des dieux scandinaves.

Ailleurs, c'est Ragnarr Lođbrog qui sous ce déguisement parvient auprès d'une amante inconnue [3]. Dans la tradition allemande, il y a l'aventure du fameux Hugdietrich [4].

1. On peut y comparer aussi la chanson allemande « Der junge Markgraf ». (J. W. Wolfs, *Zeitschrift f. deutsche Myth. u. Sittenkunde*, 1853, p. 92.)

2. « Adhuc tamen propositum exequi non cunctatus (quippe spem eius fiducia maiestatis inflauerat), puellari ueste sumpta, quarto regem uiator indefessus petiuit. » GD. III, p. 80. — D'après M. S. Bugge, cette aventure d'Odin serait imitée de l'épisode d'Achille auprès de Deidamia. Cf. *Studien über die Entstehung der nordischen Götter-u. Heldensage*. München, 1889, p. 139.

3. « Mane, commutata cum feminis ueste, amice laneum opus explicanti muliebriter cultus astitit, uirgineoque operi rudes artificii manus callide, ne proderetur, admouit ; nocte uero uotis uirginem amplexatus indulsit. » GD. IX, p. 307.

4. K. Simrock, *Das kleine Heldenbuch*, 4te Aufl., 1883. Hugdietrich u. Wolfsdietrich.

Hugdietrich et Hildeburg.

Hugdietrich, étant dans sa douzième année, demande à son tuteur de lui indiquer une femme qui lui convienne : car, s'il venait à mourir, qui serait son héritier? Le duc ne connaît personne dans le pays; mais il y a à Salneck un roi, nommé Walgund, dont la fille est incomparable autant par l'éblouissante beauté de son corps que par ses rares qualités de cœur et d'esprit: Hildeburg est son nom. Seulement, son père la tient enfermée dans une tour, sous une garde sévère; et, aussi longtemps qu'il vivra, jamais homme ne l'approchera, un empereur même vînt-il la demander.

Auf einem Thurm verschlossen ist die werthe Magd :
Allen Männern hat ihr Vater sie verschworen u. versagt,
Bis an sein Ende, so lang ihm währt das Leben :
Und bät um sie ein Kaiser, dem wollt er sie nicht geben.

Hugdietrich, enflammé par le portrait que le vieux duc lui a fait de la jeune fille, veut, à tout prix, la voir. S'il ne peut y réussir de force, il emploiera la ruse. Il fait venir la femme la plus habile du pays dans les travaux de couture et de broderie, et, pendant un an, il apprend d'elle à travailler la soie, à dessiner sur le métier tous les animaux de la forêt et à faire des bonnets avec de beaux galons d'or tout autour. En même temps, il se laisse pousser les cheveux. Puis, s'étant fait faire des vêtements de femme, le jeune homme était si beau et si gracieux ainsi qu'au-dessus de la ceinture on eût absolument dit une fille.

Da ward so schön der Jüngling u. ward so minniglich,
Dass er oberhalb des Gürtels wol einer Jungfrau glich.

Alors, sur le conseil de Berchtung, il part avec une suite de cinquante chevaliers et de quatre cents valets; aussi trente-six jeunes filles l'accompagnent. Il vient camper devant Salneck. A cette vue, le roi Walgund envoie un chevalier s'informer. La prétendue jeune fille se donne pour la sœur de Hugdietrich de Constenopel: chassée par son frère, elle demande aide et protection jusqu'à ce que celui-ci revienne à de meilleurs sentiments à son égard. Le roi l'accueille favorablement. Hugdietrich renvoie les hommes de Berchtung et vit au château, sous le nom de Hildegund.

Là, il travaille avec les autres femmes : il brode des oiseaux en or et en soie, tels qu'on les dirait vivants. La reine, émerveillée, veut que Hildegund apprenne à broder à deux des filles de sa cour. Hildegund offre d'en instruire quatre. Elle fait une belle nappe. A un coin s'y voyaient un perroquet et un serin, une grive et un rossignol ; au milieu un condor et un aigle ; à l'autre coin, c'était un faucon poursuivi par toute une bande de petits oiseaux ; puis, au troisième, un lion et un dragon ; au quatrième, des lièvres, des renards, des chevreuils ; enfin, tout à l'entour, en bordure, couraient des léopards mouchetés ; un sanglier se sauvait dans la forêt avec une meute de chiens rouges derrière lui ; il y avait, en outre, cerfs et biches à foison. Par ces merveilles, Hildegund gagne les faveurs de tout le monde. Un jour, elle fait pour le roi un bonnet si beau qu'il promet de lui accorder en retour tout ce qu'elle désirera. Alors, elle lui demande, suprême faveur, de faire sortir sa fille de la tour : ce qu'effectivement il lui accorde. Ainsi, elles font connaissance ; et la jeune reine, enchantée de sa nouvelle compagne, obtient du roi, son père, qu'il la laisse avec elle. Hugdietrich est arrivé à son but.

Le résultat fut que Hugdietrich, un jour, s'enfuit, en promettant à Hildeburg de revenir sous peu la chercher et leur enfant avec elle.

La même aventure dans un conte breton.

En France, un conte de la Basse-Bretagne rappelle les mêmes faits[1].

Le roi a un fils qui, parvenu à l'âge où l'on est jeune homme, déclare qu'il veut se marier à la fille du roi Dalmar. En vain son père lui représente que cette princesse est, depuis l'âge de douze ans, enfermée dans une tour où personne ne la visite jamais que la femme qui lui porte à manger : sa résolution est prise. « En tous les cas, lui dit son père, au bout d'un an et un jour il faudra que tu sois de retour à la maison ! »

Et le jeune prince, accompagné d'un valet, s'en va.

Une nuit, qu'ils étaient couchés dans une grande forêt,

1. F.-M. Luzel, *Contes populaires de la Basse-Bretagne* (collection Maisonneuve), t. I, p. 367. Le roi Dalmar.

le valet entendit dans l'arbre, au-dessus de leur tête, trois oiseaux dont l'un racontait aux autres que le fils du roi de France était dans le bois.

« Il va demander en mariage la fille du roi Dalmar. Mais il n'est pas encore au bout de ses peines; il n'est pas aussi facile qu'il se l'imagine, sans doute, d'aller à la cour du roi Dalmar. En sortant de la forêt il rencontrera un fleuve qui a soixante lieues de largeur. Comment pourrait-il le passer? Car il ne trouvera ni passeur, ni bateau. Il y a cependant un moyen et, s'il avait été ici, j'aurais pu le lui enseigner.

Le valet du prince prêtait ses deux oreilles, je vous prie de le croire.

— Et quel est ce moyen? demandèrent les deux autres.

— Arrivé auprès du fleuve, il lui faudrait couper une baguette[1], dans la haie, du côté du levant, lui enlever l'écorce, puis en frapper trois coups sur l'eau. Aussitôt un beau pont s'élèverait sur le fleuve; il pourrait le traverser et arriver ainsi facilement jusqu'à la capitale du roi Dalmar. Mais, ce n'est pas tout. En arrivant dans la ville, *il lui faudrait encore s'habiller en princesse* et se présenter au vieux roi comme une amie de sa fille, qu'elle aurait connue en Espagne et qui serait venue lui faire visite. *Il demanderait à coucher dans la même chambre que la fille du roi,* et il l'enlèverait, la nuit, par la fenêtre. S'il avait été ici à m'écouter, il aurait pu mettre à profit ces conseils, et peut-être aurait-il réussi dans son entreprise.

En ce moment, le jour commença à poindre, et nos trois personnages s'envolèrent. »

Il va sans dire que le valet sut faire son profit des précieux renseignements qu'il avait surpris, et ainsi le fils du roi de France réussit à enlever la fille du roi Dalmar.

Nous avons textuellement cité cette première partie du conte — la suite ne nous intéresse pas ici — pour que, si la

1. Rappelle le rameau d'or qui est indispensable à Énée pour descendre aux Enfers.

Sed non antè datur telluris operta subire,
Auricomos quàm quis decerpserit arbore fetus.
Virg. Æn. VI, 140-1.

ressemblance fondamentale avec la légende de « Hagbard et Signe » saute aux yeux, la divergence du développement écarte a priori toute idée d'emprunt ou de copie.

Dans un conte irlandais.

Les traits essentiels de l'aventure se retrouvent également dans un conte irlandais, recueilli au siècle dernier dans la bouche même du peuple[1]. Un puissant guerrier habitait l'île de Tory, au nord-ouest de l'Irlande. Son nom était Balor. Il avait un œil au milieu du front, un autre derrière la tête. Le regard de ce dernier œil donnait la mort. Un druide avait prédit à Balor qu'il serait tué par son petit-fils. Balor n'avait qu'une fille; elle s'appelait Ethné, ou, pour donner à ce nom son orthographe aucienne, Ethniu. Voulant donner un démenti à la prédiction du druide, il résolut de faire en sorte de n'avoir pas de petit-fils. Il enferma sa fille dans une tour imprenable, bâtie sur le sommet d'un rocher presque inaccessible, sur la côte orientale de l'île de Tory. On montre encore aujourd'hui ce rocher aux curieux et on l'appelle la grande tour, *Tor môr*. Il lui donna pour compagnes et pour gardiennes douze femmes qui avaient mission de ne laisser aucun homme pénétrer près d'elle, et de faire en sorte qu'elle ne se doutât jamais qu'il existât des hommes en ce monde...

Balor s'étant, par ruse, emparé de la vache bleue de Mac-Kineely, qui habitait sur la côte d'Irlande, située en face de l'île, celui-ci guidé par les conseils d'un druide et d'une fée, *se déguisa en femme* et la fée le transporta sur les ailes de la tempête jusqu'au sommet du rocher où s'élevait la tour qui servait de prison à la belle Ethné. Elle frappa à la porte. « Je suis, dit-elle, accompagnée d'une noble dame. Je l'ai arrachée des mains d'un homme aussi cruel qu'audacieux qui l'avait enlevée à sa famille. Je viens vous demander asile pour elle. » Les gardiennes d'Ethné n'osèrent rejeter la prière de la fée. Celle-ci entra dans la tour avec Mac-Kineely et fit tomber les douze matrones dans un sommeil magique. Quand elles se réveillèrent, la fée et sa

1. Cité par E.-S. Hartland, *The legend of Perseus*, I, p. 99. — Voir aussi p. 15.

prétendue compagne avaient disparu; mais Ethné, neuf mois après, eut trois fils[1].

Autant de variantes d'un thème unique.

En réalité, ce sont là autant de variantes d'un thème unique, qui, connu peut-être dans le monde entier, a surtout été développé par la littérature populaire indo-européenne : une jeune fille, au père de laquelle il a été prédit que, si elle se mariait, elle donnerait le jour à un fils qui le tuerait ou le surpasserait en gloire[2] — et nous comprenons maintenant la cause inexpliquée de la haine du père de Signe pour le brillant Hagbard; ou bien que des puissances surnaturelles, géants, dragons ou nains, nixes, elfes ou sorciers, ont enlevée, est tenue enfermée dans une tour ou une caverne dont aucun homme ne peut approcher. Mais la fatalité est inéluctable, et toutes précautions contre elle sont vaines et de nul secours : la vierge isolée, au milieu du fleuve ou au fond des forêts, boit de l'eau de la source voisine ou mange d'une pomme enchantée que lui a donnée une vieille femme, en passant, et elle conçoit[3]. « Le roi d'Argos, étant sans postérité mâle, alla consulter l'oracle de Delphes. Il lui fut répondu que sa fille Danaé mettrait au monde un fils qui régnerait un jour sur la contrée et dont la gloire serait sans égale, mais que cet enfant tuerait son aïeul. Ainsi, dans la

Chez les anciens Grecs.

1. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Le cycle myth. irlandais*, p. 209 et suiv.

2. Dans certains cas, le père n'enferme pas sa fille, mais il impose aux prétendants une série de conditions réputées impossibles. « Œnomaos weiss durch ein Orakel, dass er durch den Mann seiner Tochter Hippodameia, d. h. der Rossbändigerin, einer Göttin des beruhigten Meers, also eines der Aphrodite verwandten Wesens umkommen werde. Daher die stürmischen Wettfahrten mit den Freiern seiner schönen Tochter, bei denen er mit seinen Flügelrossen Alle überholt, sie im Vorbeirennen mit der Lanze durchbohrt u. darauf mit ihren Schädeln den Tempel seines Vaters schmückt. Da kam Pelops u. siegte durch die Gunst des Poseidon, der ihm ein Gespann geflügelter Rosse schenkte. » L. Preller. *Gr. Myth.*, 3[te] Aufl., 2[ter] B., p. 384.

3. Cf. E.-S. Hartland, *The legend of Perseus*, I, pp. 17-20. — Max Müller, *Nouv. études de myth.*, 385. « C'est une idée toute solaire que la prédestination de l'enfant à devenir le meurtrier de son père ou de son grand-père, la naissance du jeune soleil impliquant nécessairement la mort du jour qui l'a précédé. En conséquence, Œdipe doit tuer son père Laïos, Jason, indirectement, son père Pélias, et Persée, son aïeul Acrisios. »

légende thébaine, Œdipe doit tuer Laïos. Acrisios effrayé veut à tout prix mettre obstacle à l'accomplissement de l'oracle. Pour empêcher sa fille de devenir mère, il l'enferme dans une chambre souterraine d'airain. Mais le dieu souverain du ciel, épris des charmes de Danaé, déjouera ces précautions. Il se métamorphose en une pluie d'or, qui pénètre par le toit de la prison et descend dans le sein de la vierge. L'enfant né de cette union s'appellera Persée »[1]. Ailleurs, c'est le vent qui emporte la belle prisonnière[2]. L'heure venue, rien ne saurait arrêter le héros prédestiné : par la force, l'astuce[3] ou la magie, il s'introduit auprès de l'amante qui l'attend. Dans un conte poitevin, la Belle Blonde[4], que la fée, sa marraine, garde dans un château sans porte, dépelotte ses cheveux, et le fils du roi, y montant comme à une corde de soie, peut ainsi entrer par la fenêtre et l'enlever. Au moyen âge, si maint preux, d'un bond de son cheval, franchit l'inaccessible enceinte, nous voyons, dans un autre lai de Marie de France, Yonec[5], un grand oiseau venir dans la chambre se poser devant la dame que son mari, un vieux seigneur de Bretagne, avait séquestrée depuis plus de sept ans, et là se transformer en un noble et beau chevalier. Cette métamorphose, qui rappelle telle tradition sicilienne, est extrêmement fréquente aux époques primitives. Pour séduire Léda, le dieu de l'Olympe se change

Dans un conte du Poitou.

Le lai d'Yonec

1. P. Decharme, *Myth. de la Grèce antique*, p. 591.
2. Cf. E.-S. Hartland, *The legend of Perseus*, I, p. 99. « A Florentine story represents the astrologer as predicting that the lass will be carried away by the wind; and all precautions against her destiny are vain. »
3. Avec raison M.-K. Wolfskehl rattache à cette souche les nombreux contes où l'amant, pour coucher avec la fille de la maison se fait passer pour un dieu ou pour un saint.
4. L. Pineau, *Les contes pop. du Poitou*. Paris, Leroux, 1891.
5. Ce lai renferme tous les éléments constitutifs de la chanson de « Hagbard et Signe » : l'amour fatal, la métamorphose de l'amant, la trahison de la vieille gouvernante, la mort du roi, celui-ci tué par le fils d'Yonec. — Cf. dans le *Visbok* de Harald Oluffson, la très curieuse chanson n° 17. Une jeune fille a déclaré qu'elle ne se mariera qu'avec un jeune homme qui sache voler. L'apprend un prince, bien loin au pays des païens ; il se fait faire des ailes d'or et vient se poser sous la fenêtre de la jeune fille. Et si longtemps il dormit dans ses bras !

en cygne, car « il lui était beaucoup plus habituel de revêtir dans ses amours la forme de divers animaux, et ce sont là des épisodes familiers à tous. De même que Kronos, quand il faisait l'amour, se métamorphosait en étalon, que Prajâpati prenait la forme d'un chevreuil pour poursuivre sa propre fille de ses assiduités, de même aussi Zeus se changeait en serpent, en taureau, en cygne, en pigeon, en aigle, et, pour courtiser la fille de Clétor, en fourmi. Les sorciers revêtent chez les Algonquins de semblables déguisements dans de pareils desseins. D'après un mythe australien des Pléiades, quand la corneille divine devint amoureuse d'une jeune fille, elle se changea en un de ces petits insectes qui se cachent dans l'écorce des arbres, et que mangent les noirs; et elle réussit tout aussi bien dans sa galante entreprise que Zeus, alors qu'il avait pris la forme d'une fourmi[1]. »

Le déguisement était primitivement une métamorphose.

L'explication de ces métamorphoses serait intéressante : quelle qu'elle puisse être, ne sommes-nous pas, sans plus, autorisés à leur assimiler le déguisement du héros en femme? Nous le croyons d'autant mieux qu'Odin a lui-même employé les deux moyens: la métamorphose en serpent pour avoir l'hydromel de Suttungr[2], le déguisement en femme afin d'obtenir les amours de Rinda[3]. Celui-ci est évidemment postérieur à celle-là: en vérité, nous n'y voyons que l'adaptation à de nouveaux temps d'une conception devenue incompréhensible.

M. le Dr Karl Wolfskehl a consacré à cette question un chapitre très ingénieux de ses « Germanische Werbungssagen »[4]. Après avoir constaté que, selon Tacite[5], les prêtres du culte des frères Nahanarval portaient un costume féminin, semblables en cela aux prêtres et enchanteurs des anciens Courlandais, « vestitu monachico induti », il con-

1. A. Lang, *Mythes, cultes et religions*, trad. Léon Marillier, 1896, p. 481. — Note 3. « Les amours sous forme animale peuvent s'expliquer dans la plupart des cas comme des survivances de la croyance totémique à la descendance animale de l'homme. »

2. Bragarœđur, LVIII. « *þá* bráz Bǫlverkr i orms liki ok skreid i nafars ranfina... »

3. Saxo, GD. III, p. 80.

4. Darmstadt, 1893.

5. *Germania*, cap. 43.

sidère la coiffure féminine comme la partie principale et primitive de ce « muliebris ornatus » : le costume féminin proprement dit ne serait venu que plus tard. Cette coiffure, qui distinguait le prêtre, on a voulu en connaître la raison : et de cette tentative un mythe est né.

Un héros de la légende germanique, dans le « Eckenlied », nous apparaît, en effet, portant ses cheveux comme les femmes :

er truoc ouch hâr alsam ein wip.

C'est Vasolt. Or, ce Vasolt a toujours été considéré comme un géant des tempêtes : et sa force réside précisément en sa chevelure, symbole, dit M. Wolfskehl[1], du nuage qui porte l'orage dans ses flancs. Les héros aux longs cheveux, plus tard en costume féminin, seraient donc des émanations du dieu suprême du vent, en réalité, d'Odin.

Nous sommes arrivés à une conclusion à peu près identique, mais par une voie tout à fait différente.

Nous avons assimilé le déguisement en femme aux métamorphoses[2], disant qu'à partir du moment où celles-ci ne furent plus comprises, on dut chercher à expliquer autrement l'entrée de l'amoureux dans la tour, le palais, ou la caverne, séjour de la vierge que le destin lui a promise : ce déguisement, qui lui permettait de n'être pas reconnu de

1. *Germanische Werbungssagen,* I, Hugdietrich, p. 13. — *Id.,* p. 23. « Trotzdem glaubten wir darin eine allgemein in dem Wesen des Winddämons begründete Natursymbolik zu erkennen, so dass schon a priori an die Möglichkeit gedacht werden konnte, dass der oberste Gebieter der Stürme einmal mit weiblichem Haar ausgestattet war, das ihm unüberwindliche Stärke verlieh. Später, als die symbolische Beziehung dieser Tracht nicht mehr gefühlt wurde, haftete die verdunkelte Erinnerung an der äusseren Thatsache u. aus den weiblichen Haaren entstand die vollständige Verwandlung in Frauengestalt, wie wir sie bei Othinus u. dem an seine Stelle getretenen Hugdietrich finden. »

2. Cf. F. Liebrecht, *Zur Volkskunde,* p. 239 et suiv. Amor u. Psyche-Zeus u. Semele-Purûravas u. Urvaçî, p. 240. « Ich bin nun der Ansicht, dass der Mythus von Zeus u. Semele auf derselben Grundlage beruht, wie das römische u. indische Märchen u. dass demgemäss alle drei nur verschiedene Versionen ein u. desselben Gegenstandes sind. »

ceux qui avaient intérêt à s'opposer à son entreprise, nous avons vu, à propos de Hagbard et Signe, que les mœurs du temps le justifiaient pleinement. Mais, si cette assimilation est exacte, si le déguisement n'est qu'un dernier aboutissant de l'antique conception[1], nous avons, du même coup, trouvé l'explication du mythe primitif dont la légende est sortie : involontairement, nous nous souvenons que, quand, à Argos, on racontait de Zeus qu'il était en coucou allé trouver Héra, c'est le soleil qu'on voulait dire, dont la pluie d'or sont les rayons qui viennent féconder Danaé, la terre[2].

En tous pays, en effet, le soleil n'a-t-il pas toujours été considéré comme le fécondateur par excellence ? Non seulement c'était une coutume de l'ancien mariage hindou d'exposer la nouvelle épousée à ses rayons du matin ; mais chez les Tartares de l'Asie centrale, comme parmi les indigènes de l'Amérique du Sud, on retrouve des pratiques analogues. La tradition ne l'a point oublié non plus en Europe : c'est au soleil que, dans un conte grec de l'Épire, une femme demande de lui donner une fille ; et c'est le soleil aussi qui, dans le conte sicilien, par un trou à travers le mur brille dans la tour jusqu'à la fille du roi[3].

Ainsi s'explique la précaution que nous avons vu prendre dans maints de nos récits : de cacher celle que le sort a marquée en un endroit si sombre que la lumière ne puisse y pénétrer.

La nature de ce dieu, qui peut prendre quelque forme que ce soit, se mettre en oiseau surtout, pour aller à ses amours, ne peut donc être douteuse : le fût-elle encore pour quelqu'un, nous rappellerions que dans le Rig-Véda, comme

1. Voir dans nos *Chants de Magie*, p. 90 et suiv.

2. Cf. L. Preller, *Gr. Myth.*, 4[te] Aufl., I, p. 165. — Et p. 108. « Weil Gold wie der goldene Regen bei der Geburt der Athena u. des Perseus Licht bedeutet. » — Max Müller, *Nouv. études de mythologie*. Trad. Léon Job, p. 385. « Notre première pensée est pour l'aurore, quand nous apprenons que Danaé reçut dans son sein la pluie d'or des rayons du soleil ou du ciel ; mais nous songeons ensuite à la terre, vivifiée par ces mêmes rayons. » — *Id.*, p. 371. « Héra prend nettement l'aspect d'une déesse vernale. Zeus s'unit à elle pour la première fois sous la forme d'un coucou, détail qui fait aussi songer au printemps. »

3. E.-S. Hartland, *The legend of Perseus*, I, p. 170.

dans la mythologie grecque, il est un bel oiseau qui vole dans le firmament, messager aux ailes d'or du dieu du ciel : et c'est le soleil, l'oiseau de Zeus[1].

Hagbard est un héros solaire.

Hagbard est un héros lumineux.

Et, de même que ses longs cheveux symbolisent non pas la nuée orageuse, comme le prétend M. Wolfskehl, mais les rayons du soleil : tel Apollon ἀκερσεκόμης ; l'incendie allumé par Signe, comparable aux bûchers de Brynhildr et de Didon et à celui d'Héraclès sur le mont Œta, n'est peut-être qu'une grande et magnifique image du soleil se couchant au milieu des nuages[2].

Nouvelles preuves dans un chant des îles Féroé.

Une chanson des îles Féroé[3], qui, en sa facture actuelle, ne peut guère remonter plus haut que la période intermédiaire entre la fin du moyen âge et la Réforme, nous en apporte pourtant dans les amples plis de sa longue robe de nouvelles preuves, étrangement curieuses.

Deux frères, Atle et Sivar, régnaient en Saxland. Atle, un jour, ayant équipé un navire, s'en va demander au roi de Miklagard la main de sa fille. Ce roi a un iarl qui, de son côté, possède deux fils, Eirikr et Hermundr : ce sont deux guerriers farouches; Hermundr principalement est un berserkr à qui nul ne résiste... et il aime Halgu, la fille du roi.

Un matin, après une scène de carnage encore plus terrible que d'habitude,

> Dit le roi au iarl ainsi : — « Je ne le souffrirai plus longtemps, — Hermundr est ton fils le plus jeune, — j'entends qu'il soit pendu ! »

1. Cf. James Darmesteter, *Essais orientaux*. Paris, 1883. Le dieu suprême des Aryens, p. 119. — Rig-Véda, X. 123-6. — Suppliantes, 212. — « On a jugé invraisemblable, surtout dans l'interprétation de la métamorphose de Zeus en cygne, que le soleil fût désigné par le simple nom de « cygne » (hansa) ou d' « oiseau » (patanga). Eh bien, dans le Rig-Véda (I, 164, 46), c'est sûrement le soleil qu'on surnomme « divyah suparnah garutmân », « l'oiseau céleste Garutmat », et ailleurs (X, 149, 3) ce même Garutmat est dit l'oiseau de Savitri qui est le soleil. » Max Müller, *Nouv. études de myth.*, p. 65. — *Id.*, p. 379.

2. Cf. Max Müller, *Myth. comparée*, trad. de M. George Perrot, p. 115. — Daremberg et Saglio, *Dict. des antiquités grecques et romaines*, Au mot Héraclès.

3. V.-U. Hammershaimb, FA. nº 15. Hermundur illi.

Hermundr, informé par son père, voudrait, bien qu'il n'ait que douze ans,

Hann var ikki meiri en tólváraður,

qu'on lui donnât une barque pour aller pirater au pays d'Atle.

Entre temps, le roi, laissant à sa fille le soin de décider si Hermundr serait pendu ou foulé aux pieds des chevaux, sur le conseil de celle-ci, réunit le thing, qui se contente de bannir l'encombrant jeune homme.

Avant de partir, Hermundr monte prendre congé de Halgu à qui il demande de ne pas l'oublier. Elle le renvoie avec mépris. Debout dans la salle, Hermundr, la main sur son épée, jure que, si elle était un garçon, et non une fille, sur-le-champ il lui ôterait la vie.

Il part et un certain temps se passe.

Halgu dans sa chambre est assise, — belle comme un lys : — personne au monde ne connait — le secret de ses pensées.

Halgu dit à sa suivante : — « En vérité, dis-le moi, — que peut bien gagner ce Hake — qui demeure près de chez mon père ? »

C'est un pauvre homme qui ne possède qu'une vache et ce qu'il gagne à la mer est bien peu.

Ce fut damoiselle Halgu, — elle mit sa cape noire — et elle descendit au rivage — où était la barque de Hake.

De puissantes runes elle grava — tout au fond de la barque de Hake : — « Jamais à terre tu ne reviendras, — que tu ne me ramènes Hermundr[1] ! »

1. La même scène se retrouve dans la chanson norvégienne de « Hermod Ille », qui, d'ailleurs, parait n'être qu'une variante de « Hermundur illi ». M.-B. Landstad, NF. nº 17, str. 15-18. — Landstad avait donc tort de dire, p. 222, qu'il n'existait en Suède, ni en Danemark aucune chanson correspondante. « I de svenske og danske

On pouvait, jusqu'à présent, se demander où était le rapport de cette chanson avec celle de « Hagbard et Signe » : voilà un premier trait et dont l'importance est incontestable. Nous avons, de nouveau, un amour mystérieux : de même que Sigurdr est attiré vers Brynhildr et Hagbard vers Signe par une force inconnue, mais irrésistible, ainsi Hermundr ne peut plus ne pas venir, maintenant qu'il est sous la puissance de ces terribles runes auxquelles il n'est aucun moyen de se soustraire.

> Halgu tira un anneau d'or — de son doigt, — à sa suivante elle le donna — et l'envoya au bonhomme Hake.

Celui-ci ne s'explique évidemment pas la générosité de la fille du roi. Un matin, aux premières rougeurs du soleil, il met sa barque à la mer et le voilà qui, tel Guigemar en sa nef, sur les flots bleus s'avance, toujours plus loin, pendant des jours et des jours. Il est rempli d'inquiétude : d'autant plus qu'il vogue désormais en pleine obscurité :

> « Dimmur er hesin dagurin,
> onga siggjum vær sól. »

Sur le rivage, en face,

> Hermundr dit à ses gens : — « Tenez-vous tous tranquilles ! — Cette barque, je la connais bien : — c'est le bonhomme Hake. »

Après l'avoir aidé à aborder, il le fait asseoir, puis l'interroge : sur ce qu'il y a de nouveau en Saxland et si damoiselle Halgu est toujours de ce monde.

> « Je ne puis qu'en vérité — te le dire : — elle est promise à un chevalier, — et elle ne peut seulement le souffrir ! »

Samlinger findes ingen tilsvarende Vise, ligesaalidt som i de færoïske Kvæder.», pas plus que dans les chants des îles Féroé. La version féroënne, au contraire, contient des traits beaucoup plus primitifs que les deux variantes données par Landstad.

Ce chevalier, c'est le duc Hergeir.

> « Damoiselle Halgu, elle pleure — en si grande peine : — tous les jours de sa vie, — elle soupire après Hermundr ! »

Ainsi il en est de Halgu comme de Brynhildr et de Signe : c'est au moment où elle va être mariée à un prétendant dont elle ne veut pas qu'arrive l'amant prédestiné.

Hermundr veut récompenser Hake.

> Il va chercher la coupe d'hydromel, — l'apporte au bonhomme Hake : — Hake jure en lui-même — qu'il ne boira point ici.
>
> Il lui fait préparer un lit, — tout de beaux draps blancs : — Hake jure en lui-même — qu'il ne dormira point ici.

Pourquoi donc le bonhomme ne veut-il ici ni boire, ni dormir? N'est-ce pas, sans doute, parce que ce pays où jamais le soleil ne luit, ce royaume du roi Dalmar du conte bas-breton[1], de l'autre côté du fleuve, c'est l'autre monde, au delà des mers le séjour des morts et l'empire des ténèbres? Or, nous savons par l'exemple de Perséphone que nul vivant n'en revient qui s'est oublié à y manger ou boire ou dormir.

En ce point capital, la chanson des Féroé, plus vieille que toutes les versions connues de « Hagbard et Signe », corrobore absolument la donnée des chants de Sigurdr qui font venir le héros des pays de l'orient,

> Eystur í sitt land[2].

Le lendemain, la barque de Hake chargée de richesses, — car c'est au séjour des esprits que sont enfouis les trésors — Hermundr met à la voile. Il arrive en Saxland, au

1. Nous nous souvenons que, dans le conte aussi, le fils du roi ne doit pas rester absent plus d'un an et un jour : évidemment, parce qu'alors il ne pourrait plus revenir. — Voir dans nos *Chants de Magie*, p. 224.

2. V.-U. Hammershaimb, SK. Brinhild, str. 54.

moment où le duc Hergeir, tout fier, s'en revient de l'église avec son épousée.

> Hermundr monte dans la chambre en haut, — *il met des vêtements de femme* : — puis, il s'en va au gaard d'Atle, — où Halgu était la mariée.

Là, il se mêle aux femmes.

> Halgu sur le banc nuptial est assise, — elle jette au loin ses regards ; — elle appelle damoiselle Beyda, — elle la prie de venir près d'elle.
>
> Halgu prit un anneau d'or à son doigt, — dans une coupe elle le jeta : — « Porte cela à cette pauvre femme, — qui, là-bas, est assise à la porte du hall ! »
>
> Répondit damoiselle Beyda, — quand elle eut porté la coupe : — « Je l'ai bien entendu aux paroles de cette femme, — elle a la voix d'un homme[1] ! »
>
> « Tais-toi, tais-toi, Beyda ! — Ne parle pas si haut ! — Bien souvent déjà dans mon hall — elle est venue boire ! »

Malgré les plus grandes divergences, tous les incidents, qui s'étaient présentés dans l'aventure de Hagbard et Signe, reparaissent l'un après l'autre : et nous avons ici le pendant de la scène de la couture, où la petite servante reconnait l'ami de sa maîtresse.

> Et elle resta assise, Halgu, — tout le jour sur le banc : — dolente et soucieuse, — sans prendre aucune nourriture.

A la voir si triste, le roi ne peut s'empêcher de compatir à sa peine. « Ah ! dit-il,

> Si Hermundr se fût bien comporté, — en vérité, je le dis : — personne en Saxland — ne lui eût été supérieur ! »

1. Dans la chanson norvégienne, Kari, la fille du roi, reconnait Hermod à ce qu'il boit plus qu'une femme n'a l'habitude, M.-B. Landstad, Hermod Ille, B. str. 61.

Et nul n'eût été plus digne de la main de sa fille.

Hermundr est entré dans la chambre nuptiale et s'y est caché. Le soir, Halgu monte, aussitôt suivie de Hergeir. Sur eux damoiselle Beyđa a étendu les couvertures de soie et de brocart rouge.

A peine est-elle sortie, que Hermundr se montre. Il somme Hergeir de se lever et de se défendre : celui-ci refusant de le faire,

> Ce fut Hermundr, le fils du iarl, — il brandit son épée : — il tua le duc Hergeir — dans le lit nuptial où il était couché.

Le lendemain matin, au jour, Beyđa qui, la première, entra dans la chambre, s'apercevant du meurtre, s'écrie aux gens :

> « Hermundr est dans la chambre nuptiale ! — Cette nuit, il a tué Hergeir ! »

De tous côtés on accourt, on se précipite sur le jeune homme, on s'empare de lui.

Cette fois encore, le roi demande à sa fille s'il faut le pendre ou le faire fouler aux pieds des chevaux; elle propose plutôt de l'enfermer dans le cachot.

> Halgu dans sa chambre est assise, — belle comme la rose et les lys : — personne au monde — ne connait le secret de ses pensées !

En cachette, elle envoie une lettre au iarl :

> « Si du cachot tu ne délivres — ton fils chéri : — moi, je mettrai le feu au hall ! »

Tout comme avait fait Signe.

Le iarl charge son autre fils, Eirikr, de délivrer Hermundr. Ce fut un sanglant combat entre les deux frères d'une part et de l'autre les gens du roi. Le roi lui-même y périt, tué de la propre main de Hermundr. Ainsi, dans l'antique tradition, le mariage de Danaé et celui d'Ethniu devaient avoir pour conséquence la mort d'Acrisios et de Balor.

Halgu alors prit la parole, mais non, au grand étonnement de tous, pour déplorer la mort de son père :

> « Écoute, Eirikr, ô mon frère, — en vérité, dis-le moi : — est-il dans mon hall une jeune fille — à laquelle aille ta pensée ?
>
> « Est-il dans mon hall une jeune fille — à laquelle aille ta pensée ? — Fût-elle de tant haute naissance, — elle sera tienne. »
>
> « Il n'est en ton hall de jeune fille, — à laquelle aille ma pensée : — sinon Beyđa, la sœur de Hergeir, — et je ne saurais jamais la posséder ! »

Beyđa, en effet, se refuse à épouser le meurtrier de son frère : mais les runes l'y obligent.

> Hermundr épousa Halgu, — selon la coutume en ce pays ; — Eirikr épousa Beyđa : — et, tous deux, ils gouvernèrent le royaume.

Ce chant est intéressant par les détails qu'il contient et qui finissent de nous éclairer sur la nature du mythe dont il est issu ; mais surtout parce que, attribuant au seul Hermundr les diverses aventures de Hagbard et de Sigurđr, il établit l'identité originelle de ces deux héros : ce qu'en plusieurs occasions déjà nous avions pressenti et que va confirmer, de façon définitive, espérons-nous, la chanson suédoise de messire Essbjörn[1]. Identité de Hagbard et de Sigurdr. Les aventures des deux héros fondues dans un même chant.

1. A.-I. Arwidsson, SFs. n° 20. Unge Herr Essbjörn. On peut également retrouver le même fond dans la chanson si connue de « Kämpen Grimborg ». Cf., entre autres, la version donnée par Carlheim Gyllenskiöld, dans SL. 1892, A., n° 19.

Fait curieux, une byline russe a aussi réuni les éléments des deux traditions de Sigurđr et de Hagbard, qu'elle attribue à un héros unique. Dunaï Ivanovitch, depuis trois ans au service du roi de Lithuanie, y a gagné l'amour de la princesse Nastásya. Obligé de quitter la ville, il l'oublie. Plus tard, le prince Vladimir le Soleil le charge d'aller chez ce même roi de Lithuanie lui demander la main de sa fille Apráxia. Dans une belle chambre sous trois fois neuf serrures elle est assise, et trois fois neuf gardes dans son château aérien veillent que le beau soleil rouge ne la brunisse, ni que la pluie ne tombe sur elle... et qu'elle ne soit vue de personne.

La chanson de messire Essbjörn.

C'est le jeune sire Essbjörn, il demande à sa mère :

« Comment pourrais-je avoir la fille du roi ? »

La fille du roi, certes, est bien belle : seulement il n'est point facile de l'approcher, tant veillent sur elle de chevaliers et de valets !

« Mais je te donnerai une épée montée en argent : — va-t'en du pays et défends ta vie !

« Je te donnerai un poulain brun : — il saute par-dessus les palissades et les murailles élevées. »

N'avons-nous pas ici tout le début des chants de Sigurđr : lui, magiquement armé ; elle, inaccessible ? Pour parvenir auprès de Brynhildr, il fallait franchir une enceinte de flammes ; il suffit désormais pour arriver jusqu'à la fille du roi de suborner ses gardiens.

« Écoute, ô gardien, laisse-moi entrer : — mon anneau d'or rouge je te donnerai ! »

« Que répondrai-je à mon roi, — s'il me voit cet anneau d'or rouge ? »

Messire Essbjörn avait un cheval si vigoureux : — d'un bond par-dessus la muraille il sauta.

Il sauta par-dessus les palissades et la muraille élevée — dans le « bûr » de Giöta Lilla.

De ses doigts menus à la porte il frappa : — « Lève-toi, petite Giöta, tire-moi le verrou ! »

Se leva petite Giöta, tout enveloppée de fourrures : — si joyeuse elle ouvrit à messire Essbjörn.

Ainsi Brynhildr avait accueilli Sigurđr.

Dunaï Ivanovitch y va. Après bien des dangers, il entre dans la tour au toit d'or et fait part à la princesse de sa proposition.
Elle lui répond : — « Voici trois ans que je prie le Seigneur de me donner le prince Vladimir pour époux. » — Mais elle ne le connait pas !
Cf. Hapgood, *Epic songs of Russia*, p. 48.

A partir de ce moment, les événements se déroulent comme pour Hagbard. Tout à coup, la nouvelle arrive au roi qu'Essbjörn est auprès de sa fille.

> Le roi par tout son gaard cria : — « Debout, mes hommes ! Revêtez-vous d'acier !
>
> « Vite, dépêchez-vous, prenez toutes vos armes ! — Vous savez que messire Essbjörn n'a peur de rien ! »

Ils vont, frappent à la porte à grands coups d'épieux, sommant l'intrus de sortir.

> Messire Essbjörn met sa cotte bleue ; — sa bien-aimée est tout en larmes.
>
> « Messire Essbjörn, messire Essbjörn, ne sortez pas ! — Ils vous tueront avec leurs boucliers et leurs épieux ! »

Essbjörn à la porte regarde. On ne peut voir le jour tant il y a là d'hommes d'armes ! Néanmoins, bondissant. il se fraie un chemin.

> Il en tua quatre, il en tua cinq : — aussi le roi et tous ses hommes.

A bout de forces, il s'assied.

> « Maintenant que j'ai tué ton père, — veux-tu t'enfuir du pays avec moi ? »
>
> « Bien volontiers, je le ferais : — si mon père était enterré ! »
>
> « Ton père a tant de parents : — ils pourront bien ensevelir son corps ! »
> *Arrêtez, jeune sire Essbjörn !*

Il y a à ces aventures un triple dénoûment : le roi, père de la jeune fille, est tué, — c'est le thème primitif, conservé dans les chants de Hermundr et d'Essbjörn ; au contraire, c'est le héros qui meurt : en ce cas, il sera vengé. Triple dénoûment.

Dit l'amante de Pierre Fallebo :

> « Au couvent je me rendrai, — y lirai dans un livre : — j'y prierai pour l'âme de messire Pierre — que vous avez pris de ruse.
>
> « Tout dessous ma ceinture je porte — deux héros si braves : — ils vengeront la mort de leur père, — pourvu qu'ils puissent vivre[1] ! »

Enfin, comme dans la chanson de messire Grönborg[2], le roi, effrayé, arrête le bras du jeune héros qui menace de tout tuer et lui donne sa fille.

De ces trois dénoûments les deux premiers ne sont que le dédoublement d'une action primitivement unique, et le dernier l'adoucissement ou la transformation du dénoûment primitif en son contraire. Leur différence actuelle n'infirme donc en rien l'identité des concepts naturalistes qui sont à la base de tous ces récits et de ces chants.

Concept mythique commun à la race indo-européenne.

Ces concepts, éclos au berceau de la race, avaient déjà revêtu une forme, mais très simple, au moment de la séparation des grands groupes ethniques : du tronc familial Grecs, Celtes et Germains emportèrent des rameaux qui, par la suite, selon mille circonstances de temps et de lieux, se sont couverts d'une frondaison plus ou moins riche, et dont nous ne pouvons juger qu'approximativement, de nombreux éléments d'appréciation devant sûrement nous manquer.

Seulement, ce que nous pouvons dire, c'est que, si ce développement a pu partout s'effectuer à peu près de la même façon régulière et normale, nulle part ailleurs que chez les Scandinaves la tradition n'en a conservé à un pareil degré de fidélité les trois formes poétiques qu'un même thème peut successivement revêtir aux trois phases de la vie des mythes, en général : aujourd'hui attribuant aux hommes, à des enfants de rois, Hagbard et Signe, l'aventure qui, hier, se racontait du héros Sigurđr et de la valkyrie Brynhildr, aventure, qui, à l'origine, fut l'histoire des plus primitives divinités, Freyr et Gerđr, c'est-à-dire le Soleil et la Terre.

1. A.-I. Arwidsson, SFs. I, p. 411.
2. *Id.*, I, n° 19.

CONCLUSION

« Det er iöjnefaldende, at der indenfor den hedenske tid her i Norden har været ganske lignende forudsætninger tilstede som de, hvoraf den græske kunstpoesi udgik. »

Sv. Grundtvig. Udsigt over den nordiske Oldtids heroiske Digtning.

A quelque partie du monde que les Primitifs appartiennent, il est reconnu que tous, à des degrés divers, ont leurs chants : comme aujourd'hui Sous-Sous et Bassoutos, Australiens et Sioux célèbrent les divinités et les héros de leur nation, ainsi faisaient les Germains au temps de Tacite.

Tous les Barbares ont des chants.

Or, dans l'ensemble des chansons qui n'ont jusqu'à nos jours cessé d'être populaires parmi les peuples scandinaves, sous la couche monotone dont le moyen âge les a toutes revêtues, nous en avons reconnu un groupe, répondant, d'une part, aux découvertes archéologiques et, d'autre part, confirmé par les naïfs récits de la chronique, où la vie barbare, mœurs et coutumes, idées et croyances, apparaît encore en traits parfaitement nets.

De nombreux chants scandinaves reflètent la vie barbare.

La mythologie y est un mélange du merveilleux le plus fantaisiste avec les détails les plus ordinaires de la vie de chaque jour.

La mythologie.

Les dieux, issus des phénomènes de la nature[1], et qui,

1. Cf. M. Croiset, *Hist. de la litt. grecque,* I, p. 253. « Ces dieux, d'après la croyance commune, avaient une forme humaine et des passions humaines. Toutefois, comme la plupart d'entre eux n'avaient été à l'origine que des personnifications des grands phénomènes naturels, quelque chose de cette ressemblance primitive avec la nature subsistait encore en eux. »

hier encore, pouvaient prendre quelque forme qu'il leur plût[1], sont maintenant à l'image des princes de la terre, avec lesquels ils fréquentent et pour ou contre lesquels, à l'occasion, ils prennent parti ; et nous les voyons : celui-ci chevauchant à travers prés, celui-là assis sur un banc, à sa porte, à raconter ses aventures. Ils ont toutes les passions des hommes et leurs caprices ; comme eux, ils sont irritables et faux; comme eux, ils n'admirent rien tant que la duplicité et la force, la force surtout, devant laquelle tous s'inclinent. Ils ne sont point tout-puissants. Au-dessus d'eux la fatalité plane, inexorable. Ils ne sont pas davantage omniscients. Odin lui-même, qui, cependant, connaît les runes, « les puissantes runes », « ramme runer », a besoin, en mainte occasion, de se renseigner et de s'instruire. Ce sont d'habiles magiciens, des sorciers expérimentés : comme tels ils vont aux hommes qui les invoquent et ils leur viennent en aide. D'inégale autorité et d'attributions différentes, les uns et les autres ont fini par se grouper, en une sorte de confédération, autour d'un chef, dont l'autorité, d'ailleurs, est à peu près nulle. Dans les grandes discussions, c'est même un autre dieu, au poing plus lourd, qui est chargé de rétablir l'ordre. Mais, divisés entre eux, ils se retrouvent unis contre l'ennemi héréditaire, les géants. Et dans chacune de leurs luttes avec ceux-ci perce le mythe primordial : les monstres des ténèbres vaincus, la lumière et la beauté délivrées.

Les héros, comme les dieux, ont une origine mystérieuse, et leurs formes, trop souvent indécises, paraissent impossibles à fixer. Un seul, qui entre tous s'élevait, « comme l'ail des champs au milieu des herbes », continue de se distinguer, aussi brillant que l'astre dont il est la personnification. Les autres sont définitivement descendus au rang des mortels ordinaires.

1. Cf. M. Victor Henry, *Journal des savants*, janvier 1899. « Oui, il y a de l'animisme dans la mythologie, ne fût-ce que la facilité de maint personnage à se changer en arbre, flamme ou fontaine. Et cependant on ne manquera point d'observer qu'à l'heure où nous surprenons ces récits la phase de l'animisme proprement dit est depuis longtemps dépassée ; car les objets inanimés ont cessé de vivre pour le narrateur, et le conte est fini quand la métamorphose est accomplie. »

Ceux-ci sont des barbares dans toute l'acception du mot : presque des sauvages encore. Dans cette société-là on ne connaît que des guerriers. Gigantesques de taille et d'une force presque surhumaine, ils ne rêvent qu'incursions, luttes et enlèvements. Ils ont des flèches et des épées, que des incantations ont rendues invincibles : armes d'autant plus redoutables qu'elles sont empoisonnées. A la moindre injure, leur visage devient noir comme la terre. Incapables de se contenir, ils tuent : et tout meurtre appelle la vengeance[1]. Plus tard, cependant, ils finissent par composer et acceptent de l'or pour le prix du sang. Vantards, avant le combat ils injurient leur adversaire. Vaincus, ils le défient encore et meurent en riant[2] et en chantant[3]. Vainqueurs, ils dépouillent leur ennemi : dont plus d'un mange le cœur. Si, après un duel qui, d'ordinaire, a duré trois jours, ils ne peuvent venir à bout l'un de l'autre, ils mêlent leur sang et, désormais « frères d'armes », ils sont liés à la vie et à la mort. D'une excessive brutalité, même entre eux, ils sont à l'égard de leurs prisonniers de guerre d'une cruauté farouche : pour cachot ils leur donnent une fosse remplie de serpents.

Les guerriers.

1. Cf. *Fourteenth Annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution,* 1892-1893. By.-J. W. Powel, Washington, 1896, II, p. 226. Siaouan Sociology. « Murder is generally avenged by the kindred of the deceased, as among the Omaha and Ponka. Goods, horses, etc. may be offered to expiate the crime, when the murderer's friends are rich in these things. and sometimes they are accepted ; but sooner or later the kindred of the murdered man will try to avenge him. » — « On prétend, dit Mungo Park, que les Féloups lèguent leur haine à leurs enfants comme une dette sacrée. » A. Hovelaque, *Les Nègres dè l'Afrique sus-équatoriale,* p. 34.

2. Saxo, GD. II, p. 56. « Sunt qui asserant, morientem Agnerum soluto in risum ore per summam doloris simulacionem spiritum reddidisse. »

3. Nous rappelons Ragnarr et Gunnarr dans la fosse aux serpents. — Cf. A. Réville, *Les religions des non civilisés,* I, p. 47. « Mais quand le Nègre est sous l'empire de la colère ou de la terreur, il devient cruel avec frénésie, avec raffinement. Dans certaines parties de la Guinée, par exemple, les condamnés à mort sont jetés pieds et poings liés à proximité d'une de ces fourmilières si fréquentes en pays tropical, et on les abandonne aux morsures des fourmis, ce qui est bien un des plus horribles genres de supplice qui se puissent concevoir. »

A la guerre, vaincre étant le but, quand la force n'y suffit, la ruse sans vergogne vient en aide. Ce sont là qualités qui font la gloire d'un chef. A ce chef ils se montrent d'un dévoûment absolu : à la condition, toutefois, qu'il soit généreux à leur égard. Car ce sont de grands enfants, les Barbares, et qui n'aiment rien tant que la parure, se chargeant les bras de lourds bracelets d'or rouge : cet or rouge, sujet de guerres autant et plus que la conquête des territoires.

La guerre et la chasse leur laissent-elles, par hasard, un moment de répit, ils le passent à boire et à jouer[1] : faisant courir les dés rouges sur la table,

> De lod Tærning over Tavelbord rende,
> Tærning saa rød som en Lue.

La femme.

Quant aux femmes, si quelques-unes partagent la vie guerrière des hommes, la plupart sont chargées de l'entretien de la famille : à elles revient principalement le soin de préparer l'hydromel.

Magiciennes à l'occasion, elles connaissent la vertu des simples et pansent les blessures. Bien qu'écoutées dans les circonstances difficiles, l'homme se montre fréquemment dur envers elles et les frappe. Quelquefois, elles lui gardent rancune de sa brutalité ; le plus souvent, elles la subissent sans rien dire : c'est qu'il est le maître et son pouvoir n'implique pas l'amour. Enlevées par le plus fort, le plus vaillant, elles se donnent à lui et lui restent généralement fidèles. Vient-il à mourir, alors qu'elles sont jeunes encore : elles passent bientôt en la puissance d'un autre. Elles semblent la propriété de la famille, qui peut disposer d'elles à son gré : témoin cette fille du iarl qu'on donne pour une nuit au prisonnier destiné à mourir le lendemain. Cependant, au cours des temps, un important changement s'est produit dans les mœurs : autrefois, si les parents par le sang étaient

1. Cf. *Fourteenth Annual Report*, etc. « Among many of the Siaouan tribes, games of chance were played habitually and with great avidity, both men and women becoming so absorbed as to forget avocations and food, mothers even neglecting their children ; for, as among other primitive peoples, the charm of hazard was greater than among the enlightened. »

les seuls vrais, ceux dont la loi faisait une obligation stricte d'assurer la vengeance ; maintenant, c'est le mari, dans la famille duquel la femme vient d'entrer qui l'emporte : c'est lui qu'elle vengera sur ses propres frères.

Si pour elles, comme pour les hommes, la vengeance est un devoir, l'amour de l'or[1] aussi est une passion qu'elles partagent avec eux. Non seulement l'or séduit les jeunes filles, pour de l'or rouge même une mère peut trahir son fils.

Mais, tandis que le caractère de l'homme est resté très simple encore, la psychologie de la femme s'est déjà compliquée.

Brynhildr a refusé de se laisser marier par son père, pressentant un amant auquel son cœur réserve des trésors d'amoureuse tendresse. Quand, au bout de quelques mois, celui-ci veut repartir, elle s'alarme, elle craint les ensorcellements : et, de fait, bientôt elle apprend qu'elle est oubliée et trahie. D'abord sa douleur est sourde ; elle n'éclaterait peut-être pas si sa rivale ne venait la braver. Alors, c'est une ardente soif de vengeance. Est-ce contre Sigurđr qu'elle est irritée ou contre Guđrún ? N'importe : Sigurđr mourra. Froidement, elle dispose tout pour qu'il ne puisse échapper aux coups qui doivent l'atteindre. Les yeux pleins de larmes, elle le regarde s'en aller à la mort qu'elle lui a destinée. Puis, quand il n'est plus, son cœur se brise et elle meurt de chagrin.

Grímhildr veut donner sa fille, malgré elle et coûte que coûte, au guerrier le plus valeureux et le plus riche qui soit. Elle a beau savoir que celui-ci est déjà fiancé à une autre : pour réaliser son ambition, elle brisera tous les obstacles.

Guđrún, elle, ne demanderait qu'à laisser à autrui ce qui appartient à autrui. Elle a conscience du mal ; mais, battue, elle se soumet. Malheureusement, elle est glorieuse et manque de réserve : ce qui amène la mort de son époux. Alors, chez elle aussi, c'est la vengeance, la vengeance sauvage et pour laquelle tous les moyens sont bons : la magie et le poison et la mauvaise foi.

Aucune épopée n'offre plus de caractères et d'aussi variés.

1. Cet or rouge qui poussa Starkađr à commettre un crime dont le farouche héros se repentit toute sa vie. Saxo, GD. VIII, p. 265.

Ces chants ne peuvent pas être du moyen âge proprement dit.

Ces chants, en lesquels les héros d'antan ont continué de vivre jusqu'à nous, nous estimons que, bien que coulés en dernier lieu dans un moule qui a été celui de toute la poésie populaire recueillie au XVIe siècle et depuis, on ne saurait, en aucune façon, les assimiler aux « Chants de magie ».

Ceux-ci nous ont paru l'expression manifeste d'un état de civilisation tout différent. Avec eux c'était l'âge où l'homme, aux premiers échelons de la civilisation et ne trouvant sa vie qu'avec peine, comme chasseur ou pêcheur, pâtre nomade ou timide agriculteur, n'avait, pour ainsi dire, aucune personnalité encore. Ses actions journalières, toujours les mêmes, étaient si simples qu'elles ne pouvaient frapper l'imagination. En contact perpétuel avec la nature, toute son attention était portée sur les phénomènes incompréhensibles et merveilleux qui, sans cesse, le frappaient : d'où l'animisme, puis la personnification de l'univers entier qui donna naissance aux premiers embryons de chants mythiques[1].

Maintenant, la population a augmenté ; poussés par la faim, les peuples se sont mis en mouvement. Dans la masse embarrassée les mieux doués, les plus forts, les plus avisés se distinguent : instinctivement, on chante leurs « Gestes » et, bientôt, ces chants, unis à ceux des dieux, se confondent en partie avec ceux-ci, jusqu'à ce qu'une nouvelle civilisation, venue de l'étranger, heurtant violemment l'esprit national, brusquement lui donne une autre direction.

Cette civilisation, elle aussi, aura ses chants particuliers qu'elle marquera d'une empreinte à elle : et ils ne ressembleront en rien, quant au fond, à ceux des deux âges précédents. Or, comme elle ne commence guère à exercer une influence sérieuse que vers l'an 1000, il est bien permis, ce nous semble, d'attribuer à l'époque barbare les chants qui constituent « La légende divine et héroïque », c'est-à-dire environ aux dix premiers siècles de notre ère.

Ils sont contemporains des migrations des Barbares.

1. Les devinettes notamment. Pour naître, celles-ci n'avaient-elles pas besoin que l'homme considérât toutes choses dans la nature comme capables de sentir et d'agir ainsi que lui, c'est-à-dire comme ayant une âme ?

Mais, dira-t-on, si les Scandinaves avaient possédé une littérature orale aussi riche et comparable aux chants traditionnels d'où est sortie l'épopée homérique[1], aux cantilènes qui ont donné la chanson de Roland à la France[2]: comment expliquer qu'ils n'aient pas eu, eux aussi, leur poème national, dans lequel, sur le fond varié d'un passé tout fleuri de poésie, héros et dieux se fussent coudoyés, eussent mêlé leur vie? Un clerc du VIIIe siècle leur avait cependant comme montré du doigt ce que de tels chants auraient pu devenir : le Beówulf anglo-saxon se dressant là comme une gigantesque ébauche épique.

Pourquoi ces chants ne se sont pas constitués en épopée.

Les Scandinaves n'ont pas eu leur épopée pour plusieurs raisons.

Raisons extrinsèques.

1. Nous croyons intéressant de rappeler ici la belle comparaison que M. E. Montégut a faite des derniers Vikings et des Grecs : « ... et peut-être de tous les membres de la famille aryenne, les peuples de l'extrême Nord sont-ils ceux qui se rapprochent le plus de la lumineuse Grèce. Les uns et les autres furent également féroces avec héroïsme et fourbes accomplis, navigateurs curieux et grands conteurs d'histoires ; sous ce dernier rapport, l'Islandais, narrateur intarissable, est un véritable frère pour le Grec à la faconde brillante. Les uns et les autres ont conçu et composé leur ancienne histoire d'une manière identique et sous forme poétique, ceux-ci par les chants des rhapsodes, ceux-là par les chants des skaldes et les récits des sagas. Ces ressemblances ne se bornent pas au moral ; de tous les types de beauté des divers peuples européens, la beauté anglaise et scandinave, quand elle est sérieuse, est celle qui, pour la netteté du profil, la précision des traits et la perfection générale du dessin se rapproche le plus du type classique que la sculpture grecque nous a transmis. Enfin, il n'est pas jusqu'aux croyances et aux superstitions des deux races qui n'aient de singulières analogies : les trois Nornes de la religion d'Odin ne sont que les trois Parques sous un autre nom, et l'ambroisie dont les héros se délectaient en compagnie des dieux de l'Olympe pourrait bien avoir eu le goût de l'hydromel à saveur d'ambre que les guerriers scandinaves buvaient en compagnie des Ases divins » (*Revue des Deux-Mondes,* 15 septembre 1876).

2. Lud. Preller, *Griech. Myth.,* 3te Aufl., 1875, 2ter B., p. 7, distingue trois groupes dans l'ensemble des légendes héroïques d'un peuple. « Die erste ist die der örtlichen u. landschaftlichen Sagen... Die zweite Gruppe ist die solcher Sagen, wo ein u. derselbe Held der bindende Mittelpunkt sehr verschiedener Traditionen geworden u. geblieben ist ; man könnte sie desshalb die Heldensage im engeren Sinne des Worts nennen... Die dritte Masse ist die der eigentlichen epischen Heldendichtung... » — La légende scandinave n'aurait donc pas dépassé le deuxième degré de ce développement.

Sans doute, ils étaient en possession de tous les éléments nécessaires ; mais, pour que ces divers éléments eussent pu s'agréger, peut-être il eût fallu une de ces secousses qui ébranlent une nation jusqu'en ses bases les plus profondes : telle la guerre de Troie pour les Grecs ou l'invasion arabe chez nous. Or, les Scandinaves n'ont rien connu de tel. Tenus par la situation de leur pays à l'écart des grandes migrations, en dehors des conflagrations les plus terribles : rien n'a mis leur nationalité en jeu[1]. Cette quiétude relative, extrêmement favorable à la vie locale et à la perpétuité de la tradition sous toutes ses formes, explique que les chants populaires, traversant tant de siècles, aient réussi, presque intacts, à se transmettre jusqu'à nous. A un moment pourtant il semble que cette éclosion épique eût dû se produire : ce fut lors des expéditions des pirates. Seulement, outre que celles-ci ont toujours conservé un caractère nettement individuel, la nation n'y prenant jamais part en tant que nation, de ces expéditions les Vikings n'ont pas rapporté que des richesses : mais une nouvelle religion aussi et une civilisation étrangère qui, s'infiltrant de toutes parts, peu à peu envahit le pays entier et submergea les souvenirs du passé.

Au lieu de la gloire qui aurait pu être réservée à la poésie orale populaire, ce fut, dès lors, la persécution ou l'oubli.

Malgré cela et étant donné surtout que les Allemands, eux aussi pourtant après l'introduction de la civilisation latine et du christianisme, ont de l'antique tradition créé les *Nibelungen* et *Gudrun,* nous aurions peine à comprendre qu'avec un pareil trésor de traditions et de chants ces peuples eussent ainsi failli à leur tâche poétique, si aux raisons extrinsèques que nous venons d'énumérer il n'en fallait ajou-

1. Il leur a manqué, selon l'expression de M. Croiset (*Hist. de la litt. grecque,* I, p. 84,) « ces rencontres de peuples, même hostiles, qui sont toujours marquées dans l'histoire par des échanges heureux. » — Cf. Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung,* I, p. 54. Il ne faut pas que la lutte dure trop longtemps. La guerre de Troie fut l'affaire d'une dizaine d'années ; les migrations des peuples et les expéditions des Vikings ont embrassé des siècles.

ter d'autres d'un ordre tout intime et qui tiennent au caractère même de la nation.

MM. H. Schück et K. Warburg les ont admirablement analysées.

Raisons intrinsèques tirées du caractère scandinave.

Comparant le développement de la même légende en Allemagne et dans les pays scandinaves, les sagaces auteurs de l' « Histoire de la littérature suédoise » nous montrent comment chez les Allemands l'unité poétique, si faible qu'elle soit au début, va toujours se fortifiant[1]. Les détails de l'action se condensent autour du point central, se cristallisent; tandis qu'au contraire la tradition nordique ne cesse de s'effriter en épisodes particuliers. L'imagination des habitants du Nord ne serait pas assez puissante pour embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble et lui donner une tournure épique, ni même dramatique. Dans les Nibelungen l'intérêt porte sur les événements : il est dramatique; dans l'Edda et les chants populaires il reste attaché aux personnes et aux sentiments qu'elles éprouvent : il est lyrique. Mais, ce que les poètes scandinaves n'ont pu réunir en un tout, ils excellent à le présenter en petits tableaux de genre, au charme original et captivant. Saxo n'en est-il pas un exemple, lui, qui, incapable de composer avec méthode une Histoire du Danemark, a semé sa chronique de tant de scènes si belles?

Le climat, sans doute, et les conditions locales de l'existence, en sont, en partie, la cause. L'ancienne Scandinavie était un vaste pays aux populations clairsemées et dont les différentes villes se trouvaient séparées les unes des autres par la mer souvent mauvaise ou par d'immenses forêts et des solitudes. Fatalement, la nature y devait imposer au peuple une empreinte sérieuse et presque sombre. Le paysan, vivant isolé avec les siens dans sa « stuga », à l'orée

1. ISLH. I, p. 42. « De nordiska folken ägde icke denna fantasikraft, utan blefvo stående vid den tyska diktens äldre, ännu outvecklade form. » — Et p. 51. « Hvad vi först uppmärksamma, är en bristande förmåga att gifva ett sagostoff en rent episk och tragisk utbildning. De nordiska dikterna äro korta situationsbilder, som väl på ett förträffligt sätt återgifva en enskild stämning, men dessa enskilda bilder förmår nordbon icke att sammanarbeta till ett helt. » — Cf. Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, I, p. 391.

d'un bois, n'avait que de rares rapports avec le monde : quand lui-même allait au thing ou que, par hasard, un errant s'arrêtait à son seuil. Le reste du temps, il demeurait seul avec ses pensées. Cette retraite loin du monde, la privation de soleil et de lumière pendant la plus grande partie de l'année ne pouvaient qu'exercer sur lui une profonde impression[1]. De là, dans le Nord, cette religiosité que nous avons tant de peine à comprendre de l'âme constamment repliée sur elle-même et l'esprit particulariste de cette littérature qui fait avec la littérature française un si frappant contraste; mais, de là aussi la troublante profondeur du sentiment et sa naïveté, la netteté de la vision et sa vérité, la fraîcheur de l'expression et sa simplicité grave et forte. Si le poète ne pouvait que rester insensible aux agitations d'un monde qu'il ignorait presque et dont, en tous les cas, le bruit n'arrivait jusqu'à lui qu'assourdi et à peine perceptible : il n'en a chanté qu'avec plus d'énergie et d'amour les héros de ses rêves ou ceux dont sa petite patrie lui avait fourni les prototypes.

Les peuples, comme les individus, sont ce que la nature les a faits : et nous n'avons le droit, en somme, de leur demander compte que des dons qu'ils en ont reçus.

Au point de vue artistique, l'Iliade et l'Odysée[2], les Nibe-

1. Cf. H. Schück ock K. Warburg, ISLH. I, p. 56.

2. Cf. J.-C. Hauch, *Bemærkninger over nogle ved Christendommen modificerede Oldtidsminder i vore Viser fra Middelalderen,* Kjbhvn, 1866, p. 8. « Vistnok kan det ikke negtes, at en stor Begyndelse her er tilstede, at en mægtig Grundvold til en storartet og colossal Kæmpebygning her er lagt; man har vel ikke med Uret paastaaet, at om endog vore mythiske og heroiske Oldtidssange maae vige for Grækernes i den rige Detail og i den kunstmæssige Udførelse, saa staae de dog ganske vist over dem i Kraft og Tankedybde, ja selv, uagtet de udvortes, saaledes som de ere komne til os, ligne Brudstykker af en undergaaet Kæmpeverden, i streng indvortes Sammenhæng. » — Sv. Grundtvig, *Udsigt over den nordiske Oldtids heroiske Digtning,* Upsala, 1865, p. 13. Det er da en meget betydningsfuld, ikke alene literærhistorisk, men også natjonalhistorisk, om ikke universalhistorisk kendsgerning, at der hos vore fædre i hedenold for tusind år siden og mere, i en i mange andre retninger rå og barbarisk tidsalder, fandtes et sådant åndsliv og en sådan åndskraft, som formåde at frembringe og udvikle en beundringsværdig digtning af et forbavsende omfang, en digtning, som i rigdom, i kraft og i dybde ikke viger for den oldgræske, der vel kan stå over den nordiske som kunst så vel som i skönhed og ynde, men ganske vist står under den i sædelig renhed og alvor. »

lungen et la chanson de Roland, assurément, sont supérieurs aux chansons scandinaves. Faut-il donc regretter qu'un poète à l'imagination assez puissante ne se soit rencontré qui, méthodiquement, cueillant ces simples fleurs, en ait composé un riche et savant bouquet? Peut-être est-il des solitaires encore qui, tout en rendant à l'œuvre d'art l'hommage qu'il convient, au fond du cœur, toutefois, ont une secrète inclination pour la gerbe rustique au parfum si pénétrant et de si sauvage variété.

Vu et lu :

En Sorbonne, le 11 mars 1901.

Par le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

INDEX ANALYTIQUE ALPHABÉTIQUE

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

W

Y

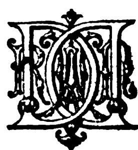
TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

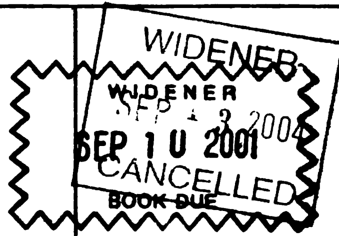
CHANTS DIVERS

« Hagbard et Signe. »

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.


WIDENER
WIDENER
SEP 1 0 2001
CANCELLED
BOOK DUE

